

# LES SUISSSES DANS LE VASTE MONDE





7

# LES SUISSES

## DANS LE VASTE MONDE

---

Préface de G. Motta, Conseiller fédéral

---

Publié par la  
Nouvelle Société Helvétique  
et la  
Commission des Suisses à l'Etranger

Rédaction : A. Lätt, Zurich.



GENÈVE  
ÉDITIONS SADAG S.A.

TB 1704



63/402

## Préface du Conseiller fédéral Motta

---

*La Commission des Suisses à l'Etranger, institution de la Nouvelle Société Helvétique, a publié, il y a quelques années, un beau volume portant le titre : " Ta Patrie ".*

*Ce volume avait été composé, par plusieurs collaborateurs réputés, à l'intention notamment des Suisses établis à l'Etranger et il avait été édité en allemand, en français et en italien. Le succès obtenu par ce livre a démontré qu'il était venu à son heure et qu'il correspondait à un besoin réel.*

*Ce nouveau volume qui fait suite au premier et qui paraît en allemand et en français (des raisons d'ordre matériel empêchent d'en faire paraître, pour le moment, une traduction italienne), s'adresse, encore plus qu'aux Suisses habitant l'Etranger, aux Suisses qui sont restés au pays. Son but et son ambition sont de présenter un tableau, aussi précis et aussi captivant que possible, de l'activité que nos émigrés ont déployée et continuent à déployer dans toutes les parties du monde.*

*Il n'est pas exagéré de prétendre que l'activité des Suisses au delà de nos frontières est un titre de légitime orgueil pour notre patrie. Notre émigration n'a jamais été une émigration de masse, elle a toujours été une émigration de qualité. Partout où elle s'est portée, elle a laissé des traces profondes de sa présence. Ecoles, sociétés de bienfaisance, villes dont le nom rappelle les noms de villes et de cantons suisses, ouvrages techniques, grandes maisons industrielles et commerciales, hommes et femmes qui ont conquis de hautes situations dans les affaires, dans l'enseignement, dans les œuvres de charité et de philanthropie, dans les professions libérales : ce langage des choses est infiniment plus éloquent que celui des mots. C'est le langage que le lecteur trouvera dans ce volume, abondamment illustré, que j'ai l'honneur de lui présenter et de lui recommander.*

*La situation des Suisses émigrés est devenue plus difficile. Les Etats élèvent maintenant des barrières non seulement contre les marchandises, mais aussi contre les personnes. Un nationalisme farouche s'est emparé des esprits un peu partout, au moment même où il semblait que l'idée de l'interdépendance des Etats et de la solidarité internationale allait réaliser des progrès décisifs. Il ne convient cependant pas de s'abandonner au découragement. Il est impossible que les Etats ne reviennent pas un jour à des pratiques plus libérales. Quel paradoxe que de voir les Etats se replier ainsi sur eux-mêmes à une époque où le monde est devenu, grâce à la facilité et à la rapidité des communications, beaucoup plus petit qu'il n'était.*

*Ce livre éveillera, je l'espère, l'intérêt sympathique de nous tous envers nos frères lointains. Ceux-ci y trouveront le récit de leurs exploits parfois glorieux, toujours honorables. Tous y puiseront des leçons de courage, de persévérance et de patriotisme.*

*Berne, le 16 Octobre 1931.*



# LA PATRIE ET LES SUISSES A L'ÉTRANGER

---

## IMPORTANCE NATIONALE DES SUISSES A L'ÉTRANGER

par A. Lätt, Zurich.

---

Ce n'est que lors de la guerre mondiale que beaucoup de nos concitoyens ont pris clairement conscience de l'importance nationale des Suisses à l'Étranger. Le retour de 25.000 hommes en état de porter les armes, et sur lesquels on n'avait guère compté, a fait sensation.

Depuis que les difficultés économiques s'amoncellent toujours plus autour de nous, nous avons aussi appris à mieux estimer le travail de pionnier qu'accomplissent nos émigrants en faveur de notre commerce et de nos industries d'exportation. D'autre part, les Suisses, ruinés par l'effondrement économique du pays étranger où ils étaient fixés, savent aussi que la patrie ne les abandonne jamais. Ces réjouissantes expériences réciproques ont eu pour conséquence une nouvelle attitude dans la question des Suisses à l'Étranger et ont permis à la Nouvelle Société Helvétique de créer l'Organisation des Suisses à l'Étranger, qui a déjà accompli un travail béni. Nous ne connaissons pas même approximativement le nombre de nos ressortissants à l'étranger, parce que beaucoup d'entre eux, possédant une double nationalité, sont enregistrés comme étrangers dans les statistiques, bien qu'ils nous appartiennent de droit et surtout de cœur, et parce qu'une quantité d'autres ne s'annoncent pas aux consulats. Dans sa brochure sur « Nos Suisses à l'Étranger », M. E. Muller évalue le nombre des Suisses établis aux Etats-Unis à 124.000; il faut au moins doubler ce chiffre, si l'on y ajoute les détenteurs de la double bourgeoisie et ceux qui sont nés en Amérique. Donc, aux Etats-Unis, il y avait encore en 1920 plus de Suisses que dans la ville de Bâle. La colonie suisse en France était plus populeuse que la ville de Genève, y compris les faubourgs. A Paris seulement, il se trouve plus de Suisses qu'à La Chaux-de-Fonds et au Locle réunis. Avant la guerre, l'Allemagne en comptait plus que les deux Appenzell, l'Argentine plus que les deux Unterwald, et les trois petits cantons ne possèdent pas de localité d'une importance comparable à la colonie suisse de Buenos-Aires. Nos compatriotes de Grande-Bretagne équivalaient à peu près à la

population de Nidwald, ceux d'Italie à celle d'Obwald. Les colonies du Brésil, d'Autriche, du Canada formeraient des cités correspondant à Soleure, Locarno et Frauenfeld. Au cours des dernières années, notre émigration s'est dirigée en bonne partie sur le Canada, l'Egypte, l'Australie, la Belgique et la Roumanie, de sorte que le nombre total, évalué par M. Müller à 375.000 (ou environ un demi-million en y comprenant les américanisés et les naturalisés) doit être encore à peu près exact aujourd'hui. Si la Suisse à l'Etranger formait un canton, sa population le classerait au troisième rang, immédiatement après Zurich. Si tous les Suisses revenaient de l'étranger, on pourrait doubler le nombre des habitants aux Grisons, et dans les cantons d'Uri, de Schwytz, d'Unterwald, de Zoug, de Glaris, d'Appenzell et de Schaffhouse. Si, comme on l'a déjà proposé, on accordait aux Suisses à l'Etranger une représentation équitable au sein des autorités, ils auraient droit à un siège permanent au Conseil fédéral aussi bien que Vaud ou que Zurich, à 20 conseillers nationaux et à 44 conseillers aux Etats, car, en effet, tous les cantons fournissent leur contingent à l'émigration.

Nous n'occuperions pas dans le commerce international notre situation actuelle sans l'émigration temporaire ou permanente des meilleurs de nos jeunes gens. Des raisons générales d'économie publique justifient ainsi le séjour à l'étranger d'un grand nombre de nos ressortissants comme négociants, industriels, ingénieurs et techniciens. C'est en partie à cette condition que la Suisse maintiendra son rang dans l'échange international des produits, car c'est la culture économique mondiale que nos grands hommes d'affaires acquièrent à l'étranger qui contribue fortement à nous permettre de soutenir avec succès la lourde lutte contre la concurrence internationale.

Mais les colonies suisses doivent constamment rendre à l'organisme économique national les éléments qui, pour lui, constituent les forces les plus précieuses, les esprits les plus mûrs.

A son poste, chaque Suisse est aussi un représentant politique du pays, un ambassadeur en petit. De même que nous jugeons les autres peuples d'après les touristes et les agents qui nous visitent, de même on estime la valeur de notre peuple d'après le caractère et la conduite de nos concitoyens qui franchissent la frontière. Nous avons donc tout intérêt à ce que les jeunes gens qui émigrent soient conscients de leur responsabilité, et nos appréhensions s'éveillent quand il nous arrive d'entendre certaines personnes se plaindre qu'on ne fasse plus de si bonnes expériences qu'autrefois avec les Suisses à l'Etranger. « Les Suisses, nation simple et honnête », disait déjà de nous Montaigne il y a plus de trois cents ans. Ce fut la devise des anciens; puissent les jeunes y faire honneur à leur tour.

En 1917, lors de la création de la Commission des Suisses à l'Etranger, la N.S.H. comptait trois groupes à l'extérieur — Paris, Barcelone, Londres — aujourd'hui, ils sont près de 200. Presque toutes les colonies suisses d'une certaine importance ont tenu à se rattacher à l'Organisation des Suisses à







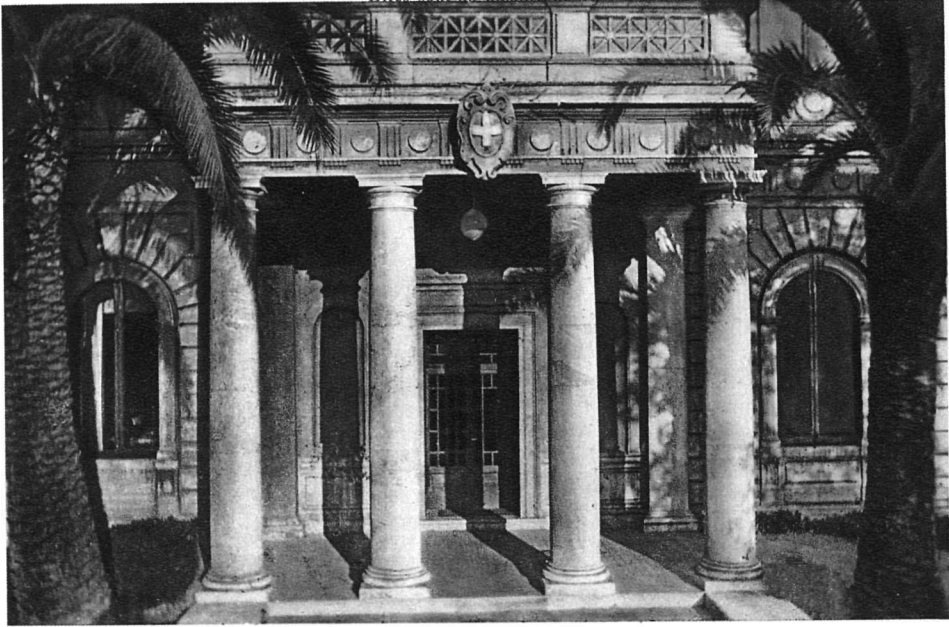
La Maison de Vacances des Suisses à l'étranger, Château de Rhäzüns, Grisons



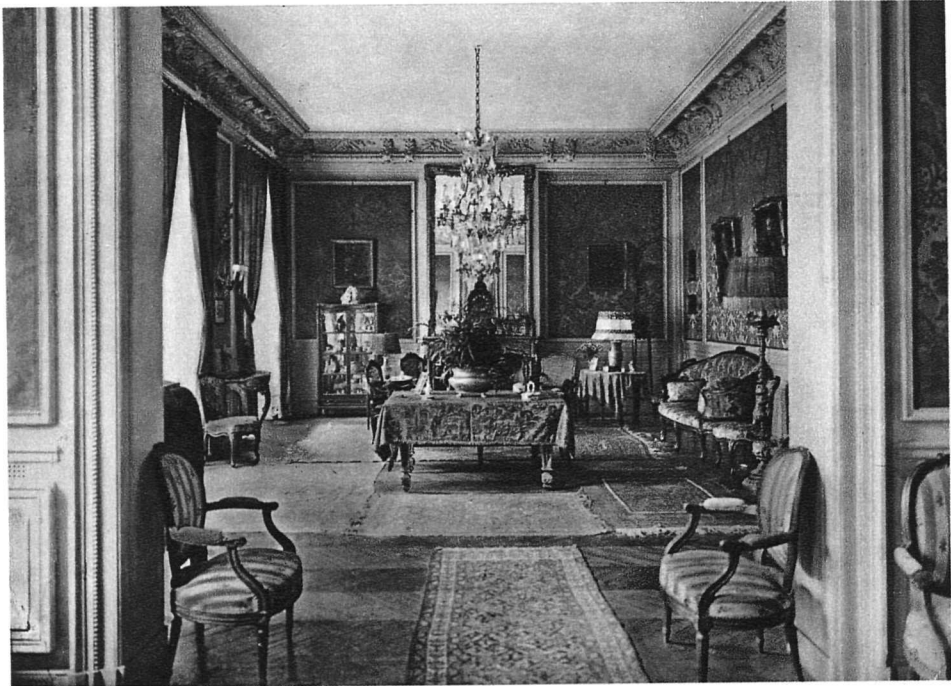
La Maison des Émigrants à Bâle

## LÉGATIONS DE SUISSE

Elles sont au nombre de 10



Légation de Suisse à Rome. Entrée principale



Légation de Suisse à Paris. Le grand salon

# DES HOMES SUISSES POUR DAMES ET JEUNES FILLES

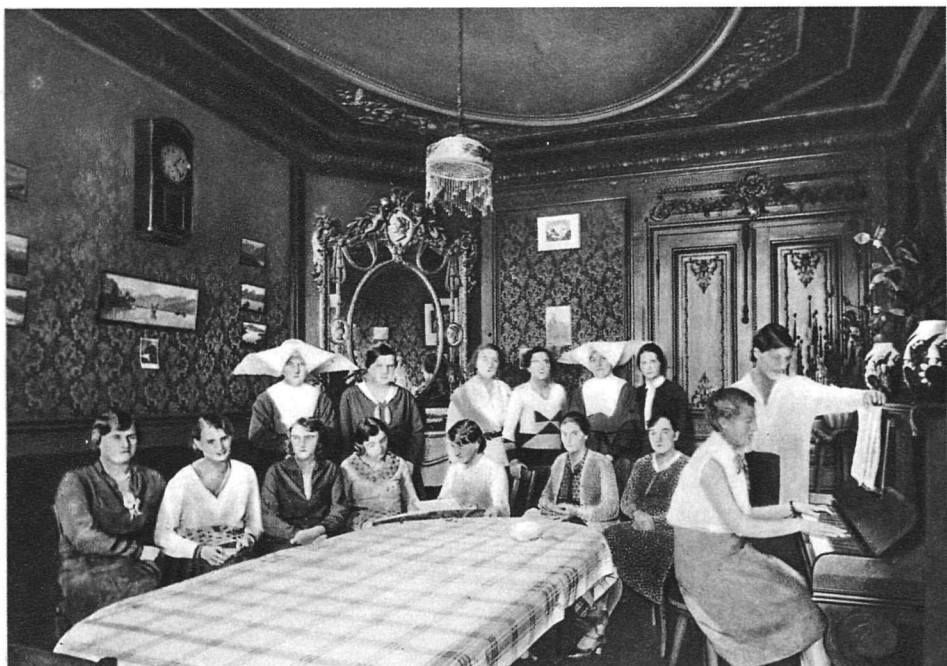
existent à New-York, Paris, Berlin, Vienne, Budapest, Naples, Alexandrie



Le « Swiss Home » à New-York



Le Home Suisse pour jeunes filles à Naples



Le Home catholique suisse pour jeunes filles à Paris

l'Etranger, et ont, de ce fait, affirmé leur volonté de travailler selon les principes de la N.S.H. au plus grand bien du pays. Les Suisses des Etats-Unis, qui entendent se faire citoyens américains, se sont tenus jusqu'ici à l'écart. Nous respectons leurs motifs qu'expliquent les lois américaines; mais nous nous réjouissons d'autre part des nombreux et précieux gages de fidèle amitié qui nous ont été donnés, ces dernières années, par l'Union Suisse Nord-Américaine. Les Journées des Suisses à l'Etranger, ces Landsgemeinden des délégués des colonies, sont toujours plus fréquentées, et les vœux et suggestions exprimés dans ces assemblées ont été décisifs pour la politique de nos autorités dans les questions touchant les Suisses à l'Etranger. On arrive ainsi à se comprendre toujours mieux de part et d'autre; la collaboration des organes officiels et privés devient toujours plus étroite et plus efficace. Deux fois déjà, le peuple suisse a déposé, le 1<sup>er</sup> août, sur l'autel de la patrie, une obole destinée aux Suisses à l'Etranger: en 1924 et en 1930. Les écoles suisses de l'étranger reçoivent chaque année de la Confédération une subvention de 20.000 francs; 15.000 francs sont accordés au Secrétariat des Suisses à l'Etranger. L'importance de cet organe central de tout le mouvement en faveur des Suisses à l'Etranger augmente chaque année en proportion des tâches qui lui incombent et des besoins qu'il est appelé à satisfaire. Grâce au prix accordé à ses services, nous avons toujours réussi, jusqu'ici, à lui assurer chaque année des moyens financiers assez importants (50.000 à 60.000 francs) qui proviennent presque entièrement du pays lui-même. Nous cherchons, par la création d'une « Union des Amis des Suisses à l'Etranger », à assurer à l'œuvre confiée au Secrétariat une base financière plus solide; nous sommes persuadés que de nombreux lecteurs du présent livre répondront favorablement à l'invitation que nous leur faisons d'adhérer à cette « Union ». La diffusion de notre culture nationale au sein des colonies, qui représente, pour le Secrétariat des Suisses à l'Etranger, un grand travail de correspondance et de documentation, a pris une extension notable sous maints rapports. Les conférenciers du Secrétariat vont visiter les colonies; nos films et nos séries de diapositifs sont réclamés de toutes parts. Nous dépensons des milliers de francs pour le service des journaux, les bibliothèques, le don de l'almanach Pestalozzi, le service des recrues, etc. La Maison de Vacances des Suisses à l'Etranger au château de Rhäzüns est devenue une institution modèle. De généreux compatriotes de l'étranger ont complété cette œuvre au moyen d'une fondation qui nous permet d'accorder de nombreux séjours gratuits ou à prix réduit.

La Commission des Suisses à l'Etranger jouit de la collaboration d'organisations puissantes qui marquent notre étroite liaison avec les forces vives du pays; nous avons notre « Comité de Patronage », qui compte des personnalités influentes appartenant à toutes les régions du pays, à tous les milieux et à tous les partis; d'autre part, le « Groupe Parlementaire pour les questions touchant les Suisses à l'Etranger » compte plus du quart des membres des Chambres fédérales. Quelle autre fraction de notre peuple, à part justement

les Suisses à l'Etranger, dénués du droit de vote, pourrait se vanter d'une aussi forte représentation au sein du Parlement. Il ne serait pas possible, sans l'appui de ces milieux, sans le contact avec nos représentants diplomatiques et consulaires et avec les hautes autorités de la Confédération, de résoudre les problèmes les plus épineux qui se posent actuellement à nos compatriotes de l'étranger : la question de la réparation des dommages de guerre et celle de la taxe militaire.

Nous devons à la presse suisse un mot de sincère gratitude pour la grande bienveillance avec laquelle elle n'a cessé d'encourager notre œuvre dès le début. Nous la remercions pour l'empressement qu'elle met à informer le public des honneurs décernés à nos compatriotes de l'étranger, des succès qu'ils obtiennent, de leurs multiples travaux et de tout ce qui les touche en général. Nous lui savons gré de la façon dont elle sait apprécier leur œuvre de pionniers et de puissants facteurs du développement de nos relations internationales. Nous aimerions exprimer aussi notre reconnaissance aux journaux suisses de l'étranger, qui, quelques exceptions insignifiantes mises à part, sont certes à la hauteur de nos colonies. Si le présent ouvrage atteint son but, maint lecteur sentira naître en lui le désir de rester en contact suivi avec nos compatriotes de l'étranger. L'« Echo Suisse », la revue mensuelle de l'Organisation des Suisses à l'Etranger (édition Otto Walter, S.A., Olten) est justement là pour le lui permettre. Grâce encore une fois à l'appui moral de milieux officiels et privés du pays, nous avons pu faire, de l'Echo, une véritable revue digne de figurer à côté des autres publications suisses du même ordre et que certaines organisations étrangères, sœurs de la nôtre, ne laissent pas de nous envier. En 1927, parut notre premier livre des Suisses à l'Etranger, « Ta Patrie », dont l'édition allemande est totalement épuisée et dont l'édition française ne va pas tarder à l'être également. Ce fut le succès de ce livre qui amorça le présent ouvrage. Tandis que le premier était destiné à parler de la patrie absente aux Suisses exilés, le second se propose notamment de parler de nos compatriotes du dehors à ceux qui sont restés au pays, de leur faire connaître quelques-unes de nos colonies et de leurs hommes de mérite. Ce livre doit être de plus, pour les Suisses à l'Etranger eux-mêmes, une sorte de miroir où ils verront se refléter la vie de leurs colonies et la physionomie de ceux des leurs qui se sont illustrés. Leur exemple servira aux Suisses à l'Etranger de leçon et leur révélera du même coup leur propre valeur. « Honneur et fidélité » fut la devise des vieux Suisses qui s'en allaient au loin au service étranger. Nous ne saurions trouver, à l'usage des Suisses qui vivent aujourd'hui au delà de nos frontières, de plus beau mot d'ordre. Qui reste fidèle à soi-même ne peut être infidèle à la patrie, même s'il en a choisi et adopté une autre. Celui qui, tel un Hoeppli, un Theiler, un Ammann, a donné le meilleur de lui-même à sa nouvelle patrie, en honorant du même coup celle qu'il a quittée, est en fait un « Doppelbürger », le citoyen de deux Etats, ou, mieux encore, un « Weltbürger », une gloire du monde civilisé et de l'humanité tout entière.



# NOTRE REPRÉSENTATION DIPLOMATIQUE ET CONSULAIRE

par C. Benziger, Dantzig.

---

Avant 1848

Jusqu'au milieu du <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle, tandis que nombre d'Etats envoyaient des agents diplomatiques en Suisse, notre représentation diplomatique à l'étranger était limitée au strict nécessaire. En cela, les autorités fédérales et cantonales ne faisaient qu'obéir à une tradition séculaire, généralement opposée à toute délégation permanente à l'étranger, non seulement pour des raisons pécuniaires, mais aussi par suite de l'aversion naturelle du peuple suisse pour toute représentation fastueuse. La Diète ne disposait que de peu de fonds et les cantons tenaient à leurs prérogatives diplomatiques; ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que le pouvoir exécutif du pays arriva à obtenir des crédits pour les diverses missions; beaucoup de nos chefs de poste étaient forcés alors encore d'assumer leurs hautes fonctions à leurs frais. Le fait aussi que la Suisse possédait dans ses militaires à l'étranger un corps bien organisé d'agents toujours prêts, s'il le fallait, à défendre les intérêts du pays, la dispensa longtemps d'entretenir une représentation onéreuse, qui, vu la désorganisation intérieure, n'aurait que rarement pu exercer une influence satisfaisante sur notre politique extérieure. C'est seulement vers la fin du <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle, lorsque la Suisse se vit envahie, au cours des troubles européens, que le gouvernement fédéral se rendit compte de la nécessité d'un appui politique à l'étranger. La stricte observation, depuis cent ans, d'une neutralité garantie nous avait évidemment, jusqu'alors, facilité la tâche dans la vie internationale.

Le rouage étant devenu entre temps toujours plus compliqué et le service étranger disparaissant, les autorités furent dès lors forcées de plus en plus à chercher une organisation qui permît, avec le moins de frais possible, la défense la plus efficace de nos intérêts toujours plus menacés. L'histoire de notre représentation diplomatique et consulaire se base moins sur des faits proprement politiques que sur les besoins du temps, qui devenaient toujours plus exigeants.

Avant la Paix de Westphalie, en 1648, la Confédération n'a jamais fait usage du droit de légation au sens strict du terme, qui ne lui fut du reste reconnu qu'après sa séparation complète d'avec l'Empire. Cela n'empêcha pas la Diète, bien avant cette date, de recevoir au nom de la Confédération les représentants diplomatiques d'Etats amis et de leur envoyer elle-même des mandataires chargés de missions spéciales. Les affaires diplomatiques de la Confédération étaient alors du ressort de Zurich, canton

directeur des 13 Etats confédérés; mais il arrivait aussi que les cantons recevaient des missions étrangères ou qu'ils envoyaient des représentants auprès des souverains étrangers. La République Helvétique rompit avec cette tradition en réservant exclusivement au Directoire les affaires extérieures et en confiant spécialement au ministre des affaires étrangères l'étude des questions diplomatiques. La nouvelle constitution du 20 mai 1802 transféra ensuite la direction politique à un Conseil exécutif de trois membres, assisté, en lieu et place des anciens ministres, de cinq secrétaires d'Etat, dont l'un était chargé des affaires étrangères. La constitution du 19 février 1803, enfin, conféra ces pouvoirs au landamman, tout en les augmentant. Ce régime dura jusqu'en 1814, époque où l'accroissement des affaires diplomatiques amena la Diète à adjoindre au landamman, une commission diplomatique de sept membres. La constitution de 1815 ne toucha guère à la compétence ainsi fixée. A la place du landamman, ce fut le président de la Diète qui, assisté du chancelier de la Confédération, traita désormais toutes les affaires étrangères que cette assemblée ne s'était pas expressément réservées. Cet état de choses dura jusqu'en 1848.

A côté de la Diète, les cantons se réservèrent certains droits diplomatiques. Avant 1798, ils en firent un usage fréquent et créèrent même des missions spéciales permanentes qui eurent à déployer leur activité au début dans les Etats limitrophes. En outre, au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> et au <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle, des missions temporaires furent envoyées en Angleterre, aux Pays-Bas, en Espagne et dans divers petits Etats italiens. Les cantons catholiques et les Grisons, qui avaient une prédilection toute particulière pour ce système, eurent de leur côté pendant quelque temps, à Madrid, à Milan, à Rome et à Vienne leurs propres agents, dont presque tous avaient rang diplomatique. A cette époque, nous trouvons même déjà des représentants consulaires. Ainsi, les Liges grises possédaient à Venise leurs propres « Consoli », qui contribuèrent fortement à la prospérité du commerce avec l'Italie.

La situation des premières missions fédérales n'était pas toujours aussi enviable qu'on pourrait le croire. Les députations étaient en général très nombreuses, tous les cantons demandant à y être représentés. A en juger d'après les rapports du temps, nos hommes d'Etat et leur personnel étaient souvent assez peu rompus aux règles de l'étiquette. Plusieurs d'entre eux eurent même à essuyer des affronts.

Au nombre des "ambassades" les plus connues, il faut compter celles qui furent chargées de renouveler les alliances avec la France, l'Espagne et la Savoie. Les envoyés et leur suite reçurent de riches présents. A cette époque, les distinctions honorifiques n'avaient pas encore le caractère qu'on leur prête aujourd'hui. Même des démocrates convaincus ne craignaient pas, une fois rentrés dans leur patrie, de paraître devant la Landsgemeinde avec la chaîne d'or donnée par un monarque. C'est dans les pensions et dans les présents en espèces sonnantes que résidait le danger, et le bon sens populaire

s'en défia de tout temps. Pour se faire une idée de la simplicité des mœurs d'alors, il faut lire les rapports encore existants des députations de cette première période, en particulier ceux du bourgmestre Jean-Rodolphe Wettstein, l'excellent délégué suisse au Congrès de la Paix de Munster, qui donne toutes sortes de détails intéressants sur les difficultés et la misère financière de ce temps là.

La situation changea complètement à la suite de la Révolution française et surtout de l'intervention de la France dans la politique européenne. Le Directoire helvétique estima alors nécessaire d'instituer à Paris une légation permanente; ce faisant, notre autorité suprême répondait à un très ancien désir de notre puissante voisine. Depuis 1522, en effet, la France possédait chez nous une représentation permanente, sans que la Confédération eût trouvé nécessaire de se faire représenter à Paris. Il est vrai que la Diète avait aussi, à différentes reprises, tenté de mettre fin à cet état de choses. Ces projets se réalisèrent le 27 avril 1798, date à laquelle le Soleurois Pierre-Joseph Zeltener fut nommé ministre plénipotentiaire auprès de la République Française. A côté de cette légation, il existait à Milan, auprès de la République Cisalpine, une autre mission, dont la création avait été demandée par les villes de Lugano et Bellinzone, en juillet 1798. La direction de ce poste fut confiée à Rodolphe E. de Haller, de Berne.

Quatre ans plus tard, en 1802, la Confédération institua une ambassade auprès de la cour impériale de Vienne. Le titulaire de ce nouveau poste diplomatique, Bernard de Diesbach, de Berne, ne put toutefois pas entrer en fonctions, la cour de Vienne ayant refusé son agrément à la nomination d'un ambassadeur de Suisse. Il ne put gagner son poste que le 23 janvier 1802, après que l'ambassade eût été transformée en une légation. Depuis ce moment là, la Suisse fut représentée sans interruption à Vienne et à Paris, et, malgré les changements de régime survenus par la suite dans ces deux capitales, les autorités fédérales ne jugèrent pas nécessaire de modifier leur représentation.

Très tôt aussi, on songea à accréditer un diplomate à la cour de Russie; le tzar Alexandre témoignait à la Suisse une amitié particulière, qu'il semblait opportun de cultiver. Le conseiller de légation Bernard-Scipion de Lentulus, de Berne, fut désigné pour occuper ce nouveau poste et le landamman lui remit ses lettres de créance le 24 janvier 1802. Ce document insiste sur le fait que la Russie avait, en tant que puissance garante de la Paix de Westphalie, le plus grand intérêt au maintien de la neutralité suisse. La chute du gouvernement de Reding empêcha toutefois le nouvel envoyé d'accomplir sa mission. On se contenta, quelques années plus tard, de créer à Saint-Pétersbourg un consulat.

Ces premiers postes diplomatiques permanents ne paraissent pas avoir été vus de bon œil en Suisse. Sous l'Acte de Médiation, la Diète décida même leur suppression. Mais les circonstances l'emportèrent sur la prudence excessive des dirigeants. D'année en année, la Diète dut confirmer les postes de



Paris et de Vienne, qu'on pourvut dès ce moment de simples chargés d'affaires. La légation à Milan seule disparut, le 1<sup>er</sup> mars 1804, mais elle fut rétablie le 4 décembre de la même année déjà, avec le concours financier du Tessin et des Grisons. Par suite de l'incorporation de la Lombardie à l'Autriche, la suppression fut décidée à nouveau en 1814; un consulat général de carrière, dirigé jusqu'en 1835 par Antoine de Marcacci, de Locarno, la remplaça. Le 6 juillet 1804, faisant droit à une requête de quelques cantons catholiques, la Diète accorda au landamman l'autorisation de créer aussi à Rome une agence diplomatique, à condition qu'elle n'émargeât pas à la caisse fédérale. Pour ce poste, on avait en vue un marquis della Fargna, dont la famille, dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, avait représenté auprès du Vatican les intérêts des cantons catholiques. A part un chargé d'affaires à la cour de Vienne, le marquis della Fargna est le seul étranger auquel le gouvernement fédéral ait eu recours pour son service diplomatique. Le projet ne fut d'ailleurs pas exécuté vu le manque d'argent, et l'on se contenta, en 1818, de nommer un négociant suisse à Rome consul honoraire en cette ville.

Outre les postes permanents susmentionnés, la Diète et les cantons continuèrent à envoyer comme par le passé, des missions spéciales à l'étranger. Rappelons, par exemple, les députations chargées d'aller féliciter Napoléon et Louis XVIII. Des délégations analogues se rendirent aussi, en 1806, auprès des cours de l'Allemagne du Sud, en Wurtemberg et en Bavière. Elles visaient uniquement à maintenir les relations de bon voisinage, sans arrière-pensée politique.

Les négociations des traités de commerce furent confiées, en général, à des missions spéciales. Elles se composaient de grands commerçants et industriels. Le canton de Saint-Gall surtout fournit un nombre assez considérable de délégués. A peu près à la même époque furent aussi créés — par simple arrêté du ministre de l'extérieur — les premiers consulats, à Bordeaux en 1798, à Marseille et à Gênes en 1799, à Nantes en 1801 et à Trieste en 1802. Le titre de consul désignant à cette époque, en France, les chefs du gouvernement français, nos consuls en France portèrent de 1800 à 1811 le titre de « commissaires des relations commerciales ». Les premiers consulats se trouvaient dans les ports alors les plus importants pour le commerce suisse, qui cherchait à se créer de nouveaux débouchés dans les pays d'outre-mer.

La Restauration et la période suivante, jusqu'en 1848, n'apportèrent pas de changements dans notre représentation diplomatique. Ce fut une époque où les consuls jouirent d'une considération toute particulière. La possibilité de confier à des membres de nos colonies, avec un minimum de frais, les fonctions de consul, donna, dès le début, au service consulaire suisse un caractère spécial que d'autres Etats nous envièrent par la suite. Le dévouement patriotique de nos premiers consuls mérite ici une mention toute spéciale : il est la base de ce sentiment du devoir qui fit toujours l'orgueil de nos consuls honoraires.

L'accroissement de l'émigration entraîna un développement relativement rapide du service consulaire. En quarante ans, 38 consulats furent créés, dont 13 dans des pays d'outre-mer : Rio de Janeiro 1819; New-York, Washington 1822; Mexico 1827; Pernambouc 1828; La Nouvelle-Orléans 1829; Buenos-Aires 1834; Philadelphie 1841; Savannah \* 1841; Madison \* 1842; Pará 1843; Louisville \* 1845; Galveston \* 1846. C'est à cette époque aussi que plusieurs résidences européennes devinrent le siège d'un consulat suisse : Naples 1812; Londres et Pétersbourg 1817; Christiania 1847; Turin 1848. Les principales places de commerce furent aussi prises en considération : Livourne 1809; Lyon et le Havre 1816; Liverpool et Anvers 1819; Odessa \* 1820; Bruxelles 1826; Messine \* 1840; Alger 1842; Rotterdam et Barcelone 1847; Bastia \* 1848.

En Allemagne, la Suisse eut longtemps une représentation très modeste : jusqu'en 1848, il n'y eut que deux consulats, à Leipzig (1835) et à Hambourg (1846), ce qui s'explique surtout par l'impuissance politique et économique dans laquelle se trouvait cet Etat avant le renouvellement qui marque l'année 1848.

Les relations des différents postes avec le gouvernement fédéral furent réglées par les décisions de la Diète du 8 août 1816 et du 8 décembre 1840. On ne paraît pas s'y être rigoureusement tenu, car, à cette époque troublée, il était fort difficile d'appliquer une réglementation trop étroite. Les consuls bornèrent leur activité à l'intervention en cas de besoin et à l'assistance de leurs compatriotes tombés dans l'indigence. Dans plusieurs Etats, la suppression du service mercenaire donna bien du travail. Le côté économique était encore peu développé : on se contentait la plupart du temps d'un rapport annuel s'en tenant aux généralités.

## De 1848 à 1914

La constitution de 1848 nous a donné un nouveau statut juridique. Par les art. 10 et 102, al. 8 et 9, elle plaça tout le service des affaires étrangères entre les mains du Conseil fédéral. Dès lors, c'est l'autorité exécutive fédérale qui, seule, a représenté la Suisse et les cantons dans les relations internationales, tout en restant subordonnée, dans ce domaine comme dans les autres, à l'Assemblée fédérale. Pour remédier à l'imprécision du texte de la constitution, on a cherché à diverses reprises à introduire une loi spéciale concernant notre représentation diplomatique, mais sans succès. La loi fédérale du 27 juin 1894, soumise au referendum, fut rejetée par le scrutin populaire du 3 février 1895. Ce n'est que dans le premier quart du xx<sup>e</sup> siècle qu'on est parvenu à établir quelques principes généralement reconnus. Au début, le Conseil fédéral créait de lui-même, sans en référer aux Chambres, les postes consulaires et diplomatiques. Aujourd'hui, une légation ne peut être instituée que par un arrêté fédéral

---

Les consulats avec un \* ont été supprimés.

soumis au referendum. En revanche, le Conseil fédéral est resté compétent pour la nomination des ministres, l'envoi de missions diplomatiques spéciales et la création des consulats.

A l'origine, la nouvelle génération était aussi mal disposée que l'ancienne vis-à-vis de notre représentation à l'étranger, si restreinte pourtant. En 1848, au milieu même des tempêtes révolutionnaires, nos légations de Paris et de Vienne coururent le risque d'être supprimées et remplacées par de simples consulats. Il fallut l'intervention énergique du conseiller fédéral Welte pour que notre haute autorité exécutive, par son message du 12 novembre 1869, déconseillât au Parlement d'opérer des changements dans ce domaine. Le 1<sup>er</sup> février 1860, l'affaire des zones savoyardes engagea le Conseil fédéral à accréditer M. A. Tourte, de Genève, comme ministre près la cour de Sardaigne. La mission n'eut au début qu'un caractère provisoire. Mais l'évolution politique en Italie obligea bientôt notre gouvernement de changer d'avis et de remettre à son représentant aussi des lettres pour le roi d'Italie; ainsi prit naissance la légation destinée à favoriser dès l'abord nos bonnes relations avec notre voisine du sud. La cession à la France de la Savoie, berceau des rois sardes, donna également lieu, au printemps 1860, à deux missions spéciales : le conseiller d'Etat Auguste de la Rive, de Genève, fut envoyé à Londres et le conseiller aux Etats Edouard Dapples, de Lausanne, à Berlin et à Pétersbourg. Vu la neutralité d'une partie de la Savoie, on estimait à Berne qu'il ne fallait pas laisser s'accomplir cette cession territoriale sans le consentement de la Suisse. Les deux envoyés furent donc chargés d'agir auprès des puissances contractantes du Congrès de Vienne pour obtenir qu'il fût fait droit à notre demande. Malheureusement, les cabinets des grandes puissances ne prêtèrent guère l'oreille à ces réclamations : ils s'étaient déjà entendus avant que nos représentants se missent en route.

C'est du 22 avril 1867 que date la création d'une légation de Suisse à Berlin. Le ministre Joachim Heer fut accrédité, non seulement auprès de la cour de Prusse, mais aussi auprès de la Confédération de l'Allemagne du Nord, ainsi qu'auprès des cours de Bade, de Bavière, de Hesse et de Wurtemberg. Etant donnée la transformation politique de l'Allemagne, et, en particulier, l'hégémonie de la Prusse qui résulta des campagnes de 1866, la Confédération trouva opportun d'entrer enfin en rapports diplomatiques plus étroits avec notre voisine du nord, et de faire oublier certains frottements qui s'étaient produits vers le milieu du siècle entre le Conseil fédéral et le roi de Prusse à propos de l'incorporation de Neuchâtel à notre Etat fédératif. Depuis 1876, notre ministre ne représentait plus la Suisse qu'au Reich et en Bavière. En 1918, ce dernier souvenir de l'ancienne Confédération germanique disparut à son tour : aujourd'hui, notre représentant n'est plus accrédité qu'auprès de la République Allemande.

On ne voulait pas comprendre, au début, que les représentants diplomatiques de la Suisse avaient à remplir non seulement une mission politique,

mais aussi et surtout une mission économique. Ce n'est qu'après plus d'un demi siècle et après un profond ébranlement de notre économie nationale qu'on le reconnut à Berne, en particulier dans les milieux politiques. Ainsi, malgré l'extension que prit notre émigration aux Etats-Unis de 1805 à 1880, malgré l'accroissement des intérêts économiques communs des deux pays, ce n'est que le 28 janvier 1882 que fut fondée notre légation à Washington. Ce fut la première légation créée en vertu d'un arrêté fédéral soumis au referendum. Jusqu'alors, toutes nos représentations à l'étranger avaient été instituées par la voie ordinaire, soit par le vote des crédits nécessaires. Le maintien de ce premier poste d'outre-mer n'était guère assuré : l'année suivante déjà, une demande de crédit de 10.000 francs en sa faveur provoqua un referendum, et le crédit fut refusé. Les ressources de la caisse fédérale étaient si limitées qu'une minime subvention suffisait à mettre en question l'existence d'une mission diplomatique.

Le conseiller fédéral Numa Droz, qui, de 1887 à 1892, conduisit avec tant de largeur de vues nos affaires étrangères, montra une compréhension toute particulière pour le développement et l'organisation de notre représentation diplomatique. C'est sur son initiative qu'on rompit avec l'habitude de confier chaque année au nouveau président la direction du Département politique. Ce changement, pour quelque temps au moins, assura la continuité si indispensable à la politique étrangère. C'est sous son régime que furent fondées, en 1891, les légations de Buenos-Aires et de Londres. Le chef du premier de ces postes — qui jusqu'en 1911 portait le titre de ministre résident — est en même temps accrédité au Paraguay, en l'Uruguay et, depuis 1918, au Chili. A Londres, on se contenta d'abord d'un chargé d'affaires. Il fallut de nouveau un certain temps jusqu'à ce que le Conseil fédéral se décidât à parachever l'œuvre commencée par Numa Droz.

Les légations créées par la suite servirent avant tout les intérêts du commerce et de l'industrie. Leur caractère nettement économique fut particulièrement mis en relief dans divers messages du Conseil fédéral. L'essor de notre commerce d'outre-mer, à partir de 1880, et la vive concurrence qui en résulta, rendirent de plus en plus urgente une représentation diplomatique dans les pays mêmes avec lesquels nos relations avaient été jusqu'alors relativement peu développées. Le 16 août 1904, notre ministre à Londres, M. Carlin, fut aussi accrédité aux Pays-Bas. Le motif déterminant de cette décision fut que, pour pouvoir obtenir un siège au sein de la Cour permanente d'Arbitrage, les gouvernements étaient dans l'obligation d'entretenir un représentant diplomatique à La Haye.

La légation de Saint-Petersbourg, contemporaine de celle de Tokio, doit sa création, au début de décembre 1905, à l'énergique intervention de la colonie suisse de cette capitale. La dure crise économique que subissait la Russie au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle rendait nécessaire un soutien efficace des commerçants suisses qui s'y étaient établis. Le Conseil fédéral hésita à vrai dire à

exaucer leurs vœux. Mais, outre les motifs économiques, des raisons politiques militaient aussi en faveur de la création de ce poste. Le message insiste sur l'importance de la Russie pour la Suisse dans la politique internationale; on donna les mêmes arguments que cent ans auparavant. Il relève en particulier l'attitude amicale de cette grande puissance vis-à-vis de la Suisse dans divers congrès internationaux. A la veille de grands événements, il paraissait, en effet, indiqué de continuer à s'assurer l'amitié d'un Etat puissant, peu enclin, par ailleurs, à s'ingérer dans les affaires politiques intérieures de la Suisse.

Au Japon, la situation était tout autre. M. Paul Ritter, consul général à Yokohama, avait pendant de longues années préparé le terrain. Depuis 1895, soutenu par une active colonie, il s'était efforcé d'ouvrir au commerce suisse de nouveaux débouchés dans l'Empire du Mikado. Le Conseil fédéral fit son possible pour seconder ces efforts en substituant une légation, le 20 février 1906, au dit consulat général de carrière. Seul en l'Extrême-Orient, ce poste diplomatique avait une sphère d'activité qui dépassait de beaucoup les limites de l'Etat où il avait son siège. Bornons-nous à rappeler que c'est à l'entremise de notre ministre que nous devons le traité d'amitié avec la Chine, signé à Tokio, en 1818, qui nous mit au bénéfice de la juridiction consulaire contestée, d'ailleurs, depuis lors, et qui permit au Conseil fédéral de créer à Shanghai un consulat général, poste qui, au cours des troubles de ces dernières années, a déjà rendu au pays d'excellents services.

Les bonnes expériences faites à Buenos Aires paraissent avoir favorisé la création d'une légation au Brésil. Là aussi, au début, on se contenta d'un chargé d'affaires, qui entra en fonctions le 12 décembre 1907. Le premier titulaire, M. Albert Gertsch, fut nommé ministre en 1920. Après l'Amérique latine, ce fut au tour de la Péninsule Ibérique à recevoir un représentant diplomatique de notre pays. En effet, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, la suppression des capitulations militaires en Espagne avait provoqué une baisse sensible de notre trafic avec l'Espagne et le Portugal. Ce n'est que vers le milieu du siècle passé que la Suisse s'est fait représenter en Espagne; les traités qui réglèrent plus tard nos relations commerciales avec ces pays jetèrent enfin les bases nécessaires à l'institution d'une légation. Le 22 novembre 1910, le consulat général honoraire de Madrid fut transformé en un poste de carrière, et son titulaire, M. Alfred Mengotti, reçut le titre de chargé d'affaires. Le Conseil fédéral se convainquit, cependant, bientôt de l'insuffisance de cette demi mesure. Le 21 avril 1914, il nomma M. Mengotti ministre résident, et, le 20 février 1918, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire. Peu après, il l'accrédita auprès du gouvernement portugais.

Cette réserve, cette lenteur dans le développement de notre représentation à l'étranger étaient dictées au Conseil fédéral moins par notre situation politique et économique vis-à-vis des divers Etats que par des raisons d'économie, et aussi par le désir de tenir compte de l'opinion publique. Si quelques esprits d'avant-garde ont critiqué cette attitude hésitante, elle a eu cela de

bon qu'elle a convaincu le peuple que le gouvernement agissait autant que possible conformément à ses vœux et ne créait de nouveaux postes diplomatiques qu'en cas d'absolue nécessité. L'attitude expectante du Conseil fédéral tendait à gagner la nation à sa politique extérieure. En ce qui concerne l'établissement de légations, la Suisse n'a jamais pratiqué la réciprocité, fréquemment appliquée, mais non obligatoire en ce domaine. Aujourd'hui, nous n'avons que 19 légations à l'étranger accréditées dans 26 pays, tandis que 42 Etats ont chez nous des représentants diplomatiques.

Pour le service consulaire également, la constitution de 1848 apporta plusieurs innovations, en particulier une organisation plus stricte. La surveillance générale fut confiée au Département politique. Le 1<sup>er</sup> mai 1851 déjà parut un « Règlement pour les consuls suisses », qui resta à la base de toutes les modifications ultérieures et qui fut en vigueur jusqu'en 1875. A côté des dispositions concernant l'activité commerciale des consuls, les prescriptions de droit civil passèrent alors au premier plan; on y ajouta encore une série de mesures administratives. L'accroissement constant de l'émigration et la fondation de fortes colonies amenèrent une puissante extension du réseau consulaire. De 1848 à 1875, on créa 42 consulats, dont 29 dans les pays d'outre-mer; en voici la liste :

Détroit \*, San Francisco 1850; Saint-Louis, Valparaíso 1851; Palanza \* 1854; Vera Cruz \*, Sydney 1855; Charleston \*, Highland \* 1856; Melbourne 1857; Brême 1858; Montevideo, Rio-Grande-do-Sul \*, Oran \* 1859; Campinas \*, Cantagallo \* 1860; Léopoldina, Desterro \*, Palerme \*, Madrid 1861; Port-Louis \*, Venise, Manille 1862; Batavia 1863; Chicago, Yokohama \*, Nagasaki \*, Hakodate \*, Cincinnati 1864; La Havane, Séville 1865; Mulhouse 1866; Nice, Ancône \* 1867; Riga 1868, Knoxville \* 1869; Philippeville \*, Osaka \* 1870; Budapest 1871; Maranhao \* 1872; Nancy, Besançon 1874.

L'année 1875 marqua une nouvelle étape dans le développement de notre service consulaire. Sur la demande répétée de l'Assemblée fédérale, on procéda à la première révision complète du Règlement consulaire de 1851. La prospérité économique des Etats commerçants et industriels de l'Europe pendant cette ère libre-échangiste poussa le Conseil fédéral à accorder une attention toute particulière au service consulaire. Il conclut avec divers Etats, soit par des traités de commerce et d'établissement, soit par des conventions consulaires proprement dites, des accords fixant la situation juridique de nos consuls. Toutes ces mesures parurent cependant insuffisantes au peuple et au Parlement. Aux approches de 1880, on demanda avec toujours plus d'insistance une activité plus intense des consuls en faveur de nos intérêts commerciaux. Ces réclamations provenaient avant tout d'un protectionnisme naissant qui menaçait d'anéantir les progrès réalisés avec tant de peine pendant l'époque

---

Les consulats avec un \* ont été supprimés.



libérale. Ce fut tout d'abord la Société suisse pour le commerce et l'industrie qui présenta son projet de révision en 1880. En 1883, le conseiller national Geigy déposa son célèbre postulat. En 1886, une requête du conseiller national Comtesse demanda la création de consulats de carrière. Le Conseil fédéral répondit à ces diverses initiatives par la loi sur le service diplomatique et consulaire du 27 juin 1894, qui fut rejetée par le peuple l'année suivante.

Les consulats rendirent d'inappréciables services à l'Office fédéral de l'émigration, fondé lors de la grande dépression économique de 1888. Ce service veille avec sagacité et circonspection sur l'émigration de nos chômeurs, et son intervention fut toujours efficace. Quand, au tournant du siècle, reparut une période d'essor économique, nos représentants à l'étranger eurent moins à faire, et l'on ressentit moins l'importance de notre représentation consulaire pour le bien public. Pendant ce laps de temps, le travail positif consista surtout dans la fondation de nouveaux consulats et la création de certains postes de carrière. Des consuls honoraires furent nommés dans les villes suivantes :

Montréal, Varsovie 1875; Stuttgart, Bayonne \* 1876; Francfort, Munich 1877; Königsberg \*, Adélaïde 1879; Bucarest, Galatz 1881; Tiflis \*, Cannes \* 1883; Panama, Lima 1884; Paysandú \*, Portland, Patras \* 1885; Assomption, Pretoria \*, Stockholm, Copenhague, Concordia \*, Mendoza 1887; Traiguén \* 1888; Nueva Helvecia \*, Brisbane, Saint-Paul \* 1889; Mannheim 1890; Guatémala 1891; Esperanza \*, Santos \* 1892; Johannesburg, Florence, Dijon, Athènes 1895; Porto, Denver, Béziers 1896; Prague 1897; Kiew \*, La Conception \*, Corrientes \*, Paraná \* 1902; Sao Paulo 1903; Toronto 1906; Belgrade 1908; Carácas 1909; Rosario de Santa Fé 1910.

Les consulats généraux de carrière de Buenos-Aires, de Londres, de Washington, de Yokohama, de Rio de Janeiro et de Madrid, furent longtemps des légations déguisées, leurs chefs ayant en même temps rang diplomatique.

### Depuis 1914

Une phase nouvelle, la plus décisive, s'ouvrit pour notre représentation à l'étranger avec la guerre mondiale. Nos postes ne justifèrent leur nécessité jamais aussi clairement qu'à cette époque où l'individu devait faire appel à l'aide de l'Etat et où le gouvernement lui même ne parvenait à s'acquitter complètement de sa tâche qu'avec l'appui de ses représentants. Dans ces jours critiques, nos légations et nos consulats furent véritablement submergés de demandes d'aide. Le personnel, jusqu'alors réduit au strict minimum, dut parfois être décuplé. C'est surtout depuis que le Conseil fédéral se fut chargé, en 1915, de représenter les intérêts de certains Etats amis, que le service étranger se vit dans la nécessité d'augmenter ses effec-

---

Les consulats avec un \* ont été supprimés.

tifs dans des proportions jusqu'alors inconnues. De 11 personnes en 1914, le personnel du Département politique avait passé à 100 en 1919.

Le Conseil fédéral eut ainsi une occasion unique de montrer à l'étranger combien l'existence de la Suisse était utile pour la vie internationale. Pendant la guerre mondiale, il n'y eut pas moins de 13 Etats qui confièrent à la Suisse la sauvegarde de leurs intérêts et l'on peut dire que leur confiance a été pleinement justifiée. Ces Etats sont : la *Bulgarie* (en Roumanie); le *Brésil* (en Allemagne); le *Danemark* (en Roumanie non occupée); l'*Allemagne* (en Italie, aux Etats-Unis d'Amérique, aux Philippines, dans l'Empire britannique, en France métropolitaine, en Roumanie, au Japon, en Uruguay et en Pologne); la *France* (en Autriche et en Hongrie); *Haïti* (en Allemagne); l'*Italie* (en Allemagne, en Autriche, en Russie, en Pologne et en Hongrie); l'*Autriche* (dans quelques arrondissements consulaires d'Italie, en France et en Roumanie); la *Roumanie* (en Autriche et en Hongrie); *Saint-Marin* (en Allemagne, en Autriche et en Hongrie); la *Turquie* (en Roumanie, en Autriche, en Hongrie et en Allemagne); la *Hongrie* (dans quelques arrondissements consulaires d'Italie, en France et en Russie); l'*Uruguay* (en Allemagne). Notre gouvernement assumait ainsi des tâches lourdes et parfois ingrates, qui ne facilitèrent guère sa situation d'Etat neutre au milieu des belligérants. Dans bien des cas, ce furent aussi nos légations et nos consulats qui se chargèrent des visites des camps de prisonniers et d'internés. De tout temps d'ailleurs, nos autorités se sont efforcées d'adoucir dans la mesure de leur pouvoir le sort des victimes de la guerre; mais jamais cette mission humanitaire de notre pays ne s'affirma avec autant d'évidence que pendant la guerre mondiale et pendant l'après-guerre, où l'action secourable de la Suisse s'étendit jusqu'en Russie, en Grèce et en Asie Mineure.

Ces circonstances spéciales, jointes à des motifs de politique générale, montrèrent bientôt que, pour s'acquitter de sa mission, la Suisse avait besoin d'un appui plus efficace de ses représentants à l'étranger. Plusieurs Etats, dont la puissance se trouvait accrue, revêtaient pour la Suisse une importance plus considérable que par le passé, en sorte qu'à la longue, il n'eût pas été sage de sa part de négliger plus longtemps ses relations avec ces Etats. C'est ainsi que, conséquence du rapprochement des petits Etats neutres, le 19 octobre 1915, le ministre de Suisse à Berlin fut aussi accrédité en Suède. En 1920, cette solution provisoire fit place à un règlement définitif : le Conseil fédéral installa à demeure un ministre à Stockholm, lequel présenta en 1921 ses lettres en Danemark et en Norvège également. Quelques années auparavant, le 5 octobre 1916, un chargé d'affaires avait été nommé en Roumanie. Le besoin d'une représentation dans les Balkans s'était depuis longtemps fait sentir. Les nombreux intérêts qu'y possédait la Suisse avaient paru soudain si gravement menacés que le Conseil fédéral se vit obligé de prendre des mesures urgentes. Le 19 novembre 1918, le chargé d'affaires à Bucarest fut promu ministre. Les bouleversements causés par la guerre dans les Balkans



amenèrent nos autorités à étendre l'activité de ce poste. Les 2 et 20 décembre 1925, notre ministre en Roumanie prit la direction des légations nouvellement créées à Athènes et à Belgrade, où des chargés d'affaires en pied furent substitués aux consuls généraux.

Auparavant déjà, des bouleversements s'étaient produits en Hongrie et en Pologne. Après la dissolution de la monarchie austro-hongroise, en novembre 1918, le Conseil fédéral se vit dans l'obligation de créer, au fur et à mesure des besoins, de nouvelles légations dans les Etats successeurs. En Hongrie, par contre, notre représentant diplomatique à Vienne continua à défendre nos intérêts même pendant la révolution. Après la consolidation du nouveau régime, cette solution, de provisoire qu'elle était, devint définitive, notre ministre à Vienne ayant été accrédité auprès du chef de l'Etat hongrois. Quelques mois plus tard, le 5 juillet 1921, la Pologne reçut, de son côté, un ministre de la Confédération; le terrain y avait été préparé, depuis l'automne 1919, par une mission spéciale, à la tête de laquelle se trouvait M. A. Junod, ancien ministre résident en Russie. La Tchécoslovaquie, au gouvernement de laquelle M. Junod apporta également les félicitations du Conseil fédéral, ne reçut une légation que quelques années plus tard, le 14 septembre 1927. La direction de ce poste fut confiée au ministre de Suisse à Varsovie. Un programme du Conseil fédéral, comportant la création simultanée de plusieurs postes diplomatiques en Europe orientale, avait été repoussé par les Chambres, et notre gouvernement avait dû se résoudre à répartir sur plusieurs années l'exécution de son plan.

La dernière légation, dont la création remonte aux premières années de l'après guerre, est celle d'Angora. Le Conseil fédéral ayant décidé, le 8 mai 1926, d'envoyer en mission spéciale en Turquie M. Henri Martin, pour y conclure un traité de commerce et d'établissement, on pouvait prévoir que la signature de cet accord entraînerait l'établissement d'une légation permanente en Turquie. Jusqu'alors, les Suisses établis dans ce pays avaient toujours préféré, pour des motifs d'opportunité, se mettre sous la protection d'une grande puissance, d'entente, en cela, avec nos autorités. Le gouvernement fédéral ne pouvait ni ne voulait changer du jour au lendemain son attitude à cet égard, et il fallut d'abord créer les bases juridiques de la situation nouvelle avant de pouvoir accréditer M. Martin comme ministre auprès de la République Turque. Cet acte s'accomplit le 16 octobre 1928, plus de cent ans après la première requête de notre colonie de Constantinople demandant une représentation auprès de la Sublime Porte. Il importait alors aux Suisses de se mettre au bénéfice des capitulations, maintenant supprimées. Outre la Russie, où une légation a existé jusqu'en mars 1919, il n'y a plus en Europe, à l'heure actuelle, abstraction faite de quelques petits Etats, que l'Albanie, la Bulgarie, la Finlande, les Etats baltes et l'Irlande où la Suisse n'ait pas de représentants diplomatiques.

En Afrique, la Suisse ne possède pas encore de représentant diplomatique; la question est aujourd'hui à l'étude pour l'Egypte, qui autrefois

n'entraînait pas en considération en raison du régime des capitulations. La colonie suisse d'Égypte est suffisamment nombreuse et considérée; elle possède des intérêts assez importants pour justifier amplement l'institution d'une mission officielle dans ce pays. L'agence commerciale, qui y fonctionna de 1908 à 1918, de même que la très active Commission commerciale suisse au Caire et à Alexandrie, ont toujours eu de la peine à suffire aux exigences de l'époque actuelle. Enfin, il reste encore à trouver les moyens d'assurer une représentation plus efficace de nos intérêts dans plusieurs États de l'Amérique centrale et méridionale, dans les dominions britanniques et en Chine.

Malheureusement, la place nous fait défaut pour tracer le portrait des personnalités les plus marquantes de notre service diplomatique et consulaire. Nous devons nous en tenir à des traits généraux. Comme nos légations sont la plupart du temps issues de consulats, nos chefs de mission, à la différence de ceux des autres États où prédomine le personnel de carrière, se recrutèrent dans les milieux les plus différents. Pendant longtemps, nous n'avons pas eu de corps diplomatique dans le vrai sens du terme, et il s'écoula bien des années jusqu'à ce que l'on disposât d'effectifs suffisants pour faire face aux besoins de nos légations, de plus en plus nombreuses. Beaucoup de nos ministres n'ont pas suivi la carrière et n'ont été appelés par le Conseil fédéral que pour assumer d'emblée la place de chef de mission. Actuellement encore, on met assez volontiers à la tête des grands postes à l'étranger des hommes qui se sont distingués dans notre vie publique. Si l'on classe nos ministres d'après leurs attaches politiques, on obtient, suivant les époques, un tableau différent. Jusqu'en 1848, les chefs de missions ont été de préférence choisis parmi les familles patriciennes des divers cantons. Depuis 1848, le gouvernement fédéral s'est fait représenter le plus souvent par des adhérents de son parti. Cet état de choses a duré d'assez nombreuses années. On paraît vouloir aujourd'hui faire une certaine place dans notre corps diplomatique aux partis qui participent au gouvernement. L'origine cantonale n'a joué jusqu'ici aucun rôle; rarement aussi nos ministres ont été choisis dans le sein des colonies. Depuis 1848, c'est Berne et Genève qui ont fourni la très grande majorité de nos diplomates. Ce qui frappe aussi, c'est la stabilité de nos représentants; la plupart d'entr'eux n'ont occupé qu'un seul poste. De là leur contact si étroit avec les colonies. La participation active de nos chefs de mission aux œuvres d'utilité publique, leur collaboration à la création des sociétés suisses de bienfaisance, leur intervention efficace en faveur de particuliers ont beaucoup contribué à cette bonne entente. Les épouses de plusieurs de nos représentants ont souvent mérité, à défaut d'hommage public, la gratitude personnelle de ceux qui ont été témoins de leur activité modeste et silencieuse.

Ceux de nos compatriotes qui se sont mis au service du pays comme consuls étaient, pour la plupart, des négociants, qui, véritables pionniers, se sont acquis à l'étranger l'estime et l'aisance par leur travail et leur probité.

On oublie trop souvent que c'est en écoutant la voix de leur ardent patriotisme que nombre de nos consuls ont pu se résoudre à accepter d'aussi lourdes responsabilités et que leur recrutement n'a été possible que grâce au niveau fort élevé de nos émigrants par rapport à celui des émigrants d'autres pays. Nos représentants consulaires constituent les véritables agents de liaison entre la mère patrie et les Suisses à l'Etranger. Leur expérience est précieuse à nos autorités; leur compréhension pour les difficultés que rencontrent les expatriés leur assure d'avance la confiance de leurs administrés. Peu de fonctions publiques touchent d'aussi près à la vie du citoyen que celles du consul; un bon consul n'a en vue que le bien de la grande famille qui lui est confiée. C'est cet esprit vraiment patriotique qui, dans tous les temps et sous toutes les latitudes, a été, non seulement l'orgueil de notre petite patrie, mais encore le meilleur artisan de notre situation dans le monde. Des 800 consuls généraux, consuls et vice-consuls nommés jusqu'en 1930, trente-deux seulement n'étaient pas citoyens suisses.

Revenons brièvement aux consulats. En 1910, la question de la réorganisation de notre représentation consulaire fut reprise. Mais elle ne s'imposa vraiment que pendant la guerre mondiale et la période de transition qui suivit, alors que les exigences croissantes du public faisaient ressortir toujours plus clairement les insuffisances de l'organisation en vigueur. Un postulat présenté le 3 octobre 1917 par les conseillers nationaux Bühler, Meyer et Micheli et qui réclamait énergiquement le développement de notre représentation consulaire fut le point de départ d'une série de requêtes d'institutions privées et publiques tendant toutes à la réorganisation du service consulaire. Après une enquête approfondie, le Conseil fédéral promulgua, le 16 décembre 1919, le nouveau Règlement consulaire, révisé en 1923, qui diffère essentiellement des précédents et crée un véritable Service consulaire, jusqu'alors inexistant. Rattaché comme service autonome à la Division des Affaires étrangères du Département politique, cet office s'efforce avant tout de répondre aux besoins de nos colonies en développant dans la mesure du possible les consulats. Le nouveau Règlement tend tout particulièrement à assurer un étroit contact entre les consulats et les autorités fédérales, ainsi qu'à régler à nouveau les rapports des consulats avec leurs administrés. La représentation des intérêts économiques de la Suisse, ainsi que de ceux des colonies, quand ils ne font pas concurrence à une industrie de la mère-patrie, est l'objet d'une attention toute particulière.

Le Règlement consulaire est naturellement aussi valable pour les légations, qui, toutes, sont préposées à un arrondissement consulaire.

Un domaine auquel l'Etat n'a prêté jusqu'ici que relativement peu d'intérêt, s'en remettant à cet égard à l'initiative privée, c'est celui des relations intellectuelles. En subventionnant aujourd'hui le Secrétariat des Suisses à l'Etranger et les écoles suisses à l'étranger, le Conseil fédéral ne vise pas seulement à répondre aux besoins intellectuels de nos compatriotes expatriés, mais aussi à mieux faire connaître hors de Suisse notre patrimoine

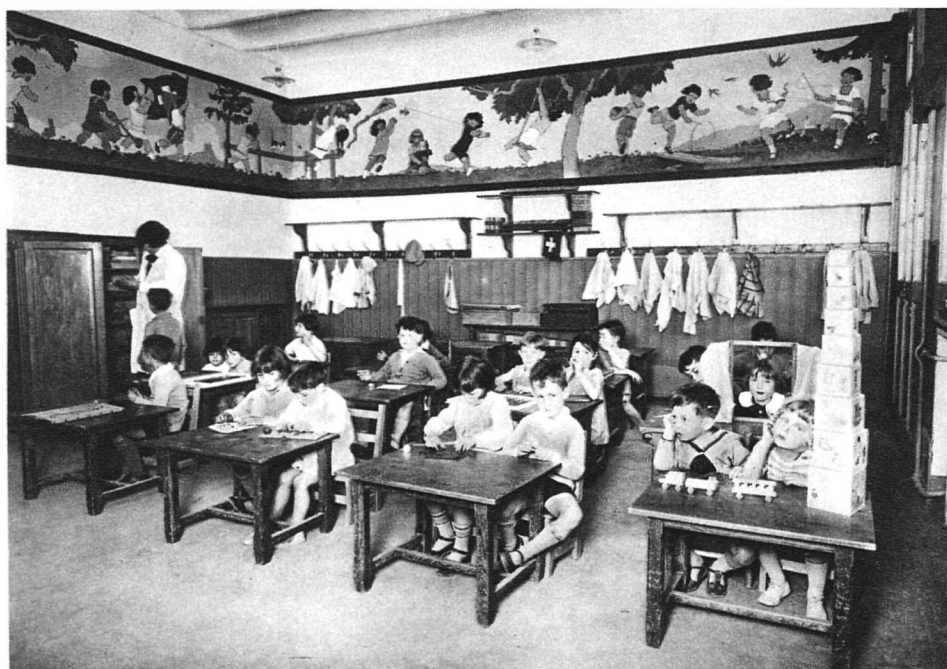
# ÉCOLES SUISSES A L'ÉTRANGER



La cour de l'Ecole suisse  
de Milan

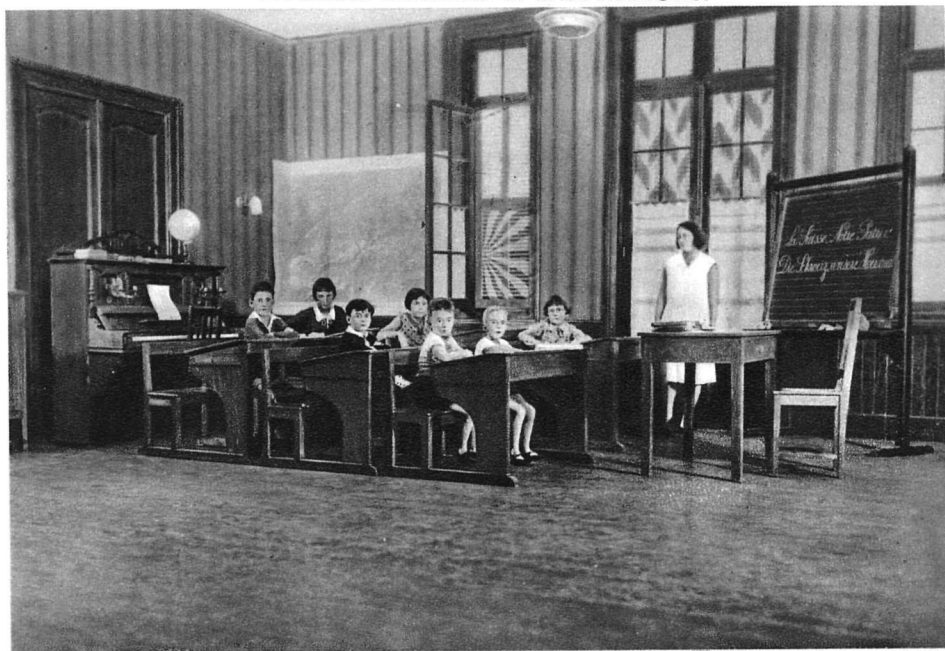


L'Ecole suisse devant la Casa Elvetica,  
à Catane



Au « Jardin d'enfants » de l'Ecole suisse de Barcelone

ÉCOLES SUISSES A L'ÉTRANGER



L'Ecole suisse du Caire



Dans la cour de l'Ecole suisse d'Alexandrie, Egypte



## ÉCOLES SUISSES A L'ÉTRANGER

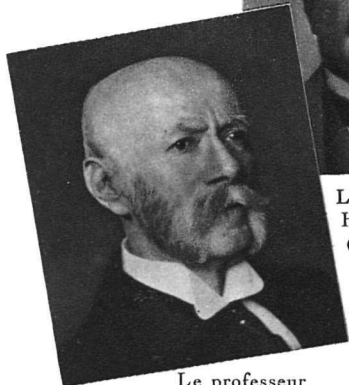


Les maîtres et les élèves de nationalité suisse de l'Ecole suisse de Gènes



Une leçon de gymnastique dans la cour de l'Ecole suisse de Naples

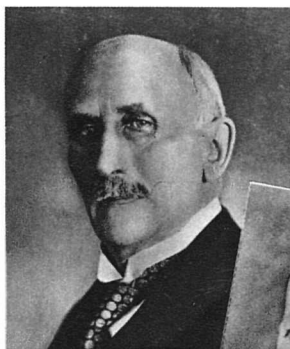
CITOYENS SUISSES AU SERVICE DE LA SOCIÉTÉ DES NATIONS.  
NOTRE REPRÉSENTATION DIPLOMATIQUE A L'ÉTRANGER



Le professeur  
O. Nippold, président  
de la Cour suprême de la  
Sarre.



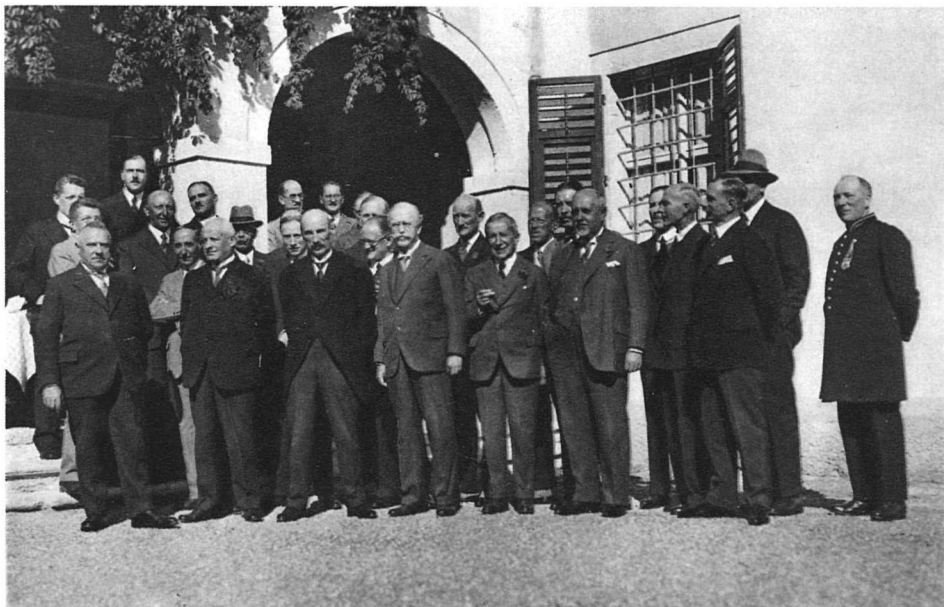
Le professeur Max  
Huber, président  
(1924-30) de la Cour  
de Justice interna-  
tionale de la Haye.  
Président du Co-  
mité international  
de la Croix-Rouge  
à Genève.



Félix Calonder, an-  
cien conseiller fédé-  
ral, président de la  
Commission Mixte  
pour la Haute  
Silésie.



C. Benziger,  
ancien chef du Service  
consulaire au Département  
politique fédéral, actuellement  
Président de la Commission du Port  
et des voies d'eau de Dantzig.



Au cours d'une rencontre annuelle du Conseil fédéral avec ses représentants à l'étranger, à Attisholz, près Soleure, en 1931. On reconnaît MM. les Conseillers fédéraux Minger, Motta, Haeblerlin, Schulthess et les ministres Rüfenacht (Berlin), Egger (Buenos-Aires), Jæger (Vienne), Barbey-Ador (Bruxelles), de Stoutz (Madrid), Dunant (Paris), Wagnière (Rome), de Segesser (Varsovie), Martin (Angora), de Pury (La Haye), Lardy (Stockholm), Peter (Washington).

national. Les deux organisations travaillent en étroite collaboration avec nos légations et consulats.

Il y a lieu également de mentionner ici les Chambres de commerce suisses à l'étranger, ainsi que les agences des C.F.F. et de l'Office Suisse du Tourisme. Ces institutions autonomes travaillent la main dans la main avec nos représentants officiels et sont ainsi devenues des organes vitaux de notre politique économique extérieure.

Pour maintenir le système des consuls honoraires, la Confédération a dû prendre à sa charge le personnel et les frais généraux des chancelleries. En 1920, on essaya d'améliorer le service en attribuant aux consulats un personnel de chancellerie approprié. Cet essai a été couronné de succès. Aujourd'hui, notre représentation consulaire dispose d'un grand nombre de chancelliers de valeur, capables non seulement de liquider les affaires administratives mais de recueillir de précieux renseignements économiques ou autres. Ainsi, malgré l'augmentation incessante des tâches qui incombent aux consulats, il se trouve toujours des hommes de bonne volonté pour exercer les fonctions de consul honoraire. Le personnel des consulats ne comprend plus guère des membres des colonies, ce qui assure aux postes une beaucoup plus grande indépendance vis-à-vis de certains administrés, dont les exigences sont parfois exagérées.

Les seuls consulats de carrière institués ces dernières années sont ceux de Cologne (1920), de Shanghai (1921) et d'Athènes (1922). Le poste de Shanghai remplaça une ancienne agence commerciale, de fort courte durée d'ailleurs. Le consulat général d'Athènes fut transformé en 1925 en une légation, tandis que Cologne, après le rétablissement de l'état normal, reçut de nouveau en 1926 un consul général honoraire. Le manque de candidats pour l'honorariat ou des circonstances spéciales ont fait attribuer temporairement à certains postes honoraires des consuls de carrière (Alger, Barcelone, Batavia, Mannheim, Marseille, Melbourne, Besançon).

Au cours des deux dernières décades, le réseau consulaire a pris une grande extension, surtout dans les régions où la Suisse n'avait jusqu'alors aucune représentation et dans les Etats où les transformations politiques le rendaient désirable. Voici la liste de ces postes récents: Sofia, La Paz, Bogotá (1911); Auckland, Bahia Blanca\*, San José (1912); Guayaquil, Vancouver, Winnipeg, Seattle, Tacoma\*, Cordoba, Tucuman\* (1913); San Salvador\*, Abo, Saint-Nazaire\*, Oruro\*, (1914); Bombay (1915); Langkat\*-Medan, Malmö\*, Capetown, Colombo, Glasgow, Hull\*, Santa-Fé, Valdivia (1916); Manchester, Singapour (1917); Santiago de Chili (1918); Dresde, Breslau, Nuremberg, Guadalajara, Téhéran, Blumenau\*, Lille, Tampico (1919); Cologne, Toulouse, Strasbourg, Freetown, Zagreb, Joinville\*, Porto Alegre, San Miguel (1920); Shanghai, Catane, Casablanca, Calcutta, Madras (1921); Canton, Kowno, Reval, Lourenço-Marquès (1922); Curityba, Los Angeles (1923); Punta Arenas (1924); Dantzig,

---

Les consulats avec un \* ont été supprimés.



Tamatave (1925); Saïgon (1926); Tanga, Jaffa, Helsingfors (1927); Dakar, Léopoldville (1928); Salonique (1929).

Ces dernières années, la Suisse n'a plus exercé la juridiction consulaire qu'en Chine, à Shanghai. Auparavant, elle possédait ce privilège au Japon (jusqu'en 1890) et en Perse (jusqu'en 1928). Dans les pays où la Suisse n'était pas au bénéfice des capitulations, ses ressortissants se plaçaient, à leur gré, sous la protection d'une puissance amie; tel fut le cas en Ethiopie, en Egypte et, jusqu'à ces derniers temps, en Turquie. Au Maroc, la Suisse a renoncé à ce droit par un accord spécial avec l'Espagne et la France.

Les 152 districts consulaires actuels se répartissent entre 19 légations (Bruxelles, Londres, Berlin, Paris, Rome, La Haye\*, Belgrade, Vienne, Varsovie, Bucarest, Stockholm, Madrid, Prague, Athènes, Istanbul, Washington, Buenos Aires, Rio de Janeiro, Tokio), 17 consulats généraux (Montréal, Shanghai, Assomption, Bombay, Budapest, Oslo, Johannesburg, Cologne, Copenhague, Lisbonne, Montevideo, Melbourne, Mexico, Munich, Naples, New York, Santiago de Chili), dont les deux premiers seuls sont dirigés par des consuls généraux de carrière, 114 consulats honoraires et 2 vice-consulats (Punta Arenas et Salonique). A São Paulo, le Consulat est administré par un consul général honoraire. De ces représentations consulaires, 74 se trouvent en Europe, 47 en Amérique, 10 en Afrique, 16 en Asie et 5 en Australie.

De 2 ministres et 40 consuls honoraires, en 1848, notre représentation à l'étranger a passé, en 1930, à 16 ministres plénipotentiaires, 6 consuls de carrière, 125 consuls honoraires et 417 fonctionnaires et employés, dont 185 font partie des légations et 232 des consulats.

Toute cette grande organisation relève du Département politique, qui en assume la direction. La Suisse ne possède pas de commission diplomatique parlementaire des affaires étrangères semblable à celle des grands Etats. Le chef du Département politique expose, selon les besoins, aux Chambres fédérales, sa politique étrangère et l'activité déployée par ses collaborateurs à l'étranger. Il consigne chaque année dans le rapport de gestion du Département tous les détails du travail fourni par les légations et consulats. Une délégation du Conseil fédéral, se composant du Président, du Vice-Président et du chef du Département politique, est chargée de discuter des questions politiques importantes avant qu'elles soient soumises au Conseil fédéral. Toutefois, aucune mesure d'ordre politique n'est prise sans l'assentiment du Conseil fédéral.

Chaque année, à la fin d'août, le Conseil fédéral réunit ses ministres plénipotentiaires en une conférence où sont discutées les questions du jour ayant trait au service extérieur. Pour les consuls, l'obligation de se rendre au Service consulaire à Berne, lors de leur passage en Suisse, leur donne l'occasion de se mettre au courant de tout ce qui peut leur être utile dans l'exercice de leurs

\* La légation à La Haye n'est préposée qu'au district consulaire des Indes néerlandaises occidentales.

fonctions. Cette étroite collaboration entre le personnel dirigeant à l'étranger et les services centraux, résultant d'une organisation aussi peu compliquée que possible, est une des principales raisons du bon fonctionnement des postes diplomatiques et consulaires.

Le recrutement des agents reste toujours la question la plus importante et aussi le grand souci du Conseil fédéral. Dans un petit pays comme le nôtre, le choix de ces agents est particulièrement difficile. Pour les légations, une longue carrière prépare la voie; le ministre doit avoir fait ses preuves. En ce qui concerne les consulats, qui sont essentiellement des postes honorifiques, les titulaires sont choisis parmi les Suisses qui ont déjà fait leurs preuves à l'étranger; la plupart appartiennent au monde des affaires.

Notre tableau ne serait pas complet si l'on n'y ajoutait pas un bref résumé du rôle de la Suisse dans les organisations internationales. En effet, une partie essentielle de notre vie politique extérieure consiste aujourd'hui en conférences et congrès internationaux. L'intensité croissante des relations entre nations a rendu toujours plus sensible l'interdépendance des Etats civilisés dans tous les domaines. Le Conseil fédéral a toujours favorisé l'activité des œuvres tendant au rapprochement des peuples. Dans bien des cas, il consentit avec une satisfaction toute particulière à ce que ces conférences eussent lieu sur territoire suisse.

La Suisse n'a pas été invitée à prendre part à toutes les grandes assises politiques du siècle dernier; toutefois, grâce à sa situation internationale spéciale, elle a joué un rôle important à quelques-unes des plus considérables d'entre elles. Ainsi, au Congrès de Vienne, en 1814/15, une députation fédérale, composée de Hans von Reinhard, Jean de Montenach et Johann Heinrich Wieland, s'employa à assurer l'inviolabilité du territoire de la Suisse, tandis que plusieurs autres délégués représentaient les intérêts spéciaux de leurs cantons respectifs. Au Congrès de Paris, en automne 1815, le seul délégué suisse fut Pictet de Rochemont, envoyé par Genève. Il ne partage avec personne d'autre le mérite d'avoir mené à bien la difficile entreprise de faire reconnaître par les puissances la neutralité de la Suisse; aussi peut-il être considéré à bon droit comme le plus habile diplomate suisse du XIX<sup>e</sup> siècle.

Parmi les assises politiques récentes, nous citerons la Conférence de la Paix à Versailles, en 1919, ainsi que la session du Conseil de la Société des Nations qui s'est tenue à Londres, le printemps suivant. La Suisse fut représentée à Paris par les conseillers fédéraux Calonder et Ador et plus tard par M. Ador seul, alors Président de la Confédération, cas unique dans les annales helvétiques. Leur mission avait pour objet de statuer le régime de la neutralité de la Suisse et de régler les rapports de la Suisse avec la Société des Nations. La Conférence de Londres, à laquelle M. Ador fut délégué avec le professeur Huber, aboutit à la Déclaration de Londres du 13 février 1920, qui consacra sous certaines réserves la reconnaissance de la neutralité perpétuelle de la Suisse. Pour notre économie nationale, la Conférence de Gênes,

en 1922, où le point de vue suisse fut représenté par les conseillers fédéraux Motta et Schulthess, eut aussi une grande importance. Mais la Suisse se montra, surtout depuis 1920, un membre fidèle de la Société des Nations, ce qui renforça encore la confiance qu'inspiraient aux puissances notre désir de paix et notre volonté d'indépendance.

Dans les œuvres humanitaires internationales, comme dans les mouvements d'opinion en faveur de la paix, la Suisse a de tout temps joué un rôle de premier plan. L'étranger lui en a toujours été reconnaissant et plusieurs Etats ont su tirer profit de cette circonstance. Rappelons seulement les diverses négociations de paix qui ont eu lieu sur territoire suisse : en 1714, la Paix de Baden, qui marqua la fin de la guerre de succession d'Espagne; en 1795, la Paix de Bâle, où la Prusse, l'Espagne et la Toscane se séparèrent de la première coalition contre la France; en 1859, la Paix de Zurich, qui rendit la Lombardie à l'Italie; en 1912, la Paix de Lausanne, qui donna la Tripolitaine et la Cyrénaïque à l'Italie, enfin, en 1922/23, la seconde Paix de Lausanne, qui mit fin à la guerre entre la Grèce et la Turquie. Mentionnons également ici les accords de Locarno en 1925, destinés à consolider la paix en Europe.

C'est à Genève, toute vibrante encore des appels d'Eynard en faveur de la Grèce opprimée, que le comte de Sellon fonda, en 1830, la première société européenne en faveur de la paix. C'est à Genève aussi qu'eut lieu, en 1867, le premier congrès de la paix, œuvre qui répandit au loin le nom de la Suisse pacifique, manifestation où figurèrent toujours comme représentants officiels de notre pays des hommes d'Etat éminents. C'est dans la même cité enfin que se réunit, sur l'invitation du Conseil fédéral, la Conférence de 1864, qui aboutit à la célèbre Convention de Genève. Cette grande charte pour l'amélioration du sort des militaires blessés dans les armées en campagne, révisée successivement en 1906 et 1929, et récemment complétée par la Convention relative au traitement des prisonniers de guerre, donna lieu à la formation des sociétés de la Croix-Rouge, qui furent appelées à jouer le plus noble rôle dans l'histoire de l'humanité. Ajoutons que l'œuvre de la Croix-Rouge a été fondée et développée jusqu'ici, grâce à l'initiative du Comité international de la Croix-Rouge, composé exclusivement de membres suisses. Les noms de Gabriel Eynard, du général Dufour, d'Henri Dunant et de Gustave Ador resteront éternellement liés à ces œuvres philanthropiques. Sans avoir jamais figuré dans les cadres de notre corps diplomatique à l'étranger, ces hommes ont, par leur dévouement à une cause idéale, fait aimer et respecter notre patrie dans le monde entier. Les Suisses à l'Etranger ignorent trop souvent que la bienveillance et la sympathie qui leur sont témoignées jusque dans les pays les plus éloignés, sont dues, dans une large mesure, souvent à ces grands Suisses. En reconnaissance de ses services envers la Croix-Rouge, Henri Dunant fut le premier lauréat du Prix Nobel pour la Paix. Deux de ses successeurs suisses à la tête de l'institution, Elie Ducommun et Albert Gobat, furent également honorés de cette distinction.

Un Congrès international de la Paix eut lieu à Berne en 1892 et eut pour résultat la fondation d'un Bureau international de la Paix dans la ville fédérale. Aux Conférences pour la Paix de La Haye, en 1899 et 1907, le Conseil fédéral se fit aussi représenter. Tous ces efforts pour l'avènement de la paix trouvèrent leur couronnement dans la fondation de la Société des Nations et dans l'institution de la Cour permanente de Justice internationale à La Haye, où la Suisse occupa dès le début une situation des plus honorables.

Mentionnons enfin les efforts déployés par la Suisse en faveur de l'arbitrage international. Quoique nos autorités eussent auparavant déjà accordé toute leur attention à l'idée de l'arbitrage, elles ne l'avaient pas encore inscrite sur leur programme. Elles ou ses représentants diplomatiques se contentèrent de jouer le rôle d'arbitres dans un certain nombre de différends internationaux. Il était réservé à la Société des Nations d'amener notre pays à adhérer à ce principe et à pratiquer ce précieux moyen d'entente entre les peuples. Les dispositions du Pacte de la Société des Nations ont donné une vive impulsion à l'idée de l'arbitrage obligatoire et la Suisse a conclu, pour sa part, avec 23 Etats, des traités impliquant l'arbitrage obligatoire. Notre pays marche ainsi à la tête des Etats qui ont adhéré à ce procédé pacifique. Ses traités ont même servi de modèles dans le développement de l'arbitrage international. Les noms du conseiller fédéral Motta et du professeur Huber, premier président suisse de la Cour permanente de Justice internationale à La Haye, ne sauraient être séparés de cette œuvre de paix, qui exerça, elle aussi, une heureuse influence sur la situation de nos compatriotes dans les pays avec lesquels la Suisse a conclu les dits traités.

Nous croyons avoir ainsi envisagé tout ce qui a été fait en faveur des Suisses hors du pays. Dans le tourbillon des événements de la vie internationale, les légations et consulats apparaissent comme des étoiles fixes servant aussi bien à guider l'émigrant dans les pays nouveaux qu'à maintenir les liens le rattachant à la terre natale, symbole d'une institution où les considérations individuelles, prédominantes dans les autres carrières, s'effacent devant l'idée de la patrie.

---

## HOMMES D'ÉTAT ET DIPLOMATES SUISSES AU SERVICE DE L'ÉTRANGER

par C. Benziger, Dantzig

---

Les Suisses qui, au cours des siècles, ont été au service d'États étrangers, sont très inégalement connus. Les brillants faits d'armes de nos soldats à la solde des puissances étrangères ont quelque peu éclipsé les mérites des éminents savants et techniciens qui, quoique moins nombreux, ont été, sur-

tout dans les temps modernes, les dignes successeurs de ces anciens mercenaires. Quant aux hommes d'Etat et aux diplomates d'origine suisse qui ont fait leur carrière hors du pays, leurs noms sont restés souvent injustement dans l'obscurité. Leur nombre est pourtant plus considérable qu'on ne le pense, ainsi qu'il apparaîtra dans les pages suivantes. Ils sortirent presque tous des rangs des officiers et des éducateurs. La haute culture, comme aussi la stricte probité qui caractérisaient ceux-ci, paraissent avoir beaucoup favorisé la rapidité de leur ascension dans leurs carrières respectives. Dans bien des cas aussi, ils durent à leurs relations personnelles avec des monarques ou des ministres de pouvoir exercer des fonctions supérieures, réservées d'ordinaire aux nationaux.

Dans les premiers temps, on distinguait deux catégories de diplomates suisses : ceux qui représentaient leur patrie d'adoption à des cours étrangères et ceux que leurs maîtres envoyaient en Suisse même en mission diplomatique. Ces derniers se subdivisaient à leur tour en deux groupes : les représentants chargés de missions spéciales temporaires et ceux qui avaient en Suisse leur résidence habituelle. Il n'était pas rare que des diplomates de cette dernière classe fussent obligés de représenter à la fois les intérêts de la Confédération et ceux de leurs mandants. Aussi, leur action diplomatique avait-elle fréquemment le caractère d'une entremise. Presque tous les agents de cette catégorie avaient d'ailleurs revêtu des grades élevés dans les armées étrangères et ce n'est, le plus souvent, qu'après avoir achevé leur carrière militaire à l'étranger et être rentrés dans leur patrie, qu'ils étaient appelés à remplir leur nouvelle mission. La souveraineté cantonale étant alors encore très étendue en matière de relations internationales, il arrivait souvent que le même Etat avait en Suisse simultanément plusieurs représentants : ainsi le roi de France, selon qu'il avait besoin pour ses guerres de troupes catholiques ou de troupes protestantes, devait entretenir, outre son ambassadeur, des agents dans les deux camps confessionnels.

Vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et dans la première moitié du XIX<sup>e</sup>, des personnalités suisses qui s'étaient acquises la faveur des monarques, soit comme précepteurs, soit comme financiers, soit par toute autre situation éminente, vinrent s'ajouter à la liste des militaires, qui avaient eu la préférence jusqu'alors. Les uns, grâce à leurs mérites, furent honorés de charges diplomatiques. D'autres se virent confier des charges dans les cours, surtout dans les petites principautés; ils furent parfois envoyés en mission diplomatique spéciale, moins à cause de leurs capacités qu'en raison de leur situation à la cour. Au cours de leur longue activité à l'étranger, il est vrai, plusieurs d'entre eux avaient à tel point perdu leur caractère suisse et adopté les mœurs et coutumes de leur pays de résidence, qu'à leur entrée au service de celui-ci ils pouvaient être considérés comme des nationaux.

La Suisse a possédé aussi, au cours des siècles, dans divers Etats, un petit nombre d'éminences grises, dont le nom est actuellement tombé dans l'oubli,

mais qui, grâce à leur situation, n'ont pas laissé d'exercer une influence plus ou moins grande sur les chefs politiques et sur les événements de leur temps. Enfin, il faut mentionner quelques politiciens qui, au cours de ces dernières années, se sont fait un nom comme hommes d'Etat dans les continents d'outre-mer, et qui, presque tous, descendent de familles suisses dont l'émigration remonte à quelques dizaines d'années.

C'est, semble-t-il, la France qui, la première, prit à son service des Confédérés éminents et leur confia des missions diplomatiques. Le gouvernement royal fut si satisfait de l'expérience que, pendant près de cent ans, il se fit représenter en Suisse presque uniquement par des agents de cette catégorie. Très habilement, les rois de France choisissaient les plus beaux noms du pays. Louis XI, par exemple, dans le court espace de vingt ans, parvint à gagner à ses intérêts cinq hommes des plus influents : l'avoyer Guillaume de Diesbach, de Berne (1461-1466); l'avoyer Nicolas de Diesbach, de Berne (1466-1475); Jost de Silenen, évêque de Sion (1474-1475); Petermann de Wabern, de Berne (1475-1483); Nicolas Stoss, de Fribourg (1479). Ses successeurs, Charles VIII, Louis XII et François I<sup>er</sup>, à côté d'ambassadeurs extraordinaires français, se servirent aussi constamment d'hommes de confiance originaires des cantons. De 1482 à 1522, année de la création d'une ambassade permanente à Soleure, nous ne comptons pas moins de 24 de ces agents. Parmi les plus distingués, il y a lieu de citer : l'avoyer Henri Hassfurter, de Lucerne; le négociant Barthélemy de May, de Berne; l'avoyer Petermann de Faucigny, de Fribourg; Louis Fégely, de Fribourg; Louis d'Erlach, seigneur de Spiez; Aymon de Montfaucon, évêque de Lausanne; le bourgmestre Jean Kissling, de Soleure; le chevalier Werner Rat, de Zurich; Albert de Stein, de Berne, et Louis Tschudy, de Glaris.

Comme on le voit, la France cherchait à gagner à ses intérêts des représentants des différentes classes dirigeantes et des diverses parties du pays. Alors qu'au xvi<sup>e</sup> siècle les missions extérieures furent le plus souvent confiées à des hommes d'Etat, au xvii<sup>e</sup> et surtout au xviii<sup>e</sup> siècle, ce furent avant tout des officiers suisses qui se virent chargés de missions secrètes auprès des gouvernements de leurs cantons respectifs. Ils portaient rarement des titres diplomatiques, et leur compétence se bornait en général à négocier des levées de troupes ou des affaires de faible importance. A cet effet, la France faisait aussi volontiers appel aux descendants de familles dont quelque membre avait autrefois occupé une haute situation dans l'armée française; nous rencontrons presque toujours les mêmes noms, qui appartenaient à des familles de la classe dirigeante exerçant dans leur pays une influence considérable. A Soleure c'étaient les Wallier, les Vigier, les Tugginer, les Greder. Parmi les autres familles en étroites relations avec la France, citons les Estavayer-Mollandin, les Diesbach, les Courten, les Reding, les Tschudy et les Salis. Au contraire des précédents, les agents appartenant aux familles grisonnes et valaisannes étaient en général chargés d'une mission



permanente auprès du gouvernement de leur canton. Vu la situation spéciale de ces républiques dans la Confédération, la France entretenait en effet chez elles des agences permanentes, subordonnées à l'ambassade de Soleure. Le seul ambassadeur suisse au service de la France fut le célèbre bel esprit Victor de Besenval, de Soleure (1671-1736), qui, de 1717 à 1721, représenta la France en Suède et en Pologne et travailla efficacement à répandre dans ces États la culture française. Le général Maurice de Courten (1692-1789) fut également chargé passagèrement de missions diplomatiques par le roi Louis XV; celui-ci l'avait choisi avant tout pour aider à préparer la campagne de 1745 avec Frédéric II de Prusse et avec l'Empereur. A titre de curiosité, mentionnons encore Jean de Montenach, plus tard avoyer de Fribourg et représentant de la Confédération au Congrès de Vienne, qui s'était si bien distingué comme attaché à l'ambassade de France à Constantinople, sous le duc de Choiseul, que, sa vie durant, on l'a surnommé « le Turc ». Enfin, c'est aussi de Suisse que venait le Genevois Jacques Necker (1732-1804), qui, appelé d'abord comme trésorier royal, devint ministre des finances à Paris, où il joua un rôle historique de premier plan. Un de ses mérites particuliers, c'est qu'au faite même des honneurs, il n'oublia jamais sa petite patrie. Après la révolution de 1790, il quitta la France qu'il avait si bien servie et se retira définitivement dans sa propriété de Coppet, près de Genève.

Parmi les diplomates impériaux, les noms suisses sont rares: Jean-Rodolphe Schmid de Schwarzenhorn, de Stein s/Rh. (1590-1664), qui se distingua comme ambassadeur à Constantinople et Jean-Antoine Wirz de Rudenz, d'Unterwald (1673-1677), qui s'employa spécialement à renouer les relations entre la Confédération suisse et l'Empire, passablement refroidies depuis leur séparation définitive en 1648. D'origine suisse, également, était la famille baronniale, puis comtale des Buol (Grisons), qui donna à l'Empire, et plus tard à l'Autriche, une série d'hommes d'Etat et de diplomates importants: entre autres les deux ministres d'Etat Jean-Rodolphe (1763-1834) et son fils Charles-Ferdinand (1797-1865), qui comptèrent parmi les têtes les plus capables de la nouvelle Autriche.

Aux XVIII<sup>e</sup> siècle, deux honorables familles de commerçants, Maudry de Genève et Högger de St-Gall, s'étaient chargées, pendant de longues années, de représenter les intérêts suédois auprès de la Confédération. Leurs chefs portaient le titre de ministres résidents et, en cette qualité, ils eurent surtout la mission de placer dans le pays divers emprunts de la couronne suédoise. Un frère du dernier résident suédois en Suisse, Max-Frédéric Högger, fut ministre de Suède à Paris, vers 1730. Lui aussi dut cette situation à son renom de financier et de banquier.

Comme agents espagnols, au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle, nous trouvons surtout à l'œuvre des membres des familles uranaïses de Roll et de Beroldingen. Grâce à leurs hautes situations dans les armées espagnoles, ils étaient tout désignés, après leur retour dans leur patrie, pour veiller aux intérêts du roi Très Catholique, dans les cantons primitifs, et surtout pour lui procurer les contingents dont il avait besoin pour la guerre de succession d'Espagne.

Au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, ce genre de représentation, si apprécié des Etats limitrophes, prit rapidement fin. La confiance dans les chefs de troupes suisses avait été passablement ébranlée depuis que ceux-ci, à l'exemple des condottieri, changeaient fréquemment de maîtres. D'autre part, les Suisses disposés à se prêter aux intrigues des grandes puissances voisines devinrent toujours plus rares. Les problèmes de politique extérieure revêtaient d'ailleurs une importance de plus en plus considérable en Suisse et certains troubles survenus dans divers cantons, imputables en majeure partie aux sympathies étrangères de quelques familles gouvernementales, dissuadèrent maint citoyen de servir dans la carrière politique d'une puissance étrangère. Les Suisses spécialement doués pour la diplomatie se virent contraints d'émigrer définitivement pour trouver une situation conforme à leurs capacités.

En tête de ligne vient François-Louis Pesmes, seigneur de Saint-Saphorin, dans le Pays de Vaud (1668-1737). Avant son entrée dans la carrière, le seigneur de Saint-Saphorin, — c'est ainsi qu'on avait coutume de l'appeler — fut officier au service de la Hollande, de l'Empire et de la Prusse. Vu ses éminentes qualités, tous ses maîtres lui confièrent, à différentes reprises, des missions politiques. En 1716, il entra à la solde du roi d'Angleterre avec le grade de lieutenant général. Georges I<sup>er</sup> reconnut bientôt que cet officier pourrait lui rendre de bien plus grands services comme diplomate que comme général, et il ne tarda pas à le nommer ministre d'Angleterre à Berne. Toutefois, Leurs Excellences se refusèrent à recevoir comme tel un de leurs vassaux ; le nouveau diplomate fut donc envoyé en 1718 à Vienne, où il représenta l'Empire britannique jusqu'en 1724. Il laissa de nombreux écrits, en partie inédits, fort précieux pour l'histoire diplomatique de son temps.

Sir Lucas Schaub, de Bâle (1690-1758), servit aussi au Foreign Office. Il avait épousé la veuve du fils du seigneur de Saint-Saphorin, très estimée à la cour de Londres. Schaub avait été à une excellente école auprès de sir Abraham Stanyan, ministre d'Angleterre à Berne. Celui-ci avait reconnu bientôt les qualités exceptionnelles du jeune homme et il continua de s'intéresser à sa carrière après l'avoir eu à son service comme secrétaire. Les recommandations de Stanyan, jointes aux bons services de Schaub, ne restèrent pas sans effet, car, à peine âgé de 30 ans, Schaub se vit confier le poste d'ambassadeur d'Angleterre à Paris. Mais une intrigue ne le laissa pas longtemps dans cette situation influente. Dès 1724, il dut céder la place à un parent de sir Robert Walpole, alors ministre des affaires étrangères. Schaub fut, il est vrai, envoyé de temps en temps en mission diplomatique, en particulier auprès du roi de Pologne. Mais il ne joua pas le rôle de premier plan que ses débuts brillants faisaient espérer. Il jouissait cependant à un trop haut degré de la faveur de Georges I<sup>er</sup> pour être mis tout à fait à l'écart.

Ce fut aussi un habile diplomate que Jean de Watteville, abbé de Beaune (1613-1701). Connue d'ailleurs par sa vie aventureuse comme officier, pacha



turc et dignitaire ecclésiastique, il déploya une grande activité, en qualité de mandataire du Parlement bourguignon, pour renouveler l'alliance protectrice entre la Bourgogne et la Suisse. Watteville descendait de la célèbre famille patricienne bernoise, dont une branche avait émigré en Bourgogne à l'époque de la Réformation. Sous la domination espagnole, plusieurs de ses membres y étaient parvenus au faîte des honneurs et aux plus hautes fonctions. Quatre d'entre eux furent chevalier de l'Ordre de la Toison d'Or. Le premier qui émigra en Bourgogne, Nicolas de Watteville, représenta à diverses reprises sa patrie adoptive à Berne, dès la fin du xvi<sup>e</sup> siècle. Don Carlos de Watteville, nommé aussi Batteville, en qualité d'ambassadeur à Londres en 1661, eut avec l'ambassadeur de France, le comte d'Estrade, un conflit de préséance, dont l'histoire de la diplomatie fait encore mention et dans lequel Philippe IV dut s'incliner.

Le xviii<sup>e</sup> siècle donna à quelques Suisses au service de pays non limitrophes du nôtre, l'occasion de pratiquer la diplomatie. En Danemark, nous rencontrons un Vaudois, Armand-François-Louis de Mestral (1738-1805), qui, chargé d'abord de diverses fonctions à la cour de Copenhague, représenta plus tard sa seconde patrie avec beaucoup de succès aux cours d'Espagne, de Pologne, de Hollande et de Russie. Un autre Suisse romand, Salomon de Charrière (1724-1793), fut aussi en étroits rapports avec la famille royale danoise, car il était précepteur du landgrave de Hesse. En récompense de ses fidèles services, il fut nommé, lorsqu'il se retira, au poste de ministre résident de Hesse en Suisse. Reinhard Iselin, de Bâle (1714-1781), occupa une place considérable à Copenhague comme ministre (Konferenzrat). Banquier de profession, ce grand ami des Danois a surtout rendu d'importants services au commerce de sa patrie adoptive; c'est en grande partie à l'initiative d'Iselin que la Compagnie Orientale de ce pays doit son essor. En Pologne, Pierre Lefort, de Genève (1719-1796), fut nommé ambassadeur à la cour de Russie. Joseph Griset de Forell, Fribourg (1700-1786), fut maréchal de la cour du roi Auguste III.

En Prusse, diverses familles neuchâteloises remplirent d'importantes fonctions : les de Chambrier, les de Meuron et les Sandoz-Rollin fournirent à la monarchie d'excellents diplomates. Quelques-uns d'entre eux furent accrédités auprès de la Diète fédérale. Le général Scipion de Lentulus, de Berne (1714-1786), représenta également pendant de nombreuses années le royaume de Prusse en Pologne. Un Bernois, Sigismond d'Erlach (1671-1722), s'est distingué comme maréchal à la cour du roi Frédéric I<sup>er</sup> de Prusse. En 1842, Frédéric de Pourtalès revêtit la charge de grand maître des cérémonies à la cour de Prusse. La famille de Pourtalès a d'ailleurs fourni une série de hauts fonctionnaires au service des affaires étrangères de la Prusse, comme aussi de la France. Bornons-nous à rappeler le diplomate prussien J.-L.-Frédéric de Pourtalès qui, lorsque la guerre mondiale éclata, joua un rôle éminent à Saint-Pétersbourg comme ambassadeur d'Allemagne.

Un seul Suisse laissa de tristes souvenirs, le comte Karl Bettschart, de Schwyz, ministre du prince-électeur de Bavière, qui, vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, fut condamné à mort pour avoir trompé son gouvernement. Charles-Théodore de Bavière le grâcia, mais le condamna à la réclusion perpétuelle. Le cas du comte Bettschart est resté un des scandales les plus célèbres de son temps. Frédéric-Ferdinand de Reding s'éleva jusqu'à la dignité de ministre du prince-électeur de Bavière. Son fils Adam-Frédéric (1769-1829) représenta sa nouvelle patrie et toute la Confédération germanique à Francfort et à la cour de Wurtemberg. En Russie, plusieurs Suisses parvinrent à des situations particulièrement brillantes. On connaît la grande prédilection de Pierre le Grand pour les Suisses. Il n'est donc pas surprenant que l'un d'entre eux, François Lefort, de Genève (1656-1699), soit parvenu aux plus hauts honneurs. Comme conseiller de la couronne russe, comme ambassadeur et surtout comme conseiller personnel de son impérial protecteur, Lefort exerça la plus grande influence sur la structure intérieure de l'Empire russe en formation. Son nom était encore en vénération longtemps après sa mort. Au début de son règne, le tzar Alexandre I<sup>er</sup> se laissa également diriger par un Suisse, Frédéric-César de La Harpe (1754-1838). La situation de La Harpe à la cour était unique en son genre; l'influence du maître sur son impérial disciple paraissait irrésistible. Alexandre ne cessait de proclamer tout ce qu'il devait à son mentor. Toutefois, avec les années, des intrigues diverses finirent, sinon par détruire cette intime amitié, du moins par la refroidir considérablement. Mais Alexandre revenait toujours demander conseil à La Harpe; il lui confia aussi la liquidation de plusieurs petites affaires assez délicates, sans jamais le charger d'une véritable mission diplomatique. — Alexandre de Ribeaupierre (1783-1865), le troisième Suisse au service des affaires étrangères russes, venait, comme La Harpe, du Pays de Vaud. Il occupa successivement différents postes de confiance, d'abord à la cour, puis dans la diplomatie. Dans son ambassade à Naples et dans ses missions à Constantinople et à Berlin, il se rendit fort utile à la cause de la Russie. Peu avant 1830, nous trouvons encore un autre Vaudois, le comte Pierre Polier, dignitaire à la cour du tzar; cependant, il paraît n'avoir exercé que fort peu de temps sa charge de grand maître des cérémonies.

Au tournant du siècle, le nombre des personnalités d'origine suisse occupant à l'étranger des emplois politiques ou diplomatiques s'accrut considérablement. D'une part, de nombreux officiers suisses parvenus aux grades supérieurs furent appelés en temps de guerre à gouverner de grands territoires. La place nous manquant pour les énumérer tous, nous nous bornons à mentionner sir Frédéric Haldimand, d'Yverdon (1718-1791), sir Georges Prévost, de Genève (1767-1816), célèbres tous deux comme gouverneurs du Canada, Théodore de Reding (1755-1809), vice-roi de Catalogne, et Emmanuel Burckhardt (1744-1820), vice-roi de Sicile. En outre, plusieurs fils d'officiers suisses s'engagèrent au service diplomatique de l'Etat que servait leur père. Ce fut fréquemment le cas en Hollande. Le Vaudois Guillaume-Anne de Constant (1750-1838)

représenta le roi Guillaume I<sup>er</sup> comme ministre en Suède et comme gouverneur de Bruxelles. Son cousin Benjamin (1767-1830), brillant homme de lettres, fut sous Napoléon membre du Tribunat et l'un des esprits dirigeants de la France nouvelle, tandis que plus tard, sous Louis XVIII, il se distingua comme chef de l'opposition. Les familles suisses fixées en Hollande fournirent l'une ou l'autre, à diverses reprises, des hommes d'Etat et des représentants diplomatiques : les Rigot, les Salis, les Schmid, les Senarclens, les Steiger, les Knobel, les Stürler. En Autriche, Rodolphe de Mulinen, de Berne, fut nommé ministre à Stockholm et à La Haye. Le général Nazar de Reding, fixé à Schwyz, représenta, de 1815 à 1817, en qualité de chargé d'affaires, le royaume d'Espagne auprès de la Confédération. En Angleterre, les familles de Salis et Mallet se sont particulièrement distinguées dans le domaine diplomatique; ces dernières années encore, cette grande puissance s'est fait représenter auprès du Saint-Siège et en Turquie par des membres de ces familles.

A l'époque contemporaine, mentionnons encore sir Frédéric Gordon Guggisberg, qui a fait grand honneur à son vieux nom suisse comme gouverneur de la Côte-d'Or et de la Guyane anglaise. Quelques années auparavant, un autre Suisse a déployé une fructueuse activité en Afrique : l'ingénieur Alfred Ilg (1854-1916) qui, devenu ministre d'Etat de l'Empire d'Ethiopie, accomplit un travail de pionnier aussi précieux pour son souverain que pour sa première patrie. Son merveilleux effort est d'autant plus méritoire que, sans se laisser influencer par les grandes puissances, il chercha uniquement à ouvrir le pays à la civilisation.

Aux Etats-Unis aussi, des Suisses parvinrent aux honneurs suprêmes. Cela n'est point étonnant si l'on considère le grand nombre d'émigrants hautement qualifiés qui se sont établis dans le Nouveau Monde. Aujourd'hui encore, le nom d'Albert Gallatin, de Genève, (1761-1849), est sur les lèvres de tous les Suisses d'Amérique. Ses mérites comme ministre des finances de la jeune république et, plus tard, comme ministre à Paris et à Londres, ont fait de lui une des personnalités les plus populaires au temps de l'épanouissement de l'Union américaine. Gallatin a aussi été candidat à la présidence; s'il était né en Amérique, comme le réclame la constitution pour les candidats à la présidence, il est hors de doute qu'il fût parvenu à la plus haute charge de l'Etat. William Wirt (1772 à 1834) a joui d'une grande renommée comme procureur général de la république et comme homme politique. Lui aussi entra en lice pour la présidence, mais il se vit préférer le président Jackson, qui le maintint d'ailleurs à son poste. Gallatin eut encore un autre successeur dans la diplomatie en la personne de J.-M. Cramer, qui représenta les Etats-Unis en Suisse de 1881 à 1885, et qui, lors de sa nomination, rappela avec fierté son origine suisse. Quant au président actuel, Herbert Hoover, les érudits américains ont établi qu'il descend d'un émigrant suisse du nom de Huber, d'Oberkulm, en Argovie. A cette occasion, nous avons constaté avec joie l'importance que les Américains ont attachée au fait que le nouveau chef de l'Etat

était un fils de la plus ancienne république de l'Europe. Deux présidents du Paraguay : Edoardo Schärer et José Guggiari descendent également d'anciens émigrés suisses, les uns originaires de la petite commune argovienne de Vordemwald, les autres de Savosa dans le Tessin. Eux-mêmes eurent déjà des précurseurs dans les jésuites suisses qui, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, aidèrent à l'établissement de la théocratie au Paraguay.

A côté de ces personnages officiels, il y eut encore un nombre considérable de Suisses qui, à titre privé, ont exercé une influence capitale sur des chefs d'Etat et dont le travail diplomatique, pour être inapparent, fut cependant plus efficace que celui de leurs compatriotes portant la tenue officielle. Nommons en première ligne les nombreux éducateurs et secrétaires dont les princes ont souvent fait leurs intimes. Nous avons déjà relaté le prestige dont jouissait La Harpe auprès du tzar Alexandre I<sup>er</sup>, son ancien élève. De même, Maurice Glayre, le célèbre homme d'Etat vaudois, fut en relations très étroites avec Stanislas Poniatowski, roi de Pologne. Pendant que Glayre était secrétaire privé du roi à Varsovie, il fut fréquemment envoyé en missions diplomatiques secrètes par son souverain. Stanislas n'accordait pas moins de confiance à son ancien précepteur, le colonel Dominique de Weber, de Schwyz. Samuel E. Bridel, de Lausanne (1761-1828), fut pendant de longues années le confident des ducs de Saxe-Gotha, qui lui confièrent diverses fois des missions diplomatiques assez délicates. Louis Basset (1846-1931) a, récemment encore, comme homme de confiance des rois de Roumanie Charles et Ferdinand, confirmé la traditionnelle fidélité helvétique. On pourrait multiplier ces exemples, mais l'histoire de ces pionniers forme, nous semble-t-il, un chapitre spécial, car la plupart d'entre eux ont été consultés dans les affaires d'Etat, moins à cause de leur situation éminente qu'en raison de leur intégrité et de leur haute culture.

On connaît peu le travail plus secret des ecclésiastiques suisses dans certaines cours étrangères. Ils y exercèrent souvent une influence très profonde, bien que, d'ordinaire, dans des domaines autres que celui de la politique. Jean-François Baylon (1724-1779) devint chapelain à la cour de Suède; son noble caractère lui valut d'être chargé à maintes reprises de missions diplomatiques à Paris et à Madrid. Vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, Jean-Charles-Isaac Secretan était en grand honneur auprès de la famille royale de Hollande; il joua un rôle important dans l'organisation des Eglises Wallonnes dans les Pays-Bas. Le père jésuite, Henri de Reding, fut le confesseur et le conseiller de l'empereur Léopold I<sup>er</sup>. Un autre jésuite, le père François-Charles-Louis de Roll, d'Uri (1645-1705), revêtit l'emploi de chapelain à la cour du roi Stanislas Leczinski. Le père Apollinaire de Weber (1689-1761), capucin de Schwyz, exerça une grande influence comme chapelain de la maison royale de Sobieski. De Pologne, le père Weber se rendit en Russie, où il gagna bientôt la confiance de Pierre-le-Grand. Celui-ci lui accorda de grandes concessions en Russie en faveur de l'église catholique. Entre 1830 et 1840, Augustin Benziger fut chapelain et

confesseur de la famille royale de Bavière, au château de Nymphenburg. Récemment encore, à Sofia, un capucin, le père Wick, remplissait depuis de longues années la charge de chapelain auprès du roi et de la reine de Bulgarie. Un St-Gallois, Jacques Laurent Studach, vicaire apostolique en Suède, eut la confiance de la reine Joséphine de Suède, femme du roi Oscar I<sup>er</sup>. Le rôle politique de ces hommes modestes ne doit pas être sous-estimé. Ils étaient quotidiennement en contact avec les souverains, qui, confiants dans leur discrétion, les consultaient certainement aussi dans des questions importantes.

Il va de soi qu'un exposé si bref ne saurait épuiser la matière. Toutefois, il prouvera au lecteur combien, de tout temps, les milieux dirigeants de l'étranger ont su apprécier le sens politique des Suisses et l'utiliser à leur profit. Ce qui faisait paraître ceux-ci plus propres que d'autres à une activité publique, c'est que, dès leur jeunesse, ils avaient grandi dans une atmosphère de maturité politique. Leur probité, leur conscience, et aussi leur connaissance des langues y ont sans doute contribué. Aussi croyons-nous pouvoir affirmer que, de tous les Etats, la Suisse est celui qui a fourni le plus de diplomates aux autres nations. La présence des corps de troupes suisses dans les capitales étrangères peut y avoir aidé, mais il fallait davantage pour amener un gouvernement à confier à un étranger sa représentation diplomatique. Le seul fait que cet honneur est échu si souvent à nos compatriotes est la plus brillante preuve de la considération dont jouissait la Suisse auprès de tous les Etats civilisés.

L'attribution de hautes charges à des Confédérés par les gouvernements étrangers présentait, surtout au début, de grands dangers pour la Suisse. L'indépendance politique de la Confédération pouvait être compromise à la longue par l'activité de ces agents, en dépit de leur nationalité suisse. Plus tard, les conditions devinrent moins favorables à leur action politique; nos gouvernements s'étaient si bien affermis que les prétextes à intervention devinrent aussi de plus en plus rares.

De nos jours, les hommes d'Etat, les hauts fonctionnaires et les agents diplomatiques, d'origine suisse, au service d'Etats étrangers, sont en très petit nombre. Les uns n'ont plus aucune attache avec la Suisse; complètement déracinés, leur activité est indifférente à nos autorités, pour autant qu'elle ne touche pas les intérêts suisses. Les autres restent empreints des traditions helvétiques et ils s'en inspirent encore le plus souvent dans l'exercice de leurs fonctions ou de leur profession. Sauf de rares exceptions, toutes ces personnalités, d'origine suisse proche ou lointaine, ont fait honneur à leur patrie primitive et, quoiqu'on pense du service à la solde de l'étranger, il faut reconnaître avec gratitude que, comme tous ceux que nous avons énumérés plus haut, ils ont contribué et contribuent encore à accroître la considération et l'estime portées à notre petit pays dans le monde.

# EXPLORATEURS, VOYAGEURS ET COUREURS D'AVENTURES DE CHEZ NOUS

par René Gouzy, Genève

---

Coureur d'aventure... en lisant ce mot, quelque lecteur froncera peut-être le sourcil. Est-il vraiment nécessaire de rappeler des prouesses de ce genre ?... ajoutera-t-il, *in petto*.

Hâtons-nous de le rassurer. Le mot aventurier, ici, est pris étymologiquement et n'a point le sens péjoratif qu'on lui donne parfois. Aventurier : « homme qui court les aventures », déclare le dictionnaire. Or est-il, je vous le demande, chose plus passionnante que la belle aventure, sous le grand soleil des tropiques, dans les savanes et les déserts ou à l'ombre des immenses forêts vierges... bref, partout où la civilisation n'a pas encore imprimé sa marque, trop souvent néfaste ?

Ce point éclairci, empressons-nous d'ajouter que les dits coureurs d'aventures ne tiendront pas, tant s'en faut, la place principale dans notre exposé. Nous avons eu et nous avons encore, Dieu merci, en Suisse suffisamment d'explorateurs ou de voyageurs pour fournir matière à copieuse et fort intéressante chronique. Ajoutons à ce propos que par le mot de « voyageur », nous désignerons ceux de nos compatriotes ayant fait œuvre d'ethnographe, de naturaliste ou d'homme de science plutôt que d'explorateur dans le sens strict du mot. Ce qui ne les a pas empêchés d'accomplir de fort utile besogne et de déployer, bien souvent, de magnifiques qualités de courage et d'endurance. Leur nom ne mérite donc point de tomber dans l'oubli.

Ils furent nombreux, ces voyageurs de chez nous. La chose est d'autant plus remarquable que la Suisse, pays sans marine ni colonies, ne constitue point, si l'on ose dire, un terrain favorable à cette sorte de culture. L'aviation, cependant, a apporté dans ce domaine comme en bien d'autres, des modifications profondes. C'est un de nos compatriotes, par exemple, qui a accompli la première traversée du continent noir en hydravion et c'est ce même pilote — dont le nom, je gage, est déjà sur vos lèvres — qui fut le premier à survoler la banquise, aux abords du 80<sup>e</sup> degré de latitude nord.

Chez les Suisses, le goût des voyages, de la belle aventure, est inné. Etonnez-vous, après cela, d'en rencontrer partout entre les deux pôles... et même au delà, comme me le déclarait fièrement, un jour, à Alexandrie, un brave confédéré auquel je parlais de ce « Wandertrieb ».

Cela date de fort loin. Au moyen âge déjà, les mercenaires suisses couraient les champs de bataille de l'Europe. Disons tout de suite, à ce propos, que nous ne pourrions, ici, parler des militaires. Il faudrait pour cela un volume entier. Des pages et des pages n'y suffiraient point. Songez seulement à ces officiers des régiments suisses ayant servi aux Indes, au Canada ou à Ceylan.



Nous devons, hélas, passer leurs hauts faits sous silence. Je m'en voudrais cependant de ne pas donner quelques détails tout au moins sur un de ces soldats, le bernois Herport, lequel passa de longues années au service de la Compagnie des Indes hollandaises, vers le milieu du *xvii<sup>e</sup>* siècle. On a publié, chez nous, de savoureux extraits de ses mémoires, conçus dans la langue si attrayante et si ingénue dont on se servait alors.

Notre Bernois, un peintre amateur, très amateur même semble-t-il, se trouvait, en 1658, à Amsterdam où il cultivait un peu son art et beaucoup les jolies Flamandes, lorsque la vue d'une caravelle venant des grandes Indes et ramenant un curieux chargement lui inspira le désir d'aller chercher là-bas des sujets d'étude. Mais, hélas, la « mousse », la bonne pécune manquait et notre rapin eut beau retourner ses poches, il ne réussit point à y trouver l'argent du voyage.

Qu'à cela ne tienne. Sans hésiter, il changera le pinceau contre l'arquebuse : le 29 mai 1659, engagé comme simple soldat au service de l'Illustre Compagnie des Indes, notre homme quittait, avec 350 camarades, le havre de Vlie (?) sur le *Malacca*, pour arriver le 20 décembre — de la même année, ajoute-t-il gravement — à Batavia « auf dise Insul Java major ».

« Le voyage fut heureux et grâce au Tout-Puissant, nous l'effectuâmes en sept mois « seulement », écrit le brave Bernois, point difficile à contenter, comme vous voyez. Et il ajoute, simplement : « Cinquante-huit hommes périrent durant cette traversée ».

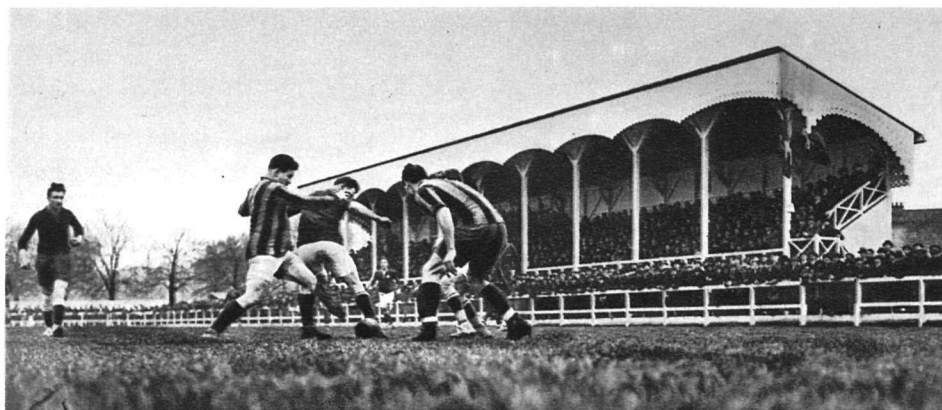
A Batavia, le soldat-peintre jouit, au début, d'assez opulents loisirs ; il en profita pour manier le pinceau et la plume. Herport, en effet, est un gaillard dégourdi, doué d'un remarquable sens d'observation, mais quelque peu dépourvu d'esprit critique. Il lui arrive de rapporter très sérieusement des bourdes dignes d'un Tartarin. Ainsi, parlant d'un « Gajamang » (caïman ?) d'un « Schroecklicher Crocodill » trouvé mort dans les parages où il habitait, le chroniqueur rapporte que le dit saurien a été étouffé par un cerf, « dont il ne put engloutir les cornes ». En ouvrant ce monstre, on trouva dans son estomac « une femme grosse », ajoute-t-il. Ce Gajamang là, on le voit, avait décidément bon appétit !

Notre Bernois parle beaucoup des singes qu'il a mis « en portrait » et notamment l'orang-outang, « d'aspect tout-à-fait humain ». L'un de ceux que j'ai vus, remarque-t-il assez malicieusement, ressemblait de façon frappante au « Feldscher », au chirurgien de notre régiment. Cet homme-là ne devait point être un Adonis !

Au mois de juillet 1660, notre peintre, qui se la coulait assez douce, fut désigné pour faire partie d'un corps expéditionnaire destiné à prendre Macao aux Portugais. L'affaire fut chaude. Repoussé, l'amiral hollandais vint reformer ses troupes à Formose, où Herport passa quelques mois plutôt agités, à tous les points de vue, car tremblement de terre et raz de marées se succédèrent.

Après avoir séjourné au Malabar et à Ceylan, Herport, au début de 1667, rentra à Batavia où il reçut son congé, ayant servi deux ans au delà de son

## LE SPORT SUISSE A L'ÉTRANGER



La place de football de l'Union sportive suisse de Paris



Le Club suisse de tir à Traiguén, Chili



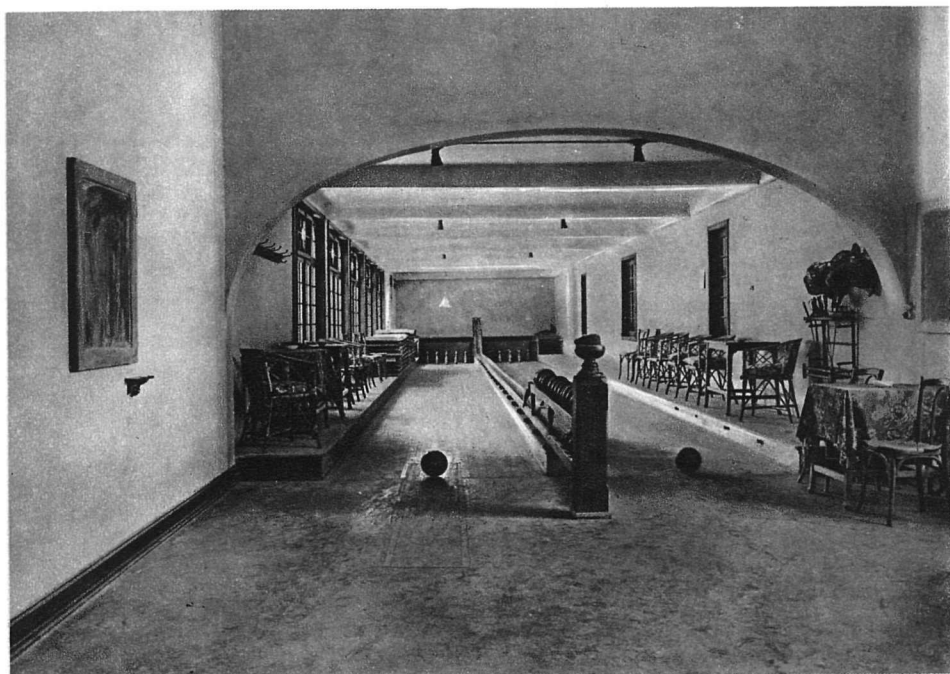
Halle suisse de gymnastique à  
Philadelphie, Pensylvanie



Société suisse de femmes gymnastes  
à Milwaukee, Wisc.



L'inauguration du nouveau stand de tir de la Colonie suisse d'Alger



Jeu de quilles à Alexandrie, Egypte

## MAISONS SUISSES



La Maison Suisse à  
Buenos-Aires



La Maison du « Helvetia Club » à New York,  
siège de plusieurs sociétés suisses de la  
Métropole

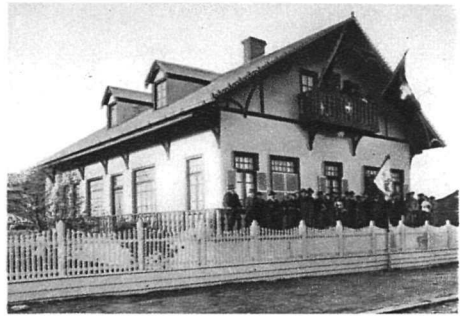


La Maison Suisse à Chicago, Ill.

# MAISONS SUISSES



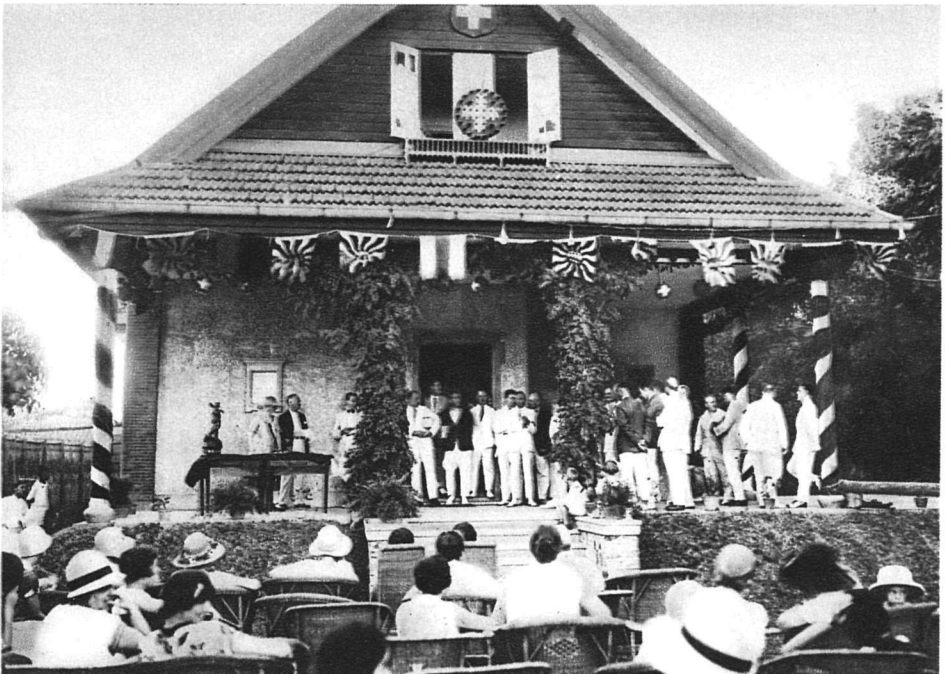
La Maison Suisse de Sao Paulo, Brésil



La Maison Suisse à Punta Arenas, Chili



La Maison Suisse de Curytiba, Brésil



Fête du 1er août à la Maison Suisse de Shanghai, Chine



engagement. Le 6 octobre, le navire qui devait le ramener en Europe prenait la mer « au nom du Seigneur » et, le jour de la Noël, on était en vue du « Capo de Bona Speranza ». On fit là une escale d'un mois, jouissant de la nourriture fraîche et surtout des bons vins. A noter qu'un des hommes, un beau jour, fut emporté par un lion, détail piquant pour qui a séjourné dans la belle cité du Cap, où les fauves, aujourd'hui, n'ont plus coutume de se promener dans Adderley-Street !

Le 23 mai 1668, Herport débarquait à Amsterdam, où il retrouvait « la terre chrétienne que je n'avais plus foulée depuis neuf ans moins trois jours », écrit ce consciencieux chroniqueur.

Mais hâtons-nous de revenir aux « civils ».

C'est à partir du <sup>xvii</sup>e siècle seulement que l'on peut parler chez nous de voyageurs ou d'explorateurs proprement dits. Le cas du Zuricois Stadler est typique à cet égard et il vaut la peine, je crois, de donner ici quelques détails sur la carrière de ce brave Confédéré qui, malheureusement, se termina de fort tragique façon. Vers 1633, Rodolphe Stadler, horloger de son métier, après avoir couru la Russie et le Turkestan, avait échoué à Ispahan, alors capitale de la Perse. Habile artisan, il trouva là-bas emploi auprès du shah Sefi, tyran cruel et capricieux, mais grand amateur de belles horloges, paraît-il. Il en avait peuplé son palais et notre Zuricois était préposé à leur entretien, ce qui lui laissait des loisirs dont il profitait pour étudier le pays et ses habitants.

Au début de 1638, Stadler qui était à la veille de quitter Ispahan — il devait regagner l'Europe avec une ambassade venue d'Allemagne et retournant à la cour du duc de Holstein-Gottorp qui l'avait envoyée — eut le malheur de tuer de sa main un voleur qui avait pénétré chez lui et qu'il prit sur le fait. Un *Roumi*, un chien d'infidèle... tuer un mahométan !... cela méritait les pires châtiments. Et, en dépit de l'intercession de Bruggemann, envoyé des Villes hanséatiques, l'infortuné horloger périt sous le glaive du bourreau.

Si de la Perse nous passons à l'Afrique, nous y trouverons, au début du <sup>xvii</sup>e siècle, le chirurgien bâlois — la cité du Rhin, chez nous, a été de tout temps une pépinière d'explorateurs ! — Samuel Brun qui, de 1611 à 1620, séjourna presque continuellement sur la côte occidentale d'Afrique. Au service des Pays-Bas, Brun passa notamment trois années à la Côte de l'Or, alors possession des Hollandais qui y avaient installé un fortin. Il séjourna également plusieurs mois à Loango et presque une année dans le royaume de Kankongo, ainsi qu'on appelait alors la région avoisinant l'embouchure du Zaïre. Embarqué à plusieurs reprises sur des bâtiments de commerce, Brun avait en outre appris à connaître toute la côte de Guinée, de Sierra-Leone aux bouches du Niger. Rentré à Bâle où il mourut en 1668, presque nonagénaire, le voyageur publia, en 1624, une relation du plus haut intérêt. Ce petit volume, aujourd'hui rarissime, porte un titre naïf et touchant : « Samuel Brun, des Wundarzet und Burgers zu Basel Schiffarten, welche er in etliche newe Länder



& Insulen zu fünff unterschiedlichen malen mit Gottes hülff gethan ». Il s'y révèle observateur averti et sagace et son plus grand mérite est assurément d'avoir fait porter ses études sur un terrain tout nouveau, celui de l'ethnographie. Là, Brun fit vraiment œuvre de pionnier et mérite bien le nom d'explorateur.

C'est Marie-Sibylle Merian, une Bâloise, qui peut revendiquer, je crois, l'honneur d'avoir été la première « exploratrice » européenne. Son nom, d'ailleurs, est resté notoire dans les annales de l'entomologie, science alors à ses débuts. Fille du fameux graveur et topographe Mathieu Merian, dont chacun connaît le pittoresque atlas, Sibylle passa une bonne partie de sa vie aux Pays-Bas. Elle avait, en effet, épousé un Hollandais; mais cette union ne fut point heureuse et c'est peut-être à ces infortunes conjugales que la science doit les remarquables « Planches », toutes relatives aux chenilles et aux papillons exotiques que publia, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, notre héroïne, qui avait hérité de son père — ce fut d'ailleurs son seul legs ! — un beau talent de graveur.

La Guyane fut le théâtre des exploits de la vaillante Bâloise. En 1699, elle s'embarquait pour Surinam où elle séjourna deux ans, poussant de fréquentes pointes vers l'intérieur, alors fort peu connu. A son retour, elle publia, en 1705, la « *Metamorphosis insectorum surinamensium* » qui fut accueillie avec la plus grande et la plus légitime faveur par le monde savant. Notre compatriote s'y montre artiste aussi habile que consciencieux entomologue.

Restons dans les Amériques, puisque nous y sommes, et décrivons l'apostolat du R. P. Martin Schmid, un Zougois qui fut missionnaire chez les Chiquitos. En 1728, le dernier dimanche de l'Avent, ce religieux, alors âgé de trente-quatre ans, s'embarquait près de la fameuse Tour de l'Or, à Séville, pour gagner les lointaines régions du Chaco boréal, alors territoire dit de *Misiones* et où les Jésuites avaient créé une sorte d'Etat théocratique. Le Père Schmid passa là-bas trente-sept années consécutives, durant lesquelles il se consacra à la conversion des Chiquitos, grande peuplade indienne, bien déchue aujourd'hui, et qui errait alors dans les forêts vierges ou les savanes du Haut-Paraguay, au cœur même du continent sud-américain. Lorsque le missionnaire, en 1772, rendit l'âme, il était presque octogénaire. Son tombeau se voit aujourd'hui encore dans l'église des Jésuites, à Lucerne.

Pour gagner Séville, son port d'embarquement, le Père Schmid, en résidence à Innsbruck lorsqu'il fut, à sa grande joie désigné pour les missions étrangères, dut accomplir un pénible voyage. Ayant franchi le Brenner et traversé la Lombardie — en vingt et un jours — il prit place, à Gênes, sur une felouque qui l'amena dans la cité de la Giralda; là, il dut attendre dix-huit mois et non sans quelque impatience, bien excusable certes, le moment de gagner son champ d'activité, où œuvrait déjà un autre Suisse, le Soleurois von Arx, le premier missionnaire ayant réussi à prendre pied chez les Chiquitos, lesquels avaient fait périr dans d'abominables tortures tous les prêtres espagnols qu'on leur avait envoyés.

Le voyage du Guadalquivir à Buenos-Ayres demanda cent dix-huit jours, soit quatre mois, et ne fut interrompu que par une brève escale à Montevideo, aujourd'hui grande ville et capitale de l'Uruguay, alors misérable bourgade où l'on voyait, en tout et pour tout, quatre bâtiments en briques, le reste étant constitué par des tentes sordides, en peaux de bœufs.

« Nous fûmes heureux, malgré tout, de reprendre un peu terre et de manger là de l'excellente viande fraîche », écrit le Père. Car la traversée avait mis à rude épreuve son courage... et son estomac. Entassés dans des couchettes « semblables à des tanières », dans une atmosphère indescriptible, les passagers étaient dévorés par les puces, les poux et les punaises « dont les matelots et les soldats s'accommodaient fort bien, n'y prêtant aucune attention », remarque, un peu scandalisé, l'excellent homme. Quant à la nourriture, exécrable, elle consistait, en viande « que l'on sentait à une lieue impériale » — notre missionnaire, comme vous voyez, était un homme précis — de même qu'en zwieback ou biscuit, dans lequel « les vers étaient aussi nombreux que les poux sur la tête des mariniers ». L'eau douce, elle, était d'une fraîcheur plus que douteuse.

Après un bref séjour à Buenos-Ayres, le religieux se remit en route, avec une douzaine de collègues destinés, eux aussi, au territoire des Misiones, à près de 4.000 kilomètres de distance. Pour gagner Cordoba, à travers la pampa, la caravane frêta cinquante charrettes à bœufs qui, en trente-cinq jours, amenèrent à destination les voyageurs, moulus et rompus vifs par les cahots. Ce qui a le plus frappé l'excellent prêtre, durant le voyage, c'est qu'il ne rencontra nulle part de « Metzger » (de boucherie) ou d'auberge. « Heureusement, nous avions avec nous du bon vin, acheté à Buenos-Ayres »... ajoute-t-il, avec une naïveté délicieuse.

De Cordoba, par Santiago, le R. P. Schmid atteignit Salta où il eut l'heureuse surprise de rencontrer un compatriote, le Père Rechberg, un Uranais. La joie fut bien vive, de part et d'autre.

Après un voyage qui avait duré presque une année, le missionnaire, ayant franchi la Cordillère à Potosi, atteignit enfin San Miguel, aujourd'hui en Bolivie, où il devait passer, nous l'avons dit, près de quarante années.

En 1767, les Jésuites furent expulsés de l'Amérique espagnole. Le Père Schmid, âgé de soixante-treize ans, dut reprendre le bâton du pèlerin et se séparer de ses chers Chiquitos, chez lesquels il avait espéré finir ses jours et qui l'accompagnèrent, baignés de larmes, jusqu'au relai. On devine avec quelle douleur poignante le missionnaire, lui aussi, se sépara de ses protégés.

Embarqué à Arica, le vieillard gagna le Mexique et, de là, Cadix, d'où il passa en Italie. Au printemps de 1771, après plus d'un demi-siècle d'absence, il revoyait enfin les ponts de la Reuss et faisait visite à sa ville natale; le 10 mars 1772, le vaillant missionnaire s'endormait doucement « dans la paix du Seigneur », en murmurant les noms de ses chers Chiquitos.

J'ai cité plus haut le Paraguay. De longue date, cette république sud-américaine a exercé une vive attraction sur les Suisses. Elle a eu d'ailleurs deux présidents issus de familles émigrées de chez nous et c'est au Paraguay également que se trouve cette belle colonie de Guillaume Tell fondée par un Bertoni et dont il est question d'autre part. Nos savants, là-bas, sont fort appréciés et parmi les explorateurs les plus récents, on peut citer, entre autres, le Dr Machon, un Vaudois, qui fut le premier à décrire les fameuses chutes de l'Iguassu, de même que le professeur Chodat, l'éminent botaniste genevois qui, en 1914, entreprit là-bas un voyage d'études fécond en résultats.

Mais les hommes que nous venons de citer ne furent point, tant s'en faut, les premiers Suisses qui se rendirent sur les bords du Paraná dans le but d'enrichir tel ou tel domaine de la science. Voilà un siècle déjà, deux jeunes médecins et naturalistes, Rodolphe Rengger, un Argovien et le Vaudois Marcelin Longchamp séjournèrent plus de six années dans ces parages, alors difficilement accessibles. Ils accomplirent en particulier plusieurs voyages dans la région des sources du Pilcomayo, le puissant fleuve descendant des Cordillères de Bolivie et se jetant dans le Paraguay à la hauteur d'Assomption, après avoir franchi, du nord-ouest au sud-est, le Grand Chaco. Voyages fort périlleux, surtout à cette époque. Car, les Tobas, les farouches Indiens vaguant dans ces solitudes témoignent à l'égard des étrangers, pour eux des intrus, d'une hostilité irréductible. Ainsi ce sont eux, on le sait, qui ont massacré, en 1882, le Français Crevaux et ses compagnons, sur les bords du Pilcomayo, précisément.

Rengger et Longchamp, le premier âgé de vingt-et-un ans seulement, mais ayant derrière lui d'excellentes études médicales, l'autre un peu moins jeunet, s'embarquèrent au Havre le 1<sup>er</sup> mai 1818 pour gagner Buenos-Ayres, où ils eurent la bonne fortune de rencontrer Aimé Bonpland, le fameux compagnon d'Humboldt qui les initia au métier d'explorateur, au cours de voyages entrepris en commun dans la pampa. Nos deux compatriotes, en vérité, n'auraient pu trouver guide plus averti.

Ce ne fut qu'en août 1819, toutefois, que Rengger et Longchamp purent franchir, par Corrientes, les frontières du Paraguay, alors sous la poigne de fer du Dr Francia, véritable dictateur qui se méfiait des étrangers. Aussi voulut-il être mis exactement au fait de tous les voyages des deux Suisses, voyages pour lesquels il leur fournit d'ailleurs une escorte, très nécessaire. De plus, Rengger et son camarade durent accepter la charge de médecins militaires à Assomption, ce qui n'était point une sinécure et leur laissait peu de loisirs.

Dès le mois d'avril 1820, on ne reçut plus de nouvelles des deux compagnons, dont les familles étaient fort en peine. On apprit cependant que Rengger et Longchamp, à la suite de certains différends, avaient été en quelque sorte internés à Assomption ; après de vaines démarches des gouvernements de Buenos-Ayres et de Londres, le soupçonneux dictateur se décida enfin à laisser partir nos deux compatriotes. Ils quittèrent la capitale paraguayenne à fin 1825, au milieu des démonstrations de sympathie de la population qui avait apprécié le zèle

et le savoir-faire des praticiens suisses. Le 25 février 1826, les deux voyageurs débarquaient au Havre d'où ils étaient partis près de huit années auparavant.

Rentrés au pays, les deux médecins et plus spécialement Rengger se mirent à collationner leurs notes, afin de publier les résultats de leurs longs voyages. Malheureusement l'Argovien, dont la santé avait subi probablement de graves atteintes au cours de voyages accomplis dans des régions fort insalubres, mourut en 1832 déjà, âgé de trente-cinq ans à peine. Son ouvrage publié en commun avec Longchamp : « *Essai historique sur la révolution du Paraguay et le gouvernement dictatorial du Dr Francia* », devait être en quelque sorte une introduction aux volumes que Rengger pensait publier et qui devaient traiter, eux, de matières scientifiques. La mort, malheureusement, fit tomber la plume des mains de l'auteur. En 1829, cependant, avait paru son « *Mémoire sur les mammifères du Paraguay* », fort loué par des compétences comme Cuvier ou Humboldt et qui faisait bien augurer de la suite.

Ajoutons qu'un oncle du défunt, le Dr Albert Rengger, publia en 1835 un volume intitulé « *Voyage au Paraguay* », rédigé sur les notes et la correspondance de l'explorateur trop tôt enlevé à la science, qu'il avait déjà enrichie.

Quant au Dr Longchamp, il mourut, paraît-il, à un âge avancé, après avoir pratiqué son art à Fribourg et à Payerne.

Parmi ces explorateurs suisses d'autrefois, il en est un, le Bâlois — encore !... — Jean-Louis Burckhardt, dit aussi Ibrahim Ibn Abdullah, qui mérite une mention spéciale. De même le Soleurois Werner Munzinger, qui fut gouverneur du Soudan oriental, dans le dernier tiers du siècle passé. Je me borne cependant à citer ici le nom de ces deux hommes, dont une plume compétente retracera la féconde carrière.

Mais laissons là les âges révolus et tentons de donner un exposé, forcément très bref, mais aussi complet que possible, des voyages d'exploration ou d'aventures accomplis, depuis le début de notre siècle, par des compatriotes. Commentons, si vous le voulez bien, par le continent noir, fort populaire chez nous, depuis que notre excellent ami Walter Mittelholzer s'y rend, pour ainsi dire chaque hiver, avec les cigognes. Le premier de ces voyages — le plus aventureux, à coup sûr — fut celui effectué il y a quatre ans par notre « as national ». Parti de Zurich le 7 décembre 1926, sur le *Switzerland II*, un monoplan Dornier-Merkur (600 CV) avec trois compagnons — le Dr Heim, actuellement au Szetchouan, où il a fait durant l'été de 1930 de fort remarquables explorations était, on le sait, l'homme de science de l'expédition — Mittelholzer atteignit, le 21 février 1927, la cité du Cap de Bonne-Espérance, où la population lui fit un accueil triomphal. En cent heures de vol, notre compatriote avait accompli, par delà les Alpes et la Méditerranée, au long du Nil, dans le firmament des grands lacs équatoriaux et au-dessus de l'Océan Indien, une randonnée de 15.000 kilomètres environ ; son nom, dès lors figurait au panthéon de l'aviation.

Au cours de l'hiver 1929 à 1930, Mittelholzer, derechef, gagna le continent noir, cette fois-ci sur un grand trimoteur Fokker de 960 CV, le *Switzerland III*

avec lequel il survola les géants africains : le Kénya (5.200 mètres) et le Kilima-Ndjaru, le Mont Blanc africain, dressant à 6.010 mètres d'altitude son étincelante coupole de glace. Cette prouesse accrut encore, si possible, la renommée du fameux pilote. Au moment où nous écrivons, Mittelholzer prend, une fois de plus, son vol vers l'Afrique. Mais ce coup-ci, c'est le désert du Sahara qui l'attire. Il compte le franchir pour gagner le lac Tchad et, de là, pousser peut-être, par le Congo, jusqu'au Zambèze, d'où il regagnera la Méditerranée par le Kénya et la route, à lui familière, du Nil. Magnifique randonnée, entreprise sous les auspices d'un nabab américain. En 1929, par contre c'est par le baron de Rothschild, que notre pilote avait été chargé de le conduire jusqu'aux terrains de chasse du Serengeti, à l'est du Victoria-Nyanza.

Rappelons que Mittelholzer accomplit également, voilà quelques années, le raid Zurich-Téhéran — avec un Junkers — et qu'en 1923, il faisait partie de l'équipe installée au Svalbard et chargée de se porter, cas échéant, au secours de Roald Amundsen qui projetait de traverser, en avion, tout le bassin arctique. L'illustre explorateur, cependant, ne quitta pas l'Alaska et renonça à son téméraire projet. Mais notre compatriote profita de son séjour au Svalbard pour effectuer, en juillet 1923, une belle randonnée aérienne au-dessus de régions inexplorées et de la banquise. A cette occasion, le 80<sup>e</sup> degré de latitude nord fut dépassé pour la première fois par un avion.

Notre ami, certes, n'est pas au bout de ses exploits. Et — gardez cela pour vous ! — il caresse toujours l'espoir d'aller, un jour, planer au-dessus du Mont Everest (8.840 mètres) la plus haute montagne du globe.

Sur ce, regagnons l'Afrique et disons quelques mots d'un jeune Bernois mort prématurément et de tragique façon, lors d'un voyage d'exploration. Naturaliste distingué, Walter Volz avait débuté par un voyage accompli sur la côte occidentale d'Afrique et notamment dans la république nègre de Libéria ; il en ramena, avec la passion de l'Afrique, une fort belle documentation ethnographique et zoologique. Cela se passait au début du siècle.

En 1906, Volz repartait, cette fois-ci avec de grands desseins. J'eus encore le plaisir de passer avec cet explorateur, aussi modeste que courageux, une soirée quelques jours avant son départ de la Suisse, qu'il ne devait plus revoir. Parti de Freetown, sur la côte de Guinée et engagé de nouveau dans des régions inhospitalières, presque inconnues — Volz en dressa la première carte ! — il fut tué, en mars 1907, à Boussamaï, non loin des sources de la Bandama, à la suite d'une déplorable méprise. Le pays, à cette époque, était en ébullition et une colonne française bombardait la localité qu'elle prit d'assaut au moment où notre compatriote y séjournait. Chose singulière et qui prouve combien l'explorateur bernois possédait de savoir-faire, il avait été bien accueilli des indigènes, en dépit de l'état d'effervescence dans lequel se trouvait toute la région. Atteint d'une balle, dans la hutte où il s'était réfugié après avoir vainement tenté de communiquer avec les Français, l'infortuné voyageur périt à la fleur de l'âge. Après la prise du boma, on retrouva son cadavre à demi

calciné et le commandant de la colonne française recueillit ce qui restait des notes — combien précieuses — et des papiers de l'explorateur, qui furent retournés à la famille et publiés par la suite. Avec Volz disparaissait un chercheur de bonne trempe dont la carrière, déjà bien remplie, s'annonçait plus fructueuse encore pour la science.

Au début du siècle, également, un médecin neuchâtelois, aujourd'hui installé à Paris et anthropologue de renom, le Dr Georges Montandon, se consacra à l'exploration des parages, alors tout à fait inconnus, avoisinant la frontière sud-ouest de l'Abyssinie. Notre compatriote dressa, en particulier, la carte de vastes régions dont la topographie, jusque là, était des plus rudimentaires, sinon inexistante. Plus tard et après la grande guerre, Montandon fit également de longs voyages dans la Sibérie orientale où l'avait envoyé, aux fins de rapatrier des prisonniers de guerre, le Comité international de la Croix-Rouge.

Sans quitter le Soudan, mentionnons les voyages qu'y accomplit, voilà une trentaine d'années, le Dr J.-J. David — encore un Bâlois !... — qu'il ne faut point confondre avec son frère Adam, également un « Africain », nemrod illustre dont la réputation est grande, du Nil au Zambèze.

Jean-Jacques, lui, avait été à bonne école, puisque c'est sur les conseils de l'illustre Schweinfurth qu'il entreprit ses premiers voyages dans la région du Haut-Nil. Entré plus tard au service de l'Etat indépendant du Congo, il séjourna longtemps et à plusieurs reprises dans les farouches régions de la « Grande Forêt ». Il fit là tout à la fois besogne d'administrateur, d'explorateur et d'ethnographe. David, en effet, fut l'un des premiers à fournir des détails authentiques sur les fameux Pygmées vaguant sous les ombres perpétuelles de la sylvie équatoriale ; il fut aussi le premier qui décrivit exactement l'*okapi*, ce singulier girafidé, reste des âges antédiluviens, se cachant au plus profond de l'impénétrable forêt congolaise. Gardons-nous enfin d'oublier la tentative que fit David d'atteindre le sommet du Rouvenzori, majestueuse montagne dressant au sud de l'Albert-Nyanza ses glaciers et ses parois vertigineuses... que Mittelholzer, un jour ou l'autre, ira examiner de près !... Abandonné par ses porteurs noirs, David, la mort dans l'âme, dut battre en retraite à 600 m. du sommet.

Malheureusement, les privations de toutes sortes, les fatigues indicibles endurées au cours de ses explorations avaient complètement miné la santé du vaillant Bâlois qui, en 1908, mourut sur le paquebot le ramenant en Europe. Il n'était âgé que de trente-huit ans. Ecrivain remarquable, il a laissé, malheureusement épars, des souvenirs et des correspondances du plus haut intérêt.

Avant de quitter l'Afrique, signalons encore les intéressants voyages du Genevois Alfred Bertrand, mort en 1924 et qui, de 1895 à 1896 explora le pays, alors peu connu et fort malsain, des Barotsés, sur les bords du Haut-Zambèze. Gardons-nous également d'oublier le bel exploit du Bâlois Hans Vischer (aujourd'hui naturalisé Anglais) qui, en 1906, traversa en cinq mois le Sahara,



de Tripoli au lac Tchad, performance qui n'avait été accomplie jusque là que par d'illustres devanciers, les Allemands Rohlf, Barth et Nachtigal.

Les sportifs m'en voudraient, j'en suis certain, de tourner cette page africaine sans rappeler le souvenir du Bernois Bernard de Watteville, tué par un lion, en automne 1924, dans les parages de Vitchumbi (au sud-est du lac Albert-Edouard) alors qu'il pratiquait le *big game hunting* avec sa fille, une vaillante chasseresse, elle aussi. Watteville a enrichi le Museum de Berne — où une salle, à juste titre, porte aujourd'hui son nom — de pièces magnifiques et fort rares : rhinocéros blanc, curieuses antilopes... sans compter la dépouille du fauve qui, dans la brousse lointaine, mit à mal l'infortuné chasseur !

Puisque nous parlons grande chasse, n'ayons garde d'omettre ici le nom du Bâlois Eric Miville, sportsman de grande classe — champion international de saut au Concours hippique de Genève, en 1927 ! — qui fit, au Soudan et dans l'Afrique orientale, de fort belles expéditions. Le Museum de Berne et celui de sa ville natale lui doivent la dépouille de deux animaux très rares : un rhino blanc (ou camus) et un gorille de montagne (Beringei). Alors qu'il chassait cet anthropoïde redoutable, aux abords du lac Kivou, Miville courut les plus graves dangers. A ceux de mes lecteurs qui désireraient en savoir plus long là-dessus, je me permets de signaler un petit volume (*Histoire de Lions*), dans lequel j'ai conté les émouvantes péripéties de cette prodigieuse aventure.

Le Dr Jules Jacot-Guillarmod, à vrai dire, est plutôt un « asiatique » qu'un « africain ». Mais c'est au continent noir, dont il avait entrepris la traversée, que se termina son aventureuse et féconde carrière d'explorateur et de montagnard.

Tout à la fois naturaliste et géographe, ce Neuchâtelois, d'une modestie et d'une simplicité n'ayant d'égales que sa science et sa remarquable énergie, a fait dans l'Himalaya (occidental et oriental) de magnifiques voyages qui eurent d'ailleurs un retentissement mondial.

Après avoir tenté, en 1902, avec trois Anglais et deux Autrichiens, l'escalade du gigantesque Dapsang (appelé aussi Godwin-Austen ou K<sup>2</sup>) dans le Karakorum, notre compatriote, en juillet 1905, quittait Marseille pour s'attaquer au Kanchenjunga, un des « 8.000 » du formidable massif comprenant également l'Everest. Il était accompagné de l'Anglais Crawley, un de ses camarades du Dapsang, d'Alexis Pache, de Morges, et de Charles-Adolphe Reymond, neuchâtelois lui aussi. L'expédition, malheureusement, se termina par un désastre. En septembre, une avalanche surprit la caravane et l'infortuné Pache perdit la vie dans l'aventure. Sa tombe solitaire se voit aujourd'hui dans la haute vallée du Ya-Loung.

A l'âge de cinquante-six ans, le Dr Jacot-Guillarmod, infatigable, conçut le projet de traverser le continent noir, du Caire au Cap. Au mois de mai 1925, il se trouvait dans l'Ouganda, d'où parvint sa dernière lettre. A fin juin, on apprenait avec consternation que le voyageur avait succombé, en mer, à une myocardite. Sans doute fort éprouvé par les fatigues du voyage — une tra-

versée de l'Afrique, même aujourd'hui, n'est point une plaisanterie — il avait dû, semble-t-il, renoncer à accomplir son projet et c'est en rentrant au pays que la mort le surprit. Il repose sous le roc brûlant d'Aden, à l'orée de la Mer Rouge.

L'Himalaya !... un autre Neuchâtelois, alpiniste émérite, l'ingénieur Marcel Kurz, y fit aussi de fort belle besogne. Attaché, en qualité de commandant en second, à l'expédition Dyrenfurth, Kurz tenta, lui également, de vaincre au cours de l'été 1930, le Kanchenjunga. Mais l'expédition dut battre en retraite sans avoir foulé la cime du géant. Par contre notre compatriote réussit à atteindre, pour la première fois, le pic Yong-Song, de 7.459 mètres d'altitude, aux abords du Kanchenjunga. C'est la cime la plus élevée que l'homme ait atteinte, jusqu'ici.

Avant de quitter les formidables massifs asiatiques, citons à l'ordre du jour les noms de deux compatriotes qui, s'ils ne furent pas à proprement parler explorateurs, servirent utilement la cause de la géographie : les guides valaisans Franz Lochmatter et Johann Perren, tous deux de la vallée de Zermatt ; en 1925, ces solides lurons accompagnèrent le couple hollandais Visser dans le Karakorum et leurs services furent hautement appréciés.

Restons en Asie, puisque nous y sommes. Et, de l'Himalaya, gagnons l'Insulinde où deux savants bâlois — encore et toujours !... — MM. Fritz et Paul Sarasin (des cousins et non des frères) se distinguèrent de façon toute particulière. Ils ont, là-bas, ouvert les voies et les ouvrages qu'ils ont publiés demeureront des modèles du genre.

Ce fut par Ceylan que nos deux docteurs ès sciences, frais émoulus de l'Université, débutèrent dans la carrière qu'ils devaient illustrer ; le séjour qu'ils firent de 1883 à 1886 dans cette terre si attrayante, devait constituer pour eux un fort utile apprentissage. Désireux d'approfondir la curieuse histoire des Weddas, très ancienne population autochtone, les deux savants revinrent d'ailleurs à plusieurs reprises dans l'île du Pic d'Adam. En 1893, les cousins entreprirent leur mémorable voyage à Célèbes, l'une des Moluques, dont l'intérieur était alors pour ainsi dire inconnu. Il s'agissait donc avant tout de résoudre des problèmes géographiques et les explorateurs bâlois s'acquittèrent brillamment de leur tâche, non dépourvue de péril. En trois mois ils effectuèrent, pour la première fois, la traversée de l'île mystérieuse, du golfe de Boni à celui de Tomini. Rentrés au pays après un séjour de trois ans à Célèbes, d'où ils ramenèrent foule de précieux matériaux et où ils avaient découvert deux grands lacs, les infatigables voyageurs, en 1902 déjà, regagnaient l'île lointaine où ils entendaient compléter leurs belles explorations. Une nouvelle traversée de Célèbes fut effectuée, cette fois-ci plus à l'ouest et dans une région de hautes montagnes, aux paysages admirables. Le beau volume dans lequel sont rassemblés les résultats géologiques, ethnographiques et zoologiques de ces deux campagnes constitue un véritable monument de la science cosmique.

De 1910 à 1912, Fritz Sarasin (qui fut, soit dit en passant, président de la Société helvétique des sciences naturelles) fit un voyage en Nouvelle-Calédonie et visita également le petit archipel des Loyauté. Au moment où nous écrivons ces lignes, l'explorateur est à la veille de recevoir la grande médaille d'or (Claparède) de la société de géographie de Genève. M. Paul Sarasin, étant mort en avril 1929, ne pourra malheureusement prendre sa part, légitime, de cette belle distinction.

Dans l'Insulinde, un autre Bâlois, le Dr Paul Wirz, ethnographe, s'est également signalé à l'attention par de beaux voyages. Mais ce fut à Sumatra et dans les petits archipels courant le long de la côte sud de l'île, ainsi qu'à Bali que l'explorateur opéra.

Sumatra !... ce nom, fatalement, évoque la mémoire du savant géologue Auguste Tobler, mort à cinquante-sept ans seulement, à Bâle où il dirigeait la section géologique et paléontologique du Museum.

Après de solides études, Tobler fut, durant une année, professeur agrégé à l'université de sa ville natale. Mais, en 1900, le professeur Schmidt, un de ses maîtres et le premier géologue suisse ayant œuvré dans l'Insulinde, adressa à Tobler, dont il avait pu juger les capacités, un appel auquel le jeune privat-docent, désireux de voir des pays nouveaux et d'étendre le cercle de ses connaissances, répondit aussitôt.

Durant plus de quatre ans, Tobler séjourna dans la région de Palembang où sa science, son zèle et son flair de prospecteur furent hautement appréciés par le gouvernement qui, en 1906, rappela notre compatriote, lequel, à fin 1904, avait regagné Bâle. Il fut alors investi d'une tâche délicate et point dépourvue de périls. Les Hollandais, en effet, l'avaient chargé de reconnaître, au point de vue géologique — c'est-à-dire pétrolifère ! — le pays de Djambi, au nord-ouest de Palembang, qui venait d'être soumis. Durant près de six ans Tobler parcourut en tous sens cette région, grande à peu près comme la Suisse et visita également d'autres parages, ainsi ceux d'Atchin, au nord de la grande île et qui abritent une population fort belliqueuse, laquelle donna énormément de fil à retordre aux Hollandais. Rappelons, à ce propos, que parmi les officiers chargés de mettre à la raison ces turbulents indigènes se trouva un Suisse, le Grison Christoffel, vaillant homme qui fut l'objet de hautes distinctions honorifiques.

Rentré à Bâle peu avant la guerre, Tobler passa des années à mettre au clair les notes, infiniment précieuses, qu'il avait ramenées de Sumatra. En 1922, il publia une monographie, modèle du genre, accompagnée d'un atlas géologique de la région de Djambi. Cet ouvrage, fameux dans les sphères des spécialistes, a consacré la renommée de Tobler, paléontologue distingué qui, le premier, découvrit, en Insulinde, des vestiges de l'âge de la pierre.

Tobler, de plus, était collectionneur avisé et la magnifique pirogue, sorte de « *house-boat* » qui constitue l'une des plus belles pièces du musée ethnographique bâlois, est un don du savant géologue. Le transport de cet objet, pré-

cieux certes, mais fort encombrant, des forêts de Sumatra jusqu'aux rives du Rhin n'avait pas été sans péripéties de toutes sortes que le savant contait avec humour.

Le professeur Tobler avait ramené de Sumatra un Malais, assistant autant que serviteur zélé. C'est ce dernier qui se trouva seul auprès du savant, lors de ses derniers moments; une embolie, en effet, le terrassa au cours d'une des excursions que ce grand ami de la nature aimait à entreprendre aux environs de Bâle.

J'ai déjà prononcé le nom de Wirz. Disons quelques mots des séjours que cet explorateur, parfois accompagné de sa vaillante épouse, fit dans la Nouvelle-Guinée occidentale, séjours qui s'étendirent sur plus de dix ans et au cours desquels Wirz étudia, avec une singulière persévérance, de curieuses populations en voie de disparaître. Ainsi l'explorateur passa trois ans à Merauke d'où il entreprit de fréquentes et souvent fort périlleuses excursions durant lesquelles il reconnut le cours de la plupart des fleuves descendant des hautes alpes de l'intérieur. A maintes reprises, notre compatriote faillit être massacré par de farouches « coupeurs de têtes »; sa vie ne tint qu'à un fil et il ne dut son salut qu'à son imperturbable sang-froid.

Un Bâlois, ethnographe également, le Dr Félix Speiser, a fait, dans un autre archipel de la Mélanésie, les Nouvelles-Hébrides, de remarquables explorations. Dans ce même archipel, un jeune compatriote, M. Lugeon, a « tourné », en 1928, un film qui a fait, à juste titre, sensation.

Avant de nous embarquer pour les Amériques, délaissions pour un instant la société des explorateurs sérieux ou des savants en « oge » pour faire rapidement connaissance de deux types bien singuliers : ceux de Louis Grin — alias de Rougemont — et de Paul Haenny, ordinairement appelé « Père Vanille » par ses compatriotes neuchâtelois.

J'ai entrevu Grin à Londres, peu après la guerre. C'était alors un petit vieillard, à la face tourmentée et prodigieusement basanée. Des yeux clairs — des yeux de marin !... — ombragés par d'épais sourcils et une vigoureuse chevelure toute blanche caractérisaient ce facies énergique. Par contre l'homme lui-même, déjà plus que septuagénaire, semblait débile, affaissé. Taciturne, il ne s'épanchait guère.

Il y aurait un volume palpitant à écrire sur les extraordinaires aventures de ce Vaudois authentique... et dont le frère, de longues années durant, fut pasteur dans une des plus pittoresques cités du pays qu'arrose la Venoge.

Passé en Australie dans les années quatre-vingt, Grin avait fait là-bas, sans grand succès, divers métiers. Au moment où débutèrent ses aventures, il était à bord d'un cotre faisant la pêche aux perles sur le littoral nord-ouest du cinquième continent, régions alors presque inconnues, sitôt que l'on quittait le littoral. Le bâtiment fit naufrage et seul Grin réussit à gagner le rivage, nu comme un ver. Alors commença pour lui une existence de Robinson. Un jour, cependant, le naufragé, qui avait tenté en vain de regagner des parages civi-

lisés, à des centaines de lieues de là, rencontra des aborigènes qui l'accueillirent avec faveur, le prenant pour un être surnaturel. Dès lors c'en fut fait de toute idée de retour au pays et notre Robinson, résolument, tourna le dos à la civilisation. Vivant avec les indigènes et à leur manière, il prit femme dans leur tribu et, plusieurs années durant, erra avec ces nomades dans les solitudes. Un beau jour, même, à la mort du chef, Grin fut appelé à lui succéder.

Le Vaudois ainsi devenu roitelet dans la brousse australienne ignorait lui-même combien de temps il avait vécu de cette vie errante et somme toute assez misérable, car non seulement il n'avait pas tenu de journal — avec quoi, d'ailleurs ? — mais encore il n'avait plus, là-bas, la moindre idée du calendrier. C'est là probablement ce qui explique un certain flottement et même quelques contradictions dans son récit, rédigé sous dictée faite de mémoire. Il semble cependant que le rédacteur chargé de mettre au point la relation en question — elle parut, à la fin du siècle dernier, dans le *Wide World Magazine* et connut un succès formidable ! — ait jugé bon d'y introduire certains épisodes apocryphes, destinés à corser encore les choses. Telle l'histoire de la « cache » où les natifs auraient amoncelé des perles pour une valeur de plusieurs millions ou encore celle des sœurs Rodgers, deux jeunes Européennes faites prisonnières par la tribu, à la suite d'un naufrage et dont notre Vaudois se montra le galant défenseur. Ces blanches, d'ailleurs, lui avaient rendu, semble-t-il, le goût de la civilisation et c'est après leur mort — elles périrent, soi-disant, noyées — que Grin se remit en route pour tenter de gagner un établissement européen, ce qu'il réussit après un long et périlleux voyage. Sa femme indigène, Yamba, l'avait accompagné, mais succomba aux suites des privations endurées au cours de cette randonnée.

Ces curieux mémoires furent mal accueillis par le monde scientifique où l'on traita, bien à tort, d'imposteur, le pauvre Louis de Rougemont, comme il lui avait plu de se qualifier, d'après son lieu d'origine. Ces injustes suspicions affectèrent profondément l'infortuné Grin, un parfait honnête homme et dès lors il se confina dans le silence. Au demeurant, justice lui fut rendue plus tard. Trop tard, hélas, car lorsque l'expédition dite de Cavalla, rentrée à Perth (Australie occidentale) en 1925, après avoir visité les régions décrites par Grin, confirma la plupart des observations de notre compatriote, celui-ci était mort, solitaire et délaissé, dans un hospice (*Work-house*) de Londres.

Quant au « Père Vanille », les péripéties de ses voyages chez les Canaques des îles de la Mer du Sud auraient eu de quoi défrayer dix romans d'aventures. Chose curieuse, Haenny, rentré au pays, mourut de façon tragique, assassiné par des misérables, désireux de s'emparer du magot dont ils le croyaient détenteur.

Ceci dit, passons aux Amériques et signalons deux beaux voyages qu'ont faits, dans ce continent, Félix Speiser, dont j'ai cité le nom plus haut et le Zuricois Henri Hintermann : en 1928, ce dernier entreprit également un voyage au Soudan. En 1925, Hintermann passa quinze mois dans la région fort peu

connue, située au nord du Matto-Grosso (Brésil central) où le Xingu, un affluent de l'Amazone, prend sa source. Parages éminemment inhospitaliers, couverts d'impénétrables forêts et de marécages dans lesquels vaguent des Indiens d'une redoutable férocité. Notre compatriote procéda là-bas à des observations qui servirent à faire mieux connaître l'hydrographie, très compliquée, de cette zone, où une douzaine de fleuves, courant pour ainsi dire en faisceau, se réunissent pour donner naissance à l'immense Xingu, dont la longueur atteint une fois et demie celle du Rhin. Speiser, lui, dirigea ses recherches, plus spécialement ethnographiques, d'un autre côté et, en 1924, il séjourna plusieurs mois sur les bords du Rio Paru, affluent de gauche de l'Amazone, fleuve dans lequel il se jette non loin de l'estuaire. Là, le savant bâlois se livra à une intéressante étude de tribus indiennes relativement peu connues, comme celle des Aparais, notamment.

Aimez-vous l'équitation... et les belles aventures ? Alors suivez l'exemple du jeune Bernois Hellmut Tschiffeli qui, parti de Buenos-Ayres en avril 1925, traversa à cheval tout le continent américain pour arriver, au début de 1928, à New-York où il fut l'objet d'une réception triomphale et bien méritée, certes.

Il ne serait point équitable de prendre congé du Nouveau Monde sans signaler la part prise par de nos compatriotes à la conquête de l'Aconcagua, la haute montagne — 6.834 mètres ! — se dressant dans la Cordillère chilienne. C'est un guide valaisan, Zurbiggen, qui conduisit la première expédition ayant donné l'assaut au géant ; quelques années plus tard, l'ingénieur zuricois Helbling réussit à vaincre l'orgueilleuse cime.

Bien que les Suisses — vous vous en êtes rendu compte ! — soient de grands voyageurs, le nombre de ceux qui ont fait partie de missions d'exploration dans les régions polaires se peuvent compter sur les doigts. En effet, la plupart des expéditions de ce genre revêtent, malheureusement pour nous, un caractère pour ainsi dire nationaliste et l'on n'aime guère y accueillir les étrangers, si qualifiés soient-ils. Cela explique sans doute que les Suisses, aguerris, souvent skieurs hors ligne, de santé robuste et partant fort aptes à l'exploration de ces régions inhospitalières, n'aient pas été plus nombreux là-bas.

Il y en a eu pourtant quelques-uns. Tel Xavier Mertz, dont un grand glacier du continent antarctique porte le nom et qui était attaché à l'expédition de l'Australien Douglas-Mawson, laquelle, voici une vingtaine d'années, opéra sur le littoral du secteur de Victoria, « vis à vis » de la Tasmanie, à peu près. En janvier 1912, ce zoologue bâlois, malheureusement, succomba à l'épuisement, au cours d'une randonnée entreprise en direction du pôle magnétique sud, situé précisément dans ce secteur de Victoria. Seul Douglas-Mawson réussit à regagner la base, après un tragique calvaire de plusieurs semaines. Le troisième des explorateurs, en effet, le lieutenant australien Ninnis, avait disparu dans une crevasse avec son traîneau et ses chiens. « Notre ami, écrivait Douglas-Mawson dans son journal, après la mort de Mertz, est entré dans le



repos, après de cruelles épreuves. Nous avons horriblement souffert. Mais Xavier, toujours, supporta sans une plainte les tourments les plus cruels. C'était un homme !... »

La dépouille de l'infortuné Mertz gît, par 80° de latitude, dans le grand silence du désert polaire.

Dans l'Arctique, il existe de même un glacier portant le nom d'un savant de chez nous, le Vaudois Paul Mercanton qui, avant la guerre, participa à l'expédition de Quervain sur l'*inlandsis* groenlandaise, que nos compatriotes franchirent de l'ouest à l'est. Lors de son retour en Europe, l'expédition fit le voyage à bord du *Hans Egede*, sur lequel se trouvait également le trop fameux Dr Cook, lequel prétendait avoir atteint le pôle nord en 1908, soit une année avant Peary !

Le glacier Mercanton, dont je parlais plus haut, se trouve par 74° degrés de latitude environ, sur la côte orientale du Groenland. Il aboutit au fond de l'immense fjord de François-Joseph et descend des flancs du Pic Petermann qui passa longtemps pour la plus haute sommité de la grande île. Lors de l'expédition dont je parlais plus haut, cependant, de Quervain et ses compagnons découvrirent, au nord-ouest d'Angmasalik, une sommité plus élevée, haute, de 3.440 mètres, qu'ils baptisèrent Mont Forel... encore un nom de chez nous.

C'est le professeur Wordie, directeur de l'Institut géologique de Cambridge, qui a donné au glacier dont nous parlions le nom de son ami Mercanton, avec lequel il est fort lié. En 1921, sauf erreur, ces deux hommes de science firent, pour la première fois, l'ascension du Beerenberg, la plus haute cime de l'île solitaire de Jan Mayen, entre la Norvège et le Groenland.

Puisque nous citons le Beerenberg, ne manquons pas de rappeler qu'un des cratères adventices de ce volcan éteint porte le nom de Carl Vogt. L'illustre naturaliste, professeur à l'Université de Genève, fit en effet partie d'une expédition qui, dans le dernier tiers du siècle passé, visita cette île lointaine.

Nous voici au bout de notre périple. Répétons, en terminant, que cette brève étude n'a aucunement la prétention d'être complète. Pour cela, il nous aurait fallu citer bien des noms encore. Parmi nos missionnaires, par exemple, combien n'y en a-t-il pas eu pour faire, à côté de leur apostolat, œuvre sinon d'explorateurs, du moins d'observateurs avertis et consciencieux. Tel le vénérable M. Junod, dont les travaux sur les Barongas font autorité en matière de linguistique africaine. Et bien d'autres encore. Citons-les, en phalange, à l'ordre du jour <sup>1)</sup>.

---

<sup>1)</sup> Nous tenons à remercier ici nos informateurs bénévoles et à exprimer notre reconnaissance à l'*Illustré* qui, fort obligeamment, nous a autorisé à faire de larges emprunts à un article paru, voilà trois ans, dans ses colonnes et dû à la plume d'un écrivain pour lequel nous avons vive sympathie. Espérons qu'il ne nous intentera pas un procès pour plagiat !

Ajoutons que nous serons toujours heureux de recevoir, à destination de l'*Echo suisse* et d'autres périodiques de chez nous, des nouvelles de nos compatriotes œuvrant sous le grand soleil des Tropiques... ou dans les glaces du pôle !

# L'ÉMIGRATION TESSINOISE

par Emilio Bontà, Lugano

---

Dans le canton du Tessin, l'émigration revêt une importance exceptionnelle et présente une grande variété de traditions et de formes. Vu l'impossibilité d'épuiser un si vaste sujet, je me bornerai aux faits et aux caractères principaux.

## Les deux zones géographiques

Tout d'abord quelques considérations préliminaires.

Le Tessin se compose de deux zones qui manifestent un contraste géographique marqué et se différencient fortement par le type de l'économie rurale et par le caractère des habitants. Le Sopra Ceneri comprend un système de profondes vallées alpines convergeant en éventail vers l'extrémité nord du lac Majeur, ou débouchant dans l'artère principale du Tessin : petites vallées étroites et désolées ou vallées plus larges, aux flancs également déchirés, mais dont le fond comblé par les alluvions, est recouvert d'un gai tapis de champs ourlés de vignobles. Le Sotto Ceneri gravite presque tout entier autour du bassin du lac de Lugano aux coudes capricieux ; son aspect est nettement préalpin : des arêtes aiguës du Tamaro et du Camoghé, le pays descend vers le labyrinthe des chaînons calcaires et éruptifs, puis vers les croupes des collines qui s'abaissent par degrés successifs pour mourir doucement dans la vaste plaine basse du Pô.

Au nord, la montagne majestueuse et sévère, l'horizon borné de la vallée, la vie inexorablement dure et étroite ; au sud, un pays où alternent la molle langueur et l'âpreté soudaine, l'horizon joyeux, le travail moins dispersé et plus aisé, des manières plus vives et la loquacité lombarde.

Ce contraste se répercute sur l'émigration.

La région alpestre a toujours été une réserve de main-d'œuvre peu spécialisée, de gens pour la plupart adonnés aux vulgaires ouvrages de l'écurie, de la cave, de la cuisine, des transports. La région préalpine, en revanche, peut se vanter de son émigration plus que millénaire de constructeurs et d'artistes. En outre, la différence dans l'économie rurale détermine, ou du moins conditionne les saisons de l'émigration. Dans les hautes vallées du Sopra Ceneri, la culture des champs et l'élevage du bétail enchaînent si inextricablement toute une série de travaux, de déplacements, de soins divers qu'il est très difficile de s'absenter pendant l'été : là, l'émigration la plus typique est celle de l'hiver : celle des rôtisseurs de châtaignes, des valets d'écurie, des portefaix, des ramoneurs. Au contraire, dans la région des collines méridionales, où cette complication est minime, c'est l'émigration de l'été qui prédomine : celle des

maçons, gypsiers, stucateurs, chauffourniers et briquetiers, tailleurs de pierre. Dans cette zone, la nécessité d'émigrer est peut-être encore plus urgente, car beaucoup de familles ne possèdent pas de terres, et les minuscules propriétaires ne peuvent pas se dédommager sur les vastes domaines patriciens caractéristiques du Sopra Ceneri.

Il n'est pas superflu de remarquer que les riverains du lac Majeur jouissent d'un pays heureux et doux; aussi l'émigration y a-t-elle pris un développement qui rappelle beaucoup celle des territoires de Lugano et de Mendrisio. Par exemple, dans le Gambarogno (avec Indemini), les maçons abondent, et la tradition artistique est très marquée dans certaines localités, surtout à Ascona-Ronco, patrie du grand Antonio Ciseri. Le val Maggia lui-même — le fait semble étrange — a alimenté jadis une troupe constante de maçons, assez nombreuse pour envahir la zone même du lac de Lugano et du Lario.

### Flux et reflux

A toutes les époques à nous connues, la population du Tessin a été soumise à un double rythme de flux et de reflux. Les gens de la plaine lombarde et de la péninsule italienne en général remontent vers les montagnes par une impulsion naturelle d'expansion — parfois même de représailles politiques; et les habitants de chez nous redescendent vers la plaine et les centres de la vie italienne pour y chercher un travail et des gains que la montagne ne saurait leur fournir. Ce n'est que depuis l'ouverture du Gothard (1882) que ce rythme a été compliqué par l'immigration venue du nord.

### Les maîtres "Comacini"

Pendant tout le moyen âge, l'unique débouché de l'émigration tessinoise, ce fut l'Italie, où conduisaient non seulement les voies naturelles de communication, mais encore les liens politiques et ecclésiastiques. Côme et Milan, alors déjà comme à l'époque romaine, remplissaient pleinement les fonctions de métropoles. Les marchés de travail persistèrent aussi durant la période obscure de la domination lombarde et franque. Il n'est point vrai que toute l'activité économique se soit alors appauvrie et immobilisée dans les villages et les campagnes. Déjà dans l'époque lombarde s'affirme discrètement un regain de vie et d'ardeur au travail. Et déjà alors les maîtrises préalpines existaient et fournissaient une main-d'œuvre experte et spécialisée. Nous en avons deux preuves : dans l'édit des Rotari de 643, qui fixe par deux dispositifs les bases de la responsabilité civile des constructeurs « comacini »; et dans cette espèce de capitulaire d'adjudication inséré dans les lois lombardes, qui porte comme titre *De mercedibus commacinorum* et qui nous indique les tarifs des travaux d'édilité.

## MAISONS SUISSES



La nouvelle Maison Suisse de Mexico (ouverte en 1930). Le bar et la salle des fêtes munie d'une scène



La grande salle de la Maison Suisse de Milan

## ÉGLISES SUISSES



Le pasteur Mühlemann avec une classe de catéchumènes devant l'église  
de la colonie suisse de Nueva Helvecia, en Uruguay



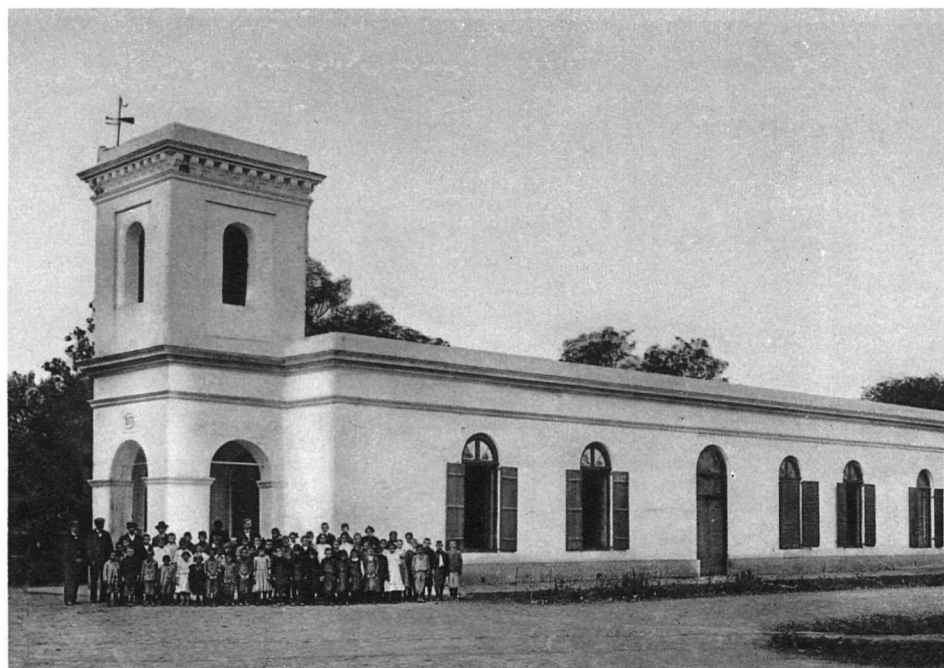
L'Eglise suisse de Londres, fondée en 1763



La colonie suisse de Hambourg possède son propre cimetière (Ohlendorfer Friedhof)



La chapelle évangélique d'Alexandrie, Egypte



Le bâtiment ci-dessus sert à la fois d'église et d'école à la colonie suisse de San Carlos Sud, Argentine



DES CHAMBRES DE COMMERCE SUISSES A L'ÉTRANGER  
 existent à Paris, Vienne, Lyon, Marseille, Gênes, Bruxelles ; on trouve des institutions analogues au Caire,  
 à Buenos Aires, à Milan (S.S.C.), à Barcelone, etc.



Bureau de la Chambre de commerce suisse à Gênes



La salle du Comité de Direction de la Chambre de commerce suisse à Paris

Les maîtres « comacini » ! Le nom est désormais célèbre dans le monde des arts. On peut discuter sur son étymologie : dérive-t-il vraiment de *Côme*, ou ne vient-il pas plutôt de la locution *cum machinis* ? Le fait est que la phalange des « comacini » sortait de la partie du diocèse de Côme, qui s'étend des rives du Lario à celles du lac Majeur. Située au centre de ce territoire, la contrée du lac de Lugano a toujours formé le plus grand réservoir de la nombreuse famille.

Ces « maestrani » s'en allaient dans les provinces de l'Italie, auprès et au loin, poussés par le désir du gain et par le plaisir secret de faire surgir quelque prodige de pierre, de planter sous le ciel quelque monument durable de force et de beauté. Ils s'en allaient en troupes comme les hirondelles, hiérarchiquement groupés en maîtres, compagnons et apprentis, et étroitement unis par leur travail, mais plus encore par les liens de la parenté et de leur patrie commune. Accoutumés à traiter les pierres dures et très diverses de leurs montagnes et de leurs carrières, ils apportaient, parmi les habitants de la plaine, des aptitudes particulières qui s'accordaient fort bien avec la glorieuse manière de « l'œuvre romane » liée aux moellons régulièrement taillés ; leurs maîtrises abondaient en ouvriers spécialisés dans le travail de la pierre : *taiapreda*, *picapreda*, *spezapreda*, *lapicidii* ; leurs maîtres étaient souvent désignés par les termes de « *magistri a lapidibus vivis* » et de « *magistri serilii* ». Suivant la coutume d'alors, à côté des gages en espèces, ils recevaient des rations de vivres : pain, vin, viande, poisson, etc. Ce salaire en nature était garanti dans les contrats et compris sous l'expression *in solido vestito*.

Jusqu'à l'aube de la Renaissance, bien peu de noms ont surnagé, et rares sont ceux qui accompagnent l'œuvre : il faut aller les dénicher dans les registres des divers édifices en construction et dans les actes notariés de la vie privée. A force d'être employés, les termes géographiques collectifs s'appliquèrent à des métiers : *comacini*, *transpadani*, *campionesi*, *lombardi*. L'expression énigmatique de *maestri antelami* n'est peut-être qu'un autre synonyme. Le nom commun de « *lombardi* » s'attacha aux ressortissants de Carona travaillant à Venise et se substitua au nom propre de famille des Solari.

Les noms changent, mais non les choses. A travers la féodalité, l'époque des communes et des seigneuries (et bien des siècles encore), nos maîtrises sont toujours en activité autour des constructions des diverses régions de l'Italie — partout où doivent s'élever des palais, des cathédrales, des couvents, des forteresses. Elles travaillent au dôme de Trente, à ceux de Parme, de Lucques, de Modène, à l'église Sainte-Marie-Majeure de Bergame, aux tombeaux des Scaliger, aux dômes de Milan, de Monza, de Borgo S. Donnino, de Sienne, de Viterbe, d'Orvieto, de Côme, à la Chartrreuse de Pavie, aux édifices en construction de la Vénétie, des Romagnes et des Marches, à ceux de Gênes, de Savone, de Pontremoli, d'Assise, de Rome et même de la Sicile.

## La plus ancienne émigration des hautes vallées

Le plus ancien et le plus notable des courants migrants des hautes vallées est celui qui emportait à Milan les habitants du val Blenio et de la Léventine. Le val Maggia et le val Verzasca, rattachés à Côme, n'eurent pas de relations particulières avec la métropole lombarde, au moins jusqu'à l'avènement des Visconti, si ce n'est pour le transport des bois le long du lac Majeur et la participation de mercenaires aux actions militaires.

J'ai déjà esquissé la physionomie de l'émigration alpine. A Milan, les émigrants du val Blenio et de la Léventine vquaient à ces travaux pour lesquels il faut plus de vigueur que d'apprentissage, plus de faculté d'adaptation que de goût. Ils étaient « portatores », c'est-à-dire portefaix (ils portaient surtout la brante), garçons d'écurie, cuisiniers, marmitons, vendeurs de lait, fromagers. Nous avons connaissance d'un Giovanni de la Léventine habitant Milan, qui fut cité comme témoin par les chanoines dans le fameux procès de 1311, et qui avait le bel âge de 113 ans ! Les ressortissants du val Blenio étaient les meilleurs cuisiniers et les serviteurs de cour les plus appréciés. Et ils faisaient même des carrières politiques. Un certain maître Jacopo da Belgno, *cuisinier de l'Illustre Dame Notre Mère* (la duchesse Blanche-Marie), fut élevé à la dignité de *Familier* de Cour, et en 1471 à celle de podestat de Blenio, avec la faculté de se faire représenter par Symono Ardizono.

Comme portefaix, ils avaient à titre d'émules les robustes citoyens des rives du lac Majeur — région qui fournissait pourtant en grand nombre des « maîtres de pierres vives » et des entrepreneurs de transports de bois. Dès les premiers temps, l'émigration de Locarno et du val Maggia a suivi l'exemple des maîtrises du Sotto Ceneri, mais sur un rythme moins intense. Locarno envoyait dans les cités et les cours italiennes de bons constructeurs, et aussi des sommeliers (*camareri*), des sbires (*berrovieri*), des valets d'armée (*galupi*), des gens de métiers, de loi et d'armes.

## LES TEMPS MODERNES

### Edilité et Beaux-Arts

Pendant toute la période de la Renaissance et du baroque, la vieille émigration du type « Comacino » persista et prit même de nouveaux développements. Les maîtrises et les corporations se multiplièrent et conquièrent des conditions et des privilèges qui durèrent presque intacts jusqu'à la tempête de la Révolution française.

Pendant ces siècles, nos artistes accomplirent une œuvre gigantesque ; et ils attachèrent leurs noms aux grandes merveilles de l'art italien, comme l'avaient déjà fait à la fin du xiv<sup>e</sup> siècle et pendant le xv<sup>e</sup> les Solari à Milan en y dirigeant pendant de longues années les travaux du Dôme, de

l'Hôpital Majeur, de la Chartreuse. Venise et son territoire sont le champ d'activité des Lombardo-Solari. Gênes et la Ligurie se parent des chefs-d'œuvre des Gagini qui s'y succèdent pendant quatre siècles, du <sup>xv</sup><sup>e</sup> au <sup>xix</sup><sup>e</sup>. A Rome, Domenico Fontana de Mélide élève l'obélisque de la place Saint-Pierre, Carlo Maderno de Bissone construit la façade de Saint-Pierre, et Francesco Borromini, lui aussi de Bissone, crée le baroque le plus échevelé.

Mais avec la Renaissance, un fait nouveau se produisit : constructeurs et artistes débordèrent en dehors de l'Italie, sur presque toute l'Europe. Pénétrés du souffle de l'humanisme et animés d'une vie exubérante, les Etats européens empruntent à l'Italie les éléments de l'art, et en même temps les artistes. Ces relations furent facilitées par diverses circonstances, telles que les conciles de Constance et de Bâle, le mariage de Bona Sforza (fille de Gian Galeazzo) avec Sigismond de Pologne (1518), l'assujettissement définitif de près de la moitié de l'Italie aux Espagnols (1559), la paix de Westphalie (1648). Pour les Tessinois, l'émigration au nord des Alpes fut facilitée par leur proximité de la frontière et par leur rattachement complet à la Confédération helvétique (1512).

Un des premiers qui porta le flambeau de l'art dans le vaste monde, ce fut Pace Gagini (mort en 1502), qui de Gênes passa en Espagne, et construisit à Séville le tombeau de Catherine de Rivera; il accomplit une œuvre analogue en France, dans l'église de Folleville, en collaborant avec Antonio della Porta à l'érection du tombeau de Raoul de Lannoy. Plus audacieux, plus aventureux encore en cette fin du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle fut Pietro Antonio Solari, fils de ce Guiniforte qui était à la tête de presque tous les importants édifices en construction à Milan et dans la Lombardie. Il passa à la cour de Russie, et, sur les plans du Castello de Milan, édifia à Moscou le Kremlin. Sur la tour principale, il laissa l'inscription suivante : *Petrus Antonius Solarius Mediolanensis Anno Nat. Dom. MCCCCLXXXI juni.*

Déjà au commencement du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, l'Espagne accueille les Gagini, les Carloni, les Aprile, les Verda, les Scala; en Autriche et en Allemagne essaient les familles des Verda de Gandria et des Carloni de Scaria-Rovio, les Lallio et les Taddei, aussi de Gandria, les Lucchesi de Pambio et maints autres citoyens des territoires de Lugano et de Mendrisio. Alessandro Verda éleva dans la seconde moitié du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle le mausolée du Dôme de Sekkau. Un G. B. Verda, né en Autriche et voué aux études juridiques, parvint aux plus hautes dignités sous Ferdinand II : conseiller intime, vice-chancelier, baron de Werdenberg, comte de Namiest, chancelier impérial; c'est à lui qu'on doit la fondation du collège ou séminaire de Gorizia. Il mourut en 1648.

La guerre de Trente Ans fut suivie d'une recrudescence de vie, et nos artistes affluèrent de nouveau plus nombreux dans les Etats les moins ravagés par la guerre, surtout dans les pays catholiques tels que l'Autriche proprement dite, la Bavière, les pays rhénans, la Pologne. Des architectes tessinois se trouvent aussi en Hongrie, en Hollande, en Angleterre et au Danemark. C'est

de ce dernier Etat que Domenico Trezzini, d'Astano, se rendit en Russie, où sur les ordres du czar Pierre le Grand, il bâtit Pétersbourg, dans les premières années du XVIII<sup>e</sup> siècle.

La Mesolcina fournit aussi à l'émigration bon nombre de maçons, de stucateurs, de peintres, d'architectes; à côté des maîtres tessinois, les *maîtres grisons* acquirent aussi la célébrité. C'est d'un stucateur de la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle originaire de S. Vittore que provient la famille autrichienne des Camessina, élevée à la chevalerie avec Alberto Camessina (mort en 1881).

La vraie émigration des architectes et artistes tessinois en Russie date de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle et de la première moitié du XIX<sup>e</sup>. Elle partit presque tout entière du territoire de Lugano, des villages de la Colline d'Or et de ses alentours. Y prirent part les Adamini de Bigogno (Agra), les Lamoni de Muzzano, les Bernardazzi de Pambio, les Gilardi de Montagnola, les Rusca, les Bruni, les Fossati.

Giuseppe Bernardazzi participa à l'expédition de l'Elbrouz (1829). Son nom figure gravé dans le porphyre au pied de la haute montagne, avec ceux de ses compagnons. Au Caucase, il établit les plans et présida à la construction de diverses églises; il fonda, pour exploiter des eaux minérales et comme station climatérique, la ville de Piatigorsk, située au pied d'une montagne à cinq sommets qui lui a donné son nom : les indigènes l'appellent Becktau, Cinq Têtes, et le nom russe a le même sens. Antonio Adamini dressa le grand obélisque d'Alexandre à Saint-Pétersbourg en 1832. Ceux qui rentraient de Russie rapportaient au pays la richesse : c'est de là, dit-on, que provient le nom de *Colline d'Or* donné à leur district natal.

Dans les cantons suisses également, il y eut une affluence notable d'ouvriers de la construction. Pour en donner une idée, il suffira de rappeler que, dès le XVI<sup>e</sup> siècle, un Bernardo Guglielmazzi (Gielmasch) de Bignasco restaura gratuitement à Uri la chapelle de Bauen et reçut la bourgeoisie d'honneur; Giuseppe Sulbiolo de Ponte Capriasca construisit le palais Ritter de Lucerne, siège du gouvernement. Gaetano, Matteo et Paol'Antonio Pisoni d'Ascona édifièrent la cathédrale de Saint-Ours à Soleure. Des stucateurs de Castello et de Lugano travaillèrent en 1606 au couvent de Wettingen. Un Giuseppe Croce est l'auteur du premier monument de pierre élevé à Guillaume Tell, à Altorf, en 1786. Ce fut un admirable chef de grandes entreprises de construction que Pietro Morettini, de Cerentino dans le val Maggia, un simple entrepreneur qui s'éleva au rang d'ingénieur des fortifications et collabora en France avec Vauban. Lors de l'un de ses retours au Tessin, il tomba de cheval sur la route du Gothard et se brisa une jambe. C'est pendant sa convalescence qu'il conçut le projet de percer le *Trou d'Uri*, travail qu'il accomplit en onze mois, en 1707 et 1708. C'est également à lui qu'on doit la *Meyenschanze*, fortification désirée par les Uranais pour défendre la vallée contre les incursions éventuelles des Bernois. Au XIX<sup>e</sup> siècle, les ingénieurs Giulio Pocobelli

et Meschini accomplirent des travaux non moins audacieux dans les mêmes gorges du Gothard.

L'ancienne émigration dans l'intérieur de la Suisse, renforcée par les relations officielles et par les rigueurs de la réaction catholique, détermina le passage de nombreuses familles tessinoises dans la Suisse centrale et à Zurich : les A Pro, les Crivelli et les Giudici (Uri), les Gams (Schwytz), les Corragioni et les Balthazar (Lucerne), les exilés locarnais Orelli, Muralti (Zurich) etc. Cet exode vers le nord fait penser au mouvement inverse, aux familles germaniques, parfois illustres, qui, égrenées au cours des siècles, vinrent s'établir au Tessin. Uri en a fourni le plus grand nombre (von Mentlen, von Beroldingen, Jauch, Simen, Trösch, Z'berg, Gisler, Regli, Tanner, Müller, Bessler). A Zurich, les Locarnais introduisirent l'industrie de la soie, florissante à Locarno et dans la province de Côme; Diego Maderna la porta plus tard à Lucerne.

Les maîtrises formaient leurs associations sur la double base du métier exercé et du lieu de destination, en conservant plus ou moins rigide l'unité de leur lieu de provenance. Partout elles tendaient au privilège. Dans le bailliage de Lugano, les *maîtres maçons* (*maestri da muro*) introduisirent dans les statuts locaux deux dispositions par lesquelles ils interdisaient au public d'employer des entrepreneurs non reconnus par la corporation et ils éliminaient pratiquement la concurrence entre les maîtres eux-mêmes en stipulant que, *lorsqu'un maître maçon a conclu un contrat pour faire une construction, nul ne peut faire une offre inférieure à celle qu'il a faite le premier*. Ces deux dispositions ne purent d'ailleurs pas être maintenues.

Parmi les associations nées dans les villes où se rendaient les émigrants, la plus importante est peut-être la *Société des Luganais de Turin*, qui se développa dans le cadre des privilèges accordés aux cantons catholiques et à leurs ressortissants par les ducs de Savoie; ces privilèges, spécialement confirmés pour la première fois aux Luganais en 1624, consistaient en immunités concernant *les levées de troupes, le fouage et les taxes pour l'usage du moulin et des fours*. Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, de telles conditions de faveur ne furent plus confirmées; Charles-Emmanuel en voulut même l'abolition expresse en 1739. Mais la corporation continua à fleurir, pour le plus grand bien de ses membres, utile surtout aux étudiants et aux apprentis qu'elle soutint en tout temps et auxquels elle permit de fréquenter les écoles de dessin. Aujourd'hui encore, certains jeunes gens reçoivent d'elle gratuitement logis et pension. La société conserve plusieurs de ses caractères traditionnels : dans les cérémonies religieuses, elle se sert de l'église de saint François et elle est dirigée par un président nommé « *priore* ». L'année passée elle a célébré son troisième centenaire (1930).

La *corporation* proprement dite, ou *école*, se distingue des associations d'un caractère moins spécialement professionnel, connues sous les noms de *congrégations*, de *confréries* et de *compagnies*. Elle a créé pour chaque métier ou profession artistique un état juridique du travail, et, en l'espèce, elle distri-



buait des diplômes et des lettres de recommandations aux associés qui se rendaient à l'étranger. Par exemple, la corporation des stucateurs travaillant à Cherasco déclare solennellement, par acte notarié, que Carl'Antonio est ouvrier qualifié et peut émigrer. « En présence de toute la corporation de notre très noble art et avec son consentement, je déclare et atteste que Carlo Antonio d'Arogno a appris notre art auprès de moi pendant l'espace de trois ans, et qu'après les avoir accomplis, il s'est présenté à moi et à toute la corporation et a demandé humblement la permission d'aller travailler en Bohême ou en d'autres lieux. Par quoi, sa capacité ayant été reconnue suffisante, nous lui avons accordé telle licence. C'est pourquoi, le jeune homme étant d'un bon naturel, diligent, fidèle et craignant Dieu, nous prions pour l'amour du Christ les maîtres stucateurs et toutes les corporations de notre art de lui octroyer l'autorisation d'exercer librement... » etc. Ce certificat porte la date de 1687 et la signature du maître stucateur Bernardo Cometta d'Arogno.

Au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, les privilèges allèrent s'amointrissant, et, à la fin du siècle, ils furent emportés par la houle révolutionnaire. Les vieux organismes du travail disparurent, mais il subsista les associations de caractère surtout social. A cette cause d'écrasement s'ajouta la prédominance des académies, qui imposèrent au travail artistique les moules de la scolastique néoclassique et accrurent le formalisme hiérarchique. Pour les Tessinois, l'Académie de Brera devint une sorte d'arène où ils firent carrière. Giocondo Albertolli de Bedano y professa avec honneur de 1775 à 1812, et en même temps que lui et après lui, ses fils, ses neveux et ses compatriotes. Giacomo Mercoli, de Mugena, et Pietro Bettelini, de Caslano, sculpteurs, Simone Cantoni, de Muggio, et Luigi Canonica, de Tesserete, architectes, ainsi que Domenico Aspari, d'Olivone, appartinrent à la nouvelle formation de type académique. Il était réservé à Vincenzo Vela, le dernier des grands « comacini », de réagir contre l'académisme des « néocomacini ».

L'émigration des vallées a toujours été très variée.

## Chapeliers

Il faut citer tout d'abord l'Onsernone pour son industrie de la paille et pour l'émigration qui en résulte. Contrairement à ce qui a fréquemment été dit et écrit, l'industrie de la paille et des chapeaux de paille remonte, dans cette vallée, bien au delà du XVIII<sup>e</sup> siècle. Lorsque l'évêque Archinti visita Locarno en 1597, le curé de Loco (c'est-à-dire de tout l'Onsernone) lui présenta la doléance suivante : « Les dimanches et jours de fête, le matin à toute heure, on vend et on achète publiquement pendant 2 ou 3 heures, près des églises mais en dehors du cimetière, non seulement des victuailles, mais encore de la paille tressée et autres denrées pour les besoins des pauvres... » Donc, à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, il y avait un trafic de paille tressée; et cela autorise à croire qu'il y avait déjà plusieurs dizaines d'années que l'industrie avait été intro-

duite. D'où ? Probablement d'Allemagne, puisque ce sont les habitants de l'Onsernone eux-mêmes qui ont porté leurs produits en Italie et que le terme consacré est celui de *binda* et non de *treccia*. Pendant quatre siècles, ce genre de travail fleurit dans la vallée et les gens s'en allèrent par le monde vendre la paille tressée et les chapeaux, établissant ici et là des dépôts, ouvrant quelques boutiques. A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au cours du XIX<sup>e</sup>, il y avait des marchés actifs à Borgomanero, Borgosesia, Novare, Turin, Chieri, Savigliano, Saluzzo, Pinerolo, Pavie, dans quelques localités savoyardes et à Genève. On exportait pareillement dans les cantons suisses. Aujourd'hui, l'industrie est éteinte. Les droits d'entrée, la concurrence accrue, l'émigration d'outre-mer l'ont totalement débilitée. Les hommes seuls s'occupaient de la vente; ils partaient en mars et rentraient en août ou septembre. En 1869, le contingent des émigrants se composait comme suit : Loco 70, Mosogno 43, Crana et Vergeletto 25, Auressio 19, Comologno 18, Russo 15 et Berzona 14.

### Ramoneurs et fumistes

Les ramoneurs ont presque complètement disparu. L'obligation de fréquenter l'école jusqu'à 14 ans, la possibilité d'autres gains ont rompu la tradition. Les derniers représentants de cette émigration, jadis si importante, proviennent du village de Vogorno dans le val Verzasca. Mais c'est une erreur de considérer cette vallée comme la terre classique des ramoneurs. Les documents du passé indiquent clairement comme réservoir essentiel le val Vigezzo (Centovalli) et toute la zone allant de l'Ossola au Bernardin, comprenant, outre le Vigezzo, l'Onsernone, le Verzasca et la Mesolcina (Soazza et Mesocco). Au sujet de la suprématie du val Vigezzo, nous possédons les témoignages explicites du chroniqueur Stumpf et de l'historien Tschudi. Dans sa Chronique (1546), le premier mentionne le val Vigezzo comme le « val des ramoneurs » (Kaminfägethal) et affirme que ces artisans-là parcouraient « gemeintlich alle lender des gantzen Europae ». Le second, dans sa Rhétie (1538), dit à peu près la même chose et spécifie les régions où se rendent les émigrants : « Im Veietz sind alles Kaminfeger, die nach Neapel, Sicilien, Frankreich und Tutschland ziehen ». Donc, dès le XVI<sup>e</sup> siècle, nos ramoneurs faisaient leur saison à l'étranger. Sous la désignation de « Tutschland » rentrent ici certainement divers débouchés qui, au XVIII<sup>e</sup> siècle et plus tard, prendront de l'importance : l'Autriche, la Hongrie, la Pologne. Il suivait certainement un itinéraire traditionnel, ce petit ramoneur que Gabriele Rosa, prisonnier au Spielberg, vit surgir un jour d'une cheminée de la forteresse et avec lequel il s'efforça en vain d'échanger quelques paroles : c'était justement un Tessinois !

L'émigration d'outre-mer n'anéantit pas brusquement celle des ramoneurs. Le rapport du commissaire de Locarno en 1869 en signale encore des troupes nombreuses : 400 à Intragna, 110 à Vogorno, 33 à Corippo, 31 à Mergoscia, 22 à Borgnona, 10 à Sonogno, 13 à Palagnedra, 8 à Lavertezzo, 6 à Frasco,

5 à Brione Verzasca, 2 à Gordola. Le demi-bataillon d'Intragna démontre que ce coin de pays est vraiment le centre de la maîtrise campagnarde. En effet, c'est à Intragna que se trouvait... l'aristocratie des patrons. Chaque patron (*faïsc*) rassemblait son groupe de ramoneurs (*rusca*) et de jeunes aides (*ruskit*). Il était sévèrement interdit à un groupe, dans l'exercice de son métier, d'empiéter sur le territoire réservé à un autre — comme chez les mendiants organisés. Ces artisans réalisaient de jolis bénéfices et n'étaient point aussi rustres que se l'imaginait l'opinion publique : les ramoneurs de Lavertezzo émigrant en Sicile, unis en une coopérative appelée *Ecole de Palerme*, développèrent par leurs *aumônes* annuelles la prospérité de la paroisse et de la commune et fondèrent en 1671 une chapellenie scolastique, — une des premières écoles de la vallée ; le chapelain était en effet tenu de faire gratuitement la classe à tous les enfants sans distinction, et de leur apprendre la lecture, l'écriture, l'arithmétique et la grammaire.

La saison ordinaire allait du commencement de novembre à la fin de mars ou au début d'avril.

Au métier de ramoneur est indissolublement lié celui de fumiste, qui d'ordinaire en dérive. Les fumistes sortaient presque tous de la même région, comprise entre l'Ossola et le S. Bernardin, mais, vu la dignité plus grande du travail, ils étaient nombreux aussi dans les villages moins indigents. Ce sont les environs de Locarno qui fournissaient le plus fort contingent, lequel, en 1869, se répartissait comme suit : Brissago 20, Caviano 14, Gerra Gambarogno 13, Mosogno 8, Vairano 6, Vira 4, Verscio 3, Comologno 2, Casenzano, Orselina, Palagnedra, Tegna et S. Abbondio chacun 1. Ils se rendaient de préférence en France, en Autriche, en Hongrie, en Pologne. Une branche de a famille des Giugni de Locarno, par suite de son séjour en Pologne, s'appela Giugni-Polonia. A Vienne mourut en 1891, à 73 ans, un illustre rejeton des Giugni transplantés en Autriche : *Carlo Juin*, né dans cette capitale d'un père fumiste, qui pratiqua la florissante industrie paternelle, mais qui en même temps écrivit des comédies et fonda la société d'écrivains et d'artistes de l'*Ile verte* (Grüne Insel). La Mesolcina donna aussi un homme de grand talent en la personne de Giuseppe Giorgio Toscano del Banner, dont le père, originaire de Mesocco, avait émigré à Vienne comme ramoneur. Il entreprit une *Histoire de la littérature autrichienne* et en publia la première partie. A Presbourg, il reprit l'ancien métier, avec ardeur, comme maître ramoneur. Il mourut en 1851.

Des fumistes portaient aussi du val Maggia, de Cavergho et de Bignasco, et se rendaient en Hollande en compagnie d'autres artisans, maçons, paveurs, fabricants d'ombrelles, etc. Groupés par village, ils créèrent en 1774 et en 1817 deux associations de bienfaisance pour l'embellissement de la vénérable église de Saint-Antoine de Padoue à Cavergho et de la vénérable église de Saint-Michel-Archange à Bignasco.

Le village de Chironico dans la Léventine envoyait aussi des fumistes à Venise, ainsi que des vidangeurs, tous munis de privilèges et admis dans les

processions avec leurs gonfanons particuliers. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, ce dernier courant s'orienta vers la France.

## Portefaix et rémouleurs

L'émigration des portefaix fut jadis florissante en Toscane et dans le Latium. Elle était alimentée par presque tous les districts qui entourent la chaîne du Ghiridone : Centovalli (Rasa, Palagnedra, Borgnone), Pedemonte (Tegna, Verscio, Cavigliano), Losone, Ronco et peut-être Ascona. Les places fréquentées étaient Rome, Viterbe, Florence, Pistoie, Livourne. Dans cette dernière localité, ceux du Pedemonte, avec les villages de Rasa et de Palagnedra, jouissaient d'un privilège particulier octroyé par le grand duc en 1631. Dans l'ensemble, cette émigration paraît avoir duré près de cinq siècles, comme en témoigne l'inscription qui figure sur la chapelle que fit élever au bord de la route d'Argegno, à Ronco, un vétéran, Alessandro Molinari. En voici le texte : Roma, Palagnedra, Rasa et coll'amica Norcia Romana — che per cinque secoli — ebbero il maneggio delle dogane — Firenze Pistoia — Alessandro Molinari — ultimo superstite — pose.

Les réformes de 1848 portèrent le coup de grâce aux privilèges des portefaix. Certains villages souffrirent beaucoup de la suppression du monopole. « Quand on pense — écrit le curé de Rasa — que dans les derniers temps chaque portefaix rapportait environ 3600 liras par année, on ne peut faire moins que de constater quel contre-coup devait avoir, et a eu en effet, un tel changement sur la marche des affaires du pays. Depuis ce moment, Rasa est allé en déclinant à vue d'œil : des familles se sont éteintes, des maisons se sont fermées par manque d'habitants, en soixante ans la population a diminué de moitié ! »

Les habitants du Pedemonte continuèrent plus ou moins à émigrer, en s'adonnant à des métiers nouveaux : garçons, commis de magasin, intendants de commerces d'étoffes, négociants, etc. Rasa et Palagnedra fournirent des rôtisseurs.

Parallèlement à l'émigration des portefaix, celle des rémouleurs et des couteliers, partant de Losone, se déversa dans les mêmes régions, la Toscane et le Latium. Leurs traces sont encore aujourd'hui visibles dans un champ plus vaste, de même que leurs excellents produits se trouvent encore dans les coutelleries et les quincailleries que tiennent à Florence et à Rome quelques familles issues de Losone (Bianda, Brogini, etc.).

Les émigrants de la zone locarnaise établis à Florence dès 1592 constituèrent une confrérie pieuse qui fut agrégée à la *Chapelle de Saint-Joseph* de la Madona del Sasso. On l'appela la *Compagnie de Florence*, et elle avait un caractère à la fois économique et religieux. Les émigrants se rendant à Viterbe formèrent plus tard une confrérie analogue, la *Compagnie des paysans de Viterbe*, qui fut agrégée à la chapelle de Saint-François de la même église.

Les portefaix de la Léventine fréquentaient les cités de Milan, de Venise et de Gênes.

### Chaudronniers

Une autre industrie ambulante encore vivante, c'est celle des chaudronniers et magnins du val Colla. C'est en été qu'ils s'en vont travailler, sans trop s'éloigner, à moins qu'ils ne passent en Amérique. L'antiquité de cette émigration est attestée par l'étrange argot qui s'apprend avec le métier : le « rusgin ». Il serait pourtant faux de croire que c'est un langage conventionnel secret. Pour peu qu'on l'analyse, on démêle des bases latines et néolatines, ainsi que des formes et locutions qui doivent avoir été à une certaine époque d'un usage général. Son caractère singulier provient d'une part d'un conservatisme linguistique plus tenace, probablement favorisé par le désir de soustraire au public le sens des entretiens, et d'autre part par l'accentuation de l'élément lexicologique fortement réaliste et burlesque. Par des procédés analogues, les ramoneurs avaient créé, sur le fond de la langue commune, leur dialecte particulier, un *taron* inaccessible aux profanes.

### Vitriers et ferblantiers

Les vitriers se multiplièrent dans la première moitié du <sup>xix</sup>e siècle.

Ils ne provenaient pas d'une zone déterminée : la vallée de Morobbia en envoyait beaucoup en Belgique, la Léventine beaucoup en France. Il en venait aussi de la Riviera et du val Maggia.

La patrie des ferblantiers et des potiers d'étain, c'est le Gambarogno. La statistique déjà plusieurs fois citée en compte 54 à Gerra Gambarogno, 37 à Caviano, 19 à S. Abbondio, 5 à Vairano et 2 à Piazzogna. Ils exerçaient leurs métiers dans les cantons confédérés et dans le sud de l'Allemagne.

### Croque-morts (Monatti)

A Milan, en temps de peste, nombre des habitants des vallées s'engageaient au service des autorités sanitaires. Ce sont les *monatti*. Lors de l'épidémie de 1576, dite peste de S. Carlo, fonctionna une équipe de monatti de la Léventine, venant spécialement des villages de Faido, Giornico, Calpiogna, Anzonico, Ambri. Rien d'étrange à cela, surtout si l'on sait que même un Andrea von Moos d'Uri était du nombre, engagé pour 12 écus d'or par mois, et avec lui plusieurs confédérés d'autres cantons. Biasca et Bellinzone contribuèrent aussi à fournir cette étrange main-d'œuvre à Côme et à Milan.

### Industrie alimentaire

Un genre d'activité assez fréquente à toutes les époques, c'est l'industrie alimentaire, dans toutes ses formes et toutes ses branches. Rôtisseur de marrons,

pâtissier, glacier, chocolatier, droguiste, marchand de fruits et de lait, fromager, cuisinier, — le jeune homme de nos vallées fréquente toutes les métropoles; émigration saisonnière ou semi-permanente dans les pays voisins, définitive au delà de l'Océan. Dans les régions soumises aux fluctuations de l'industrie des étrangers, comme sommeliers et cuisiniers, ils sont plus instables, se déplaçant suivant les caprices de la saison. C'est de ces humbles métiers que sortent les marchands de gros, les hôteliers, les cafetiers, auxquels la fortune a souri davantage.

Aujourd'hui comme autrefois, Blenio et la Léventine occupent le premier rang dans ce domaine. Seul Brissago depuis un siècle rivalise avec eux par ses cuisiniers et ses sommeliers. Les deux vallées fournissent le contingent des rôtisseurs de marrons, émigration rigoureusement hivernale, qui s'adapte bien au rythme de la vie montagnarde, puisqu'elle utilise la période où les travaux ordinaires sont suspendus et ne porte pas atteinte à l'économie pastorale du pays. Elle est d'ailleurs assez rémunératrice : sur les boulevards de Milan, de Paris, de Lyon, de Gênes, de Genève, le berger des hautes vallées conserve ses habitudes simples et un peu frustes, et, vu la modicité de ses exigences, il trouve très souvent le moyen de mettre de côté une somme rondelette. Mais c'est toujours un métier rude, de peu d'avenir et, dans ces dernières années, en pleine décadence. A Florence et à Rome on appliquait volontiers à ces montagnards le nom de *buzzurri*, dérivé de l'allemand *putzer*.

## Occupations diverses

Aux formes de travail et d'émigration ci-dessus mentionnées peuvent s'en ajouter d'autres. Les habitants du val Maggia, ceux de Cavergho et de Bignasco, et plus encore ceux du bas de la vallée, se rendaient fréquemment à Rome en qualité de garçons d'écurie, de cochers, de muletiers, et cela jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. De la Calanca et de la basse Mesolcina sortaient les *vanniers* ambulants; et c'est du Gambarogno, des environs de Bellinzona et de Mendrisio que partait l'essaim des colporteurs de mercerie, que les gens du pays nomment « *baronet* ».

## DEPUIS 1850

Vers 1850, tout le système traditionnel de notre émigration fut bouleversé. Les anciens courants furent renversés et remplacés par d'autres, suscités par la construction des chemins de fer, par la découverte des placers d'Australie (1844) et de Californie (1848), et plus tard par le blocus autrichien (1853), suivi de l'expulsion de 6.500 Tessinois de la Lombardie et de la Vénétie.

Le transport par chemin de fer donna alors une grande intensité à l'émigration vers la France, dans tout le luxe et la gloire du Second Empire, ainsi que vers l'Angleterre, dans la fièvre de travail et de richesse causée par le



règne heureux de Victoria et le triomphe du libre échange. La découverte des mines d'or de l'Australie et de la Californie eut une très vive répercussion sur le Tessin. Dans plusieurs parties du canton, ce fut plus qu'une émigration, un véritable exode. Des villages des environs de Locarno, du val Maggia et de la Morobbia, les gens s'en allaient en Australie comme au pays béni par la richesse, à l'Eldorado où l'on n'avait qu'à se baisser pour ramasser l'or à la pelle. La commune de Minusio, qui avait alors 900 habitants, fournit en deux ans près de 80 émigrants — la plus robuste main-d'œuvre du pays. En octobre 1854, 50 émigrants quittèrent l'Onsernone pour la même destination. Témérité insensée, que plusieurs payèrent de la mort pendant le voyage, ou d'une vie d'efforts épuisants et de désillusions. Chose étrange, les communes et les bourgeoisies (patriziati) favorisèrent cet exode aventureux en prêtant des fonds ou en garantissant les dettes contractées pour le voyage. La commune d'Airolo déboursa en tout 25.000 francs pour 50 émigrants qui furent tirés au sort et expédiés en Amérique (1852). De 1850 au 31 mars 1856, il sortit du val Maggia 948 individus (dont 729 partirent pour l'Australie), enlevant aux communes 645.711 fr. et, en tout, à la vallée 872.620 fr., dont une partie seulement fut remboursée.

Parmi ces premières phalanges d'émigrants à destination de l'Australie figurent deux personnages bien connus au Tessin : Gioachino Respini et le Dr Severino Guscetti : le premier encore tout jeune et mal dégrossi de sa gangue rustique, mais débordant d'énergie et d'espérance; l'autre aigri et déçu par la politique, fuyant dédaigneusement sa patrie pour chercher dans une oasis lointaine un champ de travail plus tranquille pour ses brillantes aptitudes d'homme et de médecin.

L'émigration en Californie et aux Etats-Unis, dont la première vague déferla en janvier 1852, fut en somme moins torrentueuse que celle qui se déversa sur l'Australie. A mesure que l'émigration australienne diminuait, le passage en Amérique s'intensifia, gagnant toutes les régions du canton, en particulier les vallées alpêtres. Certains émigrants passèrent même d'Australie en Amérique à travers le Pacifique. Ce courant qui dure depuis trois quarts de siècle mobilise chaque année un contingent important, constitué en majeure partie de jeunes gens de vingt ans, qui essaient pendant les semaines qui suivent le carnaval. En 1910, les Etats-Unis reçurent 554 émigrants tessinois, dont 300 à 400 se rendirent en Californie. Notons que, déjà avant le run causé par la découverte des placers, un léger courant se manifestait à destination des Etats-Unis. C'est vers 1835 que Lorenzo Delmonico de Maïrengo commença à New-York sa carrière d'hôtelier, qui lui rapporta une fortune de 10 millions.

Parallèlement, mais sur un rythme plus calme, un autre courant migrateur s'établit vers l'Amérique du Sud, où prédominaient les ressortissants du Sotto Ceneri. L'Argentine, l'Uruguay et le Brésil tropical sont les zones qui exercèrent la plus forte attraction. Les émigrants contemporains y eurent

aussi des prédécesseurs : au XVIII<sup>e</sup> siècle et dans la première moitié du XIX<sup>e</sup>, de nombreux Tessinois s'étaient établis dans les territoires colonisés par les Espagnols.

Il y a quelques dizaines d'années, les centres miniers de l'Alaska et de l'Afrique du Sud détournèrent une partie de ces courants transatlantiques essentiels. En Asie, l'émigration a été sporadique et intermittente. En Afrique, elle débuta avec la conquête de l'Algérie par la France (1830) et le percement de l'isthme de Suez (1858-1869).

L'émigration d'outre-mer monta en 1869 à un total de 1442 individus (1237 hommes et 205 femmes), descendit graduellement depuis 1889 jusqu'à 226 en 1898, remonta à 848 en 1911, s'abassa de nouveau à 50 en 1918, et, après un saut imprévu à 863 en 1920, se stabilisa aux environs de 400, sans doute sous l'influence des restrictions imposées par les Etats-Unis en 1924.

Dans les pâturages et les labours des steppes des deux Amériques, le Tessinois, oubliant le mirage trompeur des mines d'or, a trouvé un champ propice au déploiement de ses aptitudes natives d'éleveur et de colon, précieuses dans une terre de ressources vierges comme l'Amérique. Dans le *ranch* californien, il élève et traite le bétail et fabrique les produits laitiers; dans la *fazenda* et dans l'*estancia* argentines, il est agriculteur et éleveur. De même que parmi les émigrants du Sopra Ceneri les cuisiniers et les sommeliers abondent, de même parmi ceux du Sotto Ceneri nombreux sont ceux qui, dans leur nouvelle patrie restent fidèles aux antiques métiers de la construction. Mais le commerce exerce sur beaucoup un irrésistible attrait, et les hommes d'affaire, les agents, les banquiers se multiplient.

L'émigration périodique est cependant toujours florissante. En 1929, elle s'élevait à 4.249 individus, dont 3.717 appartenaient encore, comme il y a quelque mille ans, aux métiers de l'édilité.

## Les princes de l'émigration

La période qui embrasse la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle fut la plus fructueuse. A l'exception de l'Australie — baptisée, non sans raison, la Cayenne des Tessinois — les marchés du travail sur les deux rives de l'Atlantique offrirent des conditions assez favorables. Plus favorables furent encore celles que rencontra le travail autonome, soit dans les pays neufs en voie de mise en valeur et de développement, soit dans les métropoles où bat le pouls de la vie moderne.

D'immenses richesses furent accumulées par des émigrants le plus souvent unis par des liens de famille ou de parenté. Ce n'est pas ici le lieu de dresser le Livre d'or des conquérants de la « Toison d'or ». Mais certains noms sont trop caractéristiques des vicissitudes de l'émigration, trop liés à notre vie pour pouvoir être tus.

C'est à la région de Mendrisio qu'appartiennent quelques familles qui s'élevèrent au faite de la richesse par la fabrication des souliers et le trafic du cuir, par le commerce du bois et du fer, par des travaux d'édilité, l'élevage des bestiaux et la création d'exploitations agricoles. Nous rappelons spécialement les Bernasconi de Mendrisio, les Agustoni également de Mendrisio, les Fortini de Muggio (tous à Buenos-Ayres), ainsi que les Chiesa de Chiasso, établis à Rosario. Giovanni Bernasconi entassa les millions par dizaines; et son fils Alfonso n'en fit guère moins pour son compte.

Les Luganais doivent aussi de fort belles fortunes à l'Amérique du Sud. Les Demarchi d'Astano eurent à Buenos-Ayres des magasins où ils firent des affaires lucratives, et, à leur suite, les Soldati de Neggio, qui portèrent leur commerce à un si haut degré de prospérité que, grâce à eux, on donna à un nouveau faubourg de Buenos-Ayres le nom de *Lugano*. Au Pérou fleurirent les exploitations minières des Trefogli de Torricella, et en Argentine encore les grands domaines agricoles de Battista Gargantini, de Gentilino. D'autre part, les Martinetti et les Maselli de Barbengo travaillèrent avec un remarquable succès en Algérie comme constructeurs, et l'ingénieur Giacomo Lepori de Dino fit une carrière merveilleuse en Egypte. Emilio Maraini trouva un fécond champ d'activité en Italie où il développa l'industrie de la betterave et du sucre. L'architecte Luigi Caccia de Morcote — un des nombreux membres d'une lignée aventureuse, à l'esprit vif et aux initiatives multiformes — acquit une grande renommée et une grosse fortune par ses constructions en Dalmatie, en Istrie, à Goritzia et surtout à Trieste. Son fils Antonio, alternativement fixé à Trieste et à Lugano, légua à cette dernière ville la villa *Malpensata* avec une collection d'œuvres d'art : c'est ainsi que prit naissance le *Musée Caccia*.

Le val Maggia a vu bon nombre de ses fermiers de ranch et de ses mineurs se changer en gros propriétaires et en banquiers. Antonio Tognazzini de Someo fonda en Californie un village nommé Nuova-Someo. Giovanni Pedrazzini de Campo V.M. devint possesseur de mines au Mexique.

Au premier rang des représentants de la Léventine brillent Lorenzo Delmonico de Mairengo et Emanuele Solari de Faido, initiateurs de la fondation de restaurants à New-York. Ils sont mentionnés dans le livre si populaire de Michele Lessona : *Volere è potere*. Les Gianella de Dalpe ont créé, peut-on dire, l'industrie hôtelière sur les bords du lac de Côme, à Cernobbio — Villa d'Este et à Cadenabbia.

Parmi les émigrés du val Blenio, les plus éminents furent les restaurateurs et cafetiers Gatti et Monico de Dongio, établis à Londres.

Plus modestes, en tous cas moins éclatantes furent les fortunes des émigrants de la Riviera et du territoire de Bellinzone.

On aurait grand tort de confondre ces hommes avec des affairistes et des spéculateurs de profession. Ce furent des individus qui eurent le culte du travail et de l'épargne et de grands dons d'initiative. Beaucoup sont partis littérale-

ment de rien, surmontant des privations et des obstacles de toute espèce : magnifiques tempéraments de *self-made-men*, dont l'existence n'est qu'un hymne à la puissance créatrice et constructrice. Et c'est dans les sillons qu'ils ont tracés que se sont avancés à leur suite leurs imitateurs, leurs parents et leurs compatriotes.

A douze ans, Carlo Gatti (1817-1878) était rôtiisseur de châtaignes à Paris, suivant la coutume de ses compatriotes. Pendant dix-huit ans, il pratiqua ce pauvre métier, vendant aussi de certaines pâtisseries que les Français nomment « *gaufres* » et les Toscans « *cialde* ». Puis il passa à Londres avec seulement 100 francs devant lui et déjà de grosses charges de famille. Là il continua à vendre ses gaufres, monta une boutique, élargit son activité en fabriquant des sorbets, puis du chocolat, pour lequel il fit venir de Paris une machine à vapeur. Son chocolat obtint une mention honorable à l'Exposition de 1851. De plus, il créa une salle de rendez-vous avec musique, et il commença à transporter de la glace de Norvège par des navires, et plus tard, il obtint de l'Etat une sorte de monopole pour ce genre de transports.

Désormais sûr de lui, il passa d'une entreprise à l'autre : il ouvrit à Westminster une salle avec musique, reprit l'industrie des pâtisseries et des gelées, fonda le *Café de la Confédération Suisse*. Entre temps, il participa à la vie politique tessinoise comme député au Grand Conseil et même comme président de cette autorité. Il mourut à Sementina où il avait acheté des propriétés. En Angleterre, il jouissait d'une vraie célébrité, comme en fait foi sa biographie publiée vers 1870 par le journal *Chimney Corner*, traduite et rééditée en brochure à Locarno, sous le titre assez mal bâti de : *Gli uomini che han formato se stessi dei nostri tempi*.

J'ai déjà mentionné Lorenzo Delmonico. Il naquit à Tortengo, hameau de Mairengo. Il faisait partie de toute une nichée de frères qui se lancèrent à la conquête de la richesse. Pietro était cuisinier à Paris lorsqu'un riche Américain, épris de sa cuisine, le sollicita de s'établir à New-York pour y ouvrir un restaurant. A cette proposition, le cuisinier trapu resta déconcerté : l'Amérique ? Il ne savait pas dans quelle direction elle se trouvait, et il ne désirait point avoir affaire aux Peaux-Rouges, qu'il connaissait par quelques romans d'aventure. Rassuré, il s'y rendit, et il en fut ravi. A Pietro vint se joindre Giovanni, et, en 1835, les trois autres frères, Francesco, Lorenzo et Siro. Lorenzo, déjà sommelier dans un hôtel de Berne, devint le chef de l'entreprise. Le restaurant Delmonico éclipsa bientôt tous les autres. Fréquenté par l'aristocratie, il attira aussi les hommes politiques, les diplomates, les princes. C'est sur lui que s'arrêta le choix de Louis-Napoléon durant son séjour en Amérique. Notons que, fréquemment, les Delmonico accordaient, à des gens dépourvus de moyens d'existence, une hospitalité gratuite, dont profitèrent entre autres divers exilés italiens, Avezana, Foresti et d'autres. Lorenzo revint plusieurs fois visiter son village natal. En 1856, il parut accompagné d'un domestique nègre et repartit en emmenant deux chèvres. Il amassa une dizaine de millions, sans

compter les immeubles; il en fit largement bénéficier la commune de Mairengo : la maison de commune, la maison de paroisse, le maître-autel, la route de Faido sont dus à sa libéralité.

Parmi les émigrants qui firent une belle carrière grâce à leur large culture générale et à leur solide préparation professionnelle, le plus digne de mention est l'ingénieur Giacomo Lepori, de Dino (Sonvico), diplômé en 1866 par l'Ecole polytechnique fédérale. Après un bref séjour à Paris comme employé à la *Société des égouts*, il se rendit à Suez où l'appelaient de Lesseps. Une fois terminés les travaux du canal, il s'attira les bonnes grâces du vice-roi et mit ses talents de dessinateur et d'impresario au service de l'Etat et des villes de l'Egypte. Rentré au Tessin, il s'établit dans un site paradisiaque sur le promontoire de Castagnola, au bord du lac. L'on sait de reste qu'il prit une part extrêmement active à la révolution du onze septembre 1890, pour laquelle il fournit des fonds. Il mourut en 1898.

Il faut accorder une place à part à Mosè Bertoni de Lottigna (1857-1929), singulier type, moins d'*homo æconomicus*, que de savant et d'apôtre. Elève des universités de Zurich et de Genève, il émigra en 1884 à Buenos-Ayres et s'enfonça dans le pays de Missiones. Dans son esprit fermentaient les théories de Reclus, de Kropotkine, et il caressait l'idée de créer une colonie modèle de l'humanité rachetée. Après une tentative peu heureuse dans ce sens, il passa dans la région du haut Paraná, où il acquit des terres et fonda la *Colonie de Guillaume Tell* avec un port sur le fleuve : *Porto Bertoni*. Là encore, les difficultés et les désillusions survinrent, et il trouva bon de se déplacer de nouveau : il s'avança encore plus vers la grande forêt, dans le Monday. Ce qui l'attirait dans ces solitudes, c'était la passion du pionnier, mais aussi l'intérêt scientifique. Bertoni étudia assidûment le pays, la forêt vierge, la race indigène et ses coutumes. Il était naturaliste et folkloriste à la fois. Sa monumentale *Description physique et économique du Paraguay* résume 35 années d'observations et d'expériences; il était en train de l'éditer lui-même au moyen d'une imprimerie établie dans la forêt et baptisée *Ex Sylvis*, lorsqu'il succomba à la maladie.

Pendant ces derniers temps, de nombreux émigrants ou fils d'émigrants ont occupé des postes élevés dans la hiérarchie de leur Etat d'adoption. Mosè Bertoni fut le fondateur et pendant dix ans le directeur de l'*Ecole d'Agriculture* du Paraguay, et, à l'époque du président Schaerer, il fut délégué pour représenter l'Etat au centenaire de l'Argentine (1910) et au Congrès des républiques américaines (1913). Aux Demarchi, originaires d'Astano, appartiennent Alfredo, gouverneur de Buenos-Ayres en 1898 et ministre de l'Agriculture de 1918 à 1921, et Silvestro (mort en 1913), ambassadeur d'Argentine à Tokio. Un Gatti du val de Blenio, fils du cafetier Agostino Gatti, fut élu syndic de Westminster. L'avocat Giuseppe Guggiari, né à Assomption, mais fils d'un Agostino Guggiari parti du Mator de Savosa, est président du Paraguay depuis le 9 mai 1928.



L'Asilo Evangelico de Milan, fondé par Mme Anna Cramer-Hirzel, de Zurich,  
avec la collaboration active de la colonie suisse



L'Ospedale Evangelico de Naples



ASILES SUISSES DE VIEILLARDS

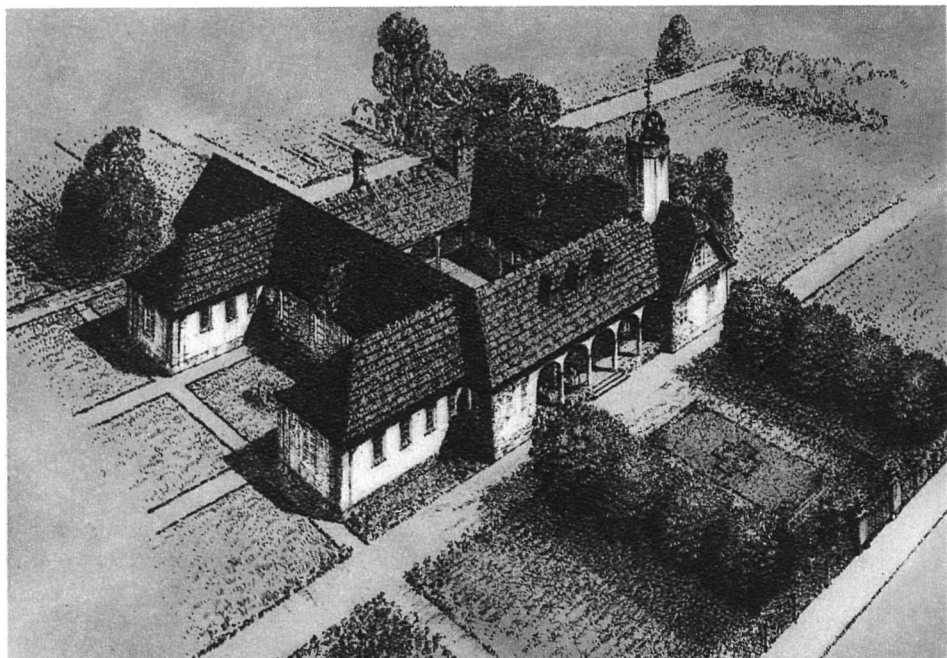


L'Asile suisse des vieillards à Paris



L'Asile suisse des vieillards de Marseille est situé dans un parc magnifique

## ASILES SUISSES DE VIEILLARDS



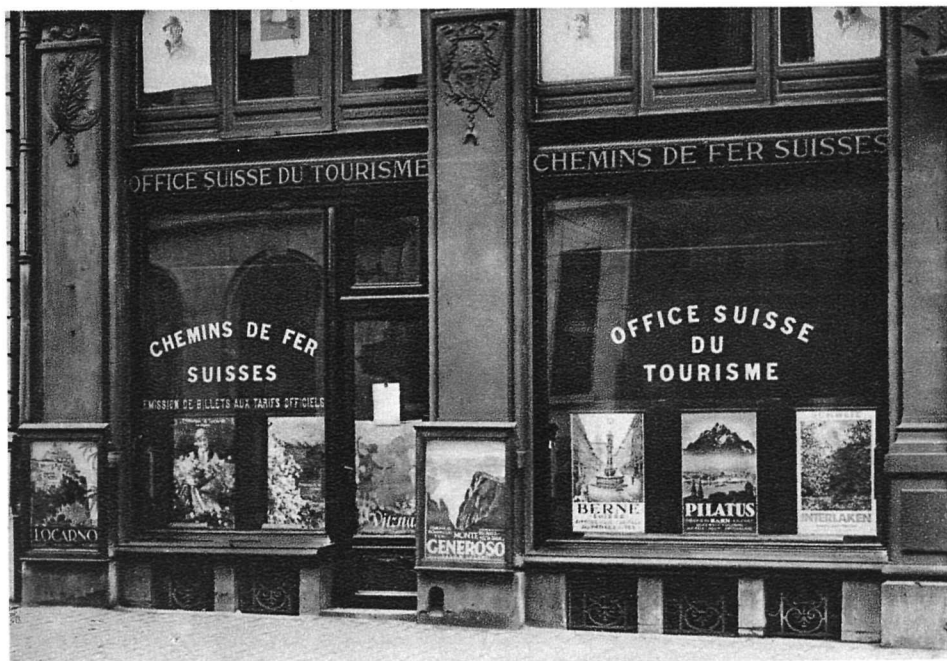
L'Asile suisse des vieillards de Buenos-Aires, dont la fondation est due principalement aux Dames de la colonie



Mount Kisco, l'Asile suisse des vieillards de New-York, avec ses pensionnaires, été 1931

## LA PROPAGANDE TOURISTIQUE SUISSE A L'ÉTRANGER

L'Office suisse du Tourisme et le Service de publicité des C.F.F. bénéficient du concours actif de tous les Suisses de l'étranger



A Bruxelles : Office suisse du Tourisme et Agence des C.F.F.



Bureau de propagande des C.F.F., Unter den Linden, Berlin

Il faudrait aussi rappeler tous ceux qui se sont illustrés dans l'exercice de leur profession, les artistes tels que Vela et Ciseri, professeurs l'un à l'Académie des Beaux-Arts de Turin et l'autre à celle de Florence, et les militaires qui ont fait une brillante carrière, comme Filippo Pagnamenta de Frasco, mort en 1892, qui fut général de Victor-Emmanuel II. Mais l'espace n'y suffit pas.

## Emigrants et terre natale

Le cas est assez fréquent où des émigrants enrichis rentrent au pays natal, surtout dans les régions les plus riantes du canton, dans les centres de Locarno, Lugano, Mendrisio, qui s'embellissent ainsi de palais, de villas, de jardins. Mais on peut dire que, vu la munificence des expatriés rentrés riches sur le sol natal, tous en tirent profit. Pour citer un exemple concret, je rappellerai que les chemins de fer secondaires tessinois doivent beaucoup aux fonds importés de l'étranger, à la famille Soldati, à Emilio Maraini, à Giovanni Pedrazzini. Et je rappellerai encore que c'est à un don de Pietro Chiesa qu'est due la magnifique propriété de *Mezzana* (Mendrisiotto) où a été installée l'*Ecole Cantonale d'Agriculture*.

Dans les vallées alpestres trop à l'écart du grand monde, le riche fait tout au plus quelques apparitions, puis regagne la métropole. Le régime fiscal contribue au détachement.

Plus important encore que ces apports extraordinaires de gros capitaux est l'afflux continu et silencieux des ruisselets d'or alimentés par le commun des émigrants. Pour s'en faire une idée, il suffit de penser que seulement dans les livrets d'épargne des banques, en 1913, année de faillites, 45 millions de francs étaient déposés, dont les neuf dixièmes provenaient, ne l'oublions pas, des envois des émigrants <sup>1)</sup>. Et cela dit encore trop peu. Il faut se souvenir en effet qu'il n'y a presque pas une œuvre de culte, d'école, de bienfaisance et de progrès social qui n'ait bénéficié du labeur des fils exilés. Déjà Bartolomeo Papio, enrichi à Rome au xvi<sup>e</sup> siècle, légua une grande partie de ses richesses à la ville d'Ascona pour la construction d'un collège : l'institut fut inauguré par S. Charles Borromée en 1584. Sur une plus petite échelle, l'exemple de Papio fut répété plus de cent fois.

Si l'on pense à tous ces bienfaits, si l'on songe combien les idées et les sentiments ont évolué dans un sens plus large et plus libre, on est en droit de considérer avec un pessimisme atténué le fait, en lui-même si regrettable, de la dépopulation et de la décadence de tant de villages.

---

<sup>1)</sup> La guerre, la crise et la dépréciation de la monnaie qui en résultèrent ont beaucoup amoindri les apports de l'émigration.

## II. QUELQUES COLONIES SUISSES A L'ÉTRANGER

---

### SAVANTS SUISSES EN ALLEMAGNE DU XVI<sup>e</sup> AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

par Paul Lang, Kilchberg, Zch.

---

Jusqu'à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, il n'y a pas de fait à mentionner. Mais au xvi<sup>e</sup> et au xvii<sup>e</sup> siècle apparaît une pléiade de savants originaires de Suisse sans doute, mais dont la brillante carrière atteint son zénith dans la vaste Allemagne. C'est de ce groupe de Suisses à l'étranger qu'il s'agit ici. A côté de nos héroïques soldats, ce furent eux qui nous acquirent en Europe la gloire et l'honneur. On estimait leurs hautes capacités intellectuelles, et en même temps leur fidélité et leur probité. Ce qui ne veut pas dire que tous aient eu un caractère d'or pur. Il y eut aussi du clinquant parmi eux. Mais, en Suisse, n'en était-il pas de même ?

*Paracelse* doit-il être considéré comme un Suisse ? Son vrai nom déjà me fait hésiter. En effet, c'est d'un père souabe qu'est né, le 10 novembre (ou le 17 décembre) 1493, Philippus Aureolus Bombast von Hohenheim, dit Theophrastus Paracelsus. Mais comme sa mère était Schwyzoise, que lui-même se disait « Suisse de nation » et qu'il a vu le jour au Pont du Diable près d'Einsiedeln, nous accorderons exceptionnellement au *jus soli* une vertu rétroactive.

Dans son « Spektrum Europas », le comte Keyserling a assez mal arrangé notre type national de beauté physique. Son jugement sévère serait bien applicable à Paracelse. Haut de 150 cm. seulement, d'apparence malade, il avait une lèvre supérieure trop courte qui ne recouvrait pas les dents, et le bassin d'une femme. Son caractère ne démentait pas non plus son origine suisse. Il possédait en tous cas une dose peu commune de la proverbiale rudesse helvétique, car il est parvenu à se brouiller en un minimum de temps avec tous ses collègues médecins. « En effet, ceux qui sont élevés par des femmes dans de luxueux vêtements, et nous qui croissons au milieu des pommes de pin, nous ne nous comprenons guère. » D'ailleurs les bonnes raisons ne manquaient pas. Paracelse avait pénétré bien plus avant dans les mystères de la nature que les autres médecins de son temps. Il était déjà un fanatique de l'expérimentation alors que ses collègues étaient encore plongés jusqu'au cou



dans le formalisme scholastique du moyen âge et, après avoir débité leurs formules latines, n'en demandaient pas davantage. La « bourrique d'Einsiedeln » ne s'en laissait imposer par rien ni par personne. Il était certain d'être sur le bon chemin.

En chemin, il l'était toujours, dans le sens propre du terme. Après avoir étudié en Allemagne, en Italie et en France, il parcourut, parfois comme médecin militaire, « la contrée de Grenade et celle de Lisbonne, l'Espagne, l'Angleterre, la Marche, la Prusse, la Lithuanie, la Pologne, la Hongrie, la Valachie, la Transylvanie, la Croatie et la Marche des Wendes ». De 1525 à 1527, il fut médecin de la ville de Bâle, fort méprisé de ses collègues. Il mourut en 1541 à Salzbourg.

Ses idées, qui changèrent aussi souvent que son champ d'expérience, sont consignées dans d'innombrables écrits latins, dont la plupart se rapportent spécialement à la médecine, mais dont quelques-uns ont un caractère philosophique. Dès 1589 parut à Bâle une édition en dix volumes. Figure de transition, initiateur en médecine, père des sciences naturelles modernes, pionnier de l'esprit nouveau, l'importance de Paracelse devait rester discutée pendant sa vie : seule la postérité devait l'apprécier à sa juste valeur. Dans l'histoire de la médecine et de la pharmacologie modernes, Paracelse occupe une place éminente. Cependant il ne se détache pas de son milieu avec une parfaite clarté : entouré d'éclairs, tâtonnant dans les brouillards, il apparaît plutôt comme une figure du mythe que de l'histoire. C'est pourquoi il inspire les poètes. Le romancier allemand Erwin Guido Kolbenheyer l'a placé au centre d'un insondable roman en trois volumes, et le Bernois Paul Müller a tenté de retracer fidèlement son caractère dans un essai dramatique.

L'autodidacte Paracelse est le seul savant de grande envergure que la Suisse ait donné à l'Allemagne à l'époque de Luther. Des montagnes de Schwyz, il s'est précipité dans la plaine avec l'impétuosité d'une avalanche. Mais, en général, dans cette période, notre pays avait besoin de toutes ses forces. Bien loin d'en exporter, nous importions des savants : Oecolampade à Bâle, Farel et Calvin à Genève. Nous n'en avions pas à revendre. C'est que la vie était alors tumultueuse chez nous ; la nation était dans une incroyable effervescence. Un siècle et demi plus tard, tout était changé. Les passions s'étaient apaisées ; une longue éducation avait créé une tradition intellectuelle. Il se forma des familles de savants. L'une d'elle occupe une place d'honneur dans l'histoire de la science, celle des *Bernoulli* de Bâle.

De 1654 à 1789, cette famille ne donna pas moins de huit mathématiciens de réputation universelle. Tous furent membres de l'Académie de Paris, de celle de Berlin ou de celle de Pétersbourg ; cinq d'entre eux enseignèrent à l'université de Bâle, d'autres à Padoue, à Berlin, à Groningue, à Pétersbourg. Ensemble, ils ont remporté seize fois le prix de mathématiques de l'Académie des Sciences de Paris, d'une valeur de 2.500 livres. Le chef de la tribu était *Jean*, célébré, depuis la mort de Leibniz, comme le premier mathématicien



du monde. Pendant 42 ans, il trôna à Bâle en prince de la science. C'est là qu'il instruisit *Léonard Euler*, le plus grand génie mathématique du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Pendant ce siècle de la « philosophie », trois centres allemands groupèrent les plus importants savants suisses : l'Académie de Berlin, l'Université de Göttingue et le Musenhof de Weimar. L'ordre de cette énumération n'est pas sans importance : au premier rang vient le génie mathématique, au second celui des sciences naturelles, au troisième le génie littéraire.

## A l'Académie de Berlin

Aussitôt après son avènement, en 1740, Frédéric le Grand avait réveillé l'Académie plongée dans le sommeil de la Belle au Bois dormant. Les meilleurs savants de l'Europe étaient à peine suffisants pour lui. Pour les mathématiques, quatre invitations partirent vers le sud et l'est, adressées, l'une à *Léonard Euler*, alors l'ornement de l'Académie de Saint-Petersbourg, et les trois autres aux trois Bâlois, *Jean Bernoulli*, et ses fils *Daniel* et *Jean (II)*. Cependant, seul *Euler* arriva, l'année suivante. Mais cela suffisait. Pendant vingt-cinq ans, il présida la classe de mathématiques de l'Académie, honoré et célébré de tous — sauf du roi. Frédéric ne put jamais comprendre sa grandeur, car il n'avait pas la bosse des mathématiques. Pourtant, dès 1745, *Euler* était appelé par son maître, le célèbre *Jean Bernoulli*, « l'incomparable L. Euler, prince des mathématiciens ». Lorsque *Maupertuis*, président de l'Académie, partit en France, en 1753, pour une cure de repos, il recommanda *Euler* comme son remplaçant. Et quand ce congé de trois ans se transforma en une retraite définitive, c'est en fait *Euler* qui assumait toute la charge des affaires. Après la mort de *Maupertuis*, il n'obtint pas non plus la présidence ; ce fut toutefois lui qui, jusqu'à son départ de Berlin, dirigea effectivement l'Académie.

Après la guerre de Sept Ans, lorsqu'on s'occupait de combler les vides de l'Académie, trois Suisses y furent successivement admis : le Bâlois *Jean III Bernoulli*, le Mulhousien *Henri Lambert* (Mulhouse était alors considérée comme suisse) et le Saint-Gallois *J. Waegelin*. L'Académie comptait alors environ deux douzaines de membres qui se réunissaient ordinairement chaque semaine, sous la présidence d'*Euler*, dans la grande salle du bâtiment de l'Académie. Dans la classe de *mathématiques*, à côté d'*Euler*, siégeaient comme représentants de la Suisse, son fils, *Jean-Albert*, et le jeune *Jean Bernoulli*, que l'on avait appelé à l'Observatoire. Avant la guerre, la direction de cet institut avait été pendant deux ans entre les mains d'un autre Bâlois, *Jean-Jacques Huber*. Dans la classe de *physique*, l'étoile était le Mulhousien *Henri Lambert*, également éminent comme mathématicien, comme physicien et comme philosophe. Génial, mais malotru, il avait excité l'hilarité de Frédéric, qui s'écria après la première entrevue : « Le plus grand imbécile que j'aie jamais vu ». Mais *Lambert*, à qui l'on rapporta le mot, dit placidement : « Si le roi ne me garde pas, ce serait une tache dans sa vie ». Dieu merci, le roi

évita la tache. La *Photométrie* de Lambert est un des livres classiques de la physique et son nom restera durablement lié à une série de découvertes mathématiques. Le grand Kant lui-même écrivit un jour qu'il le considérait comme le plus grand philosophe du siècle. Lui-même, et à bon droit, se plaçait au troisième rang des mathématiciens de son temps.

Dans la classe de *philosophie* figurait *Nicolas Béguelin* de Courtelary, un savant très cultivé, versé dans plusieurs disciplines, et qui, en partie en raison des conditions politiques, n'avait pu faire sa carrière à l'université de Bâle. Au service de Frédéric, il revêtit d'abord un poste de secrétaire d'ambassade. Plus tard on lui confia l'éducation de l'héritier du trône, le prince Frédéric-Guillaume. Mais en 1764, il tomba en disgrâce et dut quitter l'Académie. Aux philosophes se rattachait également l'esthéticien *Jean-George Sulzer*, de Winterthur, qui, en 1776, devint directeur de la classe. Enfin, dans la classe de *littérature*, originairement présidée par le marquis d'Argens, *I.-B. Merinn* de Liestal, était un membre très capable. Habile et harmonieusement doué, il sut, avec l'aide de sa charmante épouse, faire de sa maison un des centres des beaux esprits de Berlin. En 1771 il fut chargé de la présidence de la classe. Il passait généralement pour l'académicien le plus actif, et Frédéric, quand il était de bonne humeur, avait coutume de l'appeler « son cher Suisse ».

Après la mort de Maupertuis, les Suisses formèrent, à eux seuls, pendant un certain temps un tiers de l'Académie. « Les Suisses, disait-on, veulent tout dominer et tout faire à eux seuls. » Et Thiébauld écrit : « J'ai vu comment Sulzer, Béguelin, Waeguelin, etc. gouvernent toute l'Académie. J'ai vu que les Allemands ne songent pas à s'en plaindre et que les Français ne font qu'en rire, tant que le joug ne les blesse pas eux-mêmes. »

Léonard Euler était à ce moment-là à l'apogée de sa production. Elle comprenait en moyenne plus de 800 pages in-quarto par année, traitant alternativement des problèmes de la mécanique, de la théorie des nombres, du calcul différentiel, de la musique, de la dioptrique, de l'astronomie, du calcul des probabilités, du magnétisme. « Euler calculait comme les autres respirent », a-t-on dit. Sa mémoire était prodigieuse, même dans des domaines très différents des mathématiques. Dans sa vieillesse avancée, il pouvait encore réciter par cœur toute l'Enéide. Et pourtant, à la fin, il ne se plaisait plus à Berlin. Comme le roi ne l'appréciait pas à sa juste valeur et qu'il possédait lui-même un sentiment d'indépendance bien helvétique, comme il se raidissait alors qu'un courtisan se serait incliné, la séparation devint inévitable. Les détails de la rupture sont assez obscurs. Ce qui est certain, c'est que le 5 février 1766 il demanda l'autorisation de partir avec sa famille. Le 2 mai, le roi lui écrivit après quelques hésitations : « Je vous permets sur votre lettre du 30 avril dernier de quitter pour aller en Russie ». C'est ainsi qu'à l'âge de soixante ans il quitta Berlin. Jusqu'en 1783 il vécut de nouveau à Saint-Petersbourg, comblé d'honneurs et d'attentions par Catherine II. Il ne se reposa pas sur ses lauriers : des huit cents publications que compte son œuvre, la bonne moitié date de

ces dix-sept années passées à Pétersbourg. « Son nom, » dit l'orateur qui célébra sa mémoire à l'Académie de Saint-Pétersbourg, « que la postérité mettra à côté de ceux des Galilée, des Descartes, des Leibniz, des Newton et de tant d'autres grands hommes dont le génie a honoré l'humanité, ne s'éteindra qu'avec la science même ».

Nous avons tout à l'heure mentionné l'académicien Jean-Georges *Sulzer*. Sulzer était aussi peu mondain qu'Euler. Cependant il exerçait un plus grand prestige sur le roi. Né en 1720 à Winterthur, il était le vingt-cinquième enfant du conseiller Henri Sulzer. Après avoir été précepteur à Magdebourg, il fut appelé à Berlin, grâce à ses relations avec Gleim. Là, il succéda à son compatriote Béguelin comme professeur de mathématiques au collège de Joachimsthal à partir de 1747. En même temps il se rendait utile à l'Académie. En 1762 commença à paraître l'œuvre qui le rendit célèbre : « Théorie générale des Beaux-Arts ». Ses quatre volumes témoignent d'une érudition extraordinaire : il avait lu tous les auteurs ayant écrit sur ces matières. Dans une longue série d'articles classés par ordre alphabétique, il traite tous les concepts essentiels et tous les problèmes spéciaux de l'esthétique. Son idée dominante est que « les beaux-arts tendent à éveiller un vif sentiment du vrai et du bien ». Les vues de Sulzer répondaient au goût général de ses contemporains. Mais déjà la jeune génération se révoltait contre ces principes. Herder écrivait en 1761, après la publication de la première édition complète : « Tous les articles de critique littéraire ne valent rien ». Et Goethe exprima son jugement comme suit : « Sulzer a embrassé une matière infinie; ses épaules étaient trop faibles pour la porter; aussi a-t-il secoué ce qu'il y avait de trop ».

Si rude avec Euler, le roi se montra au contraire toujours gracieux envers Sulzer. En 1763, lorsqu'après la mort de sa femme il voulait quitter Berlin, il lui donna une pension considérable, lui fit cadeau d'une terre et le nomma professeur à l'Académie des nobles et inspecteur d'école; en 1775, il lui conféra la présidence de la classe de philosophie. Sulzer mourut quatre ans plus tard.

C'est à propos de lui qu'a été prononcée une des paroles les plus flatteuses pour la Suisse. Comme il était question de lui donner pour successeur un Hanovrien, Frédéric dit ironiquement : « Du Hanovre je tire mes cuisiniers, mais c'est de Suisse que viennent mes philosophes ». Aujourd'hui, nous trouvons peut-être le mot exagéré. Mais n'oublions pas que le terme de philosophe avait alors un autre sens. Sur bien des points, Sulzer était un véritable représentant de son époque. Il possédait juste assez d'esprit pour maîtriser la vie. Ni plus ni moins. Il nous semble que cette époque du XVIII<sup>e</sup> siècle, avec son utilitarisme si développé, a été particulièrement favorable au déploiement des qualités spécifiquement suisses. Cette façon de « philosopher » sans sortir des bornes de l'utile et en rapport avec des buts directement pratiques convenait admirablement à nos compatriotes. C'est justement parce qu'aucun d'eux n'était sujet aux frissons métaphysiques qu'ils passaient pour philosophes et qu'ils furent l'objet des cajoleries du rationaliste royal.

D'ailleurs, après la mort de Sulzer, on publia un écrit de sa jeunesse qui mit en pleine lumière ses capacités pédagogiques. Son « Essai d'éducation et d'instruction des enfants », bien que composé dans sa vingt-cinquième année, était encore digne d'être lu, et ne l'est pas moins aujourd'hui. Il expose, en les illustrant magistralement, les vérités éternelles de la pédagogie, qu'aucune mode ne peut complètement obscurcir, parce qu'elles sont ancrées à tout jamais dans les plus profondes lois psychologiques. Dans son autobiographie, Sulzer dit lui-même, remarquons-le, « qu'il a obtenu le nom d'un honnête homme, ce qui vaut sûrement bien mieux que le brillant renom d'un grand génie ». Hirzel aussi nous confirme que son mérite principal ne résidait pas dans la connaissance philosophique, qu'il était moins un théoricien qu'un « praticien ». « Il mourut », écrit-il, « en sage, et il méritait d'être considéré comme un vrai philosophe pratique, car sa sagesse ne le quittait jamais. Elle dormait avec lui, habitait avec lui, l'accompagnait en société, dans ses travaux rustiques, dans son fauteuil ». Remarquons enfin que la période du « Sturm und Drang » a bien pu repousser les intentions vertueuses de l'esthétique de Sulzer, mais que Schiller, lorsqu'il s'efforça de concilier les exigences de la morale et de l'esthétique, s'est occupé très sérieusement de lui. Ainsi un souffle au moins de son esprit a trouvé un durable refuge dans les œuvres d'un génie supérieur.

Avec la figure de ce sympathique Zuricois, nous n'avons pas encore épuisé la pléiade des Suisses groupés autour de Frédéric. Il en est un surtout qu'on ne saurait oublier; s'il n'a pas laissé une brillante trace dans la science, il a du moins joui plus que tous les autres de l'intime confiance du monarque. C'est *Henri de Catt*, de Morges. Il avait trente ans lorsque Frédéric fit sa connaissance à bord d'un chaland entre Utrecht et Amsterdam. Trois ans plus tard, de Catt vint à la cour en qualité de lecteur, de confident et de secrétaire français. Pendant plus de vingt ans il posséda la confiance absolue de Frédéric. Bien plus que le pauvre Voltaire, il dut laisser couler sur lui les flots de la poésie royale; à tel point que lorsqu'il se maria, Frédéric tint à glorifier sa fiancée dans de mignardes poésies. L'Académie était aussi un champ d'activité occasionnel de l'aimable lecteur, qui avoua un jour franchement que ce n'était pas lui qui était le lecteur du roi, mais le roi qui était le sien.

Le croirait-on ? Des Suisses éminents établis en Prusse échappèrent pourtant à l'attention du roi. Au collège de Joachimsthal, Sulzer avait pour collègue un Zuricois, *Chr.-H. Muller*. Ce dernier n'eut jamais l'honneur de paraître devant Sa Majesté. Ce n'est point étonnant, car il s'occupait de préférence de la littérature allemande du xiii<sup>e</sup> au xiv<sup>e</sup> siècle et publia une anthologie des auteurs de ce temps. Or, par principe, le roi détestait les gens qui s'occupaient de sujets aussi barbares que le passé tudesque. De même, il valait mieux que le « pauvre homme du Toggenbourg », *Uli Bräker*, n'attirât pas sur lui les regards du roi, lorsqu'il déserta à la bataille de Lobositz. Il avait déjà été passé par les verges, sans parvenir à y prendre goût. Mais cette fois

là, il ne s'en serait pas tiré à si bon compte. Du reste Frédéric connaissait d'autres soldats venus de l'Helvétie. Mentionnons en passant le général *Robert-Scipion de Lentulus*, d'abord au service de l'Autriche, et que Frédéric attira à lui pendant la guerre de succession. Au cours de la guerre de Sept Ans, le beau Lentulus se distingua particulièrement à Rossbach, à Leuthen, à Zorndorf, à Hochkirch, à Liegnietz et à Reichenbach. Lui aussi fut toujours pour le roi un « cher Suisse ».

## A l'Université de Göttingue

Tournons-nous maintenant à l'ouest. La seconde citadelle de la science suisse se dresse, lumineuse, à Göttingue, dans le royaume de Hanovre. Dans la période la plus décisive de la jeune université, *Albert de Haller* y déployait son activité. A cette époque, pour le monde scientifique, Göttingue et de Haller ne faisaient qu'un. C'est à Göttingue que le naturaliste bernois devint une personnalité européenne. C'est là qu'il rassembla l'énorme quantité de faits expérimentaux dont il remplit dans sa vieillesse de gigantesques volumes. Il fit de Göttingue le centre des études de sciences naturelles en Allemagne. Et bien des générations après, les étudiants suisses — un Jean de Muller, un Jeremias Gotthelf — se rendaient à Göttingue, où avait jadis travaillé et enseigné leur grand compatriote.

Nous tenterons de caractériser brièvement l'importance scientifique de Haller, en laissant de côté sa valeur comme poète et comme patriote. Il fut appelé à Göttingue en 1736, à l'âge de vingt-neuf ans. Il y resta dix-sept ans. Le jeune médecin s'était acquis, par de sérieuses études, une solide culture auprès du célèbre Boergrave, à Leyde, mais avait ensuite en vain attendu une place de médecin à l'hôpital de sa ville natale. A l'étranger, son activité prit un essor merveilleux. Il enseignait l'anatomie, la médecine, la botanique et la chirurgie. Cette multiplicité d'occupations peut paraître étonnante. Mais ce qui l'est encore davantage, c'est qu'il fut tout à fait à la hauteur de ces diverses tâches. C'est à son initiative que Göttingue dut une série de créations qui se succédèrent rapidement : un institut d'anatomie, une académie de dessin, une maternité, un jardin botanique. Il fut aussi l'animateur de la fondation d'une académie et du *Journal des Savants de Göttingue*. Cela nous mènerait trop loin d'indiquer ses innombrables mérites scientifiques. Bornons-nous à rappeler qu'ils se rapportent surtout à la physiologie et à l'anatomie. Son « *Guide physiologique* », publié en 1747, fut imprimé en quatre langues et servit bientôt d'auxiliaire indispensable aux étudiants de toutes les universités européennes. Son « *Atlas anatomique* » dépassait tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. « La grande époque de Göttingue, de 1731 à 1753, restera pour la science à jamais mémorable ». Tel est le jugement motivé d'un connaisseur. Ce qui est à la fois incroyable et touchant, c'est qu'au milieu de cette activité si riche et si féconde dans tous les domaines, Haller fut toujours dominé par

la nostalgie de sa ville natale. Il déclina d'honorables appels des universités d'Oxford et d'Utrecht; il battit froid aux avances de Frédéric qui voulait à tout prix l'attirer dans son Académie. Le « chantre des Alpes » préféra être le dernier au Conseil de Berne que le premier à Berlin. En 1753, il rentra dans sa patrie, heureux de devenir « amman de l'Hôtel de Ville ». Dans la suite, Leurs Excellences ne purent pas faire autrement que de confier à leur illustre combourgeois des fonctions plus importantes. Ils firent leur possible pour ne pas se hâter. Toutefois, lorsque Georges III pour le ramener à Göttingue lui offrit la place de chancelier de l'université, il fut nommé à vie directeur de l'hygiène à Berne. Dans la période suivante, Haller publia ses immenses collections. De 1771 à 1776, il fit paraître quatre grandes « Bibliothèques », d'anatomie, de botanique, de chirurgie et de médecine pratique. Celle d'anatomie constitue la plus complète bibliographie que l'on connaisse pour l'anatomie et la physiologie. Plus de 7.000 auteurs y sont mentionnés. Les extraits, les résumés et les jugements de Haller portent sur 52.000 ouvrages spéciaux. Et pourtant cette œuvre fut encore dépassée par une autre : c'est avant tout par son grand « Manuel de physiologie » que Haller s'attira l'admiration sans réserve de ses collègues médecins.

A sa mort, Haller était membre de près de deux douzaines d'académies et de sociétés savantes, d'Upsal à Florence, et de Londres à Vienne. De bonne heure, l'empereur l'avait anobli. Le nombre de ses œuvres s'élève à deux cents. On s'accordait à lui reconnaître le premier rang en physiologie; en botanique, il n'avait au-dessus de lui que Linné. Grand comme poète, plus grand comme savant, c'est comme patriote que Haller donne toute sa mesure. Sa première et sa dernière pensée, sa recherche passionnée ne sonde pas le problème scientifique, mais le problème moral, qui chez lui coïncide avec le problème patriotique. Jeune, il se courrouce contre la légèreté qui l'entoure, et il peint la corruption du temps dans des poèmes satiriques tels que « Die verdorbenen Sitten » et « Der Mann nach der Welt »; vieillard, il emploie ses dernières années à composer ses romans politiques, « Usong », « Alfred » et « Fabius et Caton », pour transmettre à une génération aspirant, espère-t-il, à un idéal supérieur, la sagesse acquise au cours de son existence. Il a renoncé aux plus grands honneurs de l'étranger pour servir sa patrie avec fidélité et simplicité. Car c'est là qu'il voyait le sens et la valeur suprêmes de sa vie pourtant si comblée.

Le second Suisse célèbre établi à Göttingue, *Jean-Georges Zimmermann*, forme avec Haller un contraste presque absolu. D'une année plus jeune que Lessing, né à Brugg, il étudia la médecine à Göttingue sous la direction de Haller. De retour en Suisse, il témoigna sa reconnaissance envers son maître en publiant sur lui un éloge de quatre cent trente pages. Ensuite il écrivit sur « l'Orgueil national » et sur « la Solitude ». Médecin de la ville de Brugg, un peu aigri déjà, car ses tendances au bel esprit étaient fort peu goûtées des bourgeois attablés dans les brasseries de la petite cité, son appel à Hanovre comme médecin attaché à la personne du roi fut pour lui une délivrance.



C'est dans la résidence royale que le Dr. Zimmermann passa le reste de sa vie, réclamant des honoraires toujours plus élevés à sa clientèle aristocratique, et faisant de son opusculé sur la « Solitude » une œuvre gigantesque. Il connut personnellement Nicolai, Mendelssohn, Wieland, Lessing, Herder et Goethe. La grande Catherine lui envoya une médaille d'or et une bague ornée de brillants, en exprimant le désir de le voir médecin de la cour à Saint-Pétersbourg « parce que vous êtes un homme d'esprit, de talent et de culture ». Il eut cependant la sagesse de se contenter de lui donner des conseils par écrit. En 1786, après avoir examiné à fond Frédéric II, il diagnostiqua chez lui l'hydropisie. Il exploita cette visite à la cour de Prusse dans une longue publication où il apparaît lui-même dans un nuage d'encens. Zimmermann était possédé par le démon de l'ambition; il souffrait en outre d'une mélancolie neurasthénique. Herder disait qu'il se martyrisait lui-même; un Bâlois de sa connaissance l'appelait plus cavalièrement « un cerveau brûlé ». Bilingue d'éducation, il écrivait indifféremment l'allemand et le français. Mais c'était les Anglais qu'il préférait. « J'écris en allemand, mais je pense en anglais », dit-il un jour. En effet, son genre caractéristique, l'essai de morale, a été cultivé surtout par la littérature anglaise. Pour la Suisse, il ne ressentait aucune affection particulière. « Un confédéré et un Turc sont pour moi la même chose. » Cela se comprend en partie si l'on considère que ses père et mère étaient originaires de pays sujets, lui d'Argovie, elle du pays de Vaud. Le patriotisme cantonal, si profondément empreint chez Haller, ne pouvait entrer en jeu chez lui, et son époque ignorait encore totalement le patriotisme fédéral. C'est pourquoi il alla à l'étranger chercher le bonheur dans la satisfaction de son besoin de distinctions extérieures. Les œuvres de Zimmermann ont été traduites par ses contemporains dans toutes les langues européennes. Chose remarquable, son traité sur la solitude a encore été réimprimé en 1926 en anglais, tandis que depuis longtemps on ne lit plus les éditions française et allemande. « ... Mais je pense en anglais... »

## A Weimar

Après Berlin et Hanovre, jetons les regards sur Weimar. On connaît les multiples relations de Goethe avec la Suisse, ses voyages dans notre pays, son amitié avec Bâbe Schulthess et avec Lavater. Ces Suisses là, il alla les voir chez eux; mais il en est un qu'il attira auprès de lui, dont il fit sa compagnie constante, auquel il se soumit volontairement, comme élève et disciple : *Jean-Henri Meyer*, de Stäfa, l'archéologue, le célèbre connaisseur des arts antiques. C'est au cours de son voyage en Italie que Goethe fit sa connaissance. Le Zuricois était de 11 ans plus jeune que lui, mais il possédait la technique et le savoir artistiques que Goethe cherchait passionnément à acquérir en Italie. C'est le dessin qui les rapprocha. Et bientôt, ayant trouvé en lui un ami, Goethe l'appela à Weimar, où il débuta en 1792 comme professeur à la nouvelle

Ecole de dessin, dont il devint le directeur en 1807. Meyer vécut un demi-siècle dans l'intimité de Goethe. Il collabora aux « Horen », aux « Propyläen », à « Kunst und Altertum ». Plusieurs publications qui circulent sous le nom de Goethe sont en réalité le fruit de leur travail commun, par exemple « Winkelmann et son siècle ». Il fournit même une contribution à la « Théorie des couleurs ». Mais ce n'est pas seulement en matière d'art qu'il fut le mentor de Goethe. Lorsque celui-ci lui envoya « Hermann et Dorothée », le génie olympien ajouta que ce qui lui importait le plus, c'était que l'ouvrage obtînt *son* suffrage. Peu de mois après la mort de Goethe, son fidèle « Kunstmeyer » l'a suivi dans la tombe.

Terminons par la modeste esquisse d'un original de la plus belle eau. Il ne peut être attribué à aucun des trois centres indiqués, car, éternel passant, il semble planer, sans jamais se lier à un lieu fixe. En quoi il ressemble au nomade Paracelse, bien que pour le reste il diffère foncièrement de lui.

*Jean de Muller*, le Tacite suisse, est originaire de Schaffhouse. Né en 1752, il aurait dû, sur le désir de son père, devenir théologien. Mais à Göttingue, sa passion pour l'histoire se manifesta si impérieusement que, finalement, les parents durent céder. D'autres traits caractéristiques s'affirmèrent aussi très tôt chez lui : la volonté de faire carrière sur un théâtre plus vaste que son étroite patrie; une irritabilité angoissante et une très faible résistance aux influences extérieures; une mémoire stupéfiante et une extraordinaire puissance de travail. Ces forces et ces faiblesses ont conditionné sa vie. Comme Suisse, il ne lui fut pas très aisé de parvenir à une situation européenne, d'autant plus que les domaines qu'il cultivait n'avaient pas un caractère international comme la médecine et les mathématiques. Pourtant il arriva à son but, mais au prix de quels sacrifices !

Ses études terminées, le « prodige d'érudition » (*monstrum eruditionis*), comme l'appelait Lavater, entra bientôt en relations amicales avec les personnalités les plus éminentes de la société de Schinznach. Sa ville natale lui offrait une chaire de grec. C'était trop peu pour son ambition — et puis il n'avait pas le don de l'enseignement. Charles-Victor de Bonstetten, l'original patricien bernois, son ami enthousiaste, lui procura l'occasion de séjourner à Genève. De 1778 à 1779, il donna dans la cité de Rousseau une série de leçons qui prouvèrent son aptitude à évoquer pittoresquement les tableaux historiques, et à embrasser en les simplifiant de vastes époques du passé. Depuis six ans déjà il travaillait à une histoire de la Suisse. Sa soif de documentation était presque inextinguible. Une correspondance étendue, continuée jusqu'à sa mort, lui procurait ses matériaux des quatre coins de l'Europe. En 1780 parut le premier volume, si longtemps attendu, de « l'Histoire des Suisses ». Il allait jusqu'à la bataille de Naefels, contenta les Bernois et fâcha les Zurichois. L'auteur avait aussi peu dissimulé sa prédilection pour un régime aristocratique que sa répugnance pour la révolution démocratique du bourgmestre

Brun. Mais le pays tout entier était dans l'admiration : jamais on n'avait encore entendu un tel langage. Jean de Muller était maintenant célèbre dans les cantons suisses. Toutefois sa patrie était hors d'état de lui offrir une existence digne de lui.

C'est ainsi que Muller se tourna vers l'étranger. Il passa en Allemagne et en Autriche les trente années suivantes. L'historien se fit courtisan et politique. Il justifie cette évolution par le besoin de l'historien de pratiquer lui-même la politique pour mieux en comprendre les ressorts. Mais bientôt il se laissa enlancer par les chaînes d'or et ne succomba que trop aisément aux tentations. Disons-le franchement : Muller est ambitieux et il aime la vie somptueuse. Les salles des palais lui plaisent mieux que son cabinet de travail solitaire. Cependant, si engagé qu'il soit à maintes reprises dans les luttes politiques du jour, il n'oublie jamais l'œuvre entreprise, il revient toujours à son Histoire suisse.

Pendant ces trente ans, il a servi cinq maîtres : le landgrave de Hesse-Cassel, l'électeur de Mayence, l'empereur d'Allemagne, le roi de Prusse, enfin Jérôme, par la grâce de Napoléon roi de Westphalie. Il fut tour à tour bibliothécaire, professeur, ministre et diplomate. La raison dernière de chaque changement, c'était le sentiment qu'ailleurs il serait encore estimé davantage. Espérance souvent trompeuse, en particulier la dernière fois. Ce que Napoléon n'avait pas obtenu de Goethe, il parvint à l'obtenir de Muller. Par une palinodie surprenante, l'historiographe de la cour de Brandebourg abandonna la Prusse abattue pour se jeter dans les bras du vainqueur. La punition ne se fit pas attendre : jamais il ne se sentit si malheureux qu'à Cassel, à la cour du roi loustic. En 1809 la mort le délivra de son inextricable situation.

L'édition définitive de « l'Histoire des Suisses » de Jean de Muller parut en cinq volumes de 1786 à 1808. Elle ne s'étend malheureusement que jusqu'en 1489. Le récit des origines se tient trop étroitement à celui de Tschudi, dont il reproduit les erreurs. Mais ses peintures colorées des guerres de Bourgogne constituent une fresque éclatante. Muller y déploie triomphalement sa faculté d'évoquer pittoresquement et plastiquement des événements épiques, d'héroïques batailles. Quoique inachevée, l'œuvre a exercé une influence décisive sur les hommes de la République helvétique, de la Restauration et de la régénération. Ce qui a donné le branle aux recherches historiques suisses au XIX<sup>e</sup> siècle, c'est ce livre unique, qui avait recueilli toutes les sources alors accessibles, et qui par son style et sa tenue égalait les créations immortelles des historiens antiques, dont Muller s'est sciemment inspiré. Ce n'est qu'après sa mort que parut sa plus grande œuvre d'histoire universelle : les vingt-quatre livres d'Histoire générale. Leur idée première remonte au cours donné à Genève au début de sa carrière. Quoique inachevés aux aussi, ces volumes constituent un apport très estimable à l'historiographie.

« Etre immortel, tel était mon ardent désir dès ma jeunesse. Deux chemins seulement s'ouvraient devant moi : accomplir des actions dignes d'être écrites,

ou composer des écrits provoquant l'action ». Tels étaient, de l'aveu de Jean de Muller lui-même, les buts qu'il poursuivait dès sa jeunesse. Il reconnut à temps que seul le second chemin le conduirait au succès. Le fier relèvement de la Confédération au xix<sup>e</sup> siècle serait inexplicable si, au préalable, la nation n'eût pas pris conscience de sa grandeur. Or, cette conscience, c'est l'œuvre de Muller qui l'a éveillée chez les générations montantes. Une telle action fait oublier les taches inhérentes à toute nature humaine. N'oublions pas d'ailleurs de quelle importance ce fut pour nous que la plus magistrale histoire écrite en allemand traitât de notre petit état. La puissante évocation de Muller grava avec une intensité sans pareille dans la conscience allemande les péripéties du sort de la Suisse. Dans le village le plus reculé de la Prusse, on connaissait mieux le passé d'Uri que l'accroissement du royaume même. Le plus beau fruit de cette action, ce fut le Guillaume Tell de Schiller, qui n'aurait pu naître dans l'imagination du poète si un historien d'un génie analogue n'eût déjà rassemblé la matière. Ce que, pendant trois cents ans, nos nombreux savants ont apporté à l'Allemagne dans de multiples domaines, le grand dramaturge nous l'a rendu d'un seul geste : car il nous a donné le drame national des origines suisses, tableau idéal tel que n'en possède aucun autre peuple du monde.

---

## LA COLONIE SUISSE DE PARIS

par A. Gottschalk, Paris

---

### Ses Origines

Jusqu'au milieu du xviii<sup>e</sup> siècle, l'élément militaire formait l'âme de la colonie suisse à Paris. En dehors de leur service, grenadiers et fusiliers se mêlaient à la population, ce qui est attesté par certaines expressions populaires : « boire comme un Suisse », allusion à la capacité des estomacs helvétiques, « faire suisse », boire seul, comme le soldat qui oublie sa nostalgie dans le gros vin de Suresnes ; le terme de « suisse » un peu désuet aujourd'hui dans le sens de « portier » tient à ce que dans les grandes maisons cet emploi était donné, de préférence, aux sous-officiers ou aux retraités ; mais dans les églises, le gardien qui précède le clergé dans les processions, armé d'une hallebarde, porte toujours le nom de « suisse » ; une autre trace de l'influence des Suisses se trouve dans un grand nombre d'expressions germaniques passées dans la langue française par leur truchement ; comment expliquer, pour ne citer que cet exemple, que le mot allemand *Sauerkraut* ait donné « choucroute » en français, si on n'interpose pas la prononciation alémanique de *Sourchrout* ?

Mon ami, le *Dr Fernand Landolt*, l'érudit et sagace collectionneur si versé dans tout ce qui a trait aux militaires suisses au service de la France,

me racontait que, sous Louis XV, un tambour-major des Cent-Suisses, *Urs Martin*, de Soleure, était connu de tout Paris comme « l'Ours Martin » et c'est là l'origine du sobriquet appliqué dès lors à tous ces plantigrades !

La populace, qui avait parfois à se plaindre du contact un peu rude des Gardes Suisses, loyaux défenseurs du pouvoir royal, s'en vengeait par des plaisanteries ; une des moins innocentes consistait à brûler un mannequin revêtu d'un costume suisse, le 3 juillet de chaque année, en commémoration d'un sacrilège, d'ailleurs apocryphe, commis soi-disant au XIII<sup>e</sup> siècle. Malgré les ordonnances de police, rendues après une protestation des Cantons, cet usage persista jusqu'à la Révolution et, certaine année, ses ennemis donnèrent à l'homme de paille, l'apparence et les vêtements de J.-J. Rousseau, le promenant longuement sous les fenêtres du philosophe qui se plaignit vivement de cette persécution.

### Jean-Jacques Rousseau

Vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, la colonie suisse comportait un nombre respectable de commerçants et d'agioteurs, d'horlogers, de brasseurs d'affaires, de banquiers et même quelques novellistes ; le nom de *Jean-Jacques Rousseau* les domine à tel point qu'il les efface presque tous.

On sait qu'après un premier passage en 1732, il revint en 1743, puis après un court séjour à Genève, se fixa à Montmorency, en 1762 ; après la publication de l'*Emile* et du *Contrat social*, décrété de prise de corps, il dut s'enfuir à Môtiers-Travers, à Bienne, puis en Angleterre ; il revint en 1770 et resta jusqu'en 1778.

Cet ancien valet, ce misérable copieur de musique qui vivait dans un taudis avec une mégère, ce personnage entier, susceptible, cet homme qui prétendait modeler sa vie sur ses écrits et sur ses théories, cet écrivain proscrit, errant, renié par sa patrie, passé maître dans l'art de se créer des ennemis, résume à lui seul l'influence suisse, l'influence genevoise, qui va changer la face des choses, en France, en Europe, dans le monde entier.

Voltaire, les philosophes et les encyclopédistes avaient sapé les vieilles croyances et les préjugés ; sur ce terrain déblayé, Rousseau prétendait construire, relever l'idéalisme, réconcilier la morale et la religion, le christianisme et la raison.

Après avoir introduit dans la littérature le sens du paysage, l'amour de la nature et ce démon de la sensibilité qui va gouverner tous les esprits, il refaisait l'éducation de l'homme, reconstruisait la société politique, remettait en honneur les vertus domestiques, rappelait les mères à leur devoir, combattait l'égoïsme érigé en système, prêchait l'amour de l'humanité et le dévouement social.

En politique, alors que Voltaire et les réformateurs les plus hardis n'allaient pas au delà des réformes administratives, osant à peine entrevoir une monarchie constitutionnelle, Rousseau, dans son *Contrat social*, proclamait le droit des

nations à modifier la forme de leur gouvernement, allant jusqu'à admettre la souveraineté du peuple et les droits de l'homme, en vrai citoyen de Genève qui se souvenait des franchises codifiées dès le <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle.

Les beaux esprits du <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle adoptèrent par dilettantisme les idées de Jean-Jacques, les hommes qui viendront et qui vont bouleverser l'ancienne société et l'ancien régime seront tous ses disciples.

Ayant quitté Paris pour vivre à Ermenonville sur l'invitation du marquis de Girardin, Rousseau y mourut au bout de quelques semaines, le 2 juillet 1788; son séjour immortalisa cette petite localité; bien que ses restes aient été transportés au Panthéon, son cénotaphe suffit, en 1814, pour protéger Ermenonville contre toute réquisition des armées prussiennes, contre toute contribution de guerre.

Presque tous les hommes marquants de l'époque révolutionnaire se diront les disciples de Jean-Jacques; dès le 21 décembre 1791, l'Assemblée Constituante lui vota une statue avec cette inscription : LA NATION FRANÇAISE LIBRE A J.-J. ROUSSEAU. L'année suivante, le 27 août, l'assemblée reçut deux pétitions pour lui rappeler ce décret et lui demander la translation des restes du philosophe au Panthéon; l'une émanait des habitants de Montmorency, l'autre, rédigée par Ginguené, porte les signatures d'un grand nombre d'hommes de lettres, d'hommes politiques, d'amis personnels et de membres de la colonie suisse; nous y relevons, entre autres, les noms de Mercier, Ducis, Chamfort, Berquin, Colin d'Harleville, Fourcroy, de Piis, A.-J. Gorsas, Panckouke, d'Arnaud, Fanny Beauharnois, François de Paule, Chambon, Chaumeix, d'un M. de Langle, « auteur de plusieurs ouvrages et particulièrement d'un Essai sur les œuvres et le caractère de J.-J. Rousseau, encore en manuscrit »; ceux de M. A. Guyot, « ancien voisin de Rousseau », de Samuel, « demeurant dans la maison de Rousseau », de Lecain, « rue et maison de J.-J. Rousseau », de Julie Frémont, « restée pendant deux ans chez lui et qui en est sortie lors de son départ de Paris pour Ermenonville », de Mentelle, « anciennement connu de Rousseau », puis ceux de Berthout, Delarive, Furet, de N. Thierry, « de la nation helvétique », et ceux de E. Clavière, Olivier de Corancès, Romilly, de Lessert, Perlet, Say, père et fils, Isaac Lemaistre, S. Dunant, J.-A. Duroveray, citoyens de Genève.

Ce vœu fut pris en considération ce même jour et la translation des cendres s'effectua le 4 vendémiaire an III, en grande pompe, avec le concours des artistes de l'Opéra, encadrant les groupes de Genevois, d'habitants de Franciade, de Montmorency, de Groslay et de mères « vêtues à l'antique ».

## Le Docteur Tronchin

Si Jean-Jacques Rousseau s'appliquait à se conduire en sauvage, en ours difficile à se laisser apprivoiser, son compatriote, le *docteur Th. Tronchin* tenait avant tout à sa réputation d'homme du monde.



Sans avoir jamais publié d'ouvrage de valeur, sans posséder de titres scientifiques, ce médecin jouit d'une réputation européenne et d'une clientèle illustre.

A Genève, il avait soigné Voltaire et conquis ses bonnes grâces; ce génial publiciste sut le faire savoir au monde entier et il devint de bon ton d'aller le consulter, jusqu'au moment où, cédant à de puissantes sollicitations, il se rendit à Paris; il y trouva, cela va sans dire, des ennemis et des détracteurs, parmi lesquels il faut compter Rousseau.

Et pourtant les traitements de Tronchin pouvaient se réclamer des idées de Jean-Jacques; ce médecin psychologue évitait l'abus des drogues, se bornant à proscrire les veilles, les excès de table et à conseiller l'exercice.

Tronchin se fit surtout l'apôtre de l'inoculation, procédé employé depuis un temps immémorial en Asie, consistant à donner la petite vérole à des sujets en bonne santé, au moment que l'on jugeait opportun, dans l'espoir, souvent réalisé, qu'on obtiendrait ainsi une maladie bénigne conférant l'immunité; l'inconvénient de la méthode était qu'on maintenait ainsi une sorte d'épidémie permanente; l'inoculation a vécu, dans les pays civilisés, depuis la découverte de Jenner. Tout comme ce fut le cas plus tard pour la vaccine, cette innovation fut combattue avec acharnement par tous les esprits hostiles aux nouveautés; il fallut un réel courage au duc d'Orléans pour faire inoculer ses enfants, malgré l'opposition d'une partie de sa famille et de toute la cour. La réussite de cette intervention consacra la réputation du Dr Tronchin, mais peu après, effrayé par les idées nouvelles qui commençaient à se manifester, il revint dans sa patrie où il mourut, trois ans après Jean-Jacques, en 1781.

## Necker et les débuts de la Révolution Française

En cette fin de siècle et de régime intervient un troisième citoyen de Genève, dont le rôle et l'influence dépassent considérablement la médiocre personnalité.

*Jacques Necker*, dont le père était d'origine allemande, naquit à Genève, le 30 septembre 1730; dès l'âge de dix-huit ans il vint à Paris s'initier aux affaires de banque; d'abord simple employé, il fonda par la suite, en association avec *Thélusson* une maison de commerce et s'enrichit par des opérations sur les grains et par l'agiotage sur les papiers publics. La Compagnie française des Indes étant en décadence, la protection du duc de Choiseul lui obtint une place d'administrateur et il sut la remettre à flot, grâce à son activité; sa fortune s'en accrut encore.

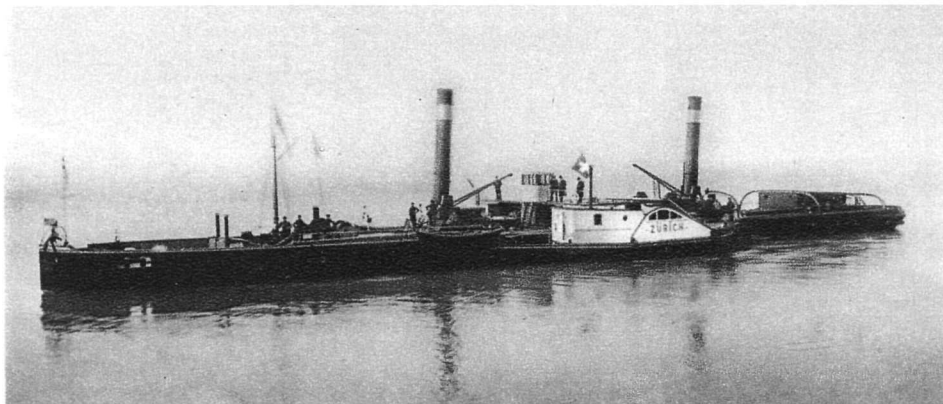
Financier et bel esprit, il combattit, non sans pathos, les théories de Turgot, dans un ouvrage sur le commerce des grains et présenta une sorte de manifeste financier dans un *Eloge de Colbert* auquel l'Académie française décerna un prix d'éloquence.

## LES MACHINES SUISSES A L'ÉTRANGER



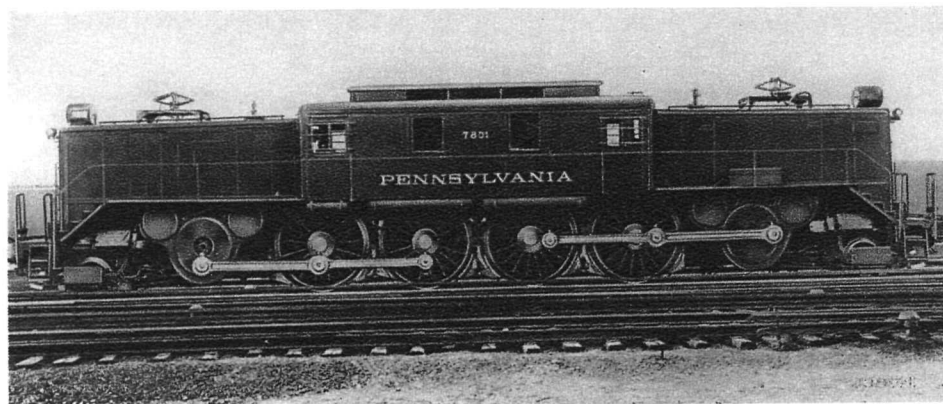
Phot. Metropolitan Vickers.

Great Indian Penninsular Railway, train électrique de marchandises et centrale électrique dans les montagnes du Ghat. Locomotive construite en grande partie en Suisse



Phot. Escher-Wyss.

Remorqueur à turbines « Zurich », de la Navigation sur le Rhin Bâle-Hollande, construit par Escher, Wyss & Cie, Zurich



Phot. BBC.

Locomotive géante de la Pennsylvania Railroad Co, construite en Suisse

## PRODUITS DE L'INDUSTRIE SUISSE DES MACHINES A L'ÉTRANGER

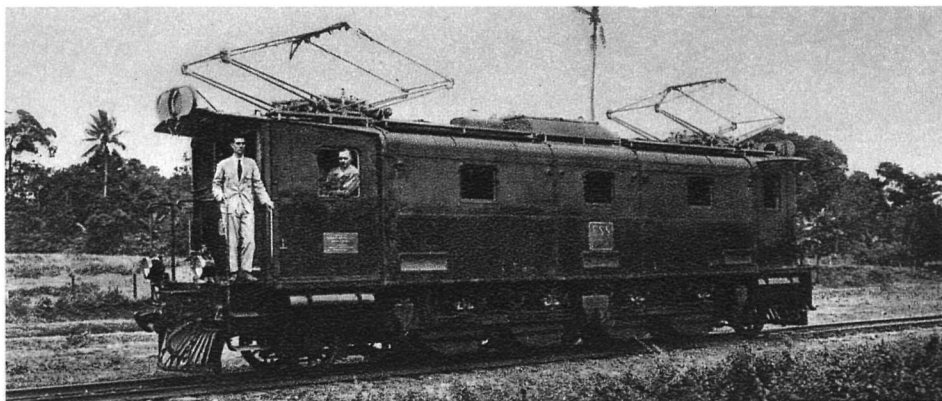


Photo de A. M. Hug, ing.  
Les chemins de fer d'Etat des Indes Néerlandaises; locomotive électrique de fabrication suisse pour trains rapides (Fabriques suisses de locomotives et de machines Winterthour et Brown, Boveri & Cie, Baden). Sur la machine : l'ingénieur Hug, chef de traction, et le monteur Marti

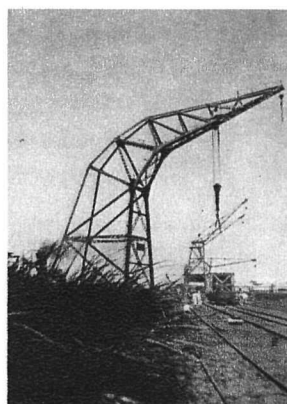
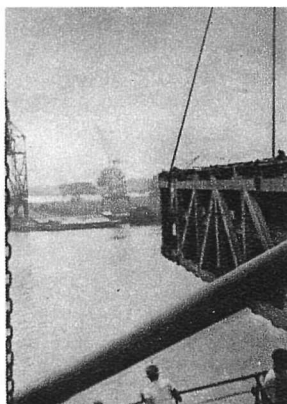
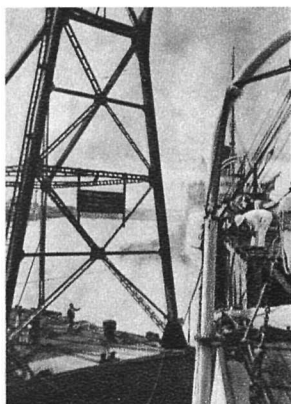
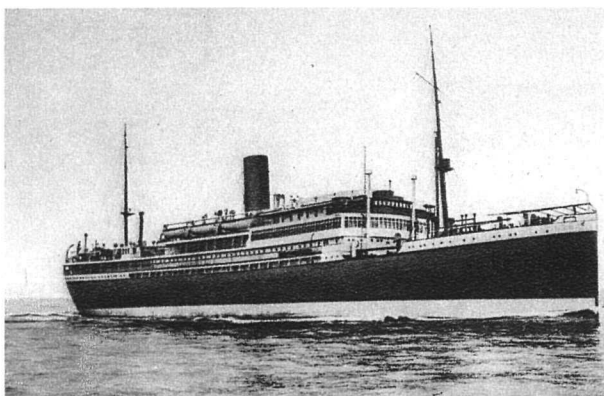


Photo de A. M. Hug, ing.  
Débarquement de locomotives suisses à Batavia



Phot. Sulzer.  
Bateau à vapeur pour passagers de l'Indrapoura, de 17.800 t., actionné par des moteurs Diesel-Sulzer d'une puissance totale de 7000 CV.

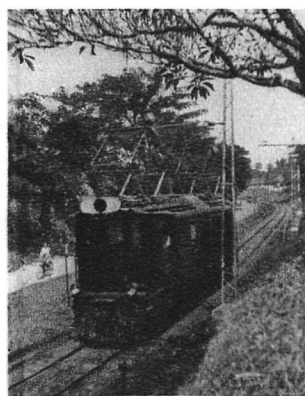
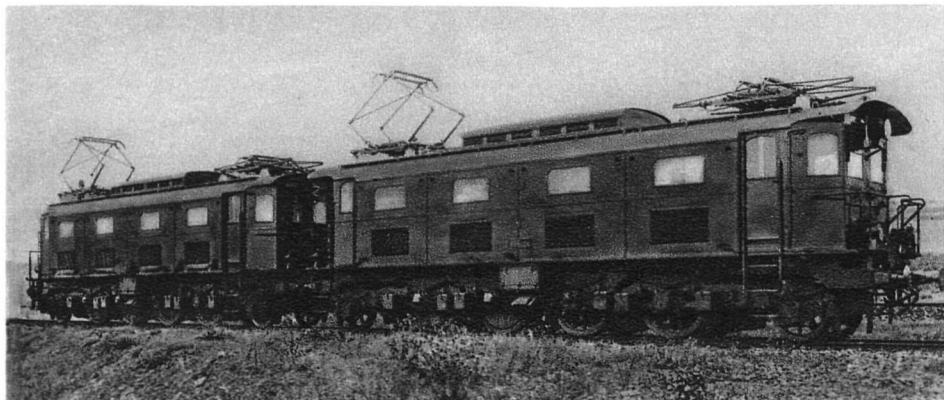


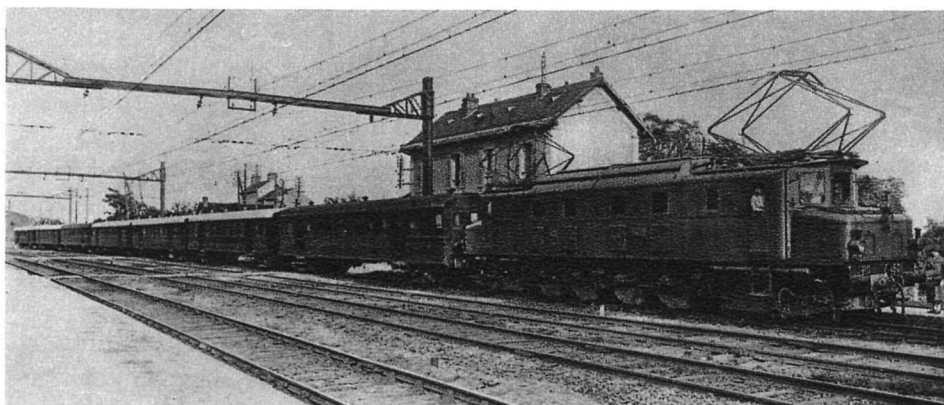
Photo A. M. Hug.  
Aux tropiques, une locomotive électrique suisse pour trains rapides. - Batavia

## LOCOMOTIVES SUISSES A L'ÉTRANGER



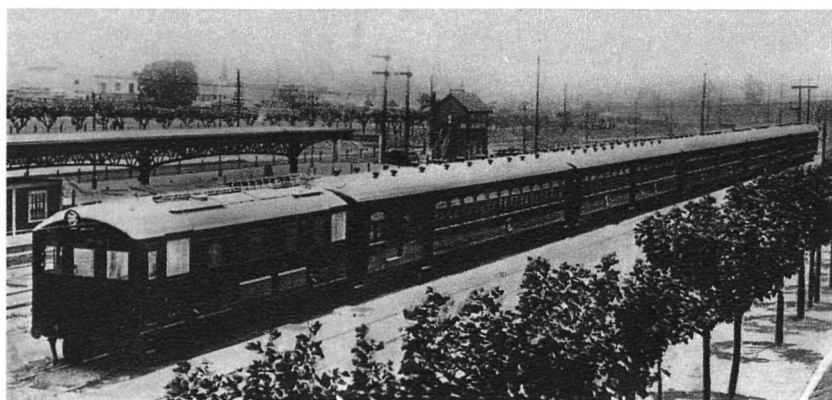
Phot. Skodawerke.

Locomotives pour trains rapides des Chemins de fer d'Etat de Tchécoslovaquie, à la construction de laquelle plusieurs ingénieurs suisses ont contribué



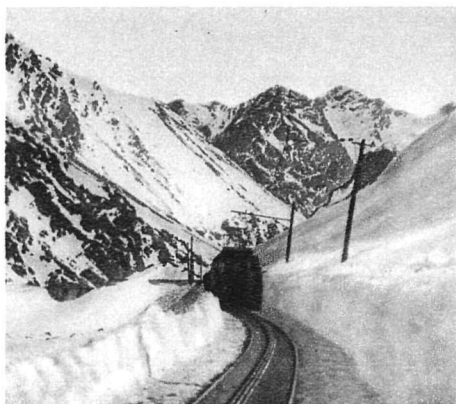
Phot. BBC.

Rapide Paris-Orléans avec locomotive de fabrication suisse d'une puissance de 4000 CV, construite pour une vitesse de 130 km. à l'heure



Phot. Metropolitan Vickers.

Buenos-Aires : Train de banlieue actionné par une locomotive électrique Diesel avec deux moteurs Diesel-Sulzer d'une puissance totale de 1200 CV.



Phot. S. L. M.

Chilian Transandine Railway, avec locomotives construites en Suisse  
(à gauche : locomotive à crémaillère)



Phot. Sulzer.

Nivellement d'une colline (« Morro do Castello », Rio de Janeiro) au moyen d'eau à haute pression fournie par les pompes centrifuges Sulzer

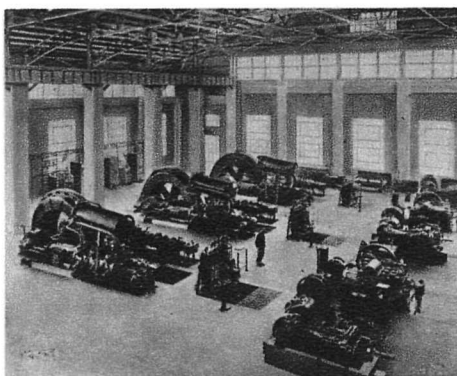


Photo Sulzer

Shanghai : Centrale Diesel-électrique de la Compagnie française de tramway et d'éclairage électrique, munie de 7 moteurs à deux temps Sulzer, d'une puissance totale de 30.000 CV.

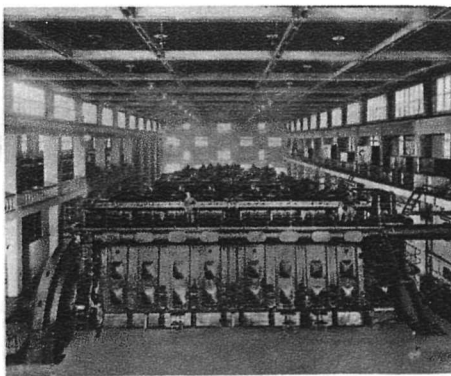


Photo Sulzer

Tokio : Etablissement Toyama de condenseurs de gaz à haute pression de la Dai-Nippon Jinzohiryo Co.



A plusieurs reprises il avait dû venir en aide au Trésor lors des échéances difficiles, au point qu'on ne put faire autrement que de s'adresser à lui pour remplacer Turgot, en 1776; mais, protestant et étranger, il ne reçut tout d'abord que le titre de Directeur du Trésor, qui le mettait en sous-ordre; l'année suivante il fut nommé Directeur Général des Finances, avec le rang et les attributions d'un ministre, mais sans entrée au Conseil.

Travailleur infatigable et plein de bonnes intentions, d'une inattaquable probité, il commença par refuser tout traitement, ce que sa situation de fortune lui rendait facile; il réforma quelques abus, mit de l'ordre dans la comptabilité qui en avait besoin, chercha à réduire quelques dépenses, s'attaquant surtout à celles de la maison du roi et de l'entourage de la reine, ce qui lui valut de nombreuses inimitiés. Mais pour assainir les finances il eût fallu l'autorité impitoyable d'un Richelieu ou d'un Cromwell; Jacques Necker n'était qu'un bourgeois-gentilhomme!

Pour liquider les dépenses de la guerre d'Amérique, il fallut, une fois de plus, recourir à l'emprunt et la solution imaginée par Necker, de la rembourser en partie par tirages au sort, en partie par conversion en rentes viagères, n'était pas un expédient bien génial.

Détesté par le roi, battu en brèche par les courtisans, Necker fit appel au public et fit imprimer, en 1781 un *Compte-Rendu sur l'état des finances*, où, pour la première fois, le peuple put entrevoir une partie de la vérité, malgré la compression artificielle des dépenses, équilibrées par des recettes en partie fictives.

Si truquée qu'elle fût, cette publication eut un grand retentissement, ce qui ne fut pas du goût de la cour, et Louis XVI fut heureux de trouver un prétexte pour renvoyer son ministre.

Celui-ci occupa sa retraite à publier un ouvrage sur l'administration des finances, qui parut en 1784, pendant que ses successeurs, l'abbé Jolly de Fleury, d'Ormesson, de Calonne et finalement Loménie de Brienne continuaient les expédients, augmentant les emprunts de près d'un milliard; on arrivait à la banqueroute et pour l'enrayer on dut recourir de nouveau à Necker, le 27 janvier 1788; il engagea sa fortune personnelle, mais exigea cette fois le titre de Contrôleur Général. La confiance qu'il inspirait était telle que les fonds publics remontèrent de trente pour cent.

Loménie de Brienne avait décidé le roi à convoquer les Etats-Généraux; Necker obtint, contrairement à l'édit primitif et vraisemblablement sans se douter de l'importance de cette concession, que le Tiers-Etat aurait, à lui seul, au moins autant de représentants que les deux autres ordres réunis.

Aussitôt après l'ouverture solennelle des Etats-Généraux, il exposa avec franchise la situation financière, tout en restant hésitant et timide sur les mesures à prendre. Il n'était d'ailleurs déjà plus temps!

En exprimant sa volonté de procéder en commun à la vérification des pouvoirs, le Tiers montra qu'il n'entendait pas se laisser brimer et manifesta



son intention, sanctionnée par le Serment du Jeu de Paume, de réunir les trois ordres en une assemblée décidée à donner une constitution à la France.

Le roi, croyant pouvoir manœuvrer l'assemblée depuis qu'il avait acheté le concours de Mirabeau, voulut enrayer les événements et, le 11 juillet, intima à Necker l'ordre de quitter le royaume sous vingt-quatre heures et à petit bruit.

Les fonds publics tombèrent ; les agioteurs, affolés par la baisse, communiquèrent leur panique à la population ; au Palais Royal, un orateur, dénonçant les rassemblements de troupes aux Champs-Élysées, sous le commandement de *Besenal*, ameuta le peuple et donna comme signe de ralliement une feuille arrachée à un arbre du jardin ; après le pillage des boutiques d'armuriers, l'émeute s'organisa non sans quelques excès et, le 14 juillet, au donjon de la Bastille, le coup de canon qui brisa les chaînes du pont-levis fut l'acte symbolique qui marqua la fin du régime.

Se sentant menacé par le peuple qui avait pris ombrage des canons braqués sur la ville, le gouverneur de cette prison, M. de Launay, avait obtenu, le 7 juillet, comme renfort de sa maigre garnison, un détachement suisse, commandé par M. *Louis de Flue*, lieutenant avec rang de capitaine au régiment de Salis-Samade. Fait prisonnier avec ses hommes, M. de Flue faillit subir le sort de l'infortuné gouverneur dont la tête était déjà promenée au bout d'une pique, quand il eut l'inspiration de se faire conduire à l'Hôtel de Ville, pour « se rendre à la Nation » ; cette présence d'esprit, digne de son illustre aïeul, sauva la situation ; conduits à la maison commune, les Suisses furent acclamés, traités de « nobles fils de Guillaume Tell », promenés en triomphe au Palais Royal où l'on fit une quête pour leur offrir à souper.

Besenal, dont la conduite n'eut ce jour rien d'héroïque, fut traduit devant le Châtelet ; acquitté, il s'empressa d'émigrer.

Necker, dont le renvoi avait déclenché le plus grand soulèvement qu'enregistra l'histoire, fut ramené en triomphe, imposé comme premier ministre.

Ce fut l'apogée de sa fortune. Tous les députés voulaient être vus à ses réceptions du jeudi, dans l'hôtel encore conservé aujourd'hui, 6, rue Gaillon, presque au coin de l'avenue de l'Opéra et occupé actuellement par la Banque des Pays du Nord ; les courtisans dont les privilèges étaient menacés et des poètes inquiets pour leurs pensions rivalisaient de flagorneries, l'encensaient ainsi que sa femme « froide et sèche, vertueuse sans grâce, bienfaisante sans charité », comme diront les Goncourt, qui recevait « du haut de son mari ».

Aux petits soupers du mardi, qui réunissaient une quinzaine de convives, nombre de députés venaient donner une sorte de répétition générale des discours ou des motions qu'ils devaient présenter à l'Assemblée, quêtant l'approbation du ministre et, surtout, celle de sa fille, la jeune M<sup>me</sup> de Staël-Holstein qui, pour avoir déjà publié quelques brochures, se posait volontiers en Égérie du régime.

Arbitre des partis, agent de liaison entre le roi et l'assemblée, Jacques Necker était le maître de la situation.

Moins d'un an après son retour triomphal, il avait perdu tout crédit, toute autorité; orateur médiocre en dépit du prix d'éloquence jadis décerné par l'Académie, ses discours n'étaient plus écoutés, ses projets financiers n'étaient même plus discutés; sa résistance à la publication du *Livre rouge*, où se trouvait dévoilé l'emploi de ce qu'on appellera plus tard les « fonds secrets », le rendit suspect; il dut offrir sa démission qui fut acceptée avec la plus humiliante indifférence.

Ministre probe, travailleur, mais sans envergure, cherchant constamment à gagner les bonnes grâces d'une cour qui le méprisait, « il eut toujours le malheur — comme le dit Rivarol — d'être insuffisant dans un système qui ne suffisait pas ».

Il quitta aussitôt Paris. A Arcis-sur-Aube, un excès de zèle des officiers municipaux arrêta la chaise de poste qu'il occupait en compagnie de MM. Gaillard, Dubois et Bertrand; un ordre de l'Assemblée lui rendit rapidement la liberté et lui permit de gagner Coppet où il termina ses jours dans l'oubli, en 1804.

## Les Suisses à Paris, pendant la Révolution

La guerre de l'Indépendance des Etats-Unis n'avait pas eu de répercussion qu'en France; dans plusieurs cantons suisses, le peuple était plus opprimé par l'aristocratie que dans les états monarchiques; en divers lieux et à plusieurs reprises, des soulèvements populaires avaient tenté de rétablir les anciennes formes démocratiques, si éloquemment exprimées par Jean-Jacques Rousseau dans ses *Lettres de la Montagne*. Il s'en était suivi des répressions et des proscriptions.

Exilés et proscrits, réfugiés tout d'abord pour la plupart en Angleterre, où le gouvernement eut un instant l'idée de fonder avec leur appui une « Nouvelle Genève » en Irlande, se hâtèrent de gagner Paris dès l'aube de la Révolution, peut-être avec l'idée de jouer un rôle dans le mouvement qui se préparait, mais surtout dans l'espoir d'être utiles à leur patrie en y faisant prévaloir les idées pour lesquelles ils avaient combattu.

Necker avait cherché à traiter en sous-main avec le parti aristocratique genevois et offert plus ou moins ouvertement le renouvellement de garanties en échange d'une forte « contribution patriotique ». Une souscription avait réuni neuf cent mille livres, mais à la suite d'une lettre adressée à Volney par Etienne Dumont, Duroveray et Clavière, Mirabeau prononça un éloquent discours qui fit refuser cette offre par l'Assemblée.

Il y a des degrés dans le libéralisme, aussi ne nous étonnerons-nous pas, en parcourant les partis qui se partageaient alors la France, de trouver dans chacun d'eux des citoyens suisses, depuis le parti royaliste le plus exalté jusqu'aux sommets de la Montagne.

Laissant de côté Besenval, favori de Marie-Antoinette dont il a été déjà parlé, nous trouvons, à l'extrême droite, un agent royaliste, Mallet du Pan.

### Mallet du Pan

*Jacques Mallet du Pan* appartient à cette classe de libéraux qui, éloignés des excès dans un sens comme dans l'autre, se voient finalement attaqués par tous les partis.

Né à Genève en 1749, il avait jugé utile de quitter sa patrie après la querelle entre représentants et négatifs; une recommandation de Voltaire au landgrave de Hesse lui avait valu une chaire à Cassel, mais les opinions trop avancées qu'il y professait l'obligèrent à donner sa démission.

Après un séjour à Londres, où il publia, en 1775, un *Discours sur l'Eloquence et les Systèmes politiques*, il vint à Paris, collabora avec Linguet, continua la publication du journal de ce dernier après son incarcération à la Bastille; Linguet l'accusa de lui avoir volé cette feuille.

Il rédigea ensuite, pour le compte de l'éditeur Panckoucke, aux appointements de huit mille livres par an, le *Journal historique et politique*.

Très anglophile, il ne voyait rien de supérieur à la monarchie constitutionnelle et se déclara partisan d'une royauté libérale; il entre en relations avec les agents royalistes et contre-révolutionnaires, n'hésita pas à blâmer les excès commis au 14 juillet, le « fanatisme d'égalité » qui régnait à l'Assemblée et qui, selon lui, devait la conduire aux lois agraires; lors de l'ouverture de « l'Armoire de fer », on trouva des projets contre-révolutionnaires écrits de sa main, aussi ne peut-on s'étonner si, le 8 juillet 1792, le député Monestier demanda sa mise en accusation, comme « agent soudoyé du système d'avilissement du Corps législatif ».

Il n'attendit pas la décision du Comité de surveillance et s'enfuit, chargé d'ailleurs d'une mission de Louis XVI auprès du roi de Prusse, pour lui demander de ne rien entreprendre pour le moment contre la France.

Sa correspondance, publiée en 1851, nous trace le tableau le plus vivant et le moins flatté des milieux de l'Emigration, dont il ne partageait ni les folies, ni les illusions, ce qui le fit traiter de « Jacobin ».

Il proposa au maréchal de Castries de publier à Verdun un journal combattant l'influence des feuilles parisiennes. Il fit aussi, en Suisse, une ardente propagande pour amener des officiers éprouvés et capables à l'armée des coalisés.

Il erra ensuite de Genève à Lausanne, de Bruxelles à Berne, de Zurich à Fribourg en Brisgau, constamment chassé de ses résidences par l'avance des armées françaises. Finalement, épuisé par la phtisie, il se réfugia en Angleterre, où il mourut en 1800, recueilli sans ressources par Lally-Tollendal, à Richmond.

Il avait été accusé d'être le principal agent de Pitt, qui se serait servi de lui pour faire passer en France des sommes considérables. Le fait qu'il mourut

dans le dénuement et que le gouvernement anglais dut venir en aide à sa femme prouve tout au moins son intégrité et son désintéressement.

## Etienne Dumont, Duroveray et Clavière

Libéraux à Genève comme Mallet du Pan, réfugiés en Angleterre avec lui, accourus à Paris aux débuts de la Révolution, Dumont, Duroveray et Clavière estimèrent plus conforme à leurs idées démocratiques d'adopter les idées du Tiers et de s'attacher à la personne du tribun qui semblait les personnifier.

Comme beaucoup d'orateurs parlementaires, Mirabeau avait autour de lui une véritable équipe de secrétaires chargés de le documenter sur les questions techniques, de lui préparer, voire même de lui rédiger ses discours.

*Pierre-Etienne-Louis Dumont*, né à Genève en 1759, après avoir tout d'abord fait des études de théologie, se lança dans la politique, prit part aux mouvements populaires, ce qui lui valut d'être exilé en 1782. Il s'en fut en Russie, puis en Angleterre, chez le marquis de Lansdowne où il se lia avec Bentham et Samuel Romilly. A Paris, il fut secrétaire de Mirabeau et collaborateur au *Courrier de Provence*; on lui attribue la rédaction de l'adresse au roi pour demander le renvoi des troupes. Effrayé par la tournure que prenaient les événements, il n'attendit pas la mort de son patron, dont il suspectait peut-être la sincérité, pour rentrer à Genève, en 1791, où il joua un rôle important quelques années plus tard, au moment de la Restauration.

*Duroveray*, après la mort de Mirabeau, continua pendant quelque temps la rédaction du *Courrier de Provence*, avec Clavière, puis se réfugia à Londres, où des rapports de la Convention le signalent comme agent royaliste.

*Etienne Clavière*, né à Genève en 1735, chef du parti démocratique, dut s'enfuir avec Duroveray en 1781, après l'intervention des troupes alliées; tous deux retrouvèrent à Londres leurs compatriotes Etienne Dumont, d'Yvernois, Chauvet, le géologue Du Luc et le médecin Jean-Paul Marat.

Venu à Paris lors de l'arrivée de Necker au pouvoir, il s'occupa de banque, d'agiotage, d'assurances sur la vie, publia divers opuscules, entre autres les *Opinions d'un créancier de l'Etat sur quelques matières de finances*, collabora au *Courrier de Provence* et devint le conseiller financier et économique de Mirabeau, qui le cite avec éloges dans son discours sur la caisse d'escompte.

Très lié avec Brissot qu'il avait connu en Angleterre, il s'affilia, après la mort de Mirabeau, au parti des Girondins et y acquit une réputation de compétence en matière de finances. Député suppléant de Paris à l'Assemblée Législative, Louis XVI le nomma ministre des Contributions Publiques, en mars 1792, comme étant déjà « accrédité par l'opinion publique ». Destitué, avec Servan et Rolland le 3 juin, il revint au pouvoir le 10 août avec Danton et Monge.

Refusant le siège de député qui lui revenait à la démission de Monneron pour se consacrer entièrement à son département, il se débattit comme il put avec les assignats et les bons de confiance, refusa l'expédient d'une loterie

nationale avec des arguments assez convaincants pour qu'ils fussent repris quelques années plus tard lorsque cette proposition fut présentée à nouveau au Conseil des Cinq-Cents.

Violemment attaqué par Marat et par Robespierre en sa qualité de fédéraliste et de girondin, il fut mis en accusation le 31 mai 1793 et arrêté le 2 juin; oublié en prison pendant quelque temps, il apprit le 8 décembre qu'il aurait à comparaître le lendemain devant le tribunal révolutionnaire. « Il est inutile que je monte sur la sellette pour entendre les témoins, ils ne seront que trop contre moi », aurait-il dit, à ce que raconte Cambon et, dissimulant un petit couteau après son dîner, il attendit le sommeil de ses compagnons de cellule, Lamourette et le comte Beugnot, pour s'enfoncer cette arme dans la région du cœur, de toute la force de ses deux mains.

Les suicidés, contre lesquels il y avait un acte d'accusation, étaient, par décret, considérés comme condamnés par le tribunal, aussi ses biens furent-ils déclarés acquis à la République.

## Marat

Nous arrivons avec *Jean-Paul Marat* à un personnage plus en vue, que ses violences sanguinaires, l'influence qu'il eut sur les événements ont empêché presque tous ses historiens de juger avec impartialité. Sans vouloir prendre parti, cherchons à exposer son activité.

Son père, Jean ou Jean-Baptiste Mara de Cagliari en Sardaigne, réfugié à Genève, y avait abjuré le catholicisme le 13 octobre 1740; il s'y maria avec Louise Cabrol, native de Rolle, se fixa ensuite à Boudry, dans la principauté de Neuchâtel où il était employé dans une fabrique d'indiennes.

Ce fut là que naquit Jean-Paul, le second de ses enfants, le 24 mai 1743; tout jeune, il présenta un véritable acharnement pour l'étude, apprenant les langues mortes et vivantes, y compris le hollandais, et s'intéressant aux sciences.

A seize ans, Marat, qui avait déjà francisé son nom, quitta sa famille; d'abord précepteur à Bordeaux, chez M. de Nayrac, il promena ensuite, selon son expression, sa pauvreté vaillante et studieuse dans la plupart des pays d'Europe. En 1769 on le trouve à Londres où il exerce la médecine; il y fréquente des compatriotes, des réfugiés politiques dont il a été parlé ainsi que M<sup>lle</sup> Angelica Kauffmann, la célèbre artiste; il s'y lia aussi avec Brissot.

Après avoir publié en 1774 un ouvrage à prétentions littéraires, *Les Lettres polonaises*, médiocre imitation de Rousseau, il écrit des ouvrages de médecine, un *Essay on a singular disease of the eyes*, puis un *Essay on Gleans*.

En 1772, il donne, sous l'anonymat, un *Essay on the human Soul*, réédité, l'année suivante sous le titre *A philosophical Essay on Man*, dont Marc-Michel Rey (l'éditeur de Rousseau) donna en 1775 une traduction française, sous le

titre *De l'homme ou des principes et des lois de l'influence de l'âme sur le corps et du corps sur l'âme*.

En 1777 il vint se fixer à Paris, où il obtint le brevet de médecin des gardes du corps de Mgr le comte d'Artois. Outre quelques profits en nature et des honoraires de deux mille livres, cette charge lui permettait d'exercer la médecine sans avoir le titre de docteur régent de la faculté de Paris. Il conserva cette place jusqu'en 1783.

Il menait une existence très frugale, dépensant tous ses revenus pour ses expériences scientifiques, publiant des mémoires sur l'optique, sur l'électricité et ses applications médicales et sur divers sujets scientifiques.

Brissot, Barbaroux, furent ses élèves; Franklin vint assister à ses expériences; malheureusement Marat ne supportait pas la moindre contradiction et ne craignait pas d'employer les pires arguments; il invective Volta, combat Newton, traite de charlatans d'Alembert, Lavoisier, Laplace.

L'académie de Rouen tout en déplorant le manque de courtoisie de l'auteur lui attribua un prix pour son mémoire : *Jusqu'à quel point et à quelles conditions peut-on compter dans le traitement des maladies sur l'électricité tant positive que négative ?*

Mais bientôt, délaissant les sciences, il reviendra aux problèmes de législation et de sociologie.

Dans son *Plan de Législation criminelle*, il part de ce principe que « pour être justes, les lois de la société ne doivent jamais aller contre celles de la nature ».

En 1788, dans son *Ofrande à la Patrie*, qui eut un supplément l'an suivant, il admet que la félicité publique repose sur trois principes : aux sujets, des droits sacrés, à l'Etat, des lois inflexibles, au gouvernement, des barrières insurmontables; en 1789, son *Projet de Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen* est une critique du pacte social, des pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire, des municipalités.

Tout en restant encore partisan d'une monarchie constitutionnelle, il s'élève contre l'anglomanie alors régnante dans son *Tableau des Vices de la Constitution anglaise*.

La Révolution surexcite son patriotisme morbide jusqu'à le rendre fébrile, elle en fera un polémiste, un journaliste violent, brutal et hargneux, souvent vindicatif, mais aussi très souvent clairvoyant. Il attaquera tout le monde, le roi, la reine, la cour, Necker, les ministres, la majorité des députés et cela sur le ton le plus passionné et le plus violent.

Le *Moniteur patriote* n'eut qu'un seul numéro, mais il fut suivi par le *Publiciste parisien*, dont le premier numéro (12 septembre 1789), porte en épigraphe la maxime de Rousseau : *Vitam impendere vero*; à partir du sixième numéro, cette feuille prit le titre de *L'Ami du Peuple* dont la collection complète comporte 685 numéros.

Sans argent, il vend ses draps pour payer l'imprimeur, poursuivi, traqué, il se réfugie dans des cavernes, dans des caves, chez des amis dévoués pour



rédiger ses articles; dans la lutte qu'il entreprend contre le gouvernement, il trouve toujours des amitiés, des complicités pour le soustraire aux arrestations.

Alors que Mirabeau était tout puissant, Marat le dénonce comme traître, montrant que les interventions du tribun en faveur de la loi du Veto et de toutes les motions favorables à la royauté coïncident avec le paiement de ses dettes, avec des acquisitions de terrains, toutes choses que la publication du Livre rouge devait mettre au jour par la suite; six mois à l'avance, il dénonce la fuite du roi, la complicité de Bouillé; de même il prédit la défection de Dumouriez et celle de La Fayette. Toujours il prêchera les solutions extrêmes et se montre partisan des exécutions préventives : « Cinq ou six cents têtes abattues vous eussent assuré le repos, la liberté, le bonheur; une fausse sécurité a arrêté vos bras et suspendu vos coups; elle va coûter la vie à un million de vos frères ! »

Après le 10 août, il exhorte le peuple à faire justice des officiers suisses détenus à l'Abbaye, tout en demandant d'épargner les soldats; il porte ainsi une grave part de responsabilité dans les massacres de septembre, bien qu'il les ait qualifiés d'« événements désastreux » dans son journal.

N'ayant pas été porté sur les listes de candidats pour l'Assemblée législative, il en conçut un vif dépit et voulut se rendre à Londres, mais à chaque étape, à Clermont, à Breteuil, à Amiens, il s'arrête, rédige un numéro de *L'Ami du Peuple*, finit par revenir attaquer la deuxième assemblée « aussi pourrie que la première ».

Il suspend la publication de sa feuille lorsqu'il est élu à la Convention, mais la reprend bientôt sous le titre de *Journal de la République française, par Marat, l'ami du peuple*.

Il siège au sommet de la Montagne, sans se plier cependant aux règles d'un parti, sans se soucier d'être soutenu dans ses attaques, de plus en plus violentes.

Les Girondins l'attaquent à leur tour, l'accusent même d'être vendu. — « A qui ? » se bornera-t-il à répondre; on l'accuse aussi de pousser à la dictature; il ne s'en défend pas.

Profitant d'une séance où ils se trouvaient en majorité par suite du départ en mission d'un grand nombre de montagnards, les Girondins obtiennent sa mise en accusation. Le lendemain trente-cinq sections viennent apporter leurs protestations au président.

Entouré d'une garde de corps d'amis dévoués, il se constitue prisonnier, est acquitté à l'unanimité, le 23 avril, par le tribunal révolutionnaire; on le ramène en triomphe à l'assemblée, ceint de couronnes civiques.

Malade, exténué, il prend sa revanche le 2 juin et obtient à son tour la mise en accusation de ses accusateurs.

Il ne devait pas jouir de son triomphe, car, le 13 juillet 1793, il est assassiné par Charlotte Corday.

La Convention assiste en corps à ses obsèques solennelles, réglées par David avec une pompe religieuse, avec des autels, des reposoirs, des fumées d'encens (remplacé par de la poix lorsque l'encens fait défaut). A moitié dévêtu, pour montrer sa blessure, son corps est théâtralement promené dans la capitale; au-dessus de sa tête un enfant porte une torche et une couronne civique.

Quelques mois plus tard, la Convention décerna à Marat les honneurs du Panthéon. Son buste fut placé dans la salle des séances de la Convention et son effigie domine toute l'époque de la Terreur jusqu'à la réaction thermidorienne.

Aujourd'hui encore, pour beaucoup d'historiens, la mémoire de Marat se charge de tous les crimes et de toutes les horreurs de la Révolution. Cependant sa sincérité, son amour du peuple, sa haine de la tyrannie, excessifs et morbides, ne peuvent être mis en doute; pas davantage son incorruptibilité et son désintéressement. A sa mort, lors de la levée des scellés, on trouva un assignat de six livres comme toute fortune.

Et il nous faut constater ici que, de Marat à Mallet du Pan, de Necker à Clavière, de La Harpe à Benjamin Constant, aucun des Suisses qui participèrent à la Révolution, dans n'importe quel parti, ne put être accusé d'avoir agi par des motifs bas ou vils.

## Le Bonnet rouge et les Suisses de Châteaueux

Avant d'en arriver à une période moins sanguinaire de la Révolution, force nous est de parler d'une affaire où la discipline militaire, la diplomatie, la législation et les mouvements populaires interviennent pour aboutir à une nouvelle mode de coiffure !

A plusieurs reprises, les Suisses se trouvèrent en cause à propos de modes; l'influence de Jean-Jacques Rousseau se fit sentir dans le goût de simplicité qui vint à s'imposer à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle; il y eut des robes « à la Tronchin » (qui permettaient la marche); des rubans « à l'inoculation » (ornés de pustules !), des chapeaux « au Compte-Rendu » (dépourvus de fonds); ces futilités ne mériteraient pas d'être mentionnées si la Révolution ne devait pas à des Suisses l'adoption du bonnet phrygien qui en devint l'emblème.

Au mois d'août 1790, une mutinerie avait éclaté dans le *régiment suisse de Châteaueux*, alors stationné à Nancy. Après un combat de trois heures, les 138 séditieux durent se rendre aux régiments *de Castella* et *de Vigier*. Le Conseil de guerre, formé des officiers suisses, condamna « le nommé Soret à être roué vif, comme un des cinq du comité des rebelles, vingt-deux autres à être pendus jusqu'à ce que mort s'ensuive, trente-neuf autres à servir comme forçats pendant trente ans sur les galères du roi; soixante-quatorze à être détenus... »

En réalité, il y eut quarante et un forçats, dont l'un mourut pendant sa détention.

Le 2 septembre, une « Société suisse » avait envoyé une protestation à l'Assemblée pour désavouer la rébellion, tout en lui cherchant quelques circonstances atténuantes : « Ces excès, disait-elle, doivent être imputés aux instigations et aux manœuvres perfides des ennemis de la liberté, ajoutant : « Le régime aristocratique des régiments de corps suisses a pu également, dans le moment où l'aristocratie expire, briser les liens de la discipline et de l'obéissance ». Cette lettre demandait aussi à l'Assemblée de ne pas perdre de vue le renouvellement des capitulations, près d'arriver à leur terme.

Dès l'arrivée à Brest des mutins, l'opinion du public changea à leur égard ; leur crime fut même qualifié par un député « d'exemple salulaire de la désobéissance aux ordres sanglants du despotisme ».

Le 31 décembre 1791, l'Assemblée Nationale décréta de comprendre les quarante soldats du régiment suisse de Châteaueux dans l'amnistie générale prononcée par son décret du 14 septembre dernier.

Aussitôt des comités s'organisèrent, sous la présidence de Tallien, pour recevoir dignement ces « martyrs de la liberté » et cet événement suscita un grand nombre de libelles, révolutionnaires et contre-révolutionnaires.

Le 9 avril 1792, les soldats libérés du bagne se présentèrent à l'Assemblée, escortés de la Garde Nationale de Versailles (dans laquelle F.-C. de La Harpe servait comme lieutenant-colonel), et furent admis aux honneurs de la séance.

A cette occasion et lors des fêtes qui leur furent offertes, les soldats s'exhibèrent en tenue de forçats, coiffés du bonnet rouge.

Dès le lendemain, la mode s'empara de cette coiffure, assimilée, d'après les souvenirs de l'Antiquité, au bonnet phrygien, au bonnet des affranchis, et cela, malgré les protestations de Pétion et de Robespierre.

On en coiffa solennellement le buste de Voltaire, au Théâtre Français, après la représentation de la *Mort de César* ; le bonnet rouge s'imposa et, par un juste retour, la Convention finit par en interdire le port aux seuls galériens !

Les Suisses de Châteaueux excitèrent encore quelque temps la curiosité des Parisiens qui venaient les fêter, rue des Colonnes, au cabaret du *Vrai Luron*, où ils chantaient des chansons des galères ; puis on n'en entendit plus parler.

### Le Club suisse — De La Harpe

Parmi les nombreux groupements qui fêtèrent les soldats de Châteaueux, on cite le « Club suisse », le même, sans doute qui avait adressé une protestation lors des mutineries de Nancy.

Il était formé des réfugiés romands, proscrits pour la plupart à la suite des mouvements libéraux dans le canton de Fribourg, dans la principauté de Neuchâtel et dans la république de Genève.

Jusqu'à présent nous avons surtout eu à faire à des Genevois qui, même avant l'annexion de leur patrie, se laissèrent entraîner par les événements

et se dévouèrent jusqu'à la mort à leur idéal politique; les réfugiés vaudois, à l'exception de Benjamin Constant que nous retrouverons, se préoccupaient surtout de leur patrie opprimée, cherchant à y faire prévaloir les principes de la Révolution; parmi eux on relève les noms de :

*J.-J. Cart*, de Morges, qui s'éleva violemment contre la tyrannie bernoise, dans ses *Lettres à Bernard de Murali* et qui publia des appréciations peu flatteuses sur les émigrés, « les plus lâches des hommes », selon lui; (Monge lui avait offert une mission en Amérique); à ses côtés nous trouvons *Philippe Secretan* et *Glavre*, de Lausanne, les avocats *Monod* et *Muret*, de Morges, le général *Amédée de La Harpe* et *Benjamin Constant* qui fut patriote anti-bernois dans sa jeunesse; mais ce ne fut qu'avec l'arrivée en France du colonel de La Harpe que ce groupe prit une certaine influence.

*Frédéric-César de La Harpe* naquit à Rolle en 1754; avocat à Berne après des études à Genève et à Tubingue, se sentant suspect, il voulut aller en Amérique; il reçut à ce moment l'offre d'accompagner un jeune Russe en Italie et rencontra, à Rome, l'impératrice Catherine qui l'engagea comme précepteur de ses fils, les grands ducs Alexandre et Constantin.

Il sut gagner l'affection de ses élèves tout en se montrant un éducateur très sévère et en leur enseignant les principes de Jean-Jacques sur l'égalité de tous les hommes. Ayant adopté les idées révolutionnaires, il tenta de les faire répandre dans le pays de Vaud; le gouvernement bernois le proscrivit et fit des remontrances à l'impératrice qui profita des fiançailles du grand duc Alexandre pour remercier son précepteur.

Après être resté encore quelque temps en Russie, où il avait le grade de colonel, il vint à Genève, puis à Paris, demander protection au Directoire, qui obtint du Sénat de Berne une amnistie pour les fauteurs de troubles, mais dont de La Harpe était exclu, sa tête ayant même été mise à prix pour deux mille écus. Bien qu'il fût à l'abri, étant lieutenant-colonel dans la Garde Nationale à Versailles, il fut ulcéré par cette attitude du gouvernement bernois auquel il déclara dès lors une guerre sans merci.

Il fit signer par un grand nombre de patriotes vaudois et fribourgeois une adresse au Directoire, demandant la protection de la France, en vertu d'un traité de Lausanne, de 1565. Il provoqua ainsi l'arrêté du 6 nivôse an VI (28 décembre 1797) par lequel le Directoire prenait sous sa protection immédiate les citoyens vaudois réclamant les droits de leur pays.

Ce fut l'établissement de la République Lémannique dont l'Assemblée provisoire lui vota une médaille d'or de cinq cents francs et, peu après, celui de la République Helvétique, « Une et Indivisible ».

On connaît le rôle que de La Harpe joua en Suisse comme membre du Directoire. Chassé du pays après la chute de son gouvernement, il retourna à Paris. Le Premier Consul l'y accueillit très froidement; Bonaparte était mieux renseigné sur les affaires suisses que les idéologues du Directoire; tout jeune, ses cahiers de Brienne en font foi, il avait étudié les institutions politiques et

militaires de la Suisse, poussé peut-être par des souvenirs de famille; sa grand' mère, Angela Maria Pietra-Santa, après la mort de son mari, le patriote Ramoino, avait épousé en secondes noces, *François Fesch*, de Bâle, premier lieutenant au régiment de Boccard, au service de la France, qui fut le père du futur *cardinal Fesch*.

Il savait — et le montra dans l'Acte de Médiation — la vanité qu'il y avait d'imposer un système, peut-être excellent pour la France, à un pays qui avait cinq siècles d'expérience républicaine.

Aussi invita-t-il de La Harpe à ne plus se mêler des affaires publiques de son pays; celui-ci n'avait qu'à obtempérer et se retira au Plessis-Picquet où il s'adonna à l'agriculture et à l'élevage.

En 1802, il se rendit à Saint-Pétersbourg, invité par le tzar Alexandre lors de son avènement; douze ans plus tard, en 1814, le tzar lui rendit sa visite au Plessis-Picquet. Lors de la réorganisation de l'Europe, il usa de l'influence qu'il avait conservée sur son ancien élève en faveur de la Suisse et obtint l'indépendance du pays de Vaud.

Il termina ses jours à Lausanne, où il mourut le 30 mars 1838, honoré et estimé de ses concitoyens.

### Quelques militaires. Les généraux de La Harpe et Jomini

Pendant les guerres du Directoire, du Consulat et de l'Empire, un grand nombre d'officiers suisses combattirent dans les armées françaises; rappelons le lieutenant-colonel *Dufour*, de l'arme du génie, le futur vainqueur du Sonderbund et citons un ancien sergent des régiments suisses, *Aney*, qui devint général de division et baron de l'Empire.

Deux noms sont à relever parmi ceux qui touchent à la colonie suisse de Paris :

*Amédée-Etienne de La Harpe*, né à Uttins (Vaud) en 1754; parent de Frédéric-César, il avait été au service de la Hollande; proscrit pour avoir pris part aux soulèvements dans sa patrie, il se réfugia en France et y prit du service pendant la Révolution; il fit campagne en 1792 sous Luckner, commanda la place de Briançon, devint général de brigade au siège de Toulon l'année suivante et fut un des meilleurs lieutenants de Bonaparte à l'armée d'Italie où il avait un commandement à l'avant-garde, avec le grade de général de division; après s'être maintes fois distingué, il fut tué, entre Lodi et Crémone.

*Henri Jomini*, bien qu'il ne fit qu'accidentellement partie de la colonie parisienne, mérite une mention; né à Payerne, le 6 mars 1779, il fut quelque temps employé de la banque *Mallet-Bontemps* à Paris, mais poussé par sa vocation, il prit du service dans sa patrie, à dix-neuf ans; attaché au ministre comme lieutenant il parvint rapidement au grade de chef de bataillon et prit une part active à la défense du territoire.

Il passa ensuite au service de la France, devint aide de camp de Ney, au camp de Boulogne; il fit avec lui les campagnes d'Allemagne et d'Espagne, comme chef d'état-major, avec le grade de colonel et fut nommé baron de l'Empire; le maréchal ayant pris ombrage de son autorité, Jomini demanda un congé, revint en Suisse et demanda à entrer au service de la Russie, alors alliée de la France. Napoléon lui donna l'ordre de le rejoindre, lui offrant le choix entre le grade de général de brigade ou une détention à Vincennes.

Revenu en grâce auprès de Ney, il organisa la retraite de Russie de son armée; l'opposition de Berthier l'empêcha de recevoir le grade de général de division pour lequel il avait été proposé.

Quittant alors définitivement la France, il se mit à la disposition du tzar qui le prit comme aide de camp avec le grade de lieutenant-général; on l'a accusé d'avoir fait état des connaissances qu'il avait de l'armée française pendant la campagne d'invasion; le mémorial de Sainte-Hélène le lave de ce reproche.

Pendant la deuxième Restauration, il fit tous ses efforts pour sauver son ancien chef, le maréchal Ney.

Il termina ses jours en Russie après avoir pris part à la guerre contre la Turquie.

On lui doit de nombreux ouvrages militaires ou politiques et un *Traité des opérations militaires* en quinze volumes, qui fit longtemps autorité.

### Madame de Staël

Née à Paris, en 1766, *Anne-Louise-Germaine Necker*, mariée à vingt ans à M. de Staël-Holstein, ministre de Suède, avait toute enfant recherché la société des hommes graves comme Raynal, Buffon, Marmontel, Grimm, Gibbon et avait écrit des nouvelles : *Mirza, Adélaïde et Théodore, Sophie ou les Sentiments secrets*, ce qui l'avait fait qualifier de « prêtresse d'Apollon ».

En 1788, elle publia des *Lettres sur les ouvrages et le caractère de Jean-Jacques Rousseau*, où elle avait malheureusement « romancé » la légende du suicide, sur des racontars de Coindet, un secrétaire de son père, ce qui lui valut une verte réponse du marquis de Girardin et de sa sœur, M<sup>me</sup> de Vassy.

Brûlant de jouer un rôle politique elle avait combiné un plan d'évasion pour le roi, de concert avec M. de Narbonne, plan qui fut refusé à cause de la légèreté du personnage; l'affaire s'ébruita et il courut des pamphlets contre elle; ce ne fut cependant qu'après les massacres de septembre qu'elle quitta Paris, en compagnie de son mari, rappelé en Suède; elle gagna ensuite Coppet, écrivit un *Mémoire pour la défense de Marie-Antoinette*, qui ne fut jamais imprimé.

Sous le Directoire, elle voulut reprendre ce rôle « d'homme politique », interrompu par la Terreur, et devint, avec Benjamin Constant, l'âme du *Club de Salm*, fondé par Talleyrand et Fouché, pour lutter contre l'élément



royaliste, devenu menaçant. C'était alors, selon la description des Goncourt, conforme d'ailleurs à ses portraits : « une femme au visage léonin, empourpré, bourgeonné, à la lèvre aride, brusque de corps et d'idées, au geste mâle ». Benjamin Constant la traite de « belle furie ». Mais ce que ces traits avaient de peu séduisant était corrigé par un regard, à la fois voluptueux et impérieux, si nous en croyons Barras, par des yeux magnifiques qui frappèrent M<sup>me</sup> Récamier, bon juge en la matière. Ce regard subjuga, fascina tous les hommes éminents de son siècle, hormis cependant Bonaparte qui, d'emblée, la prit en aversion et finit par l'exiler en 1804.

Elle séjourna à Weimar, puis à Berlin, revint à Coppet à la mort de son père, y reçut tous les mécontents du régime impérial ; sans parler de Benjamin Constant, on y rencontra MM. August Wilhelm von Schlegel, de Sabran, de Sismondi, de Bonstetten, Mathieu de Montmorency, Prosper de Barante, le prince Auguste de Prusse qui y vécut une idylle sentimentale et platonique avec M<sup>me</sup> Récamier.

En 1807, M<sup>me</sup> de Staël qui venait de publier *Corinne*, tenta un rapprochement avec le Premier Consul par l'entremise de Talleyrand, en réclamant une somme de deux millions autrefois prêtée par Necker à Louis XVI ; l'empereur fit la sourde oreille et cette dette ne fut remboursée que sous la Restauration.

Elle revint incognito à Paris en 1810 et y fit imprimer *De l'Allemagne* dont Fouché fit saisir et détruire les exemplaires. Le livre parut à Londres trois ans plus tard.

Remariée à M. de Rocca, officier italien au service de la France, elle revint à Paris après la chute de son ennemi et mourut en 1818. Ses *Considérations sur la Révolution française* parurent l'année suivante.

## Benjamin Constant

*Benjamin Constant de Rebecque*, fils d'un colonel au service de la Hollande, était né à Lausanne le 26 octobre 1765 ; revenu dans son pays à l'âge de seize ans, après des études à Oxford et à Erlangen, il commença à conspirer ; son père se dépêcha de l'envoyer à Edimbourg, puis à Paris, où il fréquenta Suard, Marmontel, le critique La Harpe ; on le trouve ensuite à Bruxelles, puis à Brunswick, où son père lui avait procuré une charge de chambellan ; revenu à Paris en 1795, il se lie avec J. Chénier, Louvet, Daunou et publie, l'année suivante : *De la forme du gouvernement actuel de la France et de la nécessité de s'y rallier*.

Devenu citoyen français, il publie une brochure : *Des effets de la Terreur*, destinée à prouver que celle-ci ne fut nullement nécessaire et que la France a été sauvée malgré elle. Puis, il écrit un traité sur *Les suites de la contre-révolution de 1660 en Angleterre*. Elu au Tribunat, il y fit la plus vive opposition au Premier Consul ; aussi fut-il exclu de ce corps, lors de la réorganisation de 1802.

Avec M<sup>me</sup> de Staël, Jeaucourt, Barante, Broglie, les Montmorency, il fut le centre de ce groupe d'opposants qui se réunissaient à l'Abbaye-au-Bois, chez M<sup>me</sup> Récamier. Expulsé en 1803, il se réfugie à Weimar, se lie avec Goethe, Schiller, Wieland, occupe ses loisirs à traduire *Wallenstein* et compose ce roman psychologique, *Adolphe*, récit à peine voilé, de son orageuse liaison avec M<sup>me</sup> de Staël.

En 1814, il retrouve M<sup>me</sup> de Staël à Paris, se rallie à Louis XVIII, mais combat la réaction et notamment la censure. Au retour de l'île d'Elbe, il s'enfuit, mais revient, voit Napoléon, est conquis par lui, devient conseiller d'Etat; après Waterloo, il s'enfuit de nouveau, revient de nouveau, combat de nouveau les tendances réactionnaires de la deuxième restauration, sauve de l'exécution un condamné innocent, Wilfrid Regnault, fonde une feuille libérale, *La Minerve*.

Battu de quelques voix à Paris en 1818, il est élu député par le département de la Sarthe l'année suivante et constamment réélu depuis, malgré la pression gouvernementale. Elu également par Strasbourg, il opte pour cette ville.

N'étant pas hostile, en principe, aux Bourbons, il organise les réceptions de Charles X à son voyage en Alsace, mais s'élève contre les lois d'exception.

En 1830, au moment des ordonnances, il était à la campagne, convalescent d'une opération chirurgicale, lorsqu'il reçut ce billet de La Fayette : « Il se joue ici un jeu terrible; nos têtes servent d'enjeu : apportez la vôtre ! » Il accourt et prend parti pour le duc d'Orléans.

Il dit à Louis-Philippe qu'il avait voté pour lui parce qu'il représentait ses principes, mais qu'il n'hésiterait pas à le combattre s'il cessait de les représenter. — « C'est bien ainsi que je l'entends », répondit le roi citoyen qui lui fit accepter un présent et le nomma à la présidence du Conseil d'Etat.

Un échec à l'Académie française lui fut très sensible et hâta sa fin; il mourut le 8 décembre 1830, douze ans après M<sup>me</sup> de Staël.

Une émeute faillit se produire à ses funérailles. Au sortir du Temple, des enthousiastes voulurent conduire son corps au Panthéon. Pour éviter des bagarres, on promit de voter une loi à cette fin. Le projet n'en fut jamais déposé.

Dans sa carrière ondoyante d'homme politique et de pamphlétaire, il ne se départit jamais de la défense des idées libérales; il avait su se faire redouter de Bonaparte, et Chateaubriand, qui l'avait entendu à la tribune, dit « qu'il était l'homme qui montrait le plus d'esprit après Voltaire ».

De toutes ces luttes et de ces écrits politiques, il ne reste qu'un souvenir confus et le nom de Benjamin Constant risquerait d'être oublié comme celui de tant d'autres doctrinaires, s'il ne restait de lui un petit roman d'une centaine de pages, resté longtemps ignoré, *Adolphe*, que des critiques comme Sainte-Beuve, Anatole France et Maurice Barrès placent parmi les chefs-d'œuvre, prenant rang, dans le roman psychologique, après *La Princesse de Clèves* et avant *Dominique*, sur le même plan que *René* et que *Werther*.

## Imbert Galloix

Deux ans avant Benjamin Constant, tout au début de la période romantique, on avait enterré, plus silencieusement, un jeune poète genevois de vingt-et-un ans, *Imbert Galloix*. Né à Avanchet, près de Meyrin (canton de Genève) le 31 janvier 1801, il avait publié, à l'âge de dix-sept ans une plaquette de *Méditations lyriques*; incompris dans sa ville natale, il était venu chercher le succès à Paris où il reçut un accueil chaleureux de Charles Nodier et de Victor Hugo. Hélas, il était sans fortune et sa misère en souliers troués le mena à la Maison Dubois, où il mourut le 28 octobre 1828.

On lui attribue ce quatrain désabusé, qu'il aurait écrit quelques heures avant sa mort :

« C'est donc là, pauvre muse, où je t'aurai conduite ;  
Dans ce lit où sont morts tant d'autres malheureux !  
Tout nous quitte ; l'espoir lui-même a pris la fuite ;  
Il nous reste une fosse et l'oubli pour tous deux. »

Victor Hugo lui consacra un article ému dans *l'Europe littéraire*, reproduit dans *Littérature et Philosophie mêlées*. Ses poésies furent publiées à Genève, en 1834. Cinquante ans après sa mort, on donna son nom, tardif hommage ! à une rue du quartier des Bastions, à Genève.

## Napoléon III

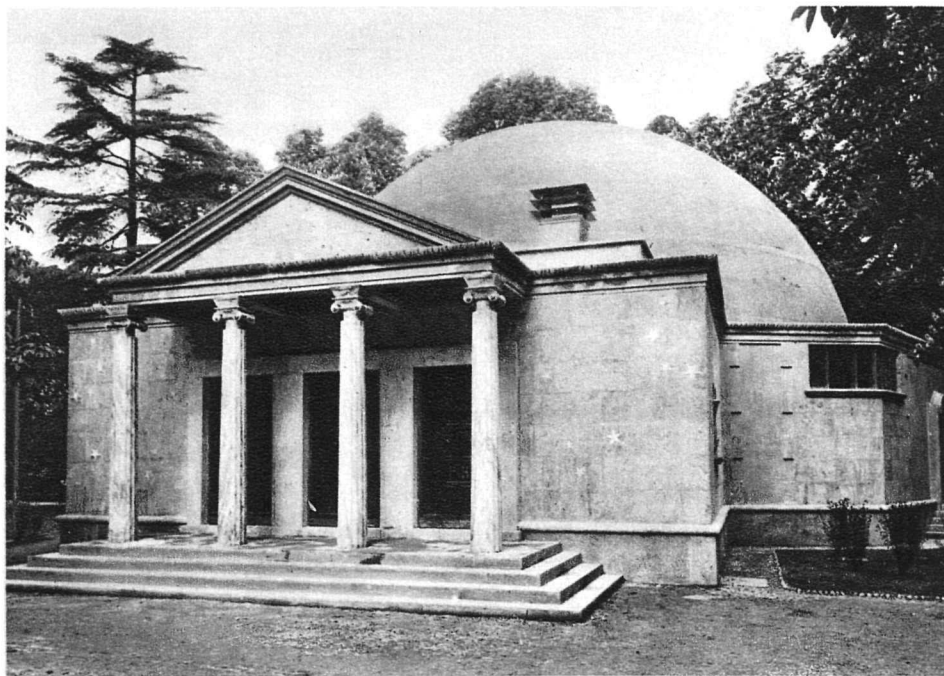
Avec Benjamin Constant serait close la liste des Suisses ayant joué un rôle dans la politique française, si nous n'avions encore à faire mention d'un jeune capitaine thurgovien qui causa quelque émoi au gouvernement de Louis-Philippe et faillit mettre en péril ses bons rapports avec la Suisse.

C'est de *Charles-Louis-Napoléon Bonaparte*, fils de Louis-Napoléon, roi de Hollande et de la reine Hortense qu'il s'agit. Elevé à Arenenberg, il avait reçu, en 1832, le droit de bourgeoisie du canton de Thurgovie et, après avoir été à Thoune et à Berne l'élève du général Dufour, était arrivé au grade de capitaine d'artillerie dans la milice.

Affilié aux sociétés secrètes après un voyage à Florence, il s'occupait de sociologie et de politique, publia, en 1832, un *Projet de Constitution*, l'année suivante : *Deux mots à M. de Chateaubriand sur la duchesse de Berry* et des *Considérations politiques et militaires sur la Suisse*, dont la lecture n'est pas sans intérêt et qui reflètent les opinions et les théories de son oncle. En 1836, il écrivit un *Manuel d'Artillerie*, qu'il envoya à tous les officiers généraux français.

Devenu prétendant par la mort du duc de Reichstadt, il fit, en octobre de cette même année, une tentative d'insurrection militaire à Strasbourg. Après son arrestation, le roi Louis-Philippe se contenta de le faire embarquer pour l'Amérique et lui remit même des subsides. Mais l'année suivante, rappelé par la maladie et la mort de sa mère, il revint sur les bords du lac de Constance.

DEUX ÉDIFICES SUISSES A MILAN



Le Planetario Hoepli, un cadeau d'Ulrico Hoepli à la Ville de Milan



La Banque Vonwiller à Milan, où siège également le Consulat de Suisse

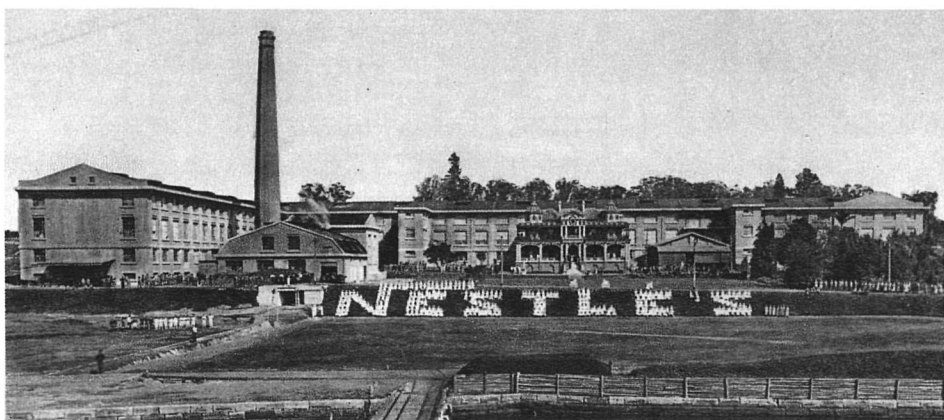
## L'INDUSTRIE DU CHOCOLAT ET DU LAIT A L'ÉTRANGER



Fabrique de chocolat Suchard à Lörrach (Allemagne), fondée en 1882



La fabrique Nestlé au Brésil. Araras, Sao Paulo



Nestlé en Australie. La fabrique d'Abbotsford





Siège et bureau central de la grande fromagerie Stauffer Frères,  
de Rüti (Berne) à Sopron, Hongrie

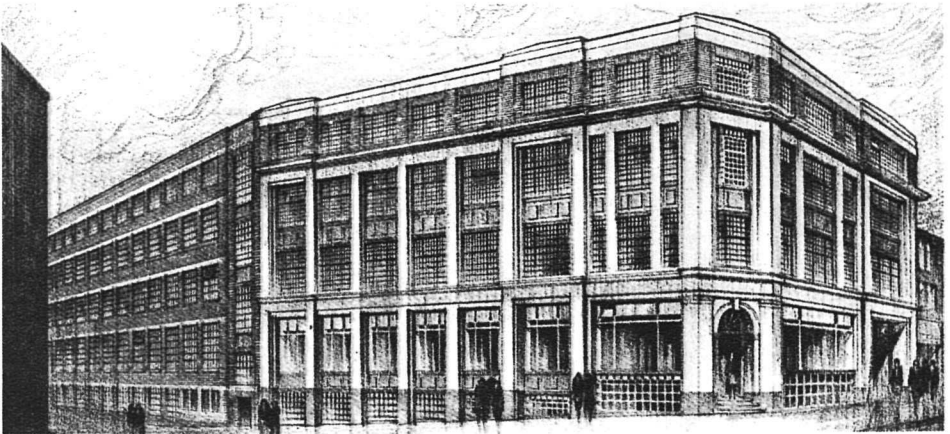


La première S. A. hongroise pour la fabrication de la bière a été fondée à Budapest  
par la famille Hagenmacher, de Winterthour: la brasserie





Les établissements Dr. A. Wander Ltd., à King's Langley, Herts., occupent 1.400 ouvriers



Reslaw Factory à Luton, Herts., de la fabrique de chapeaux Paul Walser & Cie, Ltd., Londres, Wohlen, Paris, Florence, etc.



Hans Renold, d'Aarau, commença son activité à Manchester en 1877 avec un seul ouvrier. Il occupe actuellement, dans ses établissements de Brook Street (ci-dessus) et Burnage, 2250 ouvriers. Spécialité : chaînes pour roues motrices



Siège principal de la Swiss Bank Corporation, Londres (Société de Banque Suisse), 99, Gresham Street, E. C. 2.

Cette fois, le gouvernement français prit ombrage et demanda le renvoi du prince. Ne pouvant expulser un de ses nationaux, la Diète refusa. Oubliant qu'il avait lui-même reçu asile en Suisse, Louis-Philippe poussa les choses jusqu'à la mobilisation. Ne voulant pas être la cause d'un conflit entre la France et son pays d'adoption, Louis-Napoléon mit fin à cette tension en gagnant l'Angleterre.

On sait qu'en 1840, une nouvelle tentative de soulèvement, faite à Boulogne, lui valut une incarcération au fort de Ham, d'où il s'évada sous les vêtements du maçon Badinguet.

Elu par plusieurs départements, après la révolution de 1848, il devint prince-président, puis empereur.

Il cessa dès lors d'appartenir à la Suisse, bien que ses adversaires aient prétendu qu'il en avait toujours conservé l'accent.

## La Colonie de nos jours

La colonie suisse de Paris est, non seulement une des plus anciennes, mais aussi une des plus nombreuses et on peut estimer à 50.000 le nombre des Suisses résidant à Paris ou dans les environs immédiats, aussi s'explique-t-on que la Confédération ait choisi la capitale de la France comme siège de la première de ses légations permanentes dont S. E. M. *Alphonse Dunant* est actuellement le neuvième titulaire; ses prédécesseurs furent MM. *X. Zeltner* (1798-1800), *E. Jenner*, (1800-1801), *P.-A. Stapfer* (1801-1803), *C.-M. de Maillardoz* (1803-1815), *G. de Tschann* (1815-1847), le Colonel *J.-A. Barmann* (1847-1857), *J.-M. Kern* (1857-1882) et *C.-E. Lardy* (1883-1917).

Pour se retrouver entre compatriotes, parler d'affaires, discuter de politique ou tout simplement pour se distraire en retrouvant un peu de l'atmosphère du pays, les Suisses de Paris ne manquent pas de lieux de réunion et de sociétés.

Ils ont les brasseries et les restaurants suisses où, tout en dégustant une fondue ou des charcuteries du pays, arrosées de ces petits vins vaudois ou valaisans qui, sans rivaliser avec les grands crus français, méritent mieux que les sarcasmes de M. Raoul Ponchon, on entend les joueurs de boules ou de jass s'expliquer en *schwyzerdütsch* ou avec l'accent vaudois.

Ils ont aussi de nombreuses sociétés; en première ligne les sociétés de bienfaisance, avec, en tête, la vieille *Société Helvétique de Bienfaisance*, plus que centenaire, la société de *L'Asile Suisse des Vieillards*, le *Home suisse*, pour dames ou jeunes filles sans emploi ou de passage.

Des sociétés de secours mutuels, comme la *Société suisse de Secours Mutuels*, *l'Espérance* et la section parisienne de *l'Union Helvetia*.

Des groupements commerciaux, tels que la *Chambre de Commerce suisse en France*, le *Cercle commercial suisse*, la succursale parisienne de la *Société suisse des commerçants de Zurich*.

Des sociétés amicales, régionales, littéraires, comme le groupe parisien de la *Nouvelle Société Helvétique*, le *Cercle amical Helvétique*, le *Cercle Romand*; la section parisienne de *Pro Ticino*, la *Société libérale tessinoise*, *La Franscini*, le groupe suisse de l'*Union chrétienne des Jeunes Gens* et les *Réunions du Mercredi*, réunissant en un déjeuner amical les Suisses parisiens ou de passage.

Des groupements artistiques comme l'*Association des Artistes suisses de Paris* et la section de Paris de la *Société des Peintres, Sculpteurs et Architectes suisses*.

Des sociétés musicales, la *Chorale suisse de Paris*, l'*Harmonie suisse*, l'*Echo suisse* (Jodel-Club) et le *Chœur mixte Alpenroesli*.

Des sociétés sportives enfin, comme la *Société suisse de gymnastique de Paris*, l'*Union sportive suisse*, la *Société suisse de tir* et les *Carabiniers suisses de Paris*, section libre de la Société suisse des carabiniers.

On voit qu'il existe des sociétés pour tous les goûts et pour tous les besoins.

Dans les sciences, la littérature et dans les affaires on trouve des noms suisses dans toutes les branches de l'activité parisienne; certains de nos compatriotes ont su se créer des situations enviables et quelques-uns furent des organisateurs remarquables.

Sans vouloir établir un palmarès et tout en craignant de faire de nombreuses omissions, citons parmi les principaux :

En médecine, parmi les disparus, les professeurs *Jaccoud*, *Pozzi* et *Broca* qui étaient d'origine suisse, les docteurs *Oettinger*, *Vogt*, le grand ophtalmologiste *O. Landolt* et son fils *Marc* qu'un accident brutal a enlevé trop tôt à la science et à ses amis; parmi ceux qui exercent encore, les docteurs *Darier* et *Morax*, médecin et ophtalmologiste des hôpitaux, *F. Baup*, *P. Bruder*, *F. Landolt*, *A.-C. Guillaume*, *P. Sandoz* et *H. Welti*, les stomatologistes *Pitsch* et *Frossard*.

De nombreux savants suisses ont passé quelque temps à Paris, dans le cours du XIX<sup>e</sup> siècle; parmi ceux qui s'y sont créé une situation citons : *Albert-Auguste Perdonnet*, né à Vevey en 1801; il débuta comme employé dans la banque Mallet-Bontemps, où il fut le collègue de Jomini, devint agent de change, lors de la création de cette corporation, puis, après avoir passé par l'Ecole Polytechnique, abandonna la finance pure pour la technologie et l'administration des chemins de fer (il fut directeur du matériel du chemin de fer de Versailles et administrateur du chemin de fer de Strasbourg). Professeur à l'Ecole Centrale, il fut appelé à diriger cet important établissement en 1862; il était également un des fondateurs de l'Association Polytechnique qu'il présida longtemps; il mourut à Cannes en 1867.

*Abraham-Louis Bréguet*, né à Neuchâtel, en 1747, d'une famille originaire de France vint très jeune à Versailles, puis à Paris où il fonda une importante maison d'horlogerie; on lui doit de nombreux perfectionnements dans cette branche, ainsi que divers instruments de physique.

*M. Raoul Pictet* est mort il y a quelques années; ce fut en Suisse qu'il fit ses principaux travaux sur l'étude et la production des basses températures

qui en firent un des précurseurs de l'industrie du froid qui prit rapidement une grande importance.

Aujourd'hui, *M. Ch.-Ed. Guillaume* représente, à peu près seul, mais très brillamment, l'élément scientifique suisse dans la colonie parisienne; né à Fleurier, directeur depuis 1915 du Bureau International des Poids et Mesures où il entra en 1883, il est membre correspondant de l'Institut et titulaire, en 1920, du prix Nobel de physique.

Peu de gens, même parmi les Parisiens avertis, connaissent le ravissant pavillon de Breteuil, cet ancien Trianon de Saint-Cloud, caché dans la verdure du parc. Jadis, Monsieur, frère de Louis XIV, y recevait ses intimes; Marie-Antoinette aimait à s'y isoler; les impératrices Joséphine et Marie-Louise y résidèrent, ainsi que la reine Hortense et son jeune fils, le futur Napoléon III.

En partie démoli par le bombardement de Paris en 1871, il fut remis, presque délabré, au Bureau International des Poids et Mesures, en 1875, avec charge de le restaurer et de le remettre à l'Etat lorsque les travaux en cours se trouveront achevés, c'est-à-dire dans quelques siècles d'ici, selon les évaluations les plus prudentes!

Rappelons que le Bureau dépend d'un Comité international qui se réunit tous les deux ans, émanation d'une Conférence où siègent tous les six ans les représentants des trente-deux pays ayant adhéré à la convention, véritable petite Société des Nations avant la lettre; rappelons aussi qu'en font partie des pays qui n'ont pas adopté le système métrique et que l'initiative de la première conférence fut prise par l'académie des sciences de Saint-Petersbourg, en 1867.

L'unification des poids et mesures est une des conquêtes de la Révolution; en 1789, la Constituante décréta cette unification dans le royaume et chargea les savants d'établir une unité de longueur dérivant du méridien terrestre. Ces travaux aboutirent le 4 messidor an VII (22 juin 1799) à la présentation solennelle, au Conseil des Cinq-Cents et au Conseil des Anciens, des étalons en platine du mètre et du kilogramme, représentant la dix-millionième partie du quart du méridien terrestre mesuré à l'équateur et la masse d'un décimètre cube d'eau, à son maximum de densité.

C'est à ces étalons, conservés aux Archives Nationales, qu'on s'arrêta pour les prototypes internationaux, malgré l'erreur d'environ 186 millièmes qu'avaient fait ressortir les mesures plus récentes, l'essentiel étant de posséder un étalon invariable et les mesures de l'avenir, devenant encore plus précises, pouvant faire apparaître de nouvelles erreurs.

Le système métrique avait été rendu obligatoire en France dès le 18 germinal an III; le décret de Moscou (1812) avait apporté quelques tolérances; elles furent supprimées à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1840, et c'est depuis lors que le système métrique a été ramené à son intégrité; il est actuellement obligatoire dans cinquante-trois pays et facultatif dans neuf.

Le premier objet du Bureau International fut la comparaison des étalons nationaux des divers pays avec les prototypes internationaux; la précision obtenue dépasse aujourd'hui le vingtième et atteint quelques centièmes de micron (millième de millimètre), le centième et même quelques millièmes de milligramme; seuls les physiciens habitués à ces recherches de métrologie peuvent se rendre compte de la minutie de ce travail, exécuté, sous la direction de M. Guillaume, par un personnel réduit à sept personnes et avec un budget des plus modestes.

Ces études de métrologie ont entraîné beaucoup d'autres travaux dont les résultats ont déjà souvent dépassé les applications de laboratoire.

Tout d'abord, des mesures précises, nécessitant une détermination rigoureuse des températures, on fut conduit à vérifier les graduations des thermomètres de précision, ce qui obligea à l'étude de verres spéciaux.

On étudia aussi les substances pouvant remplacer le platine iridié et cela conduisit M. Guillaume à la découverte d'un alliage de fer et de nickel, sensiblement invariable aux modifications de température et baptisé par lui du nom de *Invar*. Des études, en cours d'achèvement, permettront de rendre cet alliage tout à fait inaltérable, en éliminant ou en annihilant les traces de carbone qu'il renferme encore...

L'avenir appartient, peut-être, aux étalons immatériels, c'est-à-dire aux longueurs d'ondes lumineuses, mais la découverte de l'invar a permis d'établir des fils de vingt-quatre mètres, servant aux mesures géodésiques, avec une précision et une rapidité inconnues jusqu'à présent. C'est ainsi que M. Guillaume a mesuré en cinq jours, avec trois équipes, commandées respectivement par M. Gautier et par les regrettés Riggensbach et Rosemund, la longueur du tunnel du Simplon (plus de vingt kilomètres), avec une concordance, à l'aller et au retour, de près d'un millionième. Cette précision était nécessaire pour en faire une base géodésique, de beaucoup la plus étendue de la Suisse.

M. Guillaume, se souvenant qu'il était d'un pays d'horlogers, a cherché, dès qu'il l'a pu, à perfectionner la montre; c'est ainsi qu'il a imaginé un balancier entièrement compensateur, remplaçant avantageusement, dans les chronomètres de précision, les balanciers de construction courante. De longues et patientes recherches l'ont amené à l'établissement d'un nouvel alliage de fer, nickel et chrome, l'*Elinvar*, possédant une élasticité constante à toutes les températures, employé couramment aujourd'hui pour la fabrication du spiral de chronomètres et ne nécessitant plus aucune compensation; c'est, on peut dire, le dernier mot du réglage, qui a révolutionné l'industrie du chronomètre.

Citons encore M. *Emile Bitterli*, ingénieur en chef de la Compagnie générale d'Electricité, qui contrôle une trentaine de fabriques et de succursales dans les grandes villes de France et de l'étranger. M. Bitterli vient d'être nommé Dr h. c. de la Haute Ecole Polytechnique Fédérale de Zurich, en reconnaissance des services rendus à l'industrie suisse.

Dans les arts, si on déplore la perte de M<sup>lle</sup> *Louise Breslau*, de M. *E. Burnand*, des dessinateurs *Steinlen* et *Carlos Schwabe*, on compte encore les peintres *David Burnand*, *Lejeune*, *Poetzsch*; M. *Gimmi* a déjà une réputation à Montparnasse et M. *Hunziker* donne plus que des espoirs; le dessinateur *Carlègle* (*Carl Egli*) est aujourd'hui un des maîtres de l'illustration et M. *Duffaux* représente la peinture sur émail. A côté de M. *Niderhausen-Rodo*, on peut citer les sculpteurs *Sandoz*, *Suter* et *Huggler*; l'architecture est représentée par M. *C.-H. Richter*, la musique par MM. *G. Doret* et *Honnegger*.

Au théâtre, où plane encore le souvenir de *Rachel*, née en Thurgovie le 8 février 1821, il faut nommer M<sup>lle</sup> *Louise Bréval*, M<sup>lle</sup> *Guintini*, au music-hall le fantaisiste *Grock* et rappelons que *Rodolphe Salis*, le fondateur du *Chat-Noir* se vantait d'une ascendance grisonne.

En littérature, il est bien peu d'écrivains auxquels on pourrait reprocher, comme on le fit jadis pour *Victor Cherbuliez* et pour *Edouard Rod* « d'être restés trop Suisses » ! MM. *Baud-Bovy*, *Ramuz*, de *Traz*, *Vallotton*, M<sup>me</sup> *Burnat-Provins* n'ont fait partie qu'occasionnellement de la colonie parisienne; MM. *Binet-Valmer* et *Edmond Fleg* sont devenus Français; M. *P.-P. Plan* poursuit la publication de la correspondance de Jean-Jacques Rousseau, à l'œuvre duquel M. *Claude Anet* a emprunté son pseudonyme; on peut encore citer MM. *Blaise Cendrars*, *Louis Dumur*, *Maurice Muret*, *Marcel Rouff* et *Victor Snell*. M. *Edmond Scherer* qui, après des études de théologie, devint un des critiques les plus estimés du siècle dernier, était né à Paris, de parents suisses, en 1815; il y mourut en 1889.

Dans la finance, les noms suisses ne manquent pas; les frères *Courvoisier-Berthoud*, dont l'un préside la Chambre de Commerce suisse et l'autre la Société Helvétique de Bienfaisance, sont la providence de toutes les œuvres suisses; le fondateur de la maison, *L. Berthoud*, venu à Paris à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle avec une pacotille de montre, débuta dans la finance en une boutique du Pont-au-Change et commença sa fortune en faisant tenir de l'or aux émigrés réfugiés en Suisse, pendant la Révolution; parmi les directeurs de banques importantes, citons tout d'abord M. *Turettini*, récemment décédé, à la Banque de Paris et des Pays-Bas; on trouve aujourd'hui MM. *Rossier* et *Gunther* au Crédit Commercial de France, *Lachenmeyer* à la Banque Nationale de Crédit, *Simmler* et *Jucker* à la Banque Internationale de Commerce, *Fatzer* à la National City Bank, *Hérolt* à la Banque Morgan, *Schwartz* à la Swiss-Bank Corporation.

Dans l'industrie, on note MM. *Dobler*, président fondateur de la Chambre de Commerce suisse, M. *Sennhauser*, président du Cercle commercial, *Schwartz*, directeur de la Brasserie des Moulineaux, les métallurgistes *Bindschedler* et *Jorin*, inventeur d'un poêle à bois. Les Suisses sont représentés dans le monde de l'automobile par MM. *Birkigt*, inventeur du moteur Hispano-Suiza et directeur technique de cette société, par MM. *Donnet* et *Saurer*.



Parmi les éditeurs, on compte MM. *Attinger, Bosshardt, Budry, Delachaux-Niestlé, Payot, F. Rouff.*

Dans l'hôtellerie il y avait avant 1900 très peu de directeurs suisses, du moins dans les maisons de premier ordre.

Ce fut M. *César Ritz* qui ouvrit, le 5 juin 1898, le premier « palace ». Originaire de Niderwald, dans la vallée de Conches (Valais), il gravit successivement les divers échelons de la carrière hôtelière ; après avoir dirigé l'hôtel National à Lucerne, le Grand-Hôtel à Monte-Carlo, le Savoy à Londres, il voulut revenir à Paris, où il avait débuté comme modeste garçon dans un petit hôtel et installa le magnifique établissement qui porte son nom dans les locaux précédemment occupés par le Crédit Mobilier, place Vendôme ; la réussite de cette maison, aujourd'hui dirigée par M. Rey, de ~~Brigue~~, fut telle que d'importantes sociétés offrirent des redevances à M. Ritz pour installer ou simplement pour placer sous l'égide de son nom des établissements en Angleterre, en Italie et même en Amérique, le nom de « Ritz » étant devenu synonyme de grand luxe, de confort supérieur, de parfaite organisation.

M. *Regli*, dirigea le Grand Hôtel depuis 1901 jusqu'à la fin de la guerre.

Actuellement, M. *Bruchon* dirige l'hôtel Westminster et M. *Magoria* l'hôtel Mirabeau ; M. *Schwenter*, qui réorganisa l'hôtel Meurice, en 1907, est en passe de devenir le Napoléon de l'hôtellerie, ne dirigeant pas moins de huit hôtels à Paris et participant, comme administrateur, à de nombreuses entreprises hôtelières, en Suisse et en différents pays.

Depuis la guerre, le nombre des employés suisses a diminué dans les hôtels parisiens ; on en trouve cependant encore parmi les portiers, dans les services de renseignements et chez les chefs et garçons d'étages.

Alors qu'autrefois, dans toute cuisine importante il y avait toujours des pâtisseries suisses, chargés de la décoration « au cornet », leur nombre s'est bien restreint aujourd'hui.

Les chefs de cuisine des grands hôtels suisses viennent souvent passer leurs mois de morte saison dans les maisons de premier ordre parisiennes, où ils trouvent toujours quelque chose à apprendre, mais on ne peut citer aucun grand cuisinier suisse exerçant actuellement à Paris.

Il n'en fut pas toujours ainsi et c'est une occasion de rappeler le nom, injustement méconnu, de *Joseph Favre*, l'instigateur et l'animateur du grand mouvement professionnel qui, selon l'expression de l'un d'eux, donna, vers 1882, aux cuisiniers la conscience de ce qu'ils devaient être, de ce qu'ils pourraient faire.

Ce Valaisan, né à Vex en 1849, vint à Paris après un apprentissage à Sion et des débuts à Genève.

En 1877, il fonda à Genève, le premier journal culinaire rédigé par un professionnel, *La Science culinaire*, provoqua, en 1879 la fondation de l'*Union universelle pour le progrès de l'art culinaire*, qui compta bientôt plus de quatre-vingts sections tant en Europe qu'en Amérique. Ce fut encore lui qui organisa la

première exposition culinaire, à Francfort, en 1878 et l'exposition culinaire de Paris, en 1882. Ses confrères lui témoignèrent de leur reconnaissance et de leur estime par la remise de son buste, accompagnée des hommages les plus flatteurs.

Retiré à la campagne, il passa ses dernières années (il mourut en 1903) à revoir et à compléter son *Grand Dictionnaire universel de Cuisine pratique*, considérable œuvre éducative, dont les maîtres de la profession conseillent toujours la lecture aux jeunes ouvriers. Ses états de service le mettent en tête des grands cuisiniers érudits contemporains.

Joseph Favre eut d'ailleurs quelques prédécesseurs parmi ses compatriotes; les bibliophiles recherchent un rarissime ouvrage sur la dissection des viandes, dû à *Jaques Vonlett*, fribourgeois, publié à Lyon en 1647; *Vatel*, le fameux maître d'hôtel du prince de Condé, serait d'ascendance zuricoise, si nous en croyons Favre, qui, à la vérité, ne donne aucune preuve à l'appui de cette assertion; par contre *Dunan* ou *Dunand*, le maître d'hôtel de Napoléon I<sup>er</sup> était incontestablement d'origine suisse.

Fils d'un contrôleur de la maison de Condé, il débuta lui-même dans cette maison princière et suivit, comme cuisinier, le prince Louis-Joseph pendant l'émigration; fatigué et malade, il revint à Paris au bout de douze ans et entra au service du général Bonaparte qui une fois lui dit : « Ah, mon cher Dunand, vous êtes plus heureux d'être mon maître d'hôtel que moi d'être empereur ! » On était à la veille de la déclaration de guerre à la Prusse.

Dunan resta au service de l'Empereur jusqu'à son départ pour l'île d'Elbe; âgé et souffrant, il se retira en Suisse où il mourut.

Il légua au musée de Lausanne le service personnel de Napoléon que celui-ci lui avait offert en souvenir, lors de son abdication.

On a souvent dit de la colonie suisse de Paris, qu'elle formait en quelque sorte un vingt-troisième canton; la rapide énumération de ses principaux membres, énumération sans doute incomplète et où nous n'avons insisté que pour ceux qui ont fait œuvre d'organiseurs, montre que toutes les branches de l'activité sociale s'y trouvent représentées et dignement représentées.

---

## LES SUISSES EN ITALIE

---

Depuis le temps où les Helvètes vendaient à Rome leurs fromages fort appréciés, nos relations avec l'Italie ont toujours été des plus suivies. Durant tout le moyen âge, du Valais jusqu'aux Grisons, nos montagnards ont été les principaux fournisseurs de l'Italie du nord en bétail, beurre et fromage. Ils le sont encore dans une certaine mesure, bien qu'ils aient eux-mêmes introduit en ce pays la fabrication des fromages suisses.

Pendant plusieurs siècles, le service mercenaire établit entre les deux pays des relations qui, au point de vue de la civilisation, ne furent profitables qu'à nous-mêmes. Nous n'avons pas à nous en occuper ici. L'activité des architectes et sculpteurs tessinois, décrite d'autre part, eut, pour l'Italie, une signification bien autrement positive. Ce n'est d'ailleurs qu'après 1500 qu'on peut proprement leur appliquer la dénomination d'artistes « suisses ».

Nous avons, en somme, pendant longtemps bénéficié de nos rapports avec l'Italie. Avec l'époque moderne, on voit un revirement se produire. Pendant le *Risorgimento*, et dans le nouveau royaume, ce sont nos compatriotes qui ont joué le rôle de pionniers et de précurseurs dans bien des branches importantes de l'économie nationale italienne, et qui sont comptés à bon droit parmi les « *costruttori d'Italia* ».

Une vue d'ensemble de cette activité créatrice si diverse devrait, tout d'abord, tenir compte de l'importance des pâtisseries et cafetiers grisons expulsés de Venise qui, se répandant dans toute l'Italie, réorganisent la vente de leurs articles et des denrées coloniales en général selon des principes modernes, avant de passer au commerce de gros et à l'industrie. Elle décrirait la fondation des grands établissements textiles suisses au nord comme au sud; la situation de premier plan qu'ils occupent aujourd'hui encore grâce à l'excellence de leurs produits; puis l'introduction de diverses industries chimiques, de la brasserie au Piémont; l'impulsion que des Suisses surent donner à la vieille industrie céramique, au tissage de la paille en Toscane; les créations de nos ingénieurs, soit comme collaborateurs de maisons indigènes, soit comme entrepreneurs, dans la fabrication des machines, dans l'industrie du gaz d'éclairage, dans l'équipement électrique de villes entières: les *Kitt*, à Bologne, les *Reinach* et *Ott* à Macerata, Schio et Arezzo; la tradition modèle de nos hôteliers, partout imitée; les succès de nos pédagogues; l'influence qu'eurent sur la vie intellectuelle d'Italie des créations comme le « Cabinet *Vieusseux* » à Florence, la librairie *Höpli* à Milan; la part prépondérante qu'eurent nos joueurs de football dans l'éveil et l'essor sportif de la péninsule.

Quel beau monument on pourrait élever au travail et à l'initiative helvétiques en Italie avec les matériaux qui gisent encore épars et inutilisés! Les articles qui suivent ne sont forcément que quelques éléments du tableau d'ensemble dont ils ne feront que trop sentir les lacunes. E. P.

## LES SUISSES A VENISE

par Edgar Piguet, Zurich <sup>1)</sup>

Nos relations avec Venise appartiennent avant tout au passé. Leur étude aura forcément un caractère historique, d'autant que tels des anciens Cantons

<sup>1)</sup> Sources : Victor CÉRÉSOLE : *Relevé des Manuscrits des Archives de Venise se rapportant à la Suisse...*, édité par les Archives Fédérales, Berne 1890. — Ernst LECHNER : *Die periodische Auswanderung der Engadiner*. Samaden 1909. Notices de M. Albert STOLZ, du Consulat Suisse de Venise, communiquées par M<sup>lle</sup> NOERBEL, Milan.

et surtout les Ligues Grises ont eu pendant longtemps, avec la puissante République limitrophe des Grisons de 1512 à 1797, les rapports politiques et militaires les plus suivis. Nous n'avons pas à nous occuper de ceux-ci ; les relations économiques étant, pour nous, beaucoup plus importantes.

Bâle, Zurich et les Grisons, situés sur la grande artère qui reliait les deux grands centres commerciaux d'autrefois : Venise et les Flandres, virent leur trafic s'orienter tout naturellement vers la grande cité maritime italienne qui, pour lors, avait pour nous l'importance que prennent aujourd'hui Milan et Gênes réunis. Elle était d'ailleurs le débouché naturel des produits et le principal marché pour la main-d'œuvre qu'exportaient les trois Ligues.

## Le Trafic

Si l'on fait exception du moine visionnaire *Vitinus*, du couvent de Saint-Gall, décédé en 824 au monastère de *San Michele*, c'est au début du xiv<sup>e</sup> siècle qu'on trouve les premières traces de nos relations avec Venise. Elles décèlent les conditions peu réjouissantes dans lesquelles se déroulait alors le trafic : le Sénat confère, en 1309, au sujet « du dommage subi par deux seigneurs bâlois » ; en 1329 on gracie quatre Juifs de Zurich (*de Cerigo de Alemaniam*) condamnés pour déclaration tardive des sommes qu'ils portaient sur eux ; dix ans plus tard c'est le tour de *Rigo de Zorigo* (Henri de Zurich) ; en 1362, *Johannis Sancti Galli* essaie d'exporter deux tonneaux de savon sans payer les droits (*sine bulletta*). Mais tout n'est pas pour le mieux non plus en « *Alemaniam* » : les « nobles seigneurs de Werdenberg, de Montfort et de Bregenz dépouillent et enferment des marchands vénitiens pour se venger... de l'Empereur » ! Comme Bourcart Munch de Landskron, dont le banquier milanais s'était enfui avec 3000 ducats à Venise, ne pouvait y obtenir justice, les Bâlois bloquent aux Vénitiens le chemin des Flandres. L'affaire, qui va jusque devant l'Empereur, se termine en 1365 en faveur du plaignant. Un autre Bâlois, *Johannes de Motozer*, figure comme témoin dans une transaction enregistrée au *Fondaco dei Tedeschi*, soit dans les entrepôts et bureaux réservés aux marchands de langue allemande, les Suisses compris.

Au xv<sup>e</sup> siècle toutefois, on cherche mutuellement à se rendre la vie moins dure. Pendant la guerre d'Appenzell (1409), Venise intervient auprès du duc d'Autriche pour obtenir libre passage pour les « *mercatores Sbaycer* » (Schweizer) et leurs marchandises. Sur requête de Bâle, on délivre les biens confisqués de la firme « *Guarneri de la Chiesa* » à son représentant *Andreas Viller* (1434). Le Fribourgeois *Pierre Arsent* (« *Pietro Argento de Froiborgo* ») obtient en 1441 l'autorisation d'acheter des bons de la Caisse de prêts jusqu'à concurrence de 8000 ducats. La chambre qu'il occupa pendant 26 ans au *Fondaco dei Tedeschi* est attribuée en 1483 au gros marchand (« *magna negotia mercantiarum exercentem* ») *Johann Zili* « *de Sancto Galdo* » (de Saint-Gall). Les notables bernois touchant des pensions de la Sérénissime demandent en 1496 qu'on les remette à la succursale vénitienne de la banque *Velser*.

A côté de ces marchands, bâlois, saint-gallois et zuricois pour la plupart, on trouve, dès 1563, aussi mention de commerçants grisons, rattachés également au Fondaco dei Tedeschi, « étant donné que les Seigneurs Grisons sont compris dans la Haute Allemagne », dit l'autorisation délivrée en 1582 à un certain *Bremarazzo*, d'y déballer et emballer sa marchandise.

Les décrets fiscaux nous apprennent ce que ces gens vendaient et achetaient. Jusqu'à complète satisfaction pour les mauvais traitements subis à Weesen par trois nobles Vénitiens, dont un ambassadeur, le Sénat frappe tous les draps et toiles de provenance suisse d'un droit d'entrée de 1 1/2 % en 1490, porté à 2 % en 1494. Berne et Fribourg obtiennent, par une ambassade, une exemption en leur faveur en 1496.

L'importation de bétail grison est autorisée en 1603. En 1613, les fromages gras d'Engadine (« grassine ») peuvent entrer francs de droit pendant une année. Le contingent est porté à 10.000 pièces en 1616, vu la fermeture du marché de Milan. En 1595, Venise et les Grisons conviennent d'exempter réciproquement de toute taxe les marchandises en transit. Les importations de bétail grison et schwytzois sont encore fréquemment mentionnées au XVIII<sup>e</sup> siècle, bien que le Gouvernement des Ligues ait dû intervenir en 1675 encore, à cause de paiements arriérés, une autre fois pour faire lever un séquestre.

Zurich achète en plusieurs fois des armes à feu à Brescia; les Grisons du fer brut pour la bâtisse et, à plusieurs reprises, du grain (en 1586 : 600 charges de sommier). En revanche, c'est à Zurich que la forteresse de Bergame s'approvisionne en blé l'an 1569.

Une branche d'exportation peu honorable, nous semble-t-il aujourd'hui, mais pendant longtemps très fructueuse fut celle de... galériens. Berne décide en 1644 de mettre à la disposition de la grande République maritime alliée tous les vagabonds dont on pourrait se saisir, et de les y expédier par groupes de 10 à 12. Cette géniale mesure de police trouva aussitôt des imitateurs. Le bailli de Baden reçoit en cadeau du résident vénitien à Zurich une belle coupe pour avoir livré quatre forçats. Le Sénat donne en 1713 au résident *Vincenti* l'ordre de les payer 30 florins par tête ! En outre, en temps de guerre, on cherche à enrôler des rameurs soldés; on en cherche dans la seule Valteline 2 à 3000, en 1570.

Par des condamnations et par contrainte, on recrute de la chair à... galère même parmi les Suisses et les Grisons établis à Venise. Mais ceci concerne déjà le chapitre suivant.

## L'Émigration

Beaucoup plus que dans les rangs des marchands provenant des villes du plateau suisse, trafiquant sans cesse d'un pays à l'autre, c'est parmi la population pauvre du versant sud des Alpes que s'est recruté le gros d'une colonie stable, qui remonterait, dit-on, au XII<sup>e</sup> siècle.

Il s'est agi, il est vrai, tout d'abord d'une émigration périodique d'ouvriers saisonniers, telle qu'elle se pratique, aujourd'hui encore, au Tessin. Les monta-

gnards, chômant pendant la saison morte, s'en vont dans les villes et y restent jusqu'au moment où les rappellent les travaux des champs, exerçant les professions les plus modestes. Ainsi, les Grisons descendaient chaque automne à Venise comme journaliers, portefaix, savetiers, rémouleurs, vitriers et marchands ambulants (d'eau-de-vie surtout); puis ils s'enrôlèrent dans les métiers exigeant un dur travail de nuit : la boulangerie et la pâtisserie.

Il est probable qu'ils ne s'y établirent de façon durable — soit les hommes seuls, les familles restant au pays — qu'après la grande épidémie de peste de 1350. Pour remplir les vides, la ville attirait de nouveaux habitants par d'importants privilèges. Elle leur promettait égalité de droits avec les indigènes : le libre exercice de leur métier, moyennant payement d'une patente, et le droit d'être admis dans les corporations.

Travailleurs économes et s'entraïdant, les Grisons deviennent bientôt l'élément prédominant dans leurs métiers. Ainsi, ils forment, en 1493 déjà, la grande majorité dans la corporation des pâtissiers (*scaletteri*, ainsi nommés d'après la *scaletta*, une forme de craquelins rappelant une échelle).

Mais au temps de la Contre-Réforme, on voit les Grisons souvent exposés aux poursuites de l'Inquisition. Lors des pourparlers qui eurent lieu de 1554 à 1557, tendant à la conclusion d'une capitulation militaire entre Venise et les Ligues, l'ambassadeur grison *Federico Salice* (Salis) s'élève avec énergie contre ces persécutions et reçoit des promesses qu'à l'occasion du renouvellement de l'alliance, dix ans après, le Doge confirme expressément par lettre : « Les sujets des trois Ligues sont libres d'exercer en Vénétie leur métier ou négoce sans qu'on puisse les molester à cause de leur religion, pourvu qu'ils vivent modestement et se comportent décemment ».

Cela n'empêche pas qu'en 1584, les Ligues doivent dépêcher à Venise *Wolfgang Juvalta* pour obtenir la libération de trois jeunes Engadinois (juvenes ex nostra dictione Angadinae oriundi) : *Bunum*, *Nutti* et *Gudinchet*, que le tribunal d'inquisition de Vicence avait envoyés aux galères. Il fallut encore intervenir en 1591 en faveur du « Mastral » *Niclà Gregori* de Bergün, et en 1596, protester contre le recrutement forcé de Grisons à Venise pour le service des galères. Le Sénat confirme qu'en temps de guerre les Grisons établis étaient astreints, au même titre que les Vénitiens, à prêter service dans les arsenaux ou sur les navires.

Cet état de chose et, en outre, plusieurs cas de dures et injustes condamnations subies par des Grisons : *Balzer Flurin* est enfermé dans une forteresse; l'étudiant *Francesco Venosta* est relégué pour trois ans à Capodistria; *Bernard Sala*, au lieu de toucher les 12.000 ducats que lui doit le Vénitien *Zorzi*, a été emprisonné par les machinations de son débiteur et se trouve déjà 4 ans aux *piombi*; en plus, la « Koepenikiade » du « Cavalier Rasmø », soi-disant frère de l'évêque de Coire, qui s'est fait passer en 1584 pour ambassadeur grison et a obtenu audience et gratification du Sénat; — toutes ces raisons amènent les Ligues à exiger la reconnaissance d'un Consul grison permanent. Ils proposent



à cet effet, — et c'est assez curieux —, le descendant d'une famille noble de Chiavenna, devenu Vénitien : *Francesco de Ponte* ou *Ponti* qui venait d'être banni pour 20 ans du territoire de la République pour propos injurieux à l'adresse du Sénat ! Sur le refus qu'il essuie, l'ambassadeur *Giov. Salis* s'écrie : « Ils (les Grisons de Venise) sont comme un grand troupeau sans chef » et revient en plusieurs fois à la charge, sans pouvoir obtenir l'exequatur. Mais la conclusion solennelle de l'alliance de 1602 aura probablement donné satisfaction aux Ligues sur ce point, car nous apprenons qu'en 1607, Ponte se prévaut de sa charge pour prélever en sa propre faveur, à Chiavenna, à Bormio et en Valteline, des droits sur toutes les marchandises suisses. Sur réclamation des Ligues, le Sénat abolit cette singulière facilitation que le consul apportait à leur commerce.

Sur invitation du Sénat, Ponte fait, le 7 juillet 1612, un rapport exact sur le nombre, l'origine et les occupations des Grisons établis à Venise : ce sont 80 ressortissants de la Haute, 110 de la Basse-Engadine, 120 de la Bregaglia. Mais comme beaucoup de Grisons passent les mois de juin à septembre au pays, — lui, Ponte, a délivré dans le seul mois de juin 250 passeports, — il faut doubler ces chiffres pour l'hiver. Notre source ne dit rien des professions. Nous apprenons, en revanche, qu'alors la profonde division des Ligues en deux factions se faisait sentir jusque chez les émigrés : un calandreur partisan de l'Espagne cherche par tous les moyens à exciter ses compatriotes contre Venise, rapporte le boulanger *Corradino* à son Consul.

L'alliance de 1603 menace ruine en 1612 déjà, et de nouveaux pourparlers, entraînés en longueur par les communes grisonnes, aboutissent en 1616 seulement. Venise avait également conclu des alliances avec Zurich et Berne, qui cherchent à assurer tous les avantages possibles à leurs ressortissants. Zurich, appuyant la ville de Lugano, intervient aussi en faveur d'ouvriers lainiers luganais.

En 1618 le Conseil des Dix ratifie les statuts d'une nouvelle corporation de vendeurs d'eau-de-vie (*scuola dei venditori di acquavita*) dont trois présidents sur quatre sont grisons : *Gian Albertini*, *Sebastian Vidal* et *Cristoffel*; le secrétaire, *Gian Ander* l'est également.

De cette répartition des charges, nous pouvons déduire à coup sûr une forte majorité grisonne dans ce nouveau corps de métier. Outre l'eau-de-vie ils vendaient les liqueurs de leur propre fabrication et avaient acquis fort cher le monopole de vente de la glace de table. Ils donnent une nouvelle extension à leurs affaires en introduisant, en 1680, à l'instar des marchands levantins, le café comme boisson d'agrément.

Les affaires des Grisons étaient assez brillantes pour exciter l'envie des indigènes. Le fait que les Grisons étaient en majeure partie réformés servait de prétexte aux attaques, presque toujours déclenchées par le nonce. Il se plaignit aussi à plusieurs reprises de la présence de « ministres genevois » venus à Venise comme aumôniers de régiments protestants ou comme chapelains attachés à la maison d'ambassadeurs français et hollandais. Ils

prêchaient, paraît-il, chaque dimanche et administraient la Cène quatre fois l'an.

Cédant à ces pressions répétées, le gouvernement, à partir de 1699, cherche, par une série de décrets, à briser l'hégémonie des protestants dans plusieurs corporations : chez les pâtisseries, par exemple, il n'y a alors que trois patrons catholiques sur quarante. Aussi les Vénitiens ne doivent plus mettre leurs enfants en apprentissage chez des patrons non catholiques. L'année suivante, on décrète que dans la corporation des vitriers, où les Grisons sont nombreux, ne pourront être admis désormais comme « *capimastri* » (patrons) que des indigènes (une mesure reprise, *mutatis mutandis*, par l'état corporatif fasciste). En 1702 on l'étend aux vendeurs d'eau-de-vie. Sur quoi les pâtisseries, vitriers et cabaretiers grisons réunis protestent solennellement, déclarant que ces mesures auront pour effet de les chasser de la ville « où pourtant ils ont toujours vécu avec une dignité qui n'a jamais démerité de l'estime publique » (*ccn quella morigeratezza che mai demeritò la pubblica grazia*). Cela ne manque pas de faire un certain effet : les diverses autorités, en partie favorables aux Grisons, discutent entre elles. Le préavis de la direction du fisc fut décisif : « Les Grisons sont les contribuables les plus ponctuels ; ils ont versé à la ville, de 1693 à 1701 : 286.491 livres vénitiennes d'impôts, jusqu'au dernier sou, (« *senza andar diffettivi d'un soldo* »), tandis que les indigènes n'ont dans le même temps contribué que pour 167.927 livres. Ce serait donc un grave préjudice pour la ville si l'on voulait entraver les fils des Liges dans l'exercice de leurs affaires ». Les décrets furent suspendus en 1704.

Lors du renouvellement de l'alliance en 1706, le consul *Flurin Planta* rappelle aux Liges d'en exiger l'abrogation complète.

En 1717 les protestants, sur requête des Grisons, reçoivent même, sur l'île San Servolo, un terrain où ils pourront enterrer dignement leurs morts, ensevelis jusqu'ici sur la plage du Lido où la mer les venait découvrir. En 1719, la « *Natione alemanna* » (communauté évangélique de langue allemande) acquiert des moines de San Cristoforo un terrain comme cimetière protestant.

Ce fut une accalmie de courte durée. Dix ans plus tard, les persécutions reprennent. On interdit en 1727 aux maîtres cordonniers grisons de foi protestante d'assister aux fonctions religieuses de leur corporation ; en 1733 le Sénat interdit l'admission de patrons grisons dans toutes les corporations jusqu'à ce qu'une majorité catholique des 2/3 y soit assurée. En 1734, on range les *capimastri* en trois catégories : Vénitiens, étrangers catholiques, hérétiques. En 1737, les ordonnances sont confirmées et aggravées : les Grisons ne peuvent plus désormais revêtir aucune charge dans les corporations. Nouvelle confirmation en 1741.

Mais ce ne sont là que les symptômes avant-coureurs de la catastrophe finale qui éclate lorsque les Liges commettent la « gaffe » diplomatique de feindre un rapprochement avec l'Espagne, à Milan. Venise alors, n'a plus d'égards : « Les pensions arriérées dues aux Liges ne seront pas payées ; les

7000 Grisons établis en Vénétie sont suffisamment garants de la bonne volonté des Liges; ces gens qui s'enrichissent chez nous et emportent chez eux le fruit de leur travail, au grand détriment de la République ». Tel est l'avis du Résident vénitien à Coire !

On procède alors à un recensement qui accuse 256 boutiques et échoppes appartenant à des Grisons, et, comme maîtres d'état protestants : 145 cafetiers, 34 couteliers, 203 pâtisseries, 214 cordonniers, 18 boulangers, 6 vitriers; en plus, 338 Grisons des mêmes métiers ayant droit de boutique; total : 958 commerçants et artisans grisons de confession évangélique. Les 171 charcutiers ressortissants du baillage de Chiavenna sont catholiques.

En dénonçant en 1766 l'alliance avec les Liges, le Sénat abolit tous les privilèges dont jouissaient les Grisons. Ils sont désormais assimilés aux étrangers et perdent le droit de libre exercice de leur métier. Qui peut prouver qu'il a acquis son négoce, est indemnisé; les autres se voient dépossédés sans indemnité.

En 1770 néanmoins, on compte encore 600 Suisses dans les arts et métiers, dont 30 Bernois et Zuricois. Avec la même argumentation que précédemment, savoir « qu'ils diminuent la fortune nationale », on les exclut des corporations, les Zuricois et Bernois exceptés. Ce sont, outre les professions déjà citées, des batteurs d'or, (*battioro*), des peintres (*depentori*), des menuisiers (*casselleri*), des charpentiers, des serruriers, des rémouleurs (*gùà*) et des *travasadori* (?).

Un décret de l'an 1771 ordonne à tous ceux qui n'ont pas une Vénitienne pour femme, ou qui ne se sont pas établis définitivement dans le pays, ou qui ne sont pas sujets vénitiens, de quitter les terres de la *Dominante* dans les 4 mois. Les Zuricois et Bernois peuvent demeurer, mais sont exclus des corporations, à moins de devenir vénitiens.

Ainsi finit, par un trait de plume, la tradition six fois séculaire de l'activité grisonne à Venise. Nous ne savons si les maisons de soieries des *Planta*, *Rocco* et *Salvett* ont eu le même sort.

\* \* \*

Notre histoire des « Suisses à Venise » est devenue celle des Grisons. Les archives, en effet, ne nous parlent presque rien que d'eux et toujours d'eux. Les faits et gestes des fabricants de soie zuricois établis à Bergame et dépendants de Venise sont traités dans un chapitre à part.

Il ne nous reste plus qu'à honorer la mémoire de deux hommes célèbres : d'abord du Fribourgeois *Barthélémy Souway*, professeur de mathématiques à l'Université de Padoue (où un certain nombre de Grisons catholiques avaient des bourses); il y mourut en 1629. Les manuscrits de ses œuvres de géométrie, d'astronomie et de physique sont aujourd'hui à la bibliothèque Saint-Marc. *Jean-Jacques Rousseau*, on le sait, séjourna en qualité de secrétaire d'ambassade français à Venise en 1773-74.

\* \* \*

A la superbe et puissante République a fait place une ville paisible et rêveuse, et les temps modernes sont, pour nous, sans histoire. Au XIX<sup>e</sup> siècle il faut toutefois citer *Victor Cérésolo*, précepteur des comtes de Papadopoli, consul de Suisse et explorateur infatigable des archives vénitiennes. Le peintre *Ed. de Pury* a passé ses meilleures années et créé ses plus belles œuvres à Venise.

Dans l'industrie hôtelière moderne, les établissements *Bucher Dürrer* ont joué un rôle de premier plan. Et n'est-ce pas un beau témoignage de vertu traditionnelle, et en même temps une jolie revanche, qu'un de leurs directeurs, devenu chef du plus grand consortium hôtelier d'Italie, *M. L. Bazzell*, soit un descendant des Engadinois autrefois expulsés ?

## LA COLONIE SUISSE DE BERGAME

par Edgar Piguet <sup>1)</sup>

L'ancienne artère commerciale Zurich-Coire-Venise passait par Chiavenna, Morbegno, franchissait au col San Marco les Alpes bergamasques et descendait la vallée du Brembo. La première station en territoire vénitien était la forteresse de Bergame, bien campée sur un escarpement en bordure de la plaine, et fort connue, dès le moyen âge, par sa foire annuelle de quinze jours en août.

L'importance de cette foire, la proximité de la Suisse, le climat favorable à l'élevage du ver à soie, voilà peut-être les raisons qui engagèrent très tôt les marchands de soie zuricois à planter leur tente en cette ville. En 1595, les Zuricois *Gosswiller* et consorts sollicitent de Venise, par l'entremise de l'ambassadeur grison *G. Salis*, l'autorisation de pouvoir, tout comme les Grisons, loger chez des particuliers, afin d'échapper à l'espionnage des bandits de grands chemins sévissant dans les hôtelleries. En 1600, ils sont, semble-t-il, établis à demeure à Bergame. Le colonel zuricois *Holzhalb*, envoyé en mission diplomatique en 1608 à Venise, demande, au cours de sa harangue en *lingua helvetica* (dialecte suisse-allemand) pour ses compatriotes établis à Bergame, le droit de porter les armes pour leur défense personnelle, celui de loger en particulier sans être molestés à cause de leur religion, enfin l'exemption d'impôts. Le droit de port d'armes est accordé aux familles : *Werdmüller*, *Holzhalb*, *Gosswiller*, *Pestalozzi*, *Orelli* et à leurs agents. L'année même, *J.-J. Orelli* se voit condamné pour port d'une arquebuse, et en 1608, l'ambassadeur *Johann Kaspar Waser* doit insister sur ce droit reconnu. Les demandes d'exemption d'impôts se répètent par la suite, ainsi en 1650, de la part des *Gosswiller*, *Pestalozzi* et *Orelli* ; ils sont à nouveau dispensés de la « *tansa* » (taxe) en 1665 ;

<sup>1)</sup> D'après : Notices de M<sup>lle</sup> NOERBEL, Milan ; CÉRÉSOLE : *Relevé des manuscrits des Archives de Venise...*, Berne 1890 ; LECHNER : *Die periodische Auswanderung der Engadiner*, Samaden, 1913 ; F. SCARDIN : *Un'escursione pittoresca...* (a Ponte San Pietro), *Illustrazione Italiana*, n° 51, 1913 ; communications de MM. LEGLER. Sur le Pasteur KITT, cf. « *Zürcher Chronik* », 1903, No 7.

on les autorise aussi à faire apporter leurs lettres de Suisse jusqu'à Bergame par leurs propres courriers. En 1713, nouvelle demande de libération d'impôts par la ville de Zurich, en faveur de Joh. Conrad Pestalozzi et frères, et de Caspard Orelli et C<sup>ie</sup> « demeurant depuis longtemps à Bergame au grand avantage de la ville ».

Dès le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, la petite colonie des fabricants de soie zuricois se voit renforcée par des Grisons : *Martin Sprecher* de Coire qui commence en 1759 avec 15.000 florins et se retire des affaires 50 ans plus tard avec un demi-million; puis, les *Fritschun (Frizzoni)* de Celerina et, en 1795, les *Stampa* de Vicosoprano; et par des Vaudois : deux jeunes frères, *François-Louis* et *David-Nicolas Blondel*, de Cully, qui s'établissent en 1771 et 1776 comme filateurs de soie. *Diethelm Steiner* de Winterthour reprend à la même époque l'important établissement des Orelli.

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, l'active et énergique colonie prend un essor remarquable, grâce... au blocus continental qu'on sut déjouer d'une manière aussi hardie que subtile. On dirigeait les tissus de soie sur Arkhangelsk; ils parvenaient de là, par mer, à Londres où on les vendait à des prix fabuleux. C'est de cet « âge d'or » que datent les fortunes et les grandes propriétés foncières de quelques familles, des Frizzoni surtout, dont les descendants ont essaimé un peu partout en Italie où ils se sont, pour la plupart, naturalisés. *Teodoro Frizzoni*, le fondateur de la magnifique colonie balnéaire de Bergame, a consacré sa vie aux enfants malades; son frère *Gustavo* s'est signalé comme collectionneur et critique d'art.

Vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, la colonie s'était considérablement accrue. Outre les familles citées, on y compte alors les *Curò, Saluz, Zavaritt, Zuppinger, Gessner*, etc. Mais bientôt, les modifications politiques, la création d'un Etat national italien mettent d'un coup Milan au premier plan. Le puissant développement de la capitale lombarde signifie la déchéance de la petite voisine. La foire de Bergame perd de plus en plus son importance, de sorte que plusieurs maisons suisses se voient obligées de se transférer à Milan.

Mais à quelque chose malheur est bon : la protection douanière du nouvel Etat favorise l'établissement de nouvelles industries. Cette fois, ce sont les Glaronnais, que la même barrière fiscale paralyse chez eux, qui transplantent leur industrie cotonnière dans les vallées bergamasques riches en force hydraulique. Des industriels argoviens suivirent; si bien qu'aujourd'hui, en remontant les belles vallées du Brembo, du Serio et de l'Oglio, vous trouvez à chaque pas des établissements suisses : les *Blumer, Güttinger, Hefti, Henking, Honegger, Hürlimann, Kùpfjer, Oetiker, Spörri, Wildi*, qui, avec leurs familles, leurs collaborateurs, leurs écoles particulières, représentent autant de colonies suisses en miniature.

La plus importante et la plus représentative de ces entreprises est celle des frères *Legler*, à Ponte San Pietro, à l'ouest de Bergame. *Matthias* et *Fritz Legler* vinrent, en 1875, de Diesbach (Glaris), acquirent sur le Brembo des droits

## HOTELS SUISSES A L'ÉTRANGER

Parmi les Suisses à l'étranger, ce sont certainement les hôteliers qui, à côté des commerçants, font le plus brillamment leur carrière. Des noms tels que ceux de Ritz, Bucher-Durrer, Baehler, jouissent d'une réputation universelle



Ce gratte-ciel est l'Hôtel St-Moritz à New-York, dont la direction, le personnel et le capital sont suisses



A côté de l'Hôtel Excelsior, à Florence, (G. Kraft, propriétaire), il y a, en Italie notamment, de nombreux hôtels de premier ordre fondés par des Suisses

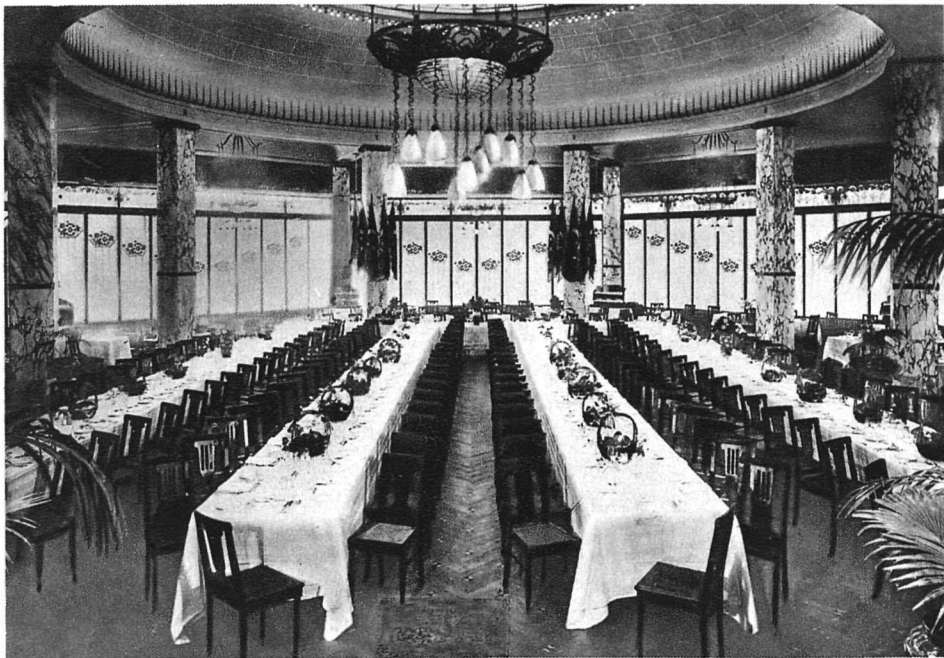


Pagni's Restaurant, à Londres.  
Propriétaire : A. Meschini ; directeur :  
W. Notari, tessinois

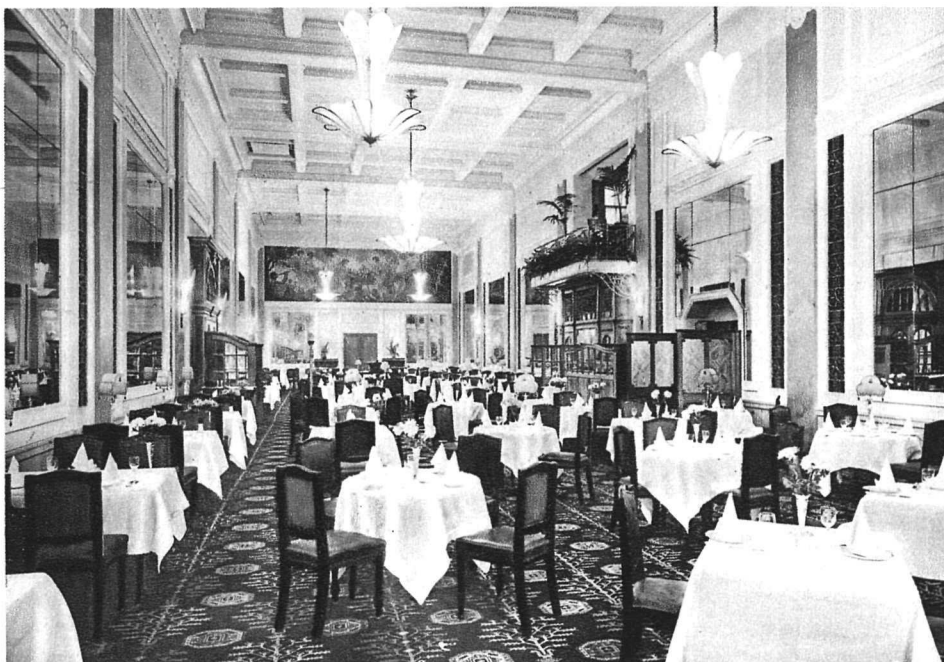


## LES RESTAURATEURS TESSINOIS

Nombre de modestes "camerieri" sont devenus "direttori" et "proprietari" de restaurants de première classe (Gatti, Delmonico, Meschini, etc.)



Au Caire, le Restaurant Groppi, au Soliman Square, est réputé dans tout l'Orient



Monico's, à Piccadilly, est le restaurant le plus huppé du centre élégant du West End à Londres

## LES CONFISERIES GRISONNES

comptent parmi les plus brillantes, soit dans les pays du sud, soit dans ceux du nord



La confiserie Cloetta à Copenhague



La confiserie grisonne Caflisch à Palerme

## LES SUISSES DE PARIS



Charles Courvoisier  
de Neuchâtel, Président de la  
Société Helvétique de Bien-  
faisance à Paris.



Dr. Emile Welti  
de Zurich, Président de la  
Société Suisse de Secours  
Mutuels, Président de l'Asile  
suisse des vieillards, etc.



Jean-Louis Courvoisier  
de Neuchâtel, Président de  
la Chambre de Commerce  
suisse en France.



Dr. h. c. Emile Bitterli  
de Wisen, Soleure, directeur  
de la Compagnie Générale  
d'Electricité, Paris.



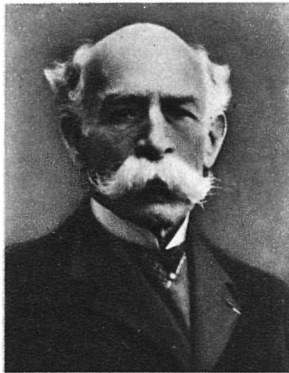
Ing. Marc Birkigt  
de Genève, créateur de l'au-  
tomobile et du moteur d'avia-  
tion Hispano-Suiza.



Ch.-Ed. Guillaume  
de Neuchâtel, directeur du  
Bureau International des  
poids et mesures, Paris.



J. Gilliéron, de Lausanne  
(1854-1926), professeur à  
l'Ecole des Hautes Etudes,  
auteur de l'Atlas linguistique  
de la France.



J.-R. Edmond Landolt,  
Dr. méd. (1846-1926),  
ophtalmiste célèbre, inventeur de  
l'ophtalmoscope Landolt



César Ritz, de Brigue  
(Valais), le grand restaurateur  
et hôtelier, père des hôtels  
palaces Ritz.

d'eau et inaugurèrent, l'année suivante, la fabrication avec 8.000 fuseaux et 200 métiers. Quatre ans plus tard, ces chiffres avaient doublé. Avant l'incendie de l'établissement, en 1890, on comptait 18.000 fuseaux, après la reconstruction 20.000. Au début de l'année 1931, le *Cotonificio* Legler occupe, sur une surface de 100.000 m<sup>2</sup>, dont les 2/3 en bâtiments, 38.000 fuseaux et 1.000 métiers (plus 600 au dehors), qui produisent journellement 40.000 mètres de tissus. Les fabriques qui se succèdent sur les deux rives du Brembo disposent de 2.500 H. P. fournis par les propres usines hydrauliques, plus les 1.100 chevaux de réserve calorique.

Après avoir débuté par les articles les plus courants, les Legler ont entrepris la fabrication de toutes les spécialités de la branche et produisent aujourd'hui, outre les tissus d'usage de tout genre, les damas mercerisés les plus beaux, les satins les plus fins, les velours aux teintes exquis les plus merveilleux qu'on puisse voir. Par la qualité de leurs produits et la nouveauté de leurs créations, les Legler tiennent la tête de la production indigène.

A la grandiose organisation technique correspond le développement des institutions philanthropiques en faveur des employés et ouvriers de la maison : deux crèches, dont l'une dans la colonie ouvrière qui abrite une centaine de familles ; une école ménagère pour les jeunes ouvrières, décorée d'une médaille d'or en 1911 ; une caisse de retraite, une coopérative de consommation dont le chiffre d'affaires atteint les 5 millions de liras par an ; une cuisine qui sert des dîners au personnel venant de loin. Pour leurs employés suisses et leurs familles, MM. Legler ont fait construire, — délicieuse petite oasis suisse, — un groupe de maisons avec une salle de lecture et une bibliothèque, et, — la gloire des patrons, — une école suisse entièrement entretenue par eux, logée dans un coquet édifice qui semble avoir été transporté ici comme par miracle de quelque village suisse, et qui contient deux salles de classe et deux appartements pour les maîtres. Les fondateurs, deux montagnards de vieille roche, entourés de leurs fils et petits-fils, conduisent d'une main encore ferme les destinées de leur œuvre dont la patrie peut, elle aussi, s'enorgueillir.

Tout est pour le mieux, là où le bon exemple vient d'en haut. Les Suisses des vallées bergamasques forment une colonie d'une cohésion et d'une unité rares qui cultive fidèlement les traditions du pays et a gardé au *Schwyzerdütsch* une place d'honneur comme langue officielle de la société suisse.

Comme dans d'autres colonies, la première organisation est issue de motifs religieux. Ce fut Diethelm Steiner qui, au début du siècle dernier, prit l'initiative de fonder une communauté évangélique dont le premier pasteur fut *Hans Caspar Orelli*, un jeune homme de vingt ans (1806). Il fonda en 1808, pour les enfants suisses et pour propager en Italie les idées de Pestalozzi, une « Ecole Pestalozzi », la première école suisse en Italie. Les troubles politiques de 1814 mirent fin à cette intéressante tentative et Orelli rentra au pays<sup>1)</sup>. Il

---

<sup>1)</sup> *Neue Zürcher Zeitung* du 24-VII-30, Feuilleton signé L. W.

devint plus tard professeur de philologie classique à Zurich, non sans avoir publié, fruit de son stage à Bergame, des contributions à l'histoire des débuts de la poésie italienne, ainsi qu'une biographie de Vittorino da Feltre.

Un de ses successeurs, le pasteur *Heinrich Kitt*, zuricois également, a exercé son bienfaisant ministère pendant plus d'un demi-siècle (1847-1903), aimé et respecté de tous, les indigènes y compris. Il sut, lui aussi, pénétrer si bien dans la langue italienne qu'il en fit le domaine de son activité scientifique et littéraire. Nous lui devons une traduction des poésies de Aleardo Aleardi qui lui valut le titre de docteur honoris causa de l'Université de Berne.

Son fils, ingénieur diplômé de l'Ecole polytechnique de Zurich, a installé les services électriques de la ville de Bologne et en a conservé la direction jusqu'à ces dernières années. Il a repris honorablement et porté ailleurs la tradition de pionnier de la technique et de l'industrie où excellent ses compatriotes de Bergame.

## LES SUISSES A MILAN

par Edgar Piguet et Elisabetta Noerbel, Milan <sup>1)</sup>

### Les Pionniers

Avant que la capitale de la Lombardie ne devînt, grâce au *Risorgimento*, le centre effectif de toute l'Italie du nord, et que son développement ne reçût, de ce fait, une impulsion considérable, elle avait déjà attiré dans ses murs nombre de Suisses industriels.

*François-Louis Blondel* y était venu, de Bergame, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, et y avait fondé une banque qui fournissait des fonds à des entreprises suisses surtout. Comme il recevait beaucoup, sa maison devint un centre de la société milanaise de l'époque. Peintres, poètes et patriotes s'y donnaient rendez-vous. Alessandro Manzoni était un des habitués de la maison; l'accueil simple et cordial qu'il y trouvait le charmait. Il épousa la fille aînée de Blondel, *Henriette*. Leur fille, *Giulia* devint la femme de Massimo d'Azeglio, si bien que Blondel se trouva étroitement apparenté à ces deux grands écrivains du *Risorgimento*.

Parmi les compatriotes qui arrivèrent à Milan bientôt après Blondel, il faut citer tout d'abord *Niklaus Vonwiller* de Saint-Gall et *Matthias Noerbel* de Bâle, dont les descendants, vivant encore à Milan, ont conservé, après plus d'un siècle, malgré l'amour qu'ils portent à leur patrie d'adoption, leur nationalité et leurs sentiments suisses.

Venu en Italie comme voyageur en toiles de la maison Schnell, de Berthoud, Nicolas Vonwiller fonda en 1819 à Milan une maison d'importation de tissus étrangers qu'il pratiqua bientôt sur une large échelle, desservant particulièrement la foire de Bergame où il vendait aussi les chevaux qu'il avait achetés au

---

<sup>1)</sup> D'après des notes de Mlle Elisabetta Noerbel, Milan. Les Tessinois qui ont collaboré à l'édification du dôme de Milan, ont été traités dans un chapitre à part.



nord des Alpes pour assurer ses transports. Il passa bientôt à la fabrication des tissus de coton, de laine et de soie, en 1837 à Haslebach (Autriche), en 1838 à Senftenberg (Bohême). Le caractère international de ses affaires amena la création d'une propre maison de banque, aujourd'hui encore un des instituts de crédit privés les plus réputés de Milan. En 1846 on ouvrit une succursale à Vienne, que dirigea d'abord le fils aîné de la maison, *Oscar*, avant de reprendre la succession de son père à la mort de celui-ci, survenue en 1854.

En suite du développement de l'industrie indigène et des barrières fiscales élevées contre l'importation de produits étrangers, la maison se voua de plus en plus aux affaires de banque et de participation industrielle dans le pays. On fonda d'abord à Schio une petite fabrique de drap; puis, en 1872, à Romagnano Sesia, une fabrique de papier, aujourd'hui florissante, pour l'utilisation de la paille de riz. Ainsi, la maison participa activement au réveil économique et industriel de l'Italie, suivit avec sympathie et soutint efficacement sa lutte pour la libération de la domination étrangère.

Cela n'empêcha pas la famille Vonwiller de donner à la patrie deux consuls honoraires : en 1871, *Oscar Vonwiller*, troisième dans la charge, et, pendant les années difficiles de la guerre mondiale, *Albert Vonwiller*, qui présida aux destinées de la colonie avec un tact, un dévouement dont la colonie et la Confédération lui sont profondément reconnaissantes.

*Mathias Noerbel*, venu comme voyageur de commerce, fonde en 1826 avec son beau-père la raison sociale « Schmid et Noerbel » qui, spécialisée dans l'importation des draps fins de Bohême et d'Autriche, fut longtemps la maison la plus renommée de sa branche. Après qu'elle eut passé en d'autres mains bâloises, le neveu du fondateur créa, avec un cousin, la maison M. & J. Noerbel qui reprit, avec le nom, la tradition de la maison aînée. Un descendant, *Melchior Noerbel*, devint consul de Suisse en 1900. Fondateur du *Lanificio di Gavardo*, conseiller de la *Banca Nazionale*, de la *Banca Lombarda*, de la *Chambre de Commerce*, membre du jury aux expositions internationales de Milan (1881, 1906), il unissait à de hautes capacités un noble caractère. Il mourut en 1914.

Parmi les autres Suisses immigrés autour de 1820, il faut citer le banquier *Charles Brot*, de Genève, *Rickenbach*, de Schwytz et les frères *Cramer*, de Zurich, fabricants de soie. *Albert Keller* fonda le premier four crématoire et la première société pour la crémation en Italie. De nombreux Suisses en firent partie, dont les frères *Reiser*, qui introduisirent en Lombardie l'industrie de la broderie saint-galloise et possèdent aujourd'hui une grande maison d'exportation pour l'Amérique du Sud. Les *Cramer*, *Meyer*, *Rickenbach* et *Andreae* se sont également voués par la suite à l'industrie de la soie.

Comme eux, les *Richard* dirigent aujourd'hui encore l'entreprise fondée par leur ancêtre avant 1850. De Nyon, bien connue par ses porcelaines, *Jules Richard* et son père étaient venus s'établir à Turin, d'où Carlo Tirelli et C<sup>ie</sup> l'appelèrent, en 1841, à la direction de fabriques de faïences artistiques.



Le peu de succès de leur tentative les engagea à céder l'entreprise à Richard qui se mit aussitôt à fabriquer des articles d'usage et fit bientôt des affaires florissantes. Englobant plusieurs petites fabriques, il constitua en 1873 une société par actions et reprit, à côté de la poterie industrielle, la production artistique. *Stefano Rigazzi* de Poschiavo et son propre fils *Auguste* furent les directeurs de la « *Ceramica Richard* » qui acquit une renommée mondiale. Elle fusionna en 1896 avec la manufacture classique des Marquis Ginori à Florence, sous le nom « *Richard-Ginori* » et avec *Auguste Richard* à la direction générale <sup>1)</sup>).

Dans un autre domaine ce fut *Andrea Carisch*, des Grisons, qui fit œuvre de précurseur en fondant, avec l'aide de capitalistes suisses de Milan, la première fabrique d'explosifs d'Italie. *Guido Carisch*, l'éditeur de musique milanais bien connu, est son petit-fils.

Un chapitre spécial de ce livre est consacré à *Ulrich Hoepli*, venu à Milan en 1870, à l'importance de premier ordre et aux mérites que s'est acquis sa maison d'édition, toujours à l'avant-garde de l'essor économique et scientifique de la nouvelle Italie <sup>2)</sup>.

## La Colonie

L'*École suisse*, fondée en 1860 par la Communauté Evangélique, fut d'abord confessionnelle. Comme les Suisses y étaient les plus nombreux et en dirigeaient les destinées, — *Alexandre Andreae*, notamment le grand fabricant de soie et philanthrope, en fut très longtemps le dévoué président, — la guerre amena tout naturellement sa transformation en une école nationale, qui passa aux mains de la colonie suisse. Parmi les membres du corps enseignant, suisses pour la plupart, nous voudrions citer l'excellent directeur *Niklaus Stauffer* de Bienne, et la maîtresse de français, M<sup>me</sup> *Tachella*, dont la mémoire est chère à tous.

Au sein de la *Paroisse Évangélique* elle-même, les Suisses sont prépondérants; ils en ont presque toujours fourni les présidents <sup>3)</sup>.

L'*Infirmerie Évangélique*, créée en 1875, par M<sup>me</sup> *Cramer-Hirzel* de Zurich et desservie par les diaconesses de Neumünster, est également une entreprise suisse <sup>4)</sup>.

Sur l'initiative d'*Henri Meyer-Wachs*, on fonda, en 1875 également, la *Société Suisse de Bienfaisance*, présidée, selon l'usage, par le Consul. Elle débuta avec 156 membres et 1.530 livres de contributions annuelles; elle en comptait, lors de son 50<sup>e</sup> jubilé, 366 dont les contributions se chiffraient par 15.185 livres l'an <sup>5)</sup>.

Une association de caractère spécial, la « *Società Liberale Ticinese* » fondée en 1877, avait pour but d'obtenir le droit de vote cantonal pour les

<sup>1)</sup> voir : « *Storia della Società Ceramica Richard-Ginori* », 1903

<sup>2)</sup> cf. p. 306

<sup>3)</sup> cf. Pasteur H. Mühlemann : « *Ursprung und Geschichte der protestantischen Gemeinde Mailand* », Hoepli, 1902

<sup>4)</sup> cf. « *Gedenkschrift zum 50. jährigen Bestehen des Asilo Evangelico per Ammalati* » 1925.

<sup>5)</sup> cf. « *Primo Cinquantenario della Società Svizzera di Beneficenza*, 1925

Tessinois résidant à l'étranger; elle y réussit. Elle compta dans son sein des hommes remarquables comme les *Torriani*, *Muralti*, *Galletti* et le sculpteur bien connu *Soldini* <sup>1)</sup>.

Le besoin qu'ont nos compatriotes de se retrouver leur fit fonder, en 1869, un petit chœur d'hommes; des sociétés de gymnastique et d'escrime suivirent. Ces divers groupements fusionnèrent en 1883 sous le nom de « *Società Svizzera* ». Elle compte aujourd'hui 500 membres, des sections de tir, de gymnastique, de chant et d'art dramatique. Elle possède une magnifique maison avec divers salons, un bar, une « *Schwyzerstube* », une splendide salle de concert et de bal. C'est là que se déroule, dans une atmosphère confédérale du meilleur aloi, la brillante vie de société de la grande Colonie <sup>2)</sup>.

## ORIGINES ET DÉVELOPPEMENT DE LA COLONIE SUISSE DE GÈNES

par Edgar Piguet et Gaspare Tognola, Gênes <sup>3)</sup>

Après *Vinegia* (Venise) *la ricca*, *Genova la superba* fut un des principaux buts de l'émigration suisse, un des principaux domaines de l'activité helvétique dans le champ commercial, artistique et industriel. L'époque moderne qui pour Venise marque la déchéance, signifie pour Gênes une ère de prospérité et d'expansion économique puissante, pour notre colonie un bel épanouissement. Aussi est-ce avec un vif intérêt qu'on suit pas à pas le développement, notamment les diverses phases de l'organisation méthodique, courageuse et énergique de cette colonie, une des plus belles que nous ayons en Italie.

### Les Précurseurs

Les maîtres tessinois *Ottobono Solari* et *Martino*, de Carona, qu'un acte notarié mentionne en 1181 déjà, inaugurent l'histoire de notre colonie à Gênes.

Ces maçons-architectes-sculpteurs, officiellement désignés comme « *Maestri Antelami* », étaient alors déjà, quoique sans privilège formel, les plus influents de leur corporation. Deux d'entre eux fonctionnaient comme experts officiels dans les contestations touchant les murs mitoyens. Leurs maîtrises vivaient réunies dans un certain quartier appelé aujourd'hui encore « *Piccapietra* ». Grâce à leur union et à leurs talents, ils exercèrent de fait, pendant des siècles, un véritable monopole dans leur art. Bien que leurs mérites soient traités d'autre part (Émigration tessinoise), force nous est de nommer ici les grandes figures représentatives de ce peuple d'artistes qui ont travaillé à Gênes : autour de 1450 le célèbre *Cristoforo Solari (Gobbi)* de Carona; de Carona

<sup>1)</sup> cf. « *Cenni storici di Cinquant'anni di Vita della Società Liberale Ticinese* », 1927.

<sup>2)</sup> cf. « *Aus der Geschichte des Schweizervereins Mailand* » 1909.

<sup>3)</sup> D'après la monographie documentée de Gaspare TOGNOLA, Chancelier du Consulat de Suisse à Gênes : « *Genova e la Svizzera* », Genova, Waser & Lang, 1924 et autres communications de l'auteur.

également les familles des *Molinari*, des *Aprile*, dont l'échoppe de sculpture envoie des chefs-d'œuvre jusqu'à Séville, et surtout la dynastie dont le nom immortel est lié à jamais à celui de la ville : les *Gaggini* de Bissone <sup>1)</sup>, qui lui ont laissé entre autres monuments de leur gloire, la chapelle de Saint-Jean, dans le Dôme, et les plus beaux, les plus vivants parmi les bustes des cossus syndics de la Corporation des marchands au palais Saint-Georges. Depuis, malgré les recrues provenant des montagnes natales, la haute tradition des constructeurs tessinois a passé, à quelques vestiges près, aux mains indigènes.

Il faut, par contre, citer dans des domaines voisins, le monnayeur *Christophe Ailchholzer* (?) qui travailla, outre pour la ville, pour des princes et évêques italiens; puis *Giovanni Luca*, fils d'un capitaine suisse, né à Gênes en 1666, ingénieur civil et militaire, mort à Vienne en 1730, où il avait servi sous le prince Eugène.

Beaucoup plus tard qu'à Venise, nous voyons arriver les premiers pâtisseries grisons, appelés ici *bussolai*. En 1694 *Giacomo Piccinini* (*Pitschen*) et *Federico Planta* — deux Engadinois — obtiennent un privilège plusieurs fois renouvelé par la suite, la dernière fois en 1785, en faveur de leurs successeurs. De nombreux compatriotes suivent, dont plus d'un, comme *Giulio Cadisch*, commencent comme simples apprentis et arrivent à posséder eux-mêmes boutiques et cafés. Comme les Tessinois, les Grisons eurent pendant longtemps le quasi monopole de leur métier, développèrent leurs affaires, résistant victorieusement aux attaques de la concurrence indigène. Ce n'est que récemment que quelques vieilles maisons grisonnes ont passé en mains italiennes. D'autres maintiennent hautement la tradition, comme la pâtisserie *Klainguti*, fondée en 1828, aujourd'hui encore la première maison de la place.

A la même époque environ que les maîtres tessinois, apparaissent les ancêtres de la corporation aujourd'hui la plus puissante; les commerçants. En 1216 déjà, disent les actes des notaires, un certain *Arnulfo de Basle* vendait de la verrerie allemande véritable. En ce même temps, *Giacomo da Friborgo* faisait à Gênes le *sensale* (intermédiaire); en 1278 et 1281 on signale deux autres Fribourgeois établis exerçant la même profession. On trouverait certainement dans les archives non encore dépouillées du *Banco di San Giorgio* (Corporation des marchands), d'autres renseignements qui pourraient contribuer à remplir les lacunes, car notre documentation s'arrête là et ne reprend qu'à l'époque moderne.

## La Colonie moderne

Une colonie de quelque importance numérique et d'une certaine cohésion ne paraît guère avoir existé avant le milieu du xvii<sup>e</sup> siècle. Comme ailleurs en Italie, nous voyons alors s'établir des banquiers suisses-romands, des commerçants et industriels suisses-allemands, romands et grisons.

<sup>1)</sup> cf. Cervetto L.A. *I Gaggini da Bissone...* in-folio richement illustré, paru en 1903 chez Hoepli, à Milan.

Le Genevois *André de la Rue* ouvre en 1758 une banque, la première en date de plusieurs institutions suisses de crédit de renom. Puis c'est une série de maisons de commerce appartenant à des confédérés de divers cantons qui s'ouvrent et prospèrent.

L'industrie des *meseri* (grands châles multicolores) importée en 1787 par les Glaronnais *Johann* et *Michel Speich*, eut une fortune extraordinaire. Ayant obtenu un privilège de 15 ans, ils arrivèrent à imiter de façon si parfaite leurs modèles orientaux qu'à expiration du monopole, ils étaient et restèrent sans concurrence. La famille continua la fabrication jusqu'en 1850, époque où les *meseri* cessèrent d'être de mode. Les produits des *Speich* sont aujourd'hui des pièces de collection fort recherchées et fort chères <sup>1)</sup>.

Si les immigrés d'autrefois avaient été, à l'exception des Engadinois, catholiques, la nouvelle génération industrielle et commerciale provenait des cantons protestants surtout. La situation de droit très précaire dans laquelle se trouvaient les réformés, seulement tolérés, les poussa à s'organiser. En 1782 *Georg Honnerlag* loue au nom des « *Negozianti Protestanti del Corpo Elvetico* » un terrain destiné à devenir cimetière protestant; ce terrain fut acquis par la dite corporation en 1801, moyennant 17.000 livres. Ce cimetière dit « *della Cava* » passa en 1841, par donation, aux mains de l'Église Évangélique mais dut disparaître ensuite de l'expansion de la ville qui mit à la disposition de la communauté une section du grand cimetière municipal de Staglieno.

La somme versée pour l'acquisition du cimetière témoigne clairement de la bonne situation financière dans laquelle la colonie devait être au début du XIX<sup>e</sup> siècle. L'importance de son activité commerciale pour la patrie se révèle dans la création, en 1806, d'un « *Commissariat général des relations commerciales avec la Suisse* », transformé en Consulat en 1819. Le Commissaire et premier Consul fut *Matthias Schlaepfer* de Trogen. C'est grâce à son initiative et à ses patients efforts qu'on fonda en 1824 la « *Cappella Protestante* » soit l'Église Évangélique plus haut mentionnée, après que le roi, sur l'intervention de l'ambassadeur de Prusse à Turin, eût accordé la permission. Le culte réformé fut inauguré dans un modeste local, en langue française, par le pasteur *Alphonse Bandelier*. Ce n'est qu'en 1890 que la Communauté eut une propre chapelle que l'« *Unione Elvetica* » construisit en aile de son immeuble de Via Peschiera. Depuis 1926, la paroisse est complètement suisse: « *Chiesa Evangelica Riformata Svizzera* ». Ainsi la première institution de la colonie, issue de besoins religieux, redevint une affaire purement suisse, après que l'Église évangélique eût pendant longtemps compté dans son sein des Allemands, des Danois, des Hollandais. Hormis deux Vaudois du Piémont, les pasteurs furent tous d'origine suisse, en majorité genevois. Le pasteur actuel, *M. Schaetti*, est zuricois.

L'organisation scolaire a passé par des phases semblables à celles de l'institution religieuse. Après que deux tentatives dues aux pasteurs eurent

---

<sup>1)</sup> voir « *Dedalo* », *Rassegna d'Arte*, septembre 1921.

échoué en 1833 et 1849, on put ouvrir en 1851, sous la direction du Genevois *Louis Oltramare*, une école strictement confessionnelle. Mais, pour exister, elle dut bientôt ouvrir ses portes à des enfants non protestants. Grâce à la législation libérale de la nouvelle Italie, on put d'ailleurs asseoir l'entreprise sur des bases plus larges, notamment sur le principe de neutralité confessionnelle. C'est ainsi qu'elle devint peu à peu l'*École suisse*, dont la renommée grandit avec les dimensions. Elle se voit décorée en 1875 d'une médaille d'or. Logée dès 1890 dans les locaux de « l'*Unione Elvetica* », l'Ecole suisse, que depuis 35 ans M. *Gabriel Wieland* dirige avec distinction, compte actuellement jusqu'à 200 élèves, dont une soixantaine de Suisses, et un corps enseignant de 11 membres presque tous des compatriotes.

Après les questions confessionnelles et pédagogiques, ce fut le tour de la bienfaisance. A côté de la « Caisse des pauvres » de l'Eglise évangélique, créée en 1824, et en remplacement des secours dispensés par le Consulat, on fonda en 1862 la « *Società Elvetica di Beneficenza* » que préside le Consul en charge et qui compte aujourd'hui 300 membres et possède des réserves atteignant 50.000 liras.

Pour mettre l'Eglise et l'Ecole à l'abri des persécutions qui les forçaient sans cesse à changer de domicile, et afin de les doter de propres locaux, on vit en 1889 se constituer comme personne juridique, avec toutes les cautions de rigueur, « l'*Unione Elvetica* », la société immobilière qui construisit l'immeuble déjà cité à la Via Peschiera. La colonie souscrivit 50.000 liras à fonds perdu et 100.000 en obligations à 4 %. Grâce à de nombreuses renonciations aux intérêts, même au don de titres, l'entreprise est dans une bonne situation.

Avec l'esprit pratique propre à notre peuple, les Suisses de Gênes ne songèrent à des sociétés d'agrément que lorsque tous les organes vitaux de la colonie furent créés et solidement assis. En 1891 on vit surgir le « *Circolo Svizzero* » avec des sections de chant, de gymnastique et un orchestre. Très bien installé dans un vaste *palazzo* de l'ancienne ville, le *Circolo* est le centre vivant et fort fréquenté de la colonie; c'est là qu'elle célèbre ses fêtes et reçoit avec joie patriotique et dignité les visites officielles de Suisse.

L'importance numérique et la vitalité de la colonie ont permis à la N.S.H. d'y prendre pied. Le groupe de Gênes, fondé en 1921, s'efforce avec succès de cultiver, au sein de la colonie, la vie intellectuelle dans un esprit helvétique.

En 1906 déjà, lors de l'ouverture du Simplon, le pasteur *Amédée Bert* — quoique Piémontais, un des chefs les plus méritants de la colonie — proposa la création d'une Chambre suisse de Commerce. Cette intelligente initiative, restée « à l'étude » dans les tiroirs jusqu'à la déclaration de la guerre, dut en attendre la fin pour aboutir à une réalisation dont les événements n'avaient que trop fait sentir le besoin. C'est en 1919 que fut inaugurée, sous les auspices du Consul *Attilio Salvadè*, la « *Camera di Commercio Svizzera per l'Italia* », qui a déjà rendu à la patrie comme à l'Italie d'éminents services et pourrait faire plus encore si elle trouvait partout en Suisse la compréhension et l'intérêt qu'elle mérite. Installée dans les somptueux locaux que son président, le grand

industriel Consul *Giovanni Biaggi*, met à sa disposition, elle rappelle au visiteur quel centre d'activité, quelle puissance économique est notre colonie de Gênes.

Dans la juridiction consulaire qui comprend, outre les deux *Rivieras*, la Sardaigne, il n'y a pas moins de 200 maisons suisses, dont plusieurs très importantes. Toutes les branches y sont représentées. Les maisons de commerce de tout genre sont les plus nombreuses. Parmi les 300 employés de commerce et de banque, beaucoup occupent des situations importantes et même de premier plan. Leurs capacités, leur probité et leur maîtrise des langues en font des collaborateurs recherchés, tout comme nos employés d'hôtel. Le nombre des hôteliers suisses de la Riviera diminue; les jardiniers-fleuristes confédérés, en revanche, semblent s'affirmer.

Le bien-être dans la colonie est assez considérable et rayonne au delà des limites strictement nationales.

La création de l'« *Ospedale Protestante* » est en majeure partie due aux Suisses; sa magnifique installation de même (*Jean Oetiker*, de Zurich, a légué à lui seul 100.000 liras); sa direction est presque constamment aux mains de médecins suisses. Le « *Home International de la Jeune Fille* », fondé en 1895 par M<sup>me</sup> *Lagier-Wagnière* a toujours été soutenu par les dames de la colonie. Fermé au début de la guerre, il a été ressuscité sous le patronage des dames suisses, sous le nom de « *Casa Famiglia* » et reçoit des subventions du pays.

\* \* \*

La colonie de Gênes, son développement logique, sa claire et forte organisation, sont à nos yeux l'exemple classique, idéal de ce que peut être une communauté suisse en terre étrangère.

## ORIGINE ET DÉVELOPPEMENT DE LA COLONIE SUISSE DE NAPLES

par Jacob Job

### L'Industrie textile suisse dans le sud de l'Italie

C'était en été 1822. Le courrier autrichien qui, deux fois par semaine, partait d'Airolo pour conduire à travers toute l'Italie, jusqu'à Naples, amenait de Saint-Gall, dans la capitale des Bourbons, un jeune Suisse, Fritz Züblin. Le voyageur avait l'intention de rendre visite à son vieil ami, David Vonwiller, le représentant de la maison de ses parents, et de voir, de ses propres yeux, comment allaient les affaires. Son père s'était acquis, par ses tissus de mousseline, une belle clientèle; le véritable but du voyage de Fritz Züblin était en somme d'examiner comment on pourrait l'étendre et l'augmenter encore.

Dans les vastes entrepôts du port franc de Naples, d'autres maisons suisses apportaient aussi les produits de leurs manufactures, ainsi Schläpfer d'Appen-



zell, Staub de Zurich, auxquels il faut ajouter encore Grüber de Gênes. Leurs marchandises étaient écoulées dans les grandes foires du royaume de Naples.

Justement, à Salerne, se tenait un marché bi-mensuel, la « Fiera di San Matteo » du 21 septembre. Vonwiller et Züblin s'y rendirent avec leurs tissus et firent de bonnes affaires. Les acheteurs se pressaient nombreux, venant de la Calabre, de la Basilicate, voire de Sicile.

Après le retour de Züblin en Suisse, le commerce de Naples continua à prospérer. Il prit même, durant les années qui suivirent, un tel essor, que le représentant de la maison Züblin conçut le projet d'ériger, à Naples ou dans les environs, une filature, afin d'être en mesure de satisfaire à toutes les demandes et d'éviter, de plus, les droits d'entrée exorbitants prélevés par le royaume de Naples sur les matières textiles.

Fritz Züblin, que ses propres expériences et ses observations avaient mis au courant des choses d'Italie, et qui était à même de juger du succès que pouvait remporter une pareille entreprise, se montra favorable au projet. En homme prévoyant, il s'entendit tout d'abord avec le propriétaire de l'une des plus grandes filatures du pays, Escher de la Neumühle à Zurich, et c'est avec son fils, excellent ingénieur-technicien, qu'il partit pour Naples, le 6 mars 1830. Le 25, il était à destination.

Entre temps, David Vonwiller s'était déjà assuré un terrain pour la fabrique à construire. Il l'avait choisi dans le voisinage de Salerne, à une demi-heure à peu près au-dessus de la ville, au flanc de la montagne, à Fratte, tout près d'une petite rivière, l'Irno, dont le cours abondant lui parut favorable à l'exploitation.

Une fois accomplies les formalités nombreuses et compliquées qui, dans le royaume des Bourbons, entravaient trop souvent la marche des affaires, on put, en juin, commencer à bâtir. La fabrique devait débiter avec 12 métiers à filer de 200 bobines chacun. Albert Escher présidait à la construction. C'est de Suisse que l'on fit venir charpentiers et maçons, et le bâtiment se mit à monter avec une rapidité qui fit l'ébahissement de la population indigène. Le 31 octobre 1831, la fabrique était prête à fonctionner. A l'étage le plus élevé, se trouvaient les métiers pour le tissage à la main ; une aile du bâtiment abritait une teinturerie pour les tissus ; la blanchisserie fut installée dans le moulin, mis en action par l'Irno. Fritz Züblin vint avec sa jeune femme s'établir comme directeur de l'entreprise, dans cette étroite vallée de Fratte qui, par la suite, allait devenir la nouvelle patrie de tant de Confédérés.

L'importante fondation de Fratte n'était pas, cela va sans dire, la première entreprise suisse qui prenait pied dans le royaume de Naples. En 1812 déjà, un Zuricois, J.-J. Egg, était venu à Piedimonte d'Alife, dans l'arrière pays napolitain, où il avait installé une filature de coton et un tissage qui, par la suite, occupa un nombre considérable d'ouvriers. Beaucoup venaient de Suisse. L'un d'eux, le jeune Zuricois Meyer, réussit à se créer une position indépendante à Scafati, non loin de Naples, sur la route de Salerne, où il établit une

petite teinturerie. L'entreprise était si modeste, à ses débuts, le capital dont elle disposait si minime, que, pour les premiers bains de couleur, l'on dut emprunter la cuve de cuivre nécessaire à l'opération. Par la suite cependant, Meyer s'adjoignit quelques collègues. Il eut l'idée d'introduire à Scafati les premières teintures à la garance, et d'un petit commencement sortit, au cours des ans, une grande et importante entreprise, avec filature, tissage et teinturerie, qui devint plus tard la propriété de Rodolphe Freitag, pour tomber ensuite entre les mains de la firme Robert Wenner & C<sup>ie</sup>.

L'industrie suisse s'était donc implantée en trois endroits, à Piedimonte, à Scafati et à Fratte de Salerne. C'est l'entreprise établie en ce dernier lieu qui fut appelée à devenir bientôt de loin la plus importante. Les fabriques fondées par Vonwiller, Züblin et Escher prirent un rapide essor. On eut, il est vrai, maintes difficultés à vaincre : la concurrence anglaise, la jalousie de la population indigène, les catastrophes dues aux forces naturelles, les interminables procès, les troubles d'exploitation, etc. Mais la ténacité des fondateurs de l'entreprise sut triompher de tout. Déjà durant les années qui suivirent, on put commander deux nouveaux métiers à filer chez Escher Wyss à Zurich ; un second envoi de même importance suivit peu après. Des projets de grande envergure furent menés à chef.

En 1835, Frédéric-Albert Wenner, de Saint-Gall, venu en Italie à l'âge de 17 ans comme employé de la maison Vonwiller, — elle-même en étroites relations d'affaires avec l'importante maison de commerce F. Gruber & C<sup>ie</sup> de Gênes — fondait, avec Jean Conrad Schläpfer de Rehetobel, la société en commandite Schläpfer Wenner & C<sup>ie</sup>, impressions sur toiles, à Fratte de Salerne. Les commanditaires étaient en première ligne MM. Fritz Gruber à Gênes, Albert Vonwiller, Jules Züblin et quelques amis anglais. A côté des filatures Vonwiller Züblin & C<sup>ie</sup> surgit ainsi une autre grande entreprise qui s'occupait surtout de tissage et d'impression. Le petit tissage à la main d'Escher & C<sup>ie</sup>, qui marchait toujours, fut acheté en 1836 par la nouvelle entreprise.

Ce fut encore Albert Escher qui dessina les plans des bâtisses, des canaux, des installations hydrauliques et qui dirigea tous les travaux. Au début de 1838, les nouveaux établissements étaient pour ainsi dire achevés.

Au cours de l'année, la maison Schläpfer Wenner & C<sup>ie</sup> devenait l'une des fabriques d'indiennes les plus importantes d'Italie. On y annexa d'autres installations, des filatures, des tissages, ainsi qu'un atelier pour la réparation des machines et une fonderie de fer.

De Fratte, l'industrie suisse essaïma ailleurs encore. A Angri, non loin de Scafati, où Meyer avait sa teinturerie, on installa, en 1836, un grand tissage.

Non seulement les Bourbons de Naples ne mirent aucun obstacle au développement de l'industrie suisse, mais bien souvent ils la favorisèrent. Il arrivait que le roi lui-même fît apparition dans les fabriques d'Angri ou de Scafati ; il aimait à s'entretenir avec les directeurs de toutes sortes de questions tech-

niques. Le fait se produisit en particulier avec Ferdinand II, le « Re Bomba », le roi du bombardement. Lui qui avait fait appel, pour sa Garde du corps, à des Suisses, était en général bien disposé à leur égard. On raconte, à ce propos, une plaisante anecdote. L'un des gardes du roi, Diethelm Freitag, avait donné son congé pour ouvrir, à la Piazza Plebiscito, une bonneterie qui, par la suite, desservit également les régiments royaux. Or, Freitag s'était mis dans la tête, Dieu sait pourquoi, de doter les soldats d'un nouveau couvre-chef, consistant en un gigantesque bonnet à poils. Il en envoya un modèle au roi et sollicita, quelques jours plus tard, une audience au palais, afin de prendre connaissance du jugement porté sur son œuvre. Ferdinand II, le bonnet à la main, après l'avoir retourné et considéré, déclara qu'il désapprouvait le modèle, car il était impossible qu'il tînt sur la tête d'un soldat. Alors Freitag lui prit délicatement des mains le majestueux bonnet, et, d'un mouvement élégant et preste, le planta bien droit sur le chef royal en déclarant : « Majesté, il faut savoir le porter ! »

Les industries suisses continuaient paisiblement leur marche ascendante, lorsqu'en 1860, la fin du royaume des Bourbons et l'annexion de Naples à la nouvelle Italie vint déclencher une forte crise. A la protection douanière, qui avait favorisé l'épanouissement de l'industrie suisse, succéda le système du libre échange. Le marché sud-italien, qui, jusqu'alors, n'avait été alimenté en somme que par les Suisses, fut ouvert soudain au monde entier. Le coup fut rude. Mais les entreprises suisses tinrent bon et surmontèrent la crise. Les fabriques furent dotées des machines les plus modernes, afin de pouvoir tenir en échec toute maison concurrente. Des innovations techniques furent introduites; on ne négligea rien pour dominer le marché. Constatant une très grosse demande en fil, la maison Vonwiller et Züblin ne recula pas devant la création d'une nouvelle fabrique qu'elle érigea à Nocera, commune située sur la ligne Naples-Salerne. En 1883, la construction était terminée. Alfred Escher-Züblin prit la direction de la fabrique qui occupa, par la suite, près de 900 ouvriers. En 1885, la maison Schläpfer, Wenner & C<sup>ie</sup> érigea également une filature à Angri, afin de fournir du fil à la fabrique de tissus qui existait déjà en cet endroit. On introduisit, à Fratte, des tissages d'étoffes de couleur.

On avait ouvert, à Salerne, en 1860 déjà, une école destinée aux enfants des directeurs de fabriques et de leurs employés. Par la suite, Angri en 1881 et Scafati en 1882 eurent aussi leurs établissements qui devinrent très florissants et où, durant plusieurs dizaines d'années, les enfants suisses furent éduqués et instruits selon le programme et les méthodes du pays.

Plus de 2.000 ouvriers et ouvrières travaillaient dans les fabriques de Fratte et des environs. L'initiative de nos compatriotes avait fait, de la petite vallée perdue de l'Irno, un centre industriel important, qui provoqua la formation de toute une série de localités florissantes. L'aîné des deux fondateurs de l'entreprise, J.-C. Schläpfer, mourut en 1852; en 1870, son frère cadet,

Jean-Jacques Schläpfer, se retirait des affaires, et en 1882, Frédéric-Albert Wenner descendait à son tour dans la tombe.

Sous la direction du fils du fondateur, Frédéric Wenner, né à Fratte en 1845, la maison Schläpfer, Wenner & C<sup>ie</sup> s'associa, en 1915, à la maison amie Aselmeyer & C<sup>ie</sup>, qui avait succédé, de son côté, à la vieille maison Vonwiller Züblin & C<sup>ie</sup> pour constituer la société anonyme « Cotonificio Riuniti di Salerno », qui, en 1917, s'associa encore à la « Cotonificio di Piedimonte d'Alife » (anciennement J.-J. Egg, puis Berner). C'est ainsi qu'en plein pays étranger, un gros consortium suisse fut fondé qui occupait plus de 3.000 ouvriers et s'étendait dans toute la région du golfe. Les Suisses considéraient leurs fabriques comme un domaine leur appartenant en propre. La direction technique aussi bien que la direction commerciale était entre leurs mains. Le développement et la prospérité des entreprises dépendaient donc avant tout de nos compatriotes. Leur succès allait grandissant, l'épanouissement de l'industrie suisse paraissait pleinement assuré.

Robert, le plus jeune frère de Frédéric Wenner, avait, comme celui-ci, épousé une fille de Rodolphe Freitag; il avait repris, en 1855, à Scafati, le commerce de son beau-père, et sous la raison sociale Robert Wenner & C<sup>ie</sup>, il le développa sensiblement pour l'amener à une grande renommée. Par la suite, cette société en commandite absorbait, d'une part, deux entreprises italiennes récentes s'occupant de la filature et du tissage du coton, créées à Naples par des industriels de la haute Italie, et, d'autre part, en 1913, le « Cotonificio Nazionale », qui possédait à Poggioreale un magnifique établissement, et enfin, au commencement de 1916, les « Industrie Tessili Napoletane », réunissant les trois entreprises en une Société Anonyme, les « Manifatture Cotoniere Meridionali, Roberto Wenner & C<sup>ie</sup> », avec siège à Naples, et auxquelles vint s'associer encore plus tard le « Cotonificio di Spoleto ».

Ainsi, toute l'industrie textile du sud de l'Italie se trouvait entre les mains des deux consortiums suisses : « Cotonifici Riuniti di Salerno » et « Manifatture Cotoniere Meridionali ».

Sur ces entrefaites éclata la guerre. Après une courte période de très grande prospérité et de véritable puissance, ce fut, pour les entreprises suisses, le déclin. Depuis longtemps déjà, certains, parmi les gens du pays, avaient dû considérer avec quelque envie ces établissements florissants, qui avaient évincé les leurs, et dont ils ne voyaient que le succès, mais non pas le pénible et infatigable labeur. Plusieurs d'entre eux eurent peut-être le sentiment que ces étrangers prenaient la place des enfants du pays, ou du moins qu'ils les exploitaient. Comme ces fabriques occupaient aussi des Allemands, qu'à l'origine, du capital allemand s'y trouvait même investi, l'ouverture de la guerre donna lieu à des difficultés interminables. En 1918, elles devinrent si grandes, et la possibilité de continuer le travail dans des conditions favorables si problématique, que la plupart des actionnaires d'alors, y compris ceux qui dirigeaient les fabriques, profitèrent d'une

occasion qui se présentait à eux pour céder leurs actions à un groupe d'industriels et de capitalistes italiens. Le passage de la direction de la fabrique en d'autres mains fut particulièrement sensible aux nombreux employés suisses. La vie des colonies déclina. Les écoles se fermèrent. Si l'on se rend maintenant à Fratte, la vallée est bien remplie encore du rythme trépidant d'une vie industrielle intense; mais ce n'est plus que dans une seule des nombreuses villas parsemées sur le flanc verdoyant de la colline que l'on trouve encore des Suisses, que l'on entend encore les accents du pays, et que s'allume, au premier août, sur la hauteur proche, le feu traditionnel.

## La communauté protestante de Naples

L'histoire de la colonie suisse de Naples est intimement liée à celle de la communauté évangélique. En beaucoup de domaines et pendant une longue période, elles se confondent l'une l'autre. Il faut remarquer cependant que les Suisses ont toujours eu, au sein de la communauté religieuse, un rôle important, si ce n'est le plus important.

Les premiers efforts en vue de fonder un groupement évangélique et d'organiser un culte protestant remontent à plus de 100 ans. C'est un Suisse, Frédéric Meuricoffre, qui, le premier, examina la possibilité d'établir un service divin régulier le dimanche. C'était au temps de l'interrègne napoléonien du roi Joachim Murat. Malgré les idées assez libérales du monarque, les circonstances dans le royaume de Naples étaient telles que les plans de Meuricoffre ne purent se réaliser. Le Gouvernement refusa l'autorisation de faire appel à un prédicateur évangélique, « eu égard à l'ignorance et à la superstition du peuple et au fanatisme des prêtres ».

Ce fut un jeune théologien français, Adolphe Monod, alors précepteur dans une famille suisse, qui, à la place de Meuricoffre, posa la première pierre de la communauté, en célébrant, le 12 mars 1826, dans la maison de ses maîtres, le premier service religieux protestant, qui eut lieu dès lors chaque dimanche.

Quant à la fondation d'une véritable communauté et au libre exercice du culte, ils furent rendus possibles par la suite, grâce à la présence de l'ambassadeur de Prusse accrédité à la cour de Naples, le comte de Flemming. Comme l'on ne pouvait songer encore à l'établissement d'un culte public, l'ambassadeur avait réservé une salle de son palais au service religieux, comme l'avait déjà fait l'ambassadeur de Prusse à Rome. En sa qualité de diplomate, il avait droit à l'exterritorialité et donc aussi à la liberté du culte pour sa maison. Dans la salle qu'il voulut bien mettre à la disposition de la communauté naissante, on célébrait chaque dimanche le culte protestant en langue française, et une fois par mois en allemand. Le 17 septembre 1826, on administra le premier baptême; l'enfant qui le reçut était justement un membre de la famille Meuricoffre, le père du consul général de Suisse récemment décédé. En témoignage d'un attachement fidèle à la patrie, on lui donna le nom de Tell.

Lorsqu'en 1827, le roi Frédéric-Guillaume III dota son ambassade à Naples d'un prédicateur attitré, la question du pasteur de langue allemande se trouva résolue; la portion de la colonie étrangère qui parlait l'allemand, et celle qui parlait le français, avaient chacune leur prédicateur. Les nombreux soldats protestants des régiments suisses fréquentaient volontiers le culte célébré à l'ambassade; maints certificats de confirmation délivrés à des catéchumènes, plus très jeunes probablement, portent, en effet, le nom de mercenaires suisses. La communauté prenait soin des soldats et tout particulièrement des prisonniers.

Le prédicateur français ayant quitté son poste en 1827 déjà, on choisit, pour lui succéder, le pasteur J.-L. Vallette de Genève. Fils de parents pauvres, il avait dû faire ses études tout en donnant des leçons pour gagner sa vie; c'est ainsi qu'il fut le professeur du comte Cavour. Lorsque le prédicateur de l'ambassade prussienne se retira, son office fut transmis, par ordre du roi, au Suisse Vallette, qui prêchait alternativement en allemand et en français.

La jeune communauté se développait avec une rapidité surprenante. En 1839 déjà, elle se lançait dans la fondation d'un modeste hôpital; la même année voyait surgir encore un asile pour les orphelins, auquel on adjoignit une école. C'est ainsi que fut posée la première pierre de l'école de la communauté évangélique, devenue l'école suisse actuelle. L'importance indéniable qu'eut, dès le début, la participation des Suisses à la création et au développement de ces institutions, les documents, procès-verbaux et statistiques, sont là pour le montrer. L'on retrouve partout au premier plan les membres de la famille Meuricoffre.

Au cours de son paisible développement, la communauté s'était sérieusement consolidée; elle possédait, en son école et en son hôpital, des institutions prospères. Survint en 1860 l'écroulement du royaume des Bourbons qui créa une situation toute nouvelle. Par son incorporation au royaume constitutionnel et tolérant d'Italie, Naples acquérait le droit à la liberté religieuse. La communauté protestante, qui jusqu'alors n'avait pu se développer que sous la protection de l'ambassade de Prusse, recevait, d'un coup et sans autre, le droit de pratiquer son culte publiquement.

L'acquisition de cette liberté éveilla bien vite le désir de posséder une église propre, d'autant plus que la fin du royaume de Naples avait entraîné la suppression de l'ambassade prussienne, de sorte qu'il n'était plus possible de disposer de sa chapelle pour le culte.

Comme il en avait été 50 ans plus tôt, ce fut de nouveau un membre de la famille Meuricoffre qui conçut le premier l'idée d'une église publique. Encouragé par le succès de la colonie anglaise, le Consistoire de la communauté germano-française fit des démarches auprès du Gouverneur de la ville, qui était alors le général Garibaldi, aux fins d'obtenir l'autorisation d'ériger un lieu de culte. Oscar Meuricoffre, consul général de la Confédération suisse, et le pasteur Roller remirent à Garibaldi, en garnison dans son grand quartier de Caserte, une pétition dont voici la teneur :



« Signor Generale,

« I sottoscritti, membri del Concistorio della Comunità Evangelica Tedesca-Francese di Napoli hanno l'onore di esporle :

« Come l'intolleranza religiosa che finora signoreggiò in questa parte d'Italia non permise a questa Comunità l'esercizio del suo culto, se non in grazia della protezione della Legazione Reale di Prussia e nel solo palazzo della medesima che le offriva una generosa ospitalità.

« Ora però, sotto il nuovo reggimento d'una illuminata libertà, vengono i sottoscritti con piena fiducia a chiederle l'autorizzazione di fondare in questa città un Tempio nel quale possono esercitare liberamente e pubblicamente il loro culto.

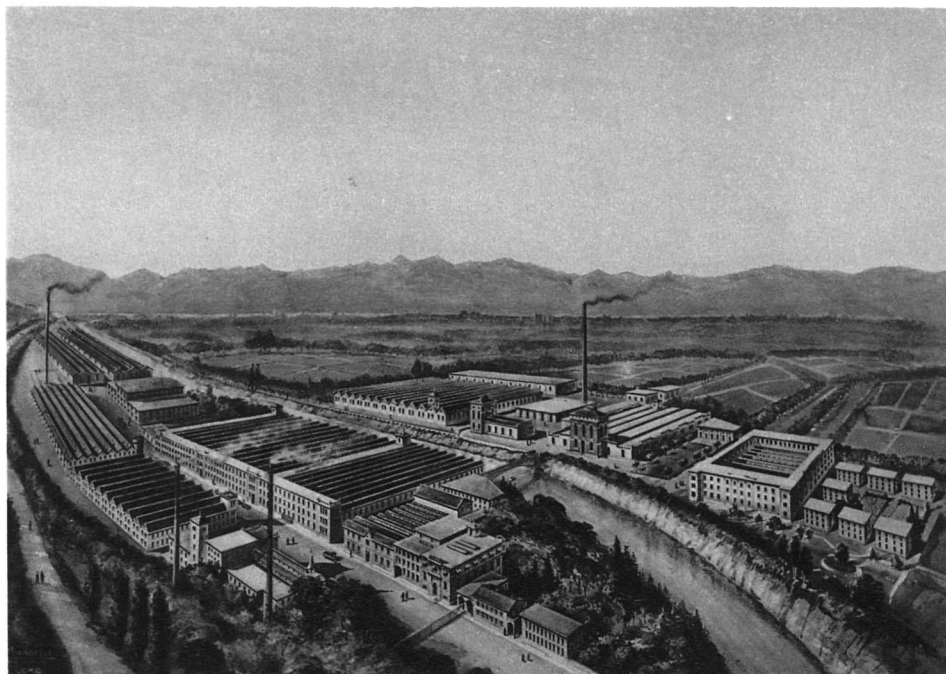
« Una tale autorizzazione mentre consacrerà una volta di più i gloriosi principi di libertà ai quali Ella si nobilmente consacro la sua vita, sarà pel Concistorio protestante e per tutta la Comunità Evangelica di Napoli una cause di profonda e non peritura riconoscenza. »

Meuricoffre et Roller furent reçus des plus aimablement par Garibaldi qui, de sa propre main, traça au bas de la pétition l'autorisation requise. Pour des raisons inconnues, ce document se perdit. Les pétitionnaires se virent contraints d'intervenir une seconde fois auprès de Garibaldi, qui se montra tout disposé à procéder à un nouveau décret. Il offrit même de céder gratuitement l'emplacement de l'église à titre de « présent national », « par considération et par reconnaissance envers la nation anglaise ». Le général avait confondu les deux communautés protestantes. Du fait qu'elle avait été accordée par erreur, cette offre n'eut pas de suite.

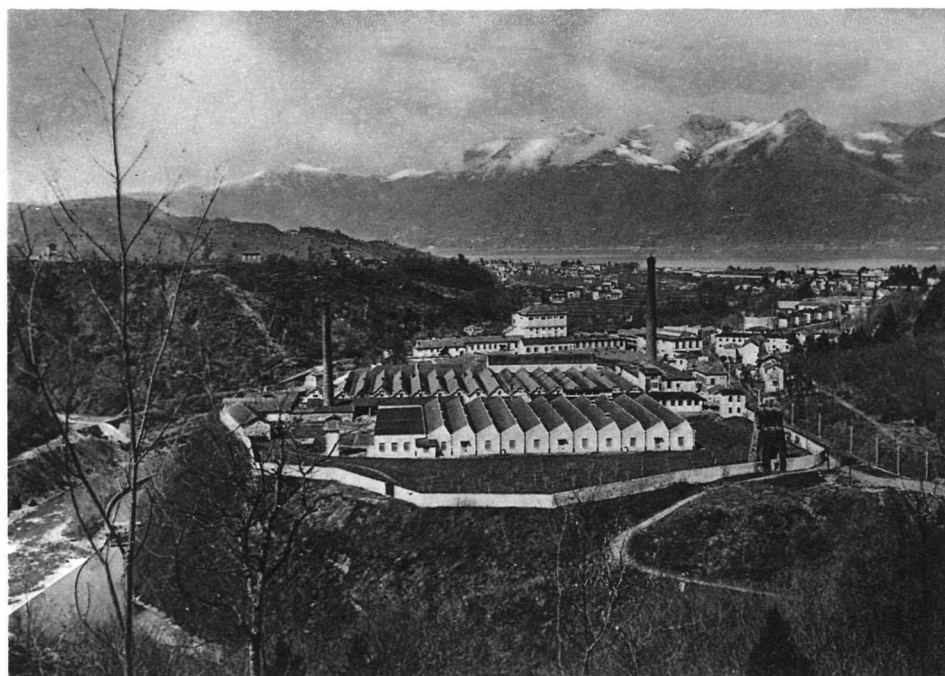
Mais la communauté possédait cependant l'autorisation officielle de construire une église, et l'on entreprit sur le champ les travaux préparatoires. Une partie du capital nécessaire fut réunie par la colonie elle-même, une autre partie vint de l'étranger, à la suite d'un appel public, le reste fut couvert par un emprunt. Au printemps de l'année 1855, la construction était déjà terminée, et le 5 mai, on put procéder à l'inauguration solennelle du temple, dû, pour la plus grande partie, à la générosité de nos compatriotes.

Les institutions de la communauté elles aussi se développaient de la façon la plus réjouissante. En 1864, l'école était installée dans de nouveaux locaux plus spacieux; elle s'ouvrait avec passé 100 élèves. Deux ans plus tard, on l'installait dans son propre bâtiment à la via Egiziaca a Pizzofalcone, qu'occupe encore « l'Ecole suisse » qui lui a succédé.

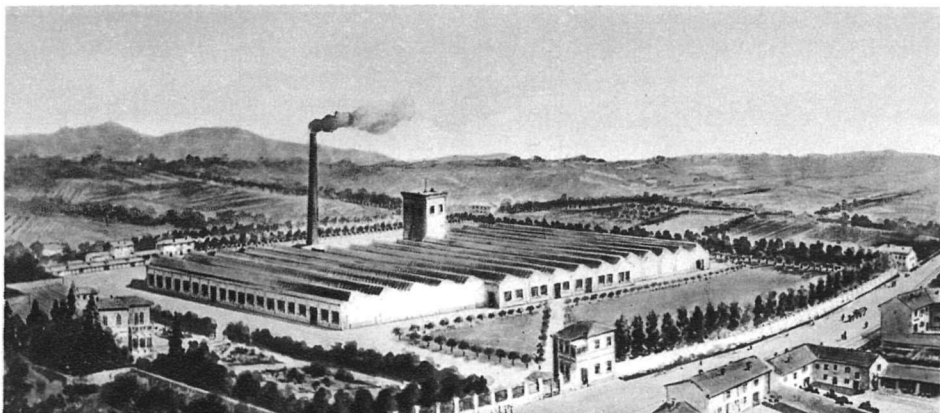
L'hôpital évangélique, qui dut se contenter durant de longues années d'un immeuble locatif, fut doté, en 1889, d'une maison lui appartenant en propre. Le président de la communauté évangélique allemande était alors M. J. Aselmeyer; ce fut un généreux don de sa part qui permit l'achat de la villa Casalta, dans le nouveau Rione Principe Amedeo, où l'hôpital posséda son siège jusqu'à sa fusion récente avec l'Hôpital International.



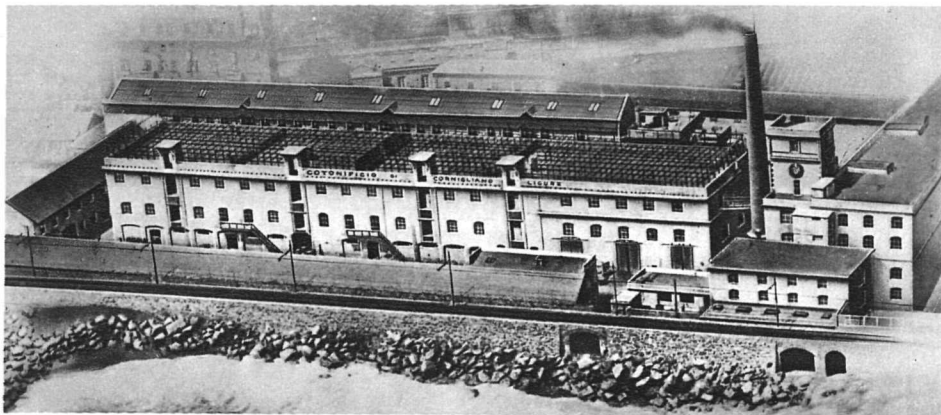
Cotonificio Legler, Ponte San Pietro, près Bergame (filature de coton)



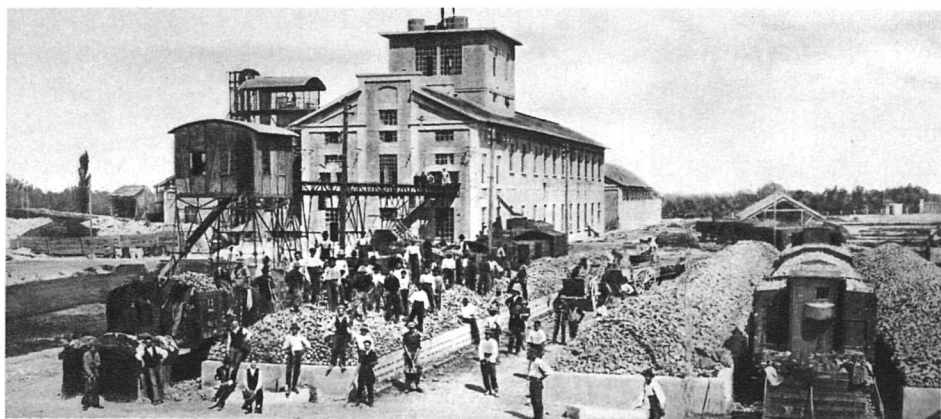
Cotonificio Hüsey (filature de coton), à Luino, Lac Majeur



Fabrique d'étoffes pour meubles de la S. A. Schmid, à Cassolnuovo, Milan



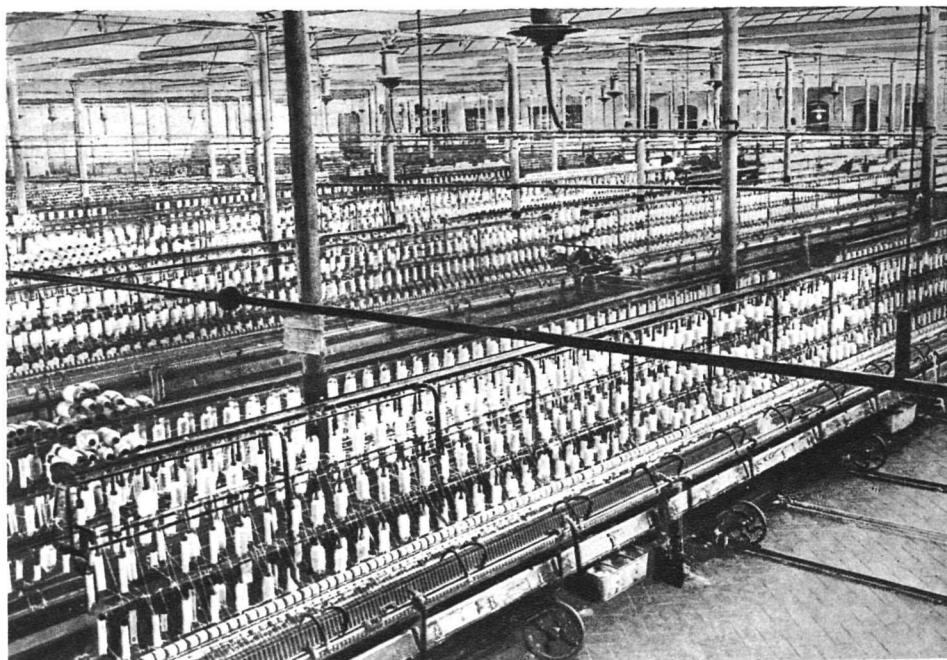
Cotonificio di Connigliano Ligure, Genova-Connigliano.



« Ceresio », Società Industriale, Gênes. Stabilimento di Arqua Polesine, Rovigo  
(Fabrique de sucre)

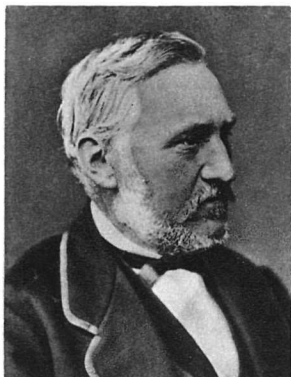


Filatures de coton Schläepfer, Wenner & Cie, à Fratte di Salerno (Naples),  
fondées en 1835 par Fréd.-Alb. Wenner et Joh.-Conrad Schläepfer



Coup d'œil à l'intérieur de l'une des filatures Wenner à Scafati

## LES SUISSES EN ITALIE



Féd. Albert Wenner,  
de St-Gall  
(1812-1882)



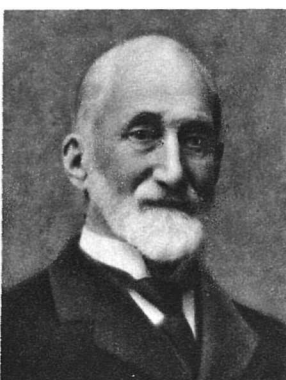
Joh. Conrad Schlaepfer,  
de Rehetobel  
(1798-1852)



Oscar Meuricoffre,  
Consul Général de Suisse  
à Naples (1824-1880)



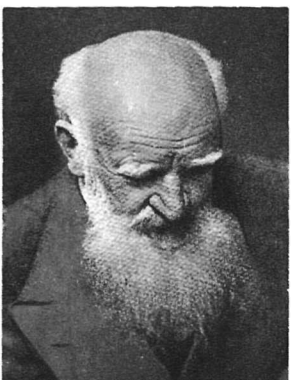
Nicolas Vonwiller,  
de St-Gall, fondateur de la  
Banque Vonwiller à Milan  
(1783-1884)



Albert Vonwiller,  
président actuel de la Soc.  
Anon. Banca Vonwiller.  
Consul de Suisse à Milan  
de 1915 à 1921



Melchior Nørbel, fondateur du  
Lanificio di Gavardo, membre du  
Conseil d'administration de la Ban-  
ca Nazionale. Consul de Suisse  
à Milan de 1900 à 1914



Corrado Cramer,  
l'un des fondateurs et le premier  
directeur de l'Asilio Evangelico  
de Milan



Mathias Legler,  
de Glaris, doyen des chefs  
du Cottonificio Legler, Ponte  
San Pietro, près Bergame



Vincenzo Vela (1820-1891),  
de Ligornetto, Tessin. Sculp-  
teur, prof. à Turin, légua à  
la Confédération le Museo  
Vincenzo Vela de Ligornetto



Ce dernier, qui observe la neutralité confessionnelle, a été créé en 1877. Il est dû avant tout à l'initiative de la famille Meuricoffre. Grâce à la fondation d'une Anglaise, lady Bentick, on put faire l'acquisition d'une maison, sise à la via Tasso, où l'hôpital est encore installé à l'heure actuelle.

La même année 1877 marque la fondation d'un foyer pour jeunes filles isolées, le Home d'Arco Mirelli, qui, comme l'ancien Hôpital Evangélique, est dirigé par des Diaconesses de Riehen. L'une d'entre elles est affectée également au service de la communauté; c'est à elle qu'incombent la visite et le soin des malades et des pauvres de la colonie.

La communauté elle-même prenait aussi de l'extension. A Fratte de Salerne, elle fondait, en 1861, une école dont il est question ailleurs. Elle fut dotée, là également, d'une petite chapelle, où le culte était célébré une fois par mois. Sur la hauteur, la colonie suisse s'était réservé, pour ses morts, un petit cimetière. A partir de 1881, elle bénéficia, à Scafati, d'un service divin régulier; Angri et Scafati eurent leurs propres écoles. On engagea un vicaire, ce qui permit aux communautés disséminées d'Angri, de Nocera, de Piedimonte d'Alife, d'être mieux assistées au point de vue religieux.

La communauté évangélique qui comprenait, depuis plusieurs dizaines d'années, tous les étrangers de confession protestante, s'était scindée, en 1866, en deux parties, l'une de langue française, l'autre de langue allemande. A la première appartenaient surtout les Suisses français; son principal soutien était la famille Meuricoffre. L'autre partie groupait les Suisses allemands et les Allemands qui étaient en majorité. Chacune des deux fractions avait son pasteur; l'église, par contre, appartenait et appartient encore aux deux communautés.

Une société, le « Museum », qui possédait un local agréable et spacieux en face de l'école, à la via Egiziaca, réunissait la majeure partie de la colonie étrangère de Naples de langue allemande, particulièrement les Allemands et les Suisses. Au point de vue social comme au point de vue religieux, ceux-ci formaient un seul groupement, une seule communauté, sans préjudice pour la nationalité de chacun de ses membres.

Les dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle et les premières du XX<sup>e</sup> nous révèlent une colonie étrangère à la marche tranquille et sûre, une église, une école, des hôpitaux en pleine prospérité. Mais en 1914, la guerre éclate; en 1915, c'est l'Italie qui entre en campagne mettant brusquement fin à tout cet ordre de choses.

Une grande partie de la communauté étrangère quitte Naples, afin de s'engager sous les drapeaux de la patrie; lorsque l'Italie prend les armes, les Allemands s'enfuient précipitamment. Ceux qui restent sont internés à l'intérieur du pays. La colonie se voit réduite ainsi à un tout petit nombre; les œuvres de la communauté sont sérieusement menacées.

C'est alors que les Suisses qui se trouvent encore à Naples prennent les choses en mains afin de sauver tout ce qui peut être sauvé. Ils transforment



l'école en une « Scuola Svizzera » et la placent sous une direction exclusivement suisse ; ils s'occupent de l'église, où l'on continue à célébrer le culte, il est vrai uniquement en français ; ils sauvent le home et l'hôpital, et beaucoup d'autres choses. Ce travail s'opère au milieu de circonstances très difficiles, au prix de gros sacrifices matériels, voire aussi personnels ; les Suisses arrivèrent cependant ainsi à maintenir debout, à travers toutes les péripéties de la guerre mondiale, la communauté et ses institutions.

On ne pouvait naturellement pas tout sauver. La colonie suisse elle-même était atteinte. Les entreprises industrielles rencontraient des difficultés toujours plus graves, déjà mentionnées ailleurs. Nombre de familles suisses rentraient au pays. Celles qui étaient établies depuis longtemps restèrent. Pour elles, Naples était devenu une seconde patrie. Elles sont maintenant à la tête de la communauté évangélique et de la colonie étrangère, dont elles dirigent les destinées et les institutions d'une main prudente et ferme.

#### L'ECOLE SUISSE DE SALERNE (1861-1921)

Le 15 avril 1861, deux mois après que François II de Bourbon, roi des deux Siciles, eut perdu son royaume et quitté son pays, vaincu par les troupes de Garibaldi, une lettre de la colonie suisse de Salerne parvenait au prédicateur de l'ambassade prussienne, en même temps pasteur de la communauté protestante à Naples, « annonçant que la communauté de l'endroit avait réussi, grâce au concours de ses membres, à fonder une école dans laquelle les enfants de la colonie auraient la faculté d'acquérir, sans que cela coûtât beaucoup aux parents, toutes les connaissances nécessaires et utiles à la vie. Les cotisations volontaires des intéressés et des non intéressés constituaient le capital de l'établissement ».

Comme en chaque endroit de l'étranger où les Suisses se trouvent nombreux, nos concitoyens de Salerne estimèrent qu'il ne fallait pas transmettre à leurs enfants, en vue de leur carrière, seulement le sang et les vertus du pays, mais leur donner aussi une éducation nationale. Il fallait, au moyen de l'école, reconstituer pour eux la patrie absente et les conserver ainsi au peuple dont ils étaient les fils, à ses mœurs, à ses coutumes et à sa manière d'être.

L'école s'ouvre avec 12 élèves, et le maître engagé, Hermann Baumgartner, de Diessenhofen, leur enseigne le français, l'allemand, l'italien, la religion, le calcul, la géométrie, l'histoire, les sciences naturelles, l'écriture, le dessin et le chant ! Les enfants peuvent vraiment acquérir là « toutes les connaissances nécessaires et utiles à la vie ». L'école se développe rapidement, le nombre des élèves augmente, la tâche du directeur devient lourde. Des maîtres arrivent et repartent. En 1871, on fait appel à Fritz Brunschweiler, d'Erlen, dans le canton de Thurgovie. En lui, l'école a trouvé l'homme qu'il lui faut. Il consacre tout son zèle, tout son enthousiasme au travail entrepris, auquel il reste fidèle durant 44 ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort.

En 1878, le nombre des élèves est monté à 32, celui des classes à 9. On doit faire appel à un second maître. Les frais deviennent toujours plus élevés et ce n'est que grâce à l'aide bénévole de nombreux membres de la colonie que l'on peut conserver à l'école son indépendance matérielle. Elle ne cesse d'avoir, heureusement, de nouveaux bienfaiteurs, qui, en quittant ce monde, se souviennent d'elle dans leur testament. En 1909, l'école compte 42 élèves; elle est dirigée par deux maîtres; une maîtresse y enseigne notamment les travaux à l'aiguille. Chaque année, sur le « Bergli », — une clairière dans la verte forêt d'oliviers qui domine les villas des industriels suisses et d'où la vue s'étend, merveilleuse, sur la vallée de l'Irno, sur Salerne et le golfe, — la jeunesse a sa fête, véritable réjouissance pour toute la colonie et joyeux rendez-vous des membres de la communauté.

Survient la guerre. La colonie se réduit rapidement. Les Allemands quittent Salerne. Le nombre des élèves ne cesse de décroître. La guerre finie, c'est presque pis encore. En 1921, l'école ne compte plus que 13 élèves. L'institutrice, qui est restée seule, doit, pour des raisons de santé, quitter son poste. L'école reste sans direction. Alors le vieux père Brunschweiler, qui avait pris sa retraite en 1915, rentre dans les rangs et tient la classe jusqu'à la fin de l'année scolaire. Cinq enfants sont encore là; le père Brunschweiler les instruit dans une maison privée. Il espère les retrouver après les vacances d'été. Mais le 1<sup>er</sup> septembre, il abandonne pour toujours la fêrle pour entrer dans le grand repos d'où l'on ne revient plus. Celui qui a voué toute sa vie aux enfants suisses de Salerne dort dans le petit cimetière des étrangers, là-haut, sur la colline, au sommet de la vallée de l'Irno.

Avec lui finit aussi l'école. Les enfants qui restaient étaient trop peu nombreux pour justifier l'appel d'un nouveau maître. Les fabriques et les grosses entreprises suisses avaient passé aux mains des Italiens, la communauté s'était dissoute. Après 60 ans de fructueuse activité, l'école suisse de Salerne n'avait plus qu'à fermer ses portes.

### Oscar Meuricoffre

En amont de la ville de Naples, sur la colline de Capodimonte, dans le voisinage du palais bourbonnien du même nom, à l'endroit d'où le regard s'étend très loin par-dessus la partie ouest de la ville jusqu'au Vésuve, et par delà le golfe bleu légèrement irisé, jusqu'aux rochers de la presqu'île de Sorrente et aux récifs étincelants de Capri, se dresse, dans un grand parc planté d'arbres et de fleurs splendides, la « Fiorita », la villa des fleurs.

On la voit de loin, flanquée de ses fortes tours élevées, se détachant sur un magnifique rideau de pins. Autrefois maison de repos d'un couvent napolitain, elle est devenue aujourd'hui une villa d'un art délicieux, une grande habitation spacieuse, avec de vastes corridors, des escaliers tournants, des salles claires et des « logge » pleines de soleil, d'où l'on jouit d'une vue magnifique.

Depuis bientôt un siècle, cette villa appartient à la famille Meuricoffre, qui, dans la colonie suisse de Naples, joua toujours un rôle prépondérant. Elle est originaire du canton de Thurgovie. Johann-Conrad Mörikofer est mentionné en 1492 comme bourgmestre de Stein. Au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, Johann-Georg Mörikofer, fils du pasteur de Bischofszell, allait s'établir à Lyon. Il fut le fondateur de la branche française de la famille, qui changea bientôt son nom en Meuricoffre.

En 1760, le jeune fils de Johann-Georg Meuricoffre, Frédéric-Robert alla s'établir à Naples, où il fonda la banque Meuricoffre & C<sup>ie</sup>, qui fut par la suite, pendant plus de cent ans, la banque privée la plus considérée du sud de l'Italie. Lorsque Goethe arriva à Naples en 1787, il avait en poche une lettre de crédit sur la banque Meuricoffre & C<sup>ie</sup>.

Frédéric-Robert Meuricoffre épousa Henriette Hillmer, dont le père avait été le médecin privé de Frédéric le Grand. Comme il n'eut pas d'enfant, il fit venir à Naples le fils de son frère aîné resté à Lyon, Jean-Georges Meuricoffre, qui entra dans la banque de son oncle et contracta mariage, en 1792, avec Célestine Coltellini, cantatrice célèbre dans toute l'Italie.

Lorsque éclata la Révolution française, le roi Ferdinand IV de Naples fit expulser tous les Français établis en son pays, car il craignait de les voir chercher à réaliser dans son Etat les idées libertaires en vogue en France. Le décret d'expulsion atteignit aussi la famille Meuricoffre considérée comme française, l'oncle aussi bien que le neveu étant né en France.

En 1797, le premier rentre à Naples, grâce à une autorisation que l'on refuse à son neveu. Quelques années plus tard seulement, les portes du royaume de Naples lui sont ouvertes. Mais il meurt en 1806 déjà, après une courte maladie. Une année auparavant, son oncle avait acheté, sur la colline de Capodimonte, en face du palais royal, une propriété où il passait les mois d'été, et qui, dans les anciens guides de voyage, est désignée sous le nom de « villa Meuricoffre ». C'est là qu'il mourut, en 1816, âgé de près de 80 ans.

Ses petits-neveux, les fils de Jean-Georges Meuricoffre, furent envoyés, pour leur éducation, en Suisse et en Allemagne. Là, le plus âgé, Achille Meuricoffre, fait la connaissance de la fille d'une dame Victoire Bansa, qui avait été en relation d'affaires avec son grand-oncle. En 1819, il l'épouse. Elle devient la mère d'Oscar Meuricoffre qui, dans la colonie suisse et dans la communauté protestante de Naples, devait jouer un rôle si éminent. Il est âgé de 16 ans à peine quand son père meurt. La mère confie son éducation, ainsi que celle de son frère Tell, de deux ans plus jeune, au pasteur protestant Vallette. Lorsque celui-ci quitte Naples pour répondre à un appel qui lui vient de Paris, M<sup>me</sup> Meuricoffre part également avec ses deux fils pour la capitale française.

En automne 1843, Oscar retourne à Naples, pour y entrer dans la banque Meuricoffre. Malgré son jeune âge, il s'intéresse d'emblée de façon très active au sort de la colonie suisse; il entre dans le comité de l'école et devient l'un des membres influents de la communauté. En 1847, son frère revient aussi à Naples;

durant leur absence, c'était leur oncle, Georges Meuricoffre, le plus jeune frère d'Achille, leur père, qui avait pourvu à la direction de la banque.

Celui-ci, agent général de Suisse auprès du royaume des deux Siciles, intéresse très tôt son neveu à des missions diplomatiques et consulaires. Comme la Suisse n'a pas de ministre à Naples, c'est sur les épaules de cet agent général que reposent toutes espèces d'affaires. L'on abandonne en particulier au jeune Oscar Meuricoffre le soin de s'occuper des 10.000 mercenaires suisses engagés dans les régiments napolitains.

En 1854, Oscar Meuricoffre épouse sa cousine, Sophie Andrea, de Francfort-sur-le-Main, la fille d'une sœur de sa mère. Peu de temps auparavant, avait eu lieu le mariage de son frère Tell avec l'Anglaise Harriet Grey. De cette union naquirent six enfants, dont l'un est le consul général de Suisse récemment décédé, J.-G. Meuricoffre. Quant à Oscar Meuricoffre, il resta sans descendance.

N'ayant pas de charges de famille, il voua tout son intérêt et toute son énergie stimulante à la colonie suisse et à la communauté protestante de Naples; il devint l'un des membres les plus en vue et les plus influents de la colonie étrangère. En 1856, la ville libre de Francfort-sur-le-Main en fait son consul; deux ans plus tard, son oncle Georges étant mort, la Confédération suisse lui transfère l'office d'agent général de Suisse. A la même époque, la communauté protestante de Naples l'élit président de son Consistoire.

Dès les premières années de son activité consulaire, Oscar Meuricoffre fut chargé d'une tâche très épineuse et très délicate : il eut à protéger les intérêts des mercenaires suisses, lors de la dissolution des régiments de Naples. Sa mission remplie avec tact et prudence fut un véritable succès : l'embarquement des soldats s'opéra sans accroc et ne donna lieu à aucun incident. Il dut s'occuper également de 350 prisonniers qui avaient été mis sous les verrous à la suite d'une mutinerie, avant la dissolution des régiments. Une activité fiévreuse régnait alors à la chancellerie du Consulat, installée dans la banque Meuricoffre, au Largo Del Castello, la Piazza Municipio actuelle.

L'atmosphère de la ville était également fort agitée. Les jours du royaume de Naples étaient comptés. Garibaldi venait de débarquer avec ses troupes en Sicile, et le jeune roi François II tenta en vain d'apaiser la révolte qui grondait dans le pays, en octroyant au peuple une constitution. Dans les rues de sa capitale, les monarchistes se battaient avec les Garibaldiens. Pour protéger leurs nationaux, les gouvernements étrangers avaient dépêché, dans le port de Naples, leurs bâtiments de guerre; Oscar Meuricoffre entra en rapport avec l'amiral de la flotte anglaise, qui devait pourvoir également à la protection des ressortissants suisses, selon un arrangement intervenu entre les deux pays.

Par bonheur, les choses n'allèrent pas aussi loin qu'on le craignait au début. Naples échappa à la guerre. Le trône des Bourbons tomba de lui-même. Le soir du 6 septembre 1860, François II s'embarquait pour Gaëte; le matin du 7, Garibaldi faisait son entrée à Naples, acclamé par la population comme un libérateur.

Ce fut peu de semaines après qu'Oscar Meuricoffre, comme on l'a raconté ailleurs, obtint de Garibaldi un décret octroyant à la communauté protestante de Naples le libre exercice de son culte.

La chute du royaume des Bourbons et l'incorporation du sud de la péninsule au territoire du Royaume Uni d'Italie modifiaient profondément la situation de Naples. D'un coup, la ville cessait d'être capitale. Son activité politique et commerciale se voyait forcée de s'établir sur de tout autres bases. Cette orientation nouvelle touchait aussi les commerçants et les industriels suisses. La banque Meuricoffre, qui avait joué un rôle notoire dans le royaume de Naples, devenait, dans une union d'Etats beaucoup plus étendue, un établissement sensiblement moins important.

Oscar Meuricoffre comprit tout de suite l'orientation nouvelle qu'imposait la situation. Durant les années qui suivirent, son activité ne connut plus de bornes. Il entra en relations avec la Banque Sarde, devenue Banque Italienne, et fut membre, durant plusieurs années, de son conseil d'administration. Il fit partie de l'administration des premières sociétés italiennes d'assurance sur la vie, créées à Milan, ainsi que de l'administration de la nouvelle société napolitaine qui s'occupait de la distribution du gaz. Il se consacra, en plus de cela, à une série d'autres entreprises.

Il voua ses principaux efforts à la fondation de la Banca Napoletane, qui commença son activité en 1872; il fut nommé à la vice-présidence de son conseil d'administration. La même année, il était invité à entrer également dans le conseil d'administration de la Banca Generale à Rome; il était intéressé, de plus, dans diverses entreprises industrielles.

A côté de cela, il consacrait tout son intérêt et toute sa sollicitude au développement de la colonie suisse et de la communauté protestante. L'école et l'hôpital trouvèrent en lui un généreux protecteur. Il était toujours prêt à secourir en outre toutes les détresses sociales qui parvenaient à sa connaissance.

Après l'éruption du Vésuve en 1861, il fut élu membre du comité de secours, et on le vit bien souvent parcourir les communes détruites pour se rendre compte par lui-même du travail accompli par l'œuvre dont il faisait partie. Il avait, en somme, le cœur ouvert à toutes les nécessités dont il était le témoin. La propriété qu'il habitait, « la Fiorita », qu'il avait acquise en 1868, était devenue un centre de bienfaisance. Voulant suivre l'exemple d'autres villes, telles que Londres et Paris, il fonda, à Naples, en 1862, une « Société Helvétique de Bienfaisance », destinée à soutenir les ressortissants suisses tombés dans le besoin. Pendant 17 ans, c'est lui qui en fut non seulement le président, mais l'âme. On ne saurait compter les cas de compatriotes nécessiteux, de pauvres et d'abandonnés, dont il s'occupa personnellement.

Dans cette activité aussi intense qu'utile, Oscar Meuricoffre ne sentait pas la vieillesse approcher. Sa santé paraissait inaltérable. Mais ce n'était là qu'une apparence. Bientôt se manifestèrent les signes d'une vie usée par une charge trop lourde. Il ne songeait cependant pas au repos. A côté de ses nom-

breuses affaires, il trouvait encore le temps et le loisir de s'occuper de sa propriété qu'il ne cessait d'embellir. D'un terrain, dont le seul mérite était la vue merveilleuse dont on en jouissait, il fit un parterre de fleurs, « la fiorita ». C'est avec un sens artistique peu commun qu'il aménagea sa maison, un ancien couvent de Camaldules; architectes, peintres, sculpteurs transformèrent le bâtiment tombé en décrépitude en une magnifique construction très confortable. En ce faisant, Meuricoffre chercha aussi bien à encourager de jeunes artistes qu'à se préparer une belle demeure.

Lui qui n'avait pas d'enfant, il avait le besoin d'être, pour les jeunes gens, un appui et un conseiller. Nombre d'artistes, de savants, de commerçants, de gens de toutes professions ont bénéficié de son intérêt et de ses encouragements. Lorsque le professeur Anton Dohrn créa sa station zoologique, aujourd'hui célèbre, Oscar Meuricoffre n'eut pas de repos qu'il n'eût institué une bourse permettant à de jeunes compatriotes de venir y faire un stage gratuit. Les œuvres sociales italiennes bénéficièrent aussi de sa générosité. Tout Naples savait que ce n'était jamais en vain que l'on frappait à sa porte. Car son aide allait aussi bien aux enfants du pays qui lui accordait l'hospitalité qu'à ses propres concitoyens. C'est avec raison que la duchesse Ravaschieri-Fieschi, l'une des plus grandes bienfaitrices de Naples, pouvait dire : « Quoique né d'une famille étrangère, il fut cependant bien des nôtres ».

Naples put s'en rendre compte, lorsque le 7 janvier 1880, Oscar Meuricoffre s'éteignit subitement, sans que l'on ait pu s'y attendre. La Suisse avait perdu en lui l'un de ses fils les plus fidèles, et Naples, l'un de ses plus grands bienfaiteurs.

### Entre les mains des brigands

Lorsque, à notre époque, il est question de rapt, on songe aux contrées perdues de la Chine ou à la plus noire des Afriques. L'idée nous viendrait-elle que quelqu'un se trouvait encore parmi nous, il y a peu de temps, qui avait eu le malheur, étant jeune, d'être pris par des brigands et retenu prisonnier pendant 4 mois, dans la solitude inhospitalière des montagnes ?

Il faut bien dire que l'événement s'est passé, voilà 65 ans déjà; il est assez lointain pour que, même celui qui fut victime de ce brigandage, le vénérable Frédéric Wenner, de Fratte de Salerne, n'en ait gardé, dans sa vieillesse, qu'un pâle souvenir. Rarement, et seulement quand on l'y forçait, il consentait à parler de ce tragique épisode de sa vie mouvementée.

Mais deux publications de ses compagnons d'infortune lèvent le voile sur cette aventure que nous tenterons de retracer ici brièvement :

C'était le soir du 13 octobre 1865. La famille de l'industriel Frédéric-Albert Wenner, de Fratte, était en train de dîner, attendant l'un des fils, Fritz, âgé de 20 ans à peine, et le précepteur d'un fils plus jeune, M. Friedli. Le temps passait, personne n'apparaissait. Survint, par contre, au bout d'un moment, la femme d'un employé, pour savoir ce qu'était devenu son mari, qui, lui non



plus, n'était pas rentré. Le retard de tout ce monde rendait perplexe. Et lorsqu'une voisine de la petite colonie suisse vint annoncer, qu'étant debout près de sa fenêtre, elle avait vu se glisser, non loin de sa maison, des formes masquées, le funeste pressentiment, que chacun portait inavoué en soi, se changea soudain en une certitude inéluctable : ceux que l'on attendait avaient été pris par les brigands.

C'est beaucoup plus tard que l'on apprit ce qui s'était passé. Le jeune Fritz Wenner et le précepteur Friedli avaient accompagné chez lui, après la fermeture de la fabrique, M. Lichtensteiger, dessinateur dans la maison d'impression d'indiennes Schläpfer, Wenner & C<sup>ie</sup>. Il pleuvait ; la nuit était noire comme un four. Soudain, des formes masquées, armées de fusils à double coup, surgirent de l'ombre et se jetèrent sur eux : « Pas un cri ! Pas de résistance ! Sinon vous êtes morts ! » En un instant, tous trois furent précipités hors de la route, dans un champ, et entraînés plus loin. Un autre employé de la fabrique, M. Gubler, qui, au moment du rapt, était sorti de son jardin, fut enlevé lui aussi. De même le garde de l'eau, Gesuele, qui avait entendu des pas et voulait voir ce qui se passait, fut saisi dans sa maisonnette. On voulait s'assurer contre toute trahison. « Siete arrestati del capitano Manzo », déclara-t-on aux prisonniers. Manzo était le chef redouté des brigands de la région, un homme rempli d'audace, qui habitait avec sa bande dans les Abruzzes, et qui avait déjà, à son actif, un nombre incalculable de mauvais coups.

Ce qu'il voulait était clair. Il ne s'agissait ni de la vie ni de la mort de ses victimes, mais uniquement d'argent. Voilà pourquoi il avait jeté son dévolu sur le fils du riche fabricant ; il voulait en faire son otage et obtenir, pour son rachat, une grosse rançon. Ses compagnons furent pris avec lui, car ayant été témoins du méfait des brigands, ils pouvaient constituer pour eux un danger.

Il va bien sans dire que M. Wenner avertit immédiatement le commandement militaire de Salerne de ce qui s'était passé, et que celui-ci leva sur le champ des troupes, chargées de poursuivre les brigands, voire de leur couper la retraite. L'entreprise n'était certes pas facile, car l'endroit choisi pour le coup de main était des plus propices. Dans la nuit pluvieuse et noire, aucune trace n'était visible ; si bien que l'on se trouva dans l'impossibilité de poursuivre et d'atteindre les bandits. Ce ne fut que le lendemain matin que l'on fut à même d'entreprendre une battue systématique ; mais celle-ci fut fortement compromise par un violent orage qui sévit durant tout l'après-midi. Pendant ce temps, les brigands avaient pris de l'avance ; il n'était plus question de les rattraper.

Une semaine d'atroce incertitude suivit. On ne pouvait savoir où les prisonniers avaient été entraînés, ni s'ils étaient encore en vie. Une lueur d'espoir apparut enfin à la famille éplorée. Le garde de l'eau Gesuele, qui avait été aussi enlevé, réapparut, envoyé par Manzo comme messenger. Par lui, on eut enfin des détails précis sur le coup de main, sur l'état des prisonniers et sur l'endroit où ils se trouvaient. Gesuele apportait aussi l'ordre de Manzo

de payer la rançon. C'était une somme énorme que réclamait le chef des brigands, plus d'un demi-million. Où M. Wenner pouvait-il trouver un montant pareil ? Et de cet argent dépendaient pourtant la vie et la liberté de son fils.

Le pauvre père s'entretint avec plusieurs autres personnes qui avaient eu elles aussi le malheur de tomber une fois entre les mains des brigands. Celles-ci le rassurèrent, en affirmant que Manzo n'était ni cruel ni sanguinaire, les prisonniers n'étaient certainement pas maltraités par lui ; il ne devait pas se tourmenter, même si Manzo proférait des menaces, ni se laisser effrayer par l'énormité de la rançon exigée ; on avait affaire à la tactique habituelle des brigands. M. Wenner devait simplement se garder d'envoyer dès le début de grosses sommes, car les négociations n'en deviendraient que plus difficiles.

Afin de frayer la route aux pourparlers, M. Wenner dut prier les autorités, qui avaient fait occuper toute la région par des troupes chargées de découvrir les brigands, de ne pas user de mesures trop rigoureuses, afin d'éviter de contrecarrer ses démarches privées ; il demanda également qu'on laissât passer librement ses émissaires, car la vie de son fils en dépendait.

Comme négociateur, on fit une fois appel au prisonnier Giardullo, chef de brigands, qui, jadis, avait eu Manzo sous ses ordres. Il avait été arrêté, et était sur le point d'être jugé par le tribunal de Salerne. Il y allait de son existence même ! Il pouvait la sauver s'il délivrait les quatre victimes de Manzo. Les autorités lui promirent même de lui faire cadeau de la vie, s'il amenait Manzo à rendre la liberté à ses prisonniers contre une rançon modérée. Mais la lettre que dicta Giardullo, et qu'il munit de son signe particulier — il ne savait pas écrire — dans laquelle il conjurait Manzo de renoncer à ses exigences fabuleuses, afin de sauver sa propre vie à lui, n'eut aucun succès ; M. Wenner y avait joint pourtant 20.000 francs à titre de rançon.

Manzo avait entraîné les prisonniers très avant dans la montagne, où il rejoignit d'autres bandes. 23 compagnons impudents, et parmi eux une femme, gardaient la précieuse proie ; ils campaient dans les solitudes rocheuses des Abruzzes, autour d'un grand feu, où Manzo dicta au jeune Fritz Wenner un message à son père, que Gesuele, le garde de l'eau, fut chargé de porter ; il y exigeait la somme inconcevable de 150.000 ducats, 600.000 francs en chiffre rond.

Voici la lettre :

« Caro papà e mama fratelli e sorelle !

« Come vi fidate di riposare senza de noi emi fate morire dentro un bosco strano, abbandonate da tutti, o padre e madre come io non vi sono figlio che mi fate soffrire tante pene cara mia madre, pensate che mi avete portate nove mesi nel tuo ventre e mi hai dato il tuo latte e mo volete fare morire par danaro, e noi stammo patendo le pene del purgatorio, o padre e madre cacciatimi da tanta pena e tormenti, mandate la somma del danaro e non mi fate piu soffrire... non credete che la banda si contente piu meno di questa somma... se poi mi

volete fare amassagrare non ne manda te piu danaro, o padre o madre pensate che io vi sono figlio, avete sparso il vostro sangue per me, e mo mi volete fare morire per danaro, o padre o madre e fratelli e sorelle avete compassione e pietà di me, un povero giovine disgraziato, tanto sono ricapitato io quanto poteva ricapitare amche voi in mano alla banda. Vi aggiungo; miei saluti e sono sempre il vostro figlio. »

F. WENNER.

Pour les pauvres prisonniers commençait une vie de dépouillement absolu, de solitude sans rémission, jointe à la plus noire incertitude. Cette existence devait durer quatre mois. Privés de vêtements, souvent de nourriture, épuisés, torturés par le doute au sujet de leur sort, ils étaient traînés des jours et des nuits à travers la montagne, de repaire en repaire. Car Manzo devait chercher à faire disparaître sa trace, afin d'échapper aux poursuites des autorités. Des communications laborieusement établies par la famille Wenner étaient de nouveau coupées par une fuite soudaine de la bande. On était souvent des jours et des semaines sans nouvelles. C'était une situation aussi angoissante pour les prisonniers que pour leurs familles.

M. Wenner devait constamment supplier les autorités militaires de ne pas entraver la route de ses messagers. Ceux-ci furent cependant arrêtés, malgré tout, deux fois; on avait l'idée qu'ils pourraient être utiles aux troupes en leur révélant l'endroit où se trouvaient les brigands. Comme ils devaient toujours voyager de nuit, afin de n'être pas poursuivis, ils couraient constamment le danger de tomber entre les mains de voleurs ou de canailles et d'être dépouillés, car le chemin passait à travers d'épaisses forêts et par des montagnes peu hospitalières.

Si, après des semaines d'anxieuse attente, la liaison était rétablie, c'était pour être soumis, par Manzo, à de nouvelles exigences. Des sommes et des sommes étaient envoyées par M. Wenner; l'insatiable brigand n'était jamais satisfait. Il adressa lui-même les menaces les plus terribles au pauvre père :

« Caro Don Alberto,

« Avete mandato due volte le guide senza denaria, vete mandato a vendere solo icarle, noi non vogliamo ciarle vogliamo i denari non scuse e pretesi. Caro Don Alberto mandate la somma per riscattare vostro figlio e gli altri tre suoi compagni, mandate la somma se no altrimenti vi mandiamo l'orecchio di vostro figlio ed appresso vi mandiamo la testa. Sbrigate a mandare la somma se non lo volete vostro figlio come il figlio di D. Gabriele Cornella senza orecchia e senza dito. Per adesso vi mandiamo questo sfreggio poi vi mandiamo la testa, mandate la somma presto.

« Non altro mi segno.

il capitano Manzo. »

Ces menaces, que le chef des brigands faisait précéder de l'aimable entête : Cher Don Alberto, ne servaient naturellement qu'à intimider le père et à provoquer l'envoi de plus grosses sommes d'argent. En fait, Manzo était

pour les prisonniers un geôlier affable : il ne les tourmentait pas et ne les traînait plus sans nécessité d'un endroit à l'autre. Le précepteur Friedli fait de lui le portrait suivant : « C'est un homme de moyenne, on pourrait même presque dire de petite taille, assez grêle, mais avec un thorax large et bien développé. Il semble que l'on remarque de loin déjà l'agileté de ses membres. Sa tête a un profil presque grec, mais le nez très fin, assez long, est légèrement recourbé. La vie de brigands a mis de l'instabilité dans le regard de ses beaux yeux bruns, qui semblent vous transpercer. Sa tenue, comme sa démarche, est fière, je devrais presque dire aristocratique; cependant, il semble qu'ici et là, il s'y mêle quelque chose de félin... Nous n'eûmes jamais à souffrir de sa part ni grossièreté ni insolence, si l'on fait abstraction du contenu de ses malheureuses lettres. Les autres brigands n'osaient pas non plus, en présence du maître, nous maltraiter... il n'a jamais paru avide de sang; j'ai entendu une fois ses propres camarades dire qu'il finirait de façon malheureuse, parce qu'il ne commettait pas de meurtre. »

Cependant, il faut bien reconnaître que la vie des pauvres prisonniers parmi ces sauvages brigands souvent ivres, envieux, fréquemment affamés, en proie à toutes les passions, était un véritable enfer, et malgré la perspective d'être une fois délivrés, ils étaient souvent bien près du désespoir.

Cependant, Fritz Wenner avait trouvé les voies et moyens pour faire connaître à son père qu'il pouvait se dispenser de gros envois d'argent, car ceux-ci ne faisaient qu'attiser l'avidité de Manzo. Aussi, par la suite, M. Wenner se contenta-t-il de ne remettre que des sommes relativement modiques s'élevant à un ou deux mille francs tout au plus. Et lorsque le chef des brigands se rendit compte que c'était en vain qu'il haussait ses exigences, que M. Wenner restait irréductible, il réduisit la rançon, le 4 février — cela devait être la dernière — à 40.000 francs, auxquels il demandait d'ajouter une quantité de bagues, de chaînes, de montres dont il comptait faire cadeau à ses compagnons. M. Wenner fit l'acquisition, à Naples, d'une partie de ces articles, ne choisissant pas nécessairement parmi les plus chers; il les envoya à Manzo avec une somme de 3.000 francs, espérant qu'il ferait enfin sonner, pour son fils et ses compagnons, l'heure de la délivrance. N'avait-il pas donné en tout près de 200.000 francs de rançon ?

Et en effet, Manzo sembla comprendre que d'autres exigences ne serviraient de rien. De plus, il n'était pas un homme à traîner les choses inutilement en longueur. Au matin du 11 février, lorsque Gesuele et un autre messenger vinrent apporter l'argent et les bijoux, il déclara aux prisonniers qu'ils étaient libres.

A cette nouvelle, ceux-ci se sentirent défaillir. Pour la première fois leur parvenait aux oreilles le mot de liberté; la patrie et la maison paternelle étaient de nouveau à leur portée! Cependant il fallait attendre encore un jour. La libération ne devait avoir lieu que la nuit suivante. Manzo voulait avoir le temps de couvrir sa retraite. Pour finir, il se laissa néanmoins incliner à conduire les prisonniers l'après-midi déjà vers la vallée.

Après quatre mois de solitude désolée dans le désert sauvage des montagnes, les prisonniers revoyaient pour la première fois le golfe bleu de Salerne et les collines ensoleillées de la côte d'Amalfi. De quel regard ils durent embrasser ce monde familial qui leur avait été ravi si longtemps !

Alors vint l'adieu. Friedli raconte : « Sur une petite éminence, Manzo resta debout avec M. Fritz, lui tendant la main pour l'adieu. La bande se rassembla là peu après, et nous pûmes enfin reprendre notre chemin à nous et faire ce que nous voulions. Tous nous serrèrent la main en partant, beaucoup nous embrassèrent même en nous demandant pardon, lorsqu'ils ne s'étaient pas comportés comme ils l'auraient dû et comme nous l'aurions désiré. Après des vœux réciproques de bonheur, nous nous séparâmes et nous nous dirigeâmes vers Acerno, tandis que le groupe pittoresque des brigands restait debout, dans le bosquet de hêtres de la petite colline, aussi longtemps qu'il se sut visible à nos regards. Chaque fois que nous nous retournions, les brigands saluaient encore en agitant leurs chapeaux et nous répondîmes, jusqu'à ce que, prenant le versant opposé d'une colline, nous disparûmes à leurs yeux. »

Les relaxés arrivèrent tard dans la soirée au petit village d'Acerno. Les carabinieri à cheval apportèrent, pendant la nuit, la joyeuse nouvelle à Fratte. A la première heure du matin, M. Wenner et ses quatre grands fils se mettaient en route pour aller chercher Fritz et ses compagnons.

C'est au Monte Corvino que le père et le fils se rencontrèrent ; ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, exultant de se retrouver, après quatre mois de tragique anxiété.

## L'ACTIVITÉ SOCIALE DES FEMMES SUISSES EN ITALIE

d'après des notes de Mlle Elisabetta D. Noerbel, Milan

La fondation et l'organisation de nos colonies a été, avant tout, l'œuvre des hommes. On ne saurait, toutefois, passer sous silence la patiente et discrète collaboration des femmes suisses, soit qu'elles aient secondé leurs maris, soit qu'elles aient, de leur propre initiative, voué leur temps et leurs forces au service du prochain.

Combien d'hommes n'auraient peut-être pas trouvé, en pays étranger, la force de mener à chef leur tâche s'ils n'avaient pu retremper leurs énergies au sein de leurs familles ? Leurs épouses, en sachant surmonter toutes les difficultés que leur opposaient un milieu étranger et les conditions de vie si nouvelles, ont été pour eux des collaboratrices d'une valeur inestimable.

Mais c'est aussi en dehors de la sphère domestique, dans les sociétés de bienfaisance, dans les œuvres de secours : ouvriers, hôpitaux, maisons de convalescence, que nos colonies, spontanément, créèrent lors de la guerre, — enfin comme fondatrices d'œuvres sociales nouvelles, que nos compatriotes

se sont révélées énergiques réalisatrices et ont fait honneur à la tradition helvétique.

\* \* \*

Tout au sud, en Sicile, *Madeleine de Gonzenbach* mérite une citation. Elle perdit tôt ses parents, prépara seule son diplôme d'institutrice pour pouvoir se charger de l'instruction de ses jeunes frères et sœurs, et fonda la première école suisse à Messine autour de 1850.

A la même époque vivait à Naples *M<sup>me</sup> Oscar Meuricoffre*, la femme du consul général. Elle avait souvent à recevoir et à patronner les jeunes Suissesses qui arrivaient à Naples. C'est ainsi qu'elle fonda le premier home pour jeunes filles en Italie. Elle participa activement au développement de l'Association des Amies de la Jeune Fille. Elle entreprit, avec son amie, la duchesse de Ravaschiera, l'action de secours pour les sinistrés lors du tremblement de terre qui détruisit en 1883 la ville de Casamicciola, sur l'île d'Ischia.

Sur l'initiative de *M<sup>lle</sup> Noerbel* de Milan, *M<sup>me</sup> Berta Turin*, suisse de naissance, italienne par son mariage fonda à Rome l'« Association des Amies de la Jeune Fille en Italie » et la présida pendant 20 ans (1896-1915). On lui doit la fondation de « l'Association contre la traite des blanches » et d'autres œuvres de moralité publique. Son remarquable talent d'organisation la fit partout apprécier, notamment au sein de l'Association des Femmes italiennes qu'elle représenta pendant bien des années aux congrès internationaux. En 1908, après le tremblement de terre, elle présida la commission officielle chargée d'identifier l'état-civil des orphelins à Messine et en Calabre. A la mort de son mari, elle retourna au pays natal.

*M<sup>lle</sup> Noerbel*, de Milan, lui succéda à la présidence de l'Association des Amies de la Jeune Fille. On lui doit notamment l'organisation du service de surveillance et de réception dans les gares ainsi que de l'œuvre de placement.

Venue à Pise en 1905 comme institutrice dans une école évangélique anglaise, *M<sup>lle</sup> Anna von May* y fonda l'année suivante une « *Ecole professionnelle féminine et d'éducation domestique* » qui comblait une grave lacune. Malgré une âpre opposition confessionnelle injustifiée, — l'enseignement étant strictement neutre, — l'école prospéra si bien que la fondatrice fit construire à ses frais un magnifique immeuble, à peine terminé lors de sa mort prématurée en 1925. Une année après, l'école qui périssait fut fermée.

Il convient de citer ici le « Home International des Amies de la Jeune Fille » fondé à Gênes en 1895 par *M<sup>me</sup> Lagier-Wagnière*, (aujourd'hui « Casa Famiglia ») patronné par les dames de la colonie suisse.

A Milan, *M<sup>me</sup> Mylius-Schmutziger*, d'Aarau, présida pendant de longues années la Commission de visite aux malades des hôpitaux. *M<sup>me</sup> Cramer-Hirzel*, de Zurich, fonda l'Infirmierie Évangélique, aujourd'hui une des meilleures cliniques de Milan. Récemment, *M<sup>lle</sup> Adelina de Marchi*, une Tessinoise, a fondé et subventionné de ses deniers un hôpital auquel est annexée une école d'infirmières.



M<sup>me</sup> *Richard*, la femme du fondateur de la grande maison de céramique, trouva, malgré la charge d'une nombreuse famille, le temps de s'intéresser aux petits et contribua activement à la création d'écoles enfantines.

A Bergame, voici M<sup>me</sup> *Albertine Legler*, la fondatrice de la « Casa Erni » à Ponte San Pietro, la plus belle maison de convalescence qu'on puisse rêver, qui rendit d'immenses services aux classes moyennes. Comme les principes de la médication naturelle qu'elle y propageait suscitaient de la résistance et des malentendus, la fondatrice préféra fermer les portes de sa belle institution. M<sup>me</sup> *Marie Legler-Hefti* voua sa sollicitude aux enfants des ouvriers de la maison Legler et fonda à Ponte San Pietro l'Ecole de travaux féminins. Comme elle, toutes les épouses des industriels suisses dans le Bergamasque : les dames *Oetiker*, *Blumer*, *Niggeler*, *Frizzoni*, *Steiner*, *Stampa* et autres, font œuvre de bienfaisance auprès des familles ouvrières.

M<sup>me</sup> *Anna Perico*, fille du Dr *Baldini*, de Vicosoprano, le médecin des Suisses de Bergame, fut la première en Italie à créer des écoles ménagères ouvertes à toutes les classes de la population, et se trouve être, de ce fait, à la tête d'un des principaux domaines d'activité sociale féminine. Le Gouvernement fasciste la chargea de créer à Rome l'Ecole ménagère officielle. On lui doit, en outre, l'école professionnelle pour aveugles où sont fabriquées les dentelles *Macramé* d'après d'anciens dessins.

A Turin, M<sup>me</sup> *Anna Abegg-Ruegg* et sa fille ont énormément fait pour les enfants malades et débiles. A la mort de sa fille, M<sup>me</sup> Abegg dépensa sans compter ses forces et sa fortune pour les enfants tuberculeux. Les dames *de Fernex*, *Bass* et autres, ont constamment collaboré à toutes les œuvres de bienfaisance.

A côté de toutes ces femmes et de toutes celles qui, pour n'être pas nommées ici, n'en ont pas moins fait, et font encore, acte de dévouement patriotique et humanitaire, nous ne voudrions omettre nos Sœurs suisses, qui accomplissent avec amour et humilité leur œuvre d'abnégation chrétienne<sup>1)</sup>.

\* \* \*

Plusieurs Suissesses se sont aussi distinguées dans le domaine des beaux-arts : en sculpture, M<sup>me</sup> *Maraini*, dont les œuvres pleines de goût ont rencontré l'approbation générale; en peinture, *Elisabeth Keller* et sa nouvelle technique du pastel aux résultats remarquables; feue *Clara Muller*, une des meilleures élèves du fameux portraitiste Tallone. Parmi les jeunes, l'Engadinoise *Mara Corradini*, à Naples, remarquable autant par son grand et sûr talent du dessin et du coloris que par sa forte individualité d'artiste, et bien d'autres encore que nous ne pouvons pas citer.

<sup>1)</sup> A Milan les Diaconesses de Neumunster (Zurich) à l'*Asilo Evangelico*; à Rome les Sœurs d'Ingenbohl (Schwyz) qui ont ouvert récemment une clinique excellente; à Turin, jusqu'à tout dernièrement les sœurs évangéliques de Saint-Loup (Vaud), qui desservent la maison d'Incurables de La Tour-Pelisse (Luzerna-Saint-Giovanni); A Naples, les diaconesses de Riehen (Bâle).

# LES SUISSES EN ANGLETERRE

par A. Lätt, Zurich

## Avant la Réforme

« Le premier de notre lignage passa en Angleterre avec Guillaume le Conquérant. » On ne saurait invoquer, dans l'Empire Britannique, de titre de noblesse plus authentique que celui-là. Or, le premier fils de notre pays dont le séjour en Angleterre soit avéré par l'histoire, est contemporain lui aussi de Guillaume le Conquérant, voire d'Edouard le Confesseur : il s'agit de l'évêque *Armentfredus (Ermenfroy) de Sion*. Les historiens auxquels nous devons la narration de la conquête de l'Angleterre par les Normands nous ont tracé un tableau fort attrayant de la personnalité et de l'activité diplomatique de ce Valaisan, qui, en sa qualité de légat apostolique, a été en même temps le témoin et l'instrument de grands bouleversements politiques en Angleterre. En été 1062, il arriva à Winchester pour régler l'élection d'un évêque; en hiver, il fit une tournée d'inspection dans le centre et l'ouest du royaume; le printemps suivant, il prit part au « Witenagemôt » ou « Champ de mai », sorte de landsgemeinde, que les Anglo-Saxons tenaient en leur capitale Winchester. Il est même probable qu'Ermenfroy ait déjà débattu avec le roi Edouard la question de la succession au trône, en soutenant les prétentions du duc de Normandie; il a dû certainement s'entretenir également avec lui des réformes en cours dans l'église, — on était à l'époque du mouvement clunysien, tendant à la réforme de l'Ordre de St. Benoît, qu'il avait réussi déjà à faire accepter en Normandie, lors d'un concile tenu à Lisieux.

Lorsqu'en 1070 — c'est-à-dire quatre ans après la conquête — Ermenfroy se rendit pour la seconde fois en Angleterre, accompagné de deux cardinaux, Guillaume le Conquérant le reçut comme un « ange du ciel » et lui demanda conseil pour réformer la constitution ecclésiastique de son royaume. Le couronnement, qui avait eu lieu le jour de Noël 1066 à Westminster-Abbey, ayant été troublé par un tumulte, certains, de ce fait, ne le considéraient pas comme valable; c'est Ermenfroy que le roi choisit pour renouveler, en présence de tout le peuple, la cérémonie du sacre au « Witenagemôt » de Windsor, le 4 avril 1070. Ce Valaisan, auquel échut ainsi l'honneur de couronner le premier roi d'Angleterre de race normande, chassa, de leurs cloîtres et bénéfices, un grand nombre de prêtres et d'abbés anglo-saxons, et les remplaça par des membres du clergé normand. Il destitua même l'archevêque Stigand de Canterbury, qu'il remplaça par Lanfranc, originaire des environs d'Aoste, et qui bâtit la cathédrale de Canterbury.

L'Hôtel de Savoy, dans le Strand, où la fleur de l'aristocratie financière de notre époque a coutume de descendre et qui compte un personnel presque entièrement suisse, doit son nom au Comte Pierre de Savoie, surnommé le « Petit Charlemagne », qui, sous le titre de « Earl of Richmond »,

a joué un rôle important dans l'histoire d'Angleterre. En sa qualité d'oncle de la reine, ce fut lui qui aida le roi Henri III à soumettre les barons rebelles. Pour le récompenser de ses services, le roi lui donna en fief pas moins de 329 seigneuries, châteaux, bourgs et villes et le combla de richesses. Avec Pierre et son frère Boniface, qui fut élu archevêque de Canterbury, de nombreux autres chevaliers et gens d'église quittèrent le pays romand pour aller chercher fortune dans l'île lointaine; c'est ainsi que des seigneurs d'*Oron*, de *Bonvillard*, de *Champvent*, d'*Estavayer* et de *Vuippens* firent leur carrière à la cour ou dans l'armée anglaise, servirent comme diplomates, juges, administrateurs de terres ou furent prieurs dans divers cloîtres. Un seigneur de *Gruyère* se distingua sous les ordres du Prince Noir comme amiral, dans la guerre contre les Espagnols, tandis qu'un autre chevalier de sa maison se battait contre les Français, sous le commandement de Buckingham, au cours de la guerre de Cent Ans. La lignée anglaise des seigneurs de *Grandson* (Grandison), dont deux membres siégèrent au premier Parlement anglais, pendant le règne d'Edouard I<sup>er</sup>, est encore florissante à l'heure qu'il est. C'est l'évêque *Guillaume de Grandson* qui fit construire la magnifique cathédrale d'Exeter, tandis qu'une œuvre de grande valeur, le Codex Exoniensis, rappelle ses mérites de collectionneur de manuscrits anglo-saxons. Le premier grand poète anglais, Geoffrey Chaucer, s'honorait d'avoir été l'élève du ménestrel *Othon III de Grandson*.

Avec les Savoyards, plusieurs chevaliers du territoire bernois avaient quitté le pays : des seigneurs de *Nidau*, d'*Erlach* et de *Strättligen*. Au x<sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, *Conrad de Scharnachtal* suivit leurs traces, muni de lettres de recommandation du duc de Savoie. Avant d'entreprendre son voyage en Angleterre, il avait visité, au hasard de divers pèlerinages et croisades, la Terre Sainte, l'Egypte, Tunis, le Portugal, le Maroc et l'Espagne. Son sauf-conduit anglais, signé de la main d'Henri III, est conservé à Berne. En Angleterre, en Ecosse et en Irlande, il eut mainte aventure chevaleresque, tandis qu'il ne manquait pas de s'arrêter dans tous les lieux saints pour y faire ses dévotions.

Peu de temps après les guerres de Bourgogne, les premiers mercenaires suisses commencèrent à affluer aussi en Angleterre. Le condottiere allemand, Michel Schwartz, d'Augsbourg, qui avait coutume de s'entourer d'une garde du corps formée essentiellement de Bernois, se battit vaillamment pour le parti de la « rose blanche » et périt avec toute son armée, le 16 juin 1487, près de Stoke, entre Nottingham et Newark, dans une bataille à laquelle prirent part, ainsi que l'affirme Anshelm, « un grand nombre de Confédérés ».

### Pendant la Réforme

Précurseurs de temps nouveaux, amenant sur leur bateau toute une cargaison de livres, les imprimeurs bâlois, *Michel Wensler*, *Jacques de Kilchen* et *Jean Wiler*, descendirent le Rhin pour s'aventurer jusqu'en Angleterre. La renommée des imprimeurs bâlois ressort clairement de la correspondance

## LES SUISSES EN ANGLETERRE



Sir Théodore de Mayerne (1573-1655), de Genève, médecin de la Cour sous Jacques I<sup>er</sup> et Charles I<sup>er</sup>. Ce portrait (National Gallery, Londres, est attribué à Rubens



Sir Lucas Schaub (1690-1758), de Bâle, ministre d'Angleterre à la Cour de Versailles et à celle de Dresde (portrait de Rigaud)



Joseph Planta (1744-1827), de Zuoz, bibliothécaire en chef du British Museum, auteur d'une « History of the Helvetic Confederation »



Georg Michael Moser (1706-1783), de Schaffhouse, dont l'école de beaux-arts fut érigée en Royal Academy



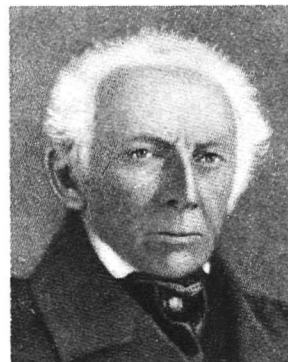
Le peintre Johann-Heinrich Füssli (1741-1825), de Zurich, connu en Angleterre sous le nom de « Fusely », était directeur de la Royal Academy



Sir Francis Bourgeois (1756-1811), de Giez (Vaud), membre de la Royal Academy, fit cadeau de sa magnifique collection de tableaux au Dulwich College



Pierre-Marc Roget (1779-1869), de Genève, médecin et philologue réputé, auteur du « Thesaurus of the English Language »



Johann-Georg Bodmer (1786-1864), de Zurich, apporta divers perfectionnements aux métiers à tisser (Bolton et Manchester)

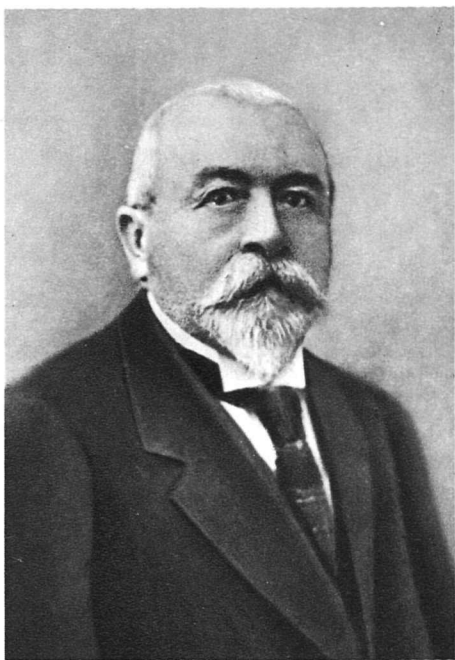


Mme Tussaud (1760-1850), née Marie Grossholz, de Berne, créatrice des figures de cire du musée de Londres universellement connu qui porte son nom

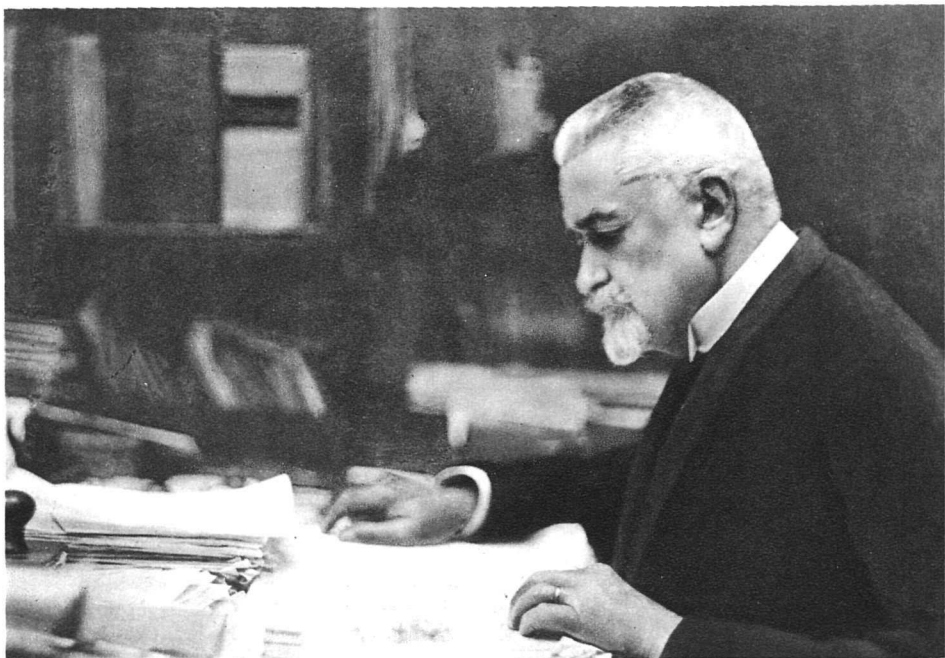
TROIS PERSONNALITÉS ÉMINENTES DE LA SUISSE A L'ÉTRANGER



Sir Arnold Theiler, vétérinaire célèbre  
et grand bienfaiteur du Transvaal



Anton Cadonau, autrefois à Singapour, légua  
plus de 11 millions pour des œuvres de bien-  
faisance, surtout dans les Grisons



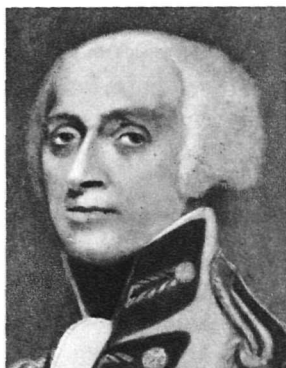
Ulrico Hoepli, le célèbre éditeur milanais à sa table de travail



## HOMMES D'ETAT SUISSES A L'ÉTRANGER



François Lefort (1656-1699)  
de Genève, diplomate en  
Russie et conseiller de Pierre-  
le-Grand



Sir Frédéric Haldimand  
(1718-1791), d'Yverdon,  
gouverneur général britannique  
du Canada, 1783-1789



Sir George Prevost  
(1767-1816), de Genève,  
gouverneur général britanni-  
que du Canada, 1811-1816



Henri Rebsamen  
(1857-1904), de Turbenthal  
(Zurich), le réorganisateur  
de l'enseignement public au  
Mexique



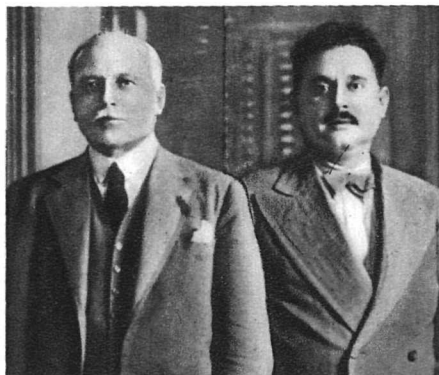
Dr. Charles-J. Bernard, de  
Genève, depuis 1929 chef du  
Ministère de l'agriculture, de  
l'industrie et du commerce des  
Indes Néerlandaises



Mosè Bertoni (1857-1929),  
de Lottigna, Tessin, philo-  
sophe, naturaliste, pionnier,  
fondateur de l'école d'agri-  
culture du Paraguay



Sir Gordon Guggisberg  
(1869-1930), de Schwarzen-  
bourg (Berne), général et  
gouverneur britannique du  
Nigeria et de Guyane



Deux Suisses présidents du Paraguay :  
Edouard Schaerer, de Vordemwald (Arg.),  
prés. 1912-16 ; José Guggiari, de Savosa  
(Tessin), président depuis 1928



Alfred Ilg (1854-1916), de  
Frauenfeld, ministre de l'État  
d'Abyssinie, conseiller du roi  
Ménélik



## LES SUISSES AU CANADA



La colonie de guides de montagne « Edelweiss » dans les Montagnes Rocheuses du Canada



Pénibles débuts : le Bernois H. Beyeler dans sa hutte de rondins à Imperial Colony



L'une des habitations de la famille Ammeter : la ferme Starbuck, près Winnipeg



Chassée de Russie, où elle possédait de riches propriétés, la famille de Christian Ammeter(X), originaire de l'Oberland bernois, forte de 73 personnes, se transporta au Canada. Après le débarquement à Québec en 1929.

des Anglais illustres de cette époque, spécialement des lettres des amis d'Erasme. Même le grand chancelier Thomas More, qui n'avait pas une très bonne opinion des Suisses, doit néanmoins la plus belle édition de son « Utopie » à l'imprimerie de Frobenius.

Devenu récemment bourgeois de Bâle, *Jean Holbein le Jeune*, qu'Erasme recommanda à More, composa, à la cour d'Angleterre, quelques-unes de ses œuvres les plus admirables. Il logea d'abord au vieux « London-Bridge », puis le roi lui fit assigner un appartement et un atelier au palais de Whitehall. C'est là probablement que l'artiste brossa le portrait de *Georges Gysze (Gysi)*, le premier marchand suisse venu en Angleterre.

Ce fut un professeur bâlois, *Simon Grynaeus*, qui consulta, au nom d'Henri VIII, les réformateurs du continent, lorsque le roi voulut se séparer de Catherine d'Aragon, évènement qui devint, pour finir, l'une des causes de la Réformation en Angleterre. Peu après 1530 déjà, l'on vit apparaître les premiers réformés suisses — la plupart des étudiants — à la résidence londonienne de l'archevêque Cranmer de Canterbury. Un ancien moine, *Augustin Bernher*, de Zurich, entra comme secrétaire au service de l'évêque Ridley de Londres. Plus tard, il devint secrétaire de l'évêque Latimer de Worcester, prédicateur à la cour d'Edouard VI. C'est à lui que nous devons la transcription et la première édition des sermons de l'évêque martyr. Pendant les persécutions que les réformés subirent sous Marie la Sanguinaire, Bernher s'employa à faire circuler, d'un cachot à l'autre, les lettres des évêques prisonniers. Il fut le soutien et le consolateur infatigable de tous les persécutés et continua, avec une fidélité sans égale, à exercer son ministère dans sa paroisse de Londres, qui secrètement, continuait à exercer son culte. Intimement lié avec Robert Glover et Mrs. Lewis de Mancetter, c'est lui qui accompagna ces martyrs au bûcher. Il réussit par contre à sauver Jewel, l'évêque de Salisbury, en l'aidant à fuir. Si tant de réformés anglais cherchèrent asile à Zurich, on le doit sûrement en bonne partie à Bernher. Lui-même ne devait plus revoir sa patrie. Nommé recteur de Southam, durant les jours heureux du règne d'Elisabeth, sa vie s'écoula dès lors paisiblement. John Strype l'honore du titre de « good Samaritan of the English Reformers ». Robert Glover et John Jewel le traitent « d'ange du ciel », d'« ami et d'auxiliaire très fidèle de tous les opprimés ».

Une carrière brillante, mais de courte durée, s'ouvrit pour l'étudiant thurgovien *Johannes ab Ulmis*, à Londres et à Oxford, où, arrivé au temps d'Edouard VI, il reçut un chaleureux accueil. Un hasard le fit entrer dans la maison de Lord Grey, marquis de Dorset et Earl of Warwick, le père de la malheureuse « Reine des 10 Jours ». Ulmis nous conte lui-même en détail les charmantes semaines passées dans la maison hospitalière de ce noble comte; il ne tarit pas en éloges sur la beauté, la piété, l'application aux études et les qualités morales de la jeune souveraine. C'est lui qui inspira à Jeanne ses touchantes lettres au doyen de Zurich, Henri Bullinger, et qui servit d'in-

termédiaire entre les Zuricois et les réformateurs anglais. Secondé par Bullinger, Ulmis avait fait beaucoup d'efforts pour propager en Angleterre la réforme zwinglienne, et ce n'est que la mort prématurée d'Edouard VI qui voua à l'insuccès un mouvement qui s'annonçait plein de promesses.

Nous rencontrons, à cette époque, à Oxford, marchant sur les traces d'Ulmis, plus d'une demi-douzaine d'étudiants suisses. Pendant le règne d'Elisabeth, ils y sont beaucoup plus nombreux encore, fait très compréhensible d'ailleurs, car on avait créé à Oxford et à Cambridge des bourses pour les étudiants suisses et, dans la plupart des diocèses, c'étaient des élèves de Bullinger ou d'anciens réfugiés de Zurich qui occupaient le siège épiscopal. C'est ainsi qu'un petit-fils de *Zwingli* logea au St. John's College, à Cambridge, en 1573/74. Son camarade, *Rodolphe Gwalter*, avait obtenu une bourse au Trinity College. Le descendant du réformateur suisse mourut à Londres, dans la maison de l'évêque d'Ely à Holborn ; Gwalter compléta ses études à Oxford, devint M.A. et plus tard professeur. Par la suite, les Zuricois furent supplantés à Oxford par des Genevois, élèves de Théodore de Bèze, qui furent les instruments des liens toujours plus forts qui unirent l'église de Calvin aux puritains d'Angleterre et d'Ecosse. C'est la ville de Bâle par contre qui, à Londres et à Cambridge, fut représentée presque sans interruption. Les quelques étudiants, membres de la famille Mayer, n'ont pas honoré spécialement leur ville d'origine. Mais leurs écrits nous donnent des aperçus intéressants sur la vie anglaise au temps de Shakespeare. Il est probable que *Jacques Mayer* et *Thomas Platter le Jeune* eurent tous deux l'occasion de voir le grand dramaturge jouant ses propres personnages. A la gloire de Shakespeare se rattache le nom d'un autre Bâlois, l'imprimeur *Reginald Wolff*, qui, sollicité probablement par Cranmer, s'était établi à Londres du temps d'Henri VIII. Son imprimerie « Au Serpent d'airain » située au St. Paul's Churchyard, édita nombre d'ouvrages très importants pour l'histoire de la réforme en Angleterre. C'est justement pour Wolff, que Holinshed écrivit la fameuse chronique, dans laquelle Shakespeare puisa le sujet d'un grand nombre de ses drames, reproduisant souvent presque textuellement la source dont il les tirait. Deux bons graveurs sur bois de la famille Schwyzer, de Zurich, travaillèrent au service de Wolff et de ses successeurs. L'aîné, *Christophe Schwyzer*, avait été tenu sur les fonts baptismaux par le grand imprimeur Froschower. C'est dans la maison qu'il possédait à St. Andrew Undershaft qu'eut lieu, en 1574, une réunion de Confédérés que l'on pourrait qualifier de première assemblée générale de la Colonie suisse de Londres.

## Après la Réforme

### *Les Médecins*

Dès le XVII<sup>e</sup> siècle, les Suisses sont si nombreux à Londres, qu'il est préférable de les passer en revue séparément d'après les différentes profes-

sions qu'ils exerçaient. *Paulus Lentulus*, plus tard médecin de la ville de Berne, fut, pendant quatre ans, le médecin ordinaire de la reine Elisabeth et de beaucoup de lords anglais. Pendant le règne des Stuart, nous rencontrons à chaque instant des médecins suisses, et spécialement genevois, jouissant d'une haute faveur. *Sir Théodore de Mayerne*, médecin de la cour sous Jacques I<sup>er</sup> et Charles I<sup>er</sup>, recevait un salaire fixe de près de 10.000 livres sterling par an. Il bénéficiait, à côté de cela, de maints revenus extraordinaires, provenant de divers brevets et monopoles. En plus, cet heureux mortel était complètement exempt d'impôt. Et cependant, les comptes qu'il présentait à ses clients — un hasard nous les a conservés — ont de quoi rendre jaloux ses confrères du xx<sup>e</sup> siècle. Dans la « National Portrait Gallery », on peut encore contempler le portrait de Mayerne, peint par son ami Rubens, tandis qu'une épitaphe, à l'Eglise de St. Martin's in the Fields, le proclame un nouvel Hippocrate, la gloire de son siècle : « Mayernum dixeris, omnia dixeris ». Protégé par Mayerne, un autre Genevois, *Jean Colladon*, parvint rapidement, sous Cromwell, à un poste élevé. Après la Restauration, il devint médecin ordinaire du roi Charles II, qui lui témoigna son estime en l'armant chevalier. Son fils, *Sir Théodore Colladon*, fut médecin ordinaire de Jacques II, charge qui lui fut conservée sous Guillaume III. Le dernier rejeton de cette famille, *Anne Colladon*, légua une grande partie de sa fortune à l'hôpital français de Londres. Contemporain de Mayerne, *Théodore Diodati*, le frère du célèbre théologien Jean Diodati, pratiquait à Londres. Il était médecin ordinaire du prince de Galles et médecin au château du Tower. Son fils *Charles* fut le camarade d'école et l'ami de jeunesse du poète Milton, qui a célébré la mort prématurée de Diodati dans l'une de ses plus belles œuvres latines, l'« Epitaphium Damonis ».

A la cour de la reine Anne et du roi Georges I<sup>er</sup>, *Jean-Conrad Scheuchzer* jouissait d'une grande considération. C'est pour Sir Hans Sloane que ce jeune savant rédigea le premier catalogue de la collection, devenue plus tard le fond de la section des sciences naturelles du British Museum.

A la fin du xviii<sup>e</sup> siècle et au commencement du xix<sup>e</sup>, l'Université d'Edimbourg, en particulier, avait, sur les médecins suisses, une grande force d'attraction. *Louis Odier*, de Genève, y passa son doctorat d'une manière si brillante, à l'âge de 22 ans, qu'il fut élu président de la société des médecins écossais. Dans la première moitié du xix<sup>e</sup> siècle, *Alexandre Marcet*, de Genève, exerçait sa profession à l'hôpital Guy de Londres; il était considéré partout comme le plus grand médecin de son temps.

*Pierre-Marc Roget* passa son doctorat à Edimbourg, à 19 ans, et devint, après un stage de précepteur et de secrétaire privé, médecin en chef de l'hôpital de Manchester et vice-président de la Société Littéraire de cette ville. En 1809, il s'établit à Londres, y fonda le Northern Dispensary, fut élu président de la Société Chirurgicale, Fellow et Censor du Royal College of Physicians, membre de la British Association, membre fondateur et sénateur de

l'Université de Londres et secrétaire de la Royal Society. A un âge fort avancé, alors qu'il avait pris sa retraite, il composa le fameux «Trésor de la Langue Anglaise», un répertoire si original qu'il n'a pas son pareil dans la littérature du monde entier; à lui seul, ce travail eût suffi à perpétuer la mémoire de Roget.

Comparés aux médecins, les autres savants ne se signalèrent ni par le nombre, ni par le rang qu'ils occupaient. Le mathématicien *Nicolas Fatio*, originaire des Grisons, mais élevé à Genève et bourgeois de Bâle, obtint, grâce à la protection de l'évêque Burnett et du roi Guillaume III, des pensions et toutes sortes d'honneurs, qui lui permirent de s'adonner entièrement à ses travaux scientifiques. Il jouissait de l'amitié particulière d'Isaac Newton, dont il prit le parti, dans la fameuse querelle contre Leibniz. Mis au pilori pour avoir commis un délit politique sous le règne de la reine Anne, il se consacra dès lors complètement et jusqu'à la fin de sa longue vie à la mission en terre païenne et à des spéculations métaphysiques.

### *Pasteurs et Educateurs*

Longtemps après que la réforme se fût cristallisée en Suisse, l'influence de l'Université et de l'Académie de Genève continua cependant à se faire sentir en Angleterre et en Ecosse. Le puritanisme n'est-il pas né de la réforme calviniste, à laquelle l'Angleterre donna simplement un caractère propre et un souffle nouveau. Les Suisses vinrent y puiser à leur tour des inspirations et de précieux enseignements. *Ami Lullin, Jean Diodati, J.-J. Burlamaqui, Léger, Daniel Colladon* et *Alphonse Turretini* au *xvii<sup>e</sup>* siècle, les piétistes et méthodistes au *xviii<sup>e</sup>*, les fondateurs de l'Eglise Libre et de tant d'autres sectes et mouvements religieux au *xix<sup>e</sup>* et au *xx<sup>e</sup>* siècle, tous subirent l'influence de l'Angleterre. En beaucoup de cas, ce furent les pasteurs suisses établis en Angleterre qui furent les agents de ces échanges spirituels.

*Jean-Henri Hummel*, plus tard doyen de l'église de Berne, n'était qu'un pauvre étudiant sans ressources lorsqu'il débarqua en Angleterre. De charitables marchands de la City s'occupèrent de lui et lui donnèrent les moyens d'achever ses études à Cambridge. Ils lui gardèrent, même longtemps après son retour au pays, une fidélité touchante. Hummel chercha à s'acquitter de sa dette de reconnaissance en secondant les efforts de l'Ecossois Duraeus vers une union de toutes les églises et sectes protestantes et réformées. Il prêta également son aide à Ludlow, Lisle et Cowley, poursuivis pour leurs idées républicaines, en leur procurant un asile à Lausanne et à Vevey.

Un contemporain de Hummel, le Genevois *César Calandrin*, a joué, pendant près de 30 ans, un rôle en vue dans les relations entre les églises anglaises et les églises d'origine étrangère. Grâce à son extraordinaire connaissance des langues, il fut nommé secrétaire et président du Consistoire des églises huguénottes, françaises et hollandaises réunies. Il s'est rendu célèbre

en rassemblant une magnifique collection de lettres, conservée dans les souterrains de l'église hollandaise à Austin Friars, qui n'a échappé que par miracle à l'incendie, et qui forme aujourd'hui l'une des sources les plus importantes de l'histoire des relations entre la Suisse et l'Angleterre.

Recommandé chaleureusement par Calandrin, *Jean-Baptiste Stuppa*, originaire des Grisons, fut nommé pasteur de l'église huguenote sise à la Threadneedle Street, en 1652. Il devint, par la suite, le favori et le conseiller du Lord-Protecteur Cromwell. En sa qualité de premier secrétaire de la société pour la propagation de la foi protestante, Stuppa était l'auxiliaire le plus puissant du Lord-Protecteur dans la réalisation d'une grande alliance protestante qu'il projetait. Cromwell chargea Stuppa de missions diplomatiques fort délicates : il dut entrer en pourparlers diplomatiques avec les chefs protestants français, assurer la secte vaudoise de la bienveillance du Protecteur et promettre à Berne et à Zurich des subsides anglais, pendant la première guerre de Villmergen. C'est à Stuppa que l'on doit la création de plusieurs bourses pour étudiants suisses, à Cambridge, et la grande estime que Cromwell, dans ses rapports diplomatiques, professait à l'égard de la Suisse. Pour finir, le secrétaire d'Etat Thurlow, jaloux de la faveur dont jouissait ce pasteur étranger, réussit, par une intrigue, à faire tomber Stuppa en disgrâce; c'est ce qui fit qu'après la restauration des Stuart, ce fut l'éloquent pasteur des Grisons qui fut chargé, par les protestants étrangers habitant Londres, de féliciter le roi et de lui rendre hommage au nom du synode. Cependant, les royalistes ne lui pardonnèrent jamais d'avoir été le conseiller de l'usurpateur. Stuppa fut forcé de fuir en France, où il abandonna le ministère pastoral, prit l'uniforme de soldat, et parvint bientôt au grade de colonel commandant d'un régiment suisse.

Les nombreuses églises huguenotes, à Londres, Canterbury et Norwich, dont les paroisses s'accrurent surtout après la révocation de l'édit de Nantes, offrirent un vaste champ de travail aux jeunes pasteurs de Genève et de la Suisse en général. Le Schaffhousois *Jean Stockar* trouva un poste à la cathédrale de Canterbury et devint ensuite recteur de St. Alphege. Plusieurs de ses nombreux descendants furent de zélés serviteurs de l'Eglise. Déjà en 1722, le Vaudois *Hollard* et le Glaronnais *Stehelin* tentèrent de fonder une église suisse, où le culte devait être célébré dans les deux langues, mais leurs efforts n'aboutirent pas. Leur projet ne fut repris avec succès que vers la moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, pour aboutir à la fondation en 1762, de l'« *Eglise Suisse de Londres* »; son temple actuel, situé à l'Endell Street, fut inauguré en 1855. On créa, en 1924, une « *Eglise Suisse Allemande* ». Pendant 150 ans, l'Eglise Suisse n'a cessé d'être le centre de la vie spirituelle de la colonie; c'est ce qui explique qu'aujourd'hui encore, et quoique les temps aient bien changé, nos compatriotes continuent à lui vouer beaucoup d'attachement et une grande vénération. Les Suisses à l'étranger ont en effet créé peu d'institutions comparables à l'Eglise Suisse de Londres, et dont l'histoire présente une suite



aussi ininterrompue de nobles efforts, de gestes charitables, marqués au coin d'une réelle solidarité chrétienne et patriotique. Cette église, il est vrai, eut toujours comme ministres des hommes de caractère et de grand savoir, exerçant une forte influence. Ils furent secondés dans leur tâche par des « anciens » versés dans les affaires et d'un patriotisme éprouvé.

Le premier pasteur de l'Eglise Suisse, *Antoine Roustan*, chaleureux partisan et ami de J.-J. Rousseau, était un savant et un écrivain très en vogue. Le pasteur *Sterky*, qui exerça son ministère dans la paroisse suisse de Londres de 1796 à 1829, était lecteur de français à la Cour. Pendant les guerres napoléoniennes, il fit en quelque sorte fonction de consul de la colonie, ses lettres de recommandation équivalant, aux yeux des autorités françaises et anglaises, à de véritables passeports.

C'est sur le développement de l'église méthodiste que les théologiens suisses ont exercé une influence particulièrement durable. John Wesley rédigea lui-même la biographie de son collaborateur Fletcher — de son vrai nom *Jean-Guillaume de la Fléchère* de Nyon. Celui-ci se destinait tout d'abord au métier de soldat, puis, éclairé par la lumière d'en haut, il changea de voie, et, après un stage très court comme précepteur dans une famille, il devint pasteur méthodiste. Il se consacra, avec un dévouement d'apôtre, à la pauvre paroisse de mineurs de Madeley et au séminaire de Trevecka, et ne cessa de combattre pour la cause de Wesley, tant par la plume que par la parole. Wesley considérait la Fléchère comme un exemple, l'idéal en somme du ministre de Dieu. Ses contemporains le surnommaient « le Saint des méthodistes », tandis qu'ils donnaient le titre d'« Archevêque des méthodistes » au Vaudois *Vincent Perronet*, un collaborateur de Wesley et de la Fléchère, mais qui les surpassait tous deux par une éloquence extraordinaire, faisant infailliblement verser des larmes à tout son auditoire et entraînant la conversion des pécheurs les plus endurcis.

De nombreux pasteurs s'engageaient comme précepteurs, compagnons de voyage ou secrétaires privés de langue française dans des familles de la haute société anglaise. Après avoir été précepteur chez les lords Dysart, le Bâlois *Gaspard Wettstein* devint bibliothécaire et chapelain du prince de Galles, Frédéric, le fils du roi Georges II. C'est probablement la charge de précepteur du prince de Galles qui permit à *Josué Amez-Droz* d'acquérir une grosse fortune, dont profitèrent, après sa mort (1793), les pauvres de la Chaux-de-Fonds. Le Neuchâtelois *Henri-David Petitpierre*, protégé d'abord par les lords Limerick, en Irlande, parvint finalement au poste de chapelain du vice-roi d'Irlande, lord Chesterfield. Son frère, *Ferdinand-Olivier*, qui avait été également pasteur, mais qui fut chassé de son pays, parce que ses opinions n'étaient pas assez orthodoxes, devint professeur de français du prince de Galles, le futur Georges III. La première année déjà, il mettait de côté 100 guinées. Il eut plus tard comme élèves des princes, des fils de pairs et de ministres, mais il leur préférait les fils de marchands qui lui fai-

saient perdre moins de temps, car ils exigeaient moins de toilette et avaient le caractère plus sûr. « Ces gens-là, disait-il, me paient comme le roi, et je suis de la maison. »

Dans les mémoires de Fanny Burney, les accès d'humeur du pasteur genevois *Guiffardière* jouent un très grand rôle. « M. Turbulent », comme il y est nommé par plaisanterie, était chapelain du roi Georges III et lecteur de littérature française. Aux environs de 1780, nous rencontrons, auprès des enfants royaux de Kew-House et de Windsor, et leur servant de gouvernantes, Melles *de Montmollin* et *Moula*, de Neuchâtel, et les Misses *Maggie* et *Bab Planta*, des Grisons. Elles se trouvaient habituellement, à la table de la maison royale, avec le général *Jacob de Budé*, précepteur militaire des princes, et avec le colonel *Polier*, qui faisait partie de l'état-major du duc de Mecklembourg, un homme dont la bonne humeur ne tarissait guère, tant que son verre était plein et son assiette bien garnie. Quelquefois, ce cercle était complété par le professeur *André Du Luc*, qui devait tenir le roi au courant des progrès accomplis dans le domaine de la physique et des sciences naturelles, charge qui lui laissait assez de loisir pour faire des expériences intéressantes et pour préparer les conférences qu'il donnait à la Société Royale.

Arrivé en Angleterre, comme guide du comte Mountstuart, le professeur *Paul Mallet*, de Genève, se vit conférer par le roi Georges III, l'honneur d'écrire l'histoire de la maison de Brunswick.

L'histoire littéraire nous a laissé un exemple frappant de l'amitié, qui peut lier pour toute la vie à son élève, un précepteur étranger. C'est celui de l'historien Gibbons et de son maître, le Vaudois *Deyverdun*.

Le Genevois *Abraham Trembley*, précepteur des lords Bentinck et des ducs de Portland, très connu comme pédagogue et comme écrivain, fut nommé membre de la Royal Society. Quant au Vaudois *de Salgas*, éducateur des princes royaux à la cour de Georges III, il jouissait d'un tel prestige que les grands du royaume avaient souvent recours à ses lumières.

En relisant la correspondance de tous ces hommes, on voit la manière dont nos compatriotes se recommandaient les uns les autres, les services réciproques qu'ils se rendaient. Chacun s'efforçait en effet de ne pas perdre une seule occasion de procurer une place à un concitoyen capable. On considérait cela comme la chose la plus naturelle du monde. Combien peu aujourd'hui se soucient de cet entr'aide désintéressée. Et cependant, la nécessité est plus grande, les occasions plus nombreuses que jamais de contribuer de la sorte à notre expansion nationale et à la défense des positions acquises.

C'est comme pasteur et comme éducateur de princes qu'*André Planta*, de Castasegna, alla visiter le monde. Arrivé à Londres en 1753, il fut élu pasteur de l'église réformée allemande de St. Paul (Savoy). Bientôt il fut nommé lecteur d'italien de l'épouse de Georges II. En 1757, il obtint une place de bibliothécaire au British Museum, sans être forcé pour cela d'abandonner le ministère pastoral. Son fils *Joseph*, né encore à Castasegna, étudia en Allemagne

et en Hollande, puis fit le « grand tour » avec un jeune lord. Plus tard, on lui conféra une place à l'Echiquier, qui lui laissait suffisamment de loisir pour s'adonner à ses études favorites. Son essai sur la langue rhéto-romane, lu à l'Académie Royale, représente un travail d'avant-garde de première valeur. La Société Royale nomma Planta premier secrétaire. Pour finir, il devint bibliothécaire en chef de la fameuse « Reading Room » du British Museum. Cette bibliothèque — peut-être la plus complète du monde — prit, sous la direction de Planta, un nouvel essor par sa fusion avec la Bibliothèque Royale et avec d'autres collections importantes. Planta dressa le premier catalogue des manuscrits et fit profiter les habitués de la salle de lecture de maints avantages que l'on ne connaissait pas encore de son temps. Nous lui devons un titre particulier de reconnaissance pour la collection extraordinairement riche d'œuvres suisses imprimées du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècles, dont il a doté le British Museum. Lorsque les Français occupèrent la Suisse, Planta écrivit en anglais une « History of the Helvetic Confederation » en trois volumes, où il s'appuie fortement sur l'œuvre de l'historien Jean de Muller. Cet ouvrage a certainement contribué, en des temps difficiles, à renforcer la sympathie de l'Angleterre à l'égard de notre pays. Lorsque Planta mourut, en 1827, son fils, Sir *Joseph Planta*, venait d'être élu au Parlement comme député de Hastings. Il avait déjà fourni une brillante carrière, dans la diplomatie et les services publics, comme secrétaire de lord Castlereagh et pris part aux congrès de paix de Châtillon, Paris et Vienne. Sous-secrétaire d'Etat au Foreign Office de 1817 à 1827, il fut secrétaire du cabinet sous le duc de Wellington, de 1828 à 1830, puis lord de l'Echiquier, c'est-à-dire membre du ministère. Il mourut en 1835, après avoir été nommé membre du Conseil secret et ministre des affaires des Indes en 1834.

Une véritable nuée de professeurs suisses se répandit de nouveau sur l'Angleterre, dès la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à la grande guerre. Des centaines de jeunes maîtres de langue prirent l'habitude de faire, en Angleterre, quelques années de stage dans des familles ou dans des écoles privées, tandis que des milliers de jeunes Suissesses arrivaient à se placer — de façon fort heureuse, en général — comme institutrices, gouvernantes ou bonnes d'enfants. Mais la plupart de ces jeunes gens rentraient au pays au bout d'un petit nombre d'années; leur séjour en Angleterre ne représentait pour eux qu'un agréable épisode de leur jeunesse. Parmi ceux qui restèrent, il en est peu qui soient parvenus à de hautes positions sociales, telles que celles qu'occupaient leurs prédécesseurs du XVIII<sup>e</sup> siècle.

*Paul Studer*, de Langnau, dans l'Emmenthal, docteur ès lettres, qui avait tenté en vain d'obtenir une place comme professeur de gymnase ou d'école secondaire dans son pays, réussit brillamment en Angleterre. Tout jeune encore, il fut nommé professeur au King's College à Londres et à l'Université d'Oxford. On le citait comme une autorité en matière de linguistique anglo-normande. Malheureusement, les privations endurées pendant sa jeunesse

studieuse avaient tellement miné sa santé, qu'il mourut avant d'avoir donné la pleine mesure de ses dons extraordinaires, et sans avoir récolté le fruit de son labeur.

### *Arts et Sciences*

En général, la production artistique suisse, selon qu'elle émane de la culture allemande, française ou italienne, est absorbée tout naturellement par le courant artistique de la grande nation voisine appartenant à la même langue. Les cas où l'art suisse arrive à s'imposer comme tel à l'étranger, ainsi en Angleterre, sont donc d'autant plus intéressants.

Le sort de *Holbein* montre déjà que, de tous les artistes, ce sont les peintres qui arrivent le plus facilement à convenir aux goûts des étrangers. Les appartements du palais de Whitehall, qui portent encore le nom de Holbein, étaient occupés, un siècle plus tard, par les miniaturistes genevois *Jacques Bordier* et *Jean Petitot*. Amenés en Angleterre par Théodore de Mayerne, médecin ordinaire du roi, ils gagnèrent vite la faveur de Charles I<sup>er</sup>, et composèrent, en peu de temps, une série d'œuvres fort remarquables d'émaillerie, d'une valeur impérissable. Représentant un art nouveau, ils eurent surtout à reproduire, en miniature, les œuvres de leurs illustres contemporains hollandais, Rubens et van Dyk. Mayerne, fort expert en chimie, leur fit part d'un procédé secret, qui permettait de renforcer et de rendre plus durable le dessous de peau de l'image sur émail; il semble avoir inventé aussi un certain mélange de couleurs qui a miraculeusement résisté aux attaques du temps. Plusieurs miniatures de Petitot se trouvent dans la collection Jones, du musée Victoria et Albert, d'autres sont conservées au château de Windsor. Horace Walpole considère le portrait de Rachel de Ruvigny, comtesse de Southampton, comme la plus belle miniature de l'univers, parce qu'elle n'a pas sa pareille quant à la finesse de l'exécution, la richesse et la saveur du coloris. Napoléon III semble avoir partagé l'admiration vouée à Petitot, car il organisa une grande exposition des œuvres de cet artiste au Louvre. Petitot fut armé chevalier par Charles I<sup>er</sup>, en 1640. Sous Cromwell, le parlement le chargea de peindre la boîte d'une montre, destinée au général Fairfax. L'artiste réussit à y représenter, dans un cercle d'un pouce et demi de diamètre, tout le Parlement et toute la bataille de Naseby, avec une telle netteté, qu'il était possible de reconnaître facilement les principaux personnages. Il aurait eu peut-être plus de peine à faire le portrait de sa propre famille, vu qu'il ne possédait pas moins de 17 enfants. L'un de ses petits-enfants fut aussi miniaturiste. Il ne peignait que sur or ou sur argent, exigeant un prix fixe, d'abord de 20, puis de 40 guinées par personne.

Jusqu'au xix<sup>e</sup> siècle, la clientèle anglaise resta très attachée aux miniaturistes genevois, qu'elle payait fort bien, ce qui détermina plusieurs d'entre eux, par exemple *F. et L. Ferrière*, de *Bruyn*, et différents membres de la famille *Arlaud* à s'établir en Angleterre. Le plus grand de tous ces artistes,

*Etienne Liotard*, bien introduit à la cour par ses compatriotes, eut une telle vogue pendant les deux séjours qu'il fit à Londres, vers 1750 et 1770, que même des Anglais prétendaient qu'il avait autant de talent que Reynolds. Sous le rapport du succès financier, Liotard fut dépassé par le Schaffhousois *J.-H. Hurter*, qui se permettait de demander jusqu'à 60 guinées par miniature. Le Vaudois *David Morier*, en revanche, qui, dans sa jeunesse, avait vu poser devant lui même des rois, fut condamné, dans sa vieillesse, à languir pendant des années dans la fameuse Fleet Prison, la prison pour dettes. Il avait heureusement donné une bonne éducation à ses enfants et leur avait ainsi ouvert la porte du succès. Divers membres de la famille Morier se distinguèrent dans la carrière diplomatique, entre autres *Robert Morier*, ministre d'Angleterre en Suisse, de 1837 à 1846.

Le Schaffhousois *Georges-Michel Moser*, graveur et peintre sur émail, se rendit également à Londres. La fortune commença à lui sourire alors qu'il était professeur de dessin du futur Georges III. Grâce à la présence de son royal élève, l'école de dessin de St. Martin's Lane fut élevée au rang de « Royal Academy ». Moser fut le premier directeur (keeper) de cet institut d'art, célèbre dans le monde entier. Le roi Georges ne manquait jamais de le consulter dans les élections à l'académie ou quand il s'agissait de répartir d'importantes commandes entre artistes. C'est à Moser que l'on confiait le soin de graver le sceau d'état et de peindre les tabatières, pipes, boîtes de montres de la maison royale. Tandis que sa fille *Maria*, qui faisait partie, comme *Angelica Kaufmann*, de la « Royal Academy », était la conseillère de la reine en matière d'art.

Lorsque Michel Moser mourut, en 1783, ce fut de nouveau un Suisse qui lui succéda en qualité de directeur de la Royal Academy, le sculpteur *Agostino Carlini*, de Genève, pas même mentionné dans le dictionnaire des artistes suisses. Les statues allégoriques représentant des fleuves anglais, qui se dressent contre la façade tournée du côté du Strand de la Somerset House, conservent la preuve de son talent. On se rappelle beaucoup mieux, par contre, en Suisse, — à Zurich en particulier — le quatrième directeur de la Royal Academy, *Jean-Henri Füssli*, le « Londoner Füssli », comme le surnommaient Bodmer, Lavater, Pestalozzi et ses amis de jeunesse, ou « Fusely », selon la mode anglaise. Il n'y a pas de mémoires, pas de bibliographies d'artistes, pas d'essais sur la vie de la société anglaise de ce temps et pas d'histoire du premier demi-siècle de la Royal Academy qui ne mentionnent Füssli. Son nom donne prise, aujourd'hui comme alors, à la critique autant qu'à l'admiration. Sa malice, jointe à une ironie cinglante, en faisait un divertissant compagnon. Son savoir-vivre, sa connaissance du cœur humain et son habitude du monde lui permettaient de fréquenter les cercles les plus brillants. La solidité de sa science, son don des langues et son esprit très ouvert ébahissaient les bons bourgeois. Le côté romantique et extravagant de son caractère lui aliénait, d'autre part, à une époque où l'on ne prisait

que le rationalisme et le classicisme, l'estime de l'homme moyen et du conservateur. Par contre, les jeunes gens et les esprits indépendants tels que Blake le mettaient au premier rang des peintres de l'époque. Cent ans après sa mort, les mérites de Füssli, comme l'avait prédit Blake, furent pleinement reconnus. On se rend compte toujours plus de l'influence profonde qu'il a exercée sur le mouvement romantique. Sa galerie de Shakespeare a fait renaître le goût des régions spirituelles où se mouvait le génie du grand dramaturge. Ses esquisses historiques ont aidé les Anglais à saisir le symbolisme de Blake, de sorte qu'aujourd'hui, le triomphe de l'un est inséparable du nom de l'autre ami.

Si les mérites de Füssli sont discutés, la gloire de ses collègues de l'Académie, *Etienne Rigaud* et *Sir François Bourgeois*, n'a guère été contestée. Le Genevois Rigaud fit les portraits, très riches en couleurs, d'innombrables célébrités du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ses tableaux comptent encore aujourd'hui parmi les plus admirés de maintes galeries. Quant à Sir Francis Bourgeois, tout Suisse de Londres devrait connaître son nom; la galerie de Dulwich College, dont il fit don à la nation anglaise, n'est-elle pas l'un des plus beaux témoignages de la reconnaissance suisse envers l'hospitalité anglaise? Quand on lit la biographie de Bourgeois, il semble que l'on soit en présence d'un rêve magnifique transposé dans la réalité. Bourgeois était le fils d'un horloger suisse établi à Kensington, et personne n'aurait pu prédire, à son berceau, la richesse et les honneurs qui l'attendaient, jeune encore. Après le traditionnel voyage d'étude dans les pays étrangers, qui le conduisit en France, en Italie, en Hollande et en Allemagne, Bourgeois échoua à la cour du roi de Pologne, Stanislas Poniatowski, qui l'arma chevalier. C'est pour ce monarque que Bourgeois et son ami Desenfans, le consul polonais à Londres, achetèrent une magnifique collection de tableaux de maîtres anciens, destinée à former la base d'une galerie nationale polonaise. Après le partage de la Pologne et la mort de Desenfans, Bourgeois entra en possession de toute la collection. A sa mort, survenue en 1181, il la légua au Dulwich College avec une forte somme d'argent, destinée à l'entretien et à l'agrandissement de la galerie.

Si le faubourg de Hampstead s'était intéressé aux beaux-arts, il y a 80 ans, autant qu'à l'heure actuelle, il pourrait se glorifier d'une galerie semblable à celle que Dulwich reçut de Bourgeois. Les frères *John-James* et *Alfred-Edward Challon*, de Genève, tous deux paysagistes et peintres de genre, offrirent à Hampstead, — où, fils d'un riche marchand, ils avaient passé des années d'un bonheur sans mélange au service des beaux-arts, — une collection de plusieurs centaines de tableaux, presque tous de leur main. Eux aussi se proposaient de faire une donation pour l'entretien de la collection, à condition que les autorités leur procurassent un local approprié. Hampstead ne put satisfaire à cette condition. Des pourparlers engagés avec la National Gallery, qui déclarait ne pas pouvoir, elle non plus, abriter toute la collection, n'étaient pas encore achevés lorsque les deux frères mou-



rurent. Leurs œuvres se trouvèrent en conséquence dispersées dans divers musées. Le tableau de John-James le plus connu représente « Napoléon à bord du Bellérophon » ; l'artiste en fit don à la Greenwich Gallery. On connaît, d'Alfred-Edward, des reproductions, soit en gravure, soit en lithographie, d'œuvres d'artistes contemporains, ainsi que le tableau historique : « John Knox reproving the ladies of Queen Mary's Court ».

A côté de ces heureux A.R.A. et M.R.A., l'histoire de l'art en Angleterre conserve le souvenir de toute une série d'autres artistes suisses. *Samuel Hieronimus Grimm*, de Berthoud, un dessinateur de talent, travaillait aux « Vetusta Monumenta », dont la « Society of Antiquaries » préparait l'édition. Son collègue, le Zuricois *Jacob Schneebeile*, était aussi très doué ; mais il mourut prématurément. *Salomon Gessner*, fils du poète des fameuses « Idylles », figure, lui aussi, comme peintre et graveur à l'eau-forte, dans les mémoires des académiciens de Londres. *James-Anthony Dassier*, le représentant le plus connu de toute une famille de graveurs et de médailleurs genevois, était, vers l'an 1750, graveur de la monnaie royale. Dans les lettres d'Horace Walpole, le graveur *F.-H. Müntz* joue un rôle important. Il fit l'essai, à la Strawberry-Hill-Press de Walpole, d'un procédé de gravure inventé par son maître d'après des recettes de l'antiquité. La première année, le grand épistolier se déclare enchanté de l'esprit pratique et du talent de son Suisse. Il le trouve « modeste, serviable, sage, très doué au point de vue des langues et ayant une grande habitude du monde » ; jamais il ne se lassera de lui... Peu à peu, il déchanté : son Suisse est devenu paresseux, il a épousé une domestique de la maison, et, finalement, il a pris la poudre d'escampette pour « acquérir dans la guerre de l'Indépendance américaine de la gloire à coups de crosse, au lieu de se contenter de celle que lui procurait sa palette ».

Parmi les architectes, il faut mentionner le Vaudois *Labelie*, qui construisit le Pont de Westminster à Londres, et le Neuchâtelois *Vulliamy*, qui dessina les plans de l'église suisse de l'Endell-Street. On lui doit d'autre part les plans de la Dorchester House, de la Westonbirt House et d'une vingtaine d'églises à Londres.

Le Schaffhousois *André Schalch* (mort en 1776) sut servir simultanément le dieu Mars et les muses. Quoiqu'il eût amassé une fortune gigantesque comme fondeur de canons et de cloches à Woolwich, il ne s'intéressa jamais au sort de ses compatriotes ; il n'avait pas même pour eux une parole aimable, ainsi que le remarque *Laurent Spengler*. Un vitrail, dont il fit don à la Woolwich Arsenal Church, commémore son souvenir. Ses descendants parvinrent plus tard à de hautes positions au service des Indes.

### *Militaires*

Avec les régiments hollandais de Guillaume d'Orange, de nombreux officiers et soldats suisses passèrent en Angleterre. Des membres de la famille

d'Erlach, de Steiger, de Bonnstetten, de Montmollin, de Saussure, Desjean, Bonnard et de la Bastide avaient déjà pris part aux campagnes d'Irlande (1689-92). Abraham de Vischer, qui parvint au grade de colonel, était le compagnon d'armes de Roger Sterne, le père de Laurence Sterne, auteur du « Tristram Shandy ».

A l'époque de la reine Anne, trois capitaines suisses, *Pachoud, Bonnard et de la Chaux*, font partie de la garde du palais. Sous leurs ordres, le Zuricois *Jean-Jacques Heidegger*, le « Swiss Count », comme il se plaisait à se laisser appeler, servait comme garde du corps, peut-être aussi comme tambour-major ou chef de musique. Robert Steel loue, en 1709 déjà, dans le « Spectator » le bon goût déployé par Heidegger, lorsqu'il organisait les mascarades de la cour. Heidegger déploya beaucoup de zèle pour arriver à faire jouer de bons opéras français et anglais; il en traduisait lui-même le texte en anglais, remaniait les compositions, organisait des souscriptions et fit représenter, à ses risques et périls, des œuvres excellentes au Haymarket Theatre. En 1710, Addison, dans le « Spectator », fait de l'ironie au sujet des sommes énormes que gagnait Heidegger. Il parle de 10.000 L. st. par saison ! Heidegger lui-même avoua à un ami anglais que pendant longtemps, son revenu annuel ne s'éleva qu'à 5.000 L. st.; c'était exactement ce qu'il dépensait; il ajouta : « Va une fois à Zurich, et tu verras ce qui t'arrivera... Je gage que tu ne parviendras ni à y gagner, ni même à y dépenser une pareille somme ! » Dans la « Dunciade », Pope plaisante sur la laideur de Heidegger, à laquelle beaucoup d'anecdotes font d'ailleurs allusion et que le crayon de Hogarth a fixée de façon saisissante. Heidegger était très bien vu du roi Georges II. C'est lui qui organisa la partie musicale des fêtes du couronnement, en 1727; il était de fait « le surintendant des plaisirs d'Angleterre », selon l'expression de mauvais plaisants non dépourvus d'une certaine jalousie. Ces divertissements étaient loin d'être des plus élevés, comme le prouve un jugement, dans une procédure criminelle, qui nomme Heidegger « le grand promoteur de l'immoralité et du vice ». De 1728 à 1733, Heidegger dirigea, avec le grand compositeur Haendel, le « Kings Theatre », maintenant le « His Majesty's ». Tous les biographes modernes de Haendel s'accordent à reconnaître que, grâce à son expérience des affaires et à sa pratique du théâtre, Heidegger eut, sur le grand compositeur, l'influence la plus heureuse; ce qu'il entreprenait réussissait presque toujours, alors que les tentatives de Haendel, à cette époque, échouaient la plupart du temps.

Le général vaudois *François-Louis de Pesme*, de St-Saphorin, quitta l'armée autrichienne pour entrer au service de l'Angleterre. A l'avènement de Georges I<sup>er</sup> (1714), on l'envoya en mission diplomatique, d'abord en Suisse, puis à la cour viennoise. Il déploya partout une activité intense et fructueuse, et sut veiller aux intérêts de ses maîtres, tout en rendant service à son pays natal. Georges I<sup>er</sup>, semble-t-il, appréciait particulièrement les diplomates suisses; il se fit en effet représenter, de 1720 à 1724, à Versailles,

par le Bâlois *Sir Lukas Schaub*, tandis que le Genevois *Sarasin* y était Résident de la maison de Hanovre. *Ezechiél Spanheim*, qui avait été professeur à l'Académie de Genève, et était bourgeois de cette ville, remplissait les fonctions de ministre palatin à Londres. Le premier ambassadeur du roi de Prusse, *François-Louis Bonnet* (1697-1719), était d'ailleurs aussi un Genevois. Plus tard, les Neuchâtelois *d'Andrié* et *de Meuron* furent ambassadeurs de Frédéric-le-Grand.

On rencontre un très grand nombre de Vaudois au service de l'Angleterre, ou de bonnes chances d'avancement leur étaient réservées, tandis que dans les régiments suisses capitulés au service de la France et de la Hollande, c'étaient les patriciens bernois qui faisaient valoir leurs droits aux plus hauts grades. Il ne faut donc pas s'étonner qu'en 1715 déjà, un *bataillon de volontaires* de « 800 hommes, en majorité vaudois, tous habitant Londres, bien armés et bien exercés, capables d'être mobilisés et prêts à marcher en l'espace de 24 heures », pouvait offrir ses services au roi. En 1745, un « Bataillon of Swiss Servants » fut effectivement mobilisé contre le jeune « Pretender ». Pendant des semaines entières on s'exerça avec beaucoup de zèle. Le danger ayant été écarté, le roi Georges lui-même passa en revue le bataillon et lui remit, à cette occasion, un étendard que l'on conserve encore à la Légation de Suisse à Londres.

Ce furent aussi des Vaudois qui créèrent le « *Royal American Regiment* » et y enrôlèrent des soldats. Ce régiment s'est couvert de lauriers dans les combats contre les Indiens, à la conquête du Canada, et dans la guerre de l'Indépendance américaine, sous les ordres d'*Henri Bouquet*, de *Sir Frédéric Haldimand*, d'*Augustin* et *Georges Prévost*. Nous trouvons des Vaudois, des Genevois et des Bâlois, au service de la Compagnie des Indes anglaises. Ce sont des Neuchâtelois qui formaient le noyau du *régiment de Meuron* qui, en 1795, passa du service de la Hollande à celui de l'Angleterre. En 1798, les régiments essentiellement suisses-allemands *de Roll* et *de Watteville* suivirent leur exemple ; ils se distinguèrent en Egypte, en Sicile, en Espagne et au Canada. C'est l'« *Anglo-Swiss Legion* », — deux régiments enrôlés pour la guerre de Crimée, mais qui n'y prirent aucune part active, — qui constitue les derniers souvenirs militaires unissant la Suisse à l'Angleterre.

### *Swiss Servants*

L'honnêteté, la fidélité et le dévouement des serviteurs suisses étaient passés en proverbe, en Angleterre comme ailleurs. Les membres de la vieille « Société Unie des Suisses », fondée en 1701, portent fièrement le nom de « *Swiss Servants* ». Il y a parmi ces hommes, des caractères fermes et héroïques que l'on voudrait pouvoir donner aujourd'hui en exemple à maint Suisse de l'étranger et du pays. Ainsi, les deux *Colomb*, dont parlent les lettres et mémoires déjà mentionnés d'Horace Walpole et de Fanny Burney.

Sur de vieilles listes d'adresses froissées des anciens membres de la Société, nous trouvons, parmi ceux qui les employaient, des centaines de noms les plus fiers de l'aristocratie anglaise. «Swiss Servant chez le roi», c'est ainsi que se nomme *Laurent Zollikofer*, de St-Gall, valet de chambre du roi Georges I<sup>er</sup>. Non seulement les domestiques et les portiers s'intitulaient «Swiss Servants» mais aussi les petits artisans, qui se recrutaient souvent parmi les soldats hors de service. De nombreux perruquiers et des horlogers genevois et neuchâtelois appartenaient à peu près à la même classe. Au XIX<sup>e</sup> siècle, ce sont les jeunes *employés de commerce*, et au XX<sup>e</sup> siècle, les *employés d'hôtels* que l'on devrait considérer en somme comme les successeurs des «Swiss Servants». De tous temps l'on a vu sortir de leurs rangs des hommes doués et habiles, qui ont fourni une carrière intéressante, et sont parvenus à de hautes positions. Honneur à qui honneur est dû : il faut avouer que le nombre de ces heureux n'a jamais été plus grand qu'aujourd'hui, et que ceux-ci se recrutent surtout parmi les employés d'hôtels, dont le métier se voit souvent traité, par les professions plus anciennes, avec un léger dédain. Ne devons-nous pas cependant être fiers de ces hommes, qui, par leur effort personnel, ont su s'élever, d'office-boys ou de simples garçons qu'ils étaient au début, à de hautes positions dans les hôtels les plus renommés du monde ? Comparée à tout ce que peut voir un directeur, un chef de réception, ou un employé supérieur, dans n'importe quelle branche d'un grand hôtel, l'existence de beaucoup de nos bureaucrates, même quand ils occupent un rang assez élevé, n'est-elle pas bien incolore et bien peu mouvementée ? Qui plus que les gens d'hôtels se trouve à même d'apprendre à connaître la vie moderne sous toutes ses faces et la nature intime des hommes ? Un grand écrivain anglais, Arnold Bennet, a fait, du type de l'hôtelier suisse de nos jours, la figure centrale de l'un de ses romans. Nous n'aurions pas de peine à nommer, rien qu'à Londres, des douzaines de nos compatriotes qui nous sont encore plus sympathiques que l'excellent Félix Babylon, le Valaisan du «Grand Hôtel Babylon». Et pour ce qui est de ceux qui leur succéderont, nous ne sommes pas en peine.

Nous ne saurions en dire autant des jeunes gens qui viennent aujourd'hui à Londres comme employés de commerce. Les aînés de la colonie suisse se lamentent sur leur manque de joie au travail, de zèle, d'endurance, d'application et de fermeté de caractère. Il est vrai que plainte ne veut pas dire preuve ; l'état de choses est aujourd'hui fort différent de celui que nous considérions comme normal avant la guerre ; aussi, un jugement ne doit-il être porté qu'avec des réserves. Sans doute qu'avant la grande guerre, il était beaucoup plus facile à un Suisse de se tirer d'affaire en Angleterre que maintenant. Si les jeunes gens arrivent à se maintenir à leur poste, malgré les difficultés croissantes, et s'ils continuent à rendre le son du vieux métal dont étaient faits leurs pères, nous n'avons pas lieu de les priver de notre confiance. Nous devons au contraire demander des anciens qu'ils leur

accordent, si c'est possible, plus d'aide pratique et plus de bienveillance personnelle, plutôt que de les décourager par des critiques peut-être trop sévères.

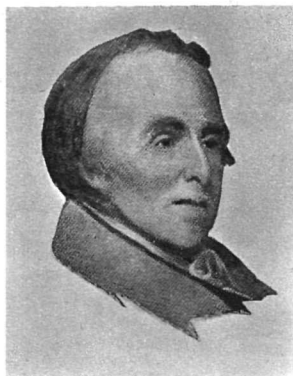
En refaisant l'histoire de la colonie suisse de Londres, on est étonné de constater la difficulté qu'il y a à retrouver des traces des *commerçants* qui formaient pourtant la majorité des immigrants suisses en Angleterre. Vingt ou cinquante ans déjà après leur mort, leurs noms disparaissent avec leurs livres de comptes et les valeurs qui formaient leurs richesses. C'est tout-à-fait par hasard que d'autres documents nous donnent, ici et là, quelques renseignements sur le rôle joué, à la bourse ou dans le commerce, par quelque homme d'affaires important. Trouvant par hasard, en 1640, deux membres de la famille d'Erlach à la bourse, le pasteur Hummel se rend avec eux à l'église pour fêter ainsi cette heureuse rencontre dans la ville étrangère. La correspondance du diplomate J.-J. Stockar, de Sir Oliver Flemming, du théologien César Calandrin et du poète Milton nous permet de nous faire une idée de l'importance que la *banque Calandrin & Cie* avait à Londres, déjà vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle. Nous rencontrons, dans les actes du tribunal des prises, le nom de *Pierre Locher*, de St-Gall, du fait qu'un de ses navires avait été séquestré au cours de la seconde guerre anglo-hollandaise. Nous tenons, d'un adversaire des Huguenots, que les marchands genevois *Pages, Mercet, Fabrot, Buisson, Saladin, Lullin, Perdreaux* et *Faure* avaient converti, vers 1703, 300.000 L. st. en papiers d'Etat anglais, qui leur rapportaient annuellement 20.000 L. st. d'intérêt. Des relations de voyage nous apprennent qu'au XVI<sup>e</sup> siècle, on suivait généralement les cours d'eau jusqu'en Hollande, pour passer de là en Angleterre, tandis qu'après 1720, ce furent des maisons de roulage et d'entrepôt, telles que la maison *Perrot*, de Neuchâtel, qui se chargeaient, par contrat, du transport des voyageurs et de leurs bagages en Angleterre, par la France. Nous sommes fort bien informés sur le sort des fonds de l'Etat de Berne et de Zurich, déposés en Angleterre au XVIII<sup>e</sup> siècle. Nous savons également, grâce à des actes officiels, des lettres, des relations et des mémoires, quels en étaient les administrateurs. Il n'y a, par contre, presque rien à relever sur le compte de véritables dynasties de marchands, telle par exemple la famille *Guiguer*, de Bürglen en Thurgovie, qui fit des affaires brillantes en Angleterre, mais sur laquelle nous ne possédons des détails qu'à partir du moment où elle retourna en Suisse et y acheta la seigneurie de Prangins. Même un homme comme *Jean-Pierre Gaussen*, de Genève, administrateur de la Banque d'Angleterre et directeur de la Compagnie des Indes anglaises, serait probablement oublié aujourd'hui, si son souvenir n'avait pas été immortalisé par une donation importante faite à l'hôpital français de Londres. Le revenu de cette fondation sert encore de nos jours à aider les Suisses de Londres dans le besoin.

Les banquiers genevois du temps de la Révolution doivent leur renommée surtout à l'appui qu'ils prêtèrent à leurs amis et à leurs compatriotes en exil. Nombre de jeunes confédérés et de Genevois trouvèrent travail, aide finan-

## LES SUISSES AUX ÉTATS-UNIS



Colonel Henri Bouquet  
(1715-1764), de Rolle.  
Le « vainqueur des Peaux-  
Rouges »



Benjamin Rush (Rusch)  
(1745-1813), de Buchs,  
St-Gall, co-signataire de la  
Déclaration d'Indépendance  
des Etats-Unis



Albert Gallatin (1761-1841), de  
Genève, diplomate au service de  
l'Amérique, président de la Banque  
Nationale, candidat à la vice-pré-  
sidence des Etats-Unis en 1830



Arnold-Henry Guyot  
(1807-1884), de Neuchâtel,  
professeur à la Princeton  
University, N. J.



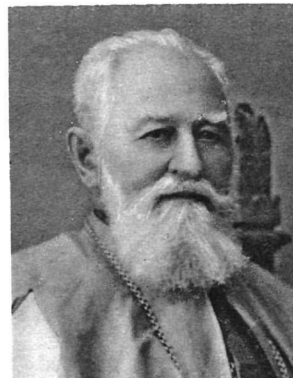
Général Johann Aug. Suter  
(1807-1880), de Rütenberg,  
Bâle-Campagne. D'après un  
tableau de Frank Buchser



Jean-Louis Rodolphe Agassiz  
(1807-1873), de Môtier, Fri-  
bourg, Prof. à la Harvard  
University, Cambridge, Mass.



R. de Steiger, de Berne,  
amiral des Etats-Unis, retiré  
en 1931 ; après avoir été  
commandant du District mari-  
time de New-York



Sébastien Messmer  
(1847-1930), de Goldach,  
St-Gall, archevêque de  
Milwaukee, Wisc.



Edward Walter Eberle,  
de Wallenstadt, amiral des  
Etats-Unis, Haut-Comman-  
dant de la flotte américaine  
de 1923-1929



## LES ANCIENNES COLONIES SUISSES DES ÉTATS-UNIS



Le 4 juillet 1931, les Suisses de Chicago (à gauche) remettaient la présidence de l'« Union Suisse Nord-Américaine » à ceux de St-Louis (à droite), au pied du monument de Heinrich Bosshard, auteur de la chanson de Sempach (« Lasst hören aus alter Zeit »). Le monument se trouve à Highland, Ill.



Le Swiss Chalet, au Rochelle Park, N. J., est un but d'excursion fort apprécié des Suisses de New-York



Le Tryon's Palace de New Bern était, au XVIII<sup>e</sup> siècle, le siège du gouvernement de la colonie de South Carolina



Vevay, dans le Switzerland County, Ind, a été fondé par des vigneron vaudois

# VUES DE NEW GLARUS, WISC.



Le bâtiment de l'Ecole secondaire



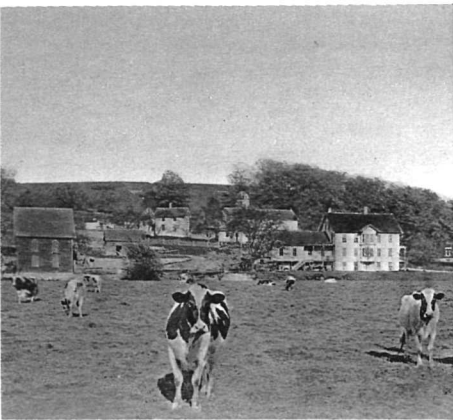
A gauche, la maison Zwingli ; à droite, l'Eglise réformée ; au premier plan, le monument du fondateur



« Geissentag » à New Glarus



Fabrique de lait condensé



Fermes aux environs de New Glarus

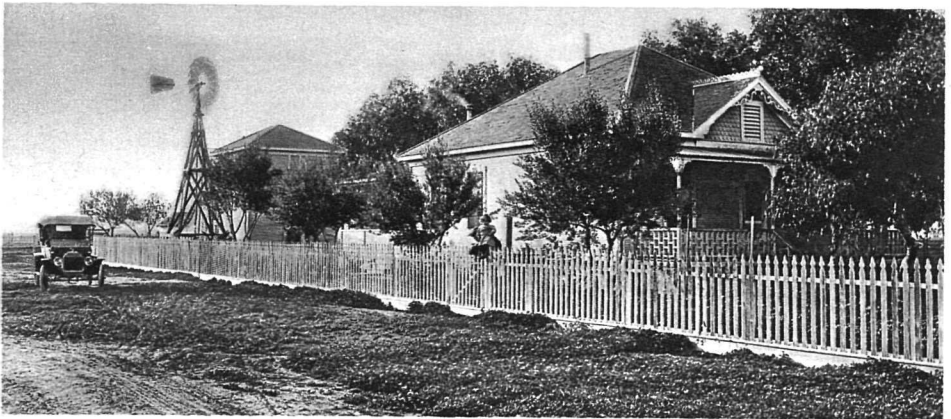
L'élevage du bétail et l'industrie laitière constituent actuellement encore les principales ressources des Suisses de New Glarus

## FERMES SUISSES EN CALIFORNIE

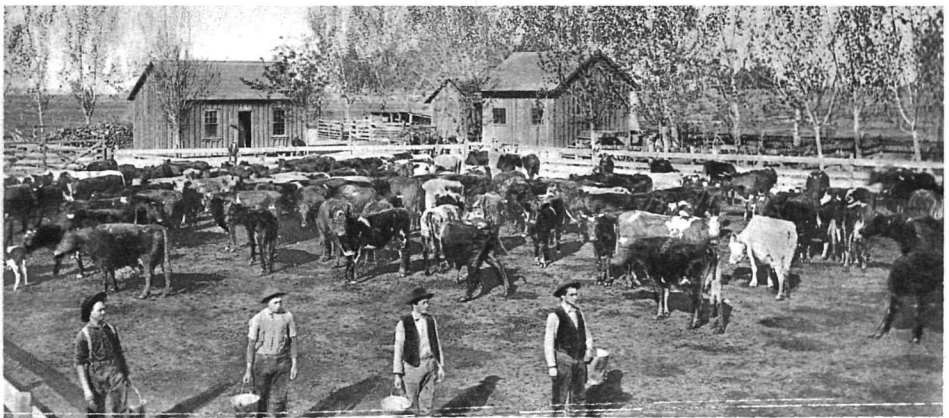
Dans le « Golden State », à l'Ouest, nombreux sont les Suisses qui découvrirent un or valant mieux que celui du général Suter



Weekend House d'un colon bernois en Californie



Habitation de la famille tessinoise Giulio-Gustine, Merced Co. Cal. Les Tessinois sont tout spécialement nombreux en Californie, où ils s'adonnent avec succès à la culture de la vigne et à l'élevage du bétail



Crows Landing, Stanislaus County, Cal. Le propriétaire et les bergers, au premier plan, sont des Tessinois

cière et conseil chez *Pierre Chauvet*, *Jean-Henri Rigaud*, *Jacques Achard*, *Charles Lullin*, *Antoine Duroveray* et *Sartoris*. C'est dans leurs salons que se rencontraient, avec des amis anglais, *Sir Francis d'Ivernois*, *Mme de Staël* et *Benjamin Constant*, pour discuter les plans qui devaient conduire à la libération de la patrie. Le plus riche de ces banquiers était, selon toute apparence, *Pierre Thellusson*, qui, comme Chauvet, possédait un établissement également à Paris. Au commencement de la Révolution, nombre d'aristocrates cherchèrent à faire passer, par l'intermédiaire des succursales parisiennes de ces banques neutres, d'immenses sommes d'argent et d'autres valeurs en Angleterre, espérant pouvoir les y toucher plus tard. Mais il fut donné à peu d'entre eux de revoir leurs capitaux. Les journaux humoristiques de l'époque prétendaient que le maître de la guillotine, Sanson, était devenu l'associé du banquier Thellusson ! Lorsque Pierre Thellusson mourut, en 1796, ses héritiers eurent la désagréable surprise de constater que, d'après des dispositions testamentaires, sa fortune devait rester intacte et porter des intérêts pendant trois générations, puis être transmise intégralement à un enfant, encore à naître au moment de la mort du testateur. Non seulement les héritiers, mais l'opinion publique elle-même, estima immoral ce testament singulier. L'affaire se termina par un arrêt du Parlement qui, au bout de 50 ans seulement, vint mettre fin à une série ininterrompue de procès. Le testament fut annulé ; cependant, entre temps, les frais de procédure avaient absorbé non seulement les intérêts, mais aussi une bonne partie du capital. Néanmoins les Thellusson, actuellement lords Rendelsham, appartiennent à la noblesse provinciale la plus riche du royaume. Leurs biens sont situés pour la plupart dans le comté de Suffolk.

De toutes les banques privées, ce fut celle des *Haldimand Brothers* — plus tard *Morris, Prévost & Cie* — qui se maintint le plus longtemps ; elle ne fut liquidée qu'en 1905. Fondée par un neveu du général Sir Frédéric Haldimand, elle atteignit son plein développement pendant les guerres napoléoniennes, alors que *William Haldimand*, l'héritier principal de Sir Frédéric, était chef de la maison. De 1819 à 1827, William Haldimand fut même directeur de la Banque d'Angleterre. En 1820, il obtint, à la suite d'une élection fort mouvementée, un siège à la Chambre des Communes, comme représentant d'Ipswich. Cette élection est restée célèbre comme exemple de corruption dans les campagnes électorales du bon vieux temps. Le siège coûta à Haldimand pas moins de 10.000 L.st., à son collègue 2.000 L.st., tandis que son principal adversaire perdait, dans cette campagne, non seulement toute sa fortune, mais aussi sa réputation. Les scènes qui se déroulèrent alors auraient inspiré, paraît-il, Dickens dans le tableau qu'il fit d'une élection à Eatanswill. Cette supposition n'a rien d'in vraisemblable, Dickens et Haldimand étant liés.

Le même maître Sanson, qui contribua sans le vouloir à la fortune de Thellusson, fut aussi cause du succès incroyable qu'eut à Londres, *Mme*

*Tussaud*, née *Marie Grossholz*, de Berne, qui profita de la paix d'Amiens pour passer le canal, avec les quelques fameux bustes de cire qui avaient fait tant d'histoires les premiers jours de la Révolution. Elle ouvrit, dans une petite boutique sise proche de la Fleet-Street, son cabinet de figures de cire, où l'on pouvait contempler les bustes de la famille royale et des hommes célèbres de la Révolution, qu'elle-même avait modelés. Plus tard, elle se décida à exécuter des figures de cire en grandeur naturelle et à les habiller de costumes authentiques; elle compléta son musée par une collection de curiosités, qui marqua l'essor décisif de ses affaires. La pièce qui fascinait le plus les visiteurs de la « Chamber of Horrors », était précisément la guillotine de maître Sanson, que M<sup>me</sup> Tussaud, par contrebande, avait réussi à faire venir de Paris. De même, le carrosse de Napoléon montré au public ébahi, peu de temps après la bataille de Waterloo, ne manqua pas de faire sensation. Jusqu'à sa quatre-vingt-dixième année, M<sup>me</sup> Tussaud était assise elle-même au tourniquet de l'entrée, son tricot à la main, et comptant d'un œil avide les shillings et les six-pences que lui remettaient les visiteurs. Jusqu'au grand incendie de 1925, on put continuer à la voir dans la même attitude, un mannequin d'une extraordinaire ressemblance ayant pris sa place au tourniquet, coiffé de son vieux bonnet et tenant son éternel tricot. On ne peut s'empêcher d'admirer l'œuvre de M<sup>me</sup> Tussaud, création d'une Suissesse de l'étranger d'origine fort modeste — Marie Grossholz était fille de soldat — et qui sut, par ses propres moyens, se frayer la route qui la conduisit au plus invraisemblable des succès.

L'inventeur de la plus fameuse de toutes les « sodawaters », *Jacob Schweppes*, était également un Suisse. Il y aurait sur son compte maintes bonnes histoires à rappeler — mais il faudrait être attablé pour cela devant un « whisky and schweppes ». Qui ne songerait à ce propos, à d'autres bonnes choses que nos commerçants procurent aux Anglais ? A Nestlé, qui a doté l'Angleterre d'un nouveau breuvage national, aux chocolats, aux fromages suisses, à nos montres, broderies, soieries et rubans, à la paille tressée, à l'asphalte, aux produits chimiques et pharmaceutiques ! Des volumes entiers ne suffiraient pas à raconter la vie et les mérites de véritables dynasties de marchands suisses de Londres, Liverpool et Manchester, telles que celles des *Doxat*, *Prévost*, *Bovet*, *Baume*, de *Trey*, *Walser*, *Brunner*, *Hoegger*, *Renold*, *Im Thurm*, *Passavant*, *Gatti*, *Monico*, etc., et même l'on parlerait de chacun d'eux, que le tribut de justice et de reconnaissance qui leur est dû ne serait jamais assez payé.

## Vie sociale de la colonie suisse

Avant 1700 déjà, il y avait, à Londres, une « *Compagnie des Genevois* » et une « *Compagnie des Vaudois* ». Les Vaudois s'unirent, en 1701, à d'autres Suisses, pour fonder la « *Société Unie des Suisses* », à laquelle se joignirent,



en 1718, une autre société suisse, et en 1720 les Genevois. Cette société continue à prospérer sous le nom de « *Société de Secours mutuels des Suisses de Londres* ». Avec l'accroissement rapide de la colonie, il se produisit une certaine dislocation parmi ses membres, due à la diversité des conditions sociales auxquelles ils appartenaient; on les vit donc se répartir en plusieurs sociétés, dont chacune eut son but spécial et son siège propre. L'opulent « *City Swiss Club* », fier à bon droit de ses mérites patriotiques, remonte aux temps mouvementés de l'affaire de Neuchâtel. Les autres sociétés lui laissent encore aujourd'hui volontiers la préséance, quand il s'agit de faire les honneurs de la colonie, de recevoir de hautes personnalités du pays ou de célébrer un événement marquant par un banquet et un bal. La bienfaisance, qui incombait autrefois à la « Société Unie » et à l'Eglise Suisse, fut confiée, dès 1872, à une institution spéciale, le « *Fonds de Secours pour les Suisses pauvres* ». Presque à la même époque naquit le « *Schweizerbund* », société composée à l'origine de personnes de condition modeste, la plupart de la Suisse allemande, qui se rencontraient en de joyeuses réunions. Le « *Schweizerbund* », parvenu à une situation prospère, grâce à une sage économie et à une excellente administration, possède aujourd'hui un home avec restaurant et différentes salles de réunion. C'est dans ses locaux que se réunissent la vieille « Société de secours mutuels », et des groupements nouveaux et florissants de gymnastes et de chanteurs, la « *Swiss Gymnastic Society* » et la « *Swiss Choral Society* », ainsi que l'« *Unione Ticinese* », qui se distingue par son esprit de cohésion, de bonne entente et de fidélité au pays. La « *Swiss Mercantile Society* », d'abord un modeste groupement, créé et soutenu par la Société Suisse des Commerçants, est aujourd'hui, en raison des tâches économiques et nationales qui lui incombent, l'un des organismes les plus importants de la colonie. Elle possède son propre bureau de placement pour employés de commerce; elle a créé, après la guerre, une école, fréquentée par près de 300 jeunes gens, qui viennent à Londres pour apprendre l'anglais. De même que les commerçants ont leur groupement propre, les employés d'hôtel, ont également leur organisation professionnelle, l'« *Union Helvetia* », qui possède aussi un bureau de placement, des salles de réunion, un hôtel et un restaurant, une caisse d'assurance et un clubhouse. Pendant quelques années, il y eut même une « *Société des Directeurs d'Hôtels de nationalité suisse* », comptant plus de 40 membres. Le « *Swiss Institute* », maintenant dissous, avait pour but d'organiser des concerts et des conférences. Le « *Groupe londonien de la Nouvelle Société Helvétique* » s'est efforcé de promouvoir l'éducation patriotique et l'expansion de notre culture ainsi que le rapprochement entre nations, pendant la grande guerre en particulier. Il chercha aussi à resserrer les liens entre les divers éléments de la colonie, afin de la rendre ainsi mieux à même de défendre ses intérêts. C'est aussi pour appeler les diverses sociétés suisses à une collaboration plus étroite et pour raviver les sentiments patriotiques que certains comités organisent,



chaque année, des fêtes pour toute la colonie, telles que les « *Swiss Sports* » en mai, la « *Fête Suisse* » en juin, et la fête fédérale du 1<sup>er</sup> août. Le sport national des fils de Tell est pratiqué par la « *Swiss Rifle Society* », fondée en 1922. Le « *Swiss Y.M.C.A.* », qui fait partie du grand groupement international de la Y.M.C.A., comprend une section suisse-allemande et une section romande. Pendant de longues années, une « *Swiss House* » servait de pied-à-terre aux gouvernantes, institutrices et domestiques suisses. Malheureusement, ce home devint, après la guerre, une charge trop lourde pour la colonie qui se vit forcée de le fermer. Le « *Foyer Suisse* », par contre, home pour jeunes gens, créé en 1920, par l'église suisse, a pris un essor réjouissant.

Depuis la guerre, à la suite surtout des difficultés croissantes que rencontre l'immigration, presque toutes les institutions de la colonie suisse à Londres se plaignent des temps mauvais. Dans la province, à Manchester, Liverpool, Birmingham, Bradford, Nottingham, Derby, Leicester, Hull et Harrogate, où il y avait autrefois des sociétés suisses florissantes, on entend dire que les réunions sont peu fréquentées, que les jeunes gens ne manifestent pas beaucoup d'intérêt pour les choses du pays. Ces plaintes, nous les connaissons; elles ne doivent cependant pas nous décourager, ni ralentir le zèle de ceux qui se dévouent généreusement pour nos compatriotes de l'étranger. Ils savent comme nous que le Suisse, même quand il se plaît au loin, ne puise que dans le sol natal, dans un contact étroit avec la patrie, les forces susceptibles de le conduire au plein épanouissement de sa personnalité.

---

## LES SUISSES AU DANEMARK

*Extrait de la brochure commémorative éditée à l'occasion du cinquantenaire de la Société Suisse de Secours de Copenhague, 1929, par W. Baur et E. Nestel.*

---

Ceux qui restent au pays  
Mènent une vie douce et familière.  
Tout va son train normal.  
L'occasion ne se présente même pas  
De faire des folies.

Ceux qui ont erré longtemps au loin,  
Aiment doublement leur patrie.  
La vue du monde fait leurs yeux plus pénétrants;  
Pour eux, les montagnes sont plus hautes,  
Les hommes semblent plus petits.

(Traduit de l'allemand).

« Pour soutenir les Confédérés, leurs femmes, leurs enfants dans le besoin, pour subvenir aux frais de rapatriement des exilés nécessiteux et délaissés... » ce sont là les termes mêmes du procès-verbal de la première séance de la Société, un petit groupe de quatre Suisses, animés d'un réel amour pour la Patrie et

pour ses enfants déshérités, adressèrent un appel aux membres de la Colonie suisse du Danemark, lui proposant la fondation d'une Société de secours et de bienfaisance. Cette invitation rencontra l'approbation générale; 45 personnes s'engagèrent par écrit à verser, pendant 5 ans, une cotisation mensuelle de 50 Ores. Le 14 janvier 1880, eut lieu, au Café Suisse M. Pultera, Vesterbrogade 88, une première Assemblée générale, au cours de laquelle les statuts proposés furent adoptés à l'unanimité. La Société était fondée.

Cinquante ans se sont écoulés depuis lors. Durant cette période assez longue déjà, notre Société a déployé une activité féconde. En songeant à toutes les détresses qu'elle a adoucies, à tous les soucis qu'elle a contribué à chasser, nous devons reconnaître, en toute humilité, que sa fondation n'a pas été vaine. Gardons un souvenir reconnaissant aux vaillants compatriotes qui ont jeté les premières bases de cette bienfaisante institution.

La cheville ouvrière de la Société fut certainement le Consul Christophe Cloetta, homme actif, énergique, mort en 1897, un vrai Suisse et un vrai Grison. De condition modeste, il s'éleva par ses propres moyens; nous le trouvons pour finir à la tête de la fabrique de chocolat Cloetta Frères, fondée en 1862; il fut nommé Consul de Suisse en 1887. Le cœur, chez lui, ne le cédait guère à l'intelligence. Aussi longtemps que la Société existera, c'est avec gratitude et fierté qu'elle se souviendra de tout ce que Christophe Cloetta, sa famille, son entreprise ont été en maintes circonstances pour la Société et des sacrifices consentis en sa faveur. Pour le Consul Cloetta, ce n'était pas une vaine figure de rhétorique que d'appeler la Société de Bienfaisance, ainsi qu'il le faisait fréquemment, sa fille bien-aimée. De son lit de mort, il adressait encore à l'Assemblée générale de chaudes exhortations, confiant au cœur de chacun les nobles tâches qu'implique pareille œuvre. « Puisse notre société » ainsi s'exprime le protocole rédigé après son décès, « ne jamais manquer d'hommes prêts à travailler avec autant de désintéressement à la cause commune ». Nous ne pouvons que faire écho à ce vœu.

Le Consul Cloetta était d'une originalité pleine de verdeur. Il avait le flair du commerçant-né, pressentant les occasions favorables et sachant les saisir d'un geste prompt et sûr. Son habileté, jointe à d'heureuses spéculations sur des constructions, le conduisit à la prospérité et contribua au développement de son entreprise; aussi, sa fabrique était reine dans le nord, possédant des filiales et des succursales dans tous les pays scandinaves. Son épouse, femme distinguée, appartenant à un milieu très cultivé, sut le comprendre parfaitement et le compléta de façon merveilleuse, au cours d'une union toute de félicité. Des années durant, la confortable résidence d'été du Consul, la « Villa Albula », fut le rendez-vous de la Colonie suisse, et soit les compatriotes de passage, soit ceux qui habitaient Copenhague, y recevaient toujours le plus chaleureux accueil.

Au cercle des amis qui fondèrent la Société appartenait encore le confiseur Gaudenz Gianelli, également de Bergün, qui mourut en 1887. Restaurateur

idéal, plein d'aménité et de prévenance, il établit et consolida, grâce à son Café Stephan à Portà, depuis 1774 entre des mains suisses, la renommée des cafés suisses comme établissements de premier rang. Il forma un état-major de restaurateurs stylés, au nombre desquels il faut nommer les frères Tonjachen, Gaudenz Gianelli, au Café Bernina, ainsi qu'Emile Cloetta.

Mentionnons ensuite le confiseur Peter à Portà, de Fetan, mort en 1896, dont le commerce porte encore le nom, aujourd'hui; c'était un homme d'une rare amabilité et d'une bonté peu commune; il comptait de nombreux amis, soit dans les milieux danois, soit dans les milieux suisses; sur son Café, situé Nygade 6, on aurait certainement pu graver la devise que Schiller a imaginée pour la maison de Stauffacher: « Il y a, sur la grand' route, un toit hospitalier pour tous les voyageurs qui passent », car chez cet homme plein de cœur, pas un compatriote tombé dans le dénuement ne frappait en vain.

Vient enfin le dernier des quatre vétérans, celui qui fut encore des nôtres après le 25<sup>e</sup> anniversaire de la Société, le commerçant G. A. Mini, de Poschiavo, chef de la maison de vins bien connue, Mini & Fils, homme d'affaires avisé, patriote ardent, qui nous fut enlevé en 1908. Quand il lui arrivait de prendre la parole dans les assemblées générales, on sentait, dans son ton précis et bref, l'ardeur avec laquelle son cœur battait, pour sa vieille patrie, et lui, l'homme fort, ne put jamais se guérir d'une persistante nostalgie de ses montagnes. Il visitait, de temps en temps, sa vieille patrie; il espérait passer le soir de sa vie dans sa paisible vallée natale, loin du bruit et de l'agitation de la grande ville. Son destin en décida autrement. Beaucoup d'entre nous gardent encore un précieux souvenir de ce digne représentant de nos vallées méridionales, où les œillets renommés de Poschiavo étalent leurs brillantes couleurs, exhalant un parfum auquel nul autre ne saurait être comparé.

Les fondateurs de la Société, comme on peut s'en rendre compte, étaient pour la plupart originaires des Grisons. Durant les premières années, notre Société fut, en effet, essentiellement une Société grisonne. On rencontre, au XVIII<sup>e</sup> siècle déjà, des Grisons travaillant au Danemark comme restaurateurs. Ils engagèrent des parents et des connaissances à venir les rejoindre pour tenter également la chance dans le nord, et le Danemark devint ainsi le champ d'émigration de maints jeunes citoyens du sud-est de l'Helvétie. On a souvent l'impression qu'ils prenaient le Danemark pour un pays où l'on trouvait l'or sur les routes et où l'on n'avait que la peine de se baisser pour le ramasser. Plusieurs d'entre eux, il est vrai, réussirent à devenir, de simple piccolo qu'ils étaient au début dans le commerce d'un cousin ou d'un frère, les chefs indépendants d'une entreprise leur appartenant en propre. Mais cela n'arriva certainement pas aux jeunes gens incapables, qui attendaient que les pigeons leur tombassent tout rôtis dans la bouche. Ceux-ci durent bientôt s'apercevoir que, dans le nord comme partout, le décret des dieux restait en vigueur, qui veut que chaque succès soit payé d'un effort. Les entreprises nouvellement fondées faisaient venir leur personnel du pays; elles em-

ployaient ainsi presque exclusivement des Suisses. Mais ceux qui partirent un jour pleins d'espoir vers le septentrion ne trouvèrent pas tous leur bonheur sur les bords du Sund. S'il en avait été ainsi, nous n'eussions pas eu besoin de fonder une Société suisse de Secours. Les annales de notre groupement révèlent bien des cas où l'attente fut trompée. Cependant il faut reconnaître qu'en général, l'aventure réussit à ceux qui la tentèrent.

Il y avait échange de bons procédés entre les confiseries, cafés et restaurants suisses et d'autres entreprises similaires. Les Mini livraient du vin et des liqueurs fines; le marchand de comestibles W. Bataglia pourvoyait aux assaisonnements raffinés des sandwichs chers aux Danois; les frères Cloetta remplissaient les tasses de leur délicieux chocolat. C'est ainsi que ces diverses entreprises travaillaient d'un commun accord, se soutenant et s'aidant les unes les autres. Grands maîtres pâtisseries, les Suisses combinaient des gâteaux et des tourtes de dimensions diverses, inventant des recettes nouvelles, présentées sous des noms nouveaux; leurs mets savants et raffinés correspondaient à merveille au goût prononcé des nordiques pour les douceurs. Ils introduisirent également les glaces au Danemark. Les entreprises suisses étaient indépendantes les unes des autres. Elles se contrôlaient mutuellement pour leur plus grand bénéfice; une sévère critique « fraternelle » empêchait que l'on s'endormît sur ses lauriers. Sans jalousie aucune, les cafetiers et restaurateurs danois acceptaient que les Suisses fussent leurs maîtres et leurs initiateurs. Dans le rapport de la grande Exposition Internationale de l'Industrie Hôtelière, de l'Art Culinaire et de la Pâtisserie, organisée à Copenhague en 1929, un chapitre entier plein d'éloges est consacré à l'activité des Suisses. Il est regrettable de constater qu'à l'heure actuelle, ces anciennes entreprises passent, les unes après les autres, entre les mains des indigènes. Les nouveaux propriétaires cherchent cependant toujours, pour d'excellentes raisons, à leur conserver leur caractère suisse.

D'où provenait la suprématie des établissements suisses? Il faut l'attribuer non seulement à l'excellente qualité de leurs produits, mais surtout à la façon dont on y comprenait *le service de la clientèle*. Avec une grande complaisance, nos Grisons savaient se plier à tous les désirs; le bien-être de chaque client pris en particulier faisait l'objet d'une sollicitude spéciale. Bientôt, dans toutes sortes de domaines, le restaurateur avait deviné les goûts de ses habitués; l'un d'eux désirait-il un peu de conversation, d'emblée le maître de l'établissement s'en apercevait et venait lui tenir compagnie, sachant se retirer au moment même où le client éprouvait le besoin d'être rendu à sa solitude. On lui apportait les journaux de son parti sans qu'il eût à les demander; en peu de paroles, un restaurateur tel que Gaudenz Gianelli, par exemple, savait conduire son personnel; il ne se servait, pour ainsi dire, que du regard et savait créer ainsi, dans les salles de son restaurant, une atmosphère pareille à celle que l'on respire dans un intérieur distingué. Là, l'hôte n'existait pas pour le restaurateur, mais le restaurateur pour l'hôte. On était sûr, même

quand il s'agissait de consommations de moindre importance, d'être servi avec tout le soin et l'empressement voulus. Cette *faculté d'adaptation* des restaurateurs suisses, sur laquelle repose également une partie du succès de notre industrie hôtelière, rapportait gros, cela va sans dire. C'était de préférence la bonne bourgeoisie qui fréquentait les pâtisseries suisses : des commerçants, de hauts fonctionnaires, des professeurs et des savants, des militaires, des comédiens, des écrivains, de beaux esprits également et des hommes politiques. Les restaurants suisses jouaient, dans l'élite cultivée du Danemark, un rôle fort important; ils étaient le rendez-vous de personnalités de marque et de l'aristocratie intellectuelle. Le public, dans ces établissements, était toujours de première qualité, et c'est le cas encore aujourd'hui. D'ailleurs les éléments douteux ne restaient pas, se sentant vite mal à l'aise dans un milieu qui n'était pas le leur.

L'un des principes suivis par tout restaurateur qui s'entendait aux affaires consistait à ne pas se mêler à la politique du pays d'adoption. Les clients pouvaient en parler tant qu'ils voulaient, être de la droite ou de la gauche, — dans les cafés suisses, le ton des discussions montait parfois très haut — le vrai restaurateur suisse se tenait, pendant les débats, derrière son comptoir, dans une impassible neutralité; la bataille passionnée des partis, dans ce pays monarchique, ne semblait pas émouvoir le moins du monde son cœur de républicain. Ceux qui s'écartaient tant soit peu de cette attitude et ne pouvaient s'empêcher de faire de la politique se brûlèrent souvent les doigts, et leurs affaires en subirent parfois le très douloureux contre-coup.

Ainsi, au nord comme partout dans le monde, le mot Suisse rend un son agréable. La Suisse éveille, en beaucoup de cœurs danois, un flot de beaux souvenirs, tandis que, pour maint autre, elle est le pays dont on ne cesse d'avoir la nostalgie, l'objet de mille rêves de voyage qui ne se réaliseront peut-être jamais. Cette attirance, chez les Danois, était sans doute due également au charme qui émanait de nos jeunes et sveltes Grisons, dont le visage bronzé, les boucles noires et les yeux de jais contrastaient si étrangement avec le type clair des Danois, aux yeux bleus et à la chevelure blonde. Du nord brumeux et froid, où les mois d'hiver ignorent presque le soleil, on se sentait transporté, à leur contact, dans le midi ensoleillé. Une visite « chez un Suisse » compensait le voyage que l'on ne pouvait faire en Helvétie. Là, on parlait avec un véritable Engadinois, un habitant de Bergün ou de Poschiavo, qui avait eu son berceau dans ces Alpes après lesquelles on soupirait, qui possédait des souvenirs des vallées natales, un peu vieux peut-être, mais non moins vivants et forts. Suivant le cas, on demandait, en passant, si et comment on pouvait entreprendre un voyage dans ces contrées qui, entre toutes, apparaissaient comme un paradis. Qui sait le nombre de voyages en Helvétie qui se sont ébauchés ainsi, tout simplement, à la table de marbre d'un café suisse de Copenhague ?

# LES SUISSES A L'ÉVEIL DE LA HONGRIE

par Léo Weisz, Zurich

---

La révolution française et la révolution helvétique eurent toutes deux une répercussion profonde sur la vie de la Hongrie. La première enfièvre les esprits, la seconde provoqua la rupture des vieilles relations qui, durant plusieurs siècles, avaient lié la Hongrie à la Suisse. La république helvétique, considérant ce lointain pays appartenant à l'Autriche comme pays ennemi, refusa d'accorder aux étudiants hongrois, qui depuis longtemps venaient chercher en Suisse leur nourriture spirituelle, les avantages garantis jusqu'alors. Ils furent tenus à l'écart et durent se contenter des écoles de leur pays; ils cessèrent ainsi de bénéficier de la formation internationale que l'époque précédente donnait à l'étudiant itinérant.

Après cette profonde scission, la Hongrie, sortant de son sommeil, tendit vers de nouveaux buts et chercha d'autres voies d'accès vers la Suisse. Ce ne furent ni la théologie, ni la médecine qui la conduisirent au pied des Alpes, au pays dont les boursiers d'autrefois avaient été bannis. Au premier plan des problèmes à l'ordre du jour figuraient alors l'instruction des masses populaires et la recherche de leur bien-être; la Suisse paraissait posséder les moyens les meilleurs pour résoudre la question. Afin d'étudier ces méthodes, afin d'apprendre à en connaître les caractéristiques et le maniement, les maîtres hongrois se rendirent auprès des Pestalozzi, des Fellenberg, des Girard, des Wehrli, auprès des Kasthofer et des Ray. C'est à eux que l'on s'adressa pour obtenir des éducateurs capables d'enseigner en Hongrie d'après la nouvelle école, et de faire, des enfants, des êtres bien disposés et conscients de leurs devoirs. C'est ainsi que les idées des grands pédagogues suisses essaimèrent rapidement en Hongrie où, pleines de vigueur, elles se tracèrent leur propre chemin.

Les relations entre la Hongrie et la Suisse ne furent cependant pas seulement d'ordre pédagogique. L'enseignement rural de Fellenberg, ses ateliers de machines agricoles, etc. signifèrent aussi, pour la vie économique de la Hongrie, le commencement de temps nouveaux. Ceux des siens — et ils furent nombreux — qui vinrent étudier à Hofwyl l'introduction de méthodes de travail plus rationnelles devinrent, dans leur propre pays, des pionniers de l'agriculture moderne. De cette école surgirent également les essais dont la réalisation permit à des techniciens suisses de poser en Hongrie les premières bases d'une grande industrie.

Les deux portraits suivants donnent une idée des débuts et de l'apogée de ce vaste développement.

## 1. Wilhelm Egger

Au nombre des petits affamés, des « Appenzellerkinder », que recueillit Pestalozzi, dans son institut de Berthoud, se trouvait un garçonnet de Staad



(Rorschacherberg) qui se fit remarquer par son talent pour le dessin. Pestalozzi le poussa aussi loin qu'il put, ce qui lui permit de l'employer, à Münchenbuchsee déjà, comme maître auxiliaire. A Yverdon, Schöner, venu pour peindre Pestalozzi, fut prié d'initier le jeune homme aux secrets de l'art du portrait. Une occasion se présenta bientôt de l'envoyer en Italie poursuivre des études de beaux-arts : il s'agissait d'accompagner, dans le midi, un élève de qualité; lorsqu'il revint à Yverdon, riche de tout ce qu'il avait appris, il y trouva un pédagogue hongrois, Johann de Szabó, qui avait été chargé par le général de Vay, d'étudier la méthode de Pestalozzi. De Szabó se prit d'affection pour le jeune « artiste », dont le nom était Wilhelm Egger; il proposa au Général de le prendre dans sa maison comme maître auxiliaire. Le baron de Vay suivit ce conseil, et c'est ainsi qu'Egger vint à Zsolcza (Haute Hongrie), où, associé à Szabó, il fit une propagande intense et des plus fructueuses en faveur des idées de Pestalozzi. Dans des sphères très étendues, on se mit à étudier les problèmes d'éducation, et lorsqu'en 1816, le général transféra sa résidence à Pest, l'occasion se présenta enfin d'expérimenter la méthode en grand; l'école de la communauté religieuse évangélique luthérienne fut érigée en une école Pestalozzi, grâce aux relations qu'avait nouées, avec le pédagogue suisse, le directeur de l'établissement, Ludwig de Schédius. Egger s'acquitta là des mérites durables, en proposant l'introduction de l'enseignement du dessin. Son nom est lié également à l'adoption de l'enseignement de la gymnastique en Hongrie. Avec l'aide du Général et de ses amis, il érigea une école de gymnastique où il enseigna gratuitement. Ces exercices corporels se heurtèrent tout d'abord à un certain scepticisme. On ne voulait pas que l'on apprit aux enfants à devenir des « comédiens et des danseurs de corde ». Mais, bientôt, les opinions changèrent, si bien qu'Egger dut se défendre pour que les vieux ne vinssent pas prendre la place des jeunes! On vit même les écoles militaires de Gran et de Waitzen s'empresse de suivre ses traces. C'est ainsi que le miniaturiste et portraitiste Egger devint le père de la gymnastique en Hongrie, lorsque l'on reconnut que les craintes des médecins étaient mal fondées, qui considéraient « la gymnastique comme nuisible, parce qu'elle provoquait la pneumonie ».

## 2. Le Moulin à cylindres de Pest

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, la Hongrie s'occupait surtout d'agriculture et d'élevage. Elle livrait à l'Autriche les produits de son sol pour les faire transformer. Il semblait qu'un décret du ciel avait définitivement établi cette coutume; elle subit cependant une sérieuse atteinte lorsque, les voyages d'études étant devenus à la mode, les esprits avancés furent amenés à constater qu'un pays qui transformait lui-même ses matières premières et qui avait la faculté d'offrir au monde entier les produits de qualité obtenus ainsi, pouvait entretenir une population plus nombreuse et dans des conditions meilleures. Parmi ces initiateurs, l'un des plus éminents fut le « plus grand des Hongrois » « der grösste

Ungar », le comte Stephan de Széchenyi. Son nom est associé à un grand nombre de réformes dans les méthodes d'éducation, dans les échanges, le crédit, et, de plus, dans la production agricole et l'élevage des chevaux. Mais il est connu avant tout pour ses essais pratiques destinés à doter la Hongrie d'une industrie propre. Il représentait, à l'encontre des idées protectionnistes en train de devenir à la mode, le point de vue selon lequel seules avaient des garanties de durée et d'avenir, les industries qui plongeaient leurs racines dans le sol, c'est-à-dire qui utilisaient, pour les transformer, les produits naturels du pays, ou qui faisaient appel à certaines aptitudes propres à l'ouvrier indigène. Partant de cette idée, le comte Széchenyi devait naturellement se préoccuper avant tout de la question du traitement du blé; on comprend donc que les essais auxquels on procédait justement alors en Suisse, à Hofwyl, en vue d'améliorer la technique de la mouture, devaient revêtir, pour lui, un intérêt tout spécial.

Aux environs de l'an 1820, *Helfenberger*, à Rorschach, chercha à moudre le grain au moyen de deux cylindres, mais sans arriver à un résultat satisfaisant. Il fallut l'ingénieur zuricois, *Jacob Sulzberger*, pour créer un appareil à cylindres susceptible d'être utilisé; une fabrique fut érigée à Frauenfeld, pour la construction de ces moulins. Le premier qui en sortit fut livré à Melegnano, en Italie, où il ne réussit pas à faire ses preuves. De meilleurs effets furent obtenus par les moulins à cylindres que la fabrique de Frauenfeld installa à Mayence, Stettin, Leipzig, et tout particulièrement par ceux qu'elle livra à la firme concessionnaire de l'invention en Autriche, la Maison J.-A. Holzhammer, à Bozen. C'est son propriétaire, le baron de Putzer, qui avait attiré l'attention du comte de Széchenyi sur la découverte de Frauenfeld, et qui fit la proposition d'établir à Pest, un grand moulin à cylindres. Le comte alla visiter les moulins en exploitation, et lorsqu'il se fut convaincu de la supériorité du nouveau procédé de mouture, il se mit en rapport avec Sulzberger, qui lui fournit non seulement le plan du « Premier Moulin à Cylindres Hongrois », mais, en la personne de l'ingénieur Wilhelm *Fehr*, l'âme d'une entreprise qui devait faire époque; c'est à elle, en effet, que la farine hongroise doit sa renommée universelle; c'est cette entreprise qui contribua à faire triompher le nouveau procédé de mouture dans le monde entier. Elle y parvint grâce à la collaboration géniale d'un autre Suisse. Le moulin commença à fonctionner en 1841, mais il dut bientôt interrompre son activité, car les plus petites réparations devaient être faites en Autriche; la métallurgie était inconnue en Hongrie. Tout cela demandait beaucoup de temps et d'argent, c'est pourquoi Széchenyi chercha à déterminer la firme Escher, Wyss & Cie, à Zurich, à établir à Pest une grande fonderie et une fabrique de machines. Mais, comme cette maison exigeait du comte tout le capital nécessaire et se réservait la part du lion dans les bénéfices, Széchenyi résolut, sur le conseil de l'ingénieur Fehr, d'aller seul de l'avant, et d'annexer au moulin une fonderie et une fabrique de machines. Pour diriger ces entreprises, qui ne devaient pas travailler, cela va sans dire, uniquement

pour le moulin, Fehr réussit à s'assurer le concours de deux employés qualifiés de la fabrique Escher-Wyss, Ludwig *Bucher*, dont les balances et les pompes furent bientôt célèbres, et le fondeur Abraham *Ganz*, d'Embrach; celui-ci avait, en 1844 déjà, jeté seul les bases de l'œuvre gigantesque qui, aujourd'hui encore, porte son nom. Ses appareils à cylindres perfectionnés ont ouvert à la meunerie, dans le monde entier, de nouvelles possibilités de développement, et ses roues de chemins de fer en fonte portèrent sa renommée et celle de sa fabrique partout où l'on posait des rails. A côté de la fabrique de Ganz, le moulin à cylindres continuait à exploiter ses propres ateliers mécaniques. Les Suisses avaient ainsi doté la Hongrie de deux fabriques de machines, qui toutes deux prospérèrent rapidement. La révolution de 1848, cependant, interrompit leur marche ascendante. Fehr transforma la fabrique de machines annexée au moulin en une fabrique d'armes, et ce fut pour le malheur de l'entreprise. Avec l'aide de la Russie, la révolution fut étouffée, et tandis que les chefs hongrois responsables s'enfuyaient les uns en Turquie, les autres en Suisse, Wilhelm Fehr resta où il était, et combattit vigoureusement pour le maintien de la première fabrique de machines de la Hongrie. Mais ce fut peine perdue. La fabrique fut fermée. Le moulin seul eut le droit de continuer à fonctionner. Ganz de même, dont l'activité intense portait ombrage à ses concurrents viennois, fut paralysé; quinze ans plus tard seulement, alors qu'entre temps, une certaine détente politique était intervenue, il put passer à la réalisation de plans de grande envergure et entreprendre de nouvelles créations importantes. A côté d'Abraham Ganz, une autre famille de Winterthour donnait en ce temps à la Hongrie un regain de vie industrielle, la maison *Haggenmacher*, dont les moulins et les brasseries sont encore à la tête des entreprises du pays.

---

## LES SUISSES EN ROUMANIE

*d'après une conférence faite par l'ingénieur Max Eggermann devant le  
groupe de Bucarest de la Nouvelle Société Helvétique*

---

Comme l'eau de nos lacs alpestres, s'écoulant par l'Inn et le Danube, fertilise les vastes plaines de la Valachie et de la Moldavie, de même les travaux des émigrants sortis de nos montagnes suisses ont contribué à féconder la vie intellectuelle et économique du jeune Etat roumain. Ce n'est, en effet, qu'après la réunion de la Valachie et de la Moldavie sous la dynastie nationale des Couza qu'un régime stable favorisa le développement de leurs entreprises.

Au <sup>xvii</sup>e siècle, l'histoire mentionne la présence du vaillant Templier suisse *Alexandre* au siège de Giurgiu (1616-17). Au <sup>xviii</sup>e, *F.-J. Sulzer*, de Laufenburg, voyageant de couvent en couvent, traversa la Transylvanie et

la Valachie, écrivit de 1781 à 1783 l'histoire de la Dacie transalpine et dressa le premier plan de la ville de Bucarest.

De 1788 à 1857, époque troublée par des guerres et des pestes, des révolutions et des occupations étrangères, les Suisses établis en Roumanie furent surtout des éducateurs amenés par les boyards. Parmi eux, les Vaudois se sont distingués. *Buvelot, Ecoffey, Devenoge, Guillaume Villard, Chardon* et d'autres ont préparé par leur activité pédagogique un terrain propice au développement de la conscience nationale. *François Recordon*, secrétaire de Joan Voda Garagea, à la fois philosophe, littérateur et architecte, laissa une correspondance (1815-21) inspirée du sens de l'équité le plus élevé. *G.-F. Bordier*, précepteur des enfants du prince Ipsilante, mettant en pratique ses préceptes de courage, couvrit la retraite de Dragasani et mourut sur le champ de bataille. Vingt ans plus tard, l'Académie roumaine fit publier in extenso dans ses Annales les travaux pédagogiques et littéraires d'*Emile Kohly*, de Guggisberg.

Les commerçants et industriels de quelque importance sont beaucoup plus rares. *Jean Killian Guyer*, précurseur des nombreuses agences suisses établies plus tard dans le pays, ouvrit dès 1825 une maison et travailla activement à la commission dans toutes les branches. Il avait laissé sa femme en Suisse, où il retournait une fois chaque année, à pied ou en diligence, pour y accomplir ses devoirs conjugaux, saluer le nouveau-né et poursuivre sa carrière militaire jusqu'au grade de capitaine d'état-major.

L'architecte *Jean Schlatter* construisit pour les boyards de superbes édifices, à la ville et à la campagne. En 1848, les frères *Durieu* s'établirent comme brasseurs, Louis à Bucarest, Samuel à Jassy. Grâce à l'ouverture de la navigation danubienne, les Suisses arrivèrent alors en plus grand nombre : confiseurs grisons, meuniers (pour les grands moulins à vapeur), ingénieurs et gérants. Dès 1851, *Joseph Gubler*, de Baden, avait fondé la première maison suisse pour l'importation de produits manufacturés. Peu après, il en créa une seconde à Bucarest : *Gubler & Varianovicz*, pour la vente à la commission de métaux, puis une troisième à Galatz : *Bosshard & C<sup>ie</sup>*. *Rodolphe Baumgartner*, de Nidau, ouvrit aussi un comptoir d'importation et s'occupa, comme Gubler, de la vente de produits glaronnais, surtout des foulards à dessins de couleur, qui furent portés non seulement par les riches turques, mais aussi par les peuples chrétiens d'Orient. Deux fabricants et exportateurs glaronnais, *Barth Jenny & C<sup>ie</sup>*, et *Jakob frères & I. R. Streiff*, contribuèrent beaucoup par leurs livraisons au succès des premières maisons de commerce suisses. *Gubler*, réalisa pendant quelque temps de gros bénéfices en fournissant par wagons du champagne français aux officiers assoiffés de l'armée russe d'occupation, mais il les reperdit bientôt dans des entreprises risquées.

D'une trentaine de firmes créées à cette époque, l'une des plus heureuses fut celle de *Jacques Brunner*, de Glaris. Ancien fondé de pouvoirs chez *Baumgartner & C<sup>ie</sup>*, il établit en 1860 à Galatz une maison qui importa d'abord des

produits manufacturés, surtout glaronnais, puis des fers bruts et façonnés et des tôles, et devint l'un des plus importants établissements des pays danubiens et turcs. Vers 1880, il fit venir au port danubien de Galatz les premières cargaisons de riz hindou, ce qui fit sensation, révéla l'importance de ce port fluvial et inaugura son essor. C'est lui aussi qui, reconnaissant la nécessité des crédits agricoles, en accorda d'importants aux boyards, les grands propriétaires fonciers d'alors.

L'industrie bénéficia également de l'esprit d'initiative des Suisses. Le même *Jacques Brunner* créa à Bacău une distillerie d'esprit de vin, *E. Wolff*, à Bucarest et à Constanza, des fabriques de machines et de chaudières, *J. Weidmann*, à Comarnic, une fabrique de briques réfractaires, *J. Naville*, la distillerie de cognac Berheci, *Robert Durrer*, à Bucarest, une fabrique de meubles et de parquets, *Matthias Figi*, une filature et un tissage de coton. Les fonds avancés par *B. Klaesi* permirent l'essor de diverses industries naissantes.

Dans cette pléiade, le Zuricois *Ehrard Wolff* se distingua par sa rare énergie créatrice. Pendant la guerre de 1877, il avait fondé une fabrique de fusées d'artillerie; après, il la transforma pour produire des ferrures et des serrures. Il participa à des fabriques de souliers, de ciment et de drap, fut un des premiers à faire exécuter, avec des moyens primitifs, des sondages pour la recherche du pétrole à Glodeni, pressentit les nouvelles perspectives qu'ouvrait à sa fabrique l'exploitation du bassin pétrolifère et montra la voie à l'industrie roumaine par sa fabrication de réservoirs et de chaudières à vapeur et ses constructions métalliques. Prévoyant l'avenir lointain, il fonda une seconde usine à Constanza sur la Mer Noire. Son exemple éveilla l'esprit d'initiative. Beaucoup venaient demander à Wolff des conseils, qui, donnés avec désintéressement, contribuèrent à la prospérité de nouvelles fondations. Dans le commerce aussi, Wolff déploya une vaste activité, qui ne se borna pas à l'importation des machines et des outils. Il se chargea de l'installation de fabriques entières et annexa à sa maison un bureau technique auquel l'Etat et les industriels confièrent bientôt la solution d'importants problèmes techniques. Avec un optimisme inébranlable, il travailla pendant des dizaines d'années à mettre en exploitation une mine de cuivre dans la Dobroudja, et eut la joie, peu avant sa mort, de recueillir les premiers fruits de son labeur.

Mais ce n'est pas seulement dans le commerce et l'industrie que des Suisses mirent avec succès au service de l'étranger, sinon leur sang comme les anciens mercenaires, du moins leurs qualités nationales : amour du travail, sentiment du devoir, probité. Il s'en trouva presque dans tous les domaines. La strada et l'alea *Suter*, ainsi que l'alea *Blanc* rappellent aux Roumains que des Suisses ont contribué à transformer les marécages de Bucarest en quartiers d'habitations salubres. Le nom de l'ingénieur *Bürkli* est étroitement lié à l'abaissement du lit de la Dambowitza et aux canalisations de la capitale. De superbes édifices témoignent aujourd'hui encore de l'art des architectes *Berthet* et *Blanc*, dont le dernier fut aussi le créateur du Jardin botanique.

Dans le domaine des sciences naturelles, *Arnold Montandon* s'est fait un nom comme entomologiste. Au cours de ses recherches poursuivies pendant plus de trente ans, il a découvert et déterminé plusieurs espèces nouvelles. Sa collection d'insectes est une des plus complètes et a été achetée pour le Musée roumain d'Histoire naturelle.

*Jules Dufour*, professeur à l'école d'agriculture d'Herestrau, a géré admirablement les domaines de la couronne à Péris et les biens du comte Montesqui. Dans leurs vignobles de Jassy et de Focsani, *Stoker* et *Strasser* ont produit des vins de qualité. Plusieurs ingénieurs, *Duperrex*, *Surber*, *Kilchsperger*, *Bückli Brack*, *Greulich*, *Barker*, *Berger*, *Blättler*, *Alb. Meyer*, se sont distingués par leurs travaux; *Charles Bourcqui* joua un rôle important à l'Institut de chimie analytique. Dans le domaine de l'industrie du pétrole, il faut citer comme un pionnier *Jean Ganz*, qui, à force d'optimisme, ouvrit à l'exploitation un bassin pétrolifère, dont les riches revenus vont remplir des poches étrangères. La mise en valeur des naphthes est due en partie à des géologues suisses, tels que le Prof. *D<sup>r</sup> Kissling*, le *D<sup>r</sup> Reinhart* et le *D<sup>r</sup> Erb*. Ce dernier, plus tard directeur général de la Bataafsche Petroleum Maatschappij à la Haye, découvrit en Roumanie de nouveaux territoires très riches en pétrole. Les banquiers *Tapponier*, *Kohler*, *Rufer* et *Staehli* firent grand honneur au nom suisse par leur probité en affaires. Parmi les nombreux professeurs à l'œuvre dans des établissements d'éducation d'état et privés, chez les boyards et chez les gros commerçants, citons *Mathey*, *Engeler*, *Delacuisine*, *Bettex*, *Basset*, *Gauthey*, *Bachelin*, *Borne*, *Thiérin*, *Roland*, *Clerc*, *Rössli*, *Jenny*, *Rattay*, *Götschmann*, *Hartmann*, etc. En 1879, *F. Thiérin* reprit l'institut d'éducation fondé en 1847 par Schwitz-Thiérin et lui donna un grand développement. *Léon Bachelin*, bibliothécaire du roi Carol, ancien professeur de français aux écoles supérieures de commerce de Bucarest, auteur de plusieurs ouvrages littéraires, a fait connaître et estimer au loin la Roumanie en traduisant et en adaptant des récits populaires et en décrivant les us et coutumes du peuple roumain.

Arrivé en Roumanie à 20 ans comme précepteur d'une famille noble, *Louis Basset* abandonna, non sans hésitation, la carrière pédagogique pour entrer en 1869 dans la chancellerie de la cour du prince Carol. Trois ans auparavant, le jeune Hohenzollern, après avoir traversé l'Autriche-Hongrie hostile grâce à un passeport suisse établi au nom de Carl Hettingen, de Saint-Gall, se rendant à Odessa pour affaires, était monté sur le trône que lui offrait l'assemblée nationale. Le jeune Louis Basset, par son énergie inlassable et sa haute intelligence, gagna bientôt la confiance illimitée du monarque, qui, quatre ans plus tard, fit de lui son secrétaire particulier et l'administrateur de sa fortune. Dans cette haute charge, Louis Basset put enfin révéler et déployer pleinement ses éminents talents d'organisation. Il modernisa et agrandit les propriétés agricoles de la couronne, fit exploiter les forêts rationnellement; et des industries furent fondées ou vivifiées par la participation financière de la cour. Il n'y a presque pas un domaine qui ait échappé à l'esprit universel



de Basset, et qu'il n'ait appliqué à l'accroissement de la fortune royale. Dans bien des affaires concernant la dynastie, il fut aussi un conseiller et un homme de confiance, mais sa discrétion même empêche d'apprécier à sa juste valeur le rôle qu'il a joué pendant un demi-siècle à la cour de Roumanie auprès de Carol et de Ferdinand. Sous le troisième roi, Mihail I<sup>er</sup>, au mois de mai 1930, il put fêter, comblé d'honneurs, le soixantième anniversaire de son activité comme secrétaire particulier des rois de Roumanie. Mais ni les témoignages de reconnaissance et les dotations qu'il reçut par testament de Carol, ni les ordres que lui a conférés Ferdinand, ni ces dernières marques d'estime royale ne lui procurèrent autant de joie que l'expression des sentiments de la colonie suisse, qui vénère avec fierté en lui son vétéran et lui a décerné le plus beau titre d'honneur en le déclarant « fidèle comme un Suisse ».

Dès 1869, l'Etat roumain, appréciant les mérites de nos administrations, confia à une mission suisse le soin d'organiser d'une façon autonome les postes, alors dans les mains du gouvernement autrichien et de son tout puissant consul-général à Bucarest. Le chef de la mission suisse, *Paul Jeanrenaud*, s'est acquitté de sa tâche difficile avec autant de compétence que de tact et s'est acquis la vive sympathie du prince et des notables d'alors. Pour l'organisation des chemins de fer d'Etat, on a aussi fait appel à des spécialistes suisses tels que *Borgheni*, *Hoffmann*, *Meyer & Murry*, *Rossier*, de même qu'à *Brandenberger* pour l'arsenal. *Kohler*, engagé comme employé, peut cependant être considéré comme le véritable organisateur de la Banque nationale. Sans doute, le prestige du nom suisse est dû à certaines personnalités éminentes, telles que *R. Baumgartner*, *J. Brunner*, *E. Wolff* et *L. Basset*; mais il ne faut pas oublier tous ceux qui, dans des positions plus modestes, y ont fait honneur auprès de toutes les classes de la population laborieuse. Ces Suisses anonymes, pour la plupart employés techniques ou commerciaux, grâce à leur instruction scolaire, à leur honnêteté et à leur amour du travail, grâce aussi au fait qu'ils appartenaient à un état neutre au-dessus de tout soupçon d'espionnage commercial ou d'intrigues politiques, ont conquis, dans une lutte pacifique avec d'autres nations, des postes de confiance dans l'industrie, le commerce et le trafic. En général, c'étaient des mobiles économiques, l'espérance de conditions de vie plus favorables, qui ont attiré ces jeunes Suisses à l'étranger. Mais souvent aussi, c'était la curiosité de voir ce qui se passait de l'autre côté de la frontière, le désir d'apprendre à connaître d'autres pays. Pour beaucoup aussi, le poste à l'étranger n'est qu'un tremplin pour parvenir à une plus haute situation en Suisse; car l'horizon plus vaste forcément acquis par l'émigrant, et qui, dans la lutte actuelle pour l'existence serait aussi bien nécessaire à bon nombre de ceux qui sont restés au pays, qualifie plus que tout autre le Suisse émigré pour occuper de hautes fonctions dans la mère patrie. Témoin l'ancien bibliothécaire du roi Carol, *Marcel Godet*, actuellement directeur de la Bibliothèque nationale suisse, à Berne, *Bürkli*, qui devint chef des Travaux publics de la ville de Zurich, *Studer*, plus tard directeur des Forces hydrau-

## LES SUISSES AUX ETATS-UNIS



L'ing. Otto Wartenweiler,  
Dr. h. c., de Romanshorn,  
Consul de Suisse à Los  
Angeles, Cal.



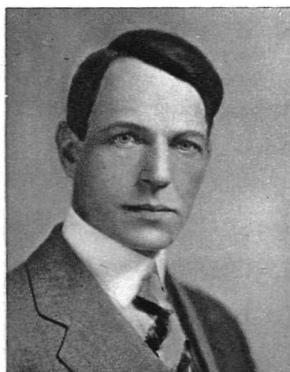
A.-L. Sonderegger,  
d'Appenzell, constructeur et  
inspecteur général des cana-  
lisations de l'Etat et des villes  
de Californie



Fréd.-A. Noetzi, ing.,  
de Zurich, constructeur des  
grands barrages et des usines  
de force motrice de Californie



E.-V. Rickenbacker, de Schwytz, chef  
de la Rickenbacker Motor Co, Inc. of  
Detroit, directeur de la Fokker Air-  
craft Corporation of America, président  
de la U.S.A. Automobile Association



Ing. O.-H. Ammann,  
Dr. h. c., de Schaffhouse, le  
grand constructeur de ponts  
de la Port-Authority à  
New-York



John J. Bernet, de St-Gall,  
président des Chesapeake and  
Ohio, Hocking Valley, and  
Pere Marquette Railways



Rob. J.-F. Schwarzenbach  
(1875-1929), de Zurich, vice-  
président de l'American Silk  
Manufacturers' Association,  
Consul Général de Suisse à  
New-York, de 1927-1929



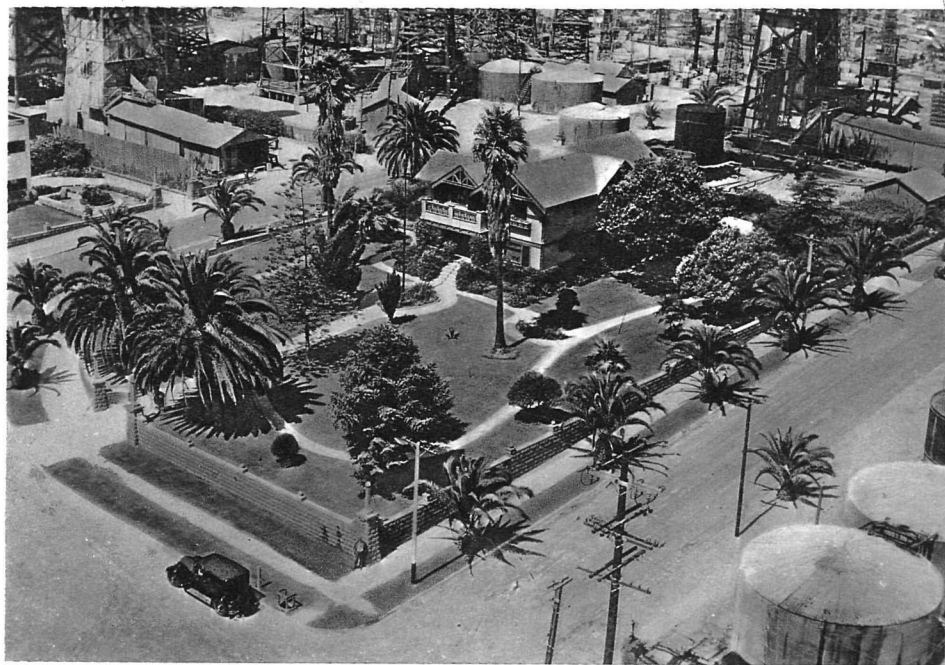
Jacques Huber  
(1851-1918), de Zurich,  
Président de l'American Silk  
Manufacturers' Association



Theodor Wirth,  
de Winterthour, inspecteur  
général des Jardins publics et  
des Parcs de Minneapolis,  
Min.

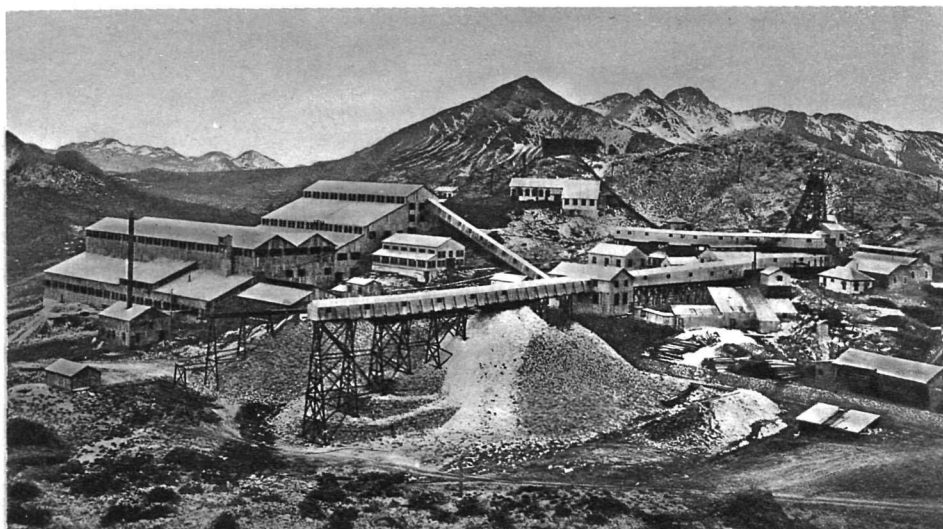


Fort Suter, l'ancienne ferme du Général Joh.-Aug. Suter, est devenu aujourd'hui le Musée historique de l'Etat de Californie

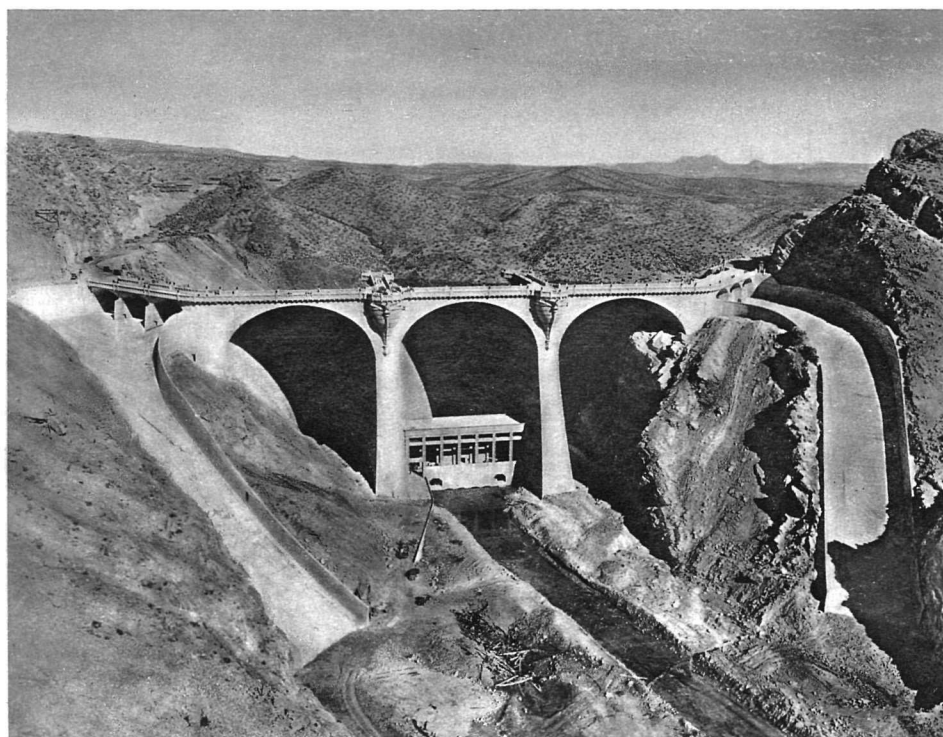


La Maison de Louis Denny, de Giswil (Obw.), Signal Hill, Los Angeles, entourée de tous côtés de puits à pétrole

## INGÉNIEURS SUISSES EN CALIFORNIE



Installations pour l'extraction du minerai d'argent dans les Montagnes Rocheuses, près de City of Telluride, Colorado, à 3000 m. d'altitude, construites d'après les plans et sous la direction de l'ing. Otto Wartenweiler, de Romanshorn, Dr. h. c. de l'University of California, Consul de Suisse à Los Angeles



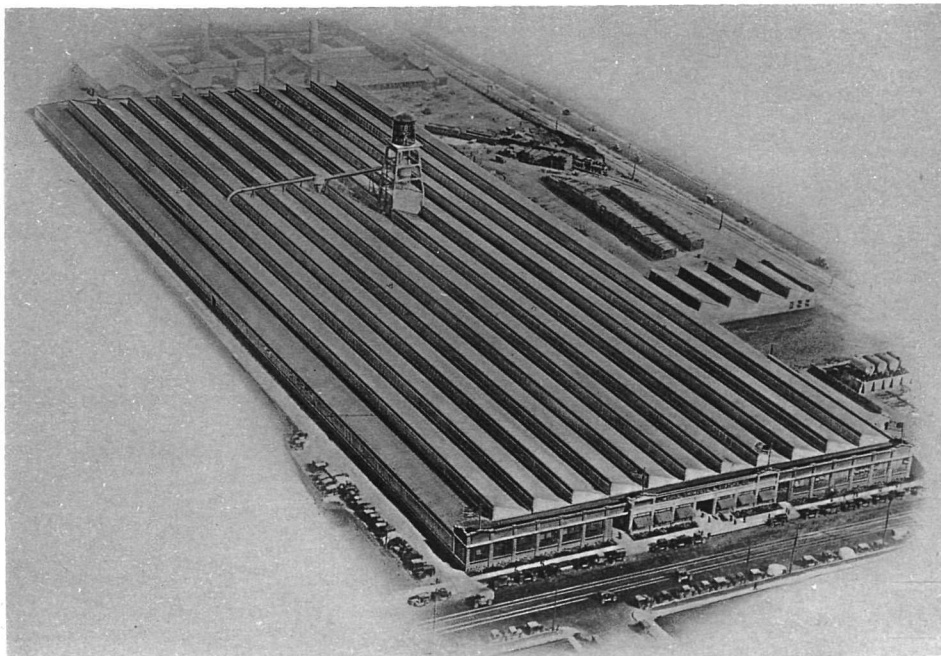
Coolidge Dam en Californie, barrage et forces motrices, construits par l'ing. Fr.-A. Noetzli, Dr. Sc., Los Angeles, secrétaire du comité américain pour la construction des barrages à arches, conseiller technique de divers gouvernements, auteur de nombreux ouvrages sur la technique de la construction des barrages, etc.



CE QU'UN HOMME A RÉALISÉ EN 36 ANS



Dans cette baraque de bois, F. Weber, de Sulz (Arg.), commença en 1900 sa fabrique d'étalages, de planches à démonstration, etc.



Actuellement, ses fabriques, installées selon les derniers perfectionnements, occupent une surface de plusieurs arpents. Elles exportent beaucoup en Extrême-Orient

liques bernoises, etc. Si d'une part leurs qualités intellectuelles et morales rendent les Suisses capables de remplir leur mission à l'étranger, d'autre part il faut reconnaître que, bien souvent, seules la grandeur, la diversité et la difficulté même des tâches qu'ils ont à accomplir sur un plus vaste théâtre leur permettent de développer et de mettre pleinement en œuvre des facultés qui, dans leur patrie, se seraient rabougries.

D'autres nations ont proclamé à tous les vents la part qu'elles ont prise au développement de la Roumanie, vanté leurs mérites et exploité leur prestige politique pour en tirer des avantages économiques équivalents. Les Suisses se sont contentés de porter pendant plusieurs dizaines d'années la chaîne d'honneur donnée par le roi Carol aux rois des tireurs, et d'inscrire dans leur livre d'or, comme témoignage suprême rendu à leur œuvre initiatrice, les paroles du roi Ferdinand visitant une mine de cuivre dans la Dobroudja : « die cheibe Schwyzer ! »

---

## LES SUISSES EN ÉGYPTÉ

par E. Combe, Directeur de la Bibliothèque d'Alexandrie

---

On pourra écrire un jour l'histoire de la contribution des Suisses aux études concernant l'Égypte et de la part effective qu'ils ont prise à son développement économique et social. Je veux dans ce chapitre forcément restreint montrer qu'en Égypte aussi, comme dans d'autres contrées étrangères, les Suisses ont su, au XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècle, à la fois conquérir et conserver une place importante et digne au milieu des compétitions internationales, et maintenir vivace leur amour de la patrie. Après des vues générales sur l'activité des Suisses d'Égypte, je mentionnerai quelques-uns de ceux qui nous ont laissé des souvenirs durables de leur séjour ou qui ont participé effectivement à la vie du pays, auquel ils ont donné même la meilleure partie de leur existence.

Si l'attention des autorités suisses avait été fréquemment attirée, au cours des 50 dernières années, sur la situation particulière et l'importance des colonies suisses d'Égypte, le grand public, hormis quelques intéressés, n'en avait qu'une idée bien vague. Mais cela a changé, depuis la guerre surtout, et, plus particulièrement, depuis cinq ans : nous avons eu tour à tour la visite des Rickli, des De Traz ou des Mittelholzer et Gouzy, — ce dernier tout récemment encore —, qui ont rapporté de leurs voyages, et de leurs enquêtes privées ou officielles, des observations que la presse suisse a en général fidèlement et agréablement reproduites. Cet intérêt s'est enfin manifesté d'une façon plus spéciale en 1929, à l'occasion du voyage de S. M. le roi Fouad I<sup>er</sup>. Les journaux ont parlé alors du présent, de la vie sociale et intellectuelle, active, des Suisses d'Égypte; on a cité et loué beaucoup de vivants, et l'on a bien fait;



qu'on nous laisse aujourd'hui parler surtout de ceux qui ne sont plus, mais dont le souvenir bienfaisant, ou l'œuvre, reste.

\* \* \*

La Suisse est représentée en Egypte par 800 à 900 nationaux, dont la plus grande partie réside au Caire et à Alexandrie et le reste dans les provinces. Ces chiffres n'ont pas beaucoup varié au cours des vingt dernières années. Mais il est impossible de dire à quelle date des groupes importants de Suisses s'établirent en Egypte; il semble qu'en fixant vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle la fondation de quelques maisons de commerce, on ne soit pas très loin de la vérité. En tout cas, c'est alors que les Suisses commencent à s'organiser, comme l'attestent les dates de naissance de leurs premières associations, qui existent au reste encore : « Société Suisse d'Alexandrie », fondée en 1858, « Cercle suisse du Caire » 1864, « Société de Secours d'Alexandrie » et « Société de Secours du Caire » 1869. C'est en 1865 aussi que des requêtes sont envoyées au nom de ces organisations, au Conseil Fédéral, demandant que la Suisse soit officiellement représentée en Egypte. En 1869, le Gouvernement Fédéral accepta l'invitation du Vice-Roi aux fêtes de l'inauguration du Canal de Suez; une « ambassade » suisse officielle vint en Egypte; elle était composée de MM. Karrer et Fierz, membres du Conseil National, colonel Rieter, Gustave Revillod, major Brun, attaché militaire, et de plusieurs secrétaires ou attachés civils, comme MM. Guisan, ingénieur de Lausanne, et le secrétaire de Revillod, Marcuard. Revillod, en particulier, nous a laissé le récit de cette expédition; il signale l'accueil que les Suisses leur réservèrent et l'activité de leurs négociants, comme *M. de Planta*, à Alexandrie, ou de leurs architectes, comme Janneret et Jacques Lepori, qui faisaient d'importants travaux pour le Gouvernement égyptien. Le Vice-Roi reçut la délégation suisse et parla « des moyens les meilleurs de rendre plus fréquentes et plus intimes les relations de la Suisse et de l'Egypte ». Cette période est en effet marquée par une vie intense, quoiqu'un peu factice. Des Suisses avaient été consultés pour des améliorations dans l'enseignement, en particulier *V.-Edouard Dor* de Vevey, qui, après la publication d'un ouvrage sur l'Instruction publique en Egypte, entra au service du Ministère et devint inspecteur général des écoles civiles égyptiennes. C'est lui qui élaborait le premier projet de création de l'Ecole Normale du Caire et collabora activement au vaste plan d'enseignement du Gouvernement. Il mourut en 1880 et ne vit par conséquent, ni l'échec de ces tentatives nouvelles, ni leur reprise par de nouveaux venus, après les troubles de 1882. Lorsque le calme se rétablit, les Suisses devinrent sans doute plus nombreux, leur activité fut plus variée, surtout à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle, et de nouveaux groupements se formeront, plus près de nous, comme : le « Club Nautique Suisse d'Alexandrie », fondé en 1911, « Helvetia » 1928, association charitable de dames, « Commission Commerciale » au Caire et

à Alexandrie, 1917; « Ecole suisse d'Alexandrie » 1920, qu'on peut rattacher à l'Ecole suisse ouverte en 1878 par *Auguste Jacot*; mais cette dernière était une institution purement privée, ouverte à tous. « L'Anglo-Swiss Hospital » d'Alexandrie et l'« Hôpital des Diaconesses » au Caire ont été soutenus financièrement par les Suisses, qui ont encore leur mot à dire dans l'administration et y ont un médecin en titre; enfin l'« Eglise Evangélique » du Caire et l'« Eglise Protestante » d'Alexandrie sont toutes deux soutenues par les Suisses et sont administrées par deux pasteurs suisses. Mentionnons encore parmi ces œuvres sociales le « Home International » pour jeunes filles, qui est presque une œuvre entièrement suisse. En y ajoutant les groupes de la NSH et l'« Ecole Suisse » du Caire, qui vient d'être créée, nous aurons une liste complète des associations patronnées et subventionnées par les Suisses en Egypte.

On peut déjà voir que l'activité déployée est aujourd'hui variée; l'image, que présente la colonie, est assez exactement celle des divers milieux sociaux de la patrie.

Pour le commerce et l'industrie, les statistiques du Gouvernement sont suggestives. Si le total des importations venant de Suisse dépassait ces dernières années les 600 mille livres égypt., le montant des exportations vers la Suisse atteignait presque les 3 millions de livres. Le mouvement général du commerce entre les deux pays est donc intense et donne lieu à des transactions importantes. A ces échanges, tout d'abord aux importations, participent directement un grand nombre de Suisses importateurs ou agents généraux des maisons mères. La Suisse nous envoie surtout des fromages et du lait condensé et stérilisé, des souliers, des chocolats et des confitures, des porcelaines et des faïences, des produits chimiques, des tissus et textiles, et tous les produits de la métallurgie, machines et appareils électriques, moteurs, enfin l'horlogerie. L'industrie suisse a gagné ici une belle place au milieu de luttes qui furent souvent, je crois, épiques. La quantité et la qualité des machines importées, ou des installations électriques et mécaniques faites, surveillées par des ingénieurs, des techniciens et des monteurs suisses, sont connues et hautement appréciées. Il faut citer le rôle important que jouent dans l'économie générale de ce pays essentiellement agricole, et dans sa vie sociale, les moteurs livrés ou les travaux exécutés par des maisons comme les Sulzer, Brown Boveri, Oerlikon ou la Fabrique Suisse de locomotives, tant pour le Gouvernement que pour les particuliers : pompes pour l'irrigation et le drainage, installations d'eau potable, centrales électriques ou installations frigorifiques; machines pour usines d'égrenage du coton, meuneries ou brasseries; machines motrices pour briquetteries ou usines de ciment, imprimeries, filatures, chalands ou remorqueurs.

Quant à l'exportation vers la Suisse, elle est presque entièrement absorbée par le coton, et là encore les maisons suisses d'Alexandrie jouent un rôle considérable sur la place. Il faut dire que, dans ce domaine, le Suisse a, paraît-il, un flair spécial comme classificateur des variétés de coton cultivées.

Nos hommes d'affaires ont donc créé des centres suisses d'activité, à la base desquels on trouve le labeur acharné et une technique avisée. Mais d'autres dirigent des entreprises étrangères; on a vu, par exemple, un *Masson*, directeur du Crédit Lyonnais à Alexandrie, ou un *Albert Nourrisson* gérer plusieurs entreprises industrielles ou agricoles au Caire ou en province. La direction et l'administration des grands hôtels du Caire et de la Haute-Egypte sont entre les mains des Suisses, qui leur ont donné ce caractère parfait d'organisation qu'on reconnaît à l'hôtellerie suisse et que recherche le touriste le plus exigeant.

A côté de ces commerçants et de ces techniciens, le corps médical a compté des hommes comme le *Dr Hess* du Caire, dont l'influence bienfaisante était reconnue et n'est pas oubliée; à Alexandrie, le *Dr J. Schiess Pasha* fut médecin en chef de l'hôpital du Gouvernement et vice-président de la Commission municipale; à ce double titre, il joua un rôle important dans la vie alexandrine. Aujourd'hui aussi les médecins suisses sont des praticiens habiles et appréciés. Le Gouvernement a confié à la science suisse l'organisation de son sanatorium de Helouan près du Caire.

Les administrations de l'Etat ont employé des Suisses aux Travaux Publics ou surtout dans les diverses écoles. C'est encore le cas aujourd'hui, bien que leur nombre tende à diminuer puisqu'on veut de plus en plus se passer de la collaboration directe de l'étranger. On a fait appel à nos Universités pour remplir certains postes de la Faculté des Sciences de l'Université égyptienne et surtout organiser l'Ecole polytechnique. Enfin, si l'on peut parler de fonctionnaires en songeant aux juges des tribunaux mixtes, deux Suisses y ont une place très honorable, ce qui est d'autant plus à noter que les traités internationaux n'exigeaient pas que la Suisse y eût des représentants.

\* \* \*

Plusieurs Suisses ont leur place marquée dans l'histoire particulière de l'Egypte; ce sont surtout, *J.-L. Burckhardt*, de Bâle, mort au Caire en 1817; *Ferdinand Perrier*, de Fribourg, en 1829-1830 aide de camp d'Ibrahim Pacha, le conquérant de la Syrie; *Werner Munzinger* Pacha, d'Olten, mort en 1875, gouverneur de l'Afrique Equatoriale Egyptienne; *Victor Nourrisson Bey*, directeur de la Bibliothèque municipale d'Alexandrie, mort en fonctions en 1916. D'autres ont fait dans ce pays des études si importantes, que leurs noms ne peuvent être séparés de celui de l'Egypte; ainsi, l'arabisant *van Berchem* et l'égyptologue *Naville*, tous deux de Genève. Une partie de l'œuvre du peintre vaudois *Gleyre* ne s'explique que par son séjour en Egypte en 1835; son voyage en Orient est plein d'intérêt, plus particulièrement ses lettres d'Egypte, qui jettent une vive lumière sur ses portraits d'Orientaux et sur quelques-unes de ses grandes compositions. De même pour le peintre et dessinateur neuchâtelois *K. Girardet*, en 1842. Il faudrait aussi rappeler le souvenir des soldats appartenant aux *régiments de Roll et de Watteville*, du Service étranger, qui participèrent aux luttes anglo-françaises et anglo-turques de

1798, 1801 et 1807; ou l'activité missionnaire d'un *Samuel Gobat*, apôtre des Abyssins, évêque de Jérusalem (1799-1879).

Bornons-nous aux courtes biographies qui suivent.

### Jean-Louis Burckhardt (1784-1817)

Jean-Louis Burckhardt, né à Lausanne en 1784, est le premier des explorateurs suisses du XIX<sup>e</sup> siècle. Après des études en Suisse et en Allemagne, il part pour Londres en 1806 et entre en relations avec la Société Africaine, fondée en 1788 pour favoriser l'exploration de l'intérieur de l'Afrique. Il offre ses services, afin de continuer le voyage de Hornemann, qui n'avait pas réussi à passer de l'Égypte au Niger, à travers la Tripolitaine. Sa proposition acceptée, il se prépare aussitôt, étudie l'arabe aussi bien que diverses sciences utiles à un voyageur. Il s'entraîne même aux duretés de l'existence, ce qui fut une erreur, laisse croître sa barbe, et prend le costume oriental.

Le 14 février 1809, il part pour Malte, d'où il s'embarque pour la Syrie sous le nom de Chaykh Ibrahim. Arrivé à Halep, où il sera l'hôte du consul anglais Barker, il fera pendant trois ans des voyages dans le Liban, le Haurân, à Damas ou le long du lac de Tibériade, observant le pays et ses habitants, les coutumes et explorant divers sites antiques. Le 18 juin 1812, il quitte Damas pour le Caire, visite des ruines inconnues, reste plus de trois semaines à Kerak, à l'est de la Mer Morte, avant de pouvoir continuer son voyage; puis il vend sa monture et repart, à pied avec un bédouin et sa famille, chacun poussant devant soi quelques moutons. Dès qu'il put se procurer un chameau, il avança plus rapidement et, arrivé à l'est du Sinaï, il se joignit à une caravane qui se rendait au Caire. Le 4 septembre, il arrive en Égypte, dépouillé de tout et ses vêtements en lambeaux.

Mais pendant ces trois ans, Burckhardt avait déjà fait une belle moisson de renseignements, perfectionné sa connaissance purement théorique de l'arabe et des mœurs orientales et visité pour la première fois des lieux inconnus aux Européens. On lui doit la première connaissance du pays entre la Mer Morte et le golfe d'Akaba; celle de l'étendue et de la forme de ce golfe; de la conformation topographique et l'étendue de Hauran; du site d'Apamée sur l'Oronte, de Pétra et la structure générale du Sinaï.

Burckhardt, désappointé d'apprendre au Caire qu'il ne pourra exécuter les instructions reçues, car en 1812 les communications par caravanes avec l'intérieur de l'Afrique sont interrompues, décide de continuer ses recherches en Égypte, ou dans le voisinage, comme il l'avait fait en Syrie. En janvier 1813, il part pour la Haute-Égypte, mais ne peut dépasser la 3<sup>e</sup> cataracte. Il se promène cependant le long du Nil et dans le désert; puis, en 1814, il accompagne une caravane de marchands au Sennar; enfin, avec une autre caravane, il traverse les déserts et atteint le 30 juin Souâkin sur la Mer Rouge. Au cours de ces randonnées, il recueille une foule d'observations sur la Nubie et ses monuments, en particulier sur les anciennes églises chrétiennes.

De Souâkin, Burckhardt passe la mer et débarque le 15 juillet 1814 à Djedda, le port de la Mecque. Sa santé était délabrée et ses moyens d'existence fort précaires. Il écrivit à Mohammed Aly, qui guerroyait alors contre les Wahhabites et séjournait près de la Mecque. Le vice-roi de l'Egypte lui envoya des secours, ainsi qu'un dromadaire. Arrivé en août à Taïf, résidence de Mohammed Aly, il fut bien reçu; mais il sentait qu'on le suspectait d'espionnage et de n'être musulman qu'en paroles, car on le sait d'origine, sinon de naissance, anglaise. Une discussion avec les savants de la Mecque les convainc qu'il est non seulement bon musulman, mais fort instruit dans la littérature arabe et toutes les questions de jurisprudence. Le 9 septembre, il arriva à la Mecque, accomplit les rites du pèlerinage et retourna à Djedda pour compléter son équipement. Rentré à la Mecque, il se logea dans de meilleures conditions que précédemment et se mêla aux pèlerins étrangers, travaillant autant que la fatigue et les privations le lui permettaient. Il ne put, à cause des incursions Wahhabites, arriver que le 27 janvier 1815 à Médine, la ville du prophète. Mais il y fut si malade, qu'il perdit même un jour tout espoir de sortir de l'Arabie, soucieux aussi de savoir ce que dirait le Comité de Londres, qu'il eût pris lui-même l'initiative d'un tel voyage. Dès qu'il put se lever, il gagna la côte et s'embarqua en mai sur un petit voilier, avec des pèlerins, dans des conditions de malpropreté insupportables. Il se fit déposer au sud de la péninsule du Sinaï, prit un chameau, se reposa dans le désert, dont l'air vivifiant le fortifia, et parvint au Caire en juin. Il ne se rétablit complètement de ses fatigues qu'au bout de quelques mois, en séjournant à Alexandrie, ou dans le delta du Nil, mettant en ordre ses notes de voyage. Sa description de Médine est incomplète, puisqu'il y fut malade; mais celle de la Mecque est fort importante, et les renseignements circonstanciés qu'il nous donne sur les cérémonies du pèlerinage et sur les coutumes des Arabes sont plus exacts que tout ce qu'on avait publié jusqu'alors.

En janvier 1816, il fuit la peste et vit dans le Sinaï. Il n'a pas oublié que son but est l'intérieur de l'Afrique. Mais lorsqu'il apprit qu'une caravane partirait en décembre 1817, c'était trop tard; car la dysenterie dont il souffrait l'enleva le 17 octobre.

Tout ce qui a été publié sous son nom le fut après sa mort, par les soins de la Société de Londres. Ses récits de voyage en Syrie, en Nubie et en Arabie, portent la marque du bon sens, de la simplicité et de l'exactitude. Il s'était tellement familiarisé avec la langue arabe et les mœurs orientales, qu'on ne pouvait douter qu'il ne fût musulman. Sa mort fut très sensible à tous ses amis d'Egypte, qui appréciaient la noblesse de son caractère, sa modestie, sa persévérance, son dévouement. Au milieu de ses voyages, il n'oubliait pas la Suisse, comme ses lettres en font foi. Il fut enterré dans le cimetière musulman du Caire, près de la porte appelée Bâb-el-Nasr; un tombeau modeste fut élevé sur sa tombe quelques années plus tard, et complètement refait en 1876 par les soins de la Colonie suisse du Caire. Tout n'a pas encore été dit sur cet homme remarquable.

## W. Munzinger (1832-1875)

Werner Munzinger, né à Olten, fit ses études à Berne, où son père Joseph Munzinger se transporta, lorsqu'il fut nommé conseiller fédéral. Entré à l'Université, il suivit des cours de linguistique, de philosophie, d'histoire et de géographie. Il avait une passion d'apprendre, et son imagination ardente se réveillait à la lecture des histoires orientales ou des récits de voyage. Son désarroi moral était grand, car son père aurait voulu qu'il fût de la médecine. Très timide, il chargea son frère de changer la décision paternelle. Lorsqu'elle fut acquise, il se lança avec ferveur dans ses études d'orientalisme. Il travaille en Allemagne et en France, et sent bientôt, comme beaucoup d'autres après lui, le besoin d'une pratique réelle des langues orientales et d'un contact vivant avec l'Orient.

Il part pour l'Égypte en 1852, sans but bien défini, et, ses ressources épuisées, il ne dédaigne pas d'accepter une place dans une maison suisse de commerce, à Alexandrie, en 1853. On l'envoie avec des marchandises dans la Mer Rouge, et parvenu à Massawa, il explore les confins de l'Abyssinie. Cette contrée étant inconnue en Europe, il décide de l'explorer, rentre en Égypte, liquide les affaires de sa mission et part pour Massawa avec des marchandises.

Il commença alors déjà à rédiger divers mémoires et se mit à l'étude des dialectes abyssins. Il s'installe à Keren et vit du produit de ses échanges commerciaux. Il parcourt le pays, bien vu partout, donnant des conseils pratiques, tranchant des différends, vivant en bons termes avec les nobles du pays, et épouse la fille de l'un d'eux. Entre temps il voyage en Égypte, à Djedda et Massawa. Ses lettres montrent l'enthousiasme que lui procure cette existence. Ses mémoires paraissent à Paris ou en Allemagne, par les soins de J.-M. Ziegler, de Winterthour, ami de sa famille, qui sera toujours pour Werner un ami paternel et un conseiller précieux.

En 1861, il participe à l'expédition, organisée par Th. von Heuglin, pour retrouver Vogel, disparu dans le Wadai. Il arrivera à Khartoum en mars 1862; il atteindra même El-Obeid au Kordofan.

En 1863, il put retourner en Suisse, ce qu'il désirait depuis longtemps. Mais en novembre de la même année, il est de nouveau sur les frontières de l'Abyssinie. Sa connaissance des lieux et des habitants était si appréciée des Européens habitant ces régions et des voyageurs, que, sur leurs recommandations, la France le nomme vice-consul à Massawa en 1864. L'année suivante, l'Angleterre lui confie le consulat anglais du même poste, et Munzinger parcourt la région avec le résident anglais d'Aden. Il dresse des cartes de la région et rédige des rapports si importants, que lorsque le général Napier débarque, en 1867, pour délivrer les missionnaires anglais arrêtés sur l'ordre du négus Théodore II, il n'a qu'à suivre les indications de Munzinger; Werner fut à la fois le guide, l'interprète et le chef du ravitaillement de l'expédition. Il rendit alors des services exceptionnels, qui furent un peu légèrement appréciés.



Son attitude dans le conflit lui attira l'hostilité d'une partie de la population. Tombé dans une embuscade, il fut grièvement blessé et se rendit à Aden en 1869 pour se faire opérer. Invité par le résident anglais, il profita de ce séjour pour explorer les régions de l'Arabie du sud.

Il rentre à Massawa fin 1870 et le Gouvernement égyptien le nomme gouverneur de Massawa, puis en 1872 de Souâkin et enfin gouverneur général du Soudan oriental, de tous les pays situés entre le Nil et la Mer Rouge.

Son administration fut toute pacifique; droit et patient, il ne recourait à la force qu'en cas de besoin. Il prenait toutes les mesures propres à développer le pays, à améliorer l'existence des habitants, leur procurait de l'eau par des travaux appropriés, perfectionnait les cultures, en introduisait d'autres; il assurait la sécurité des routes qu'il construisait et installait le télégraphe. Au milieu de ces occupations absorbantes, il n'oubliait pas la science; il saisissait toutes les occasions pour se remettre en route, s'occupant de recherches historiques ou linguistiques, dont le but social était constamment devant ses yeux : tenter de modifier et de rénover la mentalité des populations confiées à sa garde.

En 1875, il mit Berbera sous la domination égyptienne, ce qui provoqua l'hostilité du roi du Tigré. Les rapports entre les deux voisins devinrent très tendus, et en novembre, au moment où les opérations militaires ordonnées par le gouvernement égyptien commençaient, Munzinger tomba dans une embuscade et fut massacré. Harcelés, les débris de son escorte purent gagner la côte; mais son secrétaire et ami *Haggenmacher* de Brugg mourut dans cette terrible retraite.

C'est ainsi que cette vie « si précieuse à la science », comme le dit le général Stone Pacha, chef d'Etat-Major de l'armée égyptienne, fut enlevée à son pays d'adoption. Le portrait de Munzinger a été donné à la Société de Géographie du Caire par notre compatriote Bircher, négociant de digne mémoire, mort aussi au Caire, il y a quelques années. Dor Bey, mentionné plus haut, fit l'éloge de Munzinger à la Société de Géographie.

Les lettres de Munzinger, comme celles de Burckhardt d'ailleurs, éclairent singulièrement les mémoires publiés sous leurs noms. Tous deux étaient doués des dons les plus éminents, Burckhardt, plus savant que véritablement actif, au sens social du mot; Munzinger, plein de vie et d'enthousiasme, se donnant cœur et âme à la tâche qu'il avait entreprise. Mais ils étaient tous deux droits et sincères, et n'avaient rien de l'aventurier, ce terme méprisant qu'on a injustement employé à leur égard.

### Max van Berchem (1863-1921)

Après un baccalauréat ès lettres à Genève, des études orientales en Allemagne et en France imprimèrent immédiatement à ses recherches un souci de méthode et de précision, qui caractérisera tous ses travaux. C'est de 1886 à 1891 que se précisera sa pensée.

Dans sa thèse de Leipzig sur un sujet à peu près nouveau : « La propriété territoriale et l'impôt foncier sous les premiers Khalifes. Etudes sur l'impôt du Kharag », 1886, il précisa avec tant d'autorité le sens du terme Kharag, en montra si bien la valeur et traça si nettement les origines du système fiscal musulman, qu'on sentit aussitôt un maître.

Un premier voyage en Orient en 1886, un second en 1888, un troisième consacré au Caire en 1889-1890, orienteront définitivement Van Berchem vers ce qui sera son œuvre : la copie et l'explication des inscriptions arabes, pour en faire la base des recherches sur le développement historique des peuples musulmans. Aussi, dès son retour en Europe, le projet d'un grand recueil des inscriptions arabes se précise, et il l'expose dans sa fameuse *Lettre* à M. Barbier de Meynard, parue dans le *Journal Asiatique* de Paris, en 1892. Il sent la nécessité de jeter aussi bien un cri d'alarme qu'un appel d'avertissement et de direction aux savants du monde entier : les monuments musulmans sont négligés; leurs ruines, magnifiques encore, ne seront bientôt plus que des vestiges informes d'un glorieux et artistique passé, et leurs inscriptions historiques disparaissent sous la couche des stucs modernes, ou surtout sous les coups de marteau des ignorants. Il faut immédiatement relever tous les textes gravés sur les mosquées, les tombeaux, les châteaux-forts, les tours ou les ponts; photographier les monuments, les mesurer et les dessiner; explorer toutes les régions musulmanes; étudier les nombreux objets mobiliers qui ornent les musées et les collections particulières; publier ces textes systématiquement, de façon à en faire un commentaire vivant des institutions musulmanes. Cette collation devait enfin servir à classer les monuments arabes, à les inventorier et à les dater, donc à jeter les bases d'une étude scientifique des arts musulmans.

Voilà l'œuvre à laquelle Van Berchem a attaché son nom, par tous les travaux publiés depuis 1891; et c'est dans ce but unique qu'il fit encore de nouvelles explorations en Syrie, 1892-1895, au Caire de nouveau, ainsi qu'à Jérusalem, 1913-14, puis encore au Caire, 1920-21. C'est au retour de ce dernier voyage qu'il succomba épuisé.

Il bâtit donc le fameux « Corpus Inscriptionum Arabicarum », et il pouvait mener à chef une telle entreprise, grâce à ses admirables qualités de chercheur, de savant, d'artiste, et à sa grande connaissance de la langue arabe. Il releva une quantité de textes inédits et corrigea des copies fautives. Mais, sentant l'énormité de sa tâche, il confia à d'autres le soin de publier sous son contrôle des séries de textes, dont il possédait les copies, ou ceux que d'autres voyageurs avaient trouvés. Car les documents affluaient chez lui.

Au travers de l'œuvre immense de Van Berchem, on voyage du Maroc en Egypte, de l'Asie Mineure en Perse ou vers la Chine, de Jérusalem à la Mecque. Institutions religieuses, politiques et militaires, textes de fondation, droit, coutumes, tout est expliqué avec une science et une pénétration admirable; les mouvements artistiques sont dessinés avec délicatesse. Et de tout cela

ressort la vie lumineuse des souverains orientaux, dont les noms, les titres et les fonctions, les beaux objets d'art, attestent, avec leurs monuments, la splendeur d'une civilisation qui, au travers des croisades et des guerres qui jetèrent l'Orient contre l'Occident, a laissé de multiples traces dans nos arts européens.

Van Berchem est celui qui a restitué véritablement aux monuments de l'Égypte en particulier, et à leurs inscriptions, comme aux objets d'art des souverains de l'Islam, leur valeur artistique et historique.

Voilà pour le savant ; ses plus petits travaux, ses comptes-rendus, fixaient des questions de principe et de méthode : il a donné les lois et les règlements de l'archéologie musulmane.

L'homme n'était pas inférieur au savant, dont l'exemple était un stimulant et un modèle. « La bonne volonté ne suffit pas, m'écrivait-il ; il faut travailler avec patience et méthode.... Vous verrez de plus en plus, en avançant dans la vie, que ce qui fait le prix d'un travail, c'est beaucoup moins le sujet que la méthode, et qu'une bonne méthode peut s'appliquer à n'importe quoi... Ne pas faire de la besogne rapide, que j'ai en horreur ». Foncièrement pacifique, mais nullement pacifiste, il souffrit cruellement des froissements provoqués par la guerre. Comptant toujours sur une entente complète entre tous ses collaborateurs, il crut voir « l'effondrement de toute une vie de préparation scientifique et internationale », au moment où il sentait ses forces décliner. Pendant son dernier séjour au Caire, bien qu'il connût la ville mieux que quiconque, il la parcourait encore en tous sens : « Je m'amuse, disait-il, comme un enfant à revoir tant de choses vécues autrefois ». Je ne l'ai jamais entendu dire un « je sais bien » ou « c'est faux », de ce ton doctoral qui vous démonte. Les musulmans qui le connaissaient savaient sa science et sa bonté, car il avait pénétré bien des mystères de leur pensée : « Agir avec beaucoup de tact, disait-il, soit avec eux, soit dans les restaurations. Tout conserver si possible sur place, ne rien briser, ni objets, ni traditions, mettre partout de l'huile... » Et cela, il le faisait avec chacun.

Quand on ouvre sa dernière œuvre sur Jérusalem, on y voit avec une précision et une profondeur étonnantes le résumé de toute sa pensée et de toutes ses recherches, l'exactitude de ses informations et le scrupule avec lequel il travaillait.

Mieux qu'Horace, il aurait pu dire : j'ai élevé un monument plus durable que l'airain, plus haut que les Pyramides. En travaillant au Musée d'Art et d'Histoire de Genève, où M<sup>me</sup> Van Berchem a voulu que soient déposés ses dossiers et sa belle bibliothèque, on croit, en parcourant ses notes, le revoir à vos côtés, guidant vos pas d'un geste doux et paternel.

### Edouard Naville (1844-1926)

Edouard Naville a été la gloire de l'égyptologie suisse. Dès 1883, ayant déjà derrière lui une œuvre importante, il fut attaché à la société anglaise

« The Egypt Exploration Fund », et il passera presque tous ses hivers en Egypte jusqu'en 1914, fouillant quelque site antique, dont il mettait ensuite en œuvre les résultats obtenus, dans les publications de la société.

Il explora Pithom et Gosen sur la route des migrations vers la Palestine, puis Bubastis, dans la même région. Mais, dès 1893, la Société Anglaise porta tous ses efforts sur le site connu sous le nom de Dêr-el-Bahri, en Haute-Egypte. C'est là, au pied de la colline où sont les tombeaux des rois, dans la nécropole de Thèbes, que Naville et ses collaborateurs s'établiront pendant plus de douze années, fouillant ce site antique chaque hiver. Ce travail dura jusqu'en 1907 et se termina par la publication de 6 grands volumes. Les rampes donnant accès aux diverses parties du temple, les vastes cours, furent déblayées des décombres qui les couvraient, les colonnes dégagées et consolidées, les bas-reliefs protégés. Puis Naville s'attaqua aux ruines situées plus au sud, dégageda de nouveaux édifices et trouva la fameuse vache Hathor, un admirable morceau de sculpture égyptienne.

De 1913-1914, il travailla encore à Abydos.

Ce sont là travaux de fouilleur et d'archéologue sur le terrain. Mais, tandis qu'en Europe il mettait au net ses notes prises en Egypte, aidé de M<sup>me</sup> Naville de Pourtalès, qui fut pour lui une aide aussi intelligente qu'habile dessinatrice, il envoyait encore à plusieurs revues des mémoires importants sur l'histoire pharaonique.

Vers la fin de sa vie, il s'attaqua à la critique biblique et suscita de très vives controverses.

Naville eut une production scientifique considérable. Son autorité était reconnue; et l'on prétend, de sources sûres, que lorsqu'en 1887 Maspéro quitta pour quelques années la direction du Musée égyptien du Caire, Naville avait toutes ses sympathies; la politique ne permettant pas qu'on abandonnât la règle admise comme évidente de nommer un directeur français, Naville ne fut pas élu.

On sait que Naville consacra aussi une grande partie de son temps à de nombreuses œuvres sociales et d'utilité publique, nationales et étrangères, et que pendant la guerre il remplit plusieurs missions comme membre du Comité International de la Croix-Rouge.

Pour les Suisses d'Egypte, Naville était un passant, très lointain et très digne. Pour moi, je garde le souvenir très vivant de ma première visite du Musée égyptien que je fis sous sa direction, il y a 21 ans, deux jours après être fraîchement débarqué en Orient. Avoir pour guide un homme de 65 ans, encore alerte, c'est une belle leçon pour les jeunes, vite lassés et souvent peu commodes.

## Victor Nourrisson Bey

Le nom de Victor Nourrisson est intimément lié à la fondation de la Bibliothèque Municipale d'Alexandrie. En effet, c'est grâce aux efforts de diverses

personnalités européennes que la bibliothèque fut créée. Parmi ces promoteurs, on trouve, à côté de Nourrisson, un autre Suisse aussi, *F.-W. Simond*, avocat, mort il y a un an en Suisse, où il s'était retiré, ancien bâtonnier de l'Ordre des Avocats d'Egypte. Les revues alexandrines de 1890 à 1892 sont pleines d'articles sur la « question de la bibliothèque ». Nourrisson en particulier insiste et revient à la charge; il montre l'utilité et la nécessité d'avoir une bibliothèque dans une ville comme Alexandrie. Comme la municipalité vient d'être créée, il met en évidence le devoir qu'elle a, à défaut de l'Etat, d'organiser et de soutenir une institution sociale de ce genre. Il rappelle que la richesse d'une nation, d'une ville, ne se mesure pas uniquement à la balance d'un chef comptable, mais que le travail intellectuel et artistique doit aller de pair avec les préoccupations matérielles, pour obtenir cette aisance et ce progrès que tous recherchent.

Ce mouvement d'opinion, suscité par Nourrisson et ses amis, fut tel, que la Municipalité décida la création d'une bibliothèque en 1892, et nomma Nourrisson bibliothécaire.

Ce choix était justifié, car l'instruction de Nourrisson était très étendue et son érudition considérable. Les revues d'alors, il en fonda et en dirigea plus d'une, publiaient ses vers, ses articles de littérature ou d'histoire, ses études musicales. Il était aussi connu comme pédagogue. Il fut donc là véritablement à sa place comme le guide de la jeunesse studieuse. Il soutint avec le plus parfait désintéressement les diverses institutions littéraires et scientifiques de la ville.

Nourrisson avait l'esprit largement ouvert à toute pensée élevée, de quelque pays qu'elle vînt. Lorsqu'il mourut en 1916, il fut vivement regretté par les Alexandrins, qui l'avaient vu à l'œuvre pendant 24 ans.

\* \* \*

Ce sont là, je crois, très brièvement données, les grandes lignes et les valeurs de l'activité des Suisses en Egypte, qui dessinent assez exactement l'importance des échanges entre les deux pays, et soulignent l'intérêt qu'ils ont à les développer.

Pénétration toute pacifique, commerce, industrie, professeurs, médecins, savants !

Vous tous, qui avez donné le meilleur peut-être de vous-mêmes à ce pays, qui vous êtes dévoués aux malheureux et aux déshérités, vous dont l'histoire ne parlera pas, héros anonymes du devoir; c'est à vous aussi que je pense en écrivant ces lignes. Suisses ignorés, qui espérez un jour revoir aussi vos montagnes, et qui défendez votre patrie, sans éclat, mais sans défaillance, ayez bon courage. Et vous, qui êtes morts sur la terre étrangère, dormez en paix.

#### NOTES

Je me permets de renvoyer le lecteur intéressé aux articles que j'ai publiés sur « Les Suisses d'Egypte » dans le « Bulletin de la Colonie Suisse d'Alexandrie », années I à V, 1925-1929. Ces notices doivent servir de cadre à plusieurs livres en préparation; j'ai

en effet déjà poussé assez loin quelques monographies, que l'éloignement ou des travaux plus urgents ne m'ont pas permis de terminer.

Ajouter aux notes bibliographiques de ces articles, le volume suivant :

LAMON, *La Société Suisse d'Alexandrie*. Notice historique, par Henri Lamon. In-8°, de 167 pages. Alexandrie, 1919.

Sur Dor Bey, que mes articles n'ont pas mentionné, voir :

DOR, *L'Instruction publique en Egypte*, par V. Edouard Dor, docteur en philosophie. In-8°, de II-399 pages. Paris. Septembre 1872. (La préface est datée : Vevey, juin 1872.)

V. DOR, *Die medizinischen Studien in Aegypten*, dans « Wiener Medizin. Wochenschrift », XXIII, 1873, p. 135 ss. 159 ss.

S.-E. Riaz Pacha, président du Conseil des Ministres, fit l'éloge de Dor, voir sa notice nécrologique, dans le « Bulletin, Soc. Khédiv. de Géogr. du Caire », 1<sup>er</sup> série, nos 9-10 août-novembre 1880, p. 77-80.

---

## LES SUISSES AUX ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

par A. Lätt, Zurich

---

Chacun reconnaît que l'histoire des Suisses à l'étranger attire trop peu l'attention des chroniqueurs d'aujourd'hui. On oublie, en effet, que, maintenant encore, un Suisse sur dix au moins vit à l'étranger, et que, parmi les adultes établis au pays, il en est au moins un sur cinq ayant passé, au dehors, une partie plus ou moins importante de son existence. Ceux dont nous savons encore le moins, proportionnellement parlant, sont nos compatriotes d'Amérique, quoiqu'ils forment, depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, le plus gros contingent des émigrés.

Jusqu'à ces derniers temps, partir pour l'Amérique signifiait, d'une part, couper définitivement tous les ponts derrière soi, et, d'autre part, s'adapter le plus rapidement possible aux conditions de vie de la nouvelle patrie. De plus, la distance qui séparait l'émigré de son pays, la rupture absolue avec le milieu linguistique, avec la vie et la culture de son lieu d'origine, joints à une faculté d'assimilation particulièrement grande chez les Suisses faisaient que, dans la plupart des cas, les enfants de la première génération nés à l'étranger n'étaient déjà plus des Suisses, mais des Américains au cent pour cent. Aucune école suisse ne vint mettre un frein à cette absorption. Les colonies agricoles essentiellement suisses étaient trop rares ou trop petites pour être à même de maintenir longtemps le caractère national de la communauté. Quant à l'action exercée par les journaux suisses, par le service consulaire et par la représentation diplomatique, elle n'intervient que de façon trop insuffisante pour être efficace, les journaux, déjà simplement parce qu'ils arrivent avec trop de retard, la représentation officielle, parce qu'elle ne correspond pas à certains besoins et qu'elle est chargée de tâches qui vont à l'encontre du résultat désiré (prélèvement de la taxe militaire !). Les sociétés suisses elles-mêmes, qui, en d'autres pays, sont de précieux foyers de l'esprit traditionnel, ont, en Amérique, plus de



peine que partout ailleurs à remplir leur mission, surtout à cause de la question des « *Conflicting Loyalties* ». Tandis que, dans les pays d'Europe, le Suisse à l'étranger reste toujours un étranger, donc un être plus ou moins indésirable, en Amérique, on met la main sur lui dès le premier jour comme candidat à la naturalisation, et il se trouve bientôt muni de tous les droits et responsabilités du citoyen. Remarquons qu'autrefois, beaucoup de communes s'estimaient heureuses de voir certains de leurs ressortissants prendre le chemin de l'Amérique; nous nous réjouissons aujourd'hui, par contre, lorsque nous rencontrons, chez des familles depuis longtemps américaines, la marque d'un attachement fidèle à la petite patrie d'origine située bien loin, au cœur de l'Europe. Nous savons et nous apprécions à leur juste valeur les mérites que ces gens se sont acquis à l'égard de notre pays, l'aide qu'ils ont prêtée lors de telle ou telle calamité, la sympathie et la fidélité dont ils ont fait preuve en des temps difficiles. Nous espérons, grâce à des échanges plus fréquents, en cherchant aussi à nous connaître toujours mieux, rendre plus solide et plus efficace cette base nouvelle de relations entre Suisses du dehors et Suisses du dedans. Les tentatives de rapprochement sont réciproques et pleines de promesses. Nous en voyons un signe réjouissant chez nous, dans l'activité déployée par l'« Association des Amis suisses des Etats-Unis », qui s'occupe notamment d'échanges d'étudiants, organise des voyages d'études et qui, sur le terrain intellectuel et économique, joue un rôle très utile d'intermédiaire. Du côté américain, nous relevons avec satisfaction les publications de valeur et fort sympathiques qui paraissent sur notre pays, ainsi celles de Robert C. Brooks. Enfin, les Américains d'origine suisse, en fondant l'« *American Swiss Historic Society* », furent à même de collaborer de façon plus consciente encore à éclaircir et à approfondir les échanges entre les deux pays, en encourageant l'étude historique de leurs relations et les recherches destinées à reconstituer la vie de certaines personnes ou de certaines familles.

Au cours de ces dernières années, quelques hommes, groupés autour du « *Schweizer* », la publication mensuelle de l'Union suisse nord-américaine à Chicago, ont travaillé avec un magnifique zèle patriotique et une grande compétence aux recherches et à la vulgarisation de l'histoire des Suisses aux Etats-Unis. Ils méritent ici un mot de chaleureux remerciement, car ils doivent soutenir seuls un gros effort, privés qu'ils sont encore de la bienveillance et de l'approbation qu'ils méritent.

Le tableau ci-dessous montre, d'après le recensement, le nombre des habitants des Etats-Unis nés en Suisse, comparé au chiffre de la population de l'Union, à partir de 1850.

1850 :	ensemble de la population	23.000.000 h.,	dont	13.358	nés en Suisse
1860 :	»	»	»	30.000.000 h.,	» 58.000 » » »
1870 :	»	»	»	38.000.000 h.,	» 75.000 » » »
1880 :	»	»	»	50.000.000 h.,	» 88.000 » » »
1890 :	»	»	»	62.000.000 h.,	» 104.000 » » »

1900 :	ensemble de la population	76.000.000 h.,	dont	115.000	nés en Suisse
1910 :	»	»	»	91.000.000 h.,	» 124.000 » » »
1920 :	»	»	»	105.000.000 h.,	» 118.000 » » »

En 1930, le nombre des habitants des Etats-Unis nés en Suisse est évalué, par le « Schweizer », à 130.000, sur une population totale de 120 millions.

Ces chiffres ne donnent pas une échelle absolument exacte, beaucoup de familles, en effet, qui restèrent suisses jusqu'à la deuxième et troisième génération, étant manifestement comptées comme américaines, tandis que d'autres, après avoir reçu les premiers papiers de bourgeoisie, ont immédiatement « déchiré leur livret militaire », mais figurent cependant comme Suisses dans les chiffres ci-dessus. Basés sur les données des consulats, l'Office d'émigration et le Service consulaire n'évaluent le nombre des Suisses aux Etats-Unis, en 1929, qu'à 49.900. Faut-il en déduire que le tiers à peu près des Suisses d'Amérique seulement tient à conserver le droit de cité de la vieille patrie ?

Quatre grosses vagues d'émigrants suisses se sont déversées successivement sur l'Amérique : la première sur la Caroline du Nord et la Caroline du Sud et sur la Pensylvanie, entre 1680 et 1750; la deuxième, sur le chemin qui conduit au delà du Mississippi et de Saint-Louis, à l'ouest, entre 1820 et 1860; la troisième par delà l'Ohio, dans l'Illinois, le Wisconsin, le Michigan, l'Indiana, de 1865 à 1890; la quatrième sur New York et New Jersey, etc., d'une part, et, d'autre part, sur la Californie, l'Orégon et l'Etat de Washington. Aujourd'hui, la Californie est le premier « Etat Suisse » de l'Union (en 1920, elle compte 16.000 Confédérés); c'est New York qui vient ensuite (en 1920, 15.000 Suisses), puis l'Ohio, l'Illinois, le Wisconsin et le New Jersey.

Le premier Suisse qui soit venu sur le territoire actuel des Etats-Unis semble être le Bernois *Diebold d'Erlach*, qui mourut en 1562, au service de la France, en Floride. A la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, l'émigration vers l'ouest est déjà si forte, que l'on songe à la fondation de colonies proprement suisses. *Peter Fabian*, alors au service de la Carolina Company, se mit en 1663, pour le compte du gouvernement de Berne, à la recherche de terrains favorables. Dans les « State Papers » anglais, on rencontre, à maintes reprises, des allusions à des requêtes officielles d'émigration émanant particulièrement de l'Etat de Berne. Des Vaudois et des Genevois vinrent en l'an 1680, probablement à la suite des Huguenots, s'établir en Caroline, où des noms de lieu ont fixé le souvenir des familles *Benoist*, *Bocquet*, *Cordes*, *Dupont*, *Huger*, *Laurent*, *Simons* et *Carteret*. Un *Dupont* doit avoir découvert un procédé d'irrigation, qui, aujourd'hui encore, porte son nom, et que l'on emploie spécialement dans les plantations de riz de la Caroline. C'est près de la côte de la Caroline que se trouvait, sans aucun doute, le royaume insulaire dont le Genevois *Noblet* voulut investir sa ville d'origine.

Après 1700, la fièvre de l'émigration était devenue une véritable « rabies Carolinae », de sorte que les gouvernements confédérés durent prendre les



mesures les plus sévères, afin d'empêcher une trop grande dépopulation, toujours accompagnée d'une baisse dans le produit des impôts. Dans son étude sur l'histoire des anabaptistes, *Léo Weisz* a montré comment nos baptistes, pressés par la persécution religieuse, furent les premiers à organiser une émigration systématique; l'importance du rôle qu'ils ont joué comme promoteurs de l'émigration continentale en général s'avère de plus en plus. Les baptistes, chassés de Zurich au xvi<sup>e</sup> siècle, se rendirent d'abord en Moravie et en Hongrie. De là, ils passèrent, au cours de la deuxième moitié du xvii<sup>e</sup> siècle, dans le Palatinat, où ils furent bientôt rejoints par d'autres troupes de coreligionnaires en fuite, venant des pays de Berne et de Bâle. Avec la société mixte des « Pfälzer », ils prirent, par la Hollande et l'Angleterre, la route du Nouveau Monde. Ils espéraient y trouver, dans le voisinage des Quakers, secte qui leur était sympathique, un asile où ils pourraient vivre tranquillement selon leur foi et les règles de leur organisation qui repose en grande partie sur la communauté des biens. *Christophe de Graffenried* aurait pu manifestement réaliser le vieux plan d'une colonie bernoise en Amérique, si un hasard de l'histoire ne l'avait contraint, dès la première heure déjà, d'accepter les « Pfälzer » en nombre tel qu'ils formèrent d'emblée la majorité (6 contre 1). Quoiqu'il en soit, les honneurs de la fondation reviennent à *Graffenried*; il fut le premier landgrave de la Caroline et obtint que la colonie portât le nom de sa ville natale : New Bern était à peine édifée que les difficultés survinrent. Des démêlés sanglants avec les Indiens, au cours desquels *Graffenried* lui-même fut fait prisonnier par les sauvages, des catastrophes naturelles et le manque d'expérience déterminèrent un grand nombre de colons à pousser vers le nord, du côté de la Virginie, où *Graffenried* séjourna lui-même durant un certain temps. Ceux qui tinrent bon purent assister au rapide développement de New Bern, qui, en 1783, fut rangée au nombre des villes. Le bourgmestre de New Bern prit part, en 1891, au 700<sup>e</sup> anniversaire de la ville-mère; Berne fit cadeau à sa fille, en 1896, d'un drapeau; à partir de cette époque, les armoiries de New Bern portent elles aussi un ours.

La tentative de *Jean-Pierre de Pury*, de Neuchâtel, dans la Caroline du Sud, mérite autant d'attention que celle de *Graffenried*. L'échec final de Pury, dans une entreprise qui avait commencé avec 1400 colons, est dû à des épidémies, à la malaria en particulier, contre laquelle on était, cela va sans dire, à cette époque, absolument sans défense. Malgré les reproches que les gouvernements de Berne, Zurich et Bâle élevèrent contre de Pury, on doit reconnaître aujourd'hui que son plan était rationnel et ses intentions droites. Tandis que New Bern est encore aujourd'hui une ville florissante avec 20.000 habitants, dès la fin du xviii<sup>e</sup> siècle déjà, Purybourg était abandonné.

Ce fut certainement l'échec des deux entreprises de colonisation tentées dans la Caroline du Sud et la Caroline du Nord qui détermina un nombre de Suisses toujours plus grand à se rendre en Pensylvanie, dont on n'entendait dire que du bien.

En nov. 1955 la ville de  
Bern, offrit 2500 \$ à la ville de  
New Bern pour les églises et les  
maisons des missionnaires. New Bern  
refusa car c'était déshonorant.

## LA VIE D'UN FERMIER SUISSE EN ORÉGON



En 1880, Alb. Meier, de Zurich, commençait, dans cette hutte de la forêt vierge, sa carrière de colon américain



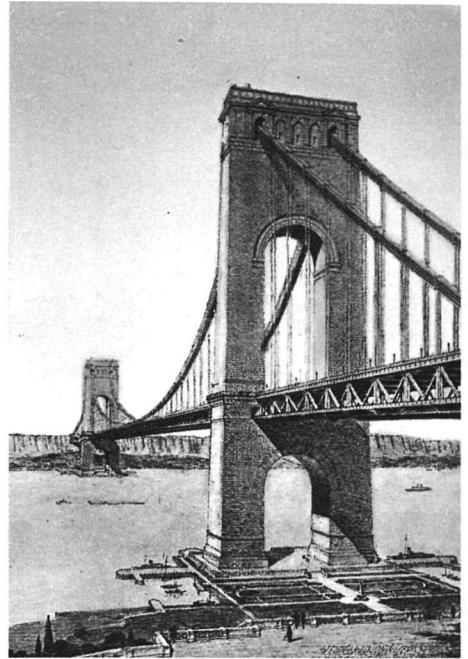
En 1900, 24 à 36 chevaux traînaient ses moissonneuses remplacées ensuite par des tracteurs



Outre le Columbia Stock Ranch, Alb. Meier possède aujourd'hui diverses fermes qui s'occupent soit de la culture du blé et des fruits, soit de l'élevage du bétail.

Alb. Meier lui-même s'est retiré au pays

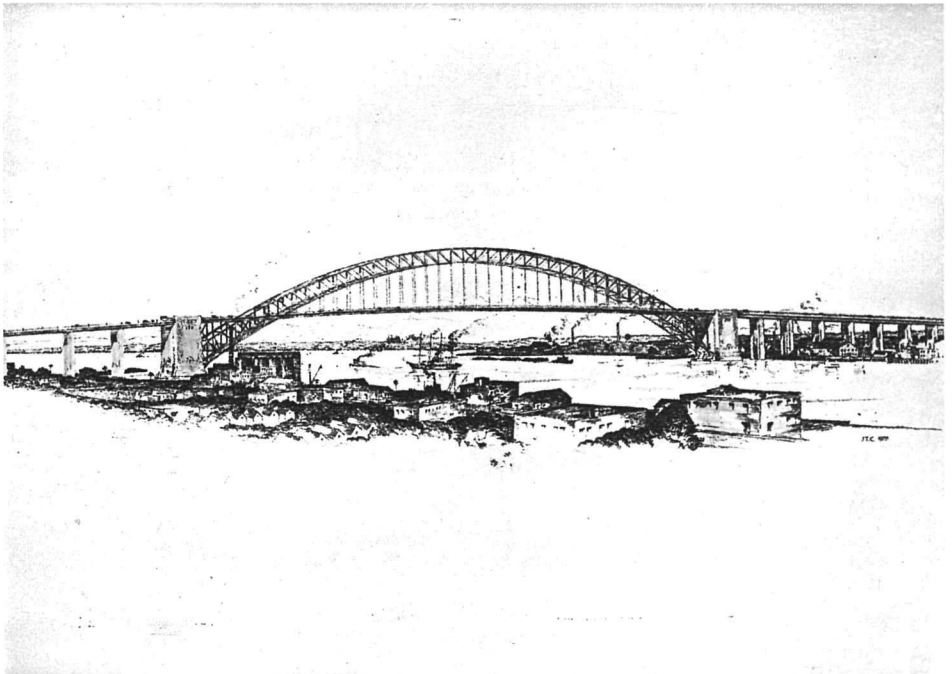
ŒUVRES DU GRAND CONSTRUCTEUR DE PONTS O.-H. AMMANN,  
NEW-YORK



Hudson River Bridge, New-York

Etats des travaux à fin 1929

Vue générale du pont



Kill van Kull Bridge, le pont dont la travée est la plus longue du monde



# LES INSTITUTS THEILER A ONDERSTEEPOORT

près Prétoria, Transvaal



Façade du bâtiment principal



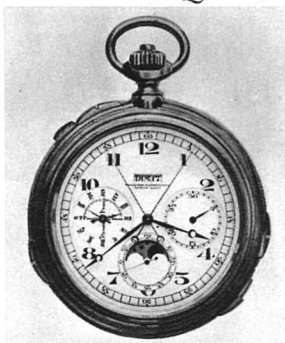
Vue de la tour d'eau, des étables et des laboratoires



# QUELQUES CHEFS-D'ŒUVRE DE L'HORLOGERIE ET DE LA MÉCANIQUE SUISSES



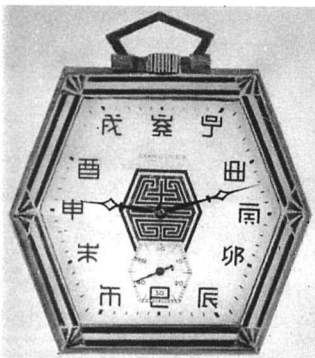
Un cadeau de la colonie suisse d'Egypte au roi Fouad Ier, 1930 (fabr. Vacheron & Constantin, Genève)



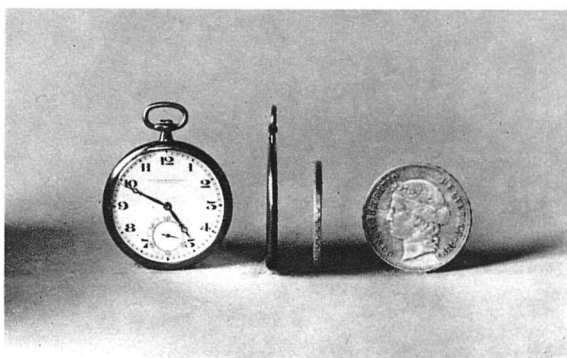
Le cadran de la montre du Roi Fouad : elle indique aussi la date exacte (jour de la semaine, mois et année)



Une montre suisse pour le Roi Alexandre de Yougoslavie (fabr. Vacheron & Constantin, Genève)



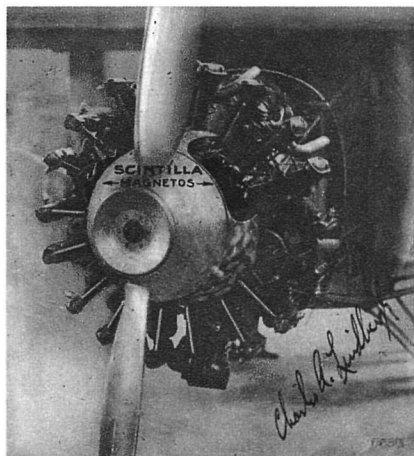
Montre suisse avec cadran chinois (Longines, St-Imier)



Montre suisse extraordinairement plate mise en regard d'une pièce de 5 fr.



Le chronomètre du « Comte Zeppelin » est l'œuvre de la Maison Solvil (Paul Ditisheim, La Chaux-de-Fonds)



Les moteurs de l'avion de Lindbergh et ceux de maints autres aéroplanes réputés sont pourvus de magnétos Scintilla des établissements Scintilla à Soleure

Lorsqu'en 1698, *Henry Zimmermann*, de Wattenwil, arriva à Germantown près de Philadelphie, il fut déjà salué là par un petit groupe de compatriotes bernois. Quant à *Ludwig Michel*, il trouva, en 1703, dans le voisinage de Gloucester et à Germantown, des compatriotes portant les noms bien connus de *Lerber*, *Mathys* et *Bundely*. A Mattabaney, il rencontra quelques Vaudois établis là depuis assez longtemps et qui se répandirent en invectives contre un Neuchâtelois nommé *Borel*, le chef de leur colonie. En 1710, les anabaptistes *Jacob Muller*, *Martin Oberholzer*, *Martin Meili*, *Christian Hess* et *Martin Kündig*, du canton de Zurich, obtinrent des concessions de terrain sur les bords du Pequea Creek et du Costenoga, deux affluents de la Susquehanna River, dans le Lancaster County, où se rendirent, durant les soixante ans qui suivirent, plus de la moitié du total des émigrants suisses. On raconte que l'administration coloniale envoya intentionnellement des Suisses dans cette région frontrière occidentale, où leur talent bien connu pour le tir et leurs qualités militaires trouvaient à s'exercer. La formation du Royal American Regiment, en 1754, constitue une autre preuve de la considération accordée, dans les milieux officiels, aux aptitudes militaires des Suisses; ce régiment devait être composé « de protestants étrangers de la colonie de Pensylvanie »; un grand nombre de Suisses et d'Allemands réformés s'y trouvaient donc incorporés et ses officiers étaient pour la plus grande partie des Suisses. Tandis que la correspondance Bouquet-Haldimand des années 1850 à 1860 porte encore un grand nombre de noms purement suisses, il doit s'être produit, peu après, une forte dissolution de l'élément helvétique, du fait en particulier que la direction spirituelle de la fraction de langue allemande était aux mains des Allemands de Germantown et non en celles des Suisses, qui n'eurent jamais ni centre urbain, ni école ou journal propres. Cependant, le premier historien de ce curieux dialecte qu'on appelle le « *Pennsylvania Dutch* » fut un Suisse, le médecin *Benjamin Rush*, auteur de l'« *Account of the Manners of the German Inhabitants of Pennsylvania, written in 1789* ». Il raconte que, dans le Lancaster County, l'on retrouve maints traits du caractère suisse, par exemple, l'amour du bétail; « les gens bâtissent premièrement de bonnes étables, ensuite ils pensent à leur propre logement. Leur fierté consiste en bœufs bien lustrés, en granges à deux étages avec porte cochère, aire, remise, fenil et grenier. Ces granges se nomment partout Swiss Barns. Ce sont eux qui ont les meilleurs chevaux de tout le pays. Leurs chambres sont chauffées au moyens de poêles de faïence ».

En 1754 déjà, le gouverneur Pownall déclare que c'est dans le Lancaster County qu'il a vu quelques-unes des plus belles fermes. Il remarque notamment que les Suisses et les Allemands bâtissent leurs granges en pierre et non simplement en bois, et qu'elles sont beaucoup plus spacieuses que celles des colons anglais.

*Henry Zimmermann*, qui figure sous le nom de Carpenter dans les registres officiels anglais, était, pour les Suisses de Pensylvanie, une espèce de père Abraham. Médecin à Germantown, il avait su s'assurer, en temps oppor-

tun, des terrains vierges dans l'ouest, et, en 1717 déjà, il émigrerait au Lancaster County. Il mourut riche en 1779; des milliers de Carpenter vénèrent en lui leur ancêtre. Son fils Emmanuel fut député au Parlement provincial de Pensylvanie, juge, membre de la cour suprême de justice de la colonie, sous la monarchie, puis sous la république. Il était l'ami personnel de *Benjamin Franklin*, l'homme de confiance des colons de langue allemande; pour ces raisons déjà, il était, dans l'Etat, un élément important du pouvoir politique.

Comme New Bern et Purysbourg, le nom de Vevay, dans l'Indiana, rappelle l'origine suisse de la colonie. Non pas que son fondateur, *J.-J. Dufour*, ait introduit lui-même la vigne en cet endroit, mais c'est lui qui fit les premiers essais de grandes cultures, tout d'abord au First Vineyard, dans le Kentucky, puis au bord de l'Ohio, dans l'Indiana, 70 milles en aval de Cincinnati. Un acte spécial de 1802, émanant du Congrès, lui donna le pouvoir et l'ordre de planter la vigne et de fabriquer le vin d'après ses propres méthodes. En 1803, il envoyait le premier échantillon de vin, deux tonneaux, au Président, pour une dégustation qui devait être effectuée par une commission spéciale du Congrès. Pas moins de 17 membres de sa famille et de nombreux vigneronns du pays romand, des bords du Léman surtout, furent, dès le début, ses fidèles auxiliaires. Ils appelèrent leur colonie Vevay et le pays Switzerland County. Passé la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, ils avaient encore une école et une église de langue française. En 1890, on comptait, à Vevay, 200 descendants de la famille *Dufour* et autant de Suisses romands d'autres familles. Aujourd'hui, la colonie est devenue un petit bourg bien tranquille de 1200 habitants, dont beaucoup portent encore des noms romands.

Au nombre des fondateurs de colonies du type de *Graffenried* et de *Pury*, il faut ranger également le Lucernois *Gaspard Koepfli* et son neveu *Joseph Suppiger* de Sempach. Le docteur *Koepfli*, un radical de 1830, était déjà convaincu alors que notre pays était surpeuplé; il déclarait qu'encourager l'émigration vers les nouvelles terres de l'ouest constituait un devoir sacré des gouvernements. Afin d'étayer sa théorie sur la pratique, il émigra lui-même avec sa famille et celle de Suppiger et fonda, en amont de Saint-Louis, à 30 milles à l'ouest du fleuve, la colonie de New Switzerland. Chaque année, il amenait de nouveaux contingents d'émigrants, jusqu'aux environs de 1844. Dès lors survinrent de mauvaises récoltes, des maladies dans le bétail, voire une épidémie de choléra. Mais ceux qui tinrent bon malgré tout n'eurent pas à le regretter. Deux lignes de chemin de fer vinrent les desservir par la suite. La colonie, augmentée d'un fort contingent d'Ecosseis, changea son nom en celui de Highland. C'est dans le cimetière de Highland que repose le poète de l'un de nos chants patriotiques bien connus : « *Lasst hören aus alter Zeit* »; en effet, *Henri Bosshard*, de Seen près Winterthur, instituteur, apiculteur, écrivain, grand voyageur, passa à Highland les dernières années de sa vie.

De toutes les fondations de colonies suisses du XIX<sup>e</sup> siècle, celle qui se révèle toujours davantage la plus florissante est sans conteste New Glarus,

située au cœur du Green County. 16 milles seulement la séparent de Monroe, chef-lieu du Green County, et elle n'est qu'à 25 milles de Madison, la capitale du Wisconsin. *Nicolas Dürst* et *Fridolin Streif* furent envoyés tout d'abord par Glaris pour choisir un emplacement favorable. Ils engagèrent, au Lancaster County, les guides expérimentés *W.-H. Blumer* et *Josué Frey* et bâtirent la première maison de bois de la nouvelle colonie. Entre temps, *George Legler* et *Jacob Grob* amenaient, en 1845, un premier groupe de 108 émigrants. Deux autres contingents suivirent en 1847 et 1850. Après les dures années du début vinrent des temps meilleurs. En 1850 déjà, New Glarus passait au rang de ville; de 1850 à 1853, le registre de paroisse signale 1424 baptêmes, 538 confirmations, 267 mariages, mais aussi, conséquence du choléra, 483 enterrements. C'est *Johann Jacob Luchsinger* qui fit l'histoire de la colonie. Il fut honoré de charges politiques diverses, telles celle de bourgmestre de Monroe qu'il remplit de 1894 à 1896. En 1900, il fut délégué à la Convention républicaine pour l'élection du président. Le gouverneur Philipps le nomma, en 1908, juge suppléant à la cour suprême de justice de l'Etat. Ses divers travaux historiques sur l'industrie suisse du fromage en Amérique et sur les origines de New Glarus sont les études les meilleures que nous possédions sur cette colonie.

*Luchsinger* raconte comment les premiers Glaronnais d'Amérique se mirent dès le début à se quereller, « tout comme au pays, dans le Grosstal et le Kleintal »; voici ceux de Bilten qui veulent se créer leur propre settlement, puis ceux d'Elm; il y a donc toujours de nouveaux colons qui partent pour aller chercher plus de chance ailleurs. Un ressortissant de Bilten, *Henry Rosenberg*, qui avait émigré en 1843 déjà, arriva à Galveston, dans le Texas. Son négoce marcha si bien, qu'il invita des amis à le rejoindre. C'est ainsi que naquit, là également, une colonie glaronnaise florissante. *Rosenberg* fut consul de Suisse de 1866 à 1893. Il fonctionna en qualité de conseiller municipal et de membre du conseil d'administration de diverses sociétés de chemin de fer, d'entreprises agricoles, de sociétés d'assurance, de transports et d'entrepôts; il fut président de la Galveston Bank Trust Company, de la Rosenberg Bank, etc. En 1888, il fit cadeau d'une maison d'école à Galveston qui ne lui coûta pas moins de 75.000 dollars, et comme il n'avait pas d'enfants, il légua à la ville et à des fondations municipales 750.000 dollars, tandis qu'il laissait 185.000 dollars à Bilten, sa commune d'origine. En plus de cela, plusieurs de ses amis reçurent des legs de 10 à 15.000 dollars.

Un autre Suisse, *Georges H. Hermann*, fils d'un Grison de Davos, né dans le Texas, où il commença par être simple cowboy, parvint à une fortune presque trois fois plus considérable que celle de *Rosenberg*. Il fit d'heureuses spéculations en vendant des terrains situés sur le territoire de la ville actuelle de Houston dans le Texas. Quoique ses puits à pétrole lui rapportassent des sommes gigantesques en « royalties », il vivait modeste et solitaire. Resté vieux garçon, il légua sa fortune de passé 3 millions de dollars, en 1914, à la ville de Houston,

stipulant qu'elle devait être affectée à la création de parcs et de jardins, ainsi qu'à la construction et à l'entretien d'un très bel hôpital.

Tout d'abord marchands de peaux au service de la Hudson Bay Company, il y a de cela 120 ans, *Charles Ermattinger* et *Henry Gratiot*, établis dans le bassin encore canadien des Grands Lacs, parvinrent à des situations qui tiennent une place importante dans l'histoire des relations entre l'Amérique et le Canada d'une part, entre ces deux Etats et les Indiens d'autre part. La station commerciale d'Ermattinger, près des chutes de Sault-Sainte-Marie, était le poste le plus avancé, le plus important aux portes des pays sauvages, le point de départ des voyages d'exploration, à l'ouverture du bassin de la Rivière Rouge. Un fils d'Ermattinger fut un des premiers à faire la traversée du Canada, des Lacs jusqu'à l'Océan Pacifique. *Christophe Gratiot*, le fils d'*Henry Gratiot*, l'« Eclaireur du Wisconsin », fut chef de la section du Génie à l'Etat Major Général; à lui revient l'honneur d'avoir construit la plus grande forteresse des Etats-Unis : Fort Monroe, dans la baie de Chesapeake. On donna le nom de Gratiot à un fort situé sur les bords du détroit du Huron ainsi qu'à un comté du Wisconsin. Le frère du colonel exploita, sur les bords de la Fever River, les premières usines de plomb et fonda la ville de Gratiot Grove. Il prêta son entremise pour la négociation de la paix, lors de la guerre dite du Faucon Noir, en 1832

Le général *Johann August Suter* a attendu, semble-t-il, le moment précis où la Californie devenait le premier « Etat suisse », pour rappeler, par les œuvres de deux écrivains suisses <sup>1)</sup>, de divers historiens américains et par la reprise du « procès monstre » intenté par ses héritiers, que lui aussi, l'aventurier, devait être rangé parmi les fondateurs de colonies. Sa Nueva Helvecia, née sous le règne mexicain, organisée sous la protection américaine, devenue la plus belle et la mieux située des stations de l'ouest, devait être anéantie par la fièvre de l'or. La vie mouvementée de *Suter* est bien connue; son caractère extraordinaire et son destin aventureux ne sont-ils pas devenus le thème de plus d'une œuvre littéraire ? Que l'on ait été injuste à l'égard de *Suter*, personne aujourd'hui ne pourrait le nier. Mais il est clair aussi qu'il a commis une erreur fatale lorsque, à l'encontre de tous les sages conseils qui lui étaient donnés, il voulut se dresser, armé simplement d'articles de loi, contre l'assaut des chercheurs d'or, contre les règles mêmes de l'existence et de la vie économique.

Si *Suter* est le Suisse d'Amérique le plus connu dans son propre pays, c'est manifestement *Albert Gallatin*, de Genève, qui possède, outre-mer, la réputation la plus favorable. Il a lutté avec *La Fayette* pour l'indépendance américaine, et fut ensuite professeur à l'université de Harvard. En 1789, il était élu membre de l'Assemblée Constituante de l'Etat de Pensylvanie; en 1793, il fut envoyé au Sénat américain, mais son élection fut annulée, parce qu'il n'avait pas encore derrière lui les neuf ans de séjour en Amérique prescrits par la loi. En 1795, il

---

<sup>1)</sup> *Cendrars*, Or. - *C. von Arx*, General Suter.

était membre de la Chambre des Représentants de Pensylvanie. En 1801, Jefferson le nomma secrétaire du Trésor; en 1814, Gallatin conclut avec l'Angleterre la paix de Gand. Il fut ensuite, et jusqu'en 1823, ministre des Etats-Unis à Paris. A son retour, on lui proposa une place au Cabinet, voire la candidature à la vice-présidence, qu'il refusa. Par contre, il resta jusqu'en 1839 président de la Banque nationale, et durant les dix dernières années de sa vie, il se consacra à des travaux d'archéologie et d'ethnologie. Il mourut en 1849.

*William Wirt*, du Maryland, fut candidat, non seulement à la vice-présidence, mais à la présidence de l'Etat, en 1830; il ne fut cependant pas élu. Excellent avocat, il fut aussi un orateur et un écrivain distingué. Sous la présidence de Monroe, il était Procureur général de la République, puis membre du Tribunal suprême.

*Emmanuel L. Philpp* était, comme Wirt, un selfmade man. Fils d'un Grison du Wisconsin, il avait été, dans sa jeunesse, valet de ferme, ouvrier au service des chemins de fer, conducteur, télégraphiste, voyageur de commerce, pour devenir enfin gouverneur du Wisconsin, charge qu'il exerça au cours de la guerre mondiale.

*Félix Max Zollikofer*, d'Altenklingen, fut sénateur et plus tard membre de la House of Representatives pour le Tennessee. Durant la guerre de Sécession, il commandait une brigade de l'Armée du Sud. Il fut tué, par la balle d'un compatriote et ami d'enfance, le colonel *Frey* du Kentucky.

Les membres du Congrès, de l'Assemblée législative, les conseillers municipaux et les bourgmestres d'origine suisse pourraient être nommés par douzaines. N'oublions pas que même l'arbre généalogique du président *Hoover* a ses racines en Suisse. Les lointains ancêtres de ce haut magistrat vivaient à Oberkulm (Argovie); on relève ensuite leurs traces dans la Forêt Noire, le Palatinat, le Lancaster County, puis dans le Middle West et en Californie. Le premier ministre de guerre de Hoover, *G. Good*, du Lancaster County, était aussi d'origine suisse.

Les Suisses eurent souvent à se battre avec les Indiens. Les guerres de frontière contre les « Cinq Nations » firent de nombreuses victimes parmi ceux du Lancaster County. Le sort a voulu que ce soit justement l'un des nôtres, le Colonel *Henri Bouquet*, de Rolle, qui fût appelé à réprimer le plus gros effort des sauvages, l'insurrection de Pontiac. Le nom de *Bouquet* jouit d'une considération toujours plus grande. Son portrait figure maintenant dans l'Independence Hall de Philadelphie. Il reste une querelle à régler au sujet de l'origine du dernier vainqueur des Indiens aux Etats-Unis, le général *Custer*. Est-il un Allemand, un Palatin, ainsi que des historiens germano-américains le prétendent? Est-il un *Custer* de Zurich, ainsi que certains l'admettent timidement, ou bien la vérité se trouve-t-elle entre deux, c'est-à-dire qu'il s'agirait d'une famille *Custer* de Zurich, ayant émigré dans le Palatinat?

Le romaniste bernois *Albert Samuel Gatchet*, de Beatenberg, qui avait déjà publié des études de grande valeur sur l'origine des noms de lieux suisses,



effectua, de 1874 à 1907, pour le compte du Gouvernement, des recherches très étendues dans le sud de la Californie et dans la Nevada; il écrivit des mémoires hautement appréciés sur les idiomes des Indiens, sur leurs légendes et leurs migrations. Le professeur *Bandelier*, Jurassien bernois, travailla dans l'Arizona, dans le Nouveau-Mexique, puis en Amérique Centrale, au Pérou et en Bolivie, pour le compte de l'Archeological Institute américain, du National Historical Museum de New-York, ainsi que du Smithsonian Institute de Washington. A partir de 1903 et jusqu'à sa mort, en 1914, il enseigna à la Columbia University, faisant part du résultat de ses recherches sur les guerres des Indiens, sur leur architecture, et spécialement sur la civilisation des Incas.

Il va sans dire que nos soldats firent, en Amérique comme ailleurs, grand honneur au vieux nom de Suisse. Ce fut un *J. J. Faesch* qui, à New Jersey, coula les premiers canons des insurgés, lors de la guerre de l'Indépendance américaine, et ce fut *Henry Wisner*, de New-York, qui fournit la poudre. Ce *Wisner* était membre du Congrès, mais, absent de Philadelphie le 4 juillet 1776, il ne signa pas la Proclamation de l'Indépendance.

Le *Général Naglee*, du Lancaster County, en Pensylvanie, se distingua dans les guerres du Mexique. Il fut le premier à pénétrer en Californie, mais bientôt après, il quitta l'armée et fonda la première banque de San Francisco, juste au moment où l'étoile d'un autre général suisse de Californie, *Johann August Suter*, commençait à baisser. *Naglee* servit également durant toute la guerre de Sécession, et devint, par la suite, l'un des plus grands viticulteurs de Californie. Entré dans une compagnie de volontaires comme simple soldat, *Hermann Lieb*, de Thurgovie, s'éleva jusqu'au grade de général de brigade. C'est lui que Grant chargea d'une mission assez singulière : il s'agissait de lever le premier régiment de nègres et de faire l'instruction des recrues. Un colonel *Gaspard Trepp*, de Splügen, tomba, alors qu'il était à la tête d'un régiment de francs-tireurs, près de Mine Run. Le colonel *Moesch* commandait un régiment de New-Yorkais, comptant une compagnie formée presque uniquement de Suisses. Il en existait de telles dans d'autres unités. Ce dont on se souvient le mieux, en Suisse, c'est de la part qu'a prise *Emile Frey*, futur conseiller fédéral, à la guerre de Sécession. Le dernier des Américains, par contre, connaît, pour l'avoir apprise à l'école, la poésie sur *Barbara Fritschi*, la Lucernoise, qui, lors de l'entrée de Stonwall Jacksons à Frederick, dans le Maryland, déploya fièrement la bannière étoilée, criant aux envahisseurs : « Visez, si vous le voulez, ma vieille tête grise, mais épargnez le drapeau de votre pays ! »

Il y avait naturellement aussi des Suisses parmi ceux qui se battaient pour les Etats du Sud. Mentionnons simplement le sort tragique du major zuricois *Wirz*, auquel on confia un camp de prisonniers manquant de tout, si bien que les pauvres hommes succombaient en masse. Après la conclusion de la paix, un conseil de guerre rendit *Wirz* pleinement responsable de toutes les plaintes formulées et le condamna à mort. On lui promit cependant la grâce s'il donnait

des explications permettant d'impliquer *Jefferson Davis* dans le procès. *Wirz* déclara qu'il ne voulait pas devenir un traître, même s'il y allait de sa vie. Divers historiens ont établi qu'il n'avait pas été aussi cruel et inhumain que le prétendaient certains partis, aveuglés par la passion.

La marine suisse est passée en proverbe dans la langue anglaise. Il faut reconnaître que nous avons cependant donné des matelots et des amiraux à maints pays, aux Etats-Unis notamment. Un *Ammann* de Thurgovie, dont le père avait bâti la première ferme (Ammandale) dans la contrée où devait s'élever plus tard la ville de Washington, devint vice-amiral et chef de l'Office de navigation, sous le président Grant. Son frère, un camarade d'école du général et président Grant, devint lui-même général. Il avait sous ses ordres, au Ministère de la guerre, les colonels *Johann Koppiger*, *J. Bluntschli*, *Edward Frey* et d'autres, ainsi que le docteur *Girard*, comme médecin de l'armée. Si *Ammann* ne fut qu'un amiral sur terre, l'amiral *Eberlé*, du Texas, fils d'un émigrant de Wallenstadt, assumait, par contre, durant la guerre mondiale, la charge de commandant de flotte, qu'il exerça premièrement dans les Indes Occidentales, puis dans l'Océan Pacifique, après avoir, pendant des années, commandé la plus grande école navale du continent, à Westpoint. De 1921 à 1923, il était commandant en chef de toute la flotte des Etats-Unis. N'oublions pas de mentionner encore l'amiral *de Steiguer*, Bernois d'origine, qui jusqu'au début de 1931 se trouvait à la tête de l'escadrille chargée de protéger la métropole américaine, New-York.

Le type du «William Hotel» fait l'objet d'une plaisanterie certainement aussi vieille que l'«amiral suisse». Et cependant, l'histoire des confiseurs grisons et des restaurateurs tessinois possède également son livre d'or en Amérique. La famille *Delmonico*, fondatrice d'un grand restaurant bien connu à New-York, fournirait à elle seule matière à un chapitre entier sur la collaboration familiale, sur la fidélité à la patrie et aux anciennes traditions. La personnification du capitaine, voire du général d'hôtels est sans conteste *Oscar Tschirky*, «Oscar of the Waldorf»; malgré la sonorité polonaise de son nom et bien qu'il vienne de La Chaux-de-Fonds, *Tschirky* est en réalité un authentique *Tschirggi*, de Berne. Quant au Soleurois *Amiet*, de l'hôtel Palmer House, à Chicago, il peut revendiquer l'honneur d'être le chef de cuisine le mieux payé du monde.

L'industrie laitière et la fabrication du fromage furent naturellement, dès le début, la spécialité des Suisses, en Amérique. Ils fondèrent plus d'un nouvel «Emmenthal», tout d'abord dans l'Ohio, vers le milieu du xix<sup>e</sup> siècle, ensuite dans l'Illinois, venant de New Glarus, puis dans les deux Dakotas, enfin dans l'Orégon et l'Etat de Washington. *Léon Chevalley*, un Vaudois, développa dans l'Illinois et l'Etat de Washington, un procédé de condensation du lait d'après un brevet qu'il n'avait pas réussi à vendre à Nestlé. Le Zougois *John Meyenberg* introduisit, dans l'Illinois et le Dakota-Nord, le procédé de condensation employé à Cham. Dans l'industrie chocolatière, le nom de

*Hershey* jouit de la meilleure réputation. *Milton S. Hershey* était le fondateur de la *Hershey Chocolate Co* en Pensylvanie. Son arbre généalogique remonte jusqu'à l'émigrant appenzellois qui vint au Lancaster County, du temps de William Penn. Comme *Milton S. Hershey* n'avait pas de descendants, il fonda, avec sa gigantesque fortune, des orphelinats et des institutions de bienfaisance, transforma son entreprise en une société coopérative, ouvrit une école industrielle *Hershey* et laissa encore, en 1927, plusieurs millions de dollars à toute une série d'enfants adoptifs

Plusieurs de nos industries d'exportation se virent forcées de fabriquer en Amérique même les produits destinés à ce pays. Il en résulta une émigration non seulement de capitaux suisses et d'intérêts économiques, mais d'hommes de valeur; ce ne fut heureusement pas toujours au détriment du vieux pays. Nous n'avons qu'à citer ici les noms de deux industriels zuricois, *Jacques Huber* et *Robert J. F. Schwarzenbach*, dont l'entreprise jouit en Amérique d'une grande considération. *Huber* était président de l'*American Silk Manufacturers Association*, et, comme tel, il fut plusieurs fois membre des commissions du Congrès pour les questions industrielles et douanières. *Schwarzenbach* était vice-président de la *Silk Manufacture s Association* et Consul général de Suisse à New York. Celui qui sert ainsi les intérêts de deux pays est en fait le citoyen de deux Etats, un « *Doppelbürger* ». Ce terme possède, il est vrai, un autre sens; mais nous ne voulons pas penser ici à ceux qui l'ont rendu mal sonnant.

Ce sont encore des descendants de Suisses du Lancaster County que l'on trouve à la tête de grosses industries américaines autochtones. Nommons simplement les *Studebaker*, les *Rickenbacker*, les *Chevrolet*. Les *Studebaker* descendent d'une famille de l'Emmenthal, qui, vers 1740, passa de la Hollande en Pensylvanie, et dont plusieurs générations se sont spécialisées dans la carrosserie. Les ancêtres de *Chevrolet* étaient venus du Jura bernois. Quant à *Eddie Rickenbacker*, d'origine schwytzoise, il est le type du selfmade man. Né à Détroit, de parents pauvres, à 12 ans déjà il doit gagner sa vie. D'abord souffleur dans une verrerie, puis manœuvre dans une aciérie, vendeur ensuite, il complète sa formation par des leçons de correspondance et des études personnelles; il devient coureur, et, au début de la guerre, premier chauffeur du Général Pershing, le Haut Commandant de l'armée américaine en France. En 1918, il est major dans l'aviation; aujourd'hui, le voilà colonel, président de l'*Automobil Association* des Etats-Unis et chef de la *Rickenbacker Motor Co* de Détroit, entreprise au capital de passé 10 millions de dollars en 1927.

Parmi les selfmade men particulièrement intéressants de notre époque, nommons encore *John Bernet*, président d'un des grands consortiums de chemins de fer des Etats-Unis, du groupe *Baltimore & Ohio, Nickel Plate and Erie*. Son père quitta le pays de Saint-Gall comme simple forgeron. *John* exerça d'abord le même métier, puis il fut ouvrier dans une gare de chemins

de fer; la seule instruction qu'il avait reçue était celle d'une petite école de village; il fit cependant son chemin, grâce à ses capacités géniales d'administrateur.

Comme *Rickenbacker* le verrier, *Bernet* le forgeron, les jardiniers *Henry Pfister*, de Zurich, et *John F. Huss*, de Kirchlindach, arrivèrent à une haute situation. *Pfister* fut jardinier de la Maison Blanche, depuis l'arrivée du Président Hayes jusqu'à Roosevelt. Quant à *Huss*, son histoire est un véritable roman. Il était, en 1870-1871, jardinier du Château des Ombrages à Versailles, où le Kronprinz prussien avait pris ses quartiers. Au départ des Allemands, *Huss* qui les avait bien logés dans ses serres et qui avait décoré avec soin la table du Kronprinz, reçut en remerciement un cadeau de 2500 francs en or. Il s'en servit pour partir en Amérique, où il devint le directeur technique de la nouvelle installation du Parc Central de New York ainsi que d'autres jardins publics, jusqu'à ce que John P. Morgan le fît jardinier en chef de ses parcs somptueux. Au Club Suisse de New York, le jardinier du roi des dollars rencontre parfois le collaborateur de Thomas A. Edison, le mécanicien *John Krusi*, originaire d'Appenzell, qui fut à la peine avec son maître en des temps difficiles; il collabora à de nombreuses découvertes dans le domaine de l'électricité, surtout dans la branche du phonographe. Il devint, pour finir, le «General Manager» de la General Electric Co de Schenectady.

Les ecclésiastiques réformés, venus nombreux en Amérique avec les colons et déjà avec les Huguenots français, ne pouvaient accéder aux postes élevés de la hiérarchie, s'ils n'avaient pas accompli leurs études en Angleterre ou en Amérique. Au temps de la colonisation, *Michel Schlatter*, de Saint-Gall, était certainement le théologien suisse le plus en vue en Amérique. Chargé par le synode hollandais de prendre en mains les églises réformées d'Amérique, il arriva en 1746 à Philadelphie. Il trouva 53 communautés comprenant 30.000 membres, mais quatre pasteurs seulement pour les provinces de Pensylvanie, New Jersey, Maryland et Virginie. Il présida le premier synode de l'église réformée allemande et se mit avec ardeur à la recherche de nouveaux auxiliaires et de nouveaux fonds en Europe. Les Anglais lui aidèrent à créer des écoles, pour autant que l'enseignement s'y donnait en anglais. Mais il se trouva que, justement pour cette raison, les Allemands de Pensylvanie désertèrent ces institutions. Cependant, *Schlatter* avait vu juste, lorsque, à cette époque déjà, il conseillait à ses gens d'enseigner à leurs enfants l'anglais, qui devait être bientôt la langue commune du pays. En 1755, il se laissa engager par *Haldimand*, comme aumônier militaire du Royal American Regiment, mais lors de la guerre de l'Indépendance, il se prononça pour l'Amérique, et fut un champion zélé de la liberté de la Pensylvanie.

Comme *Schlatter* dans le nord, un autre Saint-Gallois, *Johann Joachim Zubley* fut, dans le sud, un des premiers pasteurs et l'organisateur de l'église réformée. Dans les temps critiques qui précédèrent l'ouverture de la guerre de l'Indépendance, il était, à Philadelphie, le représentant de la colonie de

Georgie. Durant la guerre elle-même, il prit parti pour les Anglais et perdit ainsi son poste et son bien.

*Pury* lui aussi avait amené quelques pasteurs à *Purysbourg* et à *Savannah*. Mentionnons parmi eux *Bugnon*, *Gietzendanner* et *Zuberbühler*. Les deux premiers devinrent anglicans après la dissolution de la colonie de *Purysbourg*. La famille *Böhm* fournit quatre générations de pasteurs méthodistes en Pensylvanie et dans l'Ohio. *Henry Böhm*, qui mourut en 1876, pouvait se vanter d'avoir connu personnellement tous les Présidents, depuis Washington jusqu'à Grant. Un certain *Jean Kaegy*, en Pensylvanie, fut un prédicateur « tunker » tellement édifiant qu'un proverbe des Allemands de Pensylvanie dit encore : « Presque aussi bon que *John Kaegy* ! » Un petit-fils de *John Kaegy* fut secrétaire de l'abolitionniste John Brown ; il tomba, durant l'attaque de l'arsenal de Harper's Ferry.

Le plus grand théologien suisse d'Amérique fut sans conteste *Philippe Schaff*. Né en 1819 à Coire, il vint en 1840, après une jeunesse et un temps d'études très durs, au séminaire de théologie de Mercersburg, en Pensylvanie, et plus tard, à l'Union Theological Seminary à New-York. Sa tombe porte cette inscription : « 50 ans maître de la parole divine, historien de l'église, président du Comité américain pour la revision de la version anglaise de la Bible, apôtre de l'union des églises chrétiennes ». Son « Histoire de l'église apostolique », son « Encyclopædia of Religious Knowledge » révèlent la grande envergure de cet esprit distingué ; ses efforts vers une union des églises ont porté, en Amérique, des fruits merveilleux.

La mission suisse réformée semble n'avoir eu nulle part un champ de travail indépendant, mais bien la mission catholique. Détroit honore le souvenir du brave *Père Martin Kundig*, de Schwytz, qui vint en Amérique avec *John Henny*, d'Obersaxen, aux environs de 1830. Ce fut une œuvre du plus bel héroïsme que celle de *Kundig*, pendant la terrible épidémie de choléra de 1834, où il transforma son église en lazaret ; il organisa un corps d'infirmières volontaires qui accouraient partout où la détresse était la plus pressante. Après la peste, *Kundig*, comme un nouveau Pestalozzi, recueillit les pauvres orphelins qu'il garda chez lui pendant quatre ans, les soignant et les instruisant. Peu soutenu par les autorités, en butte à diverses formes d'hostilité et grevé de dettes, il dut, pour finir, abandonner son institution et se retirer à Milwaukee.

*John Martin Henny*, d'Obersaxen, dans les Grisons, qui était parti avec *Kundig*, devint archevêque de Milwaukee ; c'est le *D<sup>r</sup> Messmer*, un Saint-Gallois, qui prit sa succession ; rentré dans sa vieille patrie, il y est mort, il y a de cela quelques mois. Un autre chapitre du présent livre relate le succès remporté par des fondations bénédictines qui s'établirent dans l'Indiana, les Dakotas, l'Orégon et le Missouri.

Tandis que les petites gens eurent de la peine à se frayer un chemin, nos savants, par contre, sont presque toujours parvenus rapidement au succès. On peut s'étonner donc qu'ils n'aient pas été plus nombreux à passer l'Océan.

Il est vrai que l'Amérique avait la réputation d'être une Béotie de la pire espèce. Ce sont des médecins surtout qui émigrèrent. Le journal « *Der Schweizer* », ainsi que Steinach, comptent par douzaines, aux Etats-Unis, les médecins suisses réputés. On rencontre toute une dynastie de docteurs *Diodati* à Philadelphie, après 1750. Le Dr *Benjamin Rush*, déjà nommé, était membre du Congrès et l'un des signataires de la Proclamation de l'Indépendance du 4 juillet 1776; il était ami de Franklin et de Jefferson, et médecin militaire sous Washington. Par de nombreux écrits sur des questions sociales, politiques, juridiques et médicales, il collabora aux efforts de Franklin en faveur de l'éducation du peuple. Le nom de *Rush* est devenu symbolique pour les médecins américains. Le sort a voulu que ce soit au « *Rush College* », à Chicago, que le Dr *Nicolas Senn*, né à Buchs, dans le canton de Saint-Gall, commençât sa brillante carrière. Comme praticien, professeur et homme d'affaires, son succès fut très grand. Par son exemple et sa science, il a élevé le niveau des études médicales. Il fit cadeau, à l'Institut médical de Chicago, de deux magnifiques bibliothèques d'œuvres scientifiques médicales. En 1892, il était président de la société de chirurgie, en 1893, président de la société des Médecins des Etats-Unis. Une High School publique de Chicago porte aujourd'hui son nom. Ce qui montre combien il restait attaché à la mère-patrie, c'est que, dans son cabinet de consultation, on pouvait toujours voir, déployé à côté du « *Old Glory* », le drapeau suisse.

Selon la revue de « *Surgery, Gynæcology and Obstetrics* », les élèves du Dr *Senn* forment aujourd'hui encore une classe à part, sorte d'aristocratie médicale de Chicago : c'est le cas spécialement pour *J. Albrecht* et *Edward H. Ochsner*, de Richterswil, et le Dr *J. Holliger*. Le Dr *Bango*, de Liestal, était un ami de jeunesse de *Carl Spitteler* et de *Joseph Victor Widmann*. Il a introduit le premier, à Chicago et dans l'ouest, en 1870, l'antiseptie chirurgicale. Le Dr *Martin Stamm* poursuivit, dans le Cleveland, une carrière également distinguée; il avait été l'élève du Dr *Kocher* de Berne. Il donna la preuve, lors de son dernier voyage en Europe, le 1<sup>er</sup> août 1914, de la qualité de ses sentiments envers sa vieille patrie. Il se mit en effet à la disposition de l'hôpital de l'Isle à Berne comme médecin volontaire et travailla là plusieurs semaines avec un grand dévouement.

A la tête des naturalistes, il faut placer le nom de *Louis-Jean-Rodolphe Agassiz*, qui ne fut à même de donner toute sa mesure qu'à l'Université de Harvard, où il enseigna de 1846 à 1873. Après lui vient le géologue *Arnold-Henry Guyot*, également de l'Académie de Neuchâtel, qui s'établit tout d'abord aussi à Cambridge, dans le Massachusetts, puis à l'Institut Smithsonian à Washington pour arriver enfin à la Princeton University. A l'instar de *Guyot*, ce sont des études géologiques que poursuit *Léo Lesquereux*, de Fleurier, au service d'*Agassiz*. Introduit également par *Agassiz*, *Jacob Boll*, de Bremgarten, travailla comme premier naturaliste dans le Texas. Le comte *Louis-François de Pourtalès*, un Neuchâtelois royaliste expulsé de son pays, était



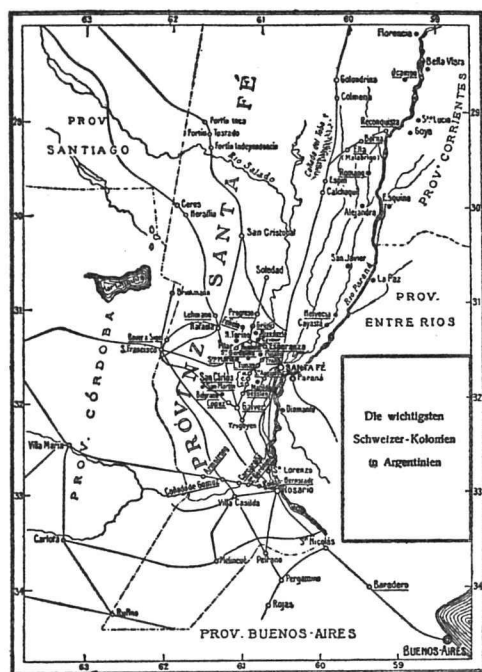
conservateur du Musée d'Histoire Naturelle de Boston, dans le Massachusetts, et chef de division à l'Office américain des poids et mesures. Cet Office avait été organisé par un Argovien, *Ferdinand Rudolph Hasler*; il devint une institution considérable, munie d'un état-major de plusieurs centaines d'ingénieurs, au nombre desquels toute une série de Suisses. Recommandé à *Hasler* par un de ses camarades d'école, *Frey-Herosé* (plus tard conseiller fédéral), *John Hitz*, de Klosters, arriva en 1830 à Washington. Il installa, pour le Gouvernement de l'Union, les premiers fours à zinc, et c'est du premier métal qui en sortit que l'on coula l'étalon des mesures de capacité et de longueur des Etats-Unis. En 1852, *Hitz* fut nommé premier consul général de la Confédération suisse à Washington. La même année encore, la colonie suisse d'Amérique, à son instigation, contribuait à l'érection du monument de Washington par le don d'un bloc de granit. *Hitz* jouissait d'une faveur toute spéciale auprès du Président Lincoln; il la mérita, il est vrai, par son infatigable activité au service des blessés de guerre. Si *Hitz* fut le spécialiste de la prospection à l'Est, c'est le Thurgovien *Alfred Wartenweiler* qui occupa la première place comme pionnier dans les recherches de gisements de cuivre à l'Ouest. Son haut-fourneau, en Montana, fut longtemps le plus grand de cet Etat. Le nom de *Wartenweiler* est aujourd'hui encore très honoré dans l'ouest, grâce aux mérites que s'est acquis *Otto Wartenweiler*, notre Consul à Los Angeles, qui ouvrit à l'exploitation, dans les régions élevées des montagnes du Colorado, des mines d'argent importantes. Déjà dans la ville qu'il habite, nous aurions maintes « Stars » à signaler parmi nos compatriotes. Nommons simplement le Zuricois *Fréd. A. Noetzli*, universellement connu comme constructeur de gigantesques digues de barrage. Les eaux accumulées par *Noetzli* sont réparties dans tout le sud de la Californie par l'Appenzellois *A. L. Sonderegger*, constructeur et ingénieur en chef de grandes canalisations et du service municipal des eaux de plusieurs villes. De même que les trois élèves ci-dessus de l'Ecole polytechnique fédérale, le commerçant et fabricant *F. Weber*, de Sulz (Argovie), a déjà derrière lui une brillante carrière. Sa fabrique d'établages modernes est devenue, en peu d'années, après de modestes débuts, une immense entreprise. Ces hommes eurent de la chance, dira-t-on, mais il faut reconnaître que c'est eux-mêmes qui la forgèrent par leur travail et par leur savoir. Une chance d'un autre genre, que l'on souhaiterait volontiers à beaucoup, échut à l'Unterwaldien *Denni*. Après de nombreuses années de dur labeur, où, comme fermier, il était parvenu à se construire une jolie maison, il dut l'abandonner, parce que les puits creusés tout autour étaient devenus trop nombreux, après la découverte, par les géologues, de gisements de pétrole dans son propre sous-sol. Mieux vaut être chassé de la sorte par le pétrole, que par l'or, comme le fut *Suter*.

Avec ces quelques exemples, nous n'avons fait que passer superficiellement en revue nos concitoyens les plus éminents parmi ceux qui se sont illustrés en Amérique, et encore sommes-nous fort loin de les avoir nommés tous. Chaque

lecteur pourra, au moyen de ses propres souvenirs, compléter notre liste. Même si l'on se penche sur le sort de compatriotes plus modestes, c'est pour rencontrer des centaines de fois le même exemple, sous des formes diverses, de ce que peuvent produire, à l'étranger, l'application au travail et les capacités des Suisses. On les voit s'affirmer au dehors parfois mieux qu'au pays. Certaines plantes ne commencent-elles pas à prospérer véritablement que lorsqu'on les change de terre; ainsi beaucoup d'hommes n'arrivent à donner leur pleine mesure que dans un milieu étranger — et, comparées à celles de la patrie, les possibilités, en Amérique, sont infinies, même pour l'espèce humaine.

## LES COLONIES AGRICOLES SUISSES EN ARGENTINE

par Fritz Huber, Meilen



Pendant la période coloniale et bien longtemps après, on ne s'occupait, en Argentine, que de l'élevage du bétail. Les estancias, des propriétés immenses contenant souvent plusieurs centaines de kilomètres carrés, étaient situées le long des fleuves, dans les environs des villes encore rares, près des voies, que suivaient les caravanes pour pénétrer dans l'intérieur du pays. Autour des estancias se groupaient, ombragés par de grands ombus, les ranchos, des cabanes primitives, recouvertes de roseaux, dont les murs consistent en battue de terre glaise ou en briques crues, où habitent les gauchos, les gardiens des troupeaux de bêtes à cornes et de chevaux. Les attaques des Indiens étant fort à craindre, personne ne s'aventurait

seul dans la plaine herbeuse. Même les riches vivaient sobrement. Les produits de l'élevage du bétail : peaux, graisses, viandes sèches et salées permettaient d'acheter de l'yerba, du sucre et des vêtements. Pour satisfaire à leurs propres besoins, les colons plantaient autour de leurs chaumières un peu de maïs pour le locro et la mazamorra. Les gauchos ne connaissaient pas le pain blanc, ce n'est que dans les villes qu'ils pouvaient en acheter à prix d'or. L'on

ne pratiquait donc pas, en ce temps-ci, dans les pampas, l'agriculture proprement dite.

Ce n'est qu'après la chute du tyran Juan Manuel de Rozas (1852) que, en Argentine aussi bien qu'en Europe, des hommes perspicaces et avisés projetèrent de coloniser les territoires propices des pampas. C'est l'essor inattendu des Etats de l'Amérique du Nord, dont les vastes prairies furent transformées, en moins d'une dizaine d'années, en champs de blé ondoyants, promettant un riche avenir à des milliers de familles, qui donna lieu à une tentative de coloniser les pampas.

Aaron Castellanos de Santa Fé prépara quelques projets pour la colonisation de sa province, et les exposa à Urquiza, qui était alors à la tête du gouvernement. Celui-ci lui refusa son appui, ayant lui-même l'intention de fonder des colonies agricoles sur ses terres d'Entre-Rios (San José, 1857) et craignant que les colonies de la province de Santa Fé ne portassent préjudice à ses propres plans. Plus tard, le gouverneur Crespo et l'estanciero Iturraspe s'intéressèrent à la réalisation des projets de Castellanos. Celui-ci avait conçu son plan sur la base suivante : dans les environs de Santa Fé, sur la rive droite du Paraná et sur les deux rives du Rio Salado, l'on comptait fonder 5 colonies abritant chacune environ 200 familles et ayant un terrain communal de 4 leguas cuadradas (108 km<sup>2</sup>) qui servirait de pâturage au bétail. Le gouvernement s'engageait à céder gratuitement un terrain de 20 cuadras (33,75 hectares) à chaque famille et à lui bâtir un rancho de deux chambres. En outre, l'on devait livrer à chaque famille 6 tonneaux contenant 100 kg. de farine, les semences nécessaires et 12 têtes de bétail : 2 chevaux, 2 bœufs, 7 vaches et 1 taureau. Les colons s'obligeraient à rembourser les avances du gouvernement au bout de deux ans, sans intérêts. Pour les frais de voyage, on avancerait à chaque famille 1000 frs, qui devaient être remboursés en trois termes annuels au taux de 10 %. Outre cela, Castellanos se réservait le tiers de la récolte pendant 5 ans, pour se dédommager de ses peines. Dans différents Etats européens, particulièrement en Allemagne et en Suisse, on encouragea les paysans à émigrer dans les colonies projetées. En Suisse c'était la maison Beck et Herzog, de Bâle, qui faisait de la propagande en faveur des nouvelles colonies. Encouragés par ce fait, en 1854-55, un certain nombre de Fribourgeois romands émigrèrent de leur propre chef pour la Plata. Mais quand ils arrivèrent en Argentine, les travaux préparatoires n'étaient pas encore assez avancés pour que les familles immigrées au hasard pussent occuper ces colonies. Sans secours, elles attendaient à Buenos-Aires où l'on ne savait que faire de ces « gringos » immigrés sans qu'on les désirât. C'est alors qu'un citoyen de la petite ville de *Baradero*, située sur un des bras latéraux du Paraná, à 200 km. environ de Buenos-Aires, s'intéressa à eux et leur proposa de le suivre là-bas. Le 4 février, tout le groupe des immigrants, formé de 10 familles, arrivait au but. La colonie fut installée tout près de la petite ville, sur un territoire appartenant à l'état. Chaque famille reçut une parcelle de 200 × 300 varas, soit 3 1/2 ha.; ensuite, l'on céda aux colons gratuitement du

bétail, des instruments aratoires, des semences et des vivres jusqu'à la première moisson. Le terrain de la nouvelle colonie étant très favorable à la culture des pommes de terre que l'on pouvait récolter deux fois par an et qui s'écoulaient facilement en ville, et les colons, n'ayant pas dû assumer des obligations écrasantes, ils atteignirent bientôt, grâce à ces circonstances favorables, un modeste bien-être. Cela détermina, les années suivantes, des immigrants des cantons de Berne, Lucerne, Valais et Vaud, à se diriger aussi sur Baradero. Mais chaque homme apte au travail ne reçut par la suite plus que 200 × 200 varas. Au mois d'avril 1864, plusieurs familles valaisannes de la colonie de San José, dans l'Entre-Rios, où pendant 7 ans elles avaient peiné en vain, s'y fixèrent aussi. Grâce au travail assidu des colons, la terre autour de Baradero monta en prix. Bien entendu les colons, qui n'en étaient que les usufruitiers tolérés, aspiraient à en devenir les propriétaires légitimes. Après de vains efforts, le Sénat de la province de Buenos-Aires, grâce à l'intervention d'un citoyen influent, se décida à céder, par un décret du 12 octobre 1870, le terrain aux colons. Les parcelles de terrain étant trop petites, l'on ne pouvait pas pratiquer en grand l'élevage du bétail, qui n'acquiesça de l'importance que beaucoup plus tard, lorsque quelques colons enrichis parvinrent à acheter des terres dans la contrée environnante. C'est surtout de là que se répandit la race bovine de Fribourg.

En novembre 1855, deux cents familles disposées à émigrer, originaires en partie de la Hesse rhénane, en partie de la Suisse allemande et romande, quittèrent enfin leur patrie sous la direction des agents de Castellanos. Parties de Dunkerque, elles arrivèrent le 11 mars 1856 à Santa Fé, après une rude traversée de 90 jours. Contrairement aux stipulations du contrat, les colons ne furent pas établis sur les rives du fleuve, à proximité immédiate de la ville, mais plus à l'intérieur du pays, 30 km. au nord-ouest de Santa Fé, qu'ils devaient protéger contre les invasions des Indiens. La colonie fut appelée *Esperanza*, et quoiqu'ils eurent à supporter pendant des années de dures désillusions, les colons, finalement, ne furent pas trompés dans leur espérance. Des extraits de lettres nous démontrent avec quelle joie les nouveaux colons prirent possession de leurs concessions et avec quelle confiance ils envisageaient l'avenir : « Le terrain que l'on nous a cédé contient en mesure suisse 112 arpents; le sol est aussi bon que la meilleure terre de jardin chez vous, le pays est si plat et sec qu'aucun endroit n'est plus haut d'un pied que l'autre, de sorte qu'à dix heures de distance l'on ne rencontre pas une colline, sans parler des montagnes... Somme toute, il ne semble pas impossible d'acquiescer, dans le court espace de 5 ans, une assez belle fortune ». (13 juin 1856, Jak. Meyer de Glattfelden). « Deux pieds de terre noire, ensuite 40 pieds d'argile, et par une couche de sable mucilagineux, l'on arrive à l'eau qui nourrit les puits que nous avons creusés. Il n'y a rien à défricher, pas une pierre n'interrompt notre travail, tout le pays n'est qu'une belle prairie où il n'y a qu'à labourer. Bref, le pays une fois cultivé, c'est un vrai paradis ». (15 juillet 1856, Jak. Huber de Hausen a/A). L'enthousiasme du début fut bientôt remplacé par de dures déceptions.

On manquait de connaissances quant à la culture du pays et les soins qu'il fallait donner au bétail. Les vaches, les taureaux et les chevaux, tous à demi sauvages, s'échappaient en masse et retournaient aux estancias, d'où les colons, ignorant la langue et les usages du pays, n'arrivaient pas à se les faire restituer; d'ailleurs ils ne les auraient probablement pas retrouvés au milieu de ces immenses troupeaux. L'on s'attendait à de belles récoltes et l'on n'en eut que de mauvaises à cause des sauterelles et de la sécheresse. En considération de ces difficultés, le gouvernement libéra les colons des obligations qu'ils avaient contractées. Il se repaya largement en revendiquant, sous des prétextes futiles, les 108 km<sup>2</sup> du terrain communal. Un certain Lehmann de Töss, nommé plus tard juge en récompense de ses services, fut l'instrument souple, dont se servit le gouvernement pour faire exécuter ses injustes dispositions, qui offensaient les stipulations claires et nettes du contrat. La confiscation du terrain communal porta atteinte à la croissance de la colonie; elle ne se développa plus et fut en très peu de temps dépassée par la colonie de San Carlos, fondée plus récemment. Après des années de décadence, Esperanza, où l'élément allemand finit par prédominer, prit une importance nouvelle comme centre commercial des colonies fondées dans un immense rayon autour d'elle.

La maison bâloise, Beck et Herzog, voulut alors profiter pour son propre compte des expériences faites par cette première colonie agricole. Le 25 novembre 1857, elle se fit concéder par le gouvernement de la province, un terrain de 20 leguas cuadradas (540 km<sup>2</sup>), en s'engageant à coloniser cette contrée d'émigrés européens. Elle céda (le 15 juillet 1858) 4 leguas cuadradas à une société suisse fondée à Bâle, pour la colonisation à Santa Fé, société dont le capital se composait de 500 actions à 100 frs. De ce bloc de terre, 264 lots (concessions) de 20 cuadras furent dégagés comme étant propres à la colonisation. 125 lots devaient être remis à d'honnêtes et actives familles ayant au moins quatre membres aptes au travail; 8 lots furent destinés à contenir la place publique (plaza), une ferme modèle, l'école et l'église, et les emplacements réservés au commerce et aux métiers; quant au reste du terrain, il ne devait être vendu que plus tard à de nouvelles familles d'émigrés. Comme à Esperanza, les colons durent s'obliger à remettre au gouvernement pendant 5 ans le tiers de leurs récoltes. Les avances faites par le gouvernement devaient être remboursées au taux de 18 %; on exigea en outre que les colons plantassent au moins 20 arpents la première année et qu'à la fin de la cinquième au moins 50 en fussent cultivés. Le Directeur de la société était Charles Beck, et c'est en l'honneur de son patron que la colonie fut appelée *San Carlos*. Afin de pouvoir peupler la colonie aussi rapidement que possible, l'on fit de la propagande non seulement en Suisse, mais encore au Piémont, en Savoie, en Alsace et dans le Tyrol. De ce fait trois colonies différentes se formèrent : San Carlos Sud, peuplé par une majorité de Suisses, San Carlos Centro, où résidaient des Piémontais, et San Carlos Norte, occupé par des Savoyards et des Valaisans. Le 18 août 1858, l'administrateur se rendit à la colonie, et dès le 11 mai 1859,

# PORTRAITS DE SUISSES CÉLÈBRES DE DIFFÉRENTS PAYS



G.-H. Burckhardt (1784-1817), de Bâle (Ibrahim Pacha), explorateur de l'Égypte



Samuel Gobat (1799-1879), de Crémines (Jura), missionnaire en Abyssinie, en Égypte, en Syrie, évêque anglican de Jérusalem



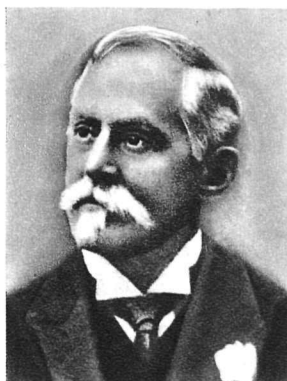
Werner Munzinger Pacha (1832-1875), d'Olten, gouverneur du Soudan égyptien



Léon Bachelin (1857-1930), de Neuchâtel, professeur à Bucarest, bibliothécaire du Roi de Roumanie



Erhard Wolff, de Zurich (1852-1915), créateur de l'industrie métallurgique en Roumanie



Louis Basset (1846-1930), d'Orbe, secrétaire privé du Roi de Roumanie



Edouard Huguenin Pacha (1856-1926), de La Chaux-du-Milieu, directeur des chemins de fer d'Anatolie, initiateur et créateur de la ligne de Bagdad



Le prof. Auguste Piccard, de Lausanne, le « vainqueur de la stratosphère » ; il enseigne à l'Université de Bruxelles

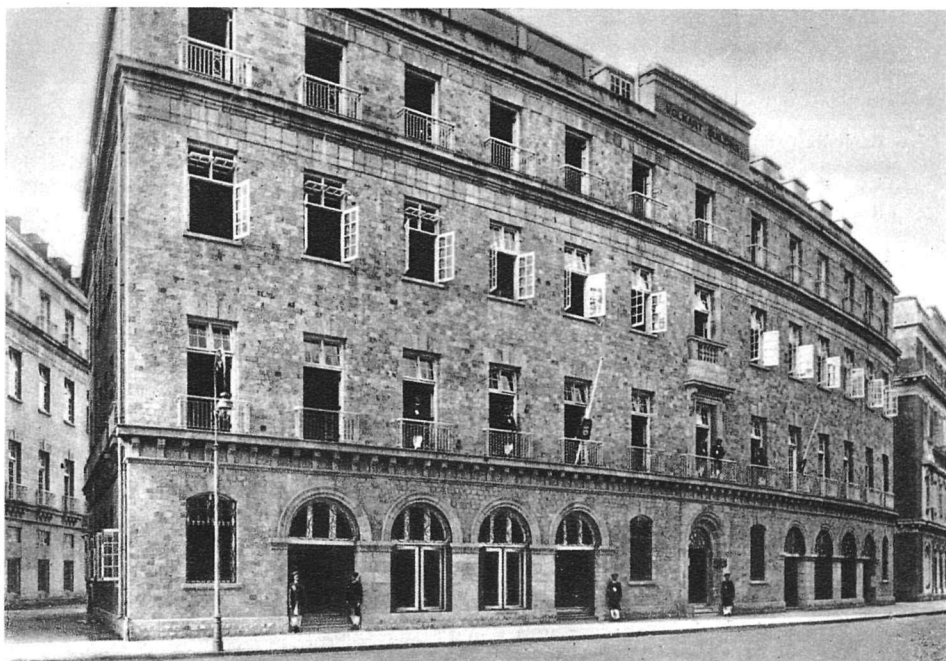


Henri-A. Tardent (1853-1929), d'Ormont-Dessous (Vaud), un pionnier du Queensland, conseiller de politiciens australiens dans des questions constitutionnelles et militaires





La rue principale de Nova Friburgo au Brésil  
La colonie a été fondée par des émigrants fribourgeois



Le Volkart Building, à Bombay, siège principal de la grande maison de Winterthour,  
qui, en 1926, possédait aux Indes plus de 80 succursales

# LES SUISSES AUX INDES NÉERLANDAISES



Station de café à Silinda



Une plantation de tabac



Une plantation d'arbres à caoutchouc



Le triage du tabac



C. Schröter, jun. dirige la construction de grandes jetées et de ports à Macassar (Célèbes)



Arnold Heim, actuellement en Chine, autrefois prospecteur de pétrole dans la forêt vierge (Indes néerlandaises)

## SUISSES A L'ÉTRANGER D'AUTREFOIS

Savants, écrivains, philanthropes



L'historien Jean de Muller (1752-1809), de Schaffhouse, fut professeur, bibliothécaire, ministre et conseiller aulique à Cassel et à Vienne



Albert de Haller (1708-1777), de Berne, le poète de « Die Alpen », fut professeur à Göttingue



Le célèbre mathématicien Léonhard Euler (1707-1783), de Bâle, fut professeur à Pétersbourg et à Berlin ; on le nomma, à Pétersbourg, membre de l'Académie des Sciences



Pierre-Etienne-Louis Dumont (1759-1829), de Genève, ami et collaborateur de Mirabeau et de Jérémie Bentham



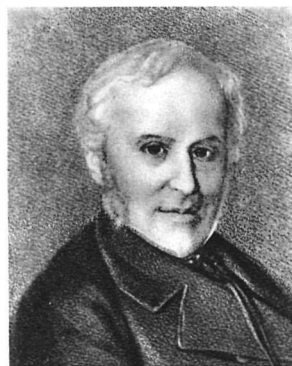
Jean-Jacques Rousseau (1712-1778), de Genève, le grand philosophe et l'écrivain



Jacques Necker (1732-1804), de Genève, ministre français des finances



Jean-Gabriel Eynard (1775-1863), de Genève, négociant à Gênes, où il parvint à une grande fortune qu'il consacra en majeure partie à soutenir les Grecs durant la Guerre de l'Indépendance hellénique



William Haldimand (1784-1862), directeur de la Banque d'Angleterre, fut, grâce à ses nombreuses fondations, le grand bienfaiteur de la ville de Lausanne



Joh-Heinrich Moser (1805-1874), de Schaffhouse, acquit, dans le commerce et la fabrication des horloges en Russie, une grosse fortune, grâce à laquelle il créa la grande industrie schaffhousoise de Neuhausen

les premières familles y arrivèrent. Jusqu'au 31 octobre de cette même année, 51 familles, dont 30 suisses, étaient en partie en route pour la colonie, en partie déjà arrivées au but. Les premières lettres révèlent l'immense contentement d'être arrivé au pays des colons qui serait la patrie de leurs enfants. Les grandes terres, que chacun reçut, firent le bonheur de ces pauvres journaliers et petits paysans qui, dans leur patrie, avaient dû se contenter de quelques maigres prés et lopins de terre. Fritz Madöri écrit le 22 septembre 1859 : « J'ai déjà planté 8 arpents de maïs et 1 arpent de batates (pommes de terre douces) et je compte en planter encore davantage. Je n'ai jamais éprouvé le mal du pays, et je préférerais être mendiant ici que tenancier en Suisse ». « J'ai envie de pousser des cris de joie à entendre dire : vous êtes libres de toute obligation et en cinq ans vous pouvez posséder 100 arpents de terre et peut-être 20 à 30 têtes de bétail ! Maintenant nous en avons 17 ; tout cela, n'est-ce pas, est mieux qu'à Guntalingen ! » (M<sup>me</sup> A. Reutemann, le 16 janvier 1859). Les colons de la Société Robatel et C<sup>ie</sup> de l'Union agricole de Saint-Charles à Martigny se réunirent sur le terrain contigu à San Carlos qui appartenait à la Société Suisse de colonisation, pour former une colonie exclusivement à eux, avec propre administration. A San Carlos aussi l'espoir de faire de belles récoltes en cultivant ces fertiles et grasses terres des pampas fut anéanti par des périodes de sécheresse et des nuées de sauterelles. Il se passa des années de tâtonnements et d'essais, jusqu'à ce que l'on se rendit compte que seul le froment et le lin étaient d'un rapport relativement sûr. Contrairement à la colonie Esperanza qu'on nomme dans les lettres contemporaines une colonie négligée, où l'on travaille à la diable, à San Carlos on ne se laissait pas décourager par toutes ces déceptions. L'on fut finalement récompensé par de meilleures récoltes. Jäggi-Giger, qui visita San Carlos en 1870, écrit : « La colonie de San Carlos est devenue plus brillante et plus forte par ces luttes, elle est la plus florissante de toutes ; on pourrait presque l'appeler la reine des colonies de l'Argentine ! » En 1870, la population des 3 parties de San Carlos comptait 2.504 habitants dont 700 Suisses, 275 habitations étaient construites en briques, 239 n'étaient que de simples ranchos. Il y avait en tout 134.000 arbres fruitiers, surtout des pêchers ; on produisait 113.000 quintaux de blé.

Presque en même temps que San Carlos fut fondée, à environ 30 km. au nord-ouest, la colonie valaisanne alémanique de *San Gerónimo del Sauce* ou del Norte, comme elle s'appelle aujourd'hui. Lorsque vers la fin de 1858 quatre familles du Haut-Valais arrivèrent à Esperanza, elles n'y reçurent aucun terrain. Un estanciero, Richard Foster, céda au gouvernement, en échange d'une autre propriété, une petite partie de ses terres, qui fut parcellée en 196 concessions où s'établirent les 4 familles. Le gouvernement détermina l'un des arrivants, Bodenmann, à retourner dans son pays pour y enrôler de nouveaux colons. L'année suivante Bodenmann revenait avec un transport de colons, pour la plupart aisés et originaires du Haut-Valais. Renvoyé une seconde fois en Europe par le gouvernement, il ne retourna plus à San Gerónimo.

Plus tard, le juge de paix Zurbriggen ramena deux nouveaux groupes de Valaisans. Contrairement aux autres colonies, le Valais, comme on l'appelait généralement, s'occupait exclusivement de l'élevage du bétail, dont les produits, surtout le beurre et le fromage, furent vendus à bon prix pendant la guerre du Paraguay (1865-1870), ce qui permit aux habitants d'atteindre bientôt une certaine prospérité. Malgré que cette colonie n'eût pas à souffrir les désillusions propres à tout début, elle resta au point de vue intellectuel longtemps la plus arriérée des colonies suisses. En 1867 les Valaisans, par une expédition de francs-tireurs, aidèrent à renverser le gouverneur fort populaire Oroño, un libre penseur haï du clergé. Ils se rendirent compte trop tard qu'en participant à ce mouvement politique, ils s'étaient privés eux-mêmes, pour de longues années, d'améliorations dans le domaine de l'administration provinciale. Jäggi-Giger qui visita cette colonie en 1870 écrit : « Dans beaucoup de concessions de la colonie valaisanne, on voit de misérables chaumières en pisé, pauvres, nues, isolées, sales, qui, faute de soins, tombent en ruines et dont le toit de paille est souvent troué. Même en supposant que les conditions économiques n'aient pas permis à ces gens de construire de belles maisons — quoique beaucoup d'habitants soient fort aisés — ils auraient pu au moins planter plus d'arbres; cela n'aurait pas demandé beaucoup de travail ». En 1872, San Gerónimo comptait 955 habitants, dont 855 Suisses, 15 maisons en briques et 118 ranchos.

Dans les vieilles colonies, beaucoup de colons se sentaient à l'étroit. Les fils de nombreuses familles étaient presque dans l'impossibilité de se créer un propre foyer, car tous les lots de terrain étaient occupés. La prospérité augmenta l'avidité de posséder des terres, fait typique que l'on peut constater dans tous les pays nouvellement occupés. Bien des émigrés se sentirent de nouveau attirés par le désir de l'aventure vers de nouvelles contrées aux plaines encore vierges, où la lutte pour l'existence serait corsée par des combats contre les Indiens, qui d'ailleurs se retiraient lentement. Le docteur Romang, qui possédait une poterie à San Carlos, fonda en 1865 la colonie *Helvecia* sur le Rio Javier, un affluent navigable du Paraná. Comme ce lieu eut à souffrir des attaques des Indiens et des gauchos malos et était en outre fort exposé aux inondations du Paraná, beaucoup de familles suisses le quittèrent. Des colons de San Carlos, Esperanza et San Gerónimo fondèrent en 1868 *Las Tunas*, située au milieu de ces colonies. D'autres colons de San Gerónimo formèrent la nouvelle colonie *Santa Maria*. Un an plus tard, la Société Suisse de colonisation dont la direction avait été remise, entre temps, à Vollenweider, l'ancien administrateur de San Carlos, fonda la colonie *Humboldt*. De 232 concessions, toutes, sauf 6, furent vendues dès la première année. Le prix d'achat, de 200 pesos par concession, devait être remboursé en 6 termes semestriels, à 8% d'intérêt. Les débiteurs en retard étaient tenus à payer 18 % d'intérêt. De la colonie Humboldt l'on fonda ensuite celle de *Felicia*, où s'établirent aussi beaucoup de Suisses. Cette même année 1869 Jacob Reutemann, de Guntaligen,



un des premiers venus à San Carlos, alla chercher fortune plus au nord, suivi de quelques compagnons qui partageaient ses idées; ils y fondèrent, sous la direction de Vollenweider et de Gessler, une nouvelle colonie suisse, extrême avant-poste contre les Indiens qu'ils nommèrent *Grütly*, d'après le lieu qui représentait le mieux leur patrie. Cette colonie n'était, en principe, destinée qu'à des Suisses allemands; chacun avait droit à autant de terres qu'il voulait, ce qui détermina probablement beaucoup de vieux pionniers de la colonisation à s'établir dans cette colonie avancée. La colonisation par des Suisses allemands n'ayant pas amené le résultat désiré, l'on céda les concessions inoccupées à des Italiens. Quelques années plus tard (1873), le docteur bernois Romang, qui se trouvait déjà trop à l'étroit à Helvecia, se dirigea sur le nord avec des colons de San Carlos, d'Helvecia, etc. Là, dans le Chaco riche en forêts, dans une contrée qui jusqu'alors n'avait appartenu qu'aux Indiens, il fonda les colonies *Romang* et *Malabrigo*. Le nom était bien choisi, car c'était vraiment un mal abrigo, un lieu mal protégé. Les Indiens, qui habitaient ces forêts, cherchèrent à se défendre contre les Visages Pâles qui avaient envahi leurs territoires de chasse, et des deux côtés on mena une lutte acharnée et cruelle. Dans ces combats qui durèrent jusqu'en 1890, un certain Frederico Sager guida bien les colons suisses, parce qu'il connaissait à fond les ruses des Indiens. Dans les environs de ces deux endroits se formèrent par la suite *Berna*, fondée par le jurassien Liechti, et *Ella*, l'œuvre de Fritz Sigel, qui avait émigré de San Carlos vers le nord. Les colonies bernoises formèrent longtemps un monde à elles. Le Berndeutsch y était la langue courante et les Indiens eux-mêmes l'apprirent lorsque, ayant reconnu la supériorité des blancs, ils entrèrent en relations commerciales avec eux. Il ne disparut que beaucoup plus tard, repoussé par la langue espagnole. Ces Suisses, qui s'étaient fixés tout au nord, apprirent eux aussi la langue des Indiens, le Guaraní.

Un troisième groupe de colons suisses s'établit dans le sud de la province de Santa Fé. Durant les années 1870-71, une société anglaise construisit, à travers des plaines inhabitées des pampas, la ligne centrale du chemin de fer qui relie Rosario à Córdoba. Pour se dédommager, elle s'était réservé une bande de terrain de 5 kilomètres le long de toute la voie. L'intérêt de la Compagnie demandait que ces terres fussent occupées aussi vite que possible, tant pour protéger la voie, que pour assurer un certain trafic à la nouvelle ligne. Comme dans le nord de la province on avait fait de bonnes expériences avec les Suisses, c'est eux qu'on enrôla principalement pour peupler ces nouvelles colonies. C'est ainsi que se formèrent à l'ouest de Rosario les colonies suisses *Bernstadt*, (maintenant Roldán), *San Gerónimo Sur*, *Carcaraná*, *Cañada de Gomez*, *General Roca* et *Marcos Juarez*, ces deux dernières dans la province de Córdoba. Le 1<sup>er</sup> mars 1870, après un voyage de 84 jours, un premier groupe de 145 émigrants arrivait à Bernstadt. Chaque famille reçut un lot de 20 cuadras, pour lequel elle avait à payer un fermage annuel de 20 patacones (100 frs). Un lot valait 400 patacones, dont 10 % devaient être versés immédiatement, 15 % au



cours de la deuxième année, et le reste en trois termes annuels. Les vivres et le bétail furent cédés aux colons à crédit, la société s'efforçant loyalement à leur faciliter les durs débuts. Malgré cela les commencements furent difficiles, et deux mauvaises récoltes consécutives déterminèrent beaucoup de colons, par trop endettés par les avances, à tout abandonner et à chercher de quoi vivre ailleurs.

Juan Alemann, le futur éditeur de « l'Arg. Boten », exprime comme suit l'impression que lui firent les colonies de la voie ferrée centrale. « Dans les concessions l'on voit les maisonnettes isolées et éparpillées des colons; elles ressemblent à des bicoques de tourbe, à des petites maisons de garde-voie. Ici et là une famille plus aisée s'est bâti un domicile plus agréable. Autour des habitations tout est le plus souvent nu et désert; toutefois l'on y voit de temps à autre un gentil jardinet entouré d'arbres. A l'intérieur règne une simplicité qu'au pays natal on ne pourrait s'imaginer. La colonie de Bernstadt me paraît sous maints rapports négligée et abandonnée. On peut toutefois constater que les concessions d'une partie des colons — d'un tiers peut-être — sont fort bien tenues. L'école n'est fréquentée que par 25 élèves, ce qui prouve que beaucoup de parents laissent grandir leurs enfants sans leur donner aucune instruction. Je dois avouer que l'état de la colonie m'a attristé; je m'attendais à la trouver plus avancée 4 ans après la fondation.... Les colons conviennent que seules de longues expériences et observations leur apprendront à connaître les méthodes de culture et de l'élevage du bétail propres au pays. » Seul San Gerónimo fit à Alemann une meilleure impression. D'ailleurs aussi dans ces colonies, les mauvaises années furent suivies par des années prospères. Grâce à de bonnes récoltes et à la possibilité d'écouler facilement et avantageusement leurs produits laitiers à Rosario, qui se développait rapidement, ces colonies finirent par être les plus florissantes de toute la province. Aujourd'hui, beaucoup de descendants de ces paysans suisses vivent en rentiers dans les villes argentines et font cultiver leurs terres par d'alertes Basques.

Dès l'année 1870, la fondation de colonies agricoles essentiellement suisses cessa. Pourtant, beaucoup de Suisses participèrent aux colonies de *Lopez* (aujourd'hui Rigby) et de *Belgrano*, fondées vers 1880, et d'*Artagaveytia* (Isla Verde), fondée en 1890. Récemment, beaucoup de nos compatriotes s'établirent dans le Chaco, zone où l'on plante du coton, et dans la zone tropicale où croît l'yerba, sans toutefois former de propres colonies. Partout en Argentine, depuis le nord tropical, hanté par la malaria, jusqu'aux territoires du sud de la Patagonie, battus par les vents, nous rencontrons des groupes isolés de nos compatriotes, qui s'y sont fixés comme colons. Cinq à six familles de la Suisse romande s'établirent sur le bras de Moreno du lac Nahuel Huapi, en un endroit qu'ils nommèrent Suiza et qui semble prêt à former la base d'une colonie promettant un grand développement. Malheureusement on ne tenta plus, comme on l'avait fait au début de la période de colonisation, de réunir nos compatriotes immigrants en colonies exclusivement suisses. Pourtant, aujourd'hui même, cela ne devrait pas être impossible, puisque récemment le capital italien a bien

réussi à fonder, en excluant les éléments étrangers, des colonies purement italiennes dans une région d'Argentine qui a beaucoup d'avenir, dans les contrées fertiles arrosées par le Rio Negro.

Aujourd'hui les descendants des premiers immigrés vivent en paix et en sécurité dans toutes ces colonies, jouissant d'une certaine aisance. Mais pendant les premières années de leur séjour au pays étranger, les colons eurent à supporter des privations et des désillusions et à lutter avec acharnement pour se procurer les plus simples moyens d'existence. Nous qui vivons dans des conditions de vie assurées et qui, en cas de besoin, pouvons toujours obtenir l'appui de l'état ou de personnes privées, nous ne pouvons presque pas nous rendre compte des contre-coups que subirent les pionniers de la civilisation. Tout semblait se conjurer pour rendre leur existence aussi pénible que possible : la sécheresse et des nuées de sauterelles détruisaient les récoltes, fruit de leur dur labeur, les Indiens et les gauchos malos mettaient constamment en péril leurs vies et leurs biens ; des menées révolutionnaires et la mauvaise organisation judiciaire s'opposaient au développement paisible de leurs affaires. Il ne faut donc pas s'étonner que dans la colonie Esperanza, les Suisses prièrent en 1862 le gouvernement de les rapatrier, le pays occupé ne pouvant pas nourrir tous les habitants à cause des dégâts occasionnés par la sécheresse et par les sauterelles. Mais, dans ces luttes contre les forces de la nature, contre les Indiens et contre la racaille criminelle, se forma une génération ne craignant ni orages ni tempêtes, n'hésitant pas à défendre au besoin ses droits par les armes, même si c'était le gouvernement qui y portait atteinte. Lorsqu'en 1893 l'administration provinciale perçut un lourd impôt sur les céréales, malgré que l'on eût promis d'exempter d'impôts tous les produits coloniaux, les colons, armés de fusils Vetterli et de carabines, marchèrent sur Santa Fé. A l'approche des adroits tireurs suisses, les troupes gouvernementales se retirèrent au premier abord. Les colons, qui n'étaient qu'une partie de la faction radicale insurgée, dépourvus d'un commandement uniforme, durent bientôt céder aux forces supérieures de leurs ennemis. Beaucoup de rebelles furent faits prisonniers ; ceux qui réussirent à s'échapper par la fuite errèrent pendant des semaines entières dans les marécages impénétrables situés le long des fleuves ou se cachèrent dans les champs de maïs et de froment. Les esprits étant surexcités par les passions politiques, les prisonniers avaient à craindre les pires excès. Une soldatesque pleine d'une haine aveugle contre les étrangers se répandit dans les colonies. Ce furent des semaines d'angoisse pour les femmes des colons suisses qui, seules dans leurs propriétés éloignées les unes des autres, eurent à défendre leurs biens contre ces soudards avides de butin, tandis que le père de famille gisait dans un cachot sale et regorgeant de prisonniers ou devait se tenir caché. Grâce à l'intervention du club politique des étrangers à Buenos-Aires, ainsi que des consuls, le gouvernement amnistia tous ceux qui avaient participé à l'insurrection. L'impôt détesté sur le blé existe encore aujourd'hui, mais c'est l'exportateur qui le paye au lieu du colon.

Toutes les colonies que nous avons mentionnées se ressemblent quant à leur disposition. Au milieu du village se trouve un carré ombragé de 1 à 2 ha.; c'est la place publique, la plaza. Mais dans le langage courant des colons, c'est tout le village que l'on appelle plaza. Autour de la place proprement dite se groupent l'église, l'école, les principaux magasins et les restaurants. Les rues, bien orientées, se coupent à angle droit. Le village est donc formé de carrés de 1 ha., tant que les terres consistent en parcelles carrées ou rectangulaires de 5 ou 10 concessions. Les murs des maisons, recouverts d'un enduit d'argile (barro), sont construits en briques cuites, souvent en simples briques crues que les colons fabriquent eux-mêmes. Presque toutes les maisons n'ont qu'un étage. Le toit est rarement plat, mais plutôt légèrement incliné du côté le plus exposé aux intempéries. Dans les campagnes, l'on voit encore les différentes phases du développement de l'habitation l'une à côté de l'autre : d'abord le primitif rancho, puis la maison en briques crues (adobes), déjà mieux bâtie, tous deux employés aujourd'hui comme hangars (galpones) et finalement la maison en briques cuites, entourée d'un jardin. Autour de la maison d'habitation se groupent les dépendances, les ateliers et les greniers à blé, ainsi que les abris pour le bétail à lait, des bâtiments que les colons construisent généralement eux-mêmes. Toute la cour est entourée et ombragée de paradis (les seuls arbres dont les feuilles soient épargnées par les sauterelles), de pêchers et de mandariniers féconds en fruits. Les puits qui, à 20 ou 25 m. de profondeur, après perforation d'une deuxième couche aqueuse, ont un débit abondant, sont surmontés de pompes à vent qui remplissent les grands réservoirs d'où l'eau est automatiquement répartie entre les abreuvoirs. Tandis que les premiers colons fauchaient leur blé avec la faux, le dépiquaient aux champs avec leurs juments et le jetaient en pelletées contre le vent, pour séparer le grain de la balle et de la paille, on récolte aujourd'hui le froment et le lin avec des faucheuses batteuses larges de 12 à 16 pieds, dont le maniement n'exige que deux hommes : l'un pour manœuvrer le tracteur et l'autre pour coudre les sacs. Seul le maïs ne peut pas être, même aujourd'hui encore, récolté autrement qu'à la main. Les attelages de bœufs furent bientôt remplacés par des chevaux, ceux-ci finalement par le tracteur, surtout par le Fordson si bon marché. On utilisa d'abord, pour se rendre des chacras (fermes) à la plaza, des chariots sans ressorts cahotant affreusement, puis des breaks recouverts de toile cirée, les volantas, puis finalement les autos. Aujourd'hui, dans les colonies, on ne roule généralement plus qu'en auto; tandis que l'on monte assez rarement à cheval, si l'on n'a pas à veiller à l'entretien du bétail. Les élèves plus âgés vont aujourd'hui à l'école en auto. Une chacra de 4 à 6 concessions possède un parc de voitures et de machines d'une valeur de 10 à 20.000 pesos. Chacun tâche d'exécuter lui-même les réparations les moins importantes, car, surtout au temps de la moisson, on ne peut courir chercher le mécanicien de la plaza pour chaque bagatelle. En général, le colon s'efforce à apprendre et à pratiquer, autant que possible, tous les métiers. Il est son propre charron, serrurier,

menuisier, maçon, peintre, sellier, etc. Il vit dans sa chacra, comme ses ancêtres alémaniques, libre et indépendant, tel un roitelet, à 1 ou 2 km. de distance de son prochain voisin.

Dans la plupart de ces colonies, il y avait des écoles suisses où l'enseignement se pratiquait dans la langue maternelle des enfants et en espagnol. A San Carlos, 11 mois après l'arrivée des premiers colons, on inaugura solennellement la maison d'école par un service divin. Pour leurs écoles, qui existent encore en partie, les colonies suisses firent de gros sacrifices, sans que leur ancienne patrie songeât à participer aux frais. Beaucoup d'élèves sont forcés de parcourir chaque jour, à cheval ou en légère sulky à 2 roues, une distance de 10 à 15 km. pour arriver à l'école. Puisque nous parlons d'écoles, n'oublions pas les instituteurs suisses qui, pionniers de notre culture nationale dans la solitude du camp, gravèrent dans le cœur de plusieurs générations d'enfants suisses l'amour de la patrie de leurs pères. Nous nous bornerons à mentionner ici Peter Dürst (Roldan), Hans Meyer (Carcarañá), Briggen (General Roca), Walker (Marcos Juarez), Lötscher (San Gerónimo Sur), Emil Meyer, Schuster, Thomann, Zwicky (San Carlos), etc. Les élèves et amis du maître d'école Dürst, auteur d'un plan d'études pour les écoles de camp de langue allemande, et qui fut durant de longues années président de la société pédagogique de la province de Santa Fé, érigèrent en son honneur un monument au cimetière de Roldán.

Au point de vue du spirituel, les institutions dans les colonies sont loin d'être parfaites. Seule la colonie valaisanne de San Gerónimo Norte a son propre curé de langue allemande. Dans les autres colonies, les catholiques prennent part au culte espagnol. Ce sont les pasteurs luthériens allemands de Rosario et d'Esperanza et un pasteur missionnaire du Synode de La Plata qui se chargent de la direction spirituelle des protestants suisses. Selon les circonstances, l'on célèbre annuellement de un à quatre cultes.

Quant aux soins médicaux, il a toujours été difficile de s'en procurer aux colonies et l'état des choses ne s'est pas sensiblement amélioré jusqu'à présent. Le manque de bons docteurs suisses, les honoraires excessifs demandés par les médecins indigènes, ouvrirent la porte aux charlatans. Des docteurs suisses comme le Lucernois Troxler, à San Carlos (mort en 1911), qui, surtout à l'époque du choléra, fit preuve d'une grande vaillance et l'excellent docteur valaisan Rothen, à San Gerónimo Norte, sont malheureusement restés de glorieuses exceptions.

La vie de société dans les colonies ressemble sous beaucoup de rapports à celle d'un grand village suisse. Déjà dans les premières années après l'immigration, on fonda des sociétés de tir et de chant. Le Tiro Suizo de San Carlos, créé en 1862, fut la première société de tir en Argentine. En 1874, à l'occasion d'une fête de tir suisse, les tireurs de San Carlos, San Gerónimo, Humboldt, Grütly, Frank, Santa Fé et Rosario se rendirent à Esperanza avec leurs bannières. Aujourd'hui, dans la plupart des grandes colonies suisses, il y a des sociétés de tir argentines; leur "Tiro federal" a d'ailleurs été organisé à

l'exemple du tir suisse. Il y a quelques années, le Tiro federal de San Carlos détenait simultanément les coupes interprovinciale, provinciale et interdépartementale. Les tireurs matcheurs Volkart, Reutemann, Gunziger, Roth ont des noms qui sont bien suisses ! San Carlos Sud, San Gerónimo Sur, Romang, Humboldt et Felicia ont encore leurs sociétés de chant suisses. Il existe en outre, dans plusieurs colonies, des sociétés de gymnastique, des comités de dames et de véritables cercles suisses. A San Carlos Sud, les fêtes d'écoles, la fête nationale du 1<sup>er</sup> août, les soirées et les pique-niques de la société de chant, la fête de Pâques du comité des dames rassemblent tous les éléments suisses ou d'origine suisse.

Malgré tous les efforts des Suisses restés fidèles à leur patrie dans ces colonies isolées, il ne faudra pas plus d'une ou de deux générations pour que seuls les noms de famille des habitants rappellent les florissantes colonies suisses de jadis. Le procédé de l'assimilation est tellement naturel et inévitable que l'école et son enseignement peuvent en ralentir, mais pas en arrêter la marche. Il n'y a pas non plus à compter sur de nouvelles arrivées d'émigrés suisses qui pourraient rafraîchir le sang. Les terres, dans l'immense rayon de ces colonies, sont si chères (1000-2000 fr. l'hectare), qu'un nouvel immigrant doit disposer de capitaux importants pour pouvoir acquérir une ferme de 4 concessions (135 ha.). Mais, dans l'histoire de la colonisation de l'Argentine, la colonisation suisse occupera toujours une place d'honneur, car ce sont les colons suisses qui furent les premiers à s'occuper d'agriculture et à mettre en valeur, de cette façon, les plus grandes richesses de ce pays à l'élan juvénile.

---

## LA MISSION SUISSE DANS L'AFRIQUE DU SUD

par B. Terrisse, Lausanne

---

Si attachés qu'ils soient à leurs lacs et à leurs montagnes, les Suisses, en grand nombre, s'expatrient; ils abordent les continents les plus lointains, emportant le souvenir d'une terre à laquelle ils se sentent unis par tant de liens, mais qui devient trop petite pour ses habitants. Et ils s'en vont chercher fortune...

D'autres partent, qui pourtant pourraient rester. Ils n'iront point s'inscrire dans une maison de commerce ou planter des cocotiers; des préoccupations spéciales leur font briser des liens très solides pour s'embarquer à côté de tant d'autres. Ils ont un idéal moral et religieux, ils se sentent appelés à le faire partager à ceux qu'on se plaît à ranger sous la rubrique des « races inférieures ». Ces hommes, ces femmes, ce sont les missionnaires.

## Au Transvaal

En 1875, la tranquille solitude des hauts plateaux du Transvaal n'avait point encore été troublée par le fracas des marteaux-pilons des compagnies minières. Qui eût imaginé alors que ces terres arides verraient surgir des constructions étranges et subiraient, impassibles, l'action persévérante des perforatrices creusant le sol riche en minerais d'or ? Deux Suisses, MM. *E. Creux* et *P. Berthoud*, cheminaient cette année-là, au pas sûr et lent de leurs bœufs, dans la direction du nord du Transvaal. Passant par Prétoria, bourgade insignifiante alors, bien que capitale de la république du Transvaal, ils quittèrent ces plateaux élevés pour descendre insensiblement vers la région plus chaude et plus souriante des *Spelonken*. Ces collines et ces vallonnements, bordés au nord par la chaîne du Zoutpansberg, ont assisté au développement de la Mission Suisse. Le climat malarien, ennemi de l'homme, n'a pas empêché la croissance de cette œuvre qui fait honneur à notre patrie, et plusieurs stations fondées à l'est et au sud étendent l'influence de leur aînée, *Valdézia*, un nom qui rappelle à ceux qui pourraient l'ignorer l'origine vaudoise de la « Mission Suisse ».

*Elim* est devenu un centre ; les visiteurs, de plus en plus nombreux, de nos jours, qui arrivent à cette station en automobile, venant de Johannesburg ou de Prétoria, sont frappés d'y constater la présence de toute une colonie suisse. On y respire l'air du pays natal, et l'accent neuchâtelois ou vaudois se mêle à tel dialecte alémanique.

Demandez à un colon du voisinage pourquoi le nom d'*Elim* est connu au loin. Il vous répondra en désignant du doigt un groupe de maisons construites sur une colline : c'est *l'hôpital*, fondé en 1899, aménagé actuellement de façon à recevoir blancs et noirs. On y accourt de fort loin, la réputation des médecins suisses s'est faite rapidement, surtout qu'au début le gouvernement n'avait point encore établi de médecins de district dans cette région. Les noirs, témoins oculaires du résultat des opérations chirurgicales, répandirent la renommée de nos hommes de science à des centaines de kilomètres. Modestement établi durant les premières années, l'hôpital de la « Mission Suisse » possède actuellement les rayons X et une installation électrique moderne. On ne pourrait exiger davantage dans la brousse.

*L'école normale de Lémana*, située à quelque distance de la station d'*Elim*, est un centre d'éducation où se forment les instituteurs qui seront ensuite placés à la tête des diverses écoles du pays. Fondée en 1906, elle a déjà vu passer bien des élèves et a certainement contribué à élever le niveau intellectuel des indigènes. La Suisse, qui se glorifie à juste titre de son degré d'instruction, se doit de faire rayonner sa culture bien au-delà de ses frontières.

Chaque année, les missionnaires de ces stations de brousse voient partir quantité de jeunes hommes qui désertent la campagne pendant des périodes parfois fort prolongées. Les villes les attirent, avec la promesse d'un gain



élevé, mais les brillantes pièces d'or s'échappent, à peine entrées dans le portemonnaie de l'indigène, grand enfant qui se laisse prendre aux séductions de la réclame et enrichit le marchand de bric à brac, au lieu de nourrir sa famille qui manque de maïs dans la brousse. Comment ne pas chercher à suivre ces travailleurs des grandes villes, quand on se rend compte du bouleversement social qu'a produit, au sein des tribus indigènes, l'exploitation des mines d'or et de diamants ? Aussi voyons-nous les missionnaires suivre leurs adeptes à *Prétoria*, dès 1897, et à *Johannesburg*, dès 1904. Terrain admirable pour ceux que préoccupent les questions sociales ! Les missionnaires, d'ailleurs, travaillent en accord avec la Chambre des mines, à *Johannesburg*, qui accorde aux Missions des dortoirs spéciaux pour les indigènes dépendant d'elles. La Mission Suisse n'est pas seule à l'œuvre, mais elle a été l'une des premières à organiser ses centres d'évangélisation et d'instruction dans les mines, égrenées sur un espace d'une centaine de kilomètres à l'est et à l'ouest de *Johannesburg*.

Nous ne saurions passer sous silence le travail accompli à *Prétoria*, parmi les lépreux, les aliénés et les condamnés à mort. Se doute-t-on que l'asile des lépreux de *Prétoria* renferme actuellement 935 malades, dont une centaine de blancs ? Il vaut la peine de s'occuper de ces deshérités ; tout récemment ils ont vu se construire à leur dessein une vaste chapelle inaugurée à la mémoire de M. E. Creux, l'un des pionniers de la Mission Suisse, qui a employé sa longue retraite à répandre une lueur d'espérance dans la vie de ces malheureux.

## Au Mozambique

Un autre champ de travail devait s'ouvrir tout naturellement à la Mission Suisse. Etablis aux *Spelonken* au milieu d'une tribu, celle des *Thonga* ou *Shangaan* (cette dernière désignation leur étant donnée par les Anglais), les premiers missionnaires s'aperçurent bientôt que ces indigènes étaient des immigrés venus de l'est, à la suite de certaines guerres. Le gros de la tribu devait donc habiter les bords de l'Océan Indien. Le fait fut abondamment confirmé, lorsque M. Paul Berthoud alla s'établir près de *Lourenço Marques*, dans le sud de la vaste colonie portugaise du Mozambique. On y regardait alors à deux fois avant d'élire domicile dans cette région ; le port de *Lourenço Marques*, en 1887, infecté par les moustiques d'un marais tout voisin, méritait bien l'appellation de « tombeau des blancs ». La ville actuelle, aux modernes avenues rectilignes, que les automobiles semblent parfois prendre pour une piste de course, contraste singulièrement avec ce qu'elle était il y a quarante-quatre ans. Les passagers qui s'apprêtent à débarquer dans ce port ont le temps de jeter un regard sur l'agglomération urbaine, où les jardins ont leur bonne place ; ils aperçoivent même au haut de la colline une grande croix fédérale que laissent entrevoir les eucalyptus au feuillage mouvant. C'est sur le toit de la chapelle de la « Mission Suisse » que cette croix se dessine,

et autour de ce vaste bâtiment une œuvre féconde se poursuit. Lourenço est un centre, comme Elim pour le Transvaal, avec cette différence que nous sommes ici en pleine ville européenne, car les pentes douces de cette colline, que l'on gravissait jadis dans un sable épais, ont été peu à peu envahies par les habitations des blancs. Le gouvernement n'en tolère pas moins l'existence d'un *hôpital* florissant, sur le terrain de la Mission, destiné essentiellement aux noirs, mais auquel Portugais, Anglais et autres colons gardent une juste reconnaissance pour les services qu'il leur a rendus, particulièrement à l'époque où les médecins portugais étaient rares et où les chirurgiens suisses, dévoués aux noirs comme aux blancs, se sentaient absolument débordés.

Un second hôpital, à 200 km au nord, situé en pleine brousse, à *Chikhombane* attire les indigènes qui s'y sentent chez eux, grâce aux installations « couleur locale » qui ne rappellent en rien nos arides salles d'hôpitaux. Dans ces huttes groupées autour d'un modeste bâtiment en briques, le Thonga convalescent commence à entrevoir l'inanité de ses superstitions relatives à la maladie; l'œuvre médicale sape le paganisme.

En mai 1930, le Gouverneur général de la colonie, inaugurant une Ecole normale créée à *Manhiça* par les autorités portugaises, rendit hommage dans son discours au travail fourni par les Missions évangéliques, dans le domaine de l'instruction. La « Mission Suisse », on ne peut le nier, a cherché sans cesse à instruire l'indigène; elle a formé des instituteurs qui ont souvent été les premiers à enseigner le portugais dans les régions où ils étaient placés. Les missionnaires actuels recueillent avec reconnaissance le témoignage du plus haut fonctionnaire de la colonie à l'égard des efforts persévérants de nos éducateurs. Comme au Transvaal, nombreux sont ces foyers d'instruction dispersés dans la brousse, surveillés par les missionnaires, dont les stations s'échelonnent au nord et au sud de Lourenço Marques. Dans la ville même, une école inter-missionnaire, qui compte deux professeurs suisses, groupe les élèves indigènes de trois sociétés de Mission vivant en excellente harmonie.

On conçoit aisément que des citoyens suisses, dont le pays ne possède pas de colonies, soient particulièrement bien placés pour exercer une action conciliatrice entre les représentants d'autres sociétés de Missions et les gouvernements coloniaux. Si les conflits surgis pendant la guerre par le fait de la nationalité de certains missionnaires ont pu être apaisés à l'amiable, au Transvaal, c'est en partie à l'influence des missionnaires suisses qu'on le doit. D'autre part, nos compatriotes, prédisposés à l'étude des langues davantage que ne le sont les Anglo-Saxons, par exemple, ont tout naturellement joué un rôle important dans les tractations entre le gouvernement portugais et les Missions protestantes travaillant au Mozambique. Nous ne voulons pas nous glorifier par ces simples constatations, et si même nous le faisons, tout l'honneur en reviendrait à notre qualité de Suisses.

\* \* \*

L'œuvre dont nous n'avons fait qu'esquisser le développement mérite la sympathie de ceux qui attachent du prix aux valeurs spirituelles. Nous voulons la Suisse grande, non seulement par la science de ses ingénieurs, la persévérance de ses commerçants et la haute qualité de ses produits. Nous voulons que l'on ressente au loin l'effet tonifiant de sa culture intellectuelle et morale. Nos institutions scolaires, nos hôpitaux, l'œuvre d'évangélisation parmi les indigènes, entreprise et poursuivie par des missionnaires qui ont tous passé par nos facultés de théologie et disposent, par conséquent, d'une culture universitaire étendue, voilà autant de champs d'action où les enfants d'un petit pays donnent ce qu'ils ont de meilleur.

Il est réjouissant de constater qu'en Suisse notre base s'est élargie. Ce n'est plus seulement la Suisse romande qui soutient l'œuvre; nos Confédérés de Berne, de Zurich et d'ailleurs, ont répondu à nos appels et envoient leurs délégués enthousiastes à nos assemblées générales; ils ont leurs représentants dans notre corps directeur. On ne parle plus guère de la « Mission Romande », mais bien de la « Mission Suisse », appellation courante en Afrique depuis des années, abréviation du titre officiel : « Mission Suisse dans l'Afrique du Sud ».

Et c'est sur la Suisse que comptent les 103 missionnaires, hommes et femmes, médecins, infirmiers, garde-malades, professeurs, artisans qui sont à la brèche dans nos deux champs de travail. C'est vers la Suisse que regardent, sans se lasser, nos 10.000 baptisés et catéchumènes enrôlés dans une église qui compte déjà 14 pasteurs noirs et plus de 200 évangélistes et instituteurs. Le nombre de nos cantons se retrouve presque dans celui de ces 21 stations, entourées elles-mêmes d'annexes nombreuses, centres d'instruction, de relèvement moral, d'illumination spirituelle.

Patriotes, ils le restent, ces lointains exilés qui ne revoient la Suisse que tous les six ans, et encore... Lorsque l'hiver africain étend ses douces clartés sur la brousse desséchée, ils vont ramasser du bois mort, la veille du 1<sup>er</sup> août; et le soir de ce jour, alors que les mille étoiles s'allument sur les montagnes de Suisse, le feu crépite aussi là-bas, et dans la nuit retentissent les chants du pays.

---

## MISSIONS CATHOLIQUES SUISSES

par P. Conrad Lötscher, Engelberg

---

La collaboration des Suisses à la Mission catholique en terre païenne se présente aujourd'hui sous un double aspect. De nombreux ressortissants de notre pays, qu'il serait difficile de repérer, travaillent pour le compte de diverses sociétés de missions, étrangères pour la plupart, et disper-

sées dans toutes les parties du vaste champ missionnaire (cf. *Echo Suisse*, XI, Nos 7 et 8, 1931). Récemment se sont organisés, d'autre part, des champs de missions administrés par des Ordres religieux et des sociétés de missions suisses; nous sommes ici en présence de véritables *missions suisses*.

## En Amérique

L'*Amérique du Nord*, et notamment le bassin indien des *Dakotas*, est le premier pays qui vit arriver, en des temps récents, un assez grand nombre de missionnaires suisses, et qui fut doté d'une mission proprement suisse. Le véritable fondateur et organisateur de stations missionnaires stables chez les Indiens — dépossédés, par la violence, de leur liberté individuelle et territoriale — est le *P. Martin Marty*, de Schwytz, bénédictin d'Einsiedeln. Il était arrivé en 1860 dans l'Etat d'Indiana, au monastère bénédictin de *St. Meinrad*, fondé en 1854 par l'abbaye d'Einsiedeln, et dont il fut le premier abbé. En 1876, on lui confia les 40.000 Sioux des *Dakotas*, dont il eut à s'occuper tant sous le rapport économique qu'au point de vue religieux. De 1879 à 1895, il voua, comme évêque, toute son énergie à faire, de ces libres enfants de la Prairie, de bons chrétiens, des paysans et des artisans paisibles, les entraînant à la vie sédentaire à laquelle les circonstances les condamnaient. De taille élancée, son aspect extérieur, joint à sa réserve, à son abnégation souriante et à la courageuse activité qu'il déployait en faveur de ses Indiens, en faisait l'homme tout désigné pour amener les Sioux à la civilisation chrétienne. Il excellait à fortifier leur zèle et leur attachement à la tribu par de grandes journées catholiques au caractère nettement indien. Il fit appel, en première ligne, aux religieux de son abbaye et aux Sœurs des monastères qui en dépendaient pour vaquer aux soins des âmes et aux multiples branches de l'enseignement. Aujourd'hui encore, les stations de Fort Totten, Stephan, Marty, sont desservies par des Pères de *St. Meinrad*, dont plusieurs de nationalité suisse. Le propre des monastères bénédictins étant de constituer des familles indépendantes s'incorporant au pays et au peuple, ils recrutent surtout leurs postulants dans leurs écoles; il va donc de soi qu'un couvent d'origine suisse comptera un nombre particulièrement grand de religieux suisses.

L'évêque Marty remit, en 1885, les missions des deux agences Rosebud et Pine Ridge, dans le Dakota-Sud, aux Jésuites d'Allemagne, parmi lesquels se trouvaient maints Jésuites suisses chassés de leur pays en 1848. C'est dans cette contrée que le Valaisan *Emile Perry* se dévoua durant de longues années; de nos jours, le vieux Père grison *Placide Sialm* accomplit encore des mois de voyage à cheval, en char ou en auto, de Pine Ridge à ses 14 postes extérieurs qu'il a dotés chacun d'une petite église. A ses côtés, le frère convers *Albert Schell*, de Saint-Gall, dirige une école de cordonnier, où travaillent une douzaine d'Indiens; il est également à la tête d'une fanfare de 45 hommes et c'est lui qui, de plus, a le soin des 500 pensionnaires de la basse-cour.

A la demande de l'évêque Marty, le Père *Frowin Conrad*, d'Au, en Argovie, († 1923), fondateur et premier abbé d'un autre couvent suisse, *New-Engelberg*, à Conception, dans le Missouri, prit en main, en 1884, la Mission de la grande *Standing Rock Reservation*. Depuis lors, on compte toujours cinq ou six Pères de Conception, presque tous des Suisses, sur les stations de Fort Yates et Solen, dans le Dakota-Nord, de Wapkala et McLaughlin (ici se trouve le P. *Othmar Bürkler*, de Saint-Johann) dans le Dakota-Sud. Le P. *Franz Gerschwiler*, de Gossau, âgé de 72 ans, écrit de Solen : « Le 5 mai 1930, il y avait 40 ans que j'étais arrivé chez les Indiens. Je suis aujourd'hui, malgré cela, vigoureux encore; depuis nombre d'années me voilà seul; je remplis les fonctions de missionnaire, cuisinier, administrateur, sacristain, maître de la basse-cour, interprète et Dieu sait quoi ». Il eut de dignes prédécesseurs en la personne du P. *Beda Marty*, de Gross-Dietwyl († 1913) et en celle du P. *Martin Kenel*, de Schwytz († 1917).

Les missionnaires sont secondés, dans l'œuvre scolaire et dans l'éducation de la jeunesse, par une trentaine de *religieuses*, du Sacred Heart Convent de Yankton, S.-D., une fondation des Sœurs de l'Adoration Perpétuelle de Maria Rickenbach. La Supérieure ainsi qu'une grande partie des Sœurs sont, maintenant encore, des Suissesses. On compte d'ailleurs, aux Etats-Unis, plus d'une douzaine de couvents de religieuses fondés soit par des monastères suisses, soit par des couvents américains dépendant d'eux; placés sous la direction des abbayes bénédictines américano-suisses, ils déploient une activité féconde dans le domaine de l'instruction, de l'éducation et des soins aux malades.

Les Sœurs d'*Ingenbohl* elles aussi envoyèrent en 1912, sur les instances de l'évêque Wehrle, les six premières religieuses de leur Ordre à Dickinson, N.-D., pour prendre en main des hôpitaux et des écoles paroissiales; elles se rendirent également plus tard dans l'Illinois, le Wisconsin et le Missouri.

Dans le Dakota-Nord, il faut signaler l'Abbaye bénédictine de *Richardton* dont le fondateur et premier abbé est précisément le Saint-Gallois *Vincent Wehrle*, de l'Abbaye d'Einsiedeln, depuis 1910 évêque du diocèse Bismark, N.-D. Ce couvent dessert près de 20 paroisses ainsi que les deux *Missions indiennes* de Van Hook et Elbowoods.

Des trois autres abbayes suisses, celle de *Mount Angel*, fondée dans l'*Orégon*, en 1882, par le P. *Adelhelm Odermatt*, de Stans († 1920), entretient aussi une mission parmi les Indiens. Ce sont les religieux de ce monastère, jusqu'à maintenant Suisses pour la plupart, qui, durant des années se sont occupés des Indiens de la *Grande Ronde Reservation*. Depuis 1900, le couvent a entrepris l'évangélisation des Indiens du Nootka, sur la côte occidentale de l'*île de Vancouver*, dans la Colombie Britannique. Le P. *Maurus Schnyder*, de Lucerne, et le P. *Karl Moser*, de Saint-Gall, travaillèrent longtemps ensemble en cet endroit. Le P. Moser desservit tout d'abord la station de Clayoquot, ensuite celle de Hesquiat, et enfin, pendant 10 ans, toutes les stations de la côte occi-

dentale; sur chacune d'elles, il avait bâti et restauré, en grande partie lui-même, la maison d'habitation et l'église; il ne cessait d'être en tout, pour les Indiens, un conseiller et un appui. Lorsque, au début de 1930, il revint dans son couvent, après trente ans d'activité missionnaire, le « Victoria Daily Colonist » fêta le « Father Charles comme l'une des personnalités les plus connues et les plus marquantes de toute la Côte Occidentale, dont le départ était regretté par chacun ». Dans les écoles de cette Mission, qui sont reconnues par l'Etat, travaillent aussi quelques religieuses suisses du Couvent *Queen of Angels*, dans l'Orégon, fondé par M. Rickenbach.

En *Amérique du Sud*, la Suisse catholique est représentée en *Colombie* par les Franciscaines missionnaires de *Maria Hilf*, d'Altstätten (Saint-Gall). Sur 23 stations (en 1929), 312 religieuses, suisses pour la plupart, sinon allemandes du sud ou autrichiennes, enseignent surtout dans des écoles élémentaires et dans quelques établissements supérieurs ainsi que dans les missions, parmi les Indiens et les nègres. Le Josefshaus de Tübach est destiné à la préparation des candidates de la Suisse. Ces religieuses ont une maison-mère avec noviciat, en Colombie même, maintenant à Pasto, précédemment à Cartagena, et à Tuquerres. La charge d'aumônier des Sœurs et des indigènes, dans la forêt vierge, fut remplie pendant longtemps par le Saint-Gallois *Boxler* auquel a succédé son compatriote *Boos*, encore en fonction aujourd'hui.

Ce sont aussi des femmes suisses qui exercent, nombreuses, une activité missionnaire fort étendue au delà des Andes, au *Chili*, parmi les *Araucaniens*. Nommons en particulier les *Sœurs enseignantes de la Sainte-Croix de Menzingen*. La première fondation, celle de *Rio Bueno*, en 1901, fut suivie très rapidement d'une série d'autres. Les 20 stations avec 191 religieuses, dont 17 de nationalité suisse, forment maintenant la province de l'Amérique du Sud, sous la direction de M<sup>me</sup> *Renata Bühler*, de Wolhusen. Au Conseil Provincial appartiennent notamment *Sr. Manuela Fischbach*, de Rorschach, et *Sr. Athanasia Senn*, de Mosnang. Les 14 maisons d'Araucanie ont chacune leur école avec internat et externat pour les Indiens, garçons et filles, et pour les Chiliennes. A *Victoria*, où se trouve la maison provinciale, ainsi qu'à Temuco, Talca et Santiago, elles ont des écoles pour les pauvres et des écoles supérieures de jeunes filles.

## En Asie

C'est au nord-est du gigantesque empire du Milieu que se trouve la plus récente des missions suisses proprement dites, *Heilunghiang*; elle embrasse presque tout le nord de la Mandchourie, entre l'Amour et le Soungari, territoire 13 fois plus grand que celui de la Suisse. Il fut confié, en 1928 seulement, à la Société des missionnaires de Bethléhem, près d'Immensee, après l'arrivée, dans ce vaste champ de travail, des premiers missionnaires de Bethléhem, en 1926 : le *Dr. Eugène Imhof*, de Wettingen, supérieur actuel des missionnaires, *Paul Hugentobler*, de Magdenau, et le *Dr. Gustave Schnetzler*, de Kaisten.



Ce territoire, habité autrefois par quelques rares nomades, Mongols, Daours et Solones, voit affluer chaque année, depuis quelque temps, des émigrés par centaines de mille, venant de la Chine proprement dite; le trafic, la colonisation et la culture du sol procurent à ce pays un développement très rapide. Mais les distances formidables à franchir, le grand écart de température entre l'été et l'hiver éprouvent très fortement la santé et la résistance de nos missionnaires.

Les premiers missionnaires de Bethléhem ne trouvèrent, à leur arrivée, que 2 stations, l'une à Tsitsikar et l'autre à Changfatung, comptant 1200 chrétiens. Partant de celles-ci, ils fondèrent, jusqu'en 1931, aidés des chrétiens établis là et des immigrés, 7 stations principales et 12 stations annexes, comprenant en tout passé 5.000 chrétiens, 46 écoles, avec 1200 enfants, un petit séminaire avec 34 élèves. Le nombre des missionnaires s'est élevé à vingt. Peu à peu, il s'augmenta d'une douzaine de Sœurs de la *Sainte-Croix d'Ingenbohl*, qui établirent, dans chacune des trois stations principales, une pharmacie pour les pauvres, à Paichuan un hôpital, et à Tsitsikar une école de jeunes filles qui compte 14 élèves. Cette institution est placée sous la direction de *Sr. Franziska Jung* et d'une maîtresse diplômée, la fille, devenue catholique, d'un mandarin chinois.

Au cours de ces deux dernières années, la Mission a passé par de dures épreuves. L'avance menaçante de l'armée russe jusque dans le voisinage de la station principale, *Tsitsikar*, sema la crainte et l'inquiétude; par bonheur, les troupes furent arrêtées juste à temps. Les actes de brigandage toujours plus nombreux gênent le trafic; deux missionnaires, *H. Hermann* et *E. Weber*, sont tombés récemment entre les mains des bandits et ne leur échappèrent qu'au prix de tout leur équipement. En 1930 succombèrent les deux premières victimes, atteintes du typhus exanthématique : *Aloïs Schönherr*, au bout de deux ans à peine d'activité, et le *Dr Auguste Pfister*, de Waldkirch, quelques mois seulement après son arrivée dans la Mission.

Au cours d'un voyage de plusieurs mois qui le conduisit de station en station, le supérieur général de la Société des Missions, le *Dr Bondolfi*, fut à même de se rendre compte des travaux et des difficultés de la Mission de Bethléhem, mais il put apprécier aussi ses perspectives réjouissantes et ses succès. Ombres et lumières assurent à la courageuse cohorte des jeunes missionnaires suisses la sympathie toute spéciale de la patrie.

Les *Indes Anglaises* sont, pour les missionnaires suisses, une terre vénérable, grâce au souvenir qu'y a laissé le Père Capucin *Anastase Hartmann*, l'un des plus grands missionnaires suisses, qui se distingua par son talent d'organisateur, son zèle au service des âmes et par sa sainteté personnelle (né à Altwis, dans le canton de Lucerne, en 1803, il est mort en 1866, à Coorje près Patna). Après avoir consacré à l'école et aux âmes nombre d'années en Suisse, puis deux ans à Rome, il arriva, en 1843, à la mission d'*Agra*, dans le bassin du Gange, qui, comme toute la Mission aux Indes, souffrait intensément des troubles goanésiques. En 1845 déjà, il devait prendre en main la Mission

## CHEZ LES SUISSES DU CHILI



L'orphelinat « Providencia », Traiguén (Chili), une fondation suisse (1893), dirigée aujourd'hui encore par des Suisses ; l'orphelinat est activement soutenu par la colonie. Fondateur : Pasteur Arnold Leutwyler, de Leimbach (Argovie). Directeur actuel : Paul Hämmerli, de Vinelz (Berne). L'institution a son propre domaine qui, sous maints rapports, est un modèle d'exploitation



Une famille vaudoise florissante, au Chili. M. Jean Widmer, autrefois vice-consul de Suisse à Traiguén, avec M<sup>me</sup> Widmer, ses enfants et petits-enfants. Le père Widmer était aussi président du comité de l'orphelinat « Providencia »

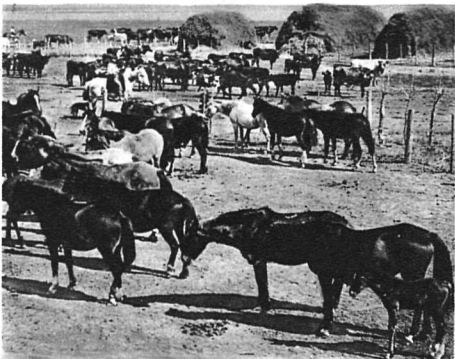
## CHEZ LES SUISSES EN ARGENTINE



Deux Grisons (Lutz et Jehle) à « Eldorado », Missiones, Arg., occupés à la construction d'une nouvelle habitation



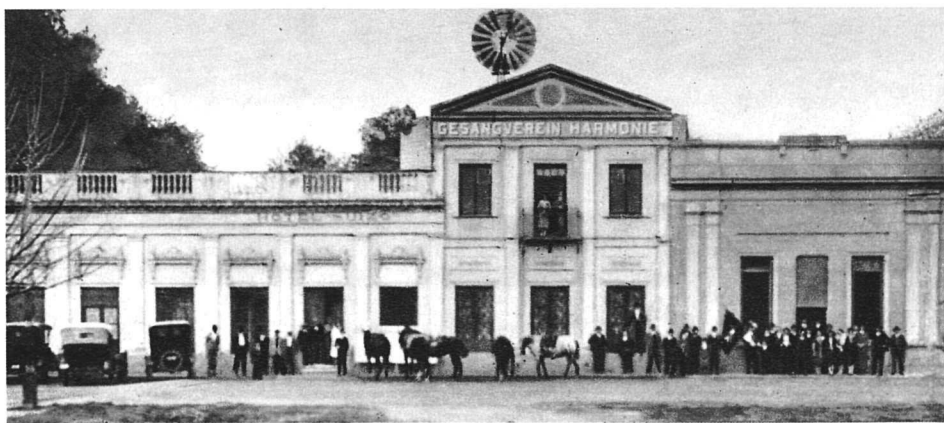
Maison d'un pionnier suisse à Missiones, Arg. (Carl Werner)



Les troupeaux de chevaux et de gros bétail d'un Zuricois (Tobler) en Argentine



Sur le chemin de l'école à San Carlos Sud, Argentine



L'« Hôtel Suisse », propriété de la Société de chant « Harmonie » de la colonie suisse de San Carlos Sud, Argentine

# CHEZ LES SUISSES EN ARGENTINE ET AU BRÉSIL



Laborieux débuts à la Chacra Gehrig, Villa Angela, Chaco, Argentine



Vitrail de la Maison du Soldat « Général Wille », au Hauenstein, un cadeau des Suisses du Brésil à l'Armée suisse, en 1916



Le 75<sup>me</sup> anniversaire de la colonie suisse de Baradero, Arg. : le monument commémoratif inauguré en 1930



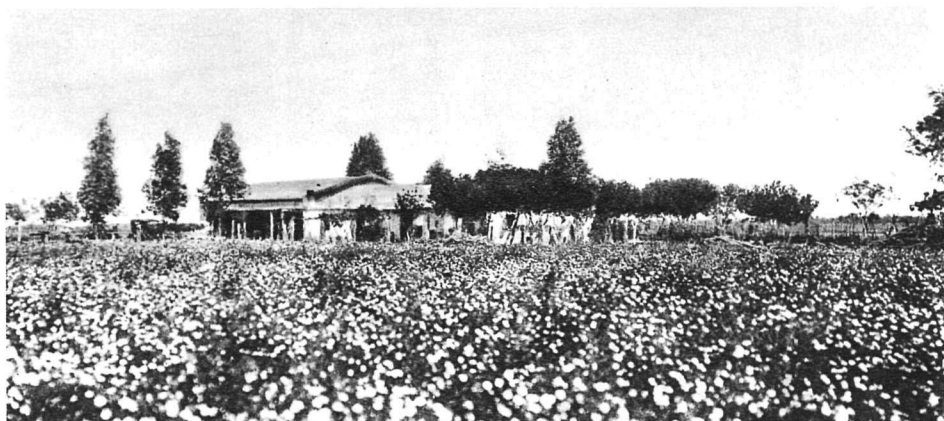
Le cortège des gymnastes suisses de Baradero, 1930



Le ministre Egger rend visite à Mme Egli, une centenaire, qui vint il y a 75 ans à Baradero avec les fondateurs de la colonie



Le travail dans les champs



Quand le lin fleurit



Chargements de blé devant le moulin Gunziger, à Matilde



de *Patna*, séparée de celle d'Agra. Presque sans ressource, sans auxiliaire, il développa son diocèse avec une indomptable énergie, érigeant des églises, des écoles et des institutions charitables. On lui imposa soudain, en 1849, la tâche la plus difficile qui soit, la direction de la double Mission de *Bombay-Poona*, située au point le plus critique des troubles goanésiques, où il dut mettre ordre à la situation. Il y pourvut avec autant de fermeté que de patience, prenant toujours sur ses épaules le plus gros poids de travail et de peine. Pour ne pas gêner le nouveau règlement des relations, il renonça, en 1860, à *Bombay-Poona*, et reprit la Mission de *Patna*, qui avait sérieusement souffert de l'insurrection des Indes. Bien que secondé par le *P. Antoine Gachet*, de Fribourg, (mort en Suisse, en 1894), qui, d'Amérique, fut envoyé à son aide, il fut cependant usé avant le temps par l'activité si multiple déployée au service de sa Mission.

Ce fut aussi l'évêque Hartmann qui désira que la partie méridionale de son double diocèse fût confiée aux Jésuites allemands, afin d'avoir des missionnaires en plus grand nombre et surtout des écoles supérieures (1854). A sa grande joie, on lui envoya justement des *Jésuites suisses*. Jusqu'en 1914, plus d'une cinquantaine d'entre eux consacrèrent là leurs forces, les uns durant un temps limité, la plupart durant toute leur vie, soit plus spécialement dans les écoles, soit dans les missions parmi les païens.

Le *St. Xavier's College* à Bombay, constitue, avec ses mille étudiants, le centre spirituel des catholiques; il exerce une influence discrète mais non moins forte sur ses élèves païens, qui se recrutent dans les meilleures classes de la société. Ainsi quatre de ses étudiants prirent part à la « Conférence de la Table Ronde », qui s'est tenue en 1930, à Londres, deux Parsis, un Mahométan et un Hindou. Depuis 1923, le recteur du collège est le *P. Friedrich Schäfer*, de Baden. Le *P. Aloïs Hegglin*, de Menzingen, y enseigna durant nombre d'années la littérature sanscrite et hindoue; il visitait, à côté de ses fonctions, des milliers de pauvres et de malades. Un Argovien, le *P. Robert Zimmermann*, occupa sa chaire, de 1914 à 1930. Le *P. Emile Usteri*, Zuricois, mort en 1914, enseignait le latin et le droit romain; malgré ses 42 ans de séjour ininterrompu aux Indes, il était resté un vrai Suisse. Pendant la guerre mondiale, alors que tous les Pères allemands étaient emmenés comme prisonniers, ce furent 14 Jésuites suisses qui réussirent à maintenir debout la Mission et ses écoles. Le *P. Aloïs Gyr* était alors non seulement Supérieur de la Mission, mais administrateur de l'archevêché de Bombay, jusqu'à ce qu'il succombât aux fatigues de son ministère, en 1919; le *P. Friedrich Schäfer* lui a succédé comme supérieur de la Mission, tandis que le *P. Joseph Umbricht* dirigeait la Mission de Gudscherat et le *P. Gallati*, de Glaris, les écoles et les orphelinats de Bandra. Le *P. Anton Bruder*, de Mörschwil, âgé de 66 ans déjà, qui depuis 1886 avait rempli des postes importants à Bombay et à Poona, dut lui-même se charger à nouveau de l'administration du diocèse. Ce vétéran de la Mission, âgé de 80 ans, fêtait l'an dernier le 60<sup>e</sup> anniversaire de sa vie religieuse et le 44<sup>e</sup> de son séjour aux Indes. En lieu et place de *Mgr. Döring*, l'évêque allemand expulsé,



le P. saint-gallois *Max Ricklin* gouverna le diocèse de Poona jusqu'en 1927; il est devenu dès lors Supérieur de la station principale de Poona. Dans la Mission de Maratha, c'est le P. *Franz Schubiger*, d'Uznach, qui, durant la guerre, s'occupa presque seul de tout le district, jouissant d'une vaste réputation de conseiller, de pédagogue et de médecin. Il dessert maintenant encore, de *Sangammer*, avec un autre Suisse, le P. *Joseph Meyer*, plus de 50 villages. La mission de Kendal s'est assuré le concours du P. *Güntensperger*, de Saint-Gall; à ses côtés, les frères convers *Emmenegger* et *Engel* dirigent une école de tissage de tapis. La mission de Poona, ayant été confiée aux Jésuites de la haute Allemagne, à laquelle appartiennent la plupart des Jésuites suisses, maints d'entre eux viendront sûrement là par la suite, et il leur arrivera comme au frère *Jos. Brändle*, de Wildhaus, qui, depuis 1928, se rend de Poona, d'une station à l'autre, comme serrurier et charpentier : « Je croyais, dit-il, que je tomberais, à Poona, parmi des Hindous, mais c'est avec des Suisses que je me suis trouvé. Cinq Pères suisses sont venus me saluer ici. C'est pourquoi, après l'anglais, on en vient tout de suite au Schwyzerdütsch ».

Tout au sud des Indes, sur la côte de Malabar, l'évêque suisse des Carmes déchaussés, *Aloïs Benziger*, d'Einsiedeln, dirige depuis 1900, toujours vaillant et énergique, le diocèse de Quilon, confié à son Ordre, et qui compte 200.000 catholiques sur une population de deux millions d'habitants.

Tandis que son personnel missionnaire se composait au début surtout d'indigènes et de Belges, la Suisse se trouve représentée maintenant là, avec honneur, par 50 *Sœurs enseignantes de Menzingen*, sous la direction de la « Sœur-vicaire » *Léonie Eisenring* et de six autres Suissesses formant le conseil du vicariat. Partant de leur premier établissement à *Trivandrum* (1906), elles fondèrent huit hôpitaux, une léproserie et un orphelinat dans le diocèse de Quilon, dans deux diocèses voisins de Travancore, ainsi qu'en 1930, dans l'île de *Kayts*, près de Ceylan. Tout récemment encore, le gouvernement leur a confié un nouvel hôpital public; il a conféré, de plus, à certaines Sœurs, le titre de Health Officers, ce qui leur donne libre entrée partout, même là où les missionnaires ne peuvent pénétrer.

Sur la côte orientale de Dekhan débarquèrent, en 1926, les quatre premières Sœurs de *sainte Anne de Lucerne*, sous la direction de *Sœur Isenegger*; elles se vouèrent, suivant le désir de l'évêque Rossillon de *Vizagapatam*, au soin des malades, des accouchées et des enfants. Elles ont maintenant leur maison-mère à *Bimlipatam* et le gouvernement leur a également confié le soin des malades dans deux hôpitaux publics. On les trouve établies encore à *Vizianagram* et à *Vizagapatam*. Un quatrième convoi de quatre religieuses a quitté la Suisse à la fin de janvier 1931. Entre temps, l'évêque Vismara, de *Hyderabad* a réclamé lui aussi et obtenu des Sœurs de Sainte-Anne pour un hôpital du gouvernement à *Masulipatam*.

A la demande des capucins du Tyrol, auxquels une partie de l'ancienne Mission de l'évêque Hartmann a été confiée, les premières Sœurs de la *Sainte-*

*Croix d'Ingenbohl* arrivèrent en 1894, au nombre de quatre, à *Bettiah-Nepal*, où elles fondèrent un hôpital et un orphelinat. Trois sœurs ayant été emportées, la deuxième année déjà, par une épidémie de choléra, de nouveaux renforts arrivèrent immédiatement de la Suisse, suivis d'autres encore, et la sphère d'activité des Sœurs s'étendit ainsi toujours davantage. A l'heure actuelle, 24 Sœurs d'Ingenbohl se dévouent dans des hôpitaux, des pharmacies, des asiles et des orphelinats, des maisons pour les femmes et des écoles de travaux manuels, à Bettiah, Choohari, Fakirana, Ghyree et Latonah. Pendant la guerre mondiale, toutes purent rester à leur poste, mais il ne leur fut possible de recevoir qu'à partir de 1921 de nouveaux renforts de la maison-mère.

## En Afrique

Dans les missions des Pères Blancs, fondées par le Cardinal Lavigerie au milieu des Mahométans du nord de l'Afrique et des nègres de l'Afrique équatoriale, travaillent actuellement sept Pères et sept Frères convers de la Suisse. On rencontre quelques Frères Blancs dans la mission des Oasis, à l'extrémité nord du Sahara : *Magnus Breu*, d'Appenzell, à Ouargla, *Jean Kalbermatten*, de Kippel, à Djelfa, *Alban Büchi*, d'Ehrendingen, à Aïn Sefra, et le Père fribourgeois *Joseph Gobet*, dans le vicariat de *Bamako*, au Soudan français.

Les Suisses sont encore plus nombreux dans le bassin des Grands Lacs. A *Bunia*, près du lac Albert (Congo belge), se trouve le *P. L. Thalmann*, de Fribourg, dans l'Ouganda, le P. tessinois *Torelli Ubald*. Le vicariat de *Bukoba*, sur la rive occidentale du lac Victoria, qui a été séparé du vicariat de Nyanza, est dirigé, depuis 1929, par l'évêque *Burkard Huwiler*, de Buttwil-Muri. Après avoir travaillé sans interruption, durant 23 ans, dans les stations de Marienberg et de Bukoba, il remplit ensuite l'office de Supérieur régional des vicariats de Tanganyika, Tabora et Nyanza et reçut, le 14 juillet 1930, à Bukoba, la consécration épiscopale, en présence de son propre neveu, le *P. Johann Huwiler*, jusque là au service de la mission de Tabora. A *Tabora* même se trouve un Saint-Gallois, le *P. Fridolin Bösch*, supérieur d'un petit séminaire indigène. Nous rencontrons encore, dans les missions des Pères Blancs, — qui comptent parmi les mieux organisées et les plus prospères — le *P. Joseph Zingg*, de Kaltbrunn, à Mwanza (lac Victoria) et le *Fr. Columban Schneuwly*, de Fribourg, dans le vicariat de Tanganyika.

L'expulsion des Allemands hors de l'Afrique orientale provoqua la création de la première Mission exclusivement suisse, le vicariat de Dar-es-Salam. En 1920, on offrait, en effet, à la province suisse des capucins, de reprendre une partie de l'ancienne Mission des Bénédictins de Sainte-Odile (Bavière), qui comprend, avec ses limites actuelles, la région côtière au sud de Dar-es-Salam et le haut pays de Mahengé, en tout 100.000 km<sup>2</sup> environ. En automne 1921, arriva le premier capucin suisse, le *P. Gabriel Zelger*, de Stans,

venant des îles Seychelles, où il avait déjà travaillé durant 15 ans. Presque à la même époque, six capucins accompagnés de six *religieuses* de la Divine Providence de *Baldegg* quittaient la Suisse pour le rejoindre. De nouveaux renforts suivirent chaque année, destinés à étendre l'activité de la Mission et à combler les vides; durant les quatre premières années déjà, six capucins et deux Sœurs succombaient. En 1928, le vaillant *P. Werner Huber* mourait dans la force de l'âge sur la station de Kipatimu; en 1929, c'était le tour du *P. Melchior Burlett*, désigné comme procureur; la mort le surprit alors qu'il était en voyage sur la Mer Rouge. A l'heure actuelle, la Mission, grâce aux sacrifices des capucins suisses et des Sœurs de *Baldegg*, s'est relevée du coup que la guerre lui avait porté : elle se développe dans tous les domaines d'une manière réjouissante. 23 Pères, 24 Frères et 38 Sœurs de *Baldegg* travaillent sur huit stations principales et sur 10 stations annexes, au milieu de 12.000 catholiques environ, de 420.000 païens et 80.000 Mahométans. Sur un total de 4.000 élèves, 159 garçons et 77 filles fréquentent les deux écoles supérieures, 46 garçons l'école des métiers, et les autres, les 101 écoles élémentaires. Un millier de malades, la plupart des lépreux, sont soignés dans trois hôpitaux. La station de Kwirow, dans le Mahengé, a une Central School florissante et une léproserie. Le Supérieur de la Mission est le *P. Guido Käppeli*, le procureur, le *P. Ansgar Häne*. En été 1929, l'évêque *Gabriel Zelger*, affaibli par l'âge et la maladie, rentra en Suisse. Durant l'intérim, ce fut le *P. Meinrad Schuler* qui administra toute la Mission; puis arriva le jeune *P. Edgar Maranta*, de Poschiavo, qui prit la succession de l'évêque. Il fut consacré, le 17 août 1930, par le Délégué apostolique pour les Colonies anglaises de l'Afrique, l'archevêque Hinsley, de Dar-es-Salam, en présence de trois autres prélats suisses de la Mission africaine : l'évêque *Huwiler*, de *Bukoba*, l'évêque *Gumy*, de *Port Victoria*, et l'abbé *Gallus Steiger*, de *Lindi*.

Le *P. Justin Gumy*, originaire de Matran, vint en 1903 déjà, avec le *P. Adrien Imhof* († 1909) à Port-Victoria, sur l'une des îles Seychelles, Mahé, afin de seconder les capucins savoyards dans leur activité missionnaire. Le *P. Gabriel Zelger* et le *P. Jérémias Luissier* le suivaient en 1905, et, plus tard, d'autres encore. Après la mort de l'évêque savoyard Lachavanne, en 1921, le *P. Justin Gumy* était nommé évêque de Port-Victoria; en 1922, toute la mission des Seychelles était confiée à la province suisse des capucins. Même si ces îles ne comptent plus que 600 païens à l'heure actuelle, à côté de 24.000 catholiques, l'activité religieuse des capucins suisses garde tout de même le caractère d'une mission. Seize Pères et deux Frères, la plupart suisses-romands, sont répartis sur 14 stations principales et 4 stations annexes.

De leur ancienne mission de Dar-es-Salam et Lindi, il ne restait, après la guerre, aux bénédictins de Sainte-Odile, que la station de Lindi. Elle ne comptait plus, alors, en fait de bénédictins, que trois Suisses : le *P. Gallus Steiger*, de Büron, le *P. Hilarius Kaiser*, de Zoug, et le *P. Xavier Hasler*, de Schübelbach, qui, aidés de quelques Pères Blancs, sauvèrent l'existence de la

Mission. Ce n'est qu'en 1922, qu'ils furent reconnus par le gouvernement de la colonie comme *bénédictins missionnaires suisses d'Uznach*.

A ce même moment, le *P. Gallus Steiger* était nommé Supérieur de la Mission, et d'Uznach lui arrivait un renfort de quatre Pères et de cinq Frères. L'un d'entre eux, le *P. Léodegar Gehrig*, mourait au bout de quelques mois, et le *P. Othmar Klingler*, nommé provicaire, succombait aussi, après cinq années d'infatigable activité pour la restauration de la Mission frappée par la guerre. Peu à peu les religieux suisses arrivèrent en plus grand nombre, et les Allemands, à partir de 1925, purent revenir à leur tour. On compte maintenant, sur le territoire qui va de la côte au lac Nyassa, dans la *Mission abbatiale de Lindi*, sur 22 stations, groupées sous la houlette du *Père Abbé Gallus Steiger*, 37 Pères, dont 17 Suisses, 45 Frères, dont 7 Suisses et 50 Sœurs missionnaires bénédictines de Tutzing, dont 4 sont des Suissesses (notamment la propre sœur de l'abbé Gallus Steiger).

Sur 400.000 habitants environ, 43.000 sont catholiques; dans certaines stations du haut pays d'Ugoni, de la « Suisse Africaine », comme Péramiho, Kigonsera, plus de la moitié de la population est catholique. La gigantesque paroisse de Kigonsera, avec plus de 4.000 catholiques, est toujours dirigée par le vaillant *P. Johannes Häfliger*, qui vint en Afrique en 1895, érigea la station, la rebâtit une deuxième fois, après sa destruction au cours du soulèvement de 1905, et une troisième fois après la guerre mondiale; homme pratique et travailleur infatigable, il sait tirer parti de tout.

Les *Sœurs enseignantes de la Sainte-Croix de Menzingen* déploient, dans toute l'*Afrique du Sud*, une activité missionnaire très intense. C'est en 1883 qu'arrivèrent, à *Umtata*, dans le Tembooland, les trois premières Sœurs, au nombre desquelles la Saint-Galloise *Philothée Krugger*, âgée actuellement de 79 ans; elles furent placées, durant leur voyage, sous la protection de l'Abbé trappiste fondateur de Mariannhill. Malgré de nombreuses épreuves, la Mission se développa, recevant de nouvelles religieuses et de nouvelles postulantes de la maison-mère, plus tard également de la Bavière et de l'Afrique elle-même, ce qui fait qu'aujourd'hui, les Sœurs sont au nombre de 338, dont 44 Suissesses, réparties sur 40 stations. Les ressortissantes de notre pays se trouvent surtout dans la province du Cap, sept sont dans le pays des Bassoutos, une dans l'Etat libre d'Orange, quatre dans le Transvaal, trois dans le pays des Betchouanas et cinq dans l'ancien sud-ouest allemand. Les Sœurs dirigent plusieurs pensionnats destinés aux blanches, dont trois gymnases de jeunes filles qui mènent jusqu'à la maturité, une quantité d'écoles missionnaires pour les noires et les métisses; ces établissements groupent au total 2.000 élèves internes et 5.000 externes noires et métisses. Depuis 1907, la Maison provinciale, bâtie d'après les plans de l'architecte Hardegger, se trouve à *Aliwal North*, dans la province du Cap. Elle fut dirigée, jusqu'en 1923, par l'assistante générale actuelle *Theresia Nägeli*, puis par Sœur *Margarete Hospenthal*, morte en août 1930. Un noviciat a été érigé à *Mekading*, dans le pays des Bassoutos, pour les religieuses

indigènes, dont 15 déjà travaillent actuellement parmi leurs congénaires. La Supérieure générale de Menzingen, *M<sup>me</sup> Theresita Hengartner*, a visité, en 1930-31, au cours d'un voyage de plusieurs mois, tous les postes du sud de l'Afrique occupés par des Sœurs de Menzingen.

C'est ainsi que les Sœurs de la Sainte-Croix de Menzingen portent, sous la constellation de la Croix du Sud, en Amérique, en Asie et en Afrique, la bonne nouvelle de la Croix du Christ. Avec elles travaillent, au nord comme au sud, des centaines de catholiques suisses, hommes et femmes, dans des Missions proprement suisses ou dans des congrégations étrangères, se dévouant pour la gloire de Dieu, pour le salut du monde païen et pour l'honneur de la croix suisse.

---

## LA MISSION DE BÂLE

par H. Witschi

---

Si la Suisse porte une croix sur son drapeau, son œuvre missionnaire à elle seule pourrait l'y autoriser. La Mission de Bâle, au cours d'une activité de plus d'un siècle, a su, chez nous, dans des cercles toujours plus étendus, éveiller l'intérêt, encourager et développer l'esprit de sacrifice en faveur des peuples des pays lointains. Près de 350 jeunes Suisses ont été formés dans la Maison des Missions de Bâle, et sont partis pour l'Afrique et l'Asie. De vaillantes femmes ont été leurs collaboratrices comme épouses et comme sœurs. L'œuvre, conduite en grande partie par des Suisses, sous la direction du pasteur Burckhardt, président du Comité, groupe actuellement une centaine d'hommes, de dames et de demoiselles, travaillant dans cinq champs de mission.

C'est la cure de Saint-Martin, à Bâle, qui fut le berceau de l'œuvre; aussi l'esprit suisse n'a-t-il jamais perdu de son influence dans les rapports entre les ouvriers de la mission et leurs amis de tous pays, du sud de l'Allemagne en particulier. De là vient que la Mission de Bâle, au milieu des plus durs sacrifices qui lui ont été infligés par la guerre, au dehors et au dedans, a toujours conservé en son sein l'unité et la concorde, au mépris des barrières nationales.

Au nombre des dirigeants qui, dans la vie missionnaire internationale, ont apporté et apportent encore la note suisse, il faut nommer, à côté de feu M. *Würz*, docteur en théologie, *W. Oetli*, également docteur en théologie, inspecteur des stations d'Afrique et le pasteur *Koechlin*, vice-président du comité de la mission.

Le sens de toute œuvre missionnaire réside dans l'annonce du message de Jésus-Christ. C'est à ce but qu'est subordonné tout le travail d'éducation

entrepris par les missionnaires de Bâle. Dans ce domaine aussi, l'on voit transpercer le caractère énergique du Suisse et son esprit pratique.

La *Société Commerciale des Missions* (Missionshandelsgesellschaft) dans l'Ouest africain et les Indes, fondée en 1858 par l'Appenzellois Ulrich Zellweger, liée plus tard à la famille des commerçants bâlois Preiswerk, est restée en relations étroites avec notre œuvre jusque pendant la guerre. Elle fut, pour des milliers de gens de couleur, l'exemple de ce que peut obtenir le commerce probe et honnête, qui, au nom des principes chrétiens, a renoncé aux exploitations peu scrupuleuses et au trafic de l'alcool. Aujourd'hui encore, les *factories* de l'Ouest africain de la Société commerciale bâloise devenue indépendante, continuent à bénéficier de la confiance que leur a acquise le travail désintéressé des missionnaires et des négociants bâlois. Aux Indes, des centaines d'ouvriers attendent la restitution des *tuileries* séquestrées, qui avaient été créées pour procurer du travail à ceux que leur conversion à la foi chrétienne avait privés de gagne-pain. Les produits de ces fabriques avaient fait connaître avantageusement le nom de Bâle bien au-delà des Indes, jusqu'aux confins de l'Orient. Du Sénégal au Congo, les *ouvriers* noirs, formés par les missionnaires de Bâle, continuent à être fort appréciés.

Malgré son caractère suisse et malgré les efforts de nos autorités, notre vaste entreprise ne put être préservée, durant la guerre, de graves atteintes et de sérieux dommages. Et cependant la Mission de Bâle, sans compter la reprise, en 1921, du champ de Bornéo, a pu, depuis 8 ans environ, exercer de nouveau son activité dans toutes ses anciennes stations; elle est même parvenue à les développer de façon inespérée. Son budget annuel, alimenté uniquement par des dons volontaires, s'élève aujourd'hui à 2,6 millions de francs.

En parcourant les cinq champs missionnaires de l'œuvre actuelle, ce qui frappe le plus, ce sont les *activités scolaires et médicales*, toutes deux également importantes. 550 écoles élémentaires, moyennes et supérieures, y compris les séminaires, distribuent l'instruction à 35.000 élèves environ. L'activité médicale de la Mission de Bâle, avec 7 hôpitaux et une léproserie, dépasse celle de toutes les missions protestantes du continent.

### Côte d'Or

La Côte d'Or était, il y a une dizaine d'années seulement, le royaume de la mort; plus de cent missionnaires y trouvèrent en effet leur tombeau. Le pays des Achantis, à l'intérieur, où se fait aujourd'hui le travail principal, était alors la forteresse redoutable du paganisme; qu'on se souvienne de la captivité de plusieurs années subie par le Neuchâtelois *Ramseyer* (le missionnaire suisse-romand de Bâle le plus connu avec *Perregaux*) en compagnie de sa femme et du Bernois *Jost*, lors du siège du fort anglais à Coumassie, vers la fin du siècle dernier. Or, la technique moderne a créé aujourd'hui, dans cette région, un état de civilisation matérielle qui n'est en somme pas très éloigné de celui de l'Europe.



Sur la Côte, où fut fêté, en 1928, le centenaire de l'œuvre missionnaire nous trouvons le Schaffhousois *Henking*, évangéliste et conseiller des paroisses indépendantes, et le Bernois *Nyffeler*, professeur de théologie au séminaire d'Akropong. A côté des jeunes missionnaires *Büchner* de Bienne, *Ammann* de Frauenfeld, *Stamm* de Schleithem, l'éditeur du bulletin paroissial de la Côte d'Or, mentionnons les deux institutrices de l'école des filles d'Agogo, M<sup>lle</sup> *Schlatter*, de Saint-Gall, et M<sup>lle</sup> *Götz*, de Bâle.

L'activité que le pionnier bien connu de la médecine tropicale, le docteur *Fisch* (qui vit encore à Wädenswil), avait commencée vers 1880 et qui avait exercé une notable influence sur le développement de l'hygiène à la Côte d'Or, a été reprise, il y a une année; on a bâti, en effet, à Agogo, un grand hôpital moderne. Le Dr *Stokes*, de Saint-Gall, autrefois médecin missionnaire aux Indes, a déjà soigné, dans l'espace d'une année, plusieurs centaines de noirs. De même, la main secourable d'une missionnaire bernoise, M<sup>me</sup> *Schäfer*, parmi les tribus païennes de la région de Pamu, est connue fort loin.

### Cameroun

Le travail entrepris seulement vers l'an 1880, dans l'ancienne colonie allemande, a beaucoup gagné en extension, depuis qu'il s'est concentré sur le mandat territorial britannique. Abstraction faite de la côte, avec les deux centres de *Buea* et *Victoria*, une rude besogne de pionniers incombe là-bas aux missionnaires. On y expose même aujourd'hui sa vie; preuve en est la mort tragique du missionnaire *Bonsack*, qui, il y a deux ans, fut emporté par les flots, alors qu'il traversait à cheval une rivière grossie. Toute une série de Suisses travaillent actuellement dans les montagnes du Caméroun, sur les stations qui sont autant de centres scolaires et de secours médical. Dans la région côtière, nous rencontrons l'Argovien *Wildi*, l'Appenzellois *Berweiger* et le missionnaire *Tischhauser*, de Grabs. Au même endroit, le théologien neuchâtelois *Staub* et l'instituteur grison *Grest*, se consacrent exclusivement à l'école. Sur les hauteurs du Caméroun, les missionnaires *Wunderli*, de Männedorf, *Keller* d'Appenzell, *Bächtold* de Schleithem et *Leu* de Huttwil doivent effectuer presque toujours des voyages très fatigants pour accomplir leur mission. La Zuricoise *Elise Schoch* appartient au petit état-major des sœurs-médecins. M. *Leimbacher*, de Zurich, est architecte missionnaire, tandis que sa femme dirige un home pour les orphelins noirs. Les épouses des missionnaires précités — presque toutes des Suissesses — sont, au Caméroun comme à Bornéo, non seulement les auxiliaires de leurs maris, mais aussi leurs remplaçantes dans leur dure tâche de pionniers, durant les voyages de plusieurs mois qu'exigent souvent leurs fonctions.

### Bornéo

Le pays des anciens chasseurs d'hommes, avec ses stations missionnaires dispersées au long des fleuves de la forêt vierge, a été repris, il y a dix ans,

par la Mission de Bâle. Du port de *Bandjermasin*, où nous trouvons l'inspecteur *Dürr*, directeur du séminaire, et *Bart*, le missionnaire des Chinois, on atteint, en remontant péniblement le fleuve, les stations isolées de l'intérieur par un voyage en barque très connu, en partie dans des rapides. Le cours supérieur du Kahajian nous amène chez les missionnaires *Schmid*, de Zimmerwald, qui sont devenus les père et mère des Dajaks. Dans le lointain Kotawaringin, le missionnaire *Büer* a dû creuser lui-même, il y a une année, la tombe de sa femme, Bernoise d'origine. A Mengkatip, sur les bords du Barito, les jeunes missionnaires bâlois *Göttin*, mettant à profit leur formation professionnelle, s'occupent, à côté du travail d'évangélisation, du soin des malades, luttant avec acharnement contre leur misérable état... A Kuala Kapuas, nous rencontrons, à côté du missionnaire *Flückiger* de Wangen sur l'Aar, le médecin bâlois *Vischer-Mylius*, qui a installé le premier grand hôpital de l'endroit; de longs voyages en « motorboot » lui permettent de porter secours aux Dajaks dont il est fort apprécié.

La rude tâche de pionnier, poursuivie par nos compatriotes dans la forêt vierge de Bornéo, mérite certainement les nombreux amis qu'elle s'est suscités en Suisse.

## Indes

Le travail commencé en 1834 dans les Mahrattes du Sud et dans le territoire de Canara et de Malabar, sur la côte sud-ouest des Indes, est destiné à porter secours, non seulement aux castes inférieures, mais à tout le peuple effroyablement misérable des hors-castes, ainsi qu'aux mahométans. L'indépendance des communautés chrétiennes favorise le développement de leurs diverses branches d'activité; leurs écoles groupent au total plus de 18.000 élèves; un travail social intense se poursuit dans les orphelinats; une vaste activité médicale est destinée à porter remède à la misère innommable des femmes hindoues.

L'intervention, de 1918 à 1926, de la *Mission canaraise*, Comité suisse de Secours pour la mission aux Indes, a rendu cette œuvre populaire en Suisse, bien au-delà du cercle des amis de Bâle, dans les cantons romands en particulier. Parmi les missionnaires qui répondirent à son appel, il s'est trouvé, en effet, un certain nombre de ressortissants de la Suisse française.

Dans les Mahrattes du Sud, nous rencontrons le Dr Jonas *Meyer*, de Bâle-Campagne, un chef expérimenté, Louise *Saladin*, de Bienne, directrice d'un home pour jeunes filles aux études, le vaillant Vaudois *Noverraz*, le théologien bâlois *Ernst* et le Saint-Gallois *Signer*.

Des centaines de malades hindous sont reçus dans l'hôpital de *Bettigeri*, dont la direction a passé, des mains du Dr *Emery* dans celles d'une dévouée doctoresse de Neuchâtel, M<sup>lle</sup> *Petitpierre*. Secondée par deux Sœurs, M<sup>lle</sup> *Matthey-Doret*, de Neuchâtel, et M<sup>lle</sup> *Götz*, d'Embrach, elle accomplit une tâche prodigieuse, qui la conduit chaque jour d'une chambre de malades à l'autre,

du microscope à la salle d'opération, et de la polyclinique dans les misérables huttes des femmes parias ou dans les appartements somptueux des brahmines et des mahométanes. L'été dernier, elle a mené une lutte héroïque contre la peste et le choléra qui régnaient dans la contrée.

M<sup>lle</sup> Eva *Lombard*, D<sup>r</sup> en médecine, de Genève, poursuit une tâche analogue dans l'hôpital de femmes qu'elle a fondé à *Udipi* (Canara Sud); il s'agit là d'un héritage de l'œuvre canaraise particulièrement chère à la Mission de Bâle. M<sup>lle</sup> Lombard a deux Sœurs comme auxiliaires, M<sup>lle</sup> *Dessoulavy*, de Neuchâtel, et une Bâloise, Martha *Bauer*. En corrélation avec son travail d'hôpital, M<sup>lle</sup> Dessoulavy a fondé un groupe d'éclaireuses hindoues avec cours de Samaritaines, sur le modèle du pays. Nous rencontrons à *Mangalore*, comme directrice d'une école supérieure de jeunes filles, M<sup>lle</sup> Marie *Meyer*, de Bâle. Les missionnaires *Sickemeier*, de Bâle, *Schiese* d'Appenzell, et le Zuricois *Meili* complètent le cercle de nos compatriotes du Canara.

Au midi de la côte Malabar, à Calicut, le théologien bâlois *Streckeisen* est à la tête d'un collège important comptant près de 1000 élèves. M<sup>lle</sup> *Jung*, de Bâle, dirige en cet endroit le travail d'évangélisation parmi les femmes. Deux Zuricoises, Céline *Meili* et Hanna *Frey*, ont en main un orphelinat et un foyer de jeunes filles.

Trente missionnaires suisses se dévouent ainsi pour le peuple hindou, afin de le sauver de sa léthargie séculaire et de le conduire à cette liberté, qui, depuis 700 ans, constitue le bien suprême de notre patrie.

## Chine

Vers le milieu du siècle dernier, l'œuvre de Bâle alla s'établir chez les Hakkas, dans la province de Canton. Vingt Suisses et Suissesses, parmi nos collaborateurs, ont tenu bon là-bas, dans la tempête déchaînée par la révolution chinoise et par le bolchévisme.

Les Suisses qui se rendent à *Hongkong* connaissent certainement la maison de repos de la Mission de Bâle, située sur la hauteur. La famille *Giess-Germiquet* en a remis, il y a peu de temps, la direction à M. et M<sup>me</sup> *Ritzli*, de Bâle. Au cours d'un voyage, l'instituteur missionnaire *Wyder-Thurneysen* fut fait prisonnier pour une courte durée par les brigands, tandis que sa femme leur échappait. Les missionnaires *Wunderli*, de Zurich, à Hochuwan, et, dans le nord de la province de Canton, le Bâlois *Meyerolt*, à Fopin, et le Bernois *Käser*, à Lenpin, purent rester à leur poste durant les troubles de 1927, 1928 et 1930.

C'est à la Thurgovienne Hanna *Gmünder* et aux deux Bernoises, M<sup>lles</sup> *Huber* et *Burren* (cette dernière comme seule collaboratrice européenne à l'école moyenne supérieure, la plus grande de nos œuvres à *Kayin*) qu'incombe le travail scolaire, charitable et d'évangélisation. M<sup>lle</sup> Huber prendra sous peu la direction d'une maison pour jeunes aveugles chinoises.

Les deux *hôpitaux* de Kayin et Honyen, qui rappellent les noms des docteurs *Bay*, *Sickemeier* et *Inhelder*, occupent actuellement deux Sœurs, M<sup>lle</sup> Anna *Kocher*, une Bernoise, et une Zuricoise, M<sup>lle</sup> Emma *Staub*. En automne 1929, Sœur Gertrude *Schäppi*, d'Oberrieden, assista, en compagnie d'un médecin et de deux missionnaires, à la double attaque de la ville par les troupes rouges; c'est au cours de ces événements que le missionnaire *Maurer* fut enlevé et fait prisonnier pour de longues semaines, jusqu'à ce que, contre un gros envoi de médicaments, on obtint enfin sa délivrance. En plus des missionnaires qui, avec femmes et enfants, furent assaillis par des brigands communistes au mois d'août de la même année, alors qu'ils séjournaient dans leurs maisonnettes de vacances situées à l'écart sur la montagne, dans le voisinage de Kayin, il faut nommer le missionnaire *Walter*, théologien de Schaffhouse; durant les 16 mois de captivité qu'il endura parmi les communistes chinois, dans la contrée montagneuse située entre Kayin et Fungschun, il passa par des tortures effroyables. La nouvelle de sa libération et de celle du missionnaire Fischle, le 10 décembre 1930, a été accueillie avec joie dans le monde entier, mais en Suisse tout spécialement.

En Chine, où la crise des races de couleur s'est précipitée sous la pression du bolchévisme, le travail de nos missionnaires est plein de risques, et l'on peut toujours s'attendre au pire.

Dans cinq champs de mission et quatre centres de culture, en Asie et en Afrique, les missionnaires suisses de l'œuvre de Bâle travaillent côte à côte avec leurs frères allemands. Ils considèrent les services qu'ils rendent comme le paiement de la dette contractée par les blancs auprès des peuples de couleur, tel que seul peut s'en acquitter un pays n'étant pas lui-même une puissance coloniale. Leur vaste activité éducatrice, sociale et médicale est placée sous le signe de l'humanitarisme qui caractérise notre petit peuple. Elle puise sa force profonde dans le cri des vieux Croisés : « Dieu le veut ! ».

### III.

## QUELQUES PORTRAITS DE SUISSES A L'ÉTRANGER

---

ANTOINE CADONAU

par Félix Calonder, ancien Conseiller fédéral, Katowice

---

L'un des Suisses émigrés les plus connus, Antoine Cadonau, le grand bienfaiteur des Grisons, naquit à Vuorz (Waltensburg) le 14 janvier 1850. Ce riant village de l'Oberland grison est situé entre Ilanz et Truns sur une terrasse ensoleillée de la rive gauche du Rhin, au milieu de prairies et de vergers. De loin, le voyageur aperçoit les ruines voisines du romantique château de Jörgenberg qui domine la vallée et rappelle les émouvants souvenirs des époques révolues.

Les habitants de Vuorz sont des paysans montagnards vivant des produits de leurs prés et de leurs champs, de leurs mayens et de leurs alpages. Le père d'Antoine, Mistral Luzi Cadonau, était aussi un simple paysan, qui sut donner à son fils l'exemple d'une vie de travail et de probité. Auprès des villageois, Mistral Luzi jouissait d'une haute considération, et, comme syndic et comme instituteur, il rendit à sa commune des services importants. C'est dans ce milieu rustique qu'Antoine Cadonau passa sa première jeunesse et fit ses classes primaires, et le souvenir de cette heureuse enfance est resté vivant dans son cœur jusqu'à sa mort. Sa mère, pour laquelle il avait une profonde vénération, venait du village de Flond, sur la rive droite du Rhin, ce qui nous explique la sympathie particulière qu'il témoigna toujours aussi à cette commune.

Le premier événement marquant dans la carrière du jeune garçon fut son entrée à l'Ecole cantonale de Coire. Discernant fort bien les dons spéciaux de son esprit éveillé, son père le destina au commerce. Pendant 4 ans, Antoine Cadonau suivit avec grand succès la division commerciale de l'Ecole cantonale. Parmi ses camarades de classe, il y avait deux jeunes Grisons qui se sont plus tard distingués par leur brillante carrière commerciale et par leur bienfaisance : M. Hermann Herold, jadis directeur de la grande banque Morgan à Paris, avec lequel Cadonau resta très intimement lié jusqu'à sa mort, et feu M. Allemann, qui, pendant nombre d'années, dirigea à Alexandrie la grande maison de commerce de Planta. A Coire, Cadonau entra en contact avec des condisciples de toutes les vallées des Grisons, et les amitiés nouées sur les bancs du collège ont certainement contribué plus que toute autre chose à développer et à approfondir en lui le sentiment de la solidarité grisonne qui s'est si magnifiquement manifesté dans son testament.

En sortant de la quatrième classe de l'Ecole cantonale, Cadonau entra en apprentissage dans une maison de commerce zuricoise où il acquit de solides

bases pour sa future profession. Plus tard nous le trouvons à Lyon, d'où, sur la recommandation de ses supérieurs, il fut engagé par une maison de Hambourg pour sa succursale de Singapour. Sa robuste constitution lui permit de rester sans interruption pendant 9 ans et demi dans ce climat tropical. En 1883, cependant, il éprouva le besoin de venir retremper sa santé, dans l'air fortifiant de sa patrie. Après une cure efficace aux bains de Fideris, il travailla plusieurs années dans une maison de Hambourg et finit par s'établir définitivement à Singapour. Il entra comme associé dans la puissante firme Fischer & C<sup>ie</sup>, où, grâce à son infatigable activité, il amassa une fortune considérable. Plus tard, Cadonau séjourna à Paris, où il partagea avec son ami Fischer la haute direction des affaires. A la mort de M. Fischer, l'entreprise fut reprise par la maison Diethelm & C<sup>ie</sup>, dont le chef, M. W.-H. Diethelm, était intimement lié avec Antoine Cadonau.

Les grands succès économiques de Cadonau proviennent sans doute pour une bonne part de ses éminentes capacités commerciales. Mais ce qui a exercé une influence encore plus forte sur sa carrière, ce sont ses qualités morales et sa valeur humaine en général. Son caractère droit et sûr lui procurait partout une confiance sans bornes; en outre il possédait une bonne humeur si communicative que, partout où il passait, il répandait autour de lui une atmosphère de sympathie et de bienveillance.

Par son activité dans le commerce international et par ses lointains voyages, Cadonau entra en contact étroit avec les peuples les plus divers, ainsi qu'avec leurs institutions, leurs mœurs et leurs coutumes. Il était citoyen du monde dans la meilleure acception du terme, et sa personnalité est justement une preuve qu'un cosmopolitisme large et intelligent, bien loin de porter atteinte à l'amour fidèle de sa propre patrie et de son peuple, ne fait que l'épurer et l'approfondir. Malgré ses très longs séjours à l'étranger, il resta toujours attaché de tout son cœur à sa terre natale. Il visitait aussi souvent que possible sa chère Rhétie, et suivait de loin avec l'intérêt le plus averti tous les problèmes touchant à l'économie et à la culture nationale, en particulier nos relations internationales. Il était un partisan convaincu de la Société des Nations, et le scrutin du 16 mai 1920, qui décida de l'entrée de la Suisse dans la Société des Nations, fut pour lui un vif sujet de joie et de satisfaction. Il croyait à la possibilité et à la nécessité de la coopération des peuples pour assurer la paix, développer la justice et élever le niveau moral de l'humanité.

Antoine Cadonau resta toujours simple et modeste, tel que l'avait fait l'éducation de ses braves parents. Son grand bonheur consistait à pouvoir mettre sa fortune au service de l'utilité et de la charité publiques. Il a légué des sommes considérables aux communes de Vuorz et de Flond, ainsi qu'à de nombreuses institutions d'utilité publique du canton et des districts des Grisons. Ces dons sont si nombreux qu'il est impossible de les énumérer ici. Il n'est pas exagéré de dire que ses libéralités ont donné un puissant essor au bien-être et à la vie spirituelle des Grisons. En ce qui concerne la Confédération,



il faut mentionner : son legs de 300.000 frs en faveur des écoles suisses à l'étranger, celui de 100.000 frs en faveur de la Fondation Pro Juventute, son legs pour la création d'une chambre grisonne à la Cité universitaire de Paris et celui de 200.000 frs en faveur de l'Association suisse pour la Société des Nations.

Ses donations en faveur de la langue romanche et de l'église évangélique méritent une mention particulière; elles expriment son amour et son respect pour l'héritage spirituel reçu de ses aïeux.

C'est à Ospedaletti, où il était très connu et très aimé de la population indigène, que mourut Antoine Cadonau, après une courte maladie, le 25 février 1929, dans sa quatre-vingtième année. Il voulait reposer dans la terre de sa patrie, à côté de sa sœur bien-aimée, qui, en 1928, l'avait précédé dans la tombe. Le 2 mars, au milieu d'un grand concours de population, il fut enterré dans le cimetière de Vuorz. Au-dessus de la haute terrasse, les montagnes grisonnes brillaient aux rayons du soleil, lorsque résonna en langue romanche le chant du dernier adieu.

Dans l'église de Vuorz et contre un rocher des ruines de Jörgenberg où il aimait, enfant, à jouer avec ses camarades, on a placé de simples plaques commémoratives qui rappellent le souvenir de ce noble patriote. Mais son plus impérissable monument, il se l'est érigé lui-même dans le cœur reconnaissant du peuple des Grisons.

---

## ULRICO HOEPLI

Libraio-Editore della Real Casa

par Edgar Piguet, Zurich

---

Comment ? Un Suisse, éditeur et libraire de la Maison Royale d'Italie ? Et un Suisse-allemand, par-dessus le marché ! (passe encore un Tessinois). Voulez-vous m'expliquer... Comment est-ce possible ? S'agit-il peut-être d'une famille depuis longtemps immigrée et italianisée ?

Rien moins que cela : Ulrich Hoepli est un Thurgovien authentique, né à Tuttwil en 1847. A quatorze ans déjà, le voici à Zurich, apprenti en librairie, « étudiant les livres au dedans comme au dehors ». Jeune commis, il s'en va parfaire ses connaissances professionnelles à Leipzig, à Breslau, où il fait un assez long stage; puis, par Vienne et Trieste, il arrive fin 1870 à Milan, capitale intellectuelle du royaume à peine constitué.

En acquérant l'année suivante les fonds de la librairie Laengner, spécialisée dans les ouvrages scientifiques, étrangers pour la plupart, il a tôt fait de discerner la voie à suivre, la mission qui l'attend : créer une littérature scientifique et technique *italienne*, préparer, par des publications de science pure comme par des ouvrages de vulgarisation et d'enseignement, la voie

à l'essor technique et industriel de la jeune nation, — sans négliger toutefois ni les sciences historiques, ni les beaux-arts, ni la littérature, ni les langues étrangères.

\* \* \*

Ce programme, généreux et hardi autant que vaste, le jeune éditeur va le mener à chef, grâce à un sens aigu des réalités, à un courage délibéré, à une volonté inflexible, à un effort méthodique et tenace, à une formidable puissance de travail.

Il débute par la réédition d'un manuel de français, inaugure l'année 1872 par un *Guide des Arts et Métiers* annuel qui deviendra bientôt mensuel, et continue avec un recueil de droit commercial. L'an 1873 voit paraître des œuvres de critique historique et scientifique, 1874 des traités de philosophie, d'économie politique, de mathématiques, d'agronomie, d'architecture, de mécanique, deux grammaires allemandes, et le premier ouvrage illustré : « *Les Ruines de Rome au début du XVI<sup>e</sup> siècle* » avec 80 photochromolithographies.

D'un volume en 1871, de deux en 1872, de neuf en 1873, la production saute à vingt-quatre volumes en 1874, à cinquante-trois en 1880, atteint la centaine en 1890, cent cinquante-sept en 1897, redescend à quatre-vingt-quinze la dernière année de la guerre, pour remonter aussitôt à cent vingt-cinq et au delà. En cinquante ans, un total de *cinq mille* volumes !

Plus que par le *nombre* : une moyenne de cent volumes parus bon an mal an, — soit deux par semaine ! —, la production hoeplienne est remarquable par la *qualité* : la bienfaisance, la valeur des œuvres, l'inouïe diversité des matières.

Le sénateur Gaetano Negri, commentant le catalogue du 25<sup>e</sup> jubilé de la maison, pouvait déjà dire : « On y peut embrasser d'un regard l'image de la vie scientifique de la nouvelle Italie sous ses aspects les plus saillants et les plus intéressants ».

Ces paroles s'appliquent à plus forte raison au catalogue du cinquanteaire : « *Mezzo secolo di vita editoriale 1872-1922* », témoignage grandiose de l'activité d'un homme qui fut à l'avant-garde du développement intellectuel, scientifique et économique de l'Italie dans son premier demi-siècle d'existence politique.

\* \* \*

Feuilletons, voulez-vous, ce catalogue monumental et essayons, non d'en donner un résumé qui deviendrait lui-même un catalogue respectable ! —, mais d'y démêler dans ses grandes lignes l'œuvre d'Ulrico Hoepli.

Encyclopédique en étendue comme en profondeur, elle embrasse d'une part tout ce qui rentre dans le domaine du livre proprement dit ; elle présente d'autre part cette matière universelle sous toutes formes : science pure, manuels d'enseignement, traités de vulgarisation et d'application pratique, littérature amène et enfantine. Dans cette boutique, autrement dit, vous trouvez aussi bien les élixirs précieux, les extraits concentrés que les onguents et mixtures d'usage courant, les pilules anodines, les dragées. Vous pouvez fort bien en sortir avec, sous un bras la merveilleuse reproduction fac-similé

de quelque manuscrit à enluminures, un excellent dictionnaire sous l'autre, et, dans vos poches, des recettes de cuisine, à moins que ce ne soit un « livre indestructible » pour petits enfants.

Les éditions qu'a données Hoepli de l'œuvre de Dante sont typiques pour la manière dont il conçoit et réalise le rôle d'un éditeur :

Il publie d'abord, aimable fantaisie, le « *Dantino* », édition microscopique, in-128, *illustrée* s'il vous plaît, de la *Divine Comédie*, suivie bientôt d'une édition minuscule in-64 avec introduction et notes, reliée en cuir.

Puis c'est le tour des œuvres complètes, textes critiques et commentaires, parmi lesquelles la *Divine Comédie*, commentée par le Prince des « *dantistes* », notre compatriote Scartazzini, est considérée comme la meilleure édition classique du poème, — due à deux Suisses !

Hoepli réunit en outre sous son pavillon les meilleures études critiques concernant la personne et l'œuvre du *sommo poeta*, donne, en 1881, une édition de luxe d'un commentaire inédit de la *Comédie*, propriété du roi Umberto et, pour célébrer dignement le VI<sup>e</sup> Centenaire de Dante, parachève sa remarquable *Biblioteca Dantesca* par deux publications grandioses : *La Divine Comédie illustrée*, trois volumes grand format, 1200 pages et près de 900 illustrations, dont 170 planches hors texte, et la reproduction en héliochromie du plus antique texte de la *Comédie* : Le *Codice Trivulziano* de 1337, avec reliure fac-similé, une merveille technique et artistique.

Dante complet, Dante le mieux expliqué, Dante le plus pratique, le plus splendide, le plus réduit, Dante de toutes les manières, mais toujours présenté, imprimé, relié de façon impeccable.

La bienfaisance, le soigné des éditions Hoepli, autrement dit : l'honnêteté de la marchandise, — principe qu'il fut jusqu'à ces dernières années un des seuls à pratiquer dans la librairie italienne, — voilà une des profondes raisons de son succès.

Ses éditions de littérature classique italienne (*Biblioteca classica Hoepli*), basées sur les meilleurs textes font, à côté des autres éditions scolaires italiennes, figure de livres de luxe, sans coûter plus cher.

Car ce n'est pas pour exploiter le public que Hoepli édite, c'est pour le servir. Et c'est parce qu'il s'est mis à son service qu'il a toujours si bien su deviner ses besoins, les prévenir, et faire œuvre de mentor, d'éducateur.

Quel trait de génie pédagogique que ces *Manuels Hoepli*, petits volumes de poche, chacun un *vademecum* de l'une des innombrables formes de l'activité humaine ! Tous les sujets imaginables y sont traités par des spécialistes compétents, de la philosophie aux tours de cartes, de la paléontologie aux danses modernes, des généralités aux techniques les plus spécialisées. Cette collection de 2.000 volumes formant une vaste encyclopédie a eu un succès immense — certains numéros, comme le *Manuel de l'ingénieur civil* ont dépassé le 130<sup>e</sup> mille — et a valu au nom de Hoepli une popularité comparable à celle de Larousse, une situation unique en Italie.

# LA MISSION SUISSE DE L'AFRIQUE DU SUD (Mission Suisse-Romande)



On apporte un malade  
sur la station missionnaire  
de Chikhoubane

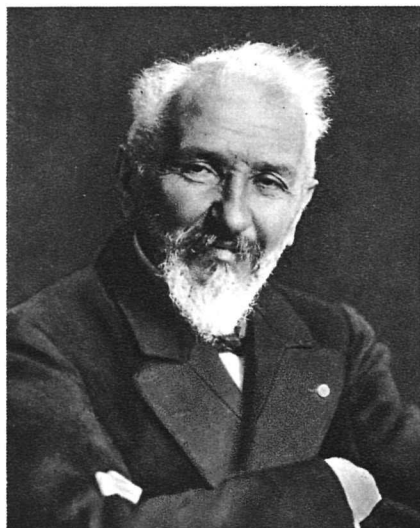


Devant la chapelle de la  
Mission de Lourenço Marquês,  
Afrique Or. Port.

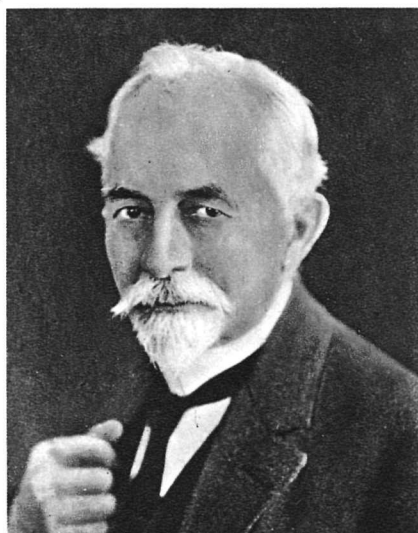


Inauguration d'une chapelle  
à Machamba

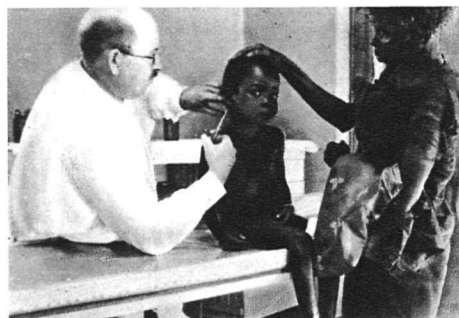
## Les chefs de l'œuvre depuis la fondation



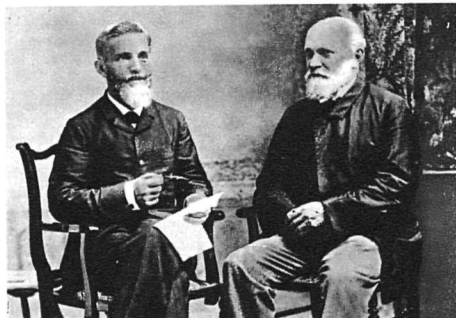
Le missionnaire Arthur Grandjean (1860-1930)



Le missionnaire Paul Rosset (1864-1930)



Le missionnaire P. Aubert procédant à une  
opération



Les missionnaires E. Creux et P. Berthoud  
(1845-1929) (1847-1930)  
travaillèrent tous deux plus de 30 ans dans  
l'Afrique du Sud

# STATIONS DE LA MISSION CATHOLIQUE SUISSE



Station  
missionnaire de  
Kenel, South  
Dakota (Etats-  
Unis), fondation  
des Bénédictins  
d'Engelberg

Le P. Gebhard,  
évêque, de St-Gall, entouré  
d'élèves chinois à Ichowfu,  
Schantung



Le P. Jacob Fischer,  
de Lucerne, à Dunkwa, Côte  
d'Or, avec enfants

La station  
missionnaire de  
Port Yates, North  
Dakota, également  
une fondation des  
Bénédictins suisses



# MISSIONNAIRES CATHOLIQUES SUISSES



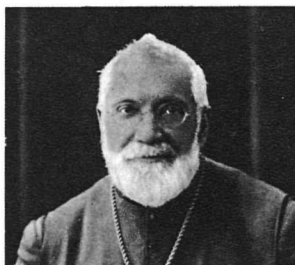
Le P. Othmar Klingler,  
O. S. B., Lindi,  
Tanganyika



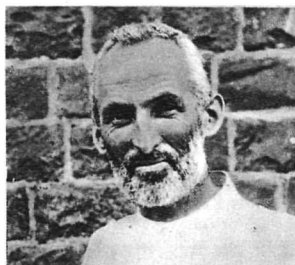
Le P. Maurus Hilfiker,  
O. S. B., à St. Peter,  
Canada



Le P. Joh. Haefliger,  
O. S. B., Kigonsera  
Afrique orientale



L'abbé Adelheim Odermatt,  
(† 1920) Mount Angel  
(Engelberg), Orégon



Le P. Franz Schubiger,  
S. J. Sangammer  
(Indes)



L'abbé Frowin Conrad  
(† 1929), fondateur de New  
Engelberg, Mo., U.S.A.



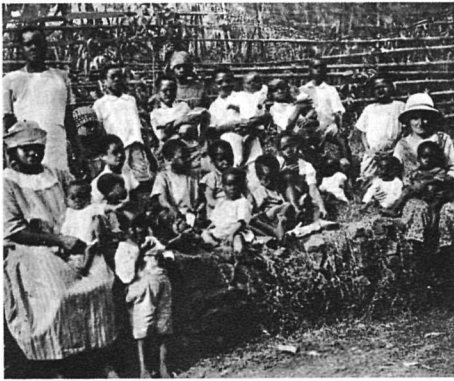
Mission des Jésuites suisses aux Indes

Au premier rang (de g. à d.) : le P. Zimmermann (Argovie), le P. Usteri (Zurich), le P. Schäfer (Argovie), le P. Schröter (Valais), le P. Kraeig (Valais).

Au dernier rang (de g. à d.) : le Fr. Schuler (Schwytz), le P. Bucher (St-Gall), le P. Ricklin (St-Gall), le Fr. Büsser (St-Gall).



## LA MISSION DE BALE



Mme Leimbacher, à Bali, avec ses petits protégés



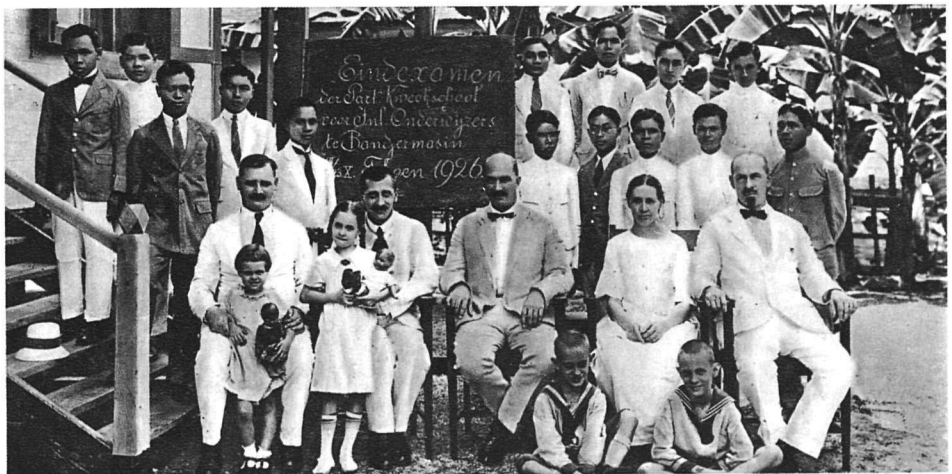
Les missionnaires Koller, Bärtschi, Wildi et M<sup>me</sup> Wildi



Une leçon d'ouvrage dans une classe de filles



Premiers soins : le missionnaire Leu au Caméroutn



L'école normale des instituteurs de Bandjermasin (Indes néerlandaises) après les examens

Cet effort encyclopédique, nous le retrouvons sur le plan scientifique. Il s'y manifeste dans de grandes collections comme *l'Histoire universelle de la littérature* en 18 volumes de De Gubernatis, *l'Histoire de l'Art*, de Venturi, en 15 volumes; la série de monographies sur les techniques artistiques spéciales, de Ferrari, les 26 volumes des *Monuments antiques d'Italie*, — auxquels il faut ajouter les 16 livraisons des *Monuments artistiques du Tessin*, par Edoardo Berta; les ouvrages sur l'épigraphie égyptienne, étrusque, latine, la numismatique romaine; les collections de recueils de droit de Franchi (Codes et lois, 12 volumes) et de Vidari (Droit commercial, 21 volumes); les remarquables *collectanea* d'études linguistiques, littéraires, mathématiques; les dictionnaires, grammaires et manuels de toutes langues, y compris les dialectes arabes et africains des colonies italiennes, voir le *Volapük*; les dictionnaires polyglottes, p.e. le *Dictionnaire technique illustré*, en six langues, groupé par matières en 14 volumes. Nous nous arrêtons...

Dès 1872 éditeur attitré de l'*Institut Royal Lombard des Sciences et Lettres*, dès 1873 de l'*Observatoire Royal de la Brera*, dès 1875 de l'*Institut Royal d'Hydrographie* de Gênes, dès 1881 de la *R. Accademia dei Lincei* de Rome, Hoepli a l'honneur et la charge des plus importantes séries de publications scientifiques officielles.

Nommé en 1885 *Libraire-éditeur de la Maison Royale*, Hoepli, suisse et républicain authentique — nonobstant la pluie de cadeaux royaux, de décorations, de distinctions qui s'abat sur lui, — se voit confier la publication des relations des voyages d'exploration du duc des Abruzzes, notamment celle de *La «Stella Polare» nel Mare Artico*, dont l'édition princeps, tirée à 12.000 exemplaires, s'enlève en un clin d'œil. Le roi Victor-Emmanuel lui-même, numismate éminent, publie chez notre compatriote son «*Corpus Nummorum Italicorum*».

Enfin, le protestant Hoepli est l'unique éditeur jugé digne et capable de reproduire en phototypie, après ceux de l'*Ambrosiana*, les plus célèbres manuscrits des *Collections Vaticanes* (IX volumes de luxe). Le pape actuel précisément, ami et collaborateur milanais de vieille date, s'est chargé de commenter l'édition fac-similé du *Codice di Virgilio*, manuscrit florentin du XIII<sup>e</sup>, autrefois possédé et annoté par Pétrarque, que l'infatigable éditeur a publié à l'occasion du jubilé bi-millénaire virgilien de 1930, et qui vient, digne troisième, se ranger aux côtés des deux chefs-d'œuvre de l'art éditorial hoeplien : le *Codice Atlantico* de *Leonardo da Vinci* et le *Codice Trivulziano* de *Dante Alighieri*, les plus purs joyaux dans la couronne de l'*Editore sovrano*, comme aiment à l'appeler ses amis, les érudits italiens.

\* \* \*

Voilà, faiblement esquissée, l'œuvre de l'éditeur royal et roi des éditeurs italiens. Et l'homme ? L'homme est à la mesure de son œuvre : formidable d'énergie, d'initiative, d'ardeur au travail.

Le voici, à 85 ans, toujours le premier *in banco*, trônant sur un haut tabouret à vis de bois et petit siège recouvert de toile cirée, au centre de sa

boutique, Galleria De Cristoforis, aujourd'hui comme il y a 60 ans ! Et quelle gravité, quelle précision, quelle intensité de travail, dans cette boutique : rien de l'agitation factice, des gestes superflus, des exclamations dont là-bas, on est coutumier. Tout y est à l'image du chef vénéré qui, secondé de ses deux neveux, mène encore d'un esprit clair, d'une main ferme les destinées toujours grandissantes de sa maison. Il y a adjoint récemment une librairie ancienne dont les expositions et les ventes font courir toute l'Europe bibliophile, et dont les catalogues eux-mêmes sont des chefs-d'œuvre de typographie et d'information iconographique.

Ce travailleur n'a jamais de besogne pressante lorsque survient quelque compatriote de passage pour le saluer. Même inconnu, il le reçoit avec un chaud sourire de ses yeux bruns si vifs, avec la cordiale simplicité qui est la marque des grands esprits et des grands cœurs.

Son grand cœur, sa bonté sont chez lui à l'égal du reste. En vrai bon père, il n'a cessé, après s'être démis de sa charge de président-fondateur de la Société Suisse de Milan — une des plus fières que nous ayons — de prodiguer son appui, sa sollicitude, sa générosité à la colonie, à ses institutions comme à ses membres, lorsque besoin est.

Mécène, il ne se contente pas de rassembler des livres rares, une collection remarquablement sélectionnée et complète de miniatures italiennes; il donne, en les exposant en public, à chacun la possibilité de jouir des merveilles qu'il a accumulées au cours de sa longue carrière. Il subventionne les entreprises scientifiques, les arts, la littérature : il dote l'Université de Zurich, dont il est *doctor honoris causa*, d'un fonds littéraire d'un million de francs; il vient de faire cadeau d'un planétaire à « sa » ville de Milan qui lui a décerné la bourgeoisie d'honneur, qu'il aime comme sa seconde patrie, celle où il a vécu, lutté, réussi, sans jamais oublier la première, la vraie, ni son savoureux *Schwyzerdütsch*.

Ulrich Hoepli, vous qui incarnez si magnifiquement les vertus helvétiques : le sens des réalités, l'initiative, l'ardeur au travail, la ténacité, l'universalité d'esprit, le génie pédagogique, l'honnêteté, la bonté, vous êtes en plus le type parfait, idéal du Suisse à l'Étranger : celui qui a su, de façon géniale, s'adapter au milieu nouveau, s'identifier à ses destinées, *sans pourtant jamais s'y assimiler*.

La Patrie peut donc être fière de vous !

---

## SIR ARNOLD THEILER

par W. Steck, Berne

---

Parmi les Suisses qui passent leur vie à l'étranger et qui, là, affirment par la parole et par l'action leur caractère helvétique, il y en a qu'on a de la peine à se représenter à l'œuvre dans le sein de leur pays : hommes dont la

force créatrice toujours jaillissante brise tous les cadres et ne peut se déployer entièrement que sur un vaste théâtre; énergies qui, à l'occasion, transportent des montagnes, et qui, en se rendant utiles au monde entier, honorent leur patrie, trop petite pour les contenir.

De ce nombre est sir Arnold Theiler, le créateur et, jusqu'à il y a peu de temps, le directeur du plus grand établissement de recherches vétérinaires du monde, l'initiateur aux services duquel les gouvernements anglais et australien ont recouru pour organiser leurs instituts de recherches vétérinaires, parce qu'il s'était acquis un renom mondial dans cette spécialité.

Theiler a grandi dans un milieu simple. Son père, F. Theiler, originaire de Hasle, dans les montagnes de l'Entlibuch lucernois, était maître secondaire à Frick, dans une fertile vallée du Jura argovien. C'est là qu'Arnold Theiler naquit le 26 mars 1867 et qu'il fréquenta les écoles de la commune et du district. Toutefois, il s'est toujours senti un montagnard de l'Entlibuch, et par son tempérament, il est bien le fils des âpres montagnes où une race rude livre le rude combat pour la vie.

Après avoir, de 1883 à 1885, suivi les deux classes supérieures du gymnase d'Aarau, il fréquenta de 1886 à 1887 l'Institut vétérinaire de Berne, puis de 1888 à 1889 celui de Zurich, où il passa l'examen fédéral de vétérinaire (1889). En 1890, il subit avec succès à Thoune les épreuves d'officier vétérinaire et obtint enfin à Berne le diplôme de docteur médecin vétérinaire (1902).

Dès 1891 il émigra dans l'Afrique du Sud et fit sa carrière comme vétérinaire dans des circonstances fort difficiles, souvent sans ressources, mal vêtu, gêné très tôt par la perte de son bras gauche mutilé par une machine, mais soutenu par son énergie et son amour du travail.

Une dangereuse épidémie de petite vérole ayant éclaté à Johannesburg, Theiler fut chargé de diriger un laboratoire pour préparer le vaccin. Il y déploya un tel talent d'organisation que les administrations des mines d'or du Witwatersrand et le gouvernement du Transvaal à Prétoria recoururent souvent à son aide. Il gagna la confiance du président Paul Kruger, autocrate, mais large de vues; et, lorsqu'en 1896 la peste bovine, aussi meurtrière pour le bétail que pour le gibier, ravagea le pays en se propageant du nord au sud, il fut nommé vétérinaire en chef du Transvaal et chargé de combattre le fléau. C'est à cette époque qu'il échappa à grand'peine aux Matabélés révoltés, à Boulouvayo (dans la Rhodésie méridionale).

C'est dans la banlieue septentrionale de Prétoria, à Daspoort (la gorge où pullulent les « lapins des rochers ») que s'éleva le premier laboratoire où Theiler étudia les épizooties sud-africaines.

Ses travaux furent bientôt interrompus par la malheureuse guerre avec l'Angleterre, dans laquelle Theiler accomplit son service vis-à-vis de l'Etat comme vétérinaire de l'artillerie du Natal.

Dès qu'elle eut pris possession du pays, l'Angleterre déploya une remarquable activité organisatrice dans plusieurs domaines. Un des plus grands

dangers qui menaçaient l'agriculture, c'étaient les épizooties. Grâce à l'intelligente intervention de lord Milner, Theiler fut nommé en 1902 bactériologue-vétérinaire officiel du Transvaal. A Daspoort, où Theiler avait travaillé dans une misérable baraque, on construisit un petit laboratoire. D'abord, il fallut combattre de nouveau la peste bovine, mais par la suite on s'attaqua successivement à plusieurs maladies d'un caractère épidémique, si nombreuses dans ce pays. Le climat subtropical favorise les tiques, et ces parasites, dont aucune pièce de bétail n'est absolument exempte et dont beaucoup sont véritablement infestées, transmettent toutes sortes de dangereuses affections du sang. L'étude de ces maladies fut considérablement entravée par le fait qu'une seule pièce de bétail portait fréquemment en elle les germes d'au moins deux maladies différentes, ainsi que le montrèrent les recherches de Theiler, qui parvint enfin à faire la lumière dans ces rapports si embrouillés, et à trouver les voies et moyens de combattre efficacement ces maladies.

Dans les rapports annuels du Département de l'agriculture du Transvaal, le rapport de Theiler occupe d'année en année plus de place, jusqu'au moment où il est publié à part et forme un volume de plus en plus épais.

L'accroissement constant des tâches et du nombre des collaborateurs ainsi que les fréquentes épidémies de typhus à Daspoort amenèrent la création d'un nouvel institut. Grâce aux larges vues de Louis Botha, ministre président et en même temps chef du Département de l'agriculture, on éleva à Onderstepoort (dans la plaine désertique au nord de la gorge inférieure située au nord de Prétoria) un superbe établissement d'essais, qui put être inauguré en 1908.

Dès lors, l'étude des épizooties fit de rapides progrès. On parvint à vacciner les mulets contre la terrible peste chevaline qui anéantissait chaque année des troupeaux entiers. Après qu'on eut découvert son mode naturel de contamination, on expulsa de la plus grande partie du pays la meurtrière fièvre bovine de la côte australe, appartenant au groupe des Theilérioses, nom générique que la science a donné à ces maladies en l'honneur de notre compatriote. L'un après l'autre, souvent à la suite de recherches demandant une patience inlassable, divers empoisonnements provenant de plantes croissant naturellement dans les pâturages et causant chaque année la mort de milliers de bestiaux, furent ramenés à leurs causes, ce qui permit d'indiquer les moyens de supprimer ou d'éviter la plante démontrée vénéneuse.

Pour lutter contre certaines épidémies qui rendaient l'élève du bétail impossible dans de vastes territoires, on fonda des sections spéciales avec leurs propres laboratoires chargés de déterminer la nature de la maladie et de fabriquer les vaccins, les sérums ou les remèdes, dont il fallait chaque année fréquemment plusieurs millions de doses.

Parmi les nombreux problèmes à résoudre, celui qui concernait la paralysie bovine avait une portée toute particulière. Les chercheurs parvinrent à établir sans conteste le très curieux processus suivant : les bestiaux tombent malades et meurent parce qu'ils avalent dans le « bush » certaines bactéries qui pro-

duisent un virus violent. Mais ils n'absorbent ces bactéries qu'avec des os d'animaux morts, qu'ils choisissent et mangent. Or seuls les bestiaux dont la nourriture est trop pauvre en phosphore mangent de ces os. Le déficit en phosphore dans le fourrage provient du déficit en phosphore du sol, lequel se trouva beaucoup plus répandu qu'on ne l'avait d'abord admis. Le résultat pratique de ces trouvailles successives, c'est que, dans de vastes districts, en ajoutant de la poudre d'os au fourrage des bestiaux, on parvint à augmenter considérablement la croissance, la fécondité, et la production en lait et en viande des troupeaux.

Le prestige de l'Institut allait croissant. Lorsque la création de l'Union sud-africaine amena la fusion du Cap, du Natal, de l'état libre d'Orange et du Transvaal, on centralisa aussi les services vétérinaires et l'on confia la direction des recherches pour tout le demi-continent à Theiler, créé « Director of Veterinary Research ».

Dès lors, à côté des Instituts centraux d'Onderstepoort, Theiler eut sous sa direction des succursales provinciales. Le ministre président Smuts, qui trouva en Theiler non seulement le sauveur de l'agriculture sud-africaine, mais un ami doué d'un caractère analogue au sien, fit voter par le Parlement un crédit annuel de 2 millions et demi de francs pour ses Instituts et laissa à Theiler pleine et entière liberté d'action. Avec le temps, Theiler avait groupé autour de lui une série de collaborateurs dont aujourd'hui un très grand nombre occupe dans toutes les parties du monde des situations de premier plan. Réduit d'abord à quelques bâtiments, Onderstepoort devint bientôt une vraie localité, avec de nombreux instituts, des étables et des écuries, des enclos pour des troupeaux entiers, une usine à gaz, une usine électrique, des logements d'employés, une école, un bureau des postes et télégraphes, une station de chemin de fer. Tout cet ensemble est entouré de la luxuriante verdure de jardins et de parcs subtropicaux, de sorte qu'en le considérant du haut d'un rocher du voisinage, on croirait voir une fertile oasis surgie au sein du vaste bush à la végétation maigre et rase.

En 1920, une faculté d'art vétérinaire fut annexée à l'Institut de recherches. Theiler se chargea lui-même de l'enseignement de la pathologie et de la clinique pour maladies infectieuses, ses branches de prédilection. On comprendra sans peine qu'une élite de jeunes esprits se soit décidée pour la nouvelle faculté, si célèbre dès le berceau et d'une orientation si spécifiquement scientifique.

Aujourd'hui où, en Suisse, nous nous trouvons dans une phase de démocratie excessive, il est peut-être nécessaire de répéter que ce développement imposant n'est pas venu de lui-même, n'a pas été une réponse toute naturelle à un besoin urgent, un produit inévitable du travail de 500 personnes faisant de leur mieux. Non; pour cela, il fallait un homme tel que l'est justement Theiler, mais tel que des milliers ne le sont pas. Il a su acquérir et conserver la confiance des chefs de l'Etat, et démontrer aux gouvernants et au peuple les effets bénis de ses instituts. Jusqu'aux derniers jours de son activité à Onderstepoort, il a été l'animateur, l'âme de la division pour l'enseignement



et les recherches de l'art vétérinaire : dès l'aube jusque bien avant dans la nuit on le voit à l'œuvre, partout présent, familier avec toutes les branches de sa vaste entreprise, et toujours initiateur hardi. Rares sont ceux qui échappent au prestige de sa personnalité. Autour de lui, il observe tout ; à côté des recherches vétérinaires proprement dites, il s'occupe de botanique et de zoologie, il unit à un rare don d'assimilation pour tous les phénomènes nouveaux qui se présentent une attitude critique sans cesse en éveil. Ainsi, c'est d'un point de vue biologique très élevé, en vrai savant expérimental, qu'il s'attaque aux problèmes vétérinaires de son pays, soutenu, pour ce qui concerne les détails, par ses collaborateurs. Son enthousiasme communicatif les entraîne, et au besoin, il est capable de briser les résistances.

Ce n'est point ici le lieu d'entrer dans les détails de son activité scientifique. Ses très nombreuses publications ont paru dans diverses revues, en particulier dans les rapports que nous avons déjà mentionnés et qu'il publia comme bactériologue-vétérinaire du Transvaal, en 14 volumes intitulés : « Rapports du Directeur des recherches d'art vétérinaire de l'Union sud-africaine ».

Les mérites de Theiler pour l'Afrique du Sud sont incontestables. Mais c'est dans le monde entier que l'école de Theiler a servi de guide et de pionnier dans l'étude des épizooties tropicales et subtropicales et que les méthodes employées par son chef sont devenues exemplaires.

Preuve en soient les nombreuses distinctions honorifiques dont il a été comblé. Les universités du Cap, de Prétoria, de Syracuse et de Berne lui ont conféré le doctorat « honoris causa ». Le roi d'Angleterre l'a nommé d'abord « companion », puis chevalier de l'ordre de saint Michel et de saint George, le roi des Belges chevalier de la Couronne belge. Trois sociétés ont, pour la première fois, frappé une médaille commémorative en son honneur : la Société sud-africaine des sciences naturelles, la Société sud-africaine de biologie (dont Theiler et ses disciples firent brillamment fleurir la section de Prétoria), et, en 1927, la Société de pathologie exotique, dont il reçut le premier la médaille d'or de Laverdan. De nombreux corps scientifiques l'ont nommé membre d'honneur : la Société helvétique des sciences naturelles et sa section de Berne, la Société suisse des vétérinaires, le Collège royal d'art vétérinaire de Grande-Bretagne et d'Irlande, la Société royale de médecine tropicale d'Angleterre, les Sociétés des vétérinaires de l'Afrique du Sud (à titre de vice-président d'honneur), de l'Irlande, des Etats-Unis, du Canada et de l'Australie, l'Académie des sciences de Boston, la Société microbiologique de Vienne, la Société de pathologie exotique de Paris. D'autres l'ont nommé correspondant : la Société américaine de bactériologie, l'Académie d'agriculture de Turin, l'Académie des sciences coloniales de Paris, la Société de biologie de Paris.

Malgré tant d'honneurs, Theiler est resté un homme simple. Cette biographie serait incomplète si elle ne peignait pas le savant étudiant le soir dans le cercle de sa laborieuse famille, s'il y manquait le tableau de Lady Theiler fidèlement restée à ses côtés dans toutes les phases de sa vie, bêchant brave-

ment son jardin, alors que le ménage touche un traitement bien supérieur à celui de nos plus hauts magistrats. Dans sa manière de vivre, Theiler n'a non plus jamais renié sa patrie. Maintenant, depuis sa retraite prise en 1927, il séjourne fréquemment parmi nous. Les superbes collections de plantes et d'animaux qu'il a données à nos musées témoignent à la fois de son amour pour sa terre natale et de son intérêt toujours éveillé pour tous les domaines des sciences naturelles.

---

## CHARLES J. BERNARD, Dr. ès sciences

Directeur du Département de l'Agriculture,  
de l'Industrie et du Commerce des Indes Néerlandaises  
par R. Menzel, Wædenswil

---

Au nombre des Suisses qui, par une activité féconde, se sont acquis à l'étranger une haute considération, et qui, de ce fait, constituent une gloire pour notre pays, il ne faut pas manquer de citer le Dr ès sciences Charles-J. Bernard, de Buitenzorg, Java.

Né à Genève, le 5 décembre 1876, Ch. Bernard fit ses études dans sa ville natale; il conquiert le grade de docteur comme élève d'un botaniste suisse connu bien au delà de nos frontières, le professeur R. Chodat. Il fit ensuite un séjour d'études à Berlin et à Leiden. Répondant, en 1905, à un appel venant de Hollande, il se rendit à Buitenzorg (Java), afin de poursuivre, dans le jardin botanique renommé de cette ville, les recherches qu'il avait commencées en Europe. Il dirigeait en même temps le Laboratoire des Etrangers qui, alors déjà, jouissait d'une grande réputation; grâce à l'initiative du génial *Melchior Treub* (depuis 1880 directeur du 's Lands Plantentuin, nom primitif du jardin botanique de Buitenzorg) cette institution était devenue le rendez-vous des naturalistes de tous pays.

En peu de temps, le jeune savant genevois avait attiré sur lui l'attention de Treub et d'autres personnalités influentes; aussi, en 1907 déjà, il était nommé directeur de la « Station Expérimentale pour le Thé », créée à Buitenzorg en 1892. Ce fut là, pour lui, un merveilleux champ d'activité, où sa science éminente et son talent d'organisateur purent se donner libre carrière. Lorsqu'après vingt ans de travail acharné, interrompu ici ou là par de courts séjours en Europe, Ch. Bernard assista, le 27 septembre 1927, à l'inauguration du nouveau bâtiment de la Station Expérimentale, on put se rendre compte à quel point il était aimé et respecté dans tous les milieux, aussi bien dans le monde du commerce et de l'administration que dans celui des planteurs, et parmi ses collègues et employés. Un chapitre entier devrait être consacré à Ch. Bernard, chef de la Station d'Essais; la façon dont il sut y concilier

les éléments hétérogènes et ne jamais laisser tomber la joie au travail peut être donnée en exemple. Un tact inné, extraordinairement affiné, lui permit de vaincre, en se jouant, certaines difficultés d'ordre personnel; la Station Expérimentale pour le Thé, universellement réputée, et qui fut vraiment son œuvre, peut être ainsi considérée, également sous le rapport de l'esprit qui y règne, comme un institut modèle.

Déjà durant les premières années de sa carrière dans les tropiques, Ch. Bernard eut l'occasion, lorsqu'il collaborait avec Treub, — l'initiateur et le premier directeur du Département de l'agriculture, — de s'occuper des questions agricoles de la grande colonie hollandaise. Il sut allier de façon fort heureuse, dans ce domaine, le sens de la théorie à celui de la pratique; il n'y a donc pas lieu de s'étonner que, lorsqu'il s'agit d'élire un directeur pour le jardin botanique, son nom fut mis au premier rang. Quoiqu'il eût pu remplir ce poste important avec autant de compétence que Melchior Treub aussi d'origine suisse), il resta fidèle à la Station d'essais pour le Thé. Une occasion lui était d'ailleurs réservée de consacrer ses forces, dans une beaucoup plus large mesure encore, à sa patrie d'adoption, les Indes Néerlandaises. Le Gouverneur Général le nommait, en effet, le 31 mars 1928, pour une période de cinq ans, chef du Département de l'Agriculture, de l'Industrie et du Commerce, honneur d'autant plus grand que c'était la première fois qu'il était décerné à un étranger.

La naturalisation hollandaise était inévitable, mais Ch. Bernard n'en resta pas moins le bon Genevois et le bon Suisse qu'il avait toujours été jusque là. Maintenant encore, il assiste fidèlement à la fête du 1<sup>er</sup> août à Batavia, et conserve tout son intérêt à la Société Suisse de Secours ainsi qu'au groupe de la Nouvelle Société Helvétique des Indes Néerlandaises, qu'il appela lui-même à la vie, voilà bientôt dix ans, et dont il fut nommé premier membre honoraire, en 1926. Il faut mentionner, à cette place, sa précieuse collaboration au « Bulletin » de ce groupement. En mainte occasion, il y exprima son opinion avec beaucoup de verve et d'esprit, entre autres sur la question du « Schnaps » et de l'interdiction des décorations étrangères. Dans le numéro de juin 1930 encore, il trouva, malgré ses occupations absorbantes de chef de département, le temps d'écrire un long article intitulé : « La votation du 6 avril 1930 sur le régime de l'alcool », dont il vaut la peine de citer ici la conclusion :

« J'espère que mes lecteurs unanimes se réjouiront avec moi et avec toute la N.S.H. de ce qu'une belle loi ait été adoptée par le peuple suisse, qui ne s'est pas laissé influencer par des arguments spécieux et intéressés, mais qui a su comprendre ses vrais intérêts et refuser de suivre ceux qui essayaient de le tromper. Je suis sûr qu'au soir du 6 avril, la joie aura été dans tous les cœurs vraiment suisses, mais surtout dans les cœurs des pauvres femmes et des pauvres enfants qui souffraient de voir rentrer chaque soir le père ivre. Beaucoup auront eu ce soir là l'âme pleine de reconnaissance et c'est avec eux que nous voulons crier : « Vive le peuple suisse ! Vive la Suisse ! »

Au commencement de l'année 1930, Charles-J. Bernard put fêter le 25<sup>e</sup> anniversaire de son Département, dont le budget, qui était de 7 millions de florins en 1905, était monté à 35 millions de florins. Dans une plaquette commémorative, parue à cette occasion, il décrit, avec beaucoup de finesse, le développement de l'agriculture dans les Indes Néerlandaises, insistant sur les mérites de ses prédécesseurs. C'est à l'avenir qu'il est réservé d'apprécier l'activité fructueuse de Bernard à son poste lourd de responsabilité. Les honneurs qui lui ont été déjà départis prouvent cependant que son nom jouit maintenant déjà, en Hollande et dans d'autres pays, d'un grand prestige. Ch. Bernard est entre autres Chevalier de l'Ordre du Lion Néerlandais, Officier de la Légion d'Honneur et du Mérite Agricole et Commandeur de l'Ordre de la Couronne de Belgique.

La Suisse et particulièrement Genève peuvent être fières de leur fils. En considérant le portrait qui le représente dans son costume officiel de gala, on comprend les termes qu'employait l'un de ses amis de Genève pour le caractériser : « Ce visage annonce une curiosité qui, pour ses déploiements, réclame de l'espace, beaucoup d'espace. Cette curiosité, accompagnée de finesse et d'énergie, vous explique tout l'homme. On comprend qu'il ait avec courage exposé sa jeunesse à tous les hasards de l'expatriation et, comme la chance a favorisé son audace, nous voulons nous réjouir avec lui... »

---

## O. H. AMMANN, Dr. h. c., de SCHAFFHOUSE

Ingénieur-chef des ponts de la Port Authority, New-York

par E. Ammann-Haberstich, Bâle

---

Il suffit d'avoir sous les yeux une carte générale de New-York, pour constater que cette immense ville est entièrement bâtie sur des îlots et des presqu'îles, que séparent de nombreux et larges cours d'eau, des baies et des bras de mer. Il y a peu de temps encore, quelques ponts seulement les franchissaient. Des bacs et des tunnels assuraient le gros du trafic. En présence de l'extension rapide de la cité durant ces dernières décades, ces moyens de communication se révélèrent insuffisants. Si la technique n'avait pas atteint jusqu'alors, en maints domaines, le degré de développement nécessaire à l'établissement d'un pont au-dessus de l'Hudson, le principal obstacle provenait cependant de ce que chaque rive appartenait à un Etat différent : New-York et New-Jersey ne parvenaient pas à se mettre d'accord en vue d'une entreprise commune. « Obéissant à la nécessité plutôt qu'à une impulsion naturelle », ces deux Etats finirent cependant par trouver un terrain d'entente ; comme nous le verrons plus loin, ils créèrent une organisation — Port Authority — qui fut chargée de résoudre le gros problème des communications.

Depuis des années déjà, notre compatriote, O.H. Ammann, de Schaffhouse, se préoccupait de la question : il devait prendre une part active à sa solution. Mais avant d'examiner de plus près son œuvre, donnons ici un court aperçu de sa carrière.

O.H. Ammann est né, en 1879, à Feuerthalen, non loin de Schaffhouse, où son père, E. Ammann-Labhardt, était fabricant de chapeaux de paille. Celui-ci vint s'établir par la suite à Bendlikon, près de Zurich, ce qui permit à O.H. Ammann de fréquenter l'Ecole Industrielle de Zurich, et, pour finir, l'Ecole Polytechnique, où il obtint son diplôme d'ingénieur. Ses années d'études furent certainement les plus heureuses de sa jeunesse; il s'y fit des relations précieuses pour l'avenir, soit parmi des maîtres éminents, soit parmi ses condisciples ou ses camarades de l'U.T.V., avec lesquels il est toujours resté en correspondance suivie. Pendant son temps d'études déjà, et pour compléter sa formation, il s'était familiarisé avec la pratique de son métier, dans plusieurs postes de volontaire, entre autres au chemin de fer Montreux-Oberland, aux usines de constructions métallurgiques Wartmann, Vallette & C<sup>ie</sup> à Brugg, à l'entreprise pour la construction des ponts de Francfort-sur-Main.

Désirant parfaire ses connaissances, et pour étudier de plus près la technique américaine en matière de construction, il décida de faire un séjour de deux ou trois ans en Amérique. Il fit la traversée en 1903, confiant en ses connaissances et en ses aptitudes; un premier engagement lui fut bientôt conféré par les autorités du Port — Port Authority —, organisation appelée à devenir plus tard son vaste champ d'activité. Il occupa, par la suite, divers postes auprès d'architectes réputés et de grands entrepreneurs en construction, à la Pennsylvania Steel Constr. Co., notamment, qui possède ses propres mines de charbon et de minerai, ses hauts-fourneaux, ses laminaires, et qui procède à la transformation des matières premières jusqu'aux produits achevés. M. Ammann nous apprend, à notre stupéfaction, que 300 ponts environ sortaient chaque mois de cette entreprise, la plupart d'un type uniforme. Après deux ans de travail, M. Ammann est déjà si bien acclimaté qu'il entrevoit un séjour prolongé en Amérique; il se décide en conséquence, en 1905, à faire venir sa fiancée, M<sup>lle</sup> L. Wehrli, de la famille des photographes bien connus, Wehrli frères, à Kilchberg près Zurich. De cette heureuse union naquirent deux fils et une fille. Le fils aîné est ingénieur diplômé; il a déjà collaboré de façon très active à la construction du pont de l'Hudson.

La guerre, qui éclate en 1914, ramène O.H. Ammann au pays, où, jusqu'à la fin de décembre, il remplit son devoir militaire en qualité de lieutenant dans l'infanterie de la landwehr, bat. 149 (Schaffhouse) et, plus tard, dans les troupes du génie, au Gothard.

Une circonstance décisive pour l'activité future d'Ammann fut le poste de premier assistant qu'il occupa auprès du constructeur *Gustave Lindenthal*, l'auteur du projet et le constructeur du *Pont de Hellgate*. Ammann collabora activement à cette entreprise; on lui avait même abandonné toute la direction de la construction. Le pont de Hellgate était — en 1916 — le plus grand pont

à arches du monde, avec une travée de 300 m. ; il avait été conçu pour les poids les plus lourds. Avec les rampes d'accès et deux ponts plus petits, il mesure environ 5.5 km. L'arche principale, d'un aspect grandiose, plaça les spécialistes en face de problèmes entièrement neufs supposant le maniement de matériaux nouveaux. M. Ammann a écrit là dessus, une étude détaillée. Des conférences et d'autres publications attirèrent sur lui l'attention des spécialistes. C'est ce qui fit qu'on l'appela comme expert dans les recherches sur les causes de l'effondrement du pont du Saint-Laurent, en construction à Québec.

Pendant les années de guerre, qui mirent obstacle à toute nouvelle construction d'une certaine importance, il s'occupa, avec Lindenthal et d'autres ingénieurs, d'un premier grand projet de pont sur le fleuve Hudson. Ce projet fut, par la suite, abandonné ; il nécessitait de trop gros frais (environ 200 millions de dollars), des terrains d'accès trop étendus ; il se heurtait encore à d'autres circonstances locales. Ammann se consacra seul alors aux longues recherches qu'exigeait l'élaboration d'un projet correspondant mieux aux besoins. En 1923, il l'exposait publiquement, au cours de nombreuses conférences dans les cercles intéressés des deux Etats (administration des ponts et de la marine, département militaire, etc.), où il trouva des partisans. Cependant, la route fut ardue et longue, jusqu'à ce que son énergie et sa ténacité, triomphant de toutes les intrigues et des oppositions politiques ou autre, il parvint à obtenir la réalisation de son projet. En 1925, il était nommé *ingénieur chef* de la Port Authority.

Ici l'attendait, dès le début, une somme formidable de travail. Comme le projet Hudson exigeait encore certaines mises au point, des modifications, sondages, devis, etc., il fallut entreprendre tout d'abord deux autres ponts : le « *Goethals Bridge* » sur l'Arthur Kill, qui relie Staten-Island à Elizabeth, et le « *Outerbridge Crossing* », sur le même bras de mer, qui relie la pointe de Staten-Island à Perth Amboy. Les deux sont des ponts assis, dont la travée mesure respectivement 224 et 250 mètres, d'un pilier principal à l'autre ; le tablier est à 45 m. au-dessus du niveau de l'eau. Les devis furent évalués, pour les deux ponts, à 18 millions de dollars ; les comptes définitifs atteignirent un chiffre inférieur de 4 millions de dollars environ. La construction débuta en 1926 ; en été 1928, ces ponts étaient ouverts à l'exploitation, l'un six, l'autre neuf mois avant le terme assigné. On résolut le problème financier de la façon suivante : la Port Authority fut érigée en corporation de droit public des deux Etats, ayant droit d'émettre ses propres obligations garanties par l'Etat et de prélever des droits de pontonage : l'entreprise reposait ainsi sur une base commerciale avec amortissements annuels.

Grâce à cette heureuse solution, toute confiance fut accordée à la Port Authority, de sorte que le projet définitif du *Pont de l'Hudson*, qui avait eu la faculté de mûrir entre temps (entreprise de 60 millions de dollars environ) put passer à exécution. Une première tranche de 20 millions de dollars environ fut émise à 4 1/2 %, une deuxième, de même importance, à 4 1/4 %. A la fin de l'année 1927, eut lieu, en grande pompe et cérémonie, la pose de la première



pierre; M. Ammann reçut, à cette occasion, une médaille d'or frappée pour la circonstance, portant en relief le profil du pont, et, gravée, la dédicace suivante : « O.H. Ammann. La construction de ce pont est due à son génie ».

*J. Washington  
Bridges*

Ce sera là d'ailleurs, fort probablement, l'œuvre maîtresse de sa vie!

Le pont du fleuve Hudson relie la partie supérieure de Manhattan (New-York) avec Fort Lee (New-Jersey). C'est le pont suspendu le plus long du monde; il mesure 1067 m., soit exactement le double du pont sur le fleuve Delaware à Philadelphie, qui vient en second rang avec 534 m. (comparer avec le pont suspendu de Fribourg en Suisse qui mesure 270 m.). Cette travée gigantesque exigeait des constructions en conséquence. Nous donnons ici quelques chiffres qui parlent pour eux-mêmes.

Tours de soutien : 184 m. au-dessus de l'eau. Espace vide au-dessus de l'eau, au milieu : 65 m. Pont supérieur : 76 m. Largeur du pont : 36 m. Longueur entre les ancrages : 1452 m. Armature d'acier des tours : 40.200 tonnes, du tablier (sans le pont inférieur) : 73.000 tonnes. Fondations du côté New-Jersey : 28.700 m<sup>3</sup>; du côté New-York elles prennent dans le roc. Déplacement de rocher du côté New-Jersey : 229.500 m<sup>3</sup> (pour l'ancrage dans le rocher et la ligne d'accès). Bloc de béton du côté New-York pour l'ancrage : 126.250 m<sup>3</sup>.

Les tours seront par la suite bétonnées et revêtues de granit. Le tablier sera à deux étages : le pont supérieur comprendra huit routes carrossables et deux chemins pour piétons. Le pont inférieur, qui sera construit par la suite, est prévu pour quatre voies ferrées.

Pour résister à un poids aussi gigantesque, les câbles de soutien doivent être calculés en conséquence. On en prévoit quatre : deux de chaque côté, de 92 cm. de diamètre, composés chacun de 26.474 fils de 5 mm. de diamètre, faits d'un acier spécial d'une force de résistance de 155 kg. par m/m<sup>2</sup>. Les câbles pèsent 4500 kg. le mètre courant; leur poids total est de 28.450 tonnes. Le filage des câbles, qui s'opère sur place, constitue une opération des plus intéressantes; mais entrer dans ces détails nous mènerait trop loin. Chaque fil est tendu à part au-dessus de la rivière par un mécanisme spécial; les fils sont ensuite liés en faisceaux de 10 cm. environ; ceux-ci sont fixés séparément. D'énormes presses hydrauliques assemblent les faisceaux en un câble rond sur lequel viennent s'embrancher les câbles verticaux qui portent le tablier du pont.

Le côté esthétique du pont n'a pas été négligé. Mentionnons les grandes esplanades qui marquent ses abords, les rampes d'accès et de sortie avec passages supérieur et inférieur qui nécessiteront la démolition de quatre pâtés de maisons, entreprise qui représente à elle seule 20 millions de dollars environ.

Les suputations de la statistique estiment que la circulation atteindra, d'ici 20 ans, 15 millions de véhicules par année; même avec ce chiffre, la capacité du pont sera loin d'être dépassée.

On prévoyait que la construction durerait 5 ans; cependant, la mise en exploitation pourra s'effectuer à la fin de l'année 1931 déjà. Les frais de revient seront sensiblement au-dessous du devis.

On en était encore à la première phase de la construction, lorsque surgit le projet d'un pont sur la « Porte d'Or », le *Golden Gate de San Francisco*. Ammann fut sollicité d'intervenir en qualité de « Consulting Engineer » et c'est sur ses indications et sur ses expériences que repose le projet qui fut approuvé. En novembre 1930, les travaux commençaient. Il s'agit également d'un pont suspendu, dont la travée est encore plus longue que celle du pont de l'Hudson, puisqu'elle mesure 1280 m.; les tours auront 217 m. de hauteur. Le tablier, par contre, sera plus étroit (28 m.), il n'aura qu'un étage, et le pont n'est pas prévu pour un trafic aussi considérable que celui de l'Hudson. Les devis se montent, pour cette raison, à 32 millions de dollars « seulement »; c'est la ville de San Francisco qui se charge de la construction. A M. Ammann incombe cependant le contrôle de la marche des travaux, ce qui l'a obligé à faire déjà maintes fois la traversée du grand continent, soit par terre, soit par la voie des airs.

Chacun sait combien l'Amérique a l'amour des records, du « jamais vu ! » Ne manquons donc pas de mentionner ici un autre pont, que la Port Authority construit à cette heure : le pont à arches de *Kill van Kull*, à New-York, entre Bayonne (N.J.) et Port Richmond, Staten Island (N.Y.), dont la travée est la plus longue du monde. La distance entre les piles est de 504 m.; (elle est de 503 m. pour le pont, — construit récemment — qui vient immédiatement ensuite, le Sydney Harbor Bridge), l'espace libre au-dessus de l'eau est de 46 m., le tablier a 23 m. de largeur; le pont va coûter environ 16 millions de dollars. Les travaux ont été entrepris dans la seconde moitié de l'année 1928; et cette année-ci déjà, le pont sera ouvert à la circulation. L'arche a été commencée des deux côtés simultanément. Les parties volantes du pont étaient soutenues provisoirement par des échafaudages métalliques, utilisés ensuite pour le tablier. A la fin d'octobre 1930, les deux parties de l'arche se rencontraient, et, à la mi-février 1931, c'était le tour du tablier. Pour donner un exemple de la précision avec laquelle on avait travaillé, relevons que les deux moitiés de l'arche, qui ont chacune 250 m. de portée, ne présentaient, lorsque le moment fut venu de les rejoindre, qu'un écart de 3 mm. sur les calculs préalables. Le profane peut à peine se faire une idée du travail qu'exigent des œuvres aussi gigantesques; l'élaboration des projets, confiée à plusieurs ingénieurs, afin de choisir le plan le plus avantageux, la construction des pièces modèles, dont on éprouve la solidité, les essais de matériaux sur des assemblages, la fixation de chaque pièce détachée, l'organisation de l'ensemble de la construction, le contrôle et les vérifications incessantes, tout cela fixé jusqu'au moindre détail. Rien ne doit être laissé au hasard, afin d'éviter tout accroc qui risquerait d'entraver la marche des travaux.

Si M. Ammann avait déjà, au Département de la Construction des ponts, un état-major de 150 collaborateurs éprouvés, avec un chef-assistant, M. E.W. Stearns à leur tête, c'est une équipe de plus de 200 ingénieurs qu'il dirige aujourd'hui. Investi de la confiance de la Port Authority, il a été nommé, en effet, en 1930, *ingénieur-chef de tous les travaux publics* de New-York et New-Jersey. Une

transformation s'est produite dans l'organisation générale : pour arriver à plus d'unité, on a réuni tous ces travaux sous une même direction. C'est ce qui fait que l'on a confié à M. Ammann la tâche de mettre sur pied une *Gare Centrale des marchandises*, les 12 Compagnies de chemins de fer, avec leurs stations terminus n'étant pas reliées entre elles. Cela donnera un édifice de 16 étages, auquel deux grands pâtés de maisons doivent céder la place. Avec les lignes d'accès et le passage souterrain au-dessous de l'Hudson, l'entreprise est évaluée à 90 millions de dollars environ. D'autres tunnels et d'autres ponts seront construits par la suite, ainsi que d'autres ports et d'autres quais. Ces travaux, qui se feront dans un avenir prochain, ont été également confiés à M. Ammann ; ils représentent une somme de 300 millions de dollars environ.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que la patrie soit fière de son fils, et qu'elle suive avec grand intérêt des entreprises qui reposent sur une première formation professionnelle et générale reçue à l'Ecole Polytechnique Fédérale. Cet établissement, qui fêta récemment son 75<sup>e</sup> anniversaire, conféra, à cette occasion, à O.H. Ammann, le titre de Dr. h.c. en récompense de ses mérites de constructeur de ponts. Nous eûmes ainsi le plaisir de revoir au pays cet éminent concitoyen, après de longues années d'absence, et d'entendre une intéressante conférence sur ses travaux. Nous pûmes constater qu'il était resté toujours le même, le Suisse modeste, sans prétention, prêt à rendre service à chacun, et qui n'a d'ailleurs jamais refusé là-bas d'assister ses compatriotes de ses conseils et de son aide. Rappelons, en guise de conclusion, ce que l'« Amerikanische Schweizer Zeitung » écrivait sur Ammann, à l'occasion de sa nomination comme ingénieur-chef de la Port Authority :

« Pour nous personnellement qui, depuis des années, connaissons l'homme, son excellent caractère, la formation supérieure de son esprit, pour la Swiss Scientific Society, dont il fut longtemps le président, qu'il contribua à fonder et à laquelle il garde une fidélité rare, ainsi que pour la colonie suisse de New-York tout entière, cet événement constitue une éminente satisfaction, et remplit de fierté tout ce qui porte le nom de Suisse ».

P.S. L'Université de New-York vient, à son tour, de décerner le grade de Dr. h. c. à M. Ammann.

# TABLE DES MATIÈRES

	Pages	
Préface. Par M. Motta, Conseiller fédéral . . . . .		5
 I. LA PATRIE ET LES SUISSES A L'ÉTRANGER		
Importance Nationale des Suisses à l'Etranger . . . . .	(A. Lätk)	7
Notre représentation diplomatique et consulaire . . . . .	(C. Benziger)	15
Hommes d'Etat et Diplomates suisses au service de l'Etranger . . . . .	(C. Benziger)	37
Explorateurs, Voyageurs et Coureurs d'aventures de chez nous . . . . .	(René Gouzy)	47
L'Emigration tessinoise . . . . .	(Emilio Bontà)	67
 II. QUELQUES COLONIES SUISSES A L'ÉTRANGER		
Savants suisses en Allemagne du XVI <sup>e</sup> au XVIII <sup>e</sup> siècle . . . . .	(Paul Lang)	94
La Colonie suisse de Paris. . . . .	(A. Gottschalk)	105
Les Suisses en Italie . . . . .	(Edgar Piguet)	139
Les Suisses à Venise . . . . .	(Edgar Piguet)	140
La Colonie suisse de Bergame . . . . .	(Edgar Piguet)	147
Les Suisses à Milan . . . . .	(Edgar Piguet et Elisabetta D. Noerbel)	154
Origines et Développement de la Colonie suisse de Gènes (Edgar Piguet et Gaspare Tognola)		157
Origines et Développement de la Colonie suisse de Naples . . . . .	(Jacob Job)	161
L'activité sociale des femmes suisses en Italie . . . . .	(Elisabetta D. Noerbel)	184
Les Suisses en Angleterre . . . . .	(A. Lätk)	187
Les Suisses au Danemark . . . . .	(W. Baur et E. Nestel)	216
Les Suisses à l'éveil de la Hongrie . . . . .	(Léo Weisz)	221
Les Suisses en Roumanie . . . . .	(Max Eggermann)	224
Les Suisses en Egypte. . . . .	(E. Combe)	233
Les Suisses aux Etats-Unis d'Amérique . . . . .	(A. Lätk)	245
Les Colonies agricoles suisses en Argentine . . . . .	(Fritz Huber)	265
La Mission Suisse dans l'Afrique du Sud . . . . .	(B. Terrisse)	280
Missions catholiques suisses . . . . .	(P. Conrad Lötscher)	284
La Mission de Bâle . . . . .	(H. Witschi)	298
 III. QUELQUES PORTRAITS DE SUISSES A L'ÉTRANGER		
Antoine Cadonau . . . . .	(Félix Calonder)	304
Ulrico Hoepli . . . . .	(Edgar Piguet)	306
Sir Arnold Theiler. . . . .	(W. Steck)	314
Charles J. Bernard . . . . .	(R. Menzel)	319
O. H. Ammann. . . . .	(E. Ammann-Haberstich)	322

# TABLE DES ILLUSTRATIONS

	Pages
<i>La Presse suisse à l'étranger.</i>	9
<i>Institutions du pays destinées aux Suisses à l'étranger :</i> Le Château de Rhäzüns, la Maison des Emigrants à Bâle	10
<i>Légations de Suisse :</i> Rome, Paris	11
<i>Homes suisses pour dames et jeunes filles :</i> New-York, Naples, Paris	12
<i>Ecoles suisses à l'étranger :</i> Milan, Catane, Barcelone	29
Le Caire, Alexandrie.	30
Gênes, Naples.	31
<i>Citoyens suisses au service de la Société des Nations :</i> Max Huber, Félix Calonder, O. Nippold, C. Benziger. <i>Notre représentation diplomatique à l'étranger.</i>	
Rencontre annuelle du Conseil fédéral avec ses représentants à l'étranger	32
<i>Le sport suisse à l'étranger :</i> Paris, Traiguén, Philadelphie, Milwaukee	49
<i>Les places de sport des colonies suisses :</i> Alger, Alexandrie.	50
<i>Maisons suisses :</i> Buenos-Aires, New-York, Chicago.	51
Punta Arenas, Sao Paulo, Curytiba, Shanghai.	52
Mexico, Milan	69
<i>Eglises suisses :</i> Uruguay, Londres.	70
Hambourg, Alexandrie, San Carlos Sud	71
<i>Chambres de commerce suisses à l'étranger :</i> Gênes, Paris	72
<i>Hôpitaux suisses à l'étranger :</i> Milan, Naples.	89
<i>Asiles suisses de vieillards :</i> Paris, Marseille	90
Buenos-Aires, New-York	91
<i>La propagande touristique suisse à l'étranger :</i> Bruxelles, Berlin	92
<i>Les machines suisses à l'étranger :</i> Great Indian Peninsular Railway, Remorqueur à turbines « Zurich » de la Navigation sur le Rhin Bâle-Hollande, Locomotive géante de la Pennsylvania Railroad Co	109
<i>Travaux dus à l'industrie suisse des machines à l'étranger :</i> Locomotive électrique de fabrication suisse pour trains rapides, des chemins de fer d'Etat des Indes Néerlandaises, débarquement de locomotives suisses à Batavia, Bateau à vapeur de passagers de l'Indrapoura actionné par des moteurs Diesel-Sulzer. Locomotive pour trains rapides des Chemins de fer d'Etat de Tchecoslovaquie. Rapide Paris-Orléans. Buenos-Aires. Chilian Transandine Railway avec locomotives suisses. Pompes centrifuges Sulzer à Rio de Janeiro. Centrale Diesel-électrique, Shanghai. Condensateurs de gaz à haute pression, Tokio	110-111-112
<i>Deux créations suisses à Milan :</i> Planetario Hoepli, Banque Vonwiller	129
<i>L'industrie du chocolat et du lait à l'étranger :</i> Fabrique de chocolats Suchard à Lörrach (Allemagne). La fabrique Nestlé au Brésil et en Australie	130
<i>Entreprises suisses en Hongrie :</i> La grande fromagerie Stauffer Frères à Sopron. La première S.A. hongroise pour la fabrication de la bière à Budapest	131
<i>Entreprises suisses en Angleterre :</i> Etablissements Dr. A. Wander Ltd. à King's Langley. Reslaw Factory à Luton. Etablissements Hans Renold à Manchester. Swiss Bank Corporation, London	132
<i>Hôtels suisses à l'étranger :</i> Hôtel Excelsior à Florence, Hôtel Saint-Moritz à New-York, Pagani's Restaurant à Londres	149
<i>Les restaurateurs tessinois :</i> Le restaurant Groppi, au Caire. Monico's à Piccadilly, à Londres.	150
<i>Les confiseries grisonnes :</i> La confiserie Cloetta à Copenhague, la confiserie grisonne Caffisch à Palerme	151
<i>Les Suisses de Paris :</i> Ch. Courvoisier, Dr. E. Welti, J. L. Courvoisier, Dr. E. Bitterli Marc Birkigt, Ch.-Ed. Guillaume, J. Gilliéron, J.-R. Ed. Landolt, C. Ritz	152
<i>Entreprises industrielles suisses en Italie :</i> Cotonificio Legler, Ponte San Pietro. Cotonificio Hüsey à Luino. Fabrique d'étoffes pour meubles de la S.A. Schmid Milan. Cotonificio di Connigliano Ligure. « Ceresio », Società Industriale, Gênes. Filatures de coton Schlaepfer, Wenner et Cie, Fratte di Salerno	169-170-171
<i>Les Suisses en Italie :</i> F.A. Wenner, J.C. Schläpfer, O. Meuricoffre, N. Vonwiller, A. Vonwiller, M. Noerbel, Dr. Corrado Cramer-Pourtalès, M. Legler, V. Vela	172
<i>Les Suisses en Angleterre :</i> Th. de Mayerne, L. Schaub, J. Planta, G. M. Moser, J.-H. Füssli, F. Bourgeois, P.M. Roget, J.-G. Bodmer, M <sup>me</sup> Tussaud.	189
<i>Trois personnalités éminentes de la Suisse à l'étranger :</i> Dr. Sir A. Theiler, Anton Cadonau, Ulrico Hoepli.	190

	Pages
<i>Hommes d'Etat suisses à l'étranger</i> : F. Lefort, Sir F. Haldimand, Sir G. Prevost, H. Rebsamen, Dr. Ch. J. Bernard, M. Bertoni, Sir G. Guggisberg, J. Guggiari, E. Schaerer, A. Ilg.	191
<i>Les Suisses au Canada</i> : Colonie de guides de montagne « Edelweiss », R. Beyeler à Imperial Colony, Christian Ammeter et famille	192
<i>Suisses aux Etats-Unis</i> : H. Bouquet, Dr. B. Rush, A. Gallatin, A.H. Guyot, J. A. Suter, J.-L.-R. Agassiz, R. de Steiger, archevêque Messmer, E.W. Eberle	209
<i>Les anciennes colonies suisses des Etats-Unis</i> : New Bern, Vevay, Swiss Chalet. Au pied du monument de Heinrich Bosshard	210
<i>Vues de New Glarus, Wisc.</i> : Le bâtiment de l'Ecole secondaire, la maison Zwingli, Eglise réformée, Monument du fondateur, « Geissentag », Fabrique de lait condensé	211
<i>Fermes suisses en Californie</i> : Weekend House. Habitation de la famille tessinoise Giulio-Gustine. Crows Landing, Stanislaus County, Cal.	212
<i>Les Suisses aux Etats-Unis</i> : O. Wartenweiler, A.-L. Sonderegger, F.A. Noetzli, E. V. Rickenbacker, O.H. Ammann, John J. Bernet, R. J.-F. Schwarzenbach, J. Hüber, Th. Wirth	229
<i>L'Or et le Pétrole en Californie</i> : Fort Suter, La Maison de Louis Denni de Giswil (Obw.)	230
<i>Ingénieurs suisses en Californie</i> : Installations pour l'extraction du minerai d'argent dans les Montagnes Rocheuses. Coolidge Dam.	231
<i>Ce qu'un homme a réalisé en 30 ans</i> : F. Weber à Los Angeles	232
<i>La vie d'un fermier suisse en Orégon</i> : Hutte de la forêt vierge, tracteurs, Columbia Stock Ranch	249
<i>Oeuvres du grand constructeur de ponts O. H. Ammann, New-York</i> : Etat des travaux à la fin 1929, Hudson River Bridge, Kill van Kull Bridge	250
<i>Les instituts Theiler à Onderstepoort près Prétoria, Transvaal</i> : Façade du bâtiment principal. Vue de la tour d'eau, des étables et des laboratoires	251
<i>Quelques chefs-d'œuvre de l'horlogerie et de la mécanique suisse</i> : La montre du Roi Fouad I; celle du Roi Alexandre de Yougoslavie. Montre suisse avec cadran chinois. Montre suisse extraordinairement plate. Le chronomètre du « Graf Zeppelin ». Magnetos Scintilla pour Lindbergh.	252
<i>Portraits de Suisses célèbres de différents pays</i> : J. L. Burckhardt, Samuel Gobat, Werner Munzinger, Léon Bachelin, Erhard Wolff, Louis Basset, Edouard Huguenin, Prof. A. Piccard, Henri A. Tardent	269
<i>Les Suisses au Brésil et aux Indes</i> : Novo Friburgo au Brésil. The Volkart Building à Bombay.	270
<i>Les Suisses aux Indes Néerlandaises</i> : Station de café, une plantation de tabac, une plantation d'arbres à caoutchouc, le triage du tabac. Dr. C. Schröter, constructeur de grandes jetées et de ponts, Dr. A. Heim, prospecteur de pétrole	271
<i>Suisses à l'étranger d'autrefois</i> : J. de Muller, Albert de Haller, Leonhard Euler Pierre-Etienne-Louis Dumont, J.J. Rousseau, J. Necker, J.-G. Eynard, William Haldimand, J. H. Moser	272
<i>Chez les Suisses du Chili</i> : L'orphelinat « Providencia », Traiguén (Chili) Jean Widmer et famille.	289
<i>Chez les Suisses en Argentine</i> : Deux Grisons à « Eldorado ». Maison d'un pionnier suisse. Troupeaux de chevaux et de gros bétail d'un Zuricois en Argentine. Sur le chemin de l'école à San Carlos Sud, Argentine. L'« Hôtel Suisse », San Carlos Sud	290
<i>Chez les Suisses en Argentine et au Brésil</i> : Chacra Gehrig, Villa Angela, Chaco. Vitrail de la Maison du Soldat « Général Wille » au Hauenstein. Le 75 <sup>e</sup> anniversaire de Baradero. Gymnastes suisses de Baradero. Le ministre Egger à Baradero	291
<i>Chez les Suisses de San Carlos Sud, Argentine</i> : Le travail dans les champs. Quand le lin fleurit. Chargements de blé.	292
<i>La Mission Suisse Romande</i> : Un malade sur la station missionnaire. Chapelle de la Mission de Lourenço. Chapelle à Machamba. Paul Rosset, Arthur Grandjean, P. Aubert, E. Creux, P. Berthoud	309
<i>Stations de la Mission catholique suisse</i> : Kenel (South Dakota), Ichowfu (Chine), Dunkwa (Côte-d'Or), Fort Yates (North Dakota)	310
<i>Missionnaires catholiques suisses</i> : Dr. P. O. Klingler, P. M. Hilfiger, P. J. Haefliger, l'abbé A. Odermatt, P. F. Schubiger, l'abbé Frowin Conrad, mission des Jésuites suisses aux Indes.	311
<i>La Mission de Bâle</i> : M <sup>me</sup> Leimbacher à Bali, les missionnaires Keller, Bärtschi, Wildi et M <sup>me</sup> Wildi. Une leçon d'ouvrage dans une classe de filles. Le missionnaire Leu au Caméroun. L'école normale des instituteurs de Bandjermasin.	312



IMPRIMÉ SUR LES  
PRESSES HÉLIO ET TYPO DE  
SADAG S. A.  
G E N È V E